LES

POÈTES DU TERROIR

SOUS PRESSE :

Les Poètes du terroir, *du quinzième siècle au vingtième siècle.* tome III. *Languedoc et Comte de Foix, Lorraine, Lyonnais, Maine et Orléanais, Nivernais, Normandie, Picardie et Artois, Poitou, Angoumois et Saintonge, Provence, Comtat Venaissin et Comté de Nice, Roussillon. Savoie, Touraine.*

D.S (1 Sp

LES POÈTES DU TERROIR

du XVe siècle au XXe siècle

TEXTES CHOISIS

Accompagnés de Notices biographiques, d'une Bibliographie et de cartes des anciens pays de France

PAR

Ad. van BEVER

Dauphiné — Flandre
Franche-Comté — Gascogne et Guyenne
Ile-de-France — Limousin et Marche

TOME II

102162
2/6/10

PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

PQ
1165
B48
t.2

LES
POÈTES DU TERROIR

DAUPHINÉ

VIENNOIS, VALENTINOIS, TRICASTIN, DIOIS, GAPENÇOIS, GRÉSIVAUDAN, ETC.

Historiens et géographes s'accordent à reconnaître au Dauphiné l'aspect d'une province méridionale, mais prêtent à sa race le caractère du Français moyen, pratique, chevaleresque, avec une pointe de gaieté native, de finesse et de bon sens. « Les Provençaux, écrit Michelet[1], appellent les Dauphinois les *Franciaux*. Le Dauphiné, ajoute-t-il, appartient déjà à la vraie France, à la France du Nord. Malgré la latitude, la jolie vallée de l'Isère, ses vignes, ses mûriers et le sourire italien dont elle salue l'étranger au passage, cette province est septentrionale. Là commence cette zone de pays rudes et d'hommes énergiques qui couvrent la France à l'est. D'abord le Dauphiné, comme une forteresse sous le vent des Alpes; puis le marais de la Bresse; puis, dos à dos, la Franche-Comté et la Lorraine, attachées ensemble par les Vosges, qui versent à celle-ci la Moselle, à l'autre la Saône et le Doubs... Du Dauphiné à Liège, à la Normandie, l'esprit général est la critique. On trouve dans les habitudes de langage des Dauphinois des traces singulières de leur esprit processif. Avant la Révolution, quand les enfants avaient passé un an ou deux chez un procureur à mettre au net des exploits et des appointements, leur éducation était faite, et ils retournaient à la charrue. Le Dauphiné a été longtemps la terre classique du régime dotal; les familles avaient l'orgueil de faire un

1. *Notre France.*

héritier, un aîné, n'accordant aux cadets que les exigences de la loi, à la fille le moins possible. Le paysan, dans son humble condition, imitait le seigneur. Au demeurant, très avisé. On sait le dicton : « Fin, rusé, courtois, sent venir le vent et connaît la « couleur de la bise. »

« Mais leur vie morale et leur poésie, à ces hommes de la frontière, a longtemps été la guerre. Qu'on leur fasse encore appel, vous verrez que les Bayard ne manqueront pas au Dauphiné, ni les Ney, les Fabert à la Lorraine. Il y a sur la frontière des villes héroïques où ce fut de père en fils un invariable usage de se faire tuer pour le pays... »

« Malgré l'esprit processif du Dauphinois, il y a dans les mœurs communes une vive et franche simplicité à la montagnarde, qui charme tout d'abord. En montant vers les Alpes, surtout, vous trouverez l'honnêteté savoyarde, la même bonté, avec moins de douceur. Cette simplicité, ces mœurs patriarcales qui s'en vont, hélas! de toute la France, ont tenu en grande partie à l'isolement de ces populations. Avant qu'on eût ouvert des routes, pendant neuf mois d'hiver les neiges les séparaient du reste du monde. De là la conservation des traditions antiques... Quoique ces montagnards soient souvent en procès entre eux, comme ceux de la plaine, il existe un sentiment de fraternité. Survient-il un malheur, une inondation, un incendie, tout le pays accourt pour relever la maison, apporter les matériaux nécessaires. Chacun donne une journée de travail.

« Là, il faut bien que les hommes s'aiment les uns les autres; la nature, ce semble, ne les aime guère. Sur ces pentes exposées au nord, au fond de ces sombres entonnoirs où siffle le vent maudit des Alpes, la vie n'est adoucie que par le bon cœur et le bon sens du peuple...

« Hélas! quoi que fasse le soleil, le pays reste pauvre, la récolte est insuffisante. Du Vercors et de l'Oisans partent des émigrations annuelles. Mais ce ne sont pas seulement des maçons, des porteurs d'eau, des rouliers, des ramoneurs, comme dans le Limousin, l'Auvergne, le Jura, la Savoie; ce sont surtout des instituteurs ambulants...

« Dans les plaines du Dauphiné, le paysan, moins bon et moins modeste, est souvent bel esprit et fait des vers... »

Qu'ajouter à cette page écrite hier, mais qui dépeint d'une façon saisissante les ressources de la province? Ici la littérature est trop souvent inférieure aux vertus de la race [1]. Il y a bien la poésie populaire, les menus propos de l'esprit rural, le

1. Sur ce sol inclément, rebelle à la tradition, à l'école d'art, Henry Beyle est une exception. Encore faut-il observer que Beyle n'est pas un génie spontané, mais un fruit de culture. Son œuvre n'a rien de l'éloquence méridionale.

domaine des patois, la contribution à l'œuvre nationale, la satire de mœurs, le théâtre local, mais tout cela tient peu de place dans l'histoire du Dauphiné. Une succincte énumération de noms, un catalogue de pièces anonymes, de poèmes de circonstances, cela suffit amplement à la curiosité du lettré et du bibliophile attardés en ces lieux.

LE DAUPHINÉ

On l'a dit, au point de vue dialectal, le Dauphiné comprend une région de langue d'oc se rattachant à la Provence (Drôme, Hautes-Alpes), et une région de patois franco-provençal (Isère); sa limite approximative est la suivante : confluent du Rhône et de l'Isère, Romans, vallée de la Vernaison, Monestier-de-Clermont, Bourg-d'Oisans, vallée de la Romanche et crête des Alpes

au Galibier[1]. Jusqu'au XIVe siècle, cette province fournit une légion de troubadours, parmi lesquels on signale le célèbre Floquet de Romans (XIIIe siècle); puis le dialecte dauphinois-issu de la langue romane, cesse d'être cultivé et s'éteint ou se corrompt. Il faut signaler pourtant la collection des cinq Mystères trouvés dans le Grésivaudan, et les œuvres des patoisants, entre autres Laurent de Briançon, le plaisant auteur du *Banquet des Fées*, du *Caquet de l'Accouchée*, de la *Physionomie du Courtisan*, de *La Commère de Grenoble;* Blanc la Goutte, épicier grenoblois du XVIIIe siècle, rimeur burlesque d'un célèbre ouvrage, *Grenoble malheureux*, sur la désastreuse inondation de 1733; enfin Roch Grivel, pauvre tisserand de Crest[2], qui composa plusieurs comédies en vers et un poème héroï-comique, *La Carcovelado*. Récemment, le mouvement félibréen a eu sa répercussion dans la partie méridionale du Dauphiné, grâce à l'initiative du sénateur Maurice Faure, félibre majoral, auteur de poésies en langue d'oc fort appréciées, et fondateur à Paris, avec le peintre Baudoin et Xavier de Ricard, de la société *La Cigale* (1875)[3].

1. Albert Grimaud, *La Race et le Terroir*.

2. Il était né le 30 décembre 1816. Enfant trouvé à la porte de l'hospice de Crest, on l'inscrivit tout d'abord au registre de l'état civil sous le nom de Philippe Roc. Le 6 mars 1843, jour de son mariage, il fut reconnu par sa mere Madeleine Grivel. Ouvrier tisseur de drap, Roch Grivel se rendit célèbre en composant des comédies qui furent jouées avec succès sur la scène du théâtre de Crest. Son poème satirique *La Carcovelado* (Valence, Chenevier et Chavet, 1873, in-8°) est une sorte d'ouvrage fantastique où sont décrites avec une verve incomparable les mœurs d'un quartier pittoresque de sa ville natale. Souffrant, las du métier de tisserand qu'il n'avait jamais cessé d'exercer depuis son jeune âge, Grivel entra sur le tard dans les bureaux de l'enregistrement. Il mourut le 22 novembre 1888. Ses œuvres ont été réunies deux fois de son vivant. Voyez : *Poésies, Théâtre patois, Mélanges* (Valence, Teyssier, 1878, in-8°); *Mes Fleurs d'hyver, Mélanges, Poésies, 1854-1883* (Crest, Brochier, 1887, in-8°). On consultera utilement sur cet auteur : Jules Saint-Remy, *Roch Grivel*, Valence, 1872, in-8°; J. Brun-Durand, *Le Poète patois R. Grivel et son Œuvre*, confér. faite au théâtre de Crest, 20 juill. 1889, Valence, 1889, in-8°; A. Lacroix, *Bibl. histor. du Dauphiné*, Grenoble, Drevet, s. d., in-8°.

3. « *La Cigale*, qui, au début, poursuivait un but littéraire, linguistique et même politique, ne tarda pas à être transformée en quelque sorte en une société amicale de Méridionaux, félibres ou non. Aussi, en 1879, Maurice Faure, Baptiste Bonnet, le baron de Tourtoulon, le marquis de Villeneuve-Esclapon, tout en reconnaissant les avantages immenses des réunions de Cigaliers, fondèrent la *Société des Félibres de Paris*, où ils n'admirent que des provincialistes éprouvés, capables d'écrire en langue d'oc leur discours de réception. Les deux groupes, loin de se combattre, s'allièrent étroitement; on les a vus courir ensemble le Dauphiné et la Provence en 1888; le Quercy, l'Ar-

« Actuellement, écrit en substance M. A. Grimaud, il y a en Dauphiné un groupe de poètes amoureusement fixés au sol de la petite patrie et la célébrant avec enthousiasme dans la langue de leur berceau : l'abbé Louis Moutier [mort récemment], curé d'Etoile, *capiscol* des félibres de la Drôme, auteur de jolis noëls, du curieux poème *Lou Rose* (le Rhône), de plusieurs études philologiques et d'une grammaire des dialectes dauphinois; Gatien Almoric, de Chabrillan, poète plein de verve et de charme, qui a eu l'idée originale de créer une troupe d'acteurs-paysans allant donner des représentations dans les villages voisins; Léopold Bouvat et Célestin Fraud, de Crest; enfin, le plus célèbre de tous, Pierre Dévoluy, *capoulié* du Félibrige en remplacement de Félix Gras. »

De tout temps le Dauphiné a eu ses poètes de langue française. Quoique régionaux pour la plupart, ceux-ci n'ont rien qui les distingue des écrivains de l'Ile-de-France. Citons succinctement quelques noms, sans commentaire, afin de ne point étendre cette notice déjà trop longue. Au surplus, on retrouvera plus loin, dans notre choix de textes, ceux qui se sont souvenus de leur pays d'origine et qui nous ont paru mériter mieux qu'une simple mention. Tout d'abord au XVIe siècle : Gilbert Gondoin, de Romans, Jean Figon, Alexandre de Pontaymery, auteur d'un poème médiocre, *La Cité de Montélimar;* Faucheran de Montgaillard, Claude Expilly, Pierre de Cornu, Pierre Davity, Charles de Claveson; puis du XVIIe siècle jusqu'à la Révolution: Balthasar Baro, David Rigaud, marchand drapier et poète local; Louise-Anastasie de Serment, Delisle de la Drevetière, Jacques-Jacques, Gentil Bernard; enfin, au XIXe siècle et de nos jours : Ch. Reynaud, Fr. Ponsard, Adèle Genton[1], Melchior des Essarts, L. Gallet, E. Augier, Antonin Grangeneuve[2],

magnac, la Bigorre et le Béarn en 1890; la basse Provence, du Rhône à Nice, en 1891; le Comtat Venaissin, en 1894; le Valentinois et le bas Dauphiné en 1897, lors de la fameuse « descente » de 1897, où l'on inaugura à Valence la statue d'Emile Augier, et où l'on assista aux mémorables représentations du Théâtre antique d'Orange. Chaque année Cigaliers et Félibres de Paris se réunissent à Sceaux, près de la maison du fabuliste Florian, qui était Cévenol. »

1. Femme d'un avocat de Montélimar, Adèle Genton mourut accidentellement le 28 octobre 1869, laissant une œuvre inachevée, d'un charme prenant et discret. Un de ses ouvrages, *Piccoline,* recueil de poésies intimes publié en 1864 (Paris, Douniol, in-8°), contient quelques pièces originales, célébrant le pays natal. L'une d'elles, *Les Cascatelles de la Vernaison,* aurait trouvé place dans notre choix, si nous n'avions dû restreindre nos citations.

2. De son vrai nom, César-Antoine Colomb, père de M. Victor Colomb, le bibliophile bien connu du Dauphiné. Cet écrivain naquit à Die en 1814 et mourut à Valence le 9 janvier 1888. Successivement avocat au barreau de sa ville natale et négociant, il se délassa de ses

Adèle Souchier[1], Léon Barracand, Gustave Trolliet, Henri Second, Gustave Rivet, Louis Le Cardonnel[2], André Rivoire[3], Charles Vellay, Fabre des Essarts, Maurice Champavier, Zénon Fière, S. Jouglard, Louis Fière, Morice Viel[4], Beret, Jules Ronjat, etc., etc. Nous n'osons dire que nous en passons et des meilleurs.

Faut-il conclure? Ici le nombre exclut le génie. Beaucoup de rimailleurs, peu de poètes. En pourrait-il être autrement en un lieu qui donna le jour à ces deux médiocrités notoires : Ponsard et Emile Augier? Seule la poésie dialectale est ici digne d'intérêt. Encore n'est-elle trop souvent qu'une faible imitation du provençal. Reste le domaine des patois. On sait que ces derniers agonisent. Rien ne nous donne à croire qu'une flamme jaillira d'un foyer éteint...

Bibliographie. — Guy Allard, *Bibliothèque du Dauphiné, contenant les noms de ceux qui se sont distingués par leur sçavoir dans cette province*, etc.; Grenoble, 1680, in-fol. (Voir aussi l'édition publiée par Gariel, Grenoble, 1864). — J.-J. Champollion-Figeac, *Nouvelles Recherches sur les Patois ou Idiomes vulgaires de la France, et en particulier sur ceux du départ. de l'Isère*, Paris, Goujon, 1809, in-12. — Delacroix, *Statistique du départem. de la Drôme*, Paris, F. Didot, 1835, in-4°. — P. Colomb de Batines, *Essai bibliographique sur les dialectes vulgaires du Dauphiné*, dans les « Mélanges biogr., bibliogr., histor., littéraires du Dauphiné », Valence, 1837, I, p. 187-232; *Catalogue des Dauphinois dignes de mémoire*, I (A-J), Grenoble, 1840, in-8°. — Chaix, *Préoccupations statistiques des Hautes-Alpes*, Grenoble, Allier,

travaux en collaborant aux périodiques de sa province. On lui doit quelques poésies locales, entre autres une pièce sur le Château de Crussol, publiée à Grenoble, chez Drevet, en 1872, in-8°.

1. De vieille famille dauphinoise, Mme Adèle Souchier est née à Romans. Elle a fait paraître jusqu'à ce jour une série de recueils intéressant la poésie locale. Citons parmi ces derniers : *Les Roses du Dauphiné*, Lyon, Nic. Scheuring, 1870, in-18; *Branches de Lilas*, Paris, Libr. des Bibliophiles, 1874, in-12; *L'Oiseau blessé*, Paris, Blond, 1878, in-12, etc.

2. Né à Valence en 1862, M. Louis Le Cardonnel a donné un volume de vers, *Poèmes* (Paris, Mercure de France, 1904, in-8°).

3. Né à Vienne (Isère) le 5 mai 1872. On lui doit plusieurs recueils, *Les Vierges* (Paris, Lemerre, 1895, in-18); *Berthe aux grands pieds* (ibid., 1899, in-18); *Le Songe de l'Amour* (ibid., 1900 et 1906, in-18); *Le Chemin de l'Oubli* (ibid., 1904, in18), etc.

4. Poète, romancier et dessinateur, M. Morice Viel naquit à Puygiron (Drôme) en 1851. Il est actuellement bibliothécaire de la ville de Montélimar. Il a fait paraître un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on trouve quelques poésies locales, et un recueil de légendes dauphinoises, *Au bord du Jabron*, Paris, Vanier, 1875, in-8°.

1845, in-8°. — J.-C.-F. Ladoucette, *Histoire, Topographie, Antiquités, Usages, Dialectes des Hautes-Alpes,* 3e éd. Paris, Gide, 1848, in-8°. — Ad. Rochas : *Biographie du Dauphiné,* etc., Paris, Charavay, 1856-1860, 2 vol. in-8°. — *Les Muses du Midi, 1863, 1864-1865,* Carcassonne, aux bureaux du Recueil, 1864, 2 vol.-gr. in-8° (ouvrage très médiocre). — Léon Jacquemet, *Bibliographie dauphinoise,* Bull. de la Soc. archéol. de la Drôme, 1869, IV, p. 217-219. — Jules Saint-Remy (Victor Colomb), *Les Poètes patois du Dauphiné,* Valence, Chenevier et Chavet, 1872, 1873, 2 br. in-8°; *Petite Anthologie des poètes de la Drôme* (du XVIe siècle jusqu'à nos jours), Valence, Chenevier et Chavet, 1875-1877, 3 broch. in-8°. — Aug. Boissier, *Glossaire du Patois de Die,* etc., Valence, Chenevier et Chavet, 1874, in-8°; *Les Poètes patois du Dauphiné,* Valence, 1873, in-8°. — *Recueil de Poésies en patois du Dauphiné, compren. notamment Grenoblo malheirou, Dialogo de le Quatro Comare,* etc., *Introd., texte revu et trad. avec comment. par J. Lapaume,* Grenoble, Xav. Drevet, 1878, in-8°. — L. Moutier, *Bibliogr. des dialectes dauphinois,* Valence, 1885, in-8°; *Gramm. dauphinoise,* Montélimar, Bourran, 1882, in-8°. — Charbot et Blanchet, *Dictionnaire des patois du Dauphiné,* Grenoble, 1885, in-8°. — Chabrand et Rochas d'Aiglun, *Patois des Alpes Cottiennes,* 1887, in-8°. — A. Devaux, *Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné septentr. au moyen âge,* etc., 1892, in-8°. — D. Behrens, *Bibliogr. des patois gallo-romans,* 2e éd., Berlin, W. Gronau, 1893, in-8°. — Terrebasse, *Poésies dauphinoises du dix-septième siècle,* Lyon, L. Brun, 1896, in-8° (Recueil très curieux de poésies satiriques). — G. Jourdanne, *Histoire du Félibrige, 1854-1896,* Avignon, Roumanille, 1897, in-16. — Jules Rey, *Quelques vieux Noëls dauphinois,* Grenoble, Gratier, 1898, in-4°. — L. Boucoiran, *Dictionn. analogique et étymol. des idiomes méridionaux,* etc., Paris, 1898, in-8°. — J. Brun-Durand, *Dictionnaire biographique et biblio-iconogr. de la Drôme,* etc., Grenoble, Libr. Dauphinoise, 1900, 2 vol. in-8°. — J. Tiersot, *Chansons populaires recueillies dans les Alpes françaises* (Savoie et Dauphiné), Grenoble, 1903, in-8°. — Paul Mariéton, *La Terre provençale,* Paris, Soc. d'édit. littér. et artist., 1903, in-18. (Voir p. 60 à 80.) — A. Grimaud, *La Race et le Terroir,* Cahors, Petite Biblioth. provinciale, 1904, in-18. — J. Michelet, *Notre France,* 9e édit., Paris, Colin, 1907, in-8°. — J.-J.-A. Pilot de Thorey, *Usages, Fêtes et Coutumes existant ou ayant existé en Dauphiné,* Grenoble, Xav. Drevet, s. d., 2 vol. in-12.

Voir en outre : Nicolas Chorier, *Hist. génér. du Dauphiné,* Grenoble, 1672; Rivoire de la Batie, *Armorial du Dauphiné,* 1687; A. Lacroix, *Valence ancien et moderne;* G. Azaïs, *Dictionnaire des idiomes romans du midi de la France,* 1877; Constant Henrion, *Les Fleurs félibresques,* 1883; Piat, *Dictionn. français-*

occitanien, 1893-94; Vidal de la Blache, *Tableau de la Géogr. de la France*, 3e édit., 1908; enfin, *Album du Dauphiné*, Grenoble, 1835; *Revue du Dauphiné*, années 1837 et suiv.; *La Cigale* (1880); *Armana Doufinen* (1885-1886); *Revue des Alpes; Revue de Vienne; Petite Revue des bibliophiles dauphinois* (1869-1874); *Bulletin de la Société archéologique de la Drôme; L'Alouette Dauphinoise, La Grande Revue* (16 mars 1907); *Bulletin de la Société d'Études des Hautes-Alpes; Annales Dauphinoises; Le Dauphiné; Revue Dauphinoise, Prouvençe* (Avignon), etc., etc.

CHANSONS POPULAIRES

LE MOINE ET LES TROIS FILLES[1]

De là-bas vient un moine — Habillé de blanc.
Trouve trois fillettes — Qui cueillaient des glands.
« Qui est de vous autres — Qui veut m'embrasser?
— Non, dit la plus vieille, — Certes ce n'est pas moi.
— Non, dit la cadette, — Certes ni moi non plus. »
Répond la plus jeune : « Moi, je le ferai bien,
« Pourvu que tu me donnes — Cent écus que tu as,
« Pourvu que tu me donnes — Ton beau cheval que tu as.»
Le moine plus simple — S'en va le brider.
La fille plus fine — S'en va le monter.

TEXTE

De laï ven un mouiné
Habillas de blanc,
Allou lette,
Tour la ringuette,
De laï ven un mouiné
Habillas de blanc.

Trœve tres filletas
Cueillissiant d'aglands.

« Quant'es de vos aôstres
Qué vaô m'embrassas?

— Nen', dit la plus viêilla,
Certa n'es pas io.

— Nen', dit la cadètta,
Certa ni mas io. »

Respond la plus zenna :
« Si fariou bien io.

« Mai qué tu me donnas
Cent escus què n'as.

« Maï què tu me donnas
Ton bel tchival qui n'as. »

Lou mouiné plus simple
S'en vaï lou brida.

La mionne plus fine
Si li vaï lou mon'ta.

1. Pièce recueillie à Glandage (Diois) et publiée par M. Julien Tiersot : *Chansons popul. des Alpes françaises*, 1903.

Le cheval prend sa course, — Le moine trotte.
« Attendez-moi, belle, — Arrêtez-vous donc!
— Que lui t'attende, — Et moi je t'attendrai.
— Au château de mon père — Il y a trois pendus.
— Moine, pauvre moine, — Tu feras quatre si tu y vas.
« Adieu, pauvre moine, — Fais comme tu voudras.
« Adieu, pauvre moine, — Tu es bien moqué. »

JARDIN D'AMOUR[1]

I

La belle est au jardin d'amour
Pour y passer quelques semaines.
Son père la cherche partout,
Et son amant est en grand'peine.

Oh! va-t'en dire à ces bergers
Qui sont là-bas dedans la plaine :
Berger, berger, mon doux berger,
N'auriez-vous vu passer la belle?

Elle est là-bas dans ce vallon
Assise auprès d'une fontaine;
Entre ses mains tient un oiseau,
A qui la bell' conte ses peines.

Oiseau, oiseau, tu es heureux
D'être entre les mains de ma belle!

Lou tchival a coursa,
Lou mouin'a trottas.
« Attendy-moi, belle,
Arrestez-vous donc!
— Que louis t'attendés!
Et io t'attendrai.
— Au chasteau de mon père,
Tres pendus les y a.
— Mouine, pauvre mouiné,
Fera quatre si ès va.
« Adieu, pauvre mouiné.
Fais comme ò voudras.
« Adieu, pauvre mouiné,
Sias ben couillonnas. »

1. Les deux pièces qui suivent sont extraites du recueil de M. Julien Tiersot : *Chansons popul. des Alpes françaises.*

Et moi qui suis son amoureux,
Je ne puis pas m'approcher d'elle.

Faut-il être près du rosier
Sans en pouvoir cueillir la rose?
Cueillez, cueillez, mon bien-aimé,
Car c'est pour vous qu'elle est éclose.

Recueilli à *Névache* (Briançonnais).
Provenance du Champsaur.

LA MAUMARIÉE

RONDE

« Mon père m'a mariée, — Oui, m'a mariée, — *Bon la deritou*, — Oui, m'a mariée.

« A un vieillard il m'a donnée, — Oui, il m'a donnée.

« Je lui préparerai bien son lit, — Lui garderai sa plume.

« Que lui mettrons-nous à son oreiller? — Une pierre très dure.

« Que lui mettrons-nous à son côté? — Une brebis tondue. »

Quand vient la minuit, — La brebis saute à terre.

« Vous qui êtes de l'autre côté, — Arrêtez-moi, ma mie!

— Ta mie n'a pas les pieds blancs, — Ni la tête fleurie. »

TEXTE

« Moun paire m'a maridada,
Amai m'a maridada,
Bon la deritou,
Amai m'a maridada.

« A un vieillart si m'a donna,
Amai me li a donnada.

« You li pareirei bieu soun liet,
Li garderei sa pluma.

« Que li metren a soun couisi?
Una peira ben dura.

« Que li metren a son costa?
Une feda tounduda. »

Quand m'en ven la miéya nuech,
La feda sauta en terra.

« Vous que sias de dedelai,
Arresta-me, ma mia!

— Ta mia n'a pas les pes blancs
Ni la testa flourida. »

LAURENT DE BRIANÇON

XVIe SIÈCLE

Les documents font complètement défaut sur ce personnage, auteur de pièces recherchées en patois du Dauphiné. On n'est d'accord ni sur le lieu de sa naissance ni sur son origine. L'abbé Aubert, dans son *Histoire du diocèse d'Embrun* (I, p. 249), le fait naître à Briançon, et Guy Allard place son berceau à Grenoble. A croire les anciens biographes, il fut recteur de l'Université de Valence, en 1560, puis avocat au parlement dauphinois; on ignore la date de sa mort. Il laissa quelques écrits savoureux : *Lo Banquet de la Faye* (Le Banquet des Fées), sorte de poème fantastique et moral, et trois satires de mœurs locales : *Le Vieutenancí du courtizan* (La Physionomie du courtisan), *Lo Batifel de la gisen* (Le Badinage de l'accouchée) et *La Comare de Garnoblo* (La Commère de Grenoble). Sur ces quatre ouvrages publiés de son vivant, il n'existe plus, à notre connaissance, que l'édition originale du *Badinage de l'accouchée*, dont un exemplaire appartient à la Bibliothèque nationale. Fort heureusement pour la mémoire du poète, ses opuscules se retrouvent dans un *Recueil de diverses pièces faites à l'antien* (*sic*) *langage de Grenoble par les plus beaux esprits de ce temps* (Grenoble, Charvys, 1662, in-12). Ils ont été réimprimés sur cette version en 1878, par Xavier Drevet, dans un choix fort judicieux de poèmes dauphinois (Cf. *Recueil de poésies en patois du Dauphiné*, introd., texte revu et traduit avec commentaire par J. Lapaume, etc.). La place nous manque pour définir ainsi qu'il conviendrait le génie poétique de cet écrivain d'esprit populaire. Disons seulement que Laurent de Briançon est le meilleur des poètes en langage vulgaire dont s'honore le Dauphiné. Par le pittoresque de ses descriptions et la belle humeur de ses propos, non seulement il synthétise le caractère ethnique des habitants de sa province, mais nous donne un tableau achevé et plaisant des coutumes rurales de la fin du XVIe siècle. On nous saura gré de substituer à un jugement forcément incomplet des extraits assez étendus de son œuvre.

Bibliographie. — A. Rochas, *Biographie du Dauphiné*, I. — J. Lapaume, *Commentaires au Recueil de poésies en patois du Dauphiné*, etc., Grenoble, Xavier Drevet, 1878, in-8°.

LA COMMÈRE DE GRENOBLE
REPRÉSENTÉE A UN BALLET
SATIRE

(Il ne) faut pas s'ébahir si la peste — Fait plus de mal que la tempête, — Ni si la faim qui me déplaît — Fait aux pauvres le ventre plat; — Ni si la guerre est doullement — Cause du malheur et du trouble. — Le monde est maintenant si pervers, — Que tout ce qui existe va de travers. — Le monde en tout se contrefait; — Je ne sais ce qu'il devient; — Vous voyez qu'un homme bien fait — En beaucoup de vêtements se rend difforme; — Il s'habille selon toutes (les) modes — Et jamais (il) ne s'arrange bien. — Tantôt il est plus bigarré — Qu'un Savoyard de Pont-Charra; — Tantôt (il est) vêtu à l'espagnole — Et tantôt à la carmagnole. — Tantôt tout couvert de clinquant, — (Il) n'oublie pas sa peau de bouc : — Tantôt (il) faut qu'il porte et qu'il ait — Le manteau court, jusqu'aux (même les) culottes. — Il (en) est témoin (la preuve) notre voisin, — Moitié figue, moitié raisin. — Pour ces belles demoiselles, — Qui font tant de miroumirelles (minauderies), — Elles portent plus d'attifets (ornements) — Sur la tête, que le buffet (la montre)

LA COMARE DE GARNOBLO Y MEI DE LE DANSE

Faut pas s'eibay si la pesta
Fat mei de ma que la tempesta,
Ni si la fan que me deiplat
Fat v poro lo ventre plat;
Ni si la guerra ét v doublou
Causa du malheur et dutroublou
Lo mond' ét ore si peruer,
Que tout ce qu'ét, va de trauer.
Lo mond' en tout se deigomine;
Ie ne sauo ce qu'v divine;
Vo veyé qu'vn home bien fat
En prou d'oure se contrafat;
V s'abilhet en toute mode,
Et iamei bien ne s'accommode;
Tanto vl ét plu bigarra
Qu'vn Savoyard de Pontcharra;
Tanto veitu à l'Espagnola,
Et tanto à la Carmagnola.
Tanto tout couuert de clinquan,
N'obliet pa son boquinquan;
Tanto faut qu'v porte et qu'vl aye
Lo mantet court, jusqu'à le braye
Vl ét tesmoin nostron veisin,
Meita figua, meita reisin.
Per ceste belle dameiselle,
Que font tan de miron mirelle,
Ele porton mey d'attifet
Su la testa, que lo buffet

— D'un marchand de nouveautés; — Car tout sur elles résonne creux. — Elles s'enfarinent les cheveux; — Elles se regardaillent, et puis — S'étreignent de grosses attaches, — Avec leurs cols (en forme) de buisson d'épines. — Et pour faire enrager complètement — Les garçons qui courent partout, — Elles parent de fine toile — Leur afféterie de belette. — D'elles (il) ne faut pas s'étonner; — Elles ont de quoi se pomponner. — Mais quand ces filles (femmes) de chambre... — ... — Font de leurs maîtres leurs valets — Pour porter autant de besogne (parure), — N'est-ce pas une véritable honte? — Elles se coupent les cheveux, — Chose qui jamais ne s'es. vue; — Elles se font de si grandes frisures, — Que vous diriez que tout s'envole; — Elles sont plus glorieuses qu'un *peditus;* — Elles se font toutes le toupet; — J'on vois une qui se cache, — Qui a plus qu'un laquais de moustaches. — Ne sont-elles pas bien *déviergées* (échantées) — De se coiffer comme un laquais? — Elles semblent des sarrasines. — Regardez mes proches voisines : — Elles montrent leur belle peau— Et leurs seins jusqu'à la fraise... — Mais j'ai beau leur chanter (mon refrain); — Il vaudrait autant parler — A cette muraille qu'à elles. — Car je veux que l'on m'écorche, —

D'vn marchand de chose nouuell
Car tout sur elle carcanelle.
Elle s'enfarinon lou peu;
Elle se miralhon, et peu
S'enfrageon de grossez eitache,
Auey lour colet d'eipinache.
Et per far' enragié du tout
Lou meina que couron pertout,
Elle paron de prima tela
Lour affeitari de montella.
D'elle ne faut pa s'eitona;
Ell' ont de que se pimpona.
Mais quan cette filhe de chambre
De qui la plus part s'eicalambre,
Per fare mieu le fournelet,
Font de lour maistre lour valet,
Per porta autan de besogni,
N'ét to pa vne vray vergogni!
Elle se copon lou chauen,
Chousa que iamey ne s'ét veu.
I se font de si gran bergnole,
Que vo diria que tout s'ennole;
I son plu gloriouse qu'vn pet;
I se font toutte lo topet.
I'en veyo vna que se cache,
Qu'at mey qu'un laquay de mostache.
Ne sont ti pa bien deiurguey
De se coiffié comm'vn laquey?
Elle semblon de sarrazine.
Regarda me proche veisine :
Elle moustron lou bella pet
Et lour tetet jusqu'v poupet...
Mais i'ay biau lour chamarela :
E ventariet autau parla
A cella muralhi qu'à elle.
Car ie volo que l'on m'eipelle

Si demain vous ne les verrez (pas) — Plus belles qu'une poire pourrie, — Ou qu'une pomme dans la paille, — Qui n'a de beau que la peau. — Vous les verrez éparpillées — Comme la cime d'un monceau de paille. — Eh! qu'elles se mordront les lèvres — Pour les avoir plus rouges que maintenant! — Leur fait n'est que gourmandise, — Leur fait n'est que ripaille, — Pourvu qu'elles fassent la fine bouche (bouche en cœur) — Comme une vraie sainte n'y touche; — Et qu'elles sachent se démener, — Il leur semble que les garçons — Sont plus fous de leurs bonnes grâces — Qu'un gros mendiant ne (l')est de ses besaces. — Ah! que les filles du temps jadis — Se comportaient toutes mieux; — Elles semblaient par les rues — Des nonnes qu'on ne peut pas voir. — La plus riche n'osait pas — Porter le moindre point-coupé; — La plus belle ne se montrait — Que quand sa mère le commandait. — Mais à présen la plus laide va — Ronflant comme un vrai chat-huant — Et la plus pauvre sur sa cotte — Met plus vaillant (de valeur) qu'elle n'a de dot. — Telle n'a que cinquante écus — Qui a des bandes (volants) jusqu'au *podicem;* — Jamais je ne vis tant de gloriole: — Les servantes qui portent cuire — La pâte au four, vont étriquées (serrées) — Comme les culottes d'un laquais; — Elles portent l'écharpe noire — Comme la belle jardinière;

Si demau vo ne le verri
Plu belle qu'vn perut purri,
Ou qu'vna poma din la palhi
Que n'a de biau que la pelalhi.
Vo le verri ciparpalhié
Coma la cima d'vn palhé.
Hé! qu'elle se mordron le lore
Per lez auei plus roge qu'ore!
Lour ca n'ét que lichonari,
Lour ca n'ét que fistonari.
Ma qu'y fasson la prima bouchi
Com'vna vray saincta ni touchi;
Et qu'i sachon se deimena,
Louz ét aui que lou meina
Son plus fou de lour bonne grace
Qu'vn gro capon n'ét de sebiasse
Ah! que le filhe du tem vieu
Se comportauon toute mieu!

I semblauon per le charreire
De none qu'on ne pot pas veire
La plu richi n'osaue pa
Porta lo moindre poinct coupa;
La plus belle ne se montraue
Que quan sa mare v comandaue.
Mais ore la plus leida vat
Ronflan comm' vn vray charauat
Et la plus pora sur sa cota
Met plu valhen qui n'at de dotta.
Talla n'at que cinquant' eicu
Qu'at de bandageo iusqu'v ...;
Iamei ie ne vi tan de gloire :
Le servente que porton coeire
La pat'v four, vont eitrinquey.
Coma le braye d'vn laquey;
Elle porton l'eicherpa neiri
Coma la bella iardineiri;

— Et sans considérer s'il pleut, — Elles portent de plus grosses houppes — Sur leurs souliers à l'aiguillette, — Que la Claude de la Pernette. — Et quand quelque pauvre malheureux — Les a prises pour quelque butin, — Elles se gonflent plus que les maîtresses, — Ou qu'un dindon que l'on voit croître. — Cela n'est-il pas trop fort? — Je vous jure que cela fait — Parler tous les jours sur sa porte — La Bruande, qui n'est pas morte. — Celles qui ont bon bec comme elle, — Pour en parler deçà, delà, — Font bien de quitter leur besogne — Pour leur en faire honte. — Pour moi, je ne leur cache rien; — Leur plaire m'est indifférent;... — Et tant que je pourrai aller, — Je leur dirai mon radotage... — Est-il bien (de) besoin qu'on aille — Toucher toutes les nuits les timbales — Aux filles de Saint-Laurent? — Il leur faut, comme dit le Marren, — Une poignée de remontrances, — Et non pas jour et nuit la danse; — Car elles n'ont pas lu la moitié — Du livre de civilité...

Et sen considera si plot,
Elle porton de plu gro flot
Sur lour solar à l'aiguilhetta,
Que la Lhauda de la Pernetta.
Et quan quoque poro creitin
Lez at prei per quoque buttin,
I se conflon mieu que le meitre,
Ou qu'vn dindo que l'on vet creit
Cellei n'ét to pa trop forfat?
Ie vo iuro que cellei fat
Parla tout lou iour sur sa porta
La Bruanda que n'ét pa morta.
Celle qu'ou bon bec coma lei,
Per en parla decei, delei,
Fon bien de quitta lour besogni
Per louz en fare la vergogni.
Per mi, ei ne lour cacho ren;
Lour plaisi m'ét indiferen...
Et tan que ei pourrei alla,
Ie lour direi ma ratela...
Et to bien de besoin qu'on ale
Tochié tout lou not le timbale
A le filhe de Saint Loren?
Lour faut, coma dit lo Marren,
Vna pugna de remonstranci,
Et non pas iour et not la dansi.
Car i n'ont pas lit la meita
Du liuro de Ciuilita...

CLAUDE D'EXPILLY

(1561-1636)

Claude d'Expilly, chevalier, seigneur de la Poëpe, naquit le 21 décembre de l'an 1561, au bourg de Voiron, à trois lieues de Grenoble, où sa famille tenait une honnête aisance. Son père, officier distingué, avait épousé Jeanne de Richard, de la maison des Richard de Reaulmont, qu'il laissa bientôt veuve avec trois enfants, dont Claude était l'aîné.

Claude d'Expilly devint conseiller du roi et président au Parlement de Grenoble; il mourut le 25 juillet 1636, laissant des *Plaidoyers,* publiés à Paris en 1612, in-4°, et des poésies qui avaient vu le jour en 1624 (Voy. *Les Poèmes de Mess. Claude d'Expilly,* etc., Grenoble, imprim. de Pierre Verdier, in-4°). On lui doit encore un *Supplément à la Vie de Bayard,* jointe à la *Vie* de ce dernier (édit. de 1651), et un *Traité de l'orthographe françoise* (Lyon, 1618, in-fol.). Claude d'Expilly a peu célébré son pays natal; il s'est plutôt exercé à décrire les « Fontaines de Vals en Vivarais ». Son œuvre poétique nous montre ce qu'était Vals aux environs de 1610. Parmi les poèmes où il fait l'éloge de ces « eaux » déjà célèbres en son temps, il faut citer des stances, des odes et jusqu'à de menues pieces galantes. L'une d'elles a pour titre : *Stances pour Mademoiselle Lucrèce Mirman s'en allant de Vals.* Elle débute par ces vers assez médiocres :

> Elle s'en va, Lucrèce, et mon âme insensée
> Parmi ces déplaisirs ne sait que devenir.
> Belle, mon seul regret, si chère à ma pensée,
> Que ne te puis-je suivre, ou bien te retenir !...

Bibliographie. — Abbé Goujet, Biblioth. franç., t. XV, p. 380. — Henri Vaschalde, *Claude Expilly, présid. au Parlem. de Grenoble, et les Eaux de Vals,* Revue Dauphinoise, 15 nov. 1899.

SUR LE RETOUR DE PROVENCE

DU SEIGNEUR [DE L]ESDIGUIÈRES

QUAND IL VINT DE DONNER LA BATAILLE DE PONTCHARRA, EN SEPTEMBRE 1591

Le Soleil se levant dissipe la nuit sombre,
Ses larves, ses démons, son horreur et son ombre :
De mêmes arrivant, magnanime et vainqueur,
Tu déchasses l'effroi de nos faces blêmies,
Tu fais trembler de peur les troupes ennemies,
Et fais renaître en nous l'espérance et le cœur.

Rien ne retardera ta fatale entreprize.
La fortune te suit, le Ciel te favorize.
L'Izère, que tu vois ondoyante en son cours,
T'offre le large sein de ses rives fertiles,
Le vouloir de son Peuple, et les murs de ses Villes,
Et d'une voix commune implore ton secours.

Advienne que ta main rende à cette contrée
La paix tant attendue avec la belle Astrée,
Que le Peuple retourne en son repos premier!
Plante parmi nos champs le laurier et l'olive;
Guerrier victorieux, si ce bonheur arrive,
Pour nous sera l'Olive, et pour toi le Laurier.

DAVID RIGAUD

(?-1659)

Marchand de drap et poète de la ville de Crest, David Rigaud était de Crupies, petit village des environs de Bourdeaux-sur-Roubion, où il y avait dès ce temps-là

pour un papiste
Pour le moins deux cents huguenots.

Il a pris la peine de nous faire connaître le lieu où il vit le jour, mais nous ignorons la date de sa naissance. On sait seulement qu'en 1616 il avait encore quelque jeunesse. Fils d'un pauvre cardeur de laine, il dut abandonner de bonne heure le foyer natal pour tenter la fortune. Bien lui en prit, car de colporteur qu'il était à son début, courant la campagne, balle au dos et débitant de menues merceries et des fadaises en méchantes rimes, il devint un négociant possédant pignon sur rue, et un auteur ayant trois recueils de vers chez le libraire. Comment s'opéra ce miracle, on l'ignore; mais ce qu'il y a de certain, c'est que notre homme adjoignit à son premier négoce celui de toutes sortes de gros draps qu'on fabriquait alors dans les montagnes du Diois, et qu'il s'enrichit promptement. Quand il mourut, en mai 1659, il jouissait de l'estime de ses concitoyens, et l'on peut dire qu'il devait cette estime à ses talents de lyrique autant qu'à ses aptitudes de commerçant. Aussi bien confondait-il les ressources qu'il tirait également des unes et des autres. Sa seule excuse tint au genre qu'il aborda et qui fie de lui un rimeur à la manière d'Adam Billaut, le menuisier de Nevers. Ses vers se ressentent de son manque de culture, mais ils révèlent une vivacité d'esprit peu commune chez un homme de sa profession. Ils furent imprimés à Lyon, chez son ami Claude Rivière, et parurent, le premier en 1637, le second en 1639, et le troisième en 1653[1]. De ces trois recueils aujourd'hu

1. *Les Œuvres poétiques du sieur David Rigaud marchand de Crest*, etc. (Lyon, Cl. Rivière, 1637, in-12); *Autres Œuvres poétiques*, etc. (ibid., 1639, in-12); *Recueil des Œuvres poétiques du sieur Rigaud, marchand de la ville de Crest en Dauphiné, avec le Poème de la Cigale autant merveilleux en ses conceptions qu'en sa suite* (ibid., 1653, in-12).

recherchés, le deuxième et le troisième sont à peu près introuvables. Le second est même d'une si insigne rareté que le seul exemplaire connu a fait l'objet d'une réimpression, grâce aux soins de M. Brun-Durand : *Autres Œuvres poétiques*, etc., accompagnées d'une notice et de notes (Paris, Aubry, 1870, in-12). Insister après cela sur la valeur littéraire de David Rigaud, serait d'autant plus inutile que notre Crestois ne vaut évidemment ni plus ni moins que la plupart des autres poètes de province de son temps. Il fut homme de négoce, et partant mal prédisposé aux belles-lettres, ce qui lui vaut notre indulgence pleine et entière. Ses vers, assez peu châtiés au point de vue de la forme, ont au moins cet unique mérite, dans un temps où l'on se piquait de préciosité, d'être une sorte de manifestation de l'esprit populaire, c'est-à-dire du vieil esprit français. Ne soyons pas plus exigeants qu'il ne le fut lui-même, et gardons-nous bien de vouloir faire un grand homme de ce gai compagnon qui eut autant de facilité et de bon sens que d'esprit pratique.

Bibliographie. — J. Brun-Durand, *David Rigaud, marchand et poète de la ville de Crest*, etc., *sa famille et son temps ;* Lyon, 1868, in-8°. — Le même, *David Rigaud*, etc., *et son entourage*, Revue Dauphinoise, 15 févr., 15 mars et 15 avril 1900.

A UN GENTILHOMME

QUI ME DEMANDOIT QUE JE LUY FISSE DES VERS, SUR LE RAVAGE DES EAUX ARRIVÉ L'AN 1651

Monsieur, la misere du temps
A rendu ma veine muette,
Et de plus le nombre des ans
Me prive du nom de Poëte ;
Je ne suis plus dans ceste humeur
De passer toujours pour rymeur,
Car il est ches moy tousjours foire ;
De sorte que presentement,
L'aune, le poids, et l'escritoire,
Sont tout mon divertissement.

Pour bien descrire le detrac,
Je n'ay pas le cœur assez masle,
Qu'a fait l'Isere avec le Drac

A nostre ville capitale;
Et de plus je sçay que Millet
En dira plus dans un feuillet,
Que non pas moy dans quatre pages,
Car je n'en sçay que ce qu'on dit,
Mais luy qui voyoit les ravages,
En dressera mieux le récit.

Pour vous dire mon sentiment,
Je ne sçaurois icy me taire,
Que c'est un advertissement
A tous les hommes de la terre,
Et que la divine bonté,
Ayant longtemps patienté,
A la fin, comme juste juge,
Par feu doit destruire, ou par eau,
Le monde d'un second déluge,
Pour le refaire de nouveau.

L'Isère a mis de comble à fonds
Les forces les plus immobiles,
Les digues, les tours, et les ponts,
Avec les murailles des villes,
Elle qui, depuis si longtemps,
Charrioit pour ses habitants
Toutes les choses plus propices,
A plus fait de mal dans deux jours,
Qu'elle n'a rendu de services,
Depuis le moment de son cours.

Tout fut submergé par les eaux,
Qu'on voyoit à perte de veüe,
Si bien qu'on alloit par bateaux
Et sur radeaux en chaque rüe.
Les chevaux furent estouffez,
Les meubles et vins emportez,
Et les habitans pour demeure
Furent chassez des lieux plus bas,
Pour n'avoir retraicte plus seure,
Que les toicts et les galetas.

Estant environné de l'eau,
Un homme ayant la peur dans l'âme,

Monta dessus un arbrisseau,
Avec ses enfants et sa femme,
Les liant au milieu du corps
Aux troncs les plus fermes et forts.
Il les laissa cueillir des meures,
Souffrant le froid et le danger,
L'espace de trente-six heures,
Sans jamais boire ny manger.

Pour ne trouver d'autre quartier,
Un autre foible dans le monde
Se jetta dessus un gerbier,
Lequel alloit flottant sur l'onde,
Mais il fut tost par ses sillons,
Tantôt dessus, tantôt à fonds,
Et celuy qui les eaux gouverne
Le fit regorger sur le bord,
Et fit qu'une plante de verne
Luy servit d'asyle et de port.

On dit aussi que dessus l'eau
L'on vit arriver à Valence
Un enfant dedans un berceau,
Sans de mal aucune apparence,
Très gaillard et bien esveillé,
Sans estre tant soit peu mouillé,
Que le bon-heur mit en franchise
Dans le mandement de Soyon,
Ainsi comme un second Moyse
Par la fille de Pharaon.

Ayant despecé les radeaux,
L'Isere fut tant en colere,
Qu'ayant jà chargé des vaisseaux,
Elle veut charger la gallere,
Elle ravage les bas lieux,
En chasse les Religieux,
Rien n'y peut faire résistance,
Fait fuyr les plus engourdis,
Esbranle la tour de Constance,
Et fait paslir les plus hardis.

J'ai veu que vous plaigniés sur tout
La liqueur qui vient de la souche,

En quoy vous trouvés si bon goust,
Quand vous la mettés à la bouche ;
Mais si vous aviés veu sur l'eau,
Bacchus assis sur un tonneau,
Le voyant en cette posture,
Vous lui voudriez un si grand mal,
Que vous voudriez que sa monture
Fust seiche comme mon cheval.

Pour adoucir un peu ces vers
Je n'ay pas pris la pierre ponce,
Mais voicy de quoy je me sers,
C'est de te faire une responce,
Où je t'ay fait des vers si bons,
Si grotesques, et si bouffons,
Que j'en ris quand je les oy lire,
Et tu n'y verras pas un mot,
Qu'Adam[1] y treuvast à redire,
Y fust-il avec son rabot.

Enfin je te donne ces vers,
Mais j'entends que tu les publies,
Et pour en farcir l'univers,
Fais en faire force copies,
Mande à Grenoble tout exprès,
Mande à Romans puisqu'ils sont frais,
Et qu'à Valence tu en parles,
Ne me les tiens point en secret,
Car de Lyon, jusques en Arles,
Tous les lieux y ont interest.

(*Recueil des Œuvres poétiques du sieur David Rigaud*, 1653.)

1. Adam Billaut, le poète-menuisier de Nevers.

JEAN MILLET

(?-v. 1675)

Jean Millet naquit à Grenoble dans la première moitié du XVIIe siècle et mourut vers 1675. On ignore tout de sa vie, sinon que Sébastien Pourroy, président du parlement de Grenoble, fut son Mécène et l'aida de ses conseils et de sa bourse. « Il n'avait point étudié, dit Guy Allard, mais la nature luy avoit été si favorable pour la poësie, que quelques-uns de ses ouvrages en langage du pays ont été admirés. » Colomb de Batines, dans ses *Mélanges biographiques et bibliographiques,* a dressé une liste de ses productions. On voit qu'il écrivit *La Faye de Sassenage* [*La Fée de Sassenage*] (Grenoble, 1631, in-4°); *La Pastorale de la constance de Philin et Margoton,* dédiée à M. le comte de Sault (Grenoble, Raban, 1635, petit in-4°); *La Bourgeoise de Grenoble,* comédie composée à l'occasion de la prise de possession du gouvernement de Dauphiné par le comte de Sault (Grenoble, Charvys, 1665, in-8°); *La Pastorale et tragi-comédie de Janin,* pièce lyrique représentée dans la ville de Grenoble, etc. (Grenoble, R. Colson, 1633, petit in-4°, réimprimé en 1636, 1642, 1648, 1650, 1659, 1676, 1686, 1692, 1700, 1706, 1738 et 1800); *La Vénérable Abbaye de Bongovert de Grenoble, sur la resjouissance de la paix et du mariage du Roy* (Grenoble, Andr. Galles, 1660, in-4°). Le même auteur lui attribue *Le Dialogo de le quattro comare,* réimprimé en 1662, par Charvys, dans son *Recueil de diverses pièces faites à l'ancien langage de Grenoble,* etc. (et plus récemment par l'éditeur Xavier Drevet) et qu'on a donné jusqu'ici à Blanc la Goutte. Jean Millet, poète populaire fort apprécié jadis en Dauphiné, fait parler ses personnages tantôt en patois, tantôt en français.

BIBLIOGRAPHIE. — A. Rochas, *Biographie du Dauphiné,* Paris, 1860, I. — J.-J. Champollion-Figeac, *Nouv. Recherches sur les patois ou idiomes vulgaires de la France,* etc., Paris, Goujon, 1809, in-18. — Colomb de Batines, *Mélanges biographiques et bibliogr. relatifs à l'histoire littér. du Dauphiné,* etc.

CHANSON

Les femmes de Grenoble — Sont des mécontentes; — Il faut avoir une bonne bourse — Et la faire tinter.

Quand leurs jambes sont lasses, — Les pieds leur faut gratter; — Quand le sommeil les attaque, — [Il] faut vite chuchoter.

Quand le jour les réveille, — Des œufs frais leur faut porter. — A la mode nouvelle — [Il] les faut attifer.

Pour dîner [il] faut attendre — Qu'elles aient prié Dieu, — Et qu'après leurs servantes — [Elles] aient tempêté.

Aux cartes, aux danses, — [Il] faut de leur part tout supporter : — Bienheureux sont les hommes — Qui les laissent attendre!

CANSOU

Le Fene de Grenoblo
Sont de mau contenta,
Faut avey bona boursa
Et la fare tinta.

Quand lour chambe sont lasse,
Lou pied lour faut gratta;
Quand la son les attaque
Faut vite chuchuta.

Quand lo jour le reveille
D'œu frais lour faut porta,
A la moda nouvella
Le faut attifesta.

Per dina faut attendre
Qu'elle ayont bigotta,
Et qu'après lour servente
Ley ayont tempesta.

A le carte, à le danse,
Lour faut tout supporta,
Bien-heurous sont lous home
Qui le layssoun eyta.

BLANC LA GOUTTE

(XVIIIe SIÈCLE)

François Blanc, dit la Goutte, — ou encore *Le Podagre*, — était vraisemblablement de cette ville de Grenoble qu'il a célébrée en accents burlesques, et où il a vécu au début du XVIIIe siècle. Il exerçait la profession d'épicier en gros dans « l'île Claveison », c'est-à-dire au centre d'un groupe circulaire de maisons éloigné des autres lieux de la cité. Il dut son surnom à une atteinte de goutte dont il souffrit pendant de longues années, ce qui ne l'empêcha point de chanter et de se montrer sans cesse d'humeur joyeuse. De toutes les particularités de son existence, nous ne connaissons que ce qu'il a bien voulu en dire dans ses œuvres patoises. Il est vrai, ajouterons-nous, qu'il ne tarit pas souvent sur son propre compte, bien qu'il paraisse s'inquiéter uniquement des événements dignes de mémoire et des faits et gestes de ses contemporains. Sa notoriété s'est faite sur un poème qu'il écrivit à propos de l'inondation de Grenoble par l'Isère et le Drac, les 14 et 15 septembre 1733, et qui fut publié la même année, à Grenoble, chez André Faure, *Grenoblou malheirou* (Grenoble malheureux), 1 vol. in-4°. Il avait donné précédemment un récit de l'inondation du 20 décembre 1740 : *Coupie de la lettra escrita per Blanc dit la Goutte*, etc., et sous ce titre : *Le Dialogo des quattro comare* (Le Dialogue des quatre commères), fait paraître une ingénieuse et mordante satire des mœurs de ses concitoyens. Les poésies de Blanc la Goutte ne sont peut-être pas ce qu'on a composé de meilleur en langage dauphinois, mais elles constituent une œuvre unique en leur genre. Productions hybrides, tenant tout à la fois du poème épique et de la satire, elles ont tour à tour été exaltées et décriées, sans toutefois rien perdre des suffrages du populaire dont elles sont l'interprète fidèle. Leur vulgarité est rachetée par une grande variété de détails, le pittoresque dans les images et des expressions heureuses et piquantes qu'on chercherait en vain chez les meilleurs poètes du *cru*.

Blanc la Goutte mourut à la fin du XVIIIe siècle, laissant une famille nombreuse : deux fils, quatre filles et plusieurs petits-enfants.

Grenoblou malheirou, de même que les deux autres opuscules du poète, fut réimprimé maintes fois, à Grenoble, au XVIIIe et au XIXe siècle. Nous en avons compté neuf éditions, et nous sommes loin de les avoir toutes vues. Des versions du siècle dernier, nous citerons celles qui furent données en 1859, par Colomb de Batines d'abord (Grenoble, Merle, in-8°) et ensuite par Ed. Pilot (Grenoble, Maisonville et fils et Jourdan, in-8°). Nous ne saurions omettre dans cette énumération une édition illustrée, mise au jour la même année, et les éditions populaires publiées par l'éditeur Xavier Drevet. Les trois ouvrages de Blanc la Goutte ont été, de plus, insérés dans le curieux *Recueil de poésies en patois du Dauphinois* formé par ce dernier éditeur en 1878 et commenté par J. Lapaume.

BIBLIOGRAPHIE. — A. Rochas, *Biographie du Dauphiné*, I, etc. — J. Lapaume, *Commentaire*. (Voir ci-dessus.)

GRENOBLE MALHEUREUX

FRAGMENT

A peine rassurés de la peur de la peste,
Croyant (d')avoir fléchi la colère céleste,
Les pauvres habitants de tout le Dauphiné
Vivaient, tant bien que mal, du jour à la journée.
A Grenoble, surtout, les plaisirs commençaient,
Le bon temps revenait, les montagnards s'apprivoisaient;
Les gens de qualité payaient leurs marchands;
Si vous vouliez des sous, vous en aviez sur-le-champ;
Le blé, le vin, la chair, comme l'autre pitance,

GRENOBLO MALHEIROU

A peina rassura de la pou de la pesta,
Creyan d'auey fleichi la colera celesta,
Lou pourouz habitant de to lo Dauphina
Viuion, tant bien que ma, du iour à la iourna.
A Grenoblo, su tout, lou pleizi commençauon,
Lo bon temps reueniet, lou bit s'aprinueysauon;
Le gen de qualita payauon lou marchan;
Si vou voulia de sou, vous 'navia su lo champ
Lo bla, lo vin, la chair, coma l'autra pidanci,

(De) par tout le pays venaient en abondance.
Dans le sein de la Paix les artisans contents
Buvaient quelques chopines et passaient le temps.
Mais, dans (le) moins d'un an, toutes choses changèrent ;
L'argent se resserra, et les vivres augmentèrent,
Tant il y a que désormais tout va de mal en pis.
(Il) vient un nouveau malheur quand l'autre est assoupi :
L'on n'entend raconter que de tristes nouvelles ;
L'on ne voit que brigands, que procès, que querelles ;
La religion se perd, (il) n'y a plus de Réguliers ;
Les gens d'églises font comme les séculiers ;
Le palais retentit des procès qu'ont les prêtres ;
(Il) n'y a plus de sûreté, pas même dans les cloîtres.
Mille contrebandiers remplissent les prisons,
Ces déterminés tuent les saute-buissons.
Les loups de temps en temps ravagent cette terre ;
Le ciel, l'eau, le feu, nous déclarent la guerre.
Une année (il) n'y a point de blé, l'autre (il) n'y a point de vin
Et l'or fond dans les mains, sans savoir[1] qu'il devient.

De per tout lo paï veniet en aboudanci.
Din lo sein de la Pay louz artisan conten
Beuion quoque picote et passauon lo temp.
Mais, din lo moin d'vn an, toute chouse changiron ;
L'argent se ressarrit, et lou viure augmentiron ;
Tant y at que du deipui tout va de mal en pi.
Vint vn nouveau malheur quan l'autro eyt assoupi :
L'on n'enten raconta que de triste nouuelle ;
L'on ne veit que brigand, que proceis, que querelle ;
La religion se perd, n'y at plu de regulié ;
Le gen d'Egleizi fan coma lou seiculié ;
Lo palai retentit du proceis qu'ont lou preitre ;
N'y at plu de sureta, pas meime den lou cloître.
Mille contrebandié remplisson le preison,
Celou deitermina tuon lou sauta buisson.
Lou loup de tempz en temp rauageon cettà terra ;
Lo ciel, l'aigua, lo feu nous deiclaron la guerra.
Vn an, n'y at point de bla ; l'autro, n'y at point de vin ;
Et l'or fond din le man, sans sauey qu'v deiuin.

1. Sans qu'on sache ce...

(Si) n'étaient les soudarts qui sont dans la province,
La bourse de beaucoup de gens serait encore plus mince.

Qui pourra penser que des contrebandiers,
Des manants qui n'ont rien, de méchants vauriens,
Aient fait complot d'exterminer les gardes?
Les uns les mettent nus, font encan de leurs hardes;
Les autres d'un logis tirent deux malheureux,
Et leur font (res)sentir ce que peut la fureur,
A la queue des chevaux les sortent d'un village,
Leur donnent mille coups, leur coupent le visage,
Le pistolet en main les mènent dans le bois,
Et leur font prendre fin, les voyant aux abois.
(Il) ne s'était jamais vu de telles insolences,
(Il) ne s'était jamais fait de si grandes violences,
Nous les avons vues finir, quand, par ordre du Roi,
En Savoie, en (dans le) Comtat (il) y eut des troupes réglées
Qui sans coups de fusil, ni sans donner bataille,
Dispersèrent bientôt toute cette canaille.
Cent sont allés ramer (aux galères), mais leur maître Baret
A eu le même sort que Cartouche et Nivet.

Si n'eyre lou soudar que son din la prouinci,
La boursa de prou gen sarit incou plu minci.

Qui pourra to pensa que de contrebandié,
De manan qui n'ont ren, de meichan garaudié,
Ayezon fat complot d'extermina lou garde?
Lonz vn lou metton nud, font incan de lourz arde;
Louz autrou d'vn logi tiron dou malheirou,
Et lou font ressenti ce que pot la furou,
A la couat du chiuau lou sortou d'vn villageo,
Lou donon mille coup, lou coupon lo visageo,
Lo pistolet en man lou meinon din lo bois,
Et lou font prendre fin, lou veyan vz abois.
Ne s'eyre iamey veu de talez insolence,
Ne s'eyre iamey fat de si grand violence.
Nou lez ont veu fini, quan per ordre du Rey,
En Savoey, en Contatz y eut de troupe reigley
Qui sans coup de fezuit, ni sans donna batailli,
Dispersiron bientau touta cela canailli.
Cent sont alla rama, mais lor maître Baret
At eu lo meimo sort que Cartouche et Niuet.

Bientôt le Drac, grossi des neiges qui (se) fondent,
Ou des torrents qui en bruyant de tous les rochers tombent,
Coulant rapidement tout le long de l'ilot,
Vient mettre la frayeur jusque dans la ville;
Les arches vainement lui barrent le passage,
En versant par-dessus (débordant) partout elle fait ravage;
Tous les Champs-Elysées sont couverts de graviers;
Les meubles, les tonneaux flottent tous chez Reinier.
Le paysan qui voit que l'eau l'environne,
Fait sortir ses bestiaux, les chasse, les abandonne;
La garde du canon, les meuniers de Canel,
Montent sur le toit, tout comme (un) ramoneur.
Les granges, les glacis, les fossés, se remplissent;
Par dehors, par dedans, mille cris retentissent;
Commandant, Intendant, aux flambeaux vont au Cours,
Font partir des bateaux pour donner des secours.
Mais, hélas! sur-le-champ l'eau devient si forte,
Qu'elle fait tomber le pont qui aboutit à la porte.
Beaucoup de gens qui sont dessus tombent dans les débris,
Et un jeune marié funestement périt.

Tantôt le loup surprend un enfant qui s'égare,

Tantou lo Drac, groussi de le ney que se fondon,
Ou du rut qu'en bruyan de tou lou rochié tombon,
Coulan rapidamen tout lo long duz ila,
Vin metta la frayou jusqu'à din la villa;
Lez arche vainamen l'y barron lo passageo;
En versan pe dessu per tout y fat rauageo;
Tout lou Champz Elysez sont couuert de grauié
Lou meublo, lou toneau floton tout chieu Reinié.
Lo païsan que veit que l'aiga l'enuirone,
Fat sorti son beitial, lo chasse, l'abandone;
La garda du canon, lo mounié de Canel
Monton su lo couuert, tout coma chantarel.
Le grange, lou glaci, lou fossé se remplisson;
Pe dehor, pe dedin, mille cris retentisson;
Commandant, intendant, v flambeau vont v cour,
Font parti de batteu pe donna de secour.
Mais, lassa! su lo champ l'aigua deuint si forta,
Qu'y fat tomba lo pont qu'aboutit à la porta.
Prou gen que son dessu chayon din lou deibri,
Et vn ioëno maria funestamen peirit.
Tantou lo loup surpren vn efan que s'eigare,

Tantôt le vient blesser dans les bras de sa mère;
L'un tue une fille, lui fait traverser le Drac,
Ici l'on voit un pied, là l'on voit un bras;
L'autre prend au cou un homme qui laboure,
Qui en bien se défendant en est quitte pour ses lèvres;
Et un hardi berger qui s'est précautionné,
Revient des champs sanglant et sans mains et sans nez.

D'où vient tant de bruit, qu'est-ce encore que j'entends?
Au feu! le tocsin réveille tout le monde,
Il est (le feu) vers l'Arsenal, tout court de ce côté,
Les gens de police sont chez les bennatiers;
De l'eau! tout est perdu; voyez monter les flammes;
Préservez les Récolets, l'Evêché, Notre-Dame!
Vite des charpentiers pour couper le toit,
Tandis que pour monter le chemin est ouvert;
Avec le vent qu'(il) fait, chaque quartier doit craindre;
L'on voit voler le feu, l'on voit voler les cendres.
Et jamais l'Etna, dont on fait grand cancan,
Ne fit (au)tant de fracas que ce nouveau volcan.
Combien de familles sont ruinées sans ressource!

Tantou le vint nafra diu dou brat de sa mare;
L'vn tuët vna filli, l'y trauerse lo Drac,
Iquy l'on veit vn pied, y ley l'on veit vn bra;
L'autro pren v colen vn home qui labore,
Qu'en bien se deifendan 'n eit quitto pe se lore;
Et vn hardi bergié que s'eit preicautiona;
Reuin du champ, sanglant, et san man et sans na.

D'où vint to tant de brut, qu'eit to mei que i'entendo?
V feu! Lo tokacin reueille tout lo mondo,
Vl eyt ver l'Arcenat; tout court de ceu coutié,
Le gen de polici sont chieu lou banatié;
D'aigua! tout eit perdu; veyé monta la flame;
Gara lou Recole, l'eueche, Notre-Dame!
Vitou de charpentié pe coupa lo couert,
Tandi que pe monta lo chamin est ouuert!
Auec l'ora que fat, chaque quartié deit craindre:
L'on veit vola le feu, l'on veit vola le cindre.
Et iamey l'Aëtna, dont on fat grand cancan,
Ne fit tant de fracat que ce nouuel volcan.
Combien de famille sont ruiney sans ressourça!

(Il) y en a qui n'ont rien sauvé, meubles, linge, ni bourse.
L'argent, le fer, l'acier comme plomb s'est fondu.
Et le peu qui est resté se trouve confondu.
L'évêque, l'intendant, font de grandes largesses,
Pour soulager ceux que la cruelle faim presse.
Ici je cesserai de vous entretenir,
Mais, hélas! nos malheurs ne sont pas tous finis...

'N y at que n'on ren sauua, meublo, lingeo, ni boursa.
L'argent, lo fer, l'acier coma plomb s'eit fondu,
Et le pou qu'a resta se troue confondu.
L'Eueque, l'intendant, font de grande largesse,
Pe soulagié celou que la mala fan presse.
Ici ie cessarin de vouz entreteni,
Mais, las! noutrou malheur ne sont pas tou fini...

FRANÇOIS PONSARD

(1814-1867)

Né à Vienne (Isère) le 1er juin 1814, François Ponsard mourut à Paris le 13 juillet 1867. Reçu avocat en 1837, il abandonna le barreau pour les lettres, devint bibliothécaire du Sénat après le 2 décembre 1851, et fut reçu à l'Académie française en 1856. A défaut d'autre renseignement sur cet honnête survivant de la vieille école littéraire, nous donnerons la liste de ses œuvres : *Manfred*, poème dramatique trad. de Byron en vers (Paris, Gosselin, 1837, in-18); *Lucrèce*, tragédie en cinq actes en vers (Paris, Furne, 1843, in-8°) ; *Agnès de Méranie*, trag. en cinq actes en vers (ibid., 1847, in-8°) ; *Charlotte Corday*, pièce en cinq actes en vers (Paris, Blanchard, 1850, in-8°); *Horace et Lydie*, comédie en vers (ibid., 1850, in-8°); *Théâtre complet* (Paris, Michel Lévy, 1851: gr. in-8°); *Homère*, poème (ibid., 1852, in-8°); *Ulysse*, tragédie avec chœurs [musique de Gounod] (ibid., 1852, in-8°); *Etudes antiques, Homère, Ulysse* (ibid., 1852, in-8°); *L'Honneur et l'Argent*, comédie en cinq actes en vers (ibid., 1853, in-8°) ; *La Bourse*, comédie en cinq actes en vers (ibid., 1856, in-8°); *Discours de réception à l'Académie française* (ibid., 1856, in-8°); *Ce qui plaît aux femmes*, trilogie en vers (ibid., 1860, in-8°) ; *Le Lion amoureux*, pièce en cinq actes en vers (ibid., 1866, in-8°); *Galilée*, pièce en trois actes en vers (ibid., 1867, in-8°); *Œuvres complètes* (ibid., 1866-1867, 3 vol. gr. in-8°). Ce n'est point sans raison qu'on a dit de Ponsard : « Il est de la race des Viennet. Comme M. Viennet, il peut s'appeler La Fosse, Sarrien, du Belloy, La Touche, c'est-à-dire du nom de tous les gens de lettres qui ont bâti des tragédies ! La première de ces choses qui l'a *posé*, comme on dit, et sur le souvenir de laquelle il vit toujours, fut *Lucrèce*, imitation grossière et faible, dans le détail et dans le style, de Corneille et d'André Chénier. Il est des mains qui ne respectent rien. Les mains lourdes et gourdes de M. Ponsard traînent sur la pourpre romaine du vieux Corneille et sur les diaphanes albâtres grecs d'André Chénier ! C'était à faire crier « à bas » à tous ceux qui ont le respect des belles choses. Eh bien, cela n'indigna personne dans les maisons où, pendant dix-huit mois, Vadius triomphant et pudi-

bond, M. Ponsard alla lire sa tragédie tous les soirs !... On était las des excès du romantisme, et la vieille rengaine classique parut neuve. M. Ponsard fut proclamé le *poète du bon sens*, parce qu'il était le poète de la vulgarité, ces deux choses qu'en France nous confondons toujours[1]. »

BIBLIOGRAPHIE. — A. Desplaces, *Galerie des poètes vivants*, 1847. — Cuvillier-Fleury, *Etudes et portraits*, Paris, Calmann-Lévy, 1868, II. — P. Blanc, *Ponsard*, biographie, Vienne, Savigné, 1870, in-12. — J. Janin, *F. Ponsard*, Paris, Libr. des Biblioph., 1872, in-18. — D. Stern, *Ponsard, esquisse de sa vie et de son œuvre*. Voy. *Œuvres complètes*, I. — E. Savigné, *Ponsard inconnu*, Vienne, Savigné, 1886, in-12. — Ed. Grenier, *Souvenirs littéraires*, Paris, Lemerre, 1894, in-18.

LA CASCADE DE GRÉSY

Le torrent mugissant écume
Contre les roches qu'il polit ;
Il tombe, rejaillit et fume,
Et couvre d'une épaisse brume
Les arbres penchés sur son lit.

Les cascades qui rebondissent
Et qui confondent leurs fracas
Partout tonnent, partout mugissent,
Et les airs au loin retentissent
De leurs effroyables éclats.

A quelques pas de ce tonnerre,
On voit le torrent furieux
Qui, devenu tout débonnaire,
Se couche, uni comme du verre,
Sur le sable silencieux.

Ainsi dans les jeunes années,
Quand l'amour commande en vainqueur,
Quand les passions déchaînées
Luttent contre les destinées,
Tout est tumulte dans le cœur.

1. J. Barbey d'Aurevilly, *Les Quarante Médaillons de l'Académie française*, 1863.

Puis vient l'âge où l'âme s'émousse
Et ne sait plus que s'abstenir :
Les jours s'écoulent sans secousse,
Endormis dans leur pente douce,
Et murmurant un souvenir.

Hélas ! tout s'éteint, tout s'efface,
Le crépuscule suit le jour ;
L'ardente jeunesse fait place
A la vieillesse qui nous glace !
L'amitié succède à l'amour !

Ah ! s'il faut un jour, cœur sans flamme,
Cesser d'aimer et de souffrir ;
Si le pas connu d'une femme
Ne fait plus tressaillir notre âme,
Plutôt cent fois, plutôt mourir !

(*Œuvres complètes.*)

MAURICE FAURE

(1850)

M. Maurice Faure est né à Saillans en 1850. Il appartient par sa mère à une lignée hellène, et descend par son père d'une vieille famille dauphinoise établie dans la vallée de Die. Successivement publiciste, fonctionnaire au ministère de l'intérieur, député, membre du conseil supérieur des prisons, ancien vice-président de la Chambre, il est actuellement membre du conseil supérieur des beaux-arts, président du conseil général et sénateur de la Drôme. Orateur écouté, M. Maurice Faure est également un écrivain de tempérament. Ses travaux le prouvent, et en particulier son ouvrage *Souvenirs du général Championnet*. Il n'a point, ainsi qu'on pourrait le craindre, oublié sa petite patrie : au contraire, chaque année il revient en sa pittoresque cité de Saillans, « site de prédilection, coin de terre aimé entre tous, *angulus* souriant où convergent sans cesse toutes ses aspirations ». « En littérature, aussi bien qu'en art, a écrit l'un de ses biographes, c'est un irréductible décentralisateur. Il ne pense pas, comme François Villon, qu'*il n'est bon bec que de Paris*. Il croit aux dialectes locaux, au charme des antiques légendes, à la vieille Provence, au vieux Dauphiné, dont il étudie passionnément l'histoire. » M. Maurice Faure est l'auteur de poésies en langue d'oc qui eurent un grand succès. Quelques-unes de ces pièces ont été publiées dans un recueil collectif, *La Cigale* (Paris, Fischbacher, 1880, in-8°), parmi des publications félibréennes.

Bibliographie. — Fabre des Essarts, *Maurice Faure*, La France contemporaine, t. IV. — C. Hennion, *Les Fleurs Félibresques*, 1883. — Anonyme, *Compte rendu de la fête donnée le 26 janvier 1907 en l'honneur de M. Maurice Faure* (Paris, Bouvalot-Jouve, 1907, in-8°).

L'OLIVAISON

Nous sommes près de la Toussaint : la bise furieuse — Du mistral a déjà dépouillé de leurs feuilles plaines et monts; — Des arbres qui se lamentent la dernière ramée — Fuit en tourbillonnant. Cependant, là-haut,

L'olivette, malgré le grand vent furibond, — Jette fièrement son ombre au Roc de Substantion, — Fièrement, comme elle doit, car c'est le temps de l'olivaison, — C'est l'heure où va ruisseler l'eau dorée, son sang blond.

Comme le fruit bruni pleut dans les frêles claies d'osier — Et comme allègrement les fillettes frappent à coups de gaule, — En riant, en chantant, même en parlant d'amour!

O novembre! impitoyable bourreau de l'automne, — Tu nous donnes l'huile exquise, si tu détruis nos tonnelles, — Et, pour ce don, je t'aime autant qu'un mois de mai.

(*La Cigale*, 1880.)

L'OULIVADO

Sèn proche la Toussant : la rispo enferounado
Doù mistrau a deja despampa plano et mount;
Dos aubres gingoulant la darrièiro ramado
Fugis revoulunant. Pamens, aperamount,

L'oulivado, maugrat l'aurasso esfoulissado,
Oumbrejo fieramen au Ro de Sustancioun,
Fieramen, coumo dèu, car es tems d'oulivado,
Es l'ouro ount vai raja l'aigo d'or, soun sang blound.

Caumo plou lou fru brun dins las canasteletos,
E coumo bravamen acanou, las drouletos,
En risènt, en cantant, en calignant amai!

O nouvèmbre! bourrèl despietous de l'autouno,
Nous baies l'oli fin s'espalanques la touno,
E, pèr aco, ièu t'aime autant qu'un mes de mai.

ÉMILE TROLLIET

(1856-1905)

Emile-Maurice-Hippolyte Trolliet naquit le 10 juillet 1856, à Saint-Victor de Morestel, presque au bord du Rhône, « sur cette marche septentrionale du Dauphiné dont l'extrême pointe porte les grands faubourgs lyonnais de la Guillotière et des Brotteaux ». Il était fils d'Hippolyte Trolliet, propriétaire-agriculteur au même lieu, et de Joséphine Chanteur. D'abord précepteur dans une famille, il devint professeur au collège de Châtellerault, puis au lycée de Laval et à Nîmes, et finalement au collège Stanislas à Paris. Il mourut dans cette ville d'une méningite, le 25 janvier 1905, laissant trois recueils de poèmes : *Les Tendresses et les Cultes* (Paris, 1886, in-18); *La Vie silencieuse* (Paris, 1892, in-18); *La Route fraternelle* (Paris, 1900, in-18); un roman autobiographique, *L'Ame d'un résigné* (Paris, 1895, in-18), et un volume de critique, *Médaillon de poètes* (Paris, 1901, in-18).

Admirateur complaisant, servile de Victor Hugo, Emile Trolliet a trop souvent exagéré sa mission de poète. Confondant et ses devoirs d'éducateur et le culte des lettres, il s'est regardé quelque jour, selon son expression, comme un « fonctionnaire de l'idéal ». Bien que sa poésie se ressente de cette erreur et de son absence d'originalité, il a donné parfois des pages pleines d'émotion. Ses meilleures pièces sont celles où il inscrivit ses souvenirs du pays dauphinois. Son expression est surtout sentimentale, et en un certain sens, a-t-on dit, symbolique, mais d'un symbolisme atténué et timide. « C'est peut-être parce qu'il a connu les sommets de son pays, qu'il a tenté de s'élever par l'esprit au-dessus du vulgaire. Collaborateur au *Téléphone*, ensuite rédacteur en chef de la *Revue idéaliste*, Emile Trolliet a donné en outre de nombreux articles à des périodiques. Récemment on a publié une édition de ses *Œuvres choisies* précédée d'une biographie par Olivier Billaz (Paris, Plon, s. d., in-8°).

Bibliographie. — Eug. de Ribier, *Emile Trolliet;* Correspondant, 25 septembre 1902; — Ol. Billaz, *Emile Trolliet.* (Voir ci-dessus.)

LA CHANSON DU DAUPHINÉ

A Paul Morillot.

Ah! la chanson du Dauphiné!
Si je pouvais, prédestiné,
En syllabes d'or la traduire,
Comme aux ravines de mon cœur
Je l'écoute parler et bruire
Sur un rythme des ans vainqueur!

Car en vain les longues années,
Sous les doigts des temps égrenées,
Vont m'éloignant de mon berceau,
Sans cesse je l'entends qui chante.
Source intime, jaseur ruisseau,
La chanson naïve et touchante.

Ta chanson, mon pays natal,
Roulant ses notes de cristal
En tous les coins de ma mémoire;
Musique altière que tu fais
Dans la nature ou dans l'histoire,
Et tes hauts pics et tes hauts faits.

Une race chevaleresque
Vit en ce cadre pittoresque,
Et ton passé vaut ton décor;
Et du grand Bayard au brin d'herbe,
Hommes et choses sont d'accord
Pour chanter romance superbe.

Et d'accord cimes... et cités
Qui, sur les sommets indomptés,
Ont dressé leurs tours indomptables;
Cités de sourire et d'orgueil,
Par leurs créneaux très redoutables
Et très douces par leur accueil.

Et les trois roses delphinales
Aux patriotiques annales
Fleurissent, éclatant blason;
Et n'allez pas croire que *noble*

Rime au hasard et sans raison
Si richement avec *Grenoble.*

L'Allobroge, aux creux des torrents,
A bu le mépris des tyrans,
Mais, calme et fier, il appareille
La raison et la liberté;
Car l'Alpe joue à son oreille
Une hymne de sérénité.

Oui, sublimes sont les arpèges
Que sur le blanc clavier des neiges
Ou dans l'orgue sombre des pins
Exécute l'Alpe éternelle;
Et des Mozarts et des Chopins
L'âme harmonique habite en elle.

Si chantante est la voix des eaux
Qui dévident leurs bleus fuseaux
Dans les prés verts, molle couchette,
Et dont le grelot ruisselant
Se marie avec la clochette
Des troupeaux roux, tachés de blanc!...

(*La Route fraternelle.*)

PIERRE DÉVOLUY

(1862)

M. Pierre Dévoluy (pseudonyme de Paul Gros-Long, capitaine du génie) est né le 27 juin 1862, à Châtillon-en-Diois (Drôme). Il appartient à une vieille famille dauphinoise, et c'est, dit-on, par amour pour son pays natal qu'il a choisi le nom sous lequel il s'est fait connaître comme poète français et provençal. Le « Dévoluy » serait une petite terre du Dauphiné, aux confins de Châtillon-en-Diois. Toute son enfance s'écoula dans ce pays, où se parle encore un vieux provençal, analogue au langage limousin. M. Pierre Dévoluy vint à Paris en 1882 et publia successivement deux recueils de poèmes français, *Flumen* (Melle, Goussard, 1890, in-12) et *Bois ton sang* (Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1892, in-16). De retour dans le Midi, après une lecture de *Mireille*, il s'éprit soudain de son parler local et se jeta tout entier dans le Félibrige. Il n'écrivit plus alors qu'en provençal. Elu félibre majoral en 1900, il devint capoulié en 1901, et fut réélu aux mêmes fonctions, pour sept années, en 1905.

M. Dévoluy a fait paraître, en 1903, *Les Noms de lieux du comt de Nice* (Avignon, Roumanille, in-18). Il a collaboré en français à l'*Echo des Rosati*, à *La Plume*, à la *Revue Indépendante*, aux *Ecrits pour l'Art*, à l'*Action régionaliste*, à la *Revue du Sud-Est*, de Lyon, etc.; et en provençal à tous les journaux et périodiques du Félibrige, entre autres : *La Cigalo d'or*, *La Campana de Magalonna* (Montpellier), l'*Ideio prouvençale*, *Lou Felibrige*, la *Revue de Provence* (Marseille), *Lou Gau* (Avignon), les *Reclams de Biarn e Gascoune* (Pau), *Le Pays cevenot*. Il a donné en outre à l'*Aioli*, journal de Mistral, une série d'études formant un corps de doctrine : *Le Mistralisme*. Il dirige depuis janvier 1905 le journal *Prouvènço!* (Avignon).

M. Dévoluy a obtenu en 1899 le prix d'Arles pour une *Histoire de la Provence et du Midi* encore inédite. Comme capoulié, il a fait aboutir, en 1905, la réforme du statut félibréen de 1876, ce qui lui a valu, après d'ardentes polémiques, l'approbation de la grande majorité des félibres. Orateur éloquent et convaincu, il a présidé les fêtes de Sainte-Estelle et prononcé de nombreux discours à Avignon, à Apt, à Béziers, à Pau, à Font-

Ségugne, à Arles, à Cette, à Périgueux, etc. Quelques-unes de ses poésies provençales lui ont valu une place dans le mouvement littéraire du Midi.

Bibliographie. — Fréd. Charpin, *Biographie littér.*, L'Union républic. d'Aix, 28 avril 1901. — Elzéar Rougier, *Biographie*, Revue de Provence, juin 1901. — Edmond Lefèvre, *Catalogue félibréen*, Marseille, Ruat, 1901, in-8°. — J. Véran, *Le Capoulié Dévoluy*, Libre Parole, 24 mai 1904. — Eugène Joubert, *Pierre Dévoluy*, L'Eclaireur de Nice, 15 déc. 1902; etc.

LE DEUIL D'AMOUR[1]

— O mère, coupez-moi
Les rubans de mes culottes.
Ma mie est morte
A la pointe du jour,
Je veux porter le deuil d'amour.

— Mon fils, console-toi,
Nous en trouverons une autre
A Barcelonnette
Et même à Draguignan;
Il n'en manque pas chez les marchands.

— Les filles des marchands
Sont bien trop orgueilleuses,
Pour leur parure
Et leur parler pointu,
Il leur faudrait cent mille écus.

LOU DOU D'AMOUR

« O maire, coupas-me
Li riban de mi culoto[2] :
Ma migo es morto
A la primo dou jour,
Vole pourta lou dou d'amour,

— Moun fiéu, assolo-te,
Que n'en troubaras uno autro :
A Barcilouno
Emai à Draguignan
N'en manco pas vers li marchand.

— Li fiho di marchand
N'en soun bèn trop ourgueiouso
Pér si beloio
Et soun parla pounchu
Ié faudrié bèn cènt milo escut.

1. *Prouvenço*, 7 janvier 1907.
2. On bisse les deux premiers vers de chaque couplet.

— Mon fils, en Avignon,
On dit qu'elles sont coquettes,
Et dansent le branle
Tous les jours de l'année
Avec leurs frères et leurs galants.

— Les filles d'Avignon
Sont bien trop délurées :
Elles vous enjôlent
Avec leurs paroles mielleuses
Et en ont vite assez d'un amoureux.

— Mon fils, pour la beauté,
Cours vite en terre d'Arles.
Il y a des princesses
Plus belles que le jour
Qui te feront pâmer d'amour.

— Qu'importe la beauté?...
J'ai le cœur malade, mère.
Les filles d'Arles
Ne savent que s'attifer
Et par les rues se pavaner.

— Mon fils, passe la mer,
Va chercher en Amérique :
A ce que l'on m'a dit,
Les filles, là-bas,
Portent l'argent à pleins cabas.

— Moun fiéu, en Avignoun,
Dison que soun cafignoto,
E fan lou brande
Touti li jour de l'an
Emé si fraire et si galant.

— Li fiho d'Avignoun
N'en soun bèn trop degouiado :
Nous embelinon
Emé soun teta-dous,
En'an lèu proun d'un amourous.

— Moun fiéu, pèr la bèuta,
Courre lèu en terro d'Arle :
I'a de princesso
Plus bello que lou jour
Que te faran fringa d'amour.

— Dequ'enchau la bèuta?...
Ai lou cor que me dou, maire;
Lis Arlatenco
Sabon que se pimpa
E pèr carriero s'alarga.

— Moun fiéu, passo la mar,
Vai cerca dins l'Americo :
M'an vougu dire
Que li fiho eilabas
Porton l'argènt à plen cabas.

— De tant d'argent sonnant,
Mère, que voulez-vous en faire?
Dans notre chaumière
Ce serait gros embarras.
O mère, laissez-moi pleurer.

— Mon fils, s'il ne te chaut
Gentillesse, ni richesse,
Fais-toi donc moine
Dans quelque monastère
Pour prier Dieu, ta vie entière.

— J'ai bien trop prié Dieu
Qui m'a ravi mon amie.
Je vais la retrouver.
Vite, pour votre enfant,
Tissez, ô mère, un linceul blanc.

— De tant d'argènt tintin,
Maire, que n'en voulès feire?..
Dins nostro granjo
Sarié gros embarras...
O maire, leissas-me ploura.

— Moun fiéu, se noun t'enchan
Galantiso ni richesso,
Rènde-te mounge
Dins quauque mounastié,
Pèr prega Diéu ti jour entié.

— Ai bèn trop prega Diéu
Que m'a rauba moun amigo;
La vau rejougne :
Lèu-lèu, pèr voste enfant,
Teissès, o maire, un linçou blanc.

FLANDRE

FLANDRE WALLONNE, FLANDRE FLAMINGANTE, HAINAUT CAMBRÉSIS, ETC.

Ce n'est pas en vain qu'un critique a récemment écrit que l'on ne connaît de la Flandre que « la monotonie de ses plaines, la tristesse désolante de son ciel, l'ivresse bruyante et lourde de ses kermesses et son activité industrielle et commerciale[1] ». En effet, quand on l'a dépeinte plantureuse et grasse et si fertile que peu de provinces septentrionales peuvent lui être comparées, on croit l'avoir définie. C'est la juger superficiellement. Rien n'est plus varié que son sol, où cent éléments divers se combinent et lui prêtent cette existence complexe qu'on lui reconnaît lorsqu'on a su profondément la pénétrer. Opposition brusque du terroir et de la race, éléments antithétiques du climat et du paysage, cette multiplicité de ses ressources constitue à la Flandre un caractère original d'un charme prenant et discret, qui la situe entre les plus pittoresques de nos pays de France. « Ceux-là seuls l'apprécient pleinement qui ont connu — écrit M. Léon Bocquet, — puisé aux traditions, respiré dans l'air même l'initiation préalable pour atteindre à cette beauté, une beauté voilée et douce. L'étendue de la Flandre n'a point, pour l'autochtone, l'uniformité plane qu'enseignent les géographies sommaires. Son atmosphère, moins limpide que celle d'autres régions davantage favorisées du soleil, ni sa lumière papillotante et mouillée, ne révèlent aux regards habitués à s'y baigner la désolation. Ses paysages et ses sites comportent une poésie de brume intense, une pacification profonde, propice aux rêveries délicieuses et aux langueurs de nonchalance. La plaine est coupée de ces rivières aux méandres de musardise : l'Escaut aux flots verts, la Scarpe paresseuse, la Sambre flexible, activant les vannes des moulins, la Deûle bourbeuse et noire, la Lys surtout, aux eaux fécondes et bonnes au rouissage des lins, et qui coule si calme dans sa vallée humble

1. Léon Bocquet, *La Flandre*, Grande Revue, 1er mai 1906.

et heureuse. Et le sol gras, opulent et sain, ondule d'une montée insensible du côté du Ferrain et du Pévèle, tandis qu'à l'autre extrémité, bleuissant l'hémicycle de l'horizon, le sol se mamelonne des monts de Bailleul et de Cassel pour s'enclore à la frontière par les collines basses du Tournaisis. Rivières et canaux sinuent et serpentent dans les trois Flandres, la flamingante, la wallonne et celle proprement française, à l'entour des villes anciennes dont l'existence raconte une épopée : Landrecies et Maubeuge, Valenciennes et Bouchain, Douai, Bavay et Lille. Bardées de fer et closes de remparts, c'étaient les cités fortes, orgueilleuses et invincibles qui commencent à peine de se désentraver de la gêne, devenue inutile, de leurs fortifications. Ailleurs ce sont des cités déchues, Wervicq, rivale d'Ypres, Halluin, Comines, célèbres toutes deux dans les annales et mortes irrémédiablement; Bailleul la dentellière, Cassel, Hazebrouck, Hondschoote et tant d'autres encore qu'on oublie. » Aussi bien l'histoire de la Flandre française se confond-elle avec celle de tous les pays du Nord; mais elle a pour nous séduire des pages hautement significatives où s'est inscrit le sentiment de son indépendance. Il y a autre chose que de la brutalité dans le génie de sa race. La force prolifique des Bolgs d'Irlande se trouve, selon l'expression de Michelet, chez les peuples originaires de Belgique et des Pays-Bas. Chez ceux de Flandre, le sens belliqueux s'atténue à mesure qu'on s'avance vers la Picardie.

Peu guerrier de sa nature, le Flamand, à part quelques instants de révolte et d'héroïsme, répugne volontiers à la guerre qui entrave son goût de négoce et perturbe son désir de paix laborieuse. On a beau citer les fastes de son histoire, rappeler ces noms glorieux et significatifs pour la nation, Cassel, Bouvines, Fontenay, Denain, Wattignies, etc., on ne caractérise point ainsi son rôle dans l'évolution sociale des derniers siècles. Il eut un but plus haut que celui qu'on lui prête. Le sol de sa patrie fut sans doute un champ de bataille, mais la prospérité de ses cités ne dut rien à la conquête. Peuple fort et positif, ayant sans cesse le souci du réel, nul plus que le Flamand ne montra tout à la fois le goût de l'industrie, de l'agriculture et des arts pacifiques. Nul ne comprit mieux les nécessités de la vie, les usages du monde, ne sut mieux agir et conter. « La Champagne et la Flandre, a-t-on dit[1], sont les seuls pays au moyen âge qui puissent lutter avec l'Italie. La Flandre a son Villani dans Froissart, et dans Comines son Machiavel. Ajoutez-y ses empereurs-historiens de Constantinople. Les auteurs de fabliaux sont encore des historiens, au moins en ce qui concerne les mœurs publiques. Mœurs peu édifiantes, sensuelles et

1. J. Michelet, *Notre France.*

grossières. Et plus on avance au nord dans cette grasse Flandre, sous cette douce et humide atmosphère, plus la contrée s'amollit, plus la sensualité domine, plus la nature devient puissante. L'histoire, le récit, ne suffisent plus à satisfaire le besoin de la réalité, l'exigence des sens. Les arts du dessin viennent au secours. La sculpture commence en France même avec le fameux disciple de Michel-Ange, Jean de Bologne[1]. L'architecture aussi prend l'essor ; non plus la sobre et sévère architecture normande, aiguisée en ogives et se dressant au ciel comme un vers de Corneille ; mais une architecture riche et pleine en ses formes. L'ogive s'assouplit en courbes molles, en arrondissements voluptueux. La courbe tantôt s'affaisse et s'avachit, tantôt se boursoufle et tend au ventre[2]. »

On a décrit ses églises, parées comme toute habitation flamande, éblouissantes de propreté et de richesse ; on ne saurait méconnaître ses beffrois où sautillent les carillons.

« Les beffrois ! Ils attestent les laborieux enfantements de la liberté dans le pays et les luttes pour l'indépendance communale. Ils dominent les maisons municipales où le peuple se gouverne et fait ses lois, où les corporations, les gueldes, l'échevinage et les confréries se rendent en procession comme aux cathédrales.

« Avec leurs poivrières, leurs créneaux, leurs échauguettes, leurs donjons du guet où se tient le veilleur, ils ont surgi à la Renaissance espagnole sur tous les points de la province, dressant en face de la beauté pieuse des églises leur beauté plus humaine. Ils sont le geste de l'effort et de la défense, à côté du geste de la prière et de la supplication. Les sonneries des uns fraternisèrent aux jours de fête avec la sonnerie des autres. L'heure continue d'y alterner, car aux calmes villes des Flandres, du haut des tours, sur le clavier des carillons, d'humbles artisans savent encore, quand viennent les *ducasses,* faire descendre sur la foule les musiques joyeuses.

« Sur un même sol, l'union des beffrois et des cathédrales symbolise, ce semble, le caractère du peuple en ses deux éléments fonciers : le mysticisme grave et fastueux, l'énergie combative et têtue. Ils sont les monuments commémoratifs d'une race fière et volontaire qu'aucun choc ne fait plier et qui se redresse après chaque coup, tenace et indomptable[3]... »

De même que les autres arts nés du terroir, la littérature est ici pittoresque, colorée, presque toujours réaliste à l'excès. En vain nous objectera-t-on que la Flandre apporta sans cesse sa contribution à la culture française, fournit ses chansons de

1. Né à Douai.
2. J. Michelet, *Notre France.*
3. Léon Bocquet, *La Flandre.*

geste, ses poèmes épiques, s'enorgueillit des vers de Froissart et de Robert Gaguin, sa poésie est essentiellement populaire. Lille, à l'égal des autres villes du Nord, eut son Puy d'amour, ses mystères dramatiques, ses fabliaux, ses chansons, ses satires de mœurs[1]. Le peuple flamand a gardé presque intacts ses dialectes. Deux langues se partagent la province : l'une d'origine tudesque, l'autre française. La Lys sépare leur domaine[2]. Le français et les patois wallons-picards dominent, plus bas, à Roubaix, à Valenciennes, à Cambrai, etc. Ce dernier, au vocabulaire touffu, aux mots expressifs et imagés, mais dont l'harmonie est indigente par défaut de syllabes sonores et par excès de consonnes chantantes, reste la langue commune. Il a eu longtemps ses rapsodes, satisfaits de dire oralement les coutumes et les faits locaux : Cottignies, dit Brûle-Maison, puis le célèbre Desrousseaux, surnommé le Mistral du Septentrion[3]. Alexandre Desrousseaux réussit à fixer la langue instable de ses devanciers, à lui donner une grammaire, enfin à perpétuer par le verbe la tradition des vieilles fêtes flamandes : le *broquetet*, fête des dentellières; la *braderie*, foire nocturne de Lille dont aucune ville du Nord ne peut offrir l'équivalent. Il fonda cette école contemporaine qui s'affirme à Valenciennes avec Georges Fidit, à Tourcoing avec Watteuw, et à Denain avec le mineur Jules Mousseron[4].

1. Voyez entre autres : *Lille en vers burlesques*, *Les Embarras du jour de l'an*, *Les Mœurs des Lillois anciens et modernes ou Lille civilisée sous la domination française*, *par l'établissement des Académies*, *Les Promenades de l'Esplanade*, *Sur l'imprimé chez G.-E. Vroye*, etc., 1731, in-12. Réimpression de l'original (un exemplaire à la Bibliothèque nationale : Réserve Y° 4333). Louis Vermesse, dans son *Dictionnaire des patois de la Flandre française*, signale en outre un recueil de *Chansons lilloises*, par F.-F. Faucompré, Lille, 1838, brochure. Nous n'avons pas vu cet ouvrage, mais nous supposons qu'il s'agit là d'une imitation des poèmes du célèbre Brûle-Maison, alors fort goûté en Flandre.

2. A partir de Vieux-Berquin (mi-français et mi-flamand), tout l'arrondissement de Hazebrouck et celui de Dunkerque, sauf vers Rosendael et Gravelines, parlent le vieux flamand. Les jeunes gens seuls ont quelque teinture de français, mais dans leur village ils délaissent volontiers la langue officielle pour le « parler » du cru. On consultera utilement à ce sujet l'intéressant travail de M. J. Dewachter, *Le Flamand et le Français dans le nord de la France*, in-8°. (Voir notre Bibliographie.)

3. Louis Vermesse en signale d'autres, des pastiche urs sans doute. Voyez les *Chansons et Pasquilles valenciennoises*, par Querlinier, Valenciennes, 1861 ; puis les *Chansons tournaisiennes*, par A. Delmée et A. Le Ray, etc.

4. Cambrai a, dit-on, aussi son poète en patois local : M. Charles Lamy, né le 3 octobre 1848. On lui doit une série de plaquettes, *Passe-temps Kimberlot* (Cambray, impr. Régnier frères, 5 fasc. in-8°), *La*

Plus productif dans ses manifestations anciennes apparaît l'idiome de la Flandre flamingante, peu dissemblable de la langue parlée couramment dans une grande partie de la Belgique et qui reste le seul en usage dès qu'on a dépassé le pays des *Rues* pour aller vers la mer du Nord. On lui doit, dit-on, les litanies gracieuses des fleurs et les cantiques à la gloire de la bonne terre productrice. A ces deux formes expressives de l'esprit flamand, si l'on ajoute les témoignages de quelques écrivains

LA FLANDRE

français, dont l'œuvre nouvelle constitue une sorte de renaissance de la pensée flamande, l'on aura défini le caractère d'une de nos riches provinces.

A l'heure actuelle, la Flandre possède un certain nombre de poètes dignes d'être avantageusement connus. Nous avons fait

Vie de l'Ouvrier (ibid.), *Nos douches et trisses saquois* (ibid.), *Un tiot peu d'toutes sortes* (ibid.), *Sur des Geins d'nous autes, Contes d'pépère* (ibid.), *Sur des Saquois* (ibid.). Les monologues, chansons et autres productions de Ch. Lamy n'ont été remarquées que parce qu'elles empruntent aux formes locales leur expression pittoresque. Dégagées de leurs parures verbales, ce sont d'assez pauvres choses dépourvues de couleur, de franc esprit, d'imagination et surtout de cette grâce vivante qui rend durable toute œuvre populaire.

une place à MM. Auguste Dorchain, A.-M. Gossez, Léon Bocquet, Amédée Prouvost. Faute de pouvoir faire mieux, nous croyons devoir signaler à l'attention des lettrés MM. Edmond Blanguernon, Paul Castiaux, Achille Segard, René-Mary Clerfeyt, Emile Lante, Floris Delattre, Georges Houbron, Charles Droulers, etc.

Tous ces poètes ont célébré à l'envi le pays natal, cette Flandre des buveurs de bière, des *kermesses* et des *ducasses*, qui n'ignore rien de ses origines et demeure justement fière de son passé; « la Flandre aux *pâtures* abondantes, aux champs bariolés, aux routes interminables bordées de saules et d'ormes, à l'ombre desquelles sont assises les fermes et les *censes* régulièrement alignées, pareilles en leur propreté aux intérieurs hollandais; la Flandre des hauts fourneaux, des filatures et des centres miniers, où l'activité des *fosses* bourdonne et gronde sourdement...

Bibliographie. — Bruzen de la Martinière, *Grand Dictionnaire, Géographie historique*, etc., t. II, Paris, P.-G. Le Mercier, 1740, in-folio. — Expilly, *Dictionn. histor., pol. et géogr. de la France*, etc., 1764. — G.-A.-J. Hécard, *Dictionn. rouchi-français*, etc., 1833, in-8°. — Le Glay, *Analectes historiques*, etc., Lille, 1838, in-8°. — Quenson, *Gayant ou le Géant de Douai*, etc., Douai, 1839, in-8°. — Aristide Guilbert, *Histoire des villes de France*, t. III, Paris, Furne et Cie, 1845, in-8°. — H. Bruneel, *Histoire popul. de Lille*, Lille, 1848, in-8°. — Louis de Baecker, *Chants historiques de la Flandre*, Lille, 1855, in-8°. — A. Dinaux, *Descript. des Fêtes popul. données à Valenciennes le 11-13 mai 1851, par la Soc. des Incas*, Lille, 1856, in-8°. — P. Legrand, *Dict. du patois de Lille*, 1856, in-8°. — E. de Coussmaker, *Chants populaires des Flamands de France, rec. et publiés avec les mélodies origin.*, une trad. franç. et des notes, Gand, imprim. F. et E. Gyselynck, 1856, in-8°. — Louis Vermesse, *Vocabulaire du patois lillois*, Lille, A. Béhague, 1861, in-12; *Dictionnaire du patois de la Flandre française*, Douai, L. Crépin, 1867, in-8°. — A. Durieux et A. Bruyelle, *Chants et Chansons populaires du Cambrésis, avec les airs notés*, Cambrai, Durieux, 1864-1868, 2 vol. in-8°. — Em. Van den Bussche, *Bibliographie des Flamands de France*, etc., Lille, imprim. Lefebvre-Ducrocq, 1867, in-8°. — Th. Denis, *Qu'est-ce que Gayant, nouv. édit. augm. d'un essai de Bibliographie Gayantesque*, Douai, 1889, in-8°. — A. Desrousseaux, *Mœurs populaires de la Flandre française*, Lille, L. Quarré, 1889, 2 vol. in-18. — C. Looten, *La Langue des Flamands de France*, Revue de Lille, 1890, I, p. 278; 1894, p. 435-461; *La Littérature des Flamands de France*, Revue de Lille, 1890, II et III, etc. — Abbé Lemire, *M. Dehaene et la Flandre*, Lille, Desclée et de Brower, 1891, in-8°. — A. de Saint-Léger,

La Flandre marit. et Dunkerque s. la domination franç., 1659-1789, Paris, Taillandier, 1900, in-8°. — A.-M. Gossez, *Poètes du Nord, 1880-1902, Morceaux choisis,* Paris, Ollendorff, 1902, in-18; *Les Provinces poétiques,* Le Havre, La Province nouvelle, 1908, in-8°. — Albert Grimaud, *La Race et le Terroir,* Cahors, Petite Biblioth. provinciale, 1903, in-8°. — Léon Bocquet, *La Flandre,* La Grande Revue, 1er mai 1906. — Emile Lante, *La Braderie,* La Grande Revue, 1er mai 1906. — Henry Potez, *De l'influence des écrivains du Nord sur la pensée française,* La Grande Revue, 16 mai 1906. — Raoul Blanchard, *La Flandre,* Paris, Colin, 1906, in-8°. — J. Michelet, *Notre France,* 9e éd., Paris, Colin, 1907, in-18. — H. Cochin, *Tableaux flamands,* Paris, Plon, 1908, in-18. — J. Dewachter, *Le flamand et le français dans le nord de la France,* avec une carte (*Congrès pour l'extens. et la cult. de la langue fr., 2e session,* Paris, Champion, 1908, in-8°).

Voir en outre : Hécart, *Sur le goût des habitants de Valenciennes pour les lettres,* 1826; — L. de Baecker, *La langue flamande en France,* 1893; — G. Kurth, *La Frontière linguistique en Belgique,* 1896-1898; — Msr Dehaisnes, *Les délimitations des langues dans le nord de la France* (*Bulletin de la Commission histor.,* 1897); — H. Taine, *Carnets de Voyage* (1863-1865), 1897; — Vidal de la Blache, *Tableau de la géogr. de la France,* 1908; — J.-H. Berthon, *Des chroniques et traditions surnaturelles de la Flandre,* etc.; — enfin la *Revue du Nord,* la *Revue de Lille, La Vaclette* (Lille), *Annales de l'Est et du Nord, La Flandre artiste,* la *Revue septentrionale, Le Beffroi,* etc.

CHANSONS POPULAIRES

PETIT JEAN REVENANT DE LILLE[1]

RONDE

Petit Jean revenant de Lille,
Co, co, co, se dira la, la[2]!
Petit Jean revenant de Lille,
Tout chargé de rémolas[3]. (*bis*)

Sa femm' lui prépare sa soupe,
Co, co, co, se dira la, la!
Sa femm' lui prépare sa soupe
Et un gros morceau de lard. (*bis*)

Mais pendant qu'il mangeait sa soupe,
Co, co, co, se dira la, la!
Mais pendant qu'il mangeait sa soupe,
Le chat lui a pris son lard. (*bis*)

A qui je donnerai la trique?
Co, co, co, se dira la, la!
A qui je donnerai la trique?
A ma femme ou à mon chat? (*bis*)

Si je donn' la trique à ma femme,
Co, co, co, se dira la, la!
Si je donne la trique à ma femme,
Le curé me grondera. (*bis*)

Si je donn' la trique à mon chat,
Co, co, co, se dira la, la!
Si je donn' la trique à mon chat,
Le matou me griffera. (*bis*)

1. Desrousseaux, *Mœurs popul. de la Flandre française*, Lille, L. Quarré, 1889.
2. Dans certaines localités, ce refrain est remplacé par celui-ci : *Youp! youp! youp! tra, la, la, la, la!* Dans d'autres, à Roubaix notamment, on dit la chanson sur un autre air, avec ce second refrain.
3. Gros radis noirs.

Bah! bah! bah! j'les laiss'rai tout faire,
Co, co, co, se dira la, la!
Bah! bah! bah! j'les laiss'rai tout faire.
En paradis n'iront pas. (*bis*)

LE MESSAGER D'AMOUR[1]

Un petit oiseau, blanc comme neige, se balançait sur une branche d'épine.

— Veux-tu être messager? — Je suis trop petit, et ne suis qu'un petit oiseau.

— Si tu es petit, tu es subtil; tu sais le chemin? — Oui, je le connais bien.

Il prit le billet dans son bec, et l'emporta en s'envolant.

Il s'envola jusqu'à la demeure de ma mie. — Dors-tu, veilles-tu, es-tu trépassée?

DE MINNEBODE

Daer was een sneeuwwit vogeltje,
Al op een stekend doornetje.
Din don deyne, al op een stekende doornetje,
Din don don.

— Wilt gy niet mynen bode zyn?
— Ik ben te kleyn een vogelkyn.
Din don, enz.

— Zyt gy maer kleyne, gy zyt snel;
Gy weet den weg? — Ik weet hem wel.
Din don, enz.

Hy nam den brief in zynen bek,
En vloog er meê tot over't hek,
Din don, enz.

Hy vloog tot aen myn zoetliefs deur.
En slaep ye, of waek ye, of zit gy doodt?
Din don, enz.

1. Les trois pièces publiées ici sont extraites des *Chants populaires des Flamands de France*, de E. de Coussmaker, Gand, imprimerie F. et E. Gyselynck, 1856.

— Je ne dors ni ne veille, je suis mariée depuis une demi-année.

— Tu es mariée depuis une demi-année. Il me semblait que c'était depuis mille ans.

JEANNE

— Ah! Jeanne, disait-il, Jeanne, — Pourquoi ne chantes-tu pas? — Eh! que chanterai-je, dit-elle, — Dans trois jours je ne serai plus.

Jeanne était à peine en terre, — Jean se maria à une autre femme. — Et celle-ci donna des coups aux enfants, — En disant : Pourquoi n'allez-vous pas chercher votre pain?

Le lendemain, à neuf heures, — On vit aller les trois petits enfants — Vers le tombeau de leur mère — Et s'y arrêter tous trois.

— 'K en slape hoch 'k en wake niet;
Ik ben getrouwd al een half jaer.
Din don, enz.
— Zyt gy getrouwd al een half jaer;
Het dochte my wel duyzend jaer.
Din don, enz.

TJANNE

— Ach! Tjanne, zyde hy, Tjannne,
Waerom en zingde gy niet?
— En wat zouder ik gaen zingen,
By dry dagen en bender ik niet.

Tjanne was schaers in d'aerde,
Yan trouwde met een ander lief.
En zy gaf de kinderen slagen,
En zy zeyd' : Waerom zockt gy niet.

'S Morgens ten negen uren,
Zag men de dry kindjes gaen,
Naer het graf van hulder moeder
En zy bleven daer stille staen.

Ils prièrent beaucoup — Et se mirent à genoux. — Et sur la prière qu'ils y firent, — La tombe s'ouvrit en trois endroits.

Elle prit son deuxième enfant — Et le plaça sur ses genoux, — Et elle prit son plus jeune — Et le porta à son sein.

Et elle lui donna de son lait, — Comme font les mères chastes. — Ah! enfants, dit-elle, enfants, — Que fait votre père à la maison?

— Ah! mère, dirent-ils, mère, — Notre faim est bien grande. — Levez-vous et venez avec nous, — Nous irons ensemble mendier notre pain.

— Ah! enfants, dit-elle, enfants, je ne puis vraiment me relever; mon corps est couché sous terre; c'est mon âme que vous voyez ici.

Zy lazen en zy baden,
Zy vielen op hulder kniên.
Op 't gebed dat zy daer lazen,
Het graf sprong open in drien.

Zy nam het middelste zoontje,
En zy ley 't op haren schoot.
En zy nam het jongste zoontje
En zy ley 't aen haer borst bloot.

En zy gaf 't nog eerst te zuygen,
Gelyk al de moeders kuisch.
— Ach! kinders, zeyde zy, kinders,
Wat doet uwen vader al l'huys?

— Ach! moeder, zeyden zy, moeder,
Myn honger is wel te groot.
Staet op en gauwe gy mede,
Wy zullan t'saem vragen ons brood.

— Ach! kinders, zeyde zy, kinders,
'K en kan voorwaert niet opstaen,
En myn lichaem ligt onder d'aerde,
En den geest doet my hier staen.

L'ABSENCE

O Islande, tristes parages, — Tu fais souffrir bien des cœurs ! — Tu mets les jeunes filles dans l'inquiétude — Pendant les tristes jours de l'été, — Durant cinq grands mois, — Elles doivent rester séparées de leurs amants. — Les marins sont partis pour l'Islande ; — Les jeunes filles meurent de tristesse.

On les voit marcher le long des rues, — La tête baissée, le cœur gros de tristesse — Et les yeux pleins de larmes ; — Leur cœur est si plein de chagrin d'amour — — Qu'on serait volontiers disposé à les plaindre. — Cupidon soit leur consolateur, — Et daigne les protéger.

Elles poussent soupirs sur soupirs — Pendant les longs jours de l'été. Elles ont recours à la *Petite Chapelle ;* — Que vont-elles y faire ? — On les voit en foule au sermon.

HET AFZYN

Wel Island, gy'n bedroefde kust,
Gy doeter menig herte lyden ;
Gy maekt de meisjes g'heel ongerust
In de bedroef de zomertyden.
Om dat zy hun lief plaisant
Vyf groote maenden meeten derven.
Ze zyn gevaren naer Island,
De meisjes zy al om te sterven.

Me zien ze gaen al langst de straet,
Met hulder hoofd nedergebogen,
En hulder hertje zwaer gelaên,
Met de tranen in hulder oogen.
Hulder hertje vol minnepyn,
Dat me ze zouden geirne klagen.
Cupido wil hun trooster zyn,
En wil zorgen voor hulder dragen !

Nu geven zy daer zucht op zucht
In de lange zomersche dagen.
'T kapelletje is hulder toevlugt :
Wie gaen ze daer al gaen maken.
In het sermoen al van den Heer

— ... — Si les jeunes gens étaient moins rares, — Elles iraient plutôt à la danse.

L'un conserve ses épargnes — Pour acheter une croix d'or, — L'autre pour une chaîne d'or. — Bien des jeunes filles vont coquettement parées; — D'où cela vient-il? Le diable le sait peut-être. — Elles se disent honnêtes, — Lors même qu'elles devraient avoir le remords au cœur. — Ceux qui s'unissent à de telles filles doivent à la fin s'en repentir.

GIROFLÉ, GIROFLA[1]

VIEILLE RONDE ENFANTINE

Que t'as de belles filles,
Giroflé, Girofla,
Que t'as de belles filles,
L'amour m'y compt'ra.

Ell's sont bell's et gentilles,
Giroflé, etc.

Donne-moi z'en donc une.
Giroflé, etc.

Pas seul'ment la queu' d'une,
Giroflé, etc.

J'irai au bois seulette,
Giroflé, etc.

Men zie ze komen by heele hoopen.
Waren de jongmans maer gemeen,
Ze zoën liever ten danse loopen.

Den een vergaert om een gouden kruys,
Den and'ren om een gouden keten.
Daer gaen veel meisjes proper en kuys,
Hoe gaet dat? den duyvel moeten weten.
Zy zeggen dat zy eerelyk zyn,
Al moesten z'haer zelven rouwen.
Die met zoo meisjes gezevit zyn,
Ze moeten hulder ooren krouwen.

1. *Chants et Chansons populaires du Cambrésis,* recueillis par A. Durieux, Cambrai, Durieux, 1864.

Quoi faire au bois seulette
Giroflé, etc.

Cueillir la violette,
Giroflé, etc.

Quoi fair' de la violette?
Giroflé, etc.

Pour mettre à ma coll'rette,
Giroflé, etc.

Si le Roi t'y rencontre?
Giroflé, etc.

J'lui f'rai trois révérences
Giroflé, etc.

Si la Rein' t'y rencontre?
Giroflé, etc.

J'lui f'rai six révérences,
Giroflé, etc.

Si le Diabl' t'y rencontre?
Giroflé, etc.

Je lui ferai les cornes,
Giroflé, girofla,
Je lui ferai les cornes,
L'amour m'y compt'ra.

BRULE-MAISON

(1678-1740)

Le plus populaire de tous les chansonniers lillois, et peut-être le créateur du genre en province flamande, François Cotignies, — et non de Cotignies, comme on l'a écrit par erreur, — dit Brûle-Maison, naquit le 16 janvier 1678 et mourut en 1740. On sait peu de chose sur sa vie, sinon qu'il se maria avec Marie-Thérèse Gouvion, le 1er juillet 1706, et eut un fils qui se fit appeler Jacques de Cotignies. L'auteur[1] d'un poème en vers burlesques sur la bataille de Fontenoy (Lille, André-J. Panckouke, 1745, in-16) a donné quelques renseignements sur ce poète, mais il faut s'y référer prudemment, car ceux-ci fourmillent d'inexactitudes et furent cause que les faiseurs de dictionnaires altérèrent singulièrement sa physionomie. On y peut lire néanmoins en toute confiance que Brûle-Maison, d'origine très médiocre, fut mercier de son état et divertit le peuple de Lille pendant quarante années par ses satires patoises sur les habitants de Tourcoing. Il fit deux pèlerinages à Saint-Jacques en Galice, patron des merciers, à Lorette et à Rome, vendant en cours de route ses pasquilles et pasquinades. Aussi bien eut-il une incroyable célébrité. On l'avait surnommé Brûle-Maison de ce qu'il brûlait fréquemment en place publique une maison de cartes fichée au bout d'un bâton, afin d'attirer les badauds. Il faisait aussi des tours de physique et toutes sortes d'exercices d'adresse; mais on assure qu'il abandonna ce genre de facéties sur la naïve interrogation d'un paysan qui se prit à lui demander pourquoi il soufflait également dans ses doigts afin de les réchauffer, et sur sa soupe chaude afin de la refroidir. Les chansons qu'on lui attribue et qui font son unique mérite sont souvent des couplets d'un style grossier, bien qu'ayant un ton naïf, et qui, presque toujours, prennent à partie les Tourquennois en leur attribuant toutes sortes de balourdises.

Elles parurent pour la première fois, grâce aux soins de l'imprimeur Vanackère, à la fin du XVIIe siècle.

« La mode, dit-on[2], était, en ce temps-là, de vendre, au nouvel

1. Platiau, pseudonyme de A.-J. Panckouke.
2. Eugène Debièvre, *Brûle-Maison et ses chansons.*

an, en guise d'almanachs, des recueils d'ariettes, de chansons plus ou moins légères, et de poésies plus ou moins fugitives. Ces almanachs paraissaient sous le titre d'*Etrennes ;* c'est pourquoi Vanackère publia ses recueils de chansons patoises en les intitulant *Etrennes tourquennoises*. Il mit aussi au jour dix petits recueils in-24, au milieu desquels il intercalait un calendrier. La bibliothèque de Lille en possède un pour l'année 1791 qui porte sur le titre : *Seconde édition*. Il en existe de plus anciens dans des collections particulières, et l'on nous en signale un daté de 1784.

Dans sa préface, l'éditeur ne nous dit pas précisément où il a puisé ses textes, mais il apparaît clairement qu'il les tira tantôt de copies manuscrites provenant de bibliothèques privées, tantôt d'anciens placards que Brûle-Maison distribuait et vendait de son temps. Quelques-uns de ces placards sont arrivés jusqu'à nous; ils sont imprimés au recto et au verso et contiennent tout à la fois, par exemple, le *Grand Voyage de Lille à Douay par la barque*, des complaintes sur la *Destruction de Thérouanne*, la *Prise d'Albiac*, la *Mort du partisan Marin*, la légende de *Lydéric et Phinaert*. On comprend qu'à employer une telle méthode de publication, Vanackère ait rendu ses recueils suspects. On peut dire même qu'il ne se fit point faute d'y introduire, afin de les rendre plus compacts, des pièces composées après la mort de notre auteur. Il l'avoue d'ailleurs explicitement à partir du sixième recueil, transformant son titre en celui d'un ouvrage collectif. Dans les recueils précédents, déjà il semble faire une distinction entre certaines pièces sous lesquelles il ajoute le nom de *Brûle-Maison* et d'autres qu'il se garde d'attribuer. La réputation du vieux chansonnier, prenant plus d'actualité qu'elle n'en avait jamais connu et s'étendant au delà de sa province, provoqua tout à la fois et des critiques acerbes et la cupidité des libraires. Tandis que les uns, comme Victor Derode dans son *Histoire de Lille*, Roussel-Desfontaines dans celle de Tourcoing, nièrent l'existence de Brûle-Maison, allant jusqu'à prétendre que ses chansons avaient été composées par un chanoine de Saint-Pierre de Lille, d'autres, tel le libraire Blocquel-Castiaux, s'ingénièrent à donner une contrefaçon des *Etrennes tourquennoises*[1] et ne se gênèrent nullement pour y faire entrer des productions contemporaines. On lut ainsi des couplets chantés à des banquets et à des cérémonies locales données vers 1845. Il faut dire pourtant que ce dernier recueil offrait parfois au public des chansons anciennes que Vanackère ne connut pas ou bien laissa de côté.

Voici une courte bibliographie des recueils de Brûle-Maison

1. *Chansons tourquennoises, lilloises et douaisiennes en patois du pays, par Brûle-Maison*, Lille, s. d., 2 vol. in-32.

que nous avons pu consulter à la Bibliothèque nationale : *Etrennes tourquennoises*, etc., 2e éd., Tourcoing et Lille, chez l'éditeur, an IX, cinq parties en un vol. in-32 ; *Chansons tourquennoises et lilloises, avec les airs notés*, etc., Lille, impr. de Blocquel, 1813 1 vol. in-32; *Etrennes tourquennoises et lilloises*, etc., Tourcoing et Lille, Blocquel, 1813, 4 vol. in-32 ; Lille, Vanackère, 1813, 1822, 1823, 1831, in-32 ; Tourcoing et Lille, Vanackère fils, 1833, in-32 (5e édit.); *Chansons tourquennoises*, etc., Lille, Castiaux, 1833, in-32; *Etrennes*, etc., Lille, Vanackère fils, s. d., 1843, s. d. etc., in-32; *Les Chansons et histoires facétieuses et plaisantes de feu J.* de Cottignies (publ. par Em. Chasles, Lille, Vanackère, 1856, in-12); *Etrennes*, etc., 7e éd., Tourcoing et Lille, Vanackère, 1880, 80 p. in-32. Ajoutons que tous ces recueils ont en partie reproduit des pièces qu'on trouve dans un manuscrit de la bibliothèque de Lille, provenant de la collection Gentil-Descamps. Ce manuscrit, qui, avant de passer entre les mains de son dernier possesseur, appartint successivement à « J. de Cottignies l'aîné, fils de Brûle-Maison », puis aux bibliophiles Libert de Beaumont et V. Godefrin, porte le titre suivant : *Trésor ou Recueil de plusieurs belles chansons*, et renferme 874 pages in-4°. Il contient au dire de M. Eugène Debièvre, qui en a fait le dépouillement, un grand nombre de pièces inédites ou non de Brûle-Maison, parmi une foule d'autres qui peuvent lui être attribuées ou appartenir à des poètes de son école. On s'est beaucoup occupé des dernières années du poète lillois. Des écrivains de tous genres ont fait son éloge. Le bon chansonnier Desrousseaux s'est appliqué à faire revivre cet ancêtre de la Muse populaire. Il lui a consacré une notice curieuse, d'où nous détachons cette anecdote curieuse et nouvelle qui, depuis, s'est vulgarisée : « Original toute sa vie, Brûle-Maison voulut l'être encore après sa mort. Il habitait une petite maison sur la place du Théâtre ; l'escalier en était tellement étroit qu'il ne permettait d'introduire aucun meuble dans le trou qui lui servait de chambre. Peu de temps avant sa mort, il fit appeler un charpentier, l'obligea de construire son cercueil sur place, et le jour de son enterrement, au grand ébahissement de tous les spectateurs, on fut obligé de le descendre par la fenêtre. »

Bibliographie. — Louis Vermesse, *Biogr. de François Cotiny dit Brûle-Maison*, Lille, Leleu, 1863, in-12. — Desrousseaux, *Brûle-Maison, Etude biogr.*, Lille, imprim. L. Danel (extr. des Mém. de la Soc. des Sc., de l'Agricult. et des Arts de Lille), 1883, in-8°. — Eugène Debièvre, *Brûle-Maison, ses chansons*, Revue du Nord, 1896, XI, p. 38 et 73.

CHANSON

SUR LE MALHEUR ARRIVÉ A UN TOURQUENNOIS QUI ESPÉROIT FAIRE FORTUNE EN VENANT VENDRE DES BRUANTS[1] A LILLE

Air : *De mon Jacques.*

Non, je ne saurois pu faire
Sans canter à m'n' ordeinaire
Sur chés folies de Tourcoing.
Pour boire,
Chela me vient ben à point.

Un Tourquennois ben habillé,
Chès jour en passant par Lille,
A aperchu un enfant
Subtile,
Courir avecque un bruant.

Un autre enfant par derrière,
Crioit, dijoit à se mère :
Wettiez[2], chest un bioun mennier,
Ma mère,
Aquatez m'en, s'il vous plet.

Pour contenter se fillette,
Pour un liard en d'aquiette :
Le Tourquennois interdit;
Y wette,
Chela est ben quer drochi[3].

Le Tourquennois ben allerte,
Sitôt a pris se brouette,
Et se femme et ses s'enfants,
Tout net,
S'en vont cacher à bruants.

Il s'en fut d'un plein corage,
Par chés hayes et chés bocages;

1. Hannetons.
2. Regardez.
3. Ici.

Il en rempli un tonniau,
Bennage[1],
Dit ché du bon et du biau.

Y n'davot pu de chen mille,
S'en venoit tout droit à Lille;
Broutoit tout en chifflotant,
Jean Gille,
Pour amuser chés bruants.

Arrivé au Pont-à-Marcq,
Sitôt un commis l'attaque :
Que broutte-tu si pesant?
Jean Jacques
Y répond : Sont des bruants.

Le commis se mit à dire :
Crois-tu que nous volons rire?
Oeuvre chela à l'instant;
Faut vire
Chen qu'il y a sous chés bruants.

Crois-m'hardiment su m'parole,
Che n sont nen des fariboles,
Sont des bruants et du verd,
Cha vole,
Y faut les ténir couverts.

Aussitôt toute le bende
Dit : Nia de le contrebende;
Passe te n'épée dedent.
Arrête!
Te tûra tous mes bruants.

S'animant sur che l'affaire,
Encore pu qu'à l'ordinaire,
Ont renversé le tonniau
Par terre,
Et l'ont mis le cul en haut.

Non, jamais rien de pu drôle;
Chés bruants sans nulle frivole,

1. Content (bien aise).

Dés qui ont vu le solai
Tous vole
Sur chés camps et sur ches hayes.

Sitôt y s'est mis à braire,
Digeant : Bon Dieu, queulle affaire,
Les velà tou t'envolés,
Quoi faire?
Hélas! je suis ruenné.

Il est tout comme immobile,
Digeant à s'femme et se fille :
J'en devois faire mille florins,
A Lille,
Je les contois comme den m'main.

LA FILEUSE

CHANSON NOUVELLE D'UNE FILLE DE VILLAGE

Tourne, mon cariot, tourne,
L'amour me fet plaisir,
Tout le bonheur me tourne,
Me n'amoureux de Fourne
Me venra vir bétot,
Tourne, men cariot.

Je ne suis nen honteuse
Quand qui vient pour me voir;
Car je suis amoureuse,
Ne suis-je point heureuse,
Quand qui vient tous les jours
Pour me faire l'amour?

Encore trois babaines,
Il tra à pan près l'heure
Qui me dira : Hélaine,
J'attendos avec peine
L'heure de vous contenté,
Bagemme[1] à deux côtés.

Il me trouve si bielle
Quand je file à men car,

1. Baisez-moi.

Me contant des nouvelles
Men filet il appielle;
Quand j'ai fait un niquet,
Je queurre au corniquet.

Au cornet derrière l'porte,
Nous devisons de sens,
Se n'amour vient si forte,
Il m'agrouille, me fajotte
D'un amour déréglé,
Tout prête à m'étranné.

Après les tours de bouque,
Quand il m'a pourlequié,
Sen cœur fé touque touque,
Et le mien flouque flouque;
Je li répond à l'heure :
Je su fille d'honneur.

Aussitôt me rapage
Par des douches raigeons,
Il me fait si benage
D'un amoureux langage,
Sitôt me dit : Bonsoir,
Belle, du qu'au revoir.

J'plains les filles et servantes
Qui n'ont point d'amoureux;
Car une fille qu'elle hante
L'amour est pu pesante
A porter pour certain
Qu'un 'rasière de grain.

PRÉDICTIONS

Air : *V'là d'bon foin.*

Pour tous les mos de l'année,
J'vois vous fair' des prédictions.
Acoutez vos destainées,
Et fait'z'y ben attention.
I n'y a point
D'armena pu véritable;
I n'ment point.

En Janvier, le vent de bize
F'ra v'nir le roupi au nez;
Et cheus' qui cangeront d'quemige
Sentiront leu dos r'froidié.
I n'y a point, etc.

En Février, pour nouvielle,
J'vous annonce que vin vieux
Bu en compagni fémelle,
N'porra point faire ma aux yeux.
I n'y a point, etc.

Au mos de Mars les court' haleines
Sentiront de l'embarras,
Et du fond de leu poitraines
Un p'tit chifflé sortira. .
I n'y a point, etc.

En Avril, les sourd-oreilles
Entendront mal aisément;
Et cheu's qui couront sans
A queva s'ront durement.
I n'y a point, etc.

Au mos d'Mai, dessus l'herbette
Les bergères et les bergers,
En roulant leu musette,
Pens'ront à aut'cose après.
I n'y a point, etc.

Pendant l'mos d'Juin, deux cornes
A la lune paroîtront,
Qui rendra les gens bien mornes,
Les sentant dessus leu fronts.
I n'y a point, etc.

Les hétiques, au mos d'Juillete,
N'aront point grand appétit :
Un verra des cous d'houlettes
Aveuc des visages bouffis.
I n'y a point, etc.

Pendant l'Août pour mervaile,
Bien des nogettes s'ront croqués ;
Cheus' qui buv'rons à l'boutaile

N'aront point besoin d'goblé.
I n'y a point, etc.

Si les puchell' en Septembre
Ne sont point cueillé en temps,
Malgré l'sé, malgré l'gengembre,
Ell' pourriront pas l'mitant.
I n'y a point, etc.

. . . . . .

En Novembre, queurra vite
Qui f'ra deux chen lieux par jour
Et tout' les tartes seront cuites,
Quand qu'ell' seront brulé au four.
I n'y a point, etc.

Les femmes souffleront les bresses
En Déchembre pou s'récauffer;
Et cheus' qu'ell' brul'ront leu fesses
N'os'ront jamais les montré :
I n'y a point
D'armena plus véritable :
I n'ment point.

(*Etrennes tourquennoises.*)

MARCELINE DESBORDES-VALMORE

(1786-1859)

Marceline-Félicité-Joséphine Desbordes — plus tard Desbordes-Valmore — naquit à Douai le 20 juin 1786, rue Notre-Dame, 32, et mourut à Paris le 23 juillet 1859, rue de Rivoli, 73. Nous ne retracerons pas sa vie, qui fut racontée en détail par Sainte-Beuve et ensuite par Auguste Lacaussade, en tête de l'édition définitive que Lemerre publia de ses œuvres. Tout enfant, la misère la chassa de sa ville natale, avec sa mère, qu'elle perdit en Amérique. Jeune fille, n'ayant pour ressource qu'une jolie voix, elle se fit chanteuse et vint à Paris. Après bien des péripéties, stoïquement acceptées, et qui l'initièrent à la mélancolie, nous la trouvons à l'âge de seize ans sur le théâtre Feydau, où elle obtint de réels succès d'artiste. Mais, dit-on, la carrière dramatique, qu'elle n'embrassa que pour venir en aide à sa famille, elle la délaissait bientôt en faveur d'une inspiration qui la devait diriger dans une autre voie et qui décida en quelque sorte de son génie.

On lui doit, après des vers publiés dans le *Chansonnier des Grâces*, 1815-1816, — et qui semblent ses premiers essais imprimés, — des *Elégies et Romances* (Paris, François Louis, 1818-1819, in-12). Il en parut, en 1820, une 2e édition in-8°, puis une troisième augmentée de pièces inédites, 1822 (in-18, avec gravures, chez T. Grandin), une 4e in-16, en 1825, chez Ladvocat : *Elégies et Poésies nouvelles;* enfin une 5e, en 1830, chez Boulland (2 vol. gr. in-8° et 3 vol. in-12), résumant et complétant les précédentes. Vinrent ensuite : *Poésies inédites* (Paris, Boulland, 1829, in-18); *Album du jeune âge*, poésies (ibid., 1829, in-12); *Les Pleurs*, poésies nouvelles précédées d'une préface d'Alexandre Dumas (Paris, Charpentier, 1833, in-8°); *Pauvres Fleurs*, poésies (Paris, Dumont, 1839, in-8°); *L'Inondation de Lyon*, poésie (Paris, 1840, in-8°); *Poésies*, précédées d'une notice inédite de Sainte-Beuve (Paris, Charpentier, 1842, 1860 et 1872, in-18); *Bouquets et Prières* (Paris, Dumont, 1843, in-8°); *Les Poésies de l'enfance* (Paris, Garnier frères, 1881, in-18). Des romans : *L'Atelier d'un peintre*, presque une étude autobiographique (Paris, Charpentier, 1833, 2 vol. in-8°); *Une Raillerie de*

l'Amour (Paris, 1833, in-8°); *Le Salon de lady Betty* (Paris, 1836, 2 vol. in-8°); *Violette* (ibid., 1839, 2 vol. in-8°); *Contes et Scènes de la vie de famille* (Paris, Garnier frères, 1873, 2 vol. in-18); des *Contes en vers et en prose pour les enfants* (Lyon, Boitel et Guymon, 1840, in-8°); *Contes en vers pour les enfants* (ibid., in-8°); *Contes en prose pour les enfants* (Paris, Maison, 1840, in-12); *Les Anges de la famille* (Paris, 1850, in-12); *Jeunes Têtes et Jeunes Cœurs* (Paris, 1855, in-18). Notons encore l'édition des *Poésies inédites*, publiée par M. Auguste Revilliod, à Genève, chez J. Fick, 1860, et à Paris, chez Dentu, au Palais-Royal. Enfin pour terminer, signalons la publication de ses œuvres choisies par les soins de M. Auguste Lacaussade, chez Lemerre, 1886-87, 3 vol. in-12).

Collaboratrice à divers journaux de son temps, Mme Desbordes-Valmore publia une partie de ses poésies dans *La Muse Française*, *Le Musée des Familles*, *Le Conteur* (1833), *La Couronne de fleurs* (1837). Elle a écrit en outre de nombreuses pages pour *Le Cent et un*; *Les Femmes de Shakespeare*, *Le Keepsake parisien*, le *Journal des Jeunes Personnes*, *Les Beautés de Walter Scott*...

Rappelons que sa Correspondance intime, appartenant à la bibliothèque de Douai, a été éditée par les soins de M. Rivière, bibliothécaire de cette ville (Paris, Lemerre, 1896, 2 vol. in-8°).

Bibliographie. — Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. II; *Causeries du lundi*, t. XIV; *Nouveaux Lundis*, t. XII, réunies depuis en un volume et augmentées de documents nouveaux, Paris, Michel Lévy, 1870, un vol. in-18. — J. Barbey d'Aurevilly, *Les Œuvres et les Hommes*, III, Paris, 1862. — Paul Verlaine, *Les Poètes maudits*, Paris, Vanier, 1884, in-18. — Robert de Montesquiou, *Autels privilégiés*, *Félicité*, Paris, Lemerre, 1894, in-18. — A. Pougin, *La Jeunesse de Mme Desbordes-Valmore*, Paris, Calmann-Lévy, 1898, in-18. — G. Rodenbach, *L'Elite*, Paris, Fasquelle, 1899, in-18. — C. Lecigne, *Mme Desbordes-Valmore*, Arras, Sueur-Charruey, 1905, in-18. — Vicomte de Spoeberch de Lovenjoul, *Bibliographie et Littérature*, Paris, Daragon, 1903, in-16.

UNE RUELLE DE FLANDRE

A Madame Desloges, née Leurs.

Dans l'enclos d'un jardin gardé par l'innocence
J'ai vu naître vos fleurs avant votre naissance;
Beau jardin, si rempli d'œillets et de lilas,
Que de le regarder on n'était jamais las.

En me haussant au mur dans les bras de mon frère,
Que de fois j'ai passé mes bras par la barrière,
Pour atteindre un rameau de ces calmes séjours,
Qui, souple, s'avançait et s'enfuyait toujours!
Que de fois, suspendue aux frêles palissades,
Nous avons savouré leurs molles embrassades,
Quand nous allions chercher pour le repas du soir
Notre lait à la cense[1], et longtemps nous asseoir
Sous ces rideaux mouvants qui bordaient la ruelle!
Hélas! qu'aux plaisirs purs la mémoire est fidèle!
Errant dans les parfums de tous ces arbres verts,
Plongeant nos fronts hardis sous leurs flancs entr'ouverts,
Nous faisions les doux yeux aux roses embaumées,
Qui nous le rendaient bien, contentes d'être aimées!

Nos longs chuchotements entendus sans nous voir,
Nos rires étouffés pleins d'audace et d'espoir,
Attirèrent un jour le père de famille,
Dont l'aspect, tout d'un coup, surmonta la charmille,
Tandis qu'un tronc noueux, me barrant le chemin,
M'arrêta par la manche et fit saigner ma main.
Votre père eut pitié... C'était bien votre père!
On l'eût pris pour un roi dans la saison prospère...
Et nous ne partions pas à sa voix sans courroux;
Il nous chassait en vain, l'accent était si doux!
En écoutant souffler nos rapides haleines,
En voyant nos yeux clairs comme l'eau des fontaines,
Il nous jeta des fleurs pour hâter notre essor;
Et nous d'oser crier : « Nous reviendrons encor! »

Quand on lavait du seuil la pierre large et lisse
Où dans nos jeux flamands l'osselet roule et glisse,
En rond, silencieux, penchés sur leurs genoux,
D'autres enfants jouaient, enhardis comme nous;
Puis, poussant à la fois leurs grands cris de cigales,
Ils jetaient pour adieux des clameurs sans égales,
Si bien qu'apparaissant tout rouges de courroux,
Des vieux fâchés criaient : « Serpents! vous tairez-vous! »
Quelle peur!... Jamais plus n'irai-je à cette porte
Où je ne sais quel vent par force me remporte?

1. Vieux mot signifiant ferme. Douai, alors entouré de remparts, renfermait dans son enceinte des « fermes citadines » ou « norteries ».

Quoi donc! quoi! jamais plus ne voudra-t-il de moi,
Ce pays qui m'appelle et qui s'enfuit?... Pourquoi?

Alors les blonds essaims des jeunes Albertines,
Qui hantent dans l'été nos fermes citadines
Venaient tourner leur danse et cadencer leurs pas
Devant le beau jardin qui ne se fermait pas.
C'était la seule porte incessamment ouverte
Inondant le pavé d'ombre ou de clarté verte,
Selon que du soleil les rayons ruisselants
Passaient ou s'arrêtaient aux feuillages tremblants.
On eût dit qu'invisible une indulgente fée
Dilatait d'un soupir la ruelle étouffée,
Quand les autres jardins enfermés de hauts murs
Gardaient sous leurs verrous leur ombre et leurs fruits mûrs.
Tant pis pour le passant! A moins qu'en cette allée,
Elevant vers le ciel sa tête échevelée,
Quelque arbre, de l'enclos habitant curieux,
Ne franchît son rempart d'un front libre et joyeux.
On ne saura jamais les milliers d'hirondelles
Revenant sous nos toits chercher à tire-d'ailes
Les coins, les nids, les fleurs et le feu de l'été,
Apportant en échange un goût de liberté.

Entendra qui pourra sans songer aux voyages
Ce qui faisait frémir nos ailes sans plumages,
Ces fanfares dans l'air, ces rendez-vous épars
Qui s'appelaient au loin : « Venez-vous? Moi, je pars! »

C'est là que votre vie ayant été semée
Vous alliez apparaître et charmante et charmée,
C'est là que, préparée à d'innocents liens,
J'accourais... Regardez comme je m'en souviens!
Et les petits voisins amoureux d'ombre fraîche
N'eurent pas sitôt vu, comme au fond d'une crèche,
Un enfant rose et nu plus beau qu'un autre enfant,
Qu'ils se dirent entre eux : « Est-ce un Jésus vivant? »

C'était vous! D'aucuns nœuds vos mains n'étaient liées,
Vos petits pieds dormaient sur les branches pliées,
Toute libre dans l'air où coulait le soleil;
Un rameau sous le ciel berçait votre sommeil,
Puis, le soir, on voyait d'une femme étoilée

L'abondante mamelle à vos lèvres collée,
Et partout se lisait dans ce tableau charmant
De vos jours couronnés le doux pressentiment.

De parfums, d'air sonore incessamment baisée,
Comment n'auriez-vous pas été poétisée?
Que l'on s'étonne donc de votre amour des fleurs!
Vos moindres souvenirs nagent dans leurs couleurs,
Vous en viviez, c'étaient vos rimes et vos proses.
Nul enfin n'a jamais marché sur tant de roses!

Mon Dieu! s'il n'en doit plus poindre au bord de nos jours,
Que sur ma sœur de Flandre il en pleuve toujours!

UN RUISSEAU DE LA SCARPE

Oui, j'avais des trésors... j'en ai plein ma mémoire,
J'ai des banquets rêvés où l'orphelin va boire.
Oh! quel enfant des blés, le long des chemins verts,
N'a dans ses jeux errants possédé l'univers?

Emmenez-moi, chemins!... Mais non, ce n'est plus l'heure,
Il faudrait revenir en courant où l'on pleure,
Sans avoir regardé jusqu'au fond le ruisseau
Dont la vague mouilla l'osier de mon berceau.

Il courait vers la Scarpe en traversant nos rues
Qu'épurait la fraîcheur de ses ondes accrues,
Et l'enfance aux longs cris saluait son retour
Qui faisait déborder tous les puits d'alentour.

Ecoliers de ce temps, troupe alerte et bruyante,
Où sont-ils vos présents jetés à l'eau fuyante :
Le livre ouvert, parfois vos souliers pour vaisseaux,
Et vos petits jardins de mousse et d'arbrisseaux?

Air natal! aliment de saveur sans seconde,
Qui nourris tes enfants et les baise à la ronde;
Air natal imprégné des souffles de nos champs,
Qui fait les cœurs pareils et pareils les penchants.

Et la longue innocence, et le joyeux sourire
Des nôtres, qui n'ont pas de plus beau livre à lire
Que leur visage ouvert et leurs grands yeux d'azur,
Et leur timbre profond d'où sort l'entretien sûr!...

Depuis que j'ai quitté tes haleines bénies,
Ces familles aux mains facilement unies,
Je ne sais quoi d'amer à mon pain s'est mêlé,
Et partout sur mon jour une larme a tremblé.

Et je n'ai plus osé vivre à poitrine pleine
Ni respirer tout l'air qu'il faut à mon haleine :
On eût dit qu'un témoin s'y serait opposé...
Vivre pour vivre, oh non ! je ne l'ai plus osé !

Non ! le cher souvenir n'est qu'un cri de souffrance !
Viens donc, toi, dont le cours peut traverser la France,
A ta molle clarté je livrerai mon front,
Et dans tes flots du moins mes larmes se perdront.

Viens ranimer le cœur séché de nostalgie,
Le prendre et l'inonder d'une fraîche énergie,
En sortant d'abreuver l'herbe de nos guérets,
Viens, ne fût-ce qu'une heure, abreuver mes regrets !

Amène avec ton bruit une de nos abeilles,
Dont l'essaim, quoique absent, bourdonne en mes oreilles !
« Elle en parle toujours ! » diront-ils. Mais, mon Dieu !
Jeune, on a tant aimé ces parcelles de feu,

Ces gouttes de soleil dans notre azur qui brille,
Dansant sur le tableau lointain de la famille,
Visiteuses des blés où logent tant de fleurs,
Miel qui vole émané des célestes chaleurs !

J'en ai tant vu passer dans l'enclos de mon père
Qu'il en fourmille au fond de tout ce que j'espère,
Sur toi dont l'eau rapide a délecté mes jours,
Et m'a fait cette voix qui soupire toujours.

Dans ce poignant amour que je m'efforce à rendre,
Dont j'ai souffert longtemps, avant de le comprendre,
Comme d'un pâle enfant on berce le souci,
Ruisseau, tu me rendais ce qui me manque ici,

Ton bruit sourd se mêlant au rouet de ma mère,
Enlevant à son cœur quelque pensée amère,
Quand pour nous le donner elle cherchait là-bas
Un bonheur attardé qui ne revenait pas.

Cette mère, à ta rive elle est assise encore ;
La voilà qui me parle, ô mémoire sonore !

O mes palais natals qu'on m'a fermés souvent,
La voilà qui les rouvre à son heureuse enfant!

Je ressaisis sa robe, et ses mains, et son âme!
Sur ma lèvre entr'ouverte elle répand sa flamme!
Non! par tout l'or du monde on ne me paîrait pas
Ce souffle, ce ruisseau qui font trembler mes pas.

(*Poésies posthumes.*)

ALEXANDRE DESROUSSEAUX

(1820-1892)

« Celui-ci, a-t-on écrit, est sorti du peuple pour le peuple. Il a vécu parmi les humbles et a partagé leur vie. » Fils d'un pauvre passementier, — d'aucuns disent d'un épicier, — Alexandre-Joachim Desrousseaux naquit à Lille le 1er janvier 1820, dans le quartier Saint-Sauveur, « là où le dialecte est le plus vivace et le plus fort de la province. » Dès l'âge de six ans il fut mis en apprentissage chez un tisserand du nom de Vilmot, qui, toute la journée, chantait en maniant son métier. L'enfant prit en l'écoutant le goût de la chanson. A la mort de ce dernier, Desrousseaux passa chez un tailleur qui se piquait de musique et de poésie. Plus tard, il connut les fantaisies satiriques de Brûle-Maison, et sa vocation se décida. A quinze ans, il écrivit ses premiers couplets, puis débuta par une chanson de carnaval, *La Comédie gratis*, qui reste parmi ses meilleurs ouvrages. L'armée le prit. Pendant sept ans il joua de la clarinette au 46e de ligne, et il étudia la musique afin de pouvoir noter les airs de ses compositions. De retour à Lille, sans emploi, sans ressources, il connut la misère. Il chanta. Et ses chansons, loin de le conduire à l'indigence, le sauvèrent. En 1848, parut son premier recueil. Peu après, il accepta un emploi à l'hôtel de ville. Depuis le jour où il n'eut plus à s'inquiéter du pain quotidien, sa verve ne tarit point un seul instant. Il donna successivement plusieurs volumes de chansons. Le succès vint à tel point qu'une manufacture de Sarreguemines fit fabriquer une série d'assiettes ornées de ses pièces patoises. Et ce fut la gloire... Ses pasquilles sont de ravissants tableaux de mœurs du pays flamand, et certaines de ses chansons demeurent justement célèbres. Sa *Canchon dormoire* a fait le tour de la France, et il n'est point de réunions provinciales où ne se chantent *L'Habit d'min vieux grand-père*, *L'Petit Violette*, *L'Cabaret*, *César Fiqueux*, *Le P'tit Quinquin*, *Vive les Lillos* et tant d'autres charmantes œuvres que nous sommes au regret de ne pouvoir citer.

« Comme il n'avait jamais quitté son pays, qu'il aimait profondément, il en connaissait à fond les mœurs et les habitudes; aussi, ses scènes d'intérieur sont des petits chefs-d'œuvre

d'exactitude et de vérité qui l'ont fait surnommer avec raison le Téniers de la Chanson[1]. »

« Le poète avait pénétré avant dans la vie du peuple ; il n'avait qu'à se laisser aller au gré des souvenirs pour en noter les menus détails et les particularités savoureuses. Il le fit avec amour. Son œuvre en vers ou en prose devint ainsi une sorte de geste des Lillois d'avant-hier, une épopée en raccourci de la Flandre natale... Dans les *Chansons et Pasquilles,* dans les *Etrennes* ou almanachs rimés, dans *Mes Passe-Temps,* une époque revit, de mœurs à jamais disparues, une société surannée s'ébauche, autour de laquelle réside un grand charme de naïveté vétuste. Les futiles incidents qui défilent là, les choses anciennes qui s'y trouvent consignées, empruntent à la situation de l'auteur un bel accent de vérité. Et la langue — ce patois expressif et nombreux — ajoute encore au rendu et au fini par une compréhension large et un coloris exubérant, le seul qui convenait, afin de brosser ces tableaux d'un mouvement intense et d'un pittoresque achevé[2]. »

Travailleur infatigable, quand il eut ainsi décrit sur les airs connus, avec une verve maligne, mais pleine de bonhomie, les coutumes du pays natal, Desrousseaux paracheva l'œuvre en vers par des études d'érudit. Ses deux volumes sur les *Mœurs populaires de la Flandre*[3], auxquels nous avons fait des emprunts, furent très remarqués. Il donna aussi une vie et un éloge de Brûle-Maison[4]. Enfin, après avoir réalisé divers travaux d'intérêt purement provincial, il publiait dans la *Revue du Nord* une série d'articles sur les *Guerrières de Flandre,* quand soudain la mort vint arrêter son activité et sceller à jamais son verbe éloquent. Il s'éteignit au mois d'octobre 1892, laissant une œuvre digne de prendre place, dans le domaine des littératures populaires, à côté de celle d'un Jasmin. Avec Desrousseaux, selon l'expression d'un critique, la douce et vivante poésie d'un autre temps disparaissait. Mais le bagage du poète évocateur de l'âme flamande ne saurait, ajouterons-nous, périr tout entier. Au mois d'août 1902, les compatriotes d'Alexandre Desrousseaux élevèrent à sa mémoire, sur un terre-plein du square Jussieu, un monument digne de perpétuer leur reconnaissance. De ses recueils de chansons qui furent imprimés tant et tant de fois, nous citerons l'édition suivante, la plus complète à notre sens : *Chansons et Pasquilles lilloises, nouvelle édit. avec musique* (notation d'airs anciens et nouveaux, diverses

1. Ernest Laut, *Alex. Desrousseaux.*
2. Léon Bocquet, *Le Chansonnier lillois.*
3. Lille, L. Quarré, 1899, 2 vol. in-18.
4. *Brûle-Maison, Etude biogr.*, Lille, imprim. L. Danel (extr. des Mém. de la Soc. d'agric., sciences et arts de Lille), 1883, in-8°.

modifications et un vocabulaire), Lille, chez les principaux libraires, chez l'auteur, rue Beauharnais, 48, et par la suite chez L. Danel, imprimeur, 1880-1885, 5 vol. in-18.

La leçon contenue là est bien souvent meilleure que celle qui parut en 1860 « chez tous les libraires de Lille et chez l'auteur », avec des illustr. de Boldoduc.

Bibliographie. — Léon Bocquet, *Le Chansonnier Lillois*, l'Echo du Nord, 30 août 1902. — Ernest Laut, *Alex. Desrousseaux*, Revue du Nord, 1892, IV, p. 322.

L'CANCHON-DORMOIRE

« Dors, min p'tit quinquin,
Min p'tit pouchin,
Min gros rojin;
Te m'f'ras du chagrin,
Si te n'dors point qu'à d'main. »

Ainsi l'aut' jour eun' pauv' dintellière,
In amiclotant sin p'tit garchon
Qui, d'puis trois quarts d'heure, n'faisait qu' braire,
Tachot d'l'endormir par eun' canchon.
Ell' li dijot : « Min Narcisse,
D'main t'aras du pain n'épice,
Du chuc à gogo,
Si t'es sache, et qu'te fais dodo.

« Dors, min, etc.

« Et si te m'laich' faire eun' bonn' semaine,
J'irai dégager tin biau sarrau,
Tin patalan d'drap, tin giliet d'laine...
Comme un p'tit milord te s'ras farau!
J't'acat'rai, l'jour de l'ducasse,
Un porichinell' cocasse,
Un turlututu,
Pour jouer l'air du *Capiau pointu*.

« Dors, min, etc.

« Nous irons dins l'cour Jeannette-à-Vaques[1],
Vir les marionnett's. Comm' te riras,

1. Nom d'une cité populeuse ou des « pupazzi » manœuvraient pour un sou.

Quand t'intindras dire : *Un doup pou Jacques*[1] !
Pa'l' porichinell' qui parl' magas !...
Te li mettras dins s'menottes
Au lieu d'doupe, un rond d'carotte !
I t'dira : *Merci !...*
Pins' comm' nous arons du plaisi !

« Dors min, etc.

« Et si par hasard sin maîte s'fâche,
Ch'est alors, Narciss', que nous rirons !
Sans n'navoir invi', j'prindrai m'n air mache[2],
J'li dirai sin nom et ses sournoms,
J'li dirai des fariboles,
I m'in répondra des drôles,
Infin, un chacun
Verra deux pestac' au lieu d'un...

« Dors min, etc.

« Allons, serr' tes yeux, dors, min bonhomme,
J'vas dire eun' prière à P'tit-Jésus,
Pour qu'i vienne ichi pindant tin somme,
T'fair' rêver qu'j'ai les mains plein's d'écus,
Pour qu'i t'apporte eun coquille,
Avec du chirop qui guile
Tout l'long d'tin minton...
Te pourléqu'ras tros heur's de long !

« Dors, min, etc.

« L'mos qui vient, d'*Saint-Nicolas* ch'est l'fiète,
Pour sûr, au soir, i viendra t'trouver.
I t'f'ra un sermon, et t'l'aich'ra mette
In d'zous du balot[3], un grand painnier.
I l'remplira, si t'es sache,
D'séquois qui t'rindront bénache,
Sans cha, sin baudet
T'invoira un grand martinet.

« Dors, min, » etc.

1. Nom qu'on donne à Polichinelle.
2. Méchant.
3. Cheminée.

Ni les marionnettes, ni l'pain n'épice
N'ont produit d'effet. Mais l'martinet
A vit' rappajé l'petit Narcisse,
Qui craingnot d'vir arriver l'baudet.
Il a dit s'canchon-dormoire...
S'mèr' l'a mis dins s'nochennoire[1],
A r'pris son coussin,
Et répété vingt fos che r'frain :

« Dors, min p'tit quinquin,
Min p'tit pouchin,
Min gros rojin;
Te m'f'ras du chagrin,
Si tu n'dors point qu'à demain. »

(*Chansons et Pasquilles lilloises*, 1869.)

1. Berceau à bascule, en osier.

GUSTAVE NADAUD

(1820-1893)

Poète chansonnier, Gustave Nadaud naquit à Roubaix le 20 février 1820, et mourut à Paris en 1893. De toutes ses productions, dont la liste serait longue et vaine à dresser ici, nous n'avons retenu que les quelques strophes qu'il écrivit sur son foyer natal.

Les chansons populaires de Gustave Nadaud, publiées pour la première fois en 1849, se sont augmentées avec les ans. Le meilleur recueil qu'on en connaisse parut en 1879-1880, à la Librairie des Bibliophiles, 3 vol. in-8°. L'auteur donna par la suite un complément à ses pièces; son bagage s'augmenta en 1888 de *Miettes poétiques,* et en 1889 de *Nouvelles Chansons à dire ou à chanter;* il mit au jour aussi, en 1893, un choix de *Théâtre inédit.*

« La chanson, a écrit Armand Silvestre, trouva dans Nadaud un défenseur qui eut pour cette noble tâche tout le talent et tout l'esprit nécessaires, plus une foi robuste en un genre dont aucune des délicatesses ne lui échappa[1]. »

Bibliographie. — F. Loliée, *Les Disparus, G. Nadaud,* Nouvelle Revue, 1893, p. 603-606. — Georges Montorgueil, *Gustave Nadaud,* Revue Encyclopédique, 1893, p. 531-538.

MA MAISON

On dit que ce pays est triste,
Que son climat est sombre et froid,
Que le voyageur et l'artiste
S'éloignent de ce ciel étroit.

Et pourtant, lorsque j'examine
Ce site à l'horizon prochain,

1. *La Plume,* 1893.

Qui commence et qui se termine
Dans un pli léger du terrain,

Il me paraît que la nature
N'est pas la même ici qu'ailleurs,
Et qu'en aucun lieu la verdure
N'a de ces profondes couleurs.

Parmi la broussaille touffue
Brille la tuile au ton joyeux ;
Du vert qui repose la vue
Et du rouge qui rit aux yeux.

C'est moins un bois qu'une charmille,
Plus un vallon qu'une hauteur ;
C'est chaste comme la famille
Et calme comme le bonheur.

On sent qu'une douce existence
Doit s'abriter en ce réduit ;
Elle s'ouvre sur le silence
Et se referme au premier bruit.

Oui, tout me charme et me pénètre
Dans ce coin de terre et de ciel.
Si j'étais fleur, j'y voudrais naître ;
Abeille, j'y ferais mon miel.

Rossignol, je serais fidèle
Aux échos de ce site ombreux.
Et je nicherais, hirondelle,
A l'angle de ce toit heureux.

Pourquoi ? je m'en vais vous le dire,
Et vous me donnerez raison :
Ce site et ce toit que j'admire,
C'est mon pays et ma maison.

(*Chansons*, 1870.)

JULES WATTEEUW

(1849)

Ce poète populaire est né à Tourcoing en 1849, au moment où la foire annuelle, la grande *ducasse,* ainsi qu'on l'appelle dans le Nord, menait son train. Sa famille le destina au commerce. Plus tard, il se rendit célèbre en composant des chansons patoises; l'une d'elles, *L'Coulonneux,* est fort répandue dans la région. M. Jules Watteeuw dirigea pendant plus de vingt-cinq ans un journal patoisant, *Le Broutteux,* dont le titre et le caractère sont un singulier défi à la médisance de Brûle-Maison, qui prétendait que les Tourquennois manquent de finesse et de malice. Il a fait paraître en outre un *Armenaque* (1888 à 1908) et plusieurs recueils de *Chansons, Fables et Pasquilles* (Tourcoing, chez l'auteur, 1882, 1891, 1897 et 1902, 4 vol. in-8°); ces derniers ont fourni la matière d'une sorte d'Anthologie de luxe, illustrée par les artistes de Roubaix-Tourcoing et publiée en 1901. M. Jules Watteeuw, on l'a dit, n'est point seulement un écrivain d'humeur populaire; c'est encore un historien local et un linguiste d'un réel mérite. Le glossaire de ses œuvres est un commencement de dictionnaire d'un dialecte où le vieux picard domine, et que l'on consultera utilement. Il est l'auteur de deux ouvrages documentaires : *Hist. de Tourcoing* (Tourcoing, 1902, in-8°) et *Tourcoing au dix-neuvième siècle* (ibid., 1904, in-8°).

Bibliographie. — Léon Bocquet, *M. Jules Watteuw et sa brouette,* Journal de Roubaix, 7 octobre 1907.

L'COULONNEUX

Ah! tin, ch'est vus, quoq' vus avez, Adèle,
Qu'in n'vous vot pus jamais à nou majon?
C'matin acore, je l'dijos à Fidèle,
Quo qui arot ben, veyons, pou tcheue raijon?
— Ah! ouais, taiji-vus, Elisse,

Ch'est que j'ai po l'tchœur contint;
T'nez, perdez inn' petit' prisse,
J'vas vous conter min chongrin.

REFRAIN

Mon Di! Mon Di! Elisse,
Wetti qu'ch'est malhureux
Eu d'vir que min Batisse
Y-a tourné coulonneux.

Faut vir m'n'homm', c'est piss' qu'in harondelle,
D'vin nou majon, y vol' du haut in bas,
A tous momints, y faut l'vir batte d'l'aile.
Chin qui a d'pus drôl'y n'peut pus vir in cat.
Le v'la r'péri[1] de s'n'ovrache,
Y n'a po l'temps de m'wetti[2],
Y tcheur[3] mingi sin potache[4]
Au mitan d'sin coulombi.

D'vin sin guerni, je n'sais nin chin qui brasse,
Mais j'vous asseure que si cha continu,
Y n'me laich'ra mé pus foque[5] m'payasse,
Tut min ménache est beteu disparu.
Y a pris pou fair' des nichettes
L'reu d'min car à babeigner[6];
Y a ben pris pou ces sal' bêtes
L'porte de l'comodité.

Et d'vant dormir au qu'minch'mint d'nou ménache
Y-allot wetti ses afants vin leu lit,
Mais ch'teur du soir c'sans tchœur et sans corache
Y prind l'tchandelle et grimpe à sin guerni.
Comben d'fos que j'dis, Baptisse,
Te boutras l'fu à l'majon.
Savez chin qui m'dit, Elisse?
Ch'trot damach' pour mes coulons.

L'jour d'in concours, y nous faut faire l'tchaine
Comme des pompis, tout l'long de l'z'émontés[7],
Et t'nez, y-ara juste aujord'hu tros s'maines,

1. De retour. 2. De me regarder. 3. Il court. 4. Soupe de lait battu très en vogue parmi les ouvriers de Roubaix-Tourcoing. 5. Seulement. 6. La roue de mon chariot à bobiner. 7. Marche d'escalier.

Qu'mi et m'z'afants in a tertus bourlés.
In tchéant min p'tit Filisse
S'avot cassé in gros din;
J'sus contint, dijot Baptisse,
Qu'mim beau coulon y n'a rin.

Allons, veyons, n'te faut pus braire, Adèle,
Te vos ben, mi, que m'n'homme ch'est in buveu?
A tous momints, j'sus matchi,[1] pa Fidèle,
Tin wett,, je n'ai encore m'n'œil tout bleu.
Allons, vins chi boire inn' goutte
A l'majon Sophie Cabus;
Eu n'te mets po in déroute
D'z'hommes, y n'd'a po pou quatt'sus.

1. Frappée.

A. DE GUERNE

(1853)

M. André-Charles-Romain vicomte de Guerne est né à Paris le 18 juin 1853, mais il appartient par ses origines à la Flandre française. Sa famille vint se fixer à Douai après la conquête de Louis XIV; plusieurs de ses ancêtres occupèrent dans la province le siège de président au Parlement. Ses études terminées, il suivit le cours d'épigraphie sémitique et assyrienne que professe à l'Ecole du Louvre M. Ledrain, puis au Collège de France les leçons du savant orientaliste Oppert et de Renan. Ses premières productions littéraires se ressentent de ses préoccupations d'alors. De 1890 à 1897 il donna trois recueils de poèmes où demeure inscrit son culte des antiquités : *Les Siècles Morts :* I. *L'Orient antique* (Paris, Lemerre, 1890, in-8°); II. *L'Orient grec* (ibid., 1893, in-8°); III. *L'Orient chrétien* (ibid., 1897, in-8°). Il fit paraître ensuite deux autres volumes : *Le Bois sacré* (ibid., 1898, in-8°) et *Les Flûtes alternées* (ibid., 1900, in-8°). C'est dans ces derniers ouvrages que vibre l'écho attendri de sa race et de la tradition flamande. Son art rigide et froid, d'une forme toute parnassienne, a obéi, en les concevant, à une émotion inattendue, mais sincère et puissante.

M. le vicomte André-Charles de Guerne est un pieux disciple de Leconte de Lisle.

Bibliographie. — Camille Vergniol, *Les Flûtes alternées,* La Quinzaine, 16 juin 1900. — Ed. Champion, *Les Œuvres du vicomte de Guerne,* Chronique des Livres, 10 avril 1901. — A.-M. Gossez, *Poètes du Nord,* Paris, Ollendorff, 1902, in-18.

LES MINEURS

Dans les fangeux matins des plaines embrumées,
Sous l'orage grondant, l'averse ou l'aquilon,
Vers la fosse aux toits plats où traînent des fumées,
Ils vont, par les chemins que borde le houblon.

Ils vont, courbant le dos, d'un pas lent, sans rien dire,
Farouches, haillonneux, blêmes, la pipe aux dents.
Le passant qui les croise hésite en voyant luire
Dans les visages noirs l'émail des yeux ardents.

Tel un muet troupeau qu'on embarque et dénombre,
L'équipe lamentable emplit l'étroit réduit;
Et la cage commence, obscur vaisseau qui sombre,
Le voyage effaré dans l'abîme et la nuit.

Profondeur insondable où l'homme esclave rampe
Plus bas que le plongeur dans les gouffres marins,
Et taille, armé du pic, aux lueurs de sa lampe,
D'un nocturne univers les sentiers souterrains.

A genoux, éventrant la basse catacombe,
Sans relâche il poursuit son noir labeur, sachant
Qu'il est un fossoyeur creusant sa propre tombe
Et que la brusque mort le guette au bout du champ.

Le père est tombé là; le fils a pris sa place,
Fouille, peine, halète et souffre afin qu'un jour,
Défiguré, raidi, souillé de houille grasse,
Sous le hangar banal on l'étende à son tour.

Lutte, agonise et meurs, captif des puits funèbres!
Qu'importe si, toujours privé du chaste azur,
Tu ne fais en mourant que changer de ténèbres,
Qu'habiter un tombeau moins profond et moins dur?

Est-il vrai qu'il soit juste et qu'il soit nécessaire
A la vie, au progrès sinistre et radieux,
Que des êtres sans nombre ignorent, ô misère!
La marche du soleil dans l'infini des cieux?

O destin! faut-il donc qu'un éternel mystère
Réserve aux uns l'abîme, à d'autres les sommets,
Et que sur ton écorce infâme, ô vieille terre!
L'aube, égale pour tous, n'étincelle jamais?

Aux uns le jour serein comme aux autres la mine;
Aux uns le blond froment; le pain noir de charbon
A ceux que l'ombre couvre et que le sort domine,
O Nature; et cela te paraît sage et bon!

Tu n'as jamais senti que l'œuvre coutumière
Est douce au laboureur dans l'aube et la clarté,

Mais que l'irrémissible exil de la lumière
Fait le travail coupable et le cœur révolté.

Tu n'as jamais frémi, marâtre avide et rude!
D'engloutir tes enfants dans tes flancs ténébreux,
Ni de les voir garder cette âpre inquiétude
D'être comme étrangers aux astres des heureux.

C'est la loi sombre. Roue énorme, écrase et foule,
O nature! et, fatale en ton aveuglement,
Roule sur les puissants que l'oubli berce, roule
Sur les maudits, sur tous roule indifféremment,

Jusqu'à l'heure qui sonne au fond du crépuscule
Où le libre avenir, brandissant son flambeau,
Arrachera soudain l'esclave à l'ergastule,
Les vivants à la nuit et les morts au tombeau.

(*Le Bois sacré.*)

AUGUSTE DORCHAIN

(1857)

M. Auguste Dorchain est né à Cambrai, le 19 mars 1857. Il fut élevé dans cette ville d'abord, chez ses grands-parents, puis à Elbeuf, où son père était marchand de drap, et fit ses études au lycée Corneille de Rouen. Il vint ensuite à Paris, suivit les cours de l'Ecole de Droit et débuta dans les lettres en 1881. Il se rendit célèbre en écrivant des poèmes du genre officiel, où il mit plus d'art que le sujet n'en comporte ordinairement, et en faisant jouer sur la scène du théâtre de l'Odéon des œuvres dramatiques en vers : *Conte d'avril* (Paris, Lemerre, 1885, in-18); *Maître Ambros,* en collaboration avec François Coppée (ibid., 1886, in-18); *Rose d'Automne* (ibid., 1895, in-18); *Pour l'Amour* (ibid., 1901, in-18). Son premier recueil de poèmes, *La Jeunesse pensive*, parut chez Lemerre, en 1881 (1 vol. in-18); il fut suivi d'un autre volume, *Vers la Lumière* (ibid., 1894, in-18), inspiré par le mariage de l'auteur avec Mlle Marie Barthélemy, débutante à l'Odéon et poète. Ce livre recueillit le prix Archon-Despérouses, et l'Académie française se montra pleine d'égards pour M. Auguste Dorchain, qu'elle combla maternellement de ses dons, pour chacun de ses volumes en particulier, puis pour l'ensemble. La bibliographie de l'œuvre de M. Dorchain a été excellemment établie dans les *Poètes du Nord* de M. A.-M. Gossez. Ses poésies complètes ont été publiées récemment et forment la matière d'un volume comprenant tout à la fois *La Jeunesse pensive*, *Vers la Lumière* et des *Poèmes divers,* 1881-1894 (Paris, Lemerre, 1895, in-12). Depuis il a donné quelques pièces nouvelles, entre autres une *Ode à Michelet* (ibid., 1898, in-18), des *Stances à Sainte-Beuve* (ibid., 1898, in-18), un *Chant pour Léo Delibes* (ibid., 1899, in-18), *Les Danses françaises* (ibid., 1900, in-18), un *Traité de l'Art des Vers* (Paris, Bibliothèque des Annales polit. et littér., 1905, in-18), et diverses réimpressions de poètes français. M. Auguste Dorchain appartient au groupe des derniers parnassiens.

BIBLIOGRAPHIE. — A.-M. Gossez, *Poètes du Nord,* Paris, Ollendorff, 1902, in-18 ; — J. Lemaître, *Impress. de Théâtre,* Paris,

Lecène et Oudin, 1893-1896, t. VI et IX; — Gaston Deschamps, *La Vie et les Livres*, Paris, Colin, 1896, in-18. — A.-E. Sorel, *Auguste Dorchain*, Paris, Sansot, 1908, in-18.

LA CHANSON DU MATELOT-CORSAIRE[1]

A Henri Malo.

I

Ils ont, tout l'hiver, sur les eaux
Tenu campagne;
Ils ont coulé trois grands vaisseaux
Du roi d'Espagne;
Ils ont fait, les hardis marins,
Riches captures :
On entend sonner les florins
Dans leurs ceintures.

« Demain, quand nous aborderons,
Quelles orgies!
Ah! comme nous nous griserons
Aux tabagies!
A nous les femmes et le vin!
Faisons largesses!
Nous ne verrons jamais la fin
De nos richesses!... »

II

Hélas! le pauvre matelot
Ne sera pas bien longtemps riche :
Il perd son argent au tripot,
Sans s'apercevoir qu'on y triche.

Le cabaret n'est pas moins cher;
La femme n'est pas moins avide...
Pauvre marin, reprends la mer,
Il faut partir : la bourse est vide.

On le reconduit jusqu'au port.
Déja sa marche est incertaine;

1. Fragment inédit d'un opéra.

Il va de tribord à bâbord...
Mais, pour noyer à fond sa peine,

« Allons, avant l'embarquement,
Encore un coup de bonne bière! »
Dit le pauvre homme. Et, tristement,
Il boit — dix fois — le dernier verre.

ALBERT SAMAIN

(1858-1900)

Albert-Victor Samain naquit à Lille le 3 avril 1858. Encore adolescent, il quitta le lycée de sa ville natale pour entrer en qualité de commis dans une maison de banque. Sa jeunesse se passa en de successifs travaux peu favorables à l'éclosion d'un talent qui devait lentement, et tard, se manifester. Inquiet de son avenir, il vint se fixer à Paris et obtint en 1882, grâce à la recommandation du romancier Octave Feuillet, un emploi à la préfecture de la Seine. De cette époque date sa collaboration au *Chat Noir*, au *Scapin* et surtout au *Mercure de France*, dont il fut un des fondateurs et où parurent la plupart des poèmes qui composent son premier livre : *Au Jardin de l'Infante* (Paris, Soc. du Mercure de France, 1893, in-16). Indépendamment d'une nouvelle édition de cet ouvrage, augmentée d'une partie inédite (ibid., 1897, in-18), Albert Samain a fait paraître un autre volume : *Aux Flancs du vase* (ibid., 1898, in-8°), et semé dans des revues (*La Revue des Deux Mondes, Mercure de France, La Revue Hebdomadaire, La Revue Septentrionale, La Revue du Nord, L'Ermitage, Le Beffroi*) la matière d'un recueil de poèmes publié posthumément : *Le Chariot d'Or* (ibid., 1901, in-18), et trois contes en prose, *Xanthis, Divine Bontemps, Hyalis Rovère* et *Angisèle* (Voy. l'édition qu'en a donnée le Mercure de France sous ce titre : *Contes*, en 1902, in-18). Une pièce en un acte en vers, *Polyphème*, trouvée dans ses papiers, complète son bagage littéraire. Miné depuis longtemps par une affection de poitrine, Albert Samain s'est éteint le 18 août 1900, à Magny-les-Hameaux, près de Port-Royal des Champs, laissant lié à une œuvre d'harmonie mélancolique — témoignage d'une sensibilité rare — le souvenir attendri d'une âme douce et fière, timide et grave.

Bibliographie. — Léon Bocquet, *Albert Samain, sa Vie, son Œuvre*, Paris, Société du Mercure de France, 1905, in-18 ; — A. Jarry, *A. Samain*, Paris, V. Lemasle, 1907, in-18. — Ad. van Bever et P. Léautaud, *Poètes d'aujourd'hui*, II, Paris, Soc. du Mercure de France, 1908, in-18. — *Douze Lettres de A. Samain à M. Edmond Rocher*, plaq. hors commerce, tirée à 5 exemplaires.

FLANDRE

Mon enfance captive a vécu dans des pierres,
Dans la ville où sans fin, vomissant le charbon,
L'usine en feu dévore un peuple moribond :
Et pour voir des jardins je fermais les paupières...

J'ai grandi; j'ai rêvé d'orient, de lumières,
De rivages de fleurs où l'air tiède sent bon,
De cités aux noms d'or, et, seigneur vagabond,
De pavés florentins où traîner des rapières.

Puis je pris en dégoût le carton du décor,
Et maintenant j'entends en moi l'âme du Nord
Qui chante, et chaque jour j'aime d'un cœur plus fort

Ton air de sainte femme, ô ma terre de Flandre,
Ton peuple grave et droit, ennemi de l'esclandre,
Ta douceur de misère où le cœur se sent prendre,

Tes marais, tes prés verts où rouissent les lins,
Tes bateaux, ton ciel gris où tournent les moulins,
Et cette veuve en noir avec ses orphelins...

A MARCELINE DESBORDES-VALMORE

L'Amour, dont l'autre nom sur terre est la Douleur,
De ton sein fit jaillir une source écumante,
Et ta voix était triste et ton âme charmante,
Et de toi la Pitié divine eût fait sa Sœur.

Ivresse ou désespoir, enthousiasme ou langueur,
Tu jetais tes cris d'or à travers la tourmente;
Et les vers qui brûlaient sur ta bouche d'amante
Formaient leur rythme aux seuls battements de ton cœur.

Aujourd'hui, la Justice, à notre voix émue,
Vient, la palme à la main, vers ta noble statue,
Pour proclamer ta gloire au vieux soleil flamand.

Mais pour mieux attendrir ton bronze aux tendres charmes
Peut-être il suffirait — quelque soir — simplement
Qu'une amante vînt là jeter, négligemment,

Une touffe de fleurs où trembleraient des larmes.

NOCTURNE PROVINCIAL

La petite ville sans bruit
Dort profondément dans la nuit.

Aux vieux réverbères à branches
Agonise un gaz indigent;
Mais soudain la lune émergeant
Fait tout au long des maisons blanches
Resplendir des vitres d'argent.

La nuit tiède s'évente au long des marronniers...
La nuit tardive, où flotte encor de la lumière.
Tout est noir et désert aux anciens quartiers;
Mon âme, accoude-toi sur le vieux pont de pierre,
Et respire la bonne odeur de la rivière.

Le silence est si grand que mon cœur en frissonne.
Seul, le bruit de mes pas sur le pavé résonne.
Le silence tressaille au cœur, et minuit sonne!

Au long de grands murs d'un couvent
Des feuilles bruissent au vent.
Pensionnaires... Orphelines...
Rubans bleus sur les pèlerines...
C'est le jardin des Ursulines.

Une brise à travers les grilles
Passe aussi douce qu'un soupir.
Et cette étoile aux feux tranquilles,
Là-bas, semble, au fond des charmilles,
Une veilleuse de saphir.

Oh! sous les toits d'ardoise à la lune pâlis,
Les vierges et leur pur sommeil aux chambres claires
Et leurs petits cous ronds noués de scapulaires,
Et leurs corps sans péché, dans la blancheur des lits!..
D'une heure égale ici l'heure égale est suivie,
Et l'Innocence en paix dort au bord de la vie...

Triste et déserte infiniment
Sous le clair de lune électrique,
Voici que la place historique

Aligne solennellement
Ses vieux hôtels du Parlement.

A l'angle, une fenêtre est éclairée encor.
Une lampe est là-haut, qui veille quant tout dort!
Sous le frêle tissu, qui tamise sa flamme,
Furtive, par instants, glisse une ombre de femme.

La fenêtre s'ent'rouvre un peu;
Et la femme, poignant aveu,
Tord ses beaux bras nus dans l'air bleu...

O secrètes ardeurs des nuits provinciales!
Cœurs qui brûlent! Cheveux en désordre épandus!
Beaux seins lourds de désirs, pétris par des mains pâles,
Grands appels suppliants, et jamais entendus!

Je vous évoque, ô vous, amantes ignorées,
Dont la chair se consume ainsi qu'un vain flambeau,
Et qui sur vos beaux corps pleurent désespérées,
Vous coucherez un soir, vierges, dans le tombeau!

Et mon âme pensive, à l'angle de la place,
Fixe toujours là-bas la vitre où l'ombre passe.

Le rideau frêle au vent frissonne...
La lampe meurt... Une heure sonne.
Personne, personne, personne.

(*Le Chariot d'or.*)

JULES MOUSSERON

(1868)

Jules Mousseron est un ouvrier mineur de Denain. Il vit le jour dans cette ville, le 1er janvier 1868, en un modeste logis, « au quartier des Corons-Plats, entre la rue de Lourches et la rue de Douai, aux abords de l'Usine Cail ». Sa mère était née à Denain; son père, pupille de l'Assistance publique, venait de Paris. L'incertitude, le mystère de ses origines, fut peut-être l'unique cause de sa vocation de poète. A douze ans, le 2 janvier 1880 exactement, il quitta l'école pour entrer à la mine, en qualité de *galibot*, c'est-à-dire d'aide (charrie-bois) de l'ouvrier boiseur. Depuis ving-huit années bientôt, il n'a cessé de descendre dans les puits et de partager le sort de ces compagnons mineurs qu'il a si bien décrits et chantés. Quelqu'un a raconté, avec une éloquence émue, cette vie exemplaire de l'ouvrier poète, partagée sans cesse entre le désir de se rendre utile aux autres et de contribuer, par des chansons et des vers d'un tour simple, mais expressif, à enrichir le patrimoine de beauté populaire. Ses premiers essais, insérés dans des revues dont les noms n'importent pas, le firent connaître dans sa cité même. « Cette ville de Denain, a-t-on dit, poussée en un siècle à peine sur le sol des houillères, où dormait un pauvre village de culture, autour des ruines de l'Abbaye des Dames, n'a pas de vieille bourgeoisie sédentaire; ses riches, issus du travail et du savoir personnels, ignorent l'inertie séculaire des provinces arriérées. La docilité à de quotidiennes innovations qu'imposent les travaux de grande métallurgie imprègne l'esprit public, l'entraîne aux jugements prompts; les réputations s'y forment avec une spontanéité spéciale, les opinions s'y revisent de même; la commune dépendance matérielle de tous à trois ou quatre puissantes sociétés crée de vastes sympathies. Il semble que, malgré la chute perpétuelle des suies d'usines, une atmosphère diffusante y règne, propre aux rapides enthousiasmes, et dans laquelle le silence mortel du convenu n'étouffe point les curiosités... »

Trop timide pour s'imposer, Jules Mousseron attendit, tout en rimant, qu'on s'intéressât à son œuvre. Un petit cénacle qui

l'avait découvert alla en s'élargissant, et bientôt il connut la célébrité, une célébrité qui, à son tour, s'étendit au delà de sa province et lui valut des félicitations de toute part. Il publia alors successivement, dans une langue savoureuse qui est le patois de la mine, et où se retrouvent de vieux mots français tombés en désuétude : *Fleurs d'en bas,* préf. d'André Jurenil (Denain, chez tous les libraires, 1897, in-18); *Croquis au charbon* (ibid., 1899, in-18); *Feuillets noircis,* préf. d'Auguste Dorchain (Lille, Libr. Centrale, 1901, in-18); *Coups de pic et Coups de plume,* préface d'André Jurenil (Denain, chez tous les libr., 1906, in-18); *Au Pays des Corons,* préf. de Philéas Lebesgue (Lille, Taillandier, 1907, in-18).

« Mousseron, observait M. Léon Bocquet à propos de *Croquis au charbon,* est un ouvrier, tout simplement; mais combien délicat et doux apparaît cet homme à la belle figure de christ compatissant, dont la seule envie est de faire, dans la mesure du possible, du bien autour de lui et de mettre un peu de joie dans l'âme de ses frères ! Ses vers furent composés aux heures restées libres par la rude tâche quotidienne. Tout au long du livre, qui dit les « choses du fond » et les « choses d'en haut », se révèle un vrai poète, infiniment sincère et bon. » Il n'y a rien à ajouter à ce qui précède, et pourtant l'œuvre du poète s'augmente sans cesse avec les journées de labeur quotidien. Loin de s'affaiblir, de s'atténuer, à l'égal de tant de productions littéraires, elle apparaît plus intense et plus forte que jamais; elle est la vivante image des aspirations populaires.

Bibliographie. — P.-M. Gahisto, *Jules Mousseron,* Valenciennes et Denain, chez tous les libr., 1907, in-12. Voir en outre les Préfaces d'André Jurenil, Aug. Dorchain et Philéas Lebesgue, publiées en tête des recueils du poète.

L'SOURIS DU FOND

Approch', souris, m'bonn' petiot' biête.
N'euch point craint' : jé n'té férai rien.
Té vos : j'vas esqueute[1] m'malette[2]
Pour mi t'donner des miettes d'pain.

Au jour, si t'es l'terreur del femme,
Au fond, à l'homm' té n'fais point peur.

1. Secouer.
2. Petit sac.

Bin au contrair' mi l'premier, j't'aime.
Grêl' souris, té m'mets l'joie au cœur.

Du mineur t'es l'compagn' fidèle;
Il a quer[1] vire t'fin musiau,
Au fond de l'fosse, t'cri li rappelle
El' jour et l'gazoul'mint d'l'osiau.

J'sais qu'timps in timps, pétit' coquine,
Té nous fais un peu marronner[2]
In f'sant des tros dins not' tartine.
Bah! i t'faut bin aussi minger...

Hein! comm' té rong' là-d'dins, heureusse,
Quand, par tierre, in obli' s'briquet.
Mais comme' té t'sauv' aussi, peureusse,
Au moinder bruit qué l'vint i fait!

Va, ch'n'est rien d'cha. Pu qu't'es du monne,
I faut t'norrir... Pis, t'ming' si peu
Qué té n'fais point d'tort à personne,
Souvint même in n'y vot qu'du feu...

Qu'jaime à t'vir, continte et légère,
Courir, banqu'ter, l'long des caillaux.
Oh! comm' dins t'sort, t'as l'air dé t'plaire,
Margré l'peu d'saquois[3] qué té vos.

Va, gambad', trott', gambade incore.
Pu qu'té t'plais dins t'n'obscurité,
N'cach' point à vir chuss qué t'ignores.
T'n'connos rien, rien n'est r'gretté.

Té n'es point non pus, bin sûr, sans peine.
Parfois un méchant galibot
Pou t'avoir, queurt à perdre haleine
Et veut t'écraser sous s'chabot.

J'sais bin qu'du côté d'l'écurie,
Si, d'hazard, té dirig' tes pas,
Té risqu' beaucoup d'la laisser t'vie,
Egorgé sous les griff's des cats.

1. Il aime.
2. Maugréer.
3. Quelque chose (je ne sais quoi).

J'sais aussi qu'dins les momints d'grève,
Quand t'n'vos pu les carbonniers,
El pain i t'manqu', même qué t'in crèves,
Ti qu'té veux vivr' si volontiers!

Ah! j'tai remarqué. Ces lend'mains d'lutte,
In veyot comm' t'avos souffert,
Tout' dehanqué, t'tiot' panche à vute,
Parfos mêm' les quat' patt' in l'air.

Mais n'parlons pus d'ces triss's affaires :
Nous avons du pain à plaisi.
Nous brairons quand i s'ra temps d'braire.
Viens faire l'festin aujord'hui.

Approch', souris, m'bonn' pétiot' biète,
N'euch' point craint' : jé n'té férai rien.
Té vos : j'vas esqueute m'mallette
Pour mi t'donner des miettes d'pain.

(*Croquis au charbon.*)

LÉON BOCQUET

(1876)

M. Léon Bocquet est né le 11 août 1876, dans un petit village des environs de Lille, non loin de la Lys, à Marquillies. Il fit ses études aux Universités de Lille, fut licencié ès lettres et se fixa pour quelques années dans cette ville. Il habite actuellement Paris et collabore aux journaux de sa province. En 1900, il fonda, avec MM. A.-M. Gossez et Edmond Blanguernon, une petite revue, *Le Beffroi,* qui donna l'essor à une véritable renaissance poétique dont il fut un des initiateurs. Il a fait paraître une série d'ouvrages qui l'ont placé parmi les meilleurs écrivains de la Flandre : *Les Sensations,* poésies (Paris, Vanier, 1897, in-18); *Un mariage manqué,* conte (Paris, La Tradition, 1900, in-8°); *Flandre,* poème (Paris, Maison des Poètes, 1901, in-16); *La Banale histoire,* conte (Lille, édit. du Beffroi, 1902, in-18); *L'Imagier Andhré des Gachons,* étude (ibid., 1903, in-8°); *Albert Samain, sa vie, son œuvre* (Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18); *Les Cygnes noirs,* poèmes (ibid., 1906, in-18).

A propos de la publication de *Flandre,* recueil de poésies magnifiant le terroir, M. Pierre Quillard écrivait dans sa chronique des poèmes du *Mercure de France* : « Les poètes du Nord seraient volontiers plus enclins à garder les traditions qu'à innover; ils célèbrent des gloires mortes, le souvenir d'opulences évanouies, de cavalcades et de pennons d'or; et ils s'essayent à dégager la beauté latente du monde douloureux qui peine dans la mine, l'usine, les fonderies; ils hésitent ainsi entre Rubens et Constantin Meunier; mais en tous leurs efforts ils se révèlent des artistes d'une probité et d'une conscience admirables, et M. Léon Bocquet décrit avec un scrupuleux amour les villes et les plaines natales, et sa pitié fraternelle s'émeut à la misère des hommes. » M. Léon Bocquet a collaboré à bon nombre de revues et de journaux : *La Revue Encyclopédique, L'Ermitage, La Revue Franco-Allemande, Le Penseur, La Clavellina, L'Hémicycle, La Tradition, La Province, La Revue Bleue, La Revue Verlainienne, La Revue des Poètes, L'Effort, l'Echo du Nord, Le Mercure de France, Le Mois littéraire, La Grande Revue,* etc.

BIBLIOGRAPHIE. — Abbé C. Lecigne, *Un Jeune Poète de chez nous, Léon Bocquet,* Arras-Paris, Sueur-Charruey, 1901, in-8°. —

H. Potez, *Un Recueil de poésies septentrionales*, Journal de Douai, 19 mai 1901. — M.-Th. Cussac, *La Flandre et son Poète dernier venu*, Le Progrès du Nord, 26 juill. 1901. — A.-M. Gossez, *Poètes du Nord*, Paris, Ollendorff, 1902, in-18. — Georges Casella et Ernest Gaubert, *La Nouvelle Littérature*, Paris, Sansot, 1906, in-18.

A LA FLANDRE

J'aime tes grands prés verts, tes plaines de houblon,
Tes vastes champs d'épis où courent les calandres,
Et, par les beaux matins de brume, tes filandres
Prenant dans leurs lacis l'herbe et le colza blond.

Surtout, j'aime tes soirs qui défaillent, ma Flandre,
Et tes bois sanglotants comme des violons
Aux appels répétés, si mornes et si longs,
Des cloches vers ton ciel de grisaille et de cendre.

Et ton pâle soleil qui meurt sur tes canaux,
Et ce vent qui, sans fin, pleure entre les roseaux
Son hymne de tristesse et de lente agonie.

Tes horizons d'automne éternel, doucement
En mon âme ont versé leur langueur infinie,
Un charme de souffrance et de recueillement.

AUTREFOIS

Des marchands t'apportaient de Tyr et de Sidon
De fabuleux trésors pris aux îles des Fées ;
Des poètes chantaient en radieux Orphées
Pour tes Dames d'amour aux poses d'abandon.

Vers tes autels couverts de pourpre et de trophées
Des pénitents, quêteurs d'absoute et de pardons,
Venaient, la chair meurtrie aux bois dur des bourdons,
Epancher leur cœur plein de larmes étouffées !

Dans tes fêtes, traîné comme un fleuve changeant,
Le faste des manteaux brodés d'or et d'argent
Luisait dans l'acier clair des lances et des piques ;

Et du hennissement cabré des palefrois,
Montait un bruit de gloire et de combats épiques,
Et l'âme du pays vibrait aux vieux beffrois.

LES BATEAUX

Ils sont venus de tout là-bas, des mers du Nord,
Traînés par les chevaux à la forte encolure,
Et des filles, l'air frais grisant leur chevelure,
Poussaient le gouvernail de bâbord à tribord.

Les hommes sur la gaule appuyés au plat bord,
Les petites maisons et les vertes toitures,
Les volets blancs, les pots de fleurs et les boutures,
Lentement ont passé d'un fort à l'autre fort.

Ils sont venus au long des chemins de halage
D'un bourg à l'autre bourg, de village en village,
Et d'écluse en écluse, aux canaux réguliers.

Ils dorment maintenant amarrés près des berges
Sous l'ombre des ormeaux et des grands peupliers
Où fume le repos tranquille des auberges.

LE HOUBLON

Le moment est venu de cueillir les houblons,
Le bouquet parfumé de leurs grappes fleuries
Sous le pampre touffu qui borde les prairies,
De vendanger, à pleines mains, les cônes blonds.

Francs buveurs du pays des kermesses, allons
Emplir la hotte, emplir les banneaux qui charrient
Notre raisin superbe et l'orge aux brasseries
Où fermente le vin des gris Septentrions.

Quand le soir violet dormira sur les mousses,
Hors des cruchons de grès débordera la mousse,
Pour les fumeurs, sous les tonnelles de rosiers.

Et la belle enfant rose aux grands yeux de lumière,
Comme aux tableaux de Van Ostade ou de Téniers,
Souriante, viendra verser la bonne bière.

LES JARDINS

Les beaux jardins de Flandre aux treillis bigarrés
De capucines d'or, de gesse, de troènes,
Du bout de l'horizon ourlent les lisérés
De leurs enclos touffus de plantes et de graines.

En contours sinueux, ils glissent vers les prés
Entre les pavots blancs, les seigles, les aveines,
Et dévalent sans fin et, degré par degré,
Aux berges des ruisseaux où coassent les raines.

L'ombre y chante, et l'amour des soirs vient abriter,
Sous la fraîcheur des vertes sèves de l'été,
Le trouble des baisers aux yeux qui s'extasient.

Et l'Heure, à l'éventail argenté du bouleau,
Disperse le parfum mourant des tanaisies
Vers le vent tiède et doux qui passe au fil de l'eau.

(*Flandre.*)

AMÉDÉE PROUVOST

(1877-1909)

D'une très ancienne famille du pays, Amédée Prouvost naquit le 4 septembre 1877. Il appartenait néanmoins par sa mère à une lignée bretonne; un de ses ancêtres, Olivier Morvan, avocat à Quimper et poète distingué, fut l'un des vingt-six administrateurs du Finistère exécutés sur la place du Triomphe-du-Peuple, à Brest, le 26 mai 1794. Ses études terminées, Amédée Prouvost passa un an à l'Université de Bonn, comme étudiant en lettres. Il se perfectionna dans la langue allemande et s'enthousiasma pour Gœthe, Schiller et Henri Heine. Il partit ensuite pour l'Egypte, voyagea en Palestine, en Syrie, visita la Turquie et la Grèce, et revint avec la matière d'un premier volume qu'il publia en 1904, sous ce titre : *L'Ame voyageuse* (Paris, Maison des Poètes, in-16).

Après l'*Ame voyageuse*, il donna deux autres volumes de vers : *Le Poème du travail et du rêve* (Lille, éd. du Beffroi, 1904, in-18), ivre de sonnets à la gloire de sa ville natale, et *Sonates au clair de lune* (Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18), qui fut couronné par l'Académie française, en 1906. Il a fait paraître de plus un acte en vers, *Conte de Noël*, illustr. d'Andhré des Gachons (Paris, Taillandier, 1906, in-18), et il a collaboré au *Beffroi*, à *La Renaissance latine*, au *Correspondant*, à *Durendal* (Bruxelles), à la *Revue septentrionale*, au *Journal de Roubaix*, à la *Revue de Lille*, etc.

Amédée Prouvost est mort le samedi 8 mai 1909.

Bibliographie. — Léon Bocquet, *Les Poèmes de M. A. Prouvost*, Le Beffroi, janv. 1905, et Journ. de Roubaix, 25 décembre 1905. — Charles Le Goffic, *Chronique des poèmes*, Revue hebdomadaire, 22 sept. 1906.

A ROUBAIX

Ville sans passé d'art, sans beauté, sans histoire,
Ville de l'énergie et des âpres labeurs,

Voici que l'incessant effort des travailleurs
Te ceint du vert laurier des fécondes victoires.

Dans le triste décor de tes murailles noires,
Sous cet épais brouillard de suie où ton ciel meurt,
Et qu'emplit le travail d'une longue rumeur,
Tu frémis, volontaire et promise à la gloire.

Ville énorme, grand corps aux vertèbres de fer,
Ton sol, pareil aux durs rochers que bat la mer,
Tremble au trépidement des machines brutales;

O cité, ton renom s'étend à l'univers,
Et je veux exalter ta grandeur en mes vers,
Ville des artisans, ô ma ville natale!

L'USINE

Dans l'enchevêtrement multiple des courroies,
Les longs arbres de couche alésés et brillants
Tournent, le jour entier, sur des paliers brûlants,
Et meuvent les volants qui sifflent et giroient.

Les cardes à tambour, qui laminent leur proie,
Ont leurs rouleaux couverts d'un léger duvet blanc,
Et la bobine au banc étire, en l'enroulant,
La laine qui, dans l'air, en flocons fins poudroie.

Et les fils, allongeant leurs délicats réseaux,
S'envident peu à peu, sur les minces fuseaux :
Et, devant le travail des robustes tétières,

Entraînant sans répit les broches des métiers,
Dans l'effluve énervant des fiévreux ateliers...
Je songe aux vieux rouets des paisibles grand'mères!...

LE TISSERAND A LA MAIN

Comme une vieille femme au sourire tremblant,
Sa petite maison, qu'enguirlande une treille,
Sous son bonnet de chaume et dans son torchis blanc,
Devant la plaine verte et le ciel bleu sommeille.

Mais, dès le seuil où dort le chat gris indolent,
Monte un murmure aigu de vigilante abeille,
Car la navette court sur le métier branlant
Avec une cadence à l'horloge pareille.

Et le vieux tisserand, au rythme du bras nu,
Chasse la trame fine entre les fils ténus;
Près de lui, son enfant, hâtive à la couture,

Egayant le labeur d'un refrain familier,
Ourle un mouchoir de pauvre ou quelque tablier
Devant le châssis clos parfumé de boutures.

LES NAVETTES

Ainsi que des esquifs aux subtiles carènes,
Que rythmerait un bruit strident de balancier,
Trouant les fils tendus de leur pointe d'acier,
Rapides, elles vont dans la nappe des chaînes.

Leur course échevelée assourdit l'atelier,
Et, sillage sans fin, à leur suite elles traînent
L'imperceptible fil d'une soyeuse laine,
Que le fuseau dévide en anneaux réguliers.

L'incessant va-et-vient des fébriles navettes
Trame l'art délicat des naïves fleurettes,
Guirlandes et damiers, et ramages discrets.

Et l'étoffe légère où peu à peu émerge
Le dessin, est parfois si mince, qu'on dirait
Une écharpe tissée avec des fils de Vierge!

CONCOURS DE PINSONS

Sous les platanes verts de la place publique,
Le dimanche, au soleil des lumineux matins,
Quand sonnent les bourdons dans les clochers lointains,
Les pinsons au col bleu chantent mélancoliques.

Ils tournent vers le jour leurs pauvres yeux éteints...
Tandis que leurs becs d'or aux cages métalliques
S'usent, dans un effort prolongé de supplique,
Leurs cris déchirent l'air de trilles incertains.

Leur chant semble un regret pour la cime des chênes
Où le vent balançait, ainsi que des carènes,
Leurs nids de foins légers proches voisins des cieux,

Pour la source d'eau claire où palpitaient leurs ailes,
Alors que se miraient leurs sœurs les hirondelles,
Et leur chant est plaintif comme un sanglot d'adieu.

COMBATS DE COQS

Les plantureux Flamands aux trognes violettes,
Avec leurs cheveux roux et plats, vrais descendants
Des types de Breughel, de Craesbeck ou Jordaens,
Dans la cour de l'auberge ont des cris de conquête :

Là, dans le parc étroit, deux coqs entremêlant
Becs durs, ergots armés et la pourpre des crêtes,
Dans un duel rageur et stupide s'apprêtent
A ravir à la mort leur désespoir sanglant.

Ils luttent acharnés aux coups. Les gosiers râlent :
Et les plumes bientôt sont comme des pétales
Qu'effeuillerait un vent d'orage sur le sol;

L'un des coqs est debout, vainqueur. Et l'autre expire.
Il monte une clameur. Dans la foule en délire
Frémit la cruauté du vieux sang espagnol.

(*Le Poème du Travail et du Rêve.*)

A.-M. GOSSEZ

(1878)

M. Alphonse-Marius Gossez est né à Lille le 27 mars 1878 D'extraction lilloise, il descend par son père d'ouvriers flamands, et compte parmi les siens un oncle, candidat ouvrier en 1848, aux élections de la Constituante. Lié par sa mère à une famille d'agriculteurs de Palmata, près de Lucques (Italie), il s'enorgueillit, non sans raison, de compter comme aïeul maternel Alphonse Bianchi, poète, journaliste et homme politique qui fit, toute sa vie, une rude opposition à l'Empire et fonda successivement *Le Barbier de Lille, Le Messager du Nord* et, après des heures inoubliables d'exil, *Le Progrès du Nord.*

M. A.-M. Gossez termina ses études à la Faculté des Lettres de Lille, et débuta en publiant des vers à la *Nouvelle Revue* (1896). Par la suite, il participa à la fondation d'une petite revue, *L'Essor,* et dirigea avec M. Léon Bocquet, pendant quatre années, de 1900 à 1904, *Le Beffroi,* vivant périodique qui groupa toutes les initiatives et tous les talents des provinces septentrionales. Comme s'il n'avait point assez fait pour la décentralisation au profit des lettres, il publia en 1902 une anthologie des *Poètes du Nord,* qui demeure jusqu'ici le meilleur livre qu'on ait réalisé dans le genre. L'ouvrage, formé de matériaux de première main, eut assez de succès pour que l'on regrette de ne point y voir figurer les écrivains d'expression locale, les chantres du terroir. Peu après, les hasards de la vie universitaire l'obligèrent à quitter sa ville natale et le conduisirent au Havre, où il occupe depuis 1905 les fonctions de secrétaire de rédaction de *La Province.* Il dirige de plus, à Rouen, un groupe de XXX artistes et littérateurs dont les manifestations ont été déjà remarquées. Poète et historien, M. A.-M. Gossez a publié une série d'ouvrages qui le désignent non seulement à l'attention des lettrés, mais de tous ceux qu'intéresse le grand mouvement régional actuel. On lui doit ainsi : *Le Saint Julien de Flaubert,* documents avec illustr. d'Ed. van Offel, V. Prouvé et G. Vialte (Lille, éd. du Beffroi, 1903, in-8°); *Le Département du Nord sous la deuxième République, 1848-1852* (Lille, Leleu, 1904, in-8°); *Du Soleil sur la porte,* poèmes suivis de *Lettres familières* (Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18); *Mémoires*

de l'ouvrier François Leblanc (*Mouville en 1848*) (Paris, Cornély 1907, in-8°); enfin un travail sur *Les Provinces poétiques* (Le Havre, édit. de *La Province*, 1908, in-8°) et un nouveau recueil de poèmes, *En pays wallon*, où il s'est plu à élargir les frontières naturelles de sa petite patrie. M. A.-M. Gossez est mieux qu'un poète de clocher. Les tableautins, brossés avec passion, dont abonde son dernier ouvrage le rattachent à l'école des petits maîtres flamands.

HAINAUT

Ici
Commencent et finissent les pays.

Sous les forêts rampe la rude cicatrice
des assises profondes et rompues;
les frênes, les sapins et les chênes trapus
vivent dans le milieu de la chaude blessure,
et, tout à l'entour, s'étend l'herbe verte des pâtures.

Les bœufs d'engrais,
les vaches aux pis lourds de lait
et les chevaux de labourage
trouvent de l'eau dans les plis creux,
au milieu de la verdure des villages;
dans son poing, le vacher leur apporte du sel,
et les vachères, de leurs seaux mousseux,
versent le lait dans la terre des telles,
trois fois chaque journée, en rentrant à la ferme;
quand vient le soir, par le grand travail harassés,
avant neuf heures, toujours leurs yeux se ferment.

Les pays
Commencent et finissent ici.

Vers l'Est, c'est déjà le plateau de l'Ardenne,
la boue, les fagnes d'ardoises et de schiste gris,
l'hiver dur... et lorsque enfin en allé,
c'est l'été court et joli de la vallée.

Mais à l'ouest, au nord, c'est la Flandre, la plaine,
la plaine riche, grasse, immense et montante.
L'Ardenne, ici, baisse sa pente,
ses rocs et ses sursauts,

où grimpent, lourdes et puissantes,
les Flandres, comme des taureaux.

C'est le Hainaut.
Le pays robuste et touchant,
C'est le Hainaut et ses champs,
ses forêts, ses pâturages,
et, surgies pour des soirs d'orages,
les hautes tours de ses fourneaux.

C'est le Hainaut qui verse à deux fleuves les eaux
qui descendent ses faibles côtes,
et, de Pâques à la Pentecôte,
entraînent des pétales et des bouquets entiers,
chus de ses arbres fruitiers,
et les mènent, par la Sambre, vers la Meuse,
comme aussi vers l'Escaut et ses rives heureuses.
Puis, à l'automne, les rivières
sentent tomber, s'éclabousser et tournoyer
et puis, avec elles, partir, partir et se noyer,
les pommes mûres, la queue en l'air.

J'ai vu, les soirs d'août, la hâte des retours,
le suprême chariot de blé, cahotant et lourd,
passer, en s'écrasant, la grand'porte des granges;
et la fermière avec le buis bénit,
bénir cette moisson finie
en l'aspergeant avec les gouttes de sa branche.

J'ai vu des nuits d'octobre, monter, dessous la pluie,
vers la petite lumière des fabriques de sucre
— œil luisant de misère et de lucre —
monter, disjoints et pleins, les chariots pesants,
pesant des milles et des cents,
pleins de grosses betteraves sales et boueuses,
sur les routes aux pavés gluants d'argile hideuse...
rejeter cette boue au pied des cheminées,
et retourner enfin, les tâches terminées...

J'ai vu des charbonniers, dans la forêt;
j'ai vu des sabotiers, et qui chantaient!
J'ai vu des gas dans les ducasses,
dans des fêtes et des concours, sur les grand'places...
et leur départ bruyant et matinal, le lendemain,

dans de petites gares où habitent les trains;
j'ai vu leur joie hâtive et tôt finie
et la fatigue de leur nuit...

Des natives campagnes, ô peuple déserteur,
— mais encor chaque soir de retour en tes demeures, —
je sais tous les aspects et toutes les histoires,
depuis toujours jusqu'à ce soir :
sous tes pieds tu foules des voies romaines,
pendant des siècles l'Europe en armes s'y promène,
Sambre-et-Meuse y proclame la gloire militaire
avec la liberté!...
Mais tu n'as pas encore terminé de lutter :
mon enfance se souvient des révoltes ouvrières
qu'on lui disait... Fourmies...
et ses combats, de massacres suivis...

Pays de pâturages et de hauts fourneaux,
tes métiers ont repris la tâche coutumière!
Tes haies se fleurissent d'aubépine, ta lumière
éclaire les pommiers en fruits...
Hainaut!
Hainaut de Belgique et de France,
Souris encore... tu as souri à mon enfance!

(*En pays wallon.*)

FRANCHE-COMTÉ

ANCIENS BAILLIAGES D'AMONT ET D'AVAL, DE BESANÇON ET DE DOLE, JURA ET PAYS DE MONTBÉLIARD

« La Franche-Comté ou Comté de Bourgogne, dite aussi la Haute-Bourgogne, *Burgundiæ comitatus,* — a écrit un géographe du XVIIIe siècle[1], — est proprement le pays des Séquaniens, ancien peuple celte qui fut subjugué par César. Elle a l'Alsace et la Suisse au levant; la Bresse, le Bugey et le pays de Gex au midi; la Lorraine au septentrion; le duché de Bourgogne et une partie de la Champagne au couchant. Quelques-uns la divisent par ses bailliages, et les autres en font trois parties, qui sont la *haute,* ou d'amont; la *moyenne,* ou de Dôle, et la *basse,* ou d'aval. Dôle était autrefois la première ville de Franche-Comté; les autres sont Besançon, qui en est présentement la capitale; Gray, Salins, Vesoul, Arbois, Luxeuil et Pontarlier. Les moins considérables sont Saint-Claude, Orgelet, Saint-Amour, Arlay, Lons-le-Saulnier, etc. Les forts Sainte-Anne et le Château de Joux mériteraient d'être remarqués, mais le premier fut démoli après la prise de 1674. La Franche-Comté a des montagnes au levant et au septentrion. Fertile en céréales, vins et bois, elle renferme d'excellentes salines, des carrières de jaspe et de marbre, et elle est en partie couverte d'immenses forêts, coupée par des pâturages et arrosée par cinq rivières principales : la Saône, qui reçoit les eaux tumultueuses de la Loue; le Doubs, l'Oignon et le Dain, toutes fort poissonneuses. Cette province faisait autrefois partie du grand royaume de Bourgogne et fut usurpée sur les rois de France qui en étaient les légitimes souverains. » Depuis, elle eut des seigneurs particuliers et elle devint, par le mariage de Marie, fille de Charles le Téméraire, un des apanages de la maison d'Autriche. Charles-Quint la posséda. Elle eut le sort des pays tour à tour conquis, convoités

1. Cf. *Dictionnaire de Moreri.* Voyez aussi ce que l'abbé Expilly dit de cette province.

et soumis, jusqu'au jour où elle revint à la couronne de France. « Un traité nous l'avait enlevée, a dit un historien judicieux, un traité nous la rendit. Elle n'avait cessé de lutter farouchement pour son indépendance. On la nomma Franche-Comté, au dire de quelques-uns, de ce qu'originairement ses habitants étaient francs et libres et que leur comte ne pouvait lever sur eux aucun impôt. La paix de Nimègue (1678) la réduisit au silence et à l'inaction, mais elle garda longtemps la haine de l'envahisseur, et cette haine, muée, au cours des siècles, en un sentiment de révolte, fait encore le fond caractéristique de sa race. Franc-Comtois d'abord, Français ensuite, telle pourrait être la devise des hommes fixés sur son sol. L'influence de l'Eglise et de la féodalité a été forte dans cette région. « Ce fut sous les serfs de l'Eglise, à Saint-Claude, lieu de grand pèlerinage, comme dans la pauvre Nantua, de l'autre côté de la montagne, observe Michelet[1], que commença l'industrie franc-comtoise. Attachés à la glèbe, ils taillèrent d'abord des chapelets pour l'Espagne et pour l'Italie. Il y avait encore des serfs de prêtres en 89. La Révolution les affranchit. La Franche-Comté, fortement espagnole d'inclination et de mœurs, fut pourtant celle de nos provinces qui sentit le plus vivement le bonheur de la délivrance. Ces serfs, aujourd'hui qu'ils sont libres[2], couvrent les chemins de rouliers, de colporteurs, de gens d'affaires. Des parties les plus stériles du Jura et du Doubs, celles que les guerres ont tant de fois ruinées, s'écoulent les émigrants. Un remarquable esprit de mesure caractérise les Franc-Comtois. Ils ont eu de bonne heure deux choses : savoir faire, savoir s'arrêter. Savants et philosophes, érudits et littérateurs, tous les Comtois distingués se recommandent par ce caractère. L'universalité est précoce en Franche-Comté, mais aussi la précision, la mesure, j'allais dire l'arrêt. Ainsi Nodier commence le mouvement romantique et s'arrête. Cuvier donne la plus grande centralisation scientifique, il ne la fait pas marcher en avant. C'est là le trait caractéristique : savoir tout et savoir s'arrêter... »

« En général, ajouterons-nous avec Francis Wey, l'habitant de l'antique Séquanie réunit au flegme du Nord le bon sens espagnol et la dissimulation italienne. Ces traits s'expliquent par les origines diverses des Comtois. » Tant de peuples ont foulé leur terre ! « Ils ont la pensée rapide et l'expression très lente; leur accent se traîne lourdement et contraste avec le mordant de leurs phrases débitées sur un ton de naïveté apparente. Endurants, calmes, ils sont vindicatifs comme des Espagnols et, rien n'étant plus dissimulé qu'un Franc-Comtois, ils

1. *Notre France*, p. 185.
2. Ou qu'ils ont l'apparence de la liberté, faut-il dire, soumis qu'ils sont à d'autres servitudes sociales.

savent attendre, sans donner l'éveil, l'heure des représailles. » La causticité, a-t-on écrit encore, est habilement dissimulée

LA FRANCHE-COMTÉ

sous leur bonhomie; ils raillent sans en avoir l'air, de façon onctueuse; leurs dards sont enveloppés de miel.

Et pourtant que de différences à observer entre les Comtois

de la plaine et ceux de la montagne : les premiers volontiers diserts, grands buveurs et grands mangeurs; les seconds renfermés, méditatifs, défiants et sobres!

Leur parler, la forme de leur patois, les distingue les uns des autres, j'allais dire les trahit, si je ne m'étais souvenu que rien n'a jamais pu trahir ces rusés compères. Un montagnard du Jura aurait grand'peine à se faire entendre d'un citadin ou d'un habitant du Plateau[1]. Ils ont leurs idiomes particuliers, leurs légendes. Là-dessus l'imagination superstitieuse des bardes a brodé d'infinies variations. Les plus anciens monuments littéraires de la Comté sont d'admirables chants populaires, auxquels sont venus s'adjoindre, au cours des luttes sanglantes, des traits de satires à l'adresse du vainqueur, des menus propos où leur penchant à la raillerie s'est donné libre cours. Autant que leurs voisins bourguignons, ils ont mêlé au témoignage de leur foi un esprit de malice qui fit douter de leur crédulité. D'où ces Noëls répandus à foison dans les bourgs et qui, avec les divertissements de *La Crèche*[2], firent pendant longtemps les frais d'une littérature nationale.

Ici point n'est besoin d'observer deux courants. La poésie officielle n'a que faire sur ce sol inclément et rude; elle retourne à ses origines, cherche ailleurs un centre de culture pour s'épanouir. Quel Franc-Comtois se soucia jamais de ces poètes des XVe et XVIe siècles : Pierre Michault, natif de la Chaux-Neuve (Doubs), auteur du *Doctrinal de Court* et de La *Dance aux Aveugles;* Jean de la Baume, seigneur de Martorey, lequel écrivit *La Façon de vivre en Court* et un dialogue en

1. On désigne ainsi une partie du Jura, couverte d'immenses forêts de sapins. « Le Jura, a-t-on écrit, donne sa physionomie propre à la vieille Comté : sur les pentes inférieures, c'est le *Vignoble;* au-dessus, c'est le *Plateau;* enfin, au sommet, c'est la *Montagne*, zone des gras pâturages, aux hivers très rigoureux. »

2. Charles Nodier, dans un article publié par la *Revue de Paris*, en 1845, a donné des détails savoureux et réjouissants sur ces spectacles. L'origine des *Crèches* remonte sans contredit jusqu'aux Mystères et aux confrères de la Passion; mais la forme naguère adoptée de ce drame populaire ne date guère que du XVIIe siècle. Le héros principal de la Crèche bisontine était une marionnette connue sous le nom de *Barbisier, Bousbot* ou bourgeois de Battant, « exemplaire typique du Franc-Comtois de terroir, retors, bonasse, rusé, méfiant », qui entreprenait de conduire à la Crèche le peuple, le clergé, les grands de l'époque, et d'exprimer au Dieu nouveau-né les doléances de la province. Ce vigneron patriote, presque toujours accompagné de sa femme, *Mailouerre*, passait en revue les événements actuels et tançait assez vertement, dans son patois local, les mauvaises doctrines, les mauvaises actions et les mauvaises mœurs, s'enhardissant parfois jusqu'à persiffler, railler à outrance, les maîtres et les puissants du jour.

ers sur le trespas de très haulte dame Antoinette de Montmartin; Ferry Julyot, Jean Villemin, Jean-Edouard du Monin, Pierre Mathieu, rimeur des *Quatrains de la Vanité du Monde*, etc.? Ces derniers oublièrent volontiers leurs origines; leurs concitoyens leur rendirent silence pour silence. A l'occasion, quelque bibliothécaire, quelque lettré provincial, prononcera leur nom, mais on ne saura jamais si c'est par souci d'érudition ou bien pour faire état de notre ignorance, en se flattant le connaître mieux que nous les ouvriers de la tradition française. Le peuple, lui, n'aura garde de les confondre avec ses auteurs préférés, le Père Christin Prost, l'imprimeur François Gauthier, de Besançon[1], tous deux noellistes notoires, et Jean-Louis Bizot, le naïf conteur de la *Jacquemardade* et autres patoiseries bisontines.

Le Comtois ne juge point des écrivains uniquement sur leur mérite personnel, mais par ce qu'ils ont apporté au terroir natal. En parcourant la liste des gloires locales, il sait faire la part de ce que le génie doit à la tradition et à la race, et ne confond pas le poète de cour avec le poète du cru. N'allez pas faire l'éloge de ce qui lui paraît impropre à son pays. Ce serait peine perdue. Il ne se soucie pas plus de Victor Hugo, né par hasard à Besançon, que du dernier rimeur du XVIIIe siècle. S'il parle d'Hugo, c'est presque toujours irrévérencieusement, et comme d'un personnage qui aurait usurpé le titre de Comtois. On comprend qu'avec de telles préventions l'étude des ressources littéraires en Franche-Comté n'ait pas donné ce que l'on en pouvait attendre. Pourtant, cette province est riche en poètes; et si le XVIIe siècle ne nous donne guère que les noms de Claude d'Esternod, gouverneur du château d'Ornans, plaisant auteur de l'*Espadon satyrique*[2]; de Jean de Mairet, inventeur tragique;

1. Tous deux vécurent à Besançon. Le premier mourut le 26 décembre 1696, et le second en 1730. L'un et l'autre ont écrit une foule de pièces rimées en patois sur les événements de leur pays. Il en existe un grand nombre d'éditions. Parmi les plus connues nous citerons les suivantes : *Noëls nouveaux en patois de Besançon, sur de très beaux airs, avec la relation de la première campagne des Chrétiens en Hongrie. En vers patois héroï-burlesques*, Besançon, Fr. Gauthier, 1717, in-12; *Recueil de Noëls anciens*, etc. A Besançon, chez J.-Cl. Bogillot, 1750, in-12. Les Noëls de Christin Prost et de Gauthier ont été réimprimés au XIXe siècle, avec des notes explicatives et historiques, par Th. Belamy. Voyez : *Recueil de Noëls anciens, nouv. éd. corrigée suivie du sermon de la Crèche*, etc., Besançon, impr. de Bintôt, 1842, in-18; *La même*, 3e éd., Besançon, Ch. Marion, s. d., in-12.

2. Voyez *L'Espadon satyrique, par le sieur d'Esternod, réimpr. faite sur l'éd. de Lyon, 1626*, etc., Bruxelles, Mertens, 1863, in-12. Claude d'Esternod était né à Salins en 1590. La XVIe satire de ce re-

de J.-B. Chassignet et Philémon Gody, tous deux interprètes des textes sacrés; par contre, les siècles qui suivent peuvent fournir la matière d'une abondante moisson. Mais qui songera jamais à s'enquérir de Claude-Marie Giraud, de François-Xavier Talbert, de Jean-Louis Gabiot, de Cl.-M. Guyétand, d'Adrien Boys, de N. Légier, du Père Joly, et même du trop fameux Rouget de l'Isle? Parmi ceux-là, deux ou trois à peine s'imposent encore à l'attention des curieux. Ce sont Claude-Marie Giraud (Lons-le-Saulnier, 1711, Paris, 1780) et l'abbé François-Xavier Talbert (Besançon, 1728-1803). Le premier abolit la main-morte et la corvée sur ses terres avant qu'il fût question de cette réforme, puis écrivit *La Peyronie aux Enfers, La Thériacade..., La Procopade,* poèmes en une infinité de chants; le second acquit une mince célébrité en enlevant à Jean-Jacques Rousseau le prix de l'Académie de Dijon, avec un discours de l'*Origine de l'Inégalité.* Il fut détenu au séminaire de Viviers, puis au château de Pierre-Encise, pour ses pamphlets contre de Boynes, premier président au Parlement[2]. Il y a encore Etienne Besançon, de Lavolte (bailliage de Dôle), imitateur de Gresset, Charles Verny, l'abbé Granjacquet, chantres rustiques, le marquis de Lezai-Marnesia, honnête homme et bienveillant Comtois, Des Biefs, conteur libertin, etc. Mais que dire des autres, et en particulier de Rouget de l'Isle, le plus médiocre de tous, bien qu'il ait conquis la renommée en composant des poésies de circonstance?

Avec Rouget de l'Isle le XVIIIe siècle finit. Nous sommes à l'aube d'une renaissance. Le paysan, maître du sol, va exalter le sol. La poésie d'expression personnelle va prendre la place de la poésie populaire anonyme. Parmi tous les chanteurs, un grand nombre sont descendus de leurs montagnes. Ils ont échangé le pipeau rustique et la corne du pâtre pour la flûte virgilienne et l'accordéon romantique. Ils célébreront la moisson, la vendange, les sites pittoresques, les joies de la famille, l'amour, que sais-je? Leur art sera volontiers imaginatif, bucolique, anecdotique; il affectera toutes les formes, adoptera tous les genres, de l'héroïque au descriptif. Naturellement, il apportera sa part de lyrisme et de fantaisie, à la fois lamartinien et satirique : la fresque à côté de la caricature. Il aura ses maîtres et ses imitateurs. Il tentera de s'élever aussi haut que les

cueil roule uniquement sur un capucin de Dôle nommé Guenar qui, jetant le froc aux orties, s'était enfui à Genève.

1. *L'Espadon* est certainement le meilleur ouvrage poétique qu'on ait écrit en Comté, mais il contient des vers d'une liberté telle que nous serions embarrassé d'en citer un morceau.

2. Cf. *Langrognet aux Enfers* [*par l'abbé Talbert de Nancroy*], Besançon, 1760, in-12. (Voyez à propos de cet ouvrage Charles Nodier, *Bullet. du Bibliophile,* 1838, p. 266.)

cimes qui bornent l'horizon du ciel natal, et en même temps il se complaira aux querelles de clocher, aux traits de mœurs. De l'ensemble de toutes ses ressources, de ses facultés d'assimilation, de son originalité propre et de ses dons ethniques, le Franc-Comtois aura créé une poésie bien à lui, mi-sérieuse, mi-goguenarde, familière, colorée et simple, avec laquelle il excellera à refléter son caractère et à peindre — car il est peintre à la manière des Hollandais — ses coutumes locales.

Terre hospitalière aux idéalistes, la Franche-Comté, depuis plus d'un demi-siècle, regorge de poètes. Entendons-nous. Là, comme ailleurs, il y eut sans cesse plus de versificateurs que de génies vraiment nés pour l'œuvre lyrique. A peine une demi-douzaine d'étoiles clignotant au sommet du Parnasse, puis quelques astres de moyenne grandeur. On les trouvera plus loin. Est-ce tout? Non. Il faut faire la part des oubliés, des méconnus. Ils sont nombreux d'ailleurs, ceux que l'exiguïté de notre cadre nous a interdit de recueillir. Nous ne les oublierons pas pour cela; au contraire. Puissent leurs noms, cités ici, leur valoir un regain de notoriété[1]. C'est Auguste Demesmay, l'un des plus sincères folkloristes de la vieille école, auteur des *Solitudes* (Paris, Levavasseur, 1830, in-12) et de ce recueil intéressant, mais faible, *Traditions populaires de Franche-Comté* (Paris, 1838, in-8°)[2]; c'est Gindré de Mancy, qui rima les *Echos du Jura* (Lons-le-Saulnier, imprim. F. Gauthier, 1841, in-8°); c'est Charles Viancin avec ses *Carillons francs-comtois* (Besançon, Ch. Deis et Bintôt, 1840, in-8°)[3]; c'est Louis de Ronchaud,

1. On n'y lira point celui de Xavier Marmier, l'un de nos grands paysagistes littéraires du XIXe siècle. Il a laissé trop peu de vers. On trouve néanmoins quelques pièces se rattachant à la Franche-Comté dans ce volume qu'il donna peu avant sa mort : *Prose et Vers, 1856-1886*, Paris, Lahure, 1890, in-12. Voyez la poésie intitulée : *A La Chaudeau*. Xavier Marmier est un Franc-Comtois d'humeur cosmopolite.

2. Auguste Demesmay était de Pontarlier. Il a exploité maintes légendes régionales. Voyez dans ses *Traditions populaires* les pièces intitulées : *Rolandseck, Berthe de Joux, Loise de Joux, le Siège de Pontarlier, La Vierge de Remonot, Le Pont de l'Abbaye de Mont-Benoît*, etc. Ses livres sont très recherchés. Nous eussions voulu donner un spécimen de ses récits en vers; malheureusement la place nous manque.

3. Charles Viancin naquit en 1788 et mourut en 1874. Ce Bisontin fut le doyen de l'Académie de Besançon. Ses œuvres, pleines d'actualité, très répandues de son temps, ont fait l'objet d'une étude de Charles Thuriet : « Charles Viancin, y est-il écrit, dut sa popularité à la poésie délicate et légère, à la chanson, au conte, et surtout à la fable... Il avait un grand talent de diseur et tenait sous le charme son auditoire... » (Cf. *Causerie sur Ch. Viancin*, Besançon, Dodivers, 1882, in-8°). C'est beaucoup dire; Viancin ne fut en réalité qu'un pâle imitateur de Désaugiers. Ses ouvrages ont perdu aujourd'hui le sel qui les faisait admettre.

observateur scrupuleux et peintre impartial du Jura, prosateur plus que poète; c'est l'infortuné Louis Mercier, horloger de Besançon[1], dont l'œuvre forme deux minces volumes, *Au Pays comtois* et *Nostalgie* (Besançon, imprimerie A. Cariage, 1900, in-8°, etc.); c'est enfin A. Berthet, Henri Pauthier, puis Charles-Emilien Thuriet, ce dernier si attaché à son sol et aux traditions qu'on ne saurait parler de Franche-Comté sans citer quelques-uns de ses ouvrages. Il écrivit de délicates choses, justement appréciées de ses compatriotes : *La Polisseuse de pipes, La Cancoillotte,* etc.[2].

1. Il était né à Besançon le 12 février 1839, au n° 2 de la rue du Collège. Fils de pauvres ouvriers, à l'âge de douze ans il quitta l'école pour l'atelier. Louis Mercier était membre de l'Académie de Besançon. Il mourut dans sa ville natale, à l'hôpital Saint-Jacques, le 5 janvier 1907, laissant, outre les deux volumes cités plus haut, un certain nombre de pièces, notamment des *Contes* et des *Légendes* qui, édités quelque prochain jour, par souscription, pourront lui donner « la tombe fleurie qu'il a souhaitée ».

2. M. Ch.-Emilien Thuriet naquit à Baume-les-Dames le 8 octobre 1832. Avocat à Besançon, il fut successivement juge de paix à Annonay, à Rougemont et à Baume-les-Dames, juge d'instruction et président du tribunal civil à Saint-Claude. Il vit actuellement retiré à Turin. On lui doit : *Proverbes judiciaires* (Paris, E. Lechevalier, 1892, in-4°); *Traditions popul. du Doubs* (ibid., 1891, in-4°); *Traditions popul. de la Haute-Saône et du Jura* (ibid., 1892, in-4°); *Saint-Claude et ses environs* (Bourg, Impr. génér., 1890, in-8°); *Guyétand du Mont-Jura et le Génie vengé* (Besançon, Jacquin, 1905, in-8°); enfin des poésies franc-comtoises : *Chansons d'un villageois* (Besançon, C. Marion, 1876, in-8°); *Petites Poésies Baumoises,* Baume-les-Dames, Broihier, 1886, in-32); *Petites Poésies San-Claudiennes* (Saint-Claude, impr. veuve Enard, 1888, in-32). Bien que la place nous soit parcimonieusement comptée, nous ne résistons pas au dessein de reproduire quelques vers de l'une de ses compositions les plus connues, *La Cancoillotte :*

... Vous voulez qu'à ce moment
Où déja la muse grelotte,
Je chante poétiquement
L'art de faire la cancoillotte.

J'obéis et vais de mon mieux
Dire comment la ménagère
Nous prépare ce mets des dieux,
Qu'on nomme aussi la *fromagère.*
Dans un beau linge clair maillé
Avec amour on emmaillote
Un gros amas de lait caillé,
Principe de la cancoillotte.

Quand bien comprimé, bien tordu,
Il ne reste plus une goutte
De liquide en ce résidu,
Son aspect déja vous ragoûte :
Dans un vase, non loin du feu,
A l'abri du chat, l'on dépote
Le blanc produit qui va sous peu
Se transformer en cancoillotte.

Sans trop vous impatienter,
Attendez que dame nature
Ait fait doucement fermenter
La savoureuse moisissure.
Émiettez-la de temps en temps;
Et quand chaque petite motte
Jaunit comme le blé des champs,
Faites cuire la cancoillotte.

Dernière préparation,
Qui doit s'opérer juste à l'heure :
Mêlez, avec discrétion,
En tournant, eau, sel, poivre et beurre
Sur le feu quand tout est fondu
Et que plus un grumeau ne flotte,
Versez chaud votre contenu :
Vous aurez fait la cancoillotte.

Après eux, après leurs continuateurs ou leurs disciples dont les essais sont des promesses, c'est la cohue anonyme et sans gloire des aèdes de sous-préfectures et des muses départementales. Ne les raillons pas trop, car ils ont apporté, eux aussi, leur épi à la gerbe commune. Ils s'appellent : J.-Ch. Jouvenot, A. Devoile, Mandrillon, Richard Baudin, Alexandre de Saint-Jean, Casimir Blondeau, Adolphe Chevassus, Pierre Mieusset, Léon Delavelle, Eugène Tavernier, Alfred Marquiset, Léon Huot, Julien Mauveaux, Mme Ernest Brun, etc. Qui se souviendra de ces travailleurs obscurs ? Vous peut-être, collectionneurs et bibliophiles qui nous avez tant aidé dans nos recherches, et que nous ne nommons pas, car votre modestie s'accommode mal des éloges publics[1]...

Bibliographie. — Bruzen de la Martinière, *Grand Dictionnaire géographique, historique,* etc., Paris, P.-G. Le Mercier, etc. — Expilly, *Dictionnaire géographique, historique et politique des Gaules et de la France,* t. III, Amsterdam, Paris, Desaint et Saillant, 1764, in-fol. — D. Monnier, *Vocabulaire de la langue rustique et populaire du Jura,* 1824 (figure en outre dans le volume donné par E. Coquebert, de Montbret et l'abbé J. de la Bouderie, *Mélanges sur les dialectes et patois,* Paris, Delaunay, 1831, in-8°) ; le même, *Les Jurassiens recommandables par des bienfaits et des vertus,* etc., Lons-le-Saulnier, F. Gauthier, 1828, in-8°. — S.-F. Fallot, *Recherches sur les Patois de Franche-Comté, de Lorraine et d'Alsace,* Montbéliard, Deckherr, 1828, in-12. — Charles Nodier, *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque,* Paris, Crapelet, 1829, in-8° ; *Notices bibliogr. et littéraires,* Paris, 1834, in-8° ; — Pyot, *La Franche-Comté ou Comté de Bourgogne, ses souverains, ses hommes illustres et sa géographie,* Dôle, Prudont, 1836, in-12. — Ed. Clerc, *Essai sur l'histoire de la Franche-Comté,* Besançon, 1840-1846, 2 vol. gr. in-8°. — Th. Belamy, *Recueil des Noëls anciens au patois de Besançon,* nouv. édit. corrigée, etc., Besançon, imprimerie Bintôt, 1842, in-18. — Aristide Guilbert, *Histoire des villes de France,* Paris, Furne, 1848, t. V. gr. in-8°. — Alex. Guénard, *Besançon, description historique,* 1860, in-8°.

Heureux le vigneron d'Arbois,
Ou de Poligny, non moins digne,
Qui, dans ses gros sabots de bois,
Dès le matin part pour la vigne,
S'il peut, en prenant son outil,
Cacher dans le fond de sa hotte,
Avec la miche et le baril,
Un joli bol de cancoillotte !

(Ces vers, de même que la matière de la note qui précède, nous ont été communiqués par M. l'abbé Perrod.)

1. Quelques-uns de ces derniers mériteraient pourtant un meilleur sort : Adolphe Chevassus, Julien Mauveaux, Alfred Marquiset entre autres ; les deux premiers par leur persévérance, le troisième par son esprit local. Alfred Marquiset a publié deux recueils, *Raswre et Ramandons* (Besançon, Jacquard, 1893, in-18); *Grayloiseries* (Gray, impr. Gilbert, 1903, in-8°), assez expressifs.

— Surchaux, *Galerie biographique du départ. de la Haute-Saône* Vesoul, imprim. Suchaux, 1864, in-8°. — Max Buchon, *Noëls et Chants populaires de la Franche-Comté,* Salins, 1865, 2 vol. in-12. — J. Tissot, *Les Fourgs, Les Mœurs,* Besançon, Marion, 1873, in-18. — Charles Contejan, *Glossaire du patois de Montbéliard,* Montbéliard, Barbier, 1876, gr. in-8°. — Alfred Dantès, *La Franche-Comté littéraire, scientifique, artistique, rec. de notices sur les hommes les plus remarquables du Jura, du Doubs et de la Haute-Saône,* Paris, 1878, gr. in-18. — G. Robert, *Catalogue des manuscr. relatifs à la F.-C. qui sont conservés dans les bibliothèques publiques de Paris,* Paris, Champion, 1878, in-8°. — Eugène Tavernier, *La Poésie et les Poètes en Franche-Comté avant le dix-neuvième siècle,* Paris, Lemerre, 1886, in-8°. — Charles Thuriet, *Traditions populaires du Doubs; Traditions populaires de la Haute-Saône et du Jura,* Paris, Lechevalier, 1891 et 1892, 2 vol. in-4°. — Charles Beauquier, *Chansons populaires recueillies en Franche-Comté,* Paris, Lechevalier, 1894, in-8°. — Louis Tuetey, *Anthologie des Fabulistes Franc-Comtois,* Dôle, imprim. L. Bernin, 1895, in-18. — Henri Bouchot, *La Franche-Comté,* Paris, Plon, 1900, in-4°. — Albert Grimaud, *La Race et le Terroir,* Cahors, Petite Biblioth. provinciale, 1903, in-18. — J. Michelet, *Notre France,* 9e édit., Paris, Colin, 1907, in-18. — Vidal de la Blache, *Tableau de la géographie de la France* (*Histoire de France,* d'E. Lavisse, t. I), 3e édit., Paris, Hachette, 1908, in-4°. — J. Fèvre et H. Hauser, *Régions et pays de France,* Paris, Alcan, 1909, in-18.

Voyez en outre la *Revue Franc-Comtoise,* la *Revue des Deux Bourgognes, Recueil de l'Académie de Besançon, Mémoires et documents publiés par l'Académie de Besançon, Bulletin de la Société d'émulation du Doubs, Bulletin de la Société d'émulation du Jura, Bulletin de l'Académie de Besançon, Annales franc-comtoises, Bulletin de la Soc. grayloise d'émulation, Mémoires de la Soc. d'émulation de Montbéliard, Les Gaudes,* etc., etc.

CHANSONS POPULAIRES

CHANSON DES PÉTIGNAT[1]

C'est les garçons de Chèvremont — Qui sont partis pour la nation, — Qui sont allés *dedans* la guerre — Sans dire adieu à leurs maîtresses. — Que le mauvais tonnerre tue les Pé, pé, pé, — Que le mauvais tonnerre tue les Pétignat, — Vive les *gens de l'Ajoie!*

Quand il fut loin de son pays, — Le plus jeune s'en repentit; — Il s'en revient droit chez sa tante, — *Là* où sa belle elle *y* fréquente.

Eh! *bonjour,* ma tante Ali, — Est-ce que ma mie n'est point *par* ici? —

CHANSON DES PÉTIGNAT

Ç'a lès bôbes de Tchèvremont, (*bis*)
Que sont paitchis pou lai nation, (*bis*)
Que sont aivus dedans lai guerre
Sans dire aidue ai lu maitresses[2].
Que lou ma ten tiuait lès Pe, pe, pe,
Que lou ma ten tiuait les Petegnot,
Vive lès Aidjoulots! (*bis*)

Quand è fut louèn de son pays (*bis*)
Lou pu djuene s'en repentit; (*bis*)
E s'en revint drai tchê sai tante,
Lai vou sai belle elle y fréquente.
Que lou ma ten tiuait, etc.

È! dobondjoué, mai tante Ali; (*bis*)
A-c'que mai mie n'a pouèn po chi? (*bis*)

1. Cette chanson est extraite du *Glossaire patois de Montbéliard,* de Ch. Contejan. Montbéliard, imprim. Barbier, in-8°, 1876.
2. Mot français. Le patois dirait *bouène-aimée.*

Elle est *au* haut *dedans* sa chambre, — *Qu'*elle y pleure et qui s'y lamente.

Le beau galant monta *au* haut. — La belle a tiré ses rideaux : — Retirez-vous, je vous en prie, — De vous mon cœur n'a plus d'envie.

— Ma mie, faites-moi un bouquet — Qui soit de rose et de *lilas*, — Qui soit lié d'un ruban jaune. — J'ai fait l'amour; c'est pour un autre.

— Ma mie, faites-moi un mouchoir; — Faites-moi le plus beau mouchoir. — Faites-le long, faites-le large, — C'est pour essuyer mon visage.

— Allez-vous-en, je vous le dis. — Ma mie, je vous apporte ici — Un beau ruban de demoiselle. — Demeurez ici, lui dit la belle[2].

— Elle a i a dedans sai tchambre,
Qu'elle y puere et que s'y lamente.
Que lou ma ten tiuait, etc.

Lou bé golant montit i a. (*bis*)
Lai belle ait tirie sês ridas[1] : (*bis*)
Retirie-vôs, i vôs en prie,
De vôs mon cue n'ai pu d'envie.
Que lou ma ten tiuait, etc.

— Mai mie, faites-me z'in bouquet (*bis*)
Que feut de rose et de miguet, (*bis*)
Que feut loyie d'in riban djane.
— J'ai fait l'aimour ; ç'a pour iu atre.
Que lou ma ten tiuait, etc.

Mai mie, faites-me z'in mouètchu ; (*bis*)
Faites-me lou pu bé mouètchu. (*bis*
Faites-lou long, faites-lou lairdge,
Ç'a pou bin èchue mon visaidge.
Que lou ma ten tiuait, etc.

— Ollai-vôs-en, i vos lou dis. (*bis*)
— Mai mie, i vôs aippoutche ci (*bis*)
In bé riban de demoiselle.
— Demoère ci, li dyit lai belle.
Que lou ma ten tiuait, etc.

1. Le patois dirait *quaitchenes*. *Rida* est du français travesti.
2. En 1740, les paysans de l'Ajoie essayèrent de secouer la tyran-

LE BEAU PAYSAN[1]

— Madam' l'hôtesse, est-il permis
D'entrer dans votre auberge
Et de s'y restaurer?
— Entre, entre, beau paysan,
Mon mari est en campagne;
Entre, entre, beau paysan,
Mon mari n'est pas méchant.

— Madam' l'hôtesse, est-il permis
D'souper à votre table
Et de s'y goberger?
— Soupe, soupe, beau paysan,
Mon mari est en campagne;
Soupe, soupe, beau paysan,
Mon mari n'est pas méchant.

— Madam' l'hôtesse est-il permis,
D'coucher dans votre auberge
Et de s'y reposer?
— Couche, couche, beau paysan,
Mon mari est en campagne;
Couche, couche, beau paysan,
Mon mari n'est pas méchant,

— Madam' l'hôtesse est-il permis
D'filer au point du jour

ie de leurs princes-évêques. Ils étaient dirigés par Pierre Pétignat, le Courgenay, qui fit preuve d'une grande intelligence politique et l'un admirable patriotisme. L'évêque, fort effrayé, s'adressa au roi de rance, et nos soldats étouffèrent l'insurrection. Pierre Pétignat tant allé demander du secours à l'Etat de Berne, fut pris à Bellelay, son retour, et exécuté en place publique à Porrentruy, le 31 octo-ore. Il devait être tiré à quatre chevaux; mais l'évêque lui octroya la aveur d'être décapité préalablement. A ses côtés moururent sur l'é-chafaud Fridolin Lion, de Cœuve, et Jean-Pierre Riat, de Chevenez. Le corps de Pétignat fut écartelé, et ses membres furent cloués à un poteau, à l'entrée du village rebelle, « pour l'exemple ». L'évêque s'appelait Jean-Sigismond de Reinach. Rentrés *dans le devoir*, les opprimés eurent recours à leur arme habituelle, la chanson.

1. Ch. Beauquier, *Chansons popul. recueillies en Franche-Comté*. Paris, E. Lechevalier, 1894, in-8°.

Sans bourse délier?
— File, file, beau paysan,
Mon mari est en campagne;
File, file, beau paysan,
Mon mari n'est pas méchant.

LA VIEILLE DE MORTEAU[1]

A Morteau, y a-t-une vieille
Qu'a passé quatre-vingts ans;
La bribrambran, brambran
La vieille!
Qu'a passé quatre-vingts ans
La bribrambran!

Jean Droguet, qui la courtise,
Crut qu'ell' n'avait pas vingt ans,
La bribrambran, etc.

Jean Droguet, si tu m'épouses,
Tu seras riche marchand,
La bribrambran, etc.

Tu auras quatre-vingts vaches
Et autant d'argent vaillant,
La bribrambran, etc.

Il lui r'garda dans la bouche,
Il n'y trouva plus qu'deux dents.
La bribrambran, etc.

L'une faisait crique croque,
L'autre en faisait tout autant.
La bribrambran, etc.

Il lui r'garda dans l'oreille :
La mousse poussait dedans.
La bribrambran, etc.

Le mardi se fit la noce,
L'mercredi, l'enterrement.
La bribrambran, etc.

1. Petite ville du Doubs. Cette chanson est extraite du recueil de Max Buchon, *Chants populaires de la Franche-Comté* (Paris, Sandoz et Fischbacher, 1878, in-18).

JEAN-LOUIS BIZOT

(1702-1781)

Le curieux poème dont on lira plus loin un court fragment
st l'œuvre d'un Comtois du XVIIIe siècle, Jean-Louis Bizot, con-
seiller doyen du présidial de Besançon. « J.-L. Bizot — écrit
M. Alfred Vaissier — naquit à Besançon en 1702 et passa la plus
grande partie de sa vie à quelques pas du clocher de Jacque-
mart, en son hôtel, rue de la Madeleine, 3, et rue de l'Ecole, 6.
l mourut le 14 novembre 1781. Son père, dixième et dernier
nfant d'une famille de marchands, rue du Pont-de-Battant, était
levenu procureur du roi en la maîtrise des eaux et forêts.
ean-Louis, après avoir reçu une éducation complète, figura de
onne heure, en même temps que son père, au tableau des avo-
ats du parlement; puis il acheta une charge de conseiller au
ailliage, dont il remplit les fonctions avec beaucoup de zèle
t d'intégrité... » Respecté de tous, aimé de ses voisins pour
on obligeance, il l'était aussi pour son intarissable gaieté, dit
ncore Charles Weiss; à ce titre, on peut le considérer comme
n des plus distingués représentants de l'esprit gaulois dans
a cité bisontine. Naturellement caustique, il composa, dans le
atois de sa région, des chansons et des vers pleins de sel et
le gaieté, mais qui ne sont pas exempts de mauvais goût. De
outes les poésies si nombreuses qu'il a composées, les seules
onnes sont : *L'Arrivée dans l'autre monde d'une dame habillée
n panier*, Besançon, C. Gobillot, 1735, in-8°) et *La Jacquemar-
ade* (Dôle, J.-B. Tonnet, 1753, in-12), poème épi-comique où,
l'occasion du rétablissement du jacquemart de l'église de
ainte-Madeleine, alors en pleine reconstruction, il a raillé as-
ez plaisamment ses compatriotes. Plusieurs traits dirigés con-
re les principaux membres de l'Académie de Besançon, alors
aissante, et la critique de quelques actes de l'autorité locale
ui firent, dit-on, refuser la permission d'imprimer ce badinage.
l consentit à supprimer les passages incriminés; mais en les
établissant à la plume, dans un petit nombre d'exemplaires,
l y joignit des explications beaucoup plus malignes que le
exte. Ces exemplaires sont très rares. *La Jacquemardade* a été
réimprimée récemment avec tout un appareil critique, des notes

philologiques et historiques, par M. Alfred Vaissier, sous les auspices de la Société d'émulation du Doubs (Besançon, impr. Dodivers, 1901, in-8°), et la satire *Les Paniers* a fait l'objet d'une étude de littérature comparée, publiée par M. Arthur Rossat dans les *Archives suisses des traditions populaires* (Bâle, 1904). Voyez *Les Paniers, poème en patois bisontin, traduit en patois jurassien par Ferdinand Raspieler, curé de Courrouxx.* Dans ce dernier et savant travail, M. Rossat s'est plu à rechercher les analogies qui existent entre le texte de notre poète et celui des manuscrits d'un autre patoisant du Jura suisse sur le même objet.

Bibliographie. — Alfr. Vaissier, *Notice sur J.-L. Bizot,* édit. de *La Jacquemardade,* Besançon, 1901, in-8°.

LES PANIERS[1]

...Sur les places, aux fenêtres, aux maisons, aux églises,
On ne voit que donzelles et filles fourmiller.
Il semble[1] que ce soit souvent de gros essaims d'abeilles.
L'une rit, l'autre saute et une autre se trémousse.
Elles ne pensent qu'au plaisir depuis le grand matin.
Elles se fourrent partout, aux veillées, aux festins,
Aux assemblées de fêtes, aux danses, aux promenades;
Mais il leur faut surtout de jolis camarades.

TEXTE

...Sus las piaice, as fenetre, as moëson, as moutier,
On ne voit que Donzelle et Feille grevillie.
Y semble être souvent das grous jetton d'aibeille;
L'enne rit, l'autre saute, et n'autre que j'aibeille;
Ne pensan qu'au plaisi dépeu lou grand maitin;
Le se fouran pattout, as voillie, as festin,
As aissemble de Fête, as danse, as proumenade :
Main y lieus fau suttout de jouli camarade.

1. L'extrait du poème des *Paniers* que nous publions ici est emprunté à l'ouvrage cité plus haut, de M. Arthur Rossat, *Les Paniers poème en patois bisontin, trad. en patois jurassien par F. Raspieler* etc. On sait que M. Rossat a traduit tout à la fois la version de Bizot et celle de Raspieler.

les dansent, elles font les folles, sautent et bondissent
out comme des chevreaux qui sautent au printemps.
les s'en vont levant le nez, comme feraient des biches,
s filles du commun aussi bien que les riches.
antôt on les chatouille, on les embrasse aussi;
s *saloupes* ne font que rire de tout.
n beau *mistifrisé* sous le bras les promène,
ar les rues, par les prés les mène et les ramène;
lles sont plus éventées que des pages de cour.
out le jour elles tournaillent et font plus de cent tours.
es jeunes malotrus leur content des fleurettes;
lles savent répondre au ton et chantent des sornettes.
Elles ont inventé des habits qui nous profitent bien,
u'on appelle paniers ou bien vertugadins.
lles ont inventé cet habit pour bien beaucoup d'usages,
our celles qui sont laides ou qui ne sont pas sages,
es déhanchées, les boiteuses et les bossues aussi,
es corps tout de travers; le panier couvre tout.
uand les filles se sont laissé gâter la taille,
lles se les affublent pour cacher leurs merveilles;
lles portent dessous, souvent, de gros paquets;

Le fringau, brioulan, gingan et bezeillan,
Tout comme das chevris, que sautan au printan,
L'en vant levant lou na coume ferin das biche,
Las Feille di coumun, aussi bin que las riche.
Tantôt on las gatoille, on las embraisse aitout;
Las saloupe ne fant que de rire de tout;
In bé mistrifrisi su lou brait las proumenne,
Pa las ruë, pa las pra, las mènne et las raimenne,
Le sont pu aivanta que das Paige de Couot;
Tout lou jou viroyan et fant pu de cent touot.
Das juenes Gaulegrus lieu contan das fleurette;
Le sçant répondre au ton, et chantan das sournette.
L'ant jaubla das haibits que nous proufitau bin :
Qu'on aipelle Penie, ou bin Vertugadin :
L'ant inventa staibit pou bin bécou d'usaige,
Pou celles que sont peutte, ou que ne sont pas saige,
Las airanchie, las canche, et las boussue aitout,
Las coe tout de traiva; lou penie couvre tout.
Quand las Feille se sont laisie gata lai teille,
Le se las affublan pou caichie lieus marveille,
Elle pouttan desou souvent de grou paiquet

Elles n'en disent rien, se moquent du caquet.
Elles sont fines; cette mode est un couvre-malice,
L'effet de leur adresse et de leurs artifices.
Dans ces habits, elles sont comme des girouettes,
Renflées comme des tours, plus larges que des vans.
Tu rirais de les voir quand elles entrent dans une églis
Car ce n'est pas pour elles une petite entreprise.
Comme de grosses cloches, en ces habits affreux,
Elles semblent un battant qui pendille dessous.
Chacun en dit la sienne et chacun les satirise.
Elles n'ont honte de rien, elles laissent tout dire.
Vois! dit l'un, il semble que ce soit un gros moulin à vent.
— Tu as bien dit, redit un autre; je crois que tu as raiso
Celles qui les portent ne sentent rien de bon.
Leurs paniers sont remplis de marchandise à vendre,
Bien fou qui s'y fie trop; gare de s'y surprendre!
Elles sont comme ces rosses [aux] foires tant montrées.
Personne n'en veut plus; elles sont des bêtes décriées.
Un garçon l'autre jour menant de ces donzelles
Promenant sous le bras deux de ces écervelées (?),
Ressemblait à ces ânes ou à ces grands mulets

Elle n'en disan ran, se mouquan di caquet.
Le sont finnes, ste moude ot in couvre malice
L'effet de lieus aidresse, et de lieus artifice.
Dans ças haibits le sont coume das tounevant,
Renfla coume das touots, pu larges que das vant.
Te riro de las voë quand l'entrant dans n'Eglise,
Ca ce n'ot pas pou lieus ne pettete entreprise.
Coume de grousse clouche, en ças haibits affrou,
Le semblan in baittant que pangoille desou.
Chaicun en dit lai sienne et chaicun las satire,
Ne l'ant honte de ran, elle laissan tout dire.
Ga! dit l'un, y semble être in grou melin ait vant...
Tés bin dit, redit n'autre, y crai que tés raison,
Celles que las pouettan ne sentant ran de bon;
Lieus penier sont rempli de marchaindise ai vendre,
Bin fo que s'y fie trop, gaire de s'y surprendre.
Le sont coume ças rosses foire tant montra
N'un n'en veut pu, le sont das bête daicria :
In Gachon l'autre jou, menant de ças Donzelle,
Proumenant su lou bret dou de ças Gaulemelle,
R ssembla de ças anes ou de ças grand mulet,

ui portent des paniers qui pendent çà et là.
es dames qui étaient sages et se moquaient des folles,
ommencent d'en porter, tout comme ces écervelées.
vec cette mode-ci, nous ferons nos choux gras...

Que pouettant das penie que pendant çai qu'ai let.
Das Daime qu'étint saige et se moquin das foule,
Commençan d'en poutta, tout coumo ças brioule,
Aivo ste moude qui nous feran nos chos gras...

ADRIEN DE LEZAI-MARNESIA

(1730-1800)

Né en 1730, à Metz selon les uns, à Besançon selon les a
tres, Claude-François-Adrien de Lezai-Marnésia appartenai
une vieille famille comtoise. Il servit dans le régiment du
avec Vauvenargues, et habita par la suite, jusqu'en 1789, sa te
de Saint-Julien, près de Lons-le-Saulnier. Il avait eu, dans
jeunesse, pour précepteur Cl.-M. Giraud, qui, poète lui-mên
l'encouragea à cultiver les Muses. Généreux et humain, Lez
Marnésia abolit la main-morte et la corvée sur ses terres lon
temps avant qu'il fût question de cette réforme. Cela ne l'e
pêcha point d'être persécuté au moment de la Révoluti
française. Député du tiers, il s'exila en 1790, revint en 1792
languit dans les prisons bisontines. La chute de Robespie
le sauva. Il vécut par la suite dans sa province et se livra
toute sécurité à sa passion des belles-lettres. Son *Essai sur
nature champêtre,* poème en plusieurs chants, publié d'abord
1787 (Paris, Prault, in-8°), puis réimprimé avec des modifi
tions, sous ce titre *Les Paysages* (Paris, Louis, 1800, in-8°), l'
née même de sa mort, a fixé sa réputation. Philippon La Ma
leine a fait l'éloge de cet homme de bien, dont les vers, p
manquer de force, n'en sont pas moins d'un honnête agréme
« ... J'ai eu, dit-il, le bonheur d'être lié avec lui, et je conserve
souvenir bien cher des jours que nous avons passés ensem
dans ses beaux jardins de *Moutonne.* C'est là que je l'ai
composer son *Epître à mon Curé,* où la plus douce sensibil
s'embellit des charmes de la plus douce poésie. Il ne voulait
la publier ; ce fut moi qui, presque à son insu, la fis insérer d
l'*Almanach des Muses...* » Elle parut en effet dans cette feu
en 1780.

Bibliographie. — S. Philippon La Madeleine, *Dict. port
des poètes français,* etc., Paris, Capelle et Renaud, 1805.
Eug. Tavernier, *La Poésie et les Poètes en Franche-Comté av
le dix-neuvième siècle,* Paris, Lemerre, 1886, in-8°.

ÉPITRE A MON CURÉ

Patriarche de mon village,
Pasteur d'innocentes brebis,
Guide éclairé, prêtre doux, ami sage,
Je quitte les pompeux lambris,
Pour voler dans mon hermitage.
Loin des méchans et loin des sots,
Je vais dans mon manoir, tranquille,
Goûter des plaisirs purs ignorés à la ville,
Jouir de l'amitié, me livrer au repos.
Je vois déjà la nature sourire;
Son front est couronné de fleurs;
Je sens déjà qu'elle m'inspire
Des vers plus doux et de plus douces mœurs.
Ne crois pas que, semblable aux riches imbéciles,
Qui traînent dans les champs leurs soins et leurs soucis,
J'aille porter dans nos asyles
Le luxe et le ton de Paris.
Suivis de coquettes futiles,
D'artistes et de beaux esprits,
Ils changent bien de domiciles,
Mais ils ne changent pas d'ennuis...
Ah! ces beaux jours, ces jours si pleins d'appas,
Ne luisent plus sur la France éplorée.
L'âge d'or étoit l'âge où l'or ne régnoit pas.
Mais dans notre demeure agreste,
Où l'on ne voit ni riches, ni seigneurs,
Le crépuscule nous en reste,
Et son feu réchauffe nos cœurs.
J'y sens le charme d'être père;
J'y sens la douceur d'être époux,
Et chacun des jours qui m'éclaire
Me promet des jours aussi doux.
Il faut en convenir : la nature nous donne
De vrais plaisirs pour tous les tems.
Dédommagé par les fruits de l'automne,
Je ne regrette pas les roses du printems.
Si je n'ai pas les feux du premier âge,

Si par des yeux fripons, par un joli corsage,
Je ne me laisse plus charmer,
Plus libre, plus heureux, plus sage,
J'aime ce que je dois aimer.
De l'amitié la vive flamme
Te fait jouir de mon bonheur;
Chaque sentiment de mon âme
Est un sentiment pour ton cœur...
Parlons, si tu le veux, de nos prés, de nos champs ;
Rappelle-toi ces fraîches matinées
Où l'hyver règne encor sur les plantes fanées,
Où l'éclatant soleil fait briller les glaçons.
En vrais amans de la nature,
Nous allions, malgré la froidure,
Espérer une fleur, épier des bourgeons.
Chaque instant semblait nous promettre
Pour le lendemain un plaisir;
En nous, chaque instant faisoit naître
Un nouvel intérêt, un espoir, un désir.
Heureux, cent fois heureux, l'homme simple et champêtre!
Son bonheur n'est jamais suivi d'un repentir.
Coulez rapidement, volez, heures trop lentes :
Rendez-moi les objets d'un innocent amour ;
Rendez-moi ces berceaux, ces retraites charmantes,
Qui nous cachoient aux feux du brûlant Dieu du jour.
On y jouit du spectacle sublime
Des monts qui s'élèvent aux cieux;
On y voit le Jura, dont l'orgueilleuse cime
Arrête la foudre des dieux.
Tandis que des ardeurs cruelles
Dévorent tout pendant l'été,
L'œil de ses neiges éternelles
Contemple avec respect l'éclatante beauté.
L'esprit plus fier, à l'aspect des montagnes,
Vole, plane sur leurs sommets;
Errant sur les vastes campagnes,
Il s'élève à de grands objets.
Guidé par des lois incertaines,
Il voit dans les pays divers
L'homme accablé sous le poids de ses chaînes
Déplorer lâchement ses ennuis et ses peines...

Mais je m'élève trop, je prends un vol superbe;
La prudence le veut, cher pasteur, descendons :
Sous nos verds peupliers, foulons humblement l'herbe,
Et revenons à nos moutons.
Ils sont conduits par des bergères
Douces, innocentes comme eux.
Ah! permets-leur, sous les yeux de leurs mères,
La danse, la gaîté, les jeux.
Pour être toujours vertueux,
Ne devenons jamais sévères.
Sous les rustiques toits appelons le plaisir;
Qu'il vienne aux doux sons des musettes;
Pour les hameaux embellissons les fêtes :
C'est aux hameaux qu'on a droit d'en jouir.
Les habitans de mon village,
La bêche en main, ont orné mon séjour;
C'est par leurs soins qu'il me plaît davantage;
Je leur dois des soins à mon tour.
Je dois écarter d'eux les soucis, la misère,
Les consoler, les aimer, les servir.
Ainsi que toi, le Ciel m'a fait leur père;
A ce nom seul je me sens attendrir.
O mon pasteur! ma plus douce espérance
Est de couler au sein de l'innocence
Mes paisibles jours avec eux...

(*Almanach des Muses,* 1780.)

CHARLES NODIER

(1780-1844)

Charles Nodier naquit à Besançon le 29 avril 1780. Fils d'u avocat, ancien professeur à l'Oratoire, il commença ses étud avec son père, puis suivit à Strasbourg les leçons du célèb helléniste Euloge Schneider. Elu à douze ans membre de Société des Amis de la Constitution de Besançon, il fit part d'une députation déléguée à Pichegru, pour le féliciter de victoire sur les Autrichiens. Après la Terreur, il entra à l'Eco centrale de Franche-Comté et en sortit à dix-sept ans, biblio théaire-adjoint à Besançon. Sa jeunesse fut orageuse et indi ciplinée. Il eut des démêlés qui l'obligèrent à quitter la pr vince. A peine arrivé à Paris, en 1800, il brûla de faire figu dans les groupes, écrivit au *Citoyen*, rédigea des mémoir scientifiques et publia sous le manteau la fameuse ode *La N poleone* (s. l., 1802, in-8°). Recherché par la police pour cet violente diatribe et découvert, il fut tout d'abord enfermé Sainte-Pélagie, puis ramené de brigade en brigade jusqu'à ville natale, avec ordre d'y demeurer en surveillance. Il cont nua à Besançon sa propagande contre le gouvernement cons laire. Impliqué dans un complot dont le but était, dit-on, u alliance des royalistes et des jacobins, il s'enfuit dans les mo tagnes du Jura. Après une vie errante de quelques mois, demande et obtient une chaire de littérature à Dôle. Il se m rie. On le croit fixé; c'est une erreur. Mal rétribué, il repart l'aventure, se fait secrétaire d'un riche Anglais bibliophile, S Herbert Croft, séjourne au loin, en Illyrie, à Laybach, et rentre à Paris que pour prendre cette place de bibliothécai de l'Arsenal qu'il gardera jusqu'à la fin et où il s'illustre non seulement par un immense labeur, mais par son influen sur la littérature romantique. Pendant de longues années, s salon sera tout à la fois le rendez-vous de plusieurs générati d'artistes et de toute l'Europe littéraire.

Charles Nodier mourut le 27 janvier 1844, à soixante et un a Il était depuis dix ans de l'Académie française. Sous la Rest ration, il collabora aux *Débats*, à *La Quotidienne*, etc. Il fon de plus le *Bulletin du Bibliophile*.

C'est pendant ses longues courses à travers le monde qu

ivit quelques-unes de ses nouvelles franc-comtoises et rima poésies. Comme ses compatriotes, il garda un amour pro-d, ardent, pour la terre natale. Il le fit voir en donnant cette vre de piété qui est en même temps une œuvre d'érudition : *yages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* ris, Didot, 1820, in-8°). Ses premiers vers parurent sous ce e : *Essais d'un jeune Barde* (Paris, Cavanagh, 1804, in-12) ; il blia ensuite *Les Tristes ou Mélanges tirés des tablettes d'un cidé* (Paris, Debray, 1806, in-12). Enfin, en 1827, l'éditeur De-ıgle réunit tous ses poèmes et en forma un élégant recueil *ésies de Charles Nodier rec. et publiées par M. Delangle*, etc.). livre eut deux éditions. Il y a de jolies pièces locales dans œuvre de Charles Nodier, mais rien n'honore plus le pays qui vit naître comme cette *Napoléone* de scandaleuse mémoire, où trouvent exprimées avec force la passion de la liberté et la ine de l'usurpateur qu'on trouve chez tout bon Franc-Comtois.

Bibliographie. — Louis de Loménie, *M. Nodier, par un homme rien*, 1842, etc. — Gratet-Duplessis, *Notice bibliogr. des ouvr. Ch. Nodier*, 1844, etc. — Francis Wey, *Vie de Ch. Nodier*, 44. — Sainte-Beuve, *Charles Nodier*, Revue des Deux Mondes, 40, II, p. 377-409. — Ph. Boyer, *Ch. Nodier poète*, Bulletin du blioph., 1862, p. 834-839. — Mme Ancelot, *Les Salons de Paris*, édit., Paris, Tardieu, 1858. — J. Janin, *Ch. Nodier*, *V. Hugo A. de Vigny chez Lamartine à Saint-Point*, Bulletin du Bi-ioph., 1866, p. 361. — Mme Menessier-Nodier, *Ch. Nodier, épi-des et souvenirs de sa vie*, etc., 1867. — P. Mérimée, *Portr. histor. littér.*, etc., 1874. — J. Levallois, *Nodier d'après sa corresp. édite*, etc., Correspondant, 1879, CXIV, p. 326. — Montégut, . *Nodier, les Années de jeunesse*, Revue des Deux Mondes, 82, LI. — Ed. Grenier, *Souvenirs littér.*, etc., 1894. — G. Gazier, *n ms. autobiogr. inéd. de Ch. Nodier*, Besançon, Dodivers, 1905. Michel Salomon, *Charles Nodier*, Paris, Perrin, 1907 ; etc.

LE RETOUR AU VILLAGE

Je vais revoir mon village,
Les lieux que j'ai tant chéris,
Et la montagne sauvage,
Et les églantiers fleuris :
Douce trêve
Qu'un long rêve

Qui s'achève
Laisse encore à mes esprits.

Je verrai la croix qui penche
Au front des rochers alpins,
Et les tapis de pervenche,
Et les halliers d'aubépins,
Et la mousse
Qui repousse,
Molle et douce,
A l'abri des noirs sapins.

Je reverrai la bruyère
Qui s'incline en gémissant,
Je reverrai la clairière
Où le ruisseau va glissant,
Et son onde
Vagabonde,
Qui féconde
Le pacage verdissant.

Voici la vieille ramée
Où, dans ses riches habits,
La luciole enflammée
Tombe en nuages subits,
Quand son aile
La décèle
Et recèle
Les feux de mille rubis.

Mais je ne verrai plus Lise,
Après un joyeux banquet,
Essayer devant l'église
Le jeu de son œil coquet,
Et surprise,
Par méprise,
A la brise
Abandonner son bouquet.

Mais je ne verrai plus Flore,
Qui chantait tous les matins;
Mais je ne verrai plus Laure,
Boudeuse aux regards mutins :
Clémentine,

Augustine,
Et Justine,
Joli trio de lutins.

Le soleil, toujours le même,
Parcourt les chemins tracés;
Et de son beau diadème
Nuls traits ne sont effacés.
Ce qui passe
Et s'efface,
C'est la trace
Des plaisirs qui sont passés.

(*Poésies*, 1829.)

AIMÉ DE LOY

(1798-1834)

Jean-Baptiste Desloye, ou, pour laisser à son nom la tournur aristocratique qu'il s'avisa plus tard de lui donner, Aimé d Loy, naquit à Plancher-Bas (Haute-Saône) le 3 ventôse an V (21 février 1798). Il fit ses études successivement en Alsace, Besançon et à Dijon, commença son droit à Strasbourg et l finit à Toulouse. Nous ne savons s'il dut au désordre de so éducation l'incertitude de son destin, mais il est hors de dout que sa vie fut l'aventure la plus inattendue, la plus déroutant la plus contradictoire qu'il soit possible d'imaginer en un temp où le romantisme n'excluait point l'extravagance. Tandis qu'i envoyait des vers à l'*Almanach des Muses,* il prenait la directio d'une papeterie dans la Haute-Saône. Il se mariait, et, loin d fonder un foyer, il délaissait les siens, abandonnait son indus trie et s'expatriait. La fortune, néanmoins, lui souriant, il fon dait un journal au Brésil, prenait une réelle influence dans c Etat, devenait le favori de l'empereur Pedro, et, à peine possession d'une charge à la cour, rentrait précipitamment Europe.

Nomade, aventureux, inquiet, il passa tour à tour à Paris, Angleterre, en Belgique, à Genève, en Portugal, dans l Pays-Bas, séjourna dans diverses provinces, occupa à Lyon l fonctions de secrétaire d'une Académie, dirigea successive ment le *Mercure Ségusien,* à Saint-Etienne, le *Mémorial de Scarpe,* à Douai, écrivit à la *Gazette de Franche-Comté,* et, apr cent tours et mille aventures, vint terminer non loin de sa pro vince, le 26 mai 1834, une existence si agitée. Ce fut son pre mier instant de repos. Bien doué, mais incapable de se fixer de poursuivre un but unique, Aimé de Loy compromit de rée dons, gâcha cent existences et ne laissa, pour marquer sa pla ici-bas, que la matière de deux recueils de poèmes aujourd'h bien oubliés : *Préludes poétiques* (Lyon, chez tous les libraire 1827, in-12) et *Feuilles au vent* (Lyon et Paris, 1840, in-8°). E core faut-il observer que le premier de ces volumes dut le jo à des circonstances presque indépendantes de sa volonté, que le second fut formé des pages que ses amis recueillire

près sa mort. On l'a dépeint exactement vers ses derniers ours. « C'était, dit un de ceux qui l'ont connu à cette époque, ne excitation de tête et une agitation de corps extraordinaires, n besoin de mouvement insatiable ; il marchait dans les rues 'un pas hâtif, tête baissée, ne regardant personne ; on le surprenait, la nuit, errant dans les bois; le jour, sa promenade avorite était au cimetière. Aussi nul ne fut-il étonné lorsqu'on apprit à Saint-Etienne qu'une fièvre cérébrale mettait ses jours en danger... »

Admirateur d'André Chénier, élève de Lamartine, Aimé de Loy ne rappelle ni la grâce du premier ni la puissance évocatoire du second; mais il a montré une maîtrise précoce du vers, un réel sentiment de l'harmonie, qui le distinguent des rimeurs de son temps. Bien qu'un peu sèches, les strophes de ses *Préludes*, pages écrites entre la vingtième et la vingt-cinquième année, nous font regretter que ce poète n'ait pas donné de meilleurs instants à un art pour lequel il semblait destiné.

BIBLIOGRAPHIE. — Antoine Bereur, *Un Poète oublié, Aimé de Loy*, Besançon, typogr. Jacquin, 1905, in-8°.

LES FRANCS-COMTOIS

A mon illustre compatriote
Charles Nodier.

Vois-tu ces monts altiers où couve la tempête?
C'est là qu'est le séjour de l'aigle et du poète.
Homme libre, ces rocs t'offrent leur boulevard;
C'est parmi leurs sommets que, versant sur le monde
Sa lumière féconde,
La liberté s'assied comme sur un rempart.

Rendez-moi ce nid d'aigle, où, belle d'espérance,
Dans un air vif et pur s'éleva mon enfance!
Menez-moi sur ces monts, d'où, mesurant les cieux,
Le poète inspiré, fils de la Séquanie,
Sur l'aile du génie,
Comme le roi des airs, s'envole aux pieds des dieux!

O Comté, mon pays! ô terre de franchise!
De quels noms éclatants ton nom s'immortalise!
Ton Jouffroy de Platon ranime le flambeau;
Doux pays! sous ton ciel du poète de Dôle

Rayonne l'auréole,
Et d'un autre Domat n'es-tu pas le berceau?

Comté, c'est dans ton sein qu'est né l'*enfant sublime*
Qui prit, si tendre encor, son élan vers Solime;
Tercy de tes bosquets charma l'asile vert,
Delort fait dans ses chants passer du luth d'Horace
La mollesse et la grâce,
Et d'un double laurier son front noble est couvert.

Ah! quand l'astre divin fut voilé d'un nuage,
N'est-ce pas ton Nodier qui, né pour un autre âge,
Debout sur le Jura, loin des chemins frayés;
Jetait ce cri sublime et de forte mémoire,
Que l'écho de l'histoire
Portera d'âge en âge aux tyrans effrayés?

Vous qui dans un temps libre osez parler d'entraves,
Que faisiez-vous alors? Répondez, vils esclaves!
Vous baisiez, à genoux, les carreaux de César.
Républicains d'un jour, en flattant son ivresse,
Votre avide bassesse
Pour nous fouler aux pieds se traînait à son char.

Mais lui, digne toujours de sa libre origine,
Refusait de passer sous la Fourche-Caudine!
Conservant de nos monts la robuste fierté;
Quand la foudre éclatait sur l'Europe tremblante,
Sa lyre indépendante
Des affronts de Sylla vengeait la liberté!

De l'Elide aujourd'hui nous ouvrant la barrière,
Il est des Séquanais la vivante bannière;
Compagnons, sous ses yeux illustrez vos travaux!
Courage!... et pour ravir la palme triomphale,
Sur la borne fatale
Ecrasez, en passant, les chars de vos rivaux!

(*Préludes poétiques*, 1827.)

MAX BUCHON

(1818-1869)

Maximin ou Max Buchon naquit à Salins (Jura) le 8 mai 1818[1]. Privé de bonne heure de sa mère, il fut élevé rudement par son père, ancien officier de l'Empire. Il fit ses études d'abord au petit séminaire d'Ornans, puis chez les Jésuites de Fribourg (Suisse), où il eut pour condisciple et ami son compatriote Gustave Courbet, le futur peintre. Héritier d'une honnête fortune, ses classes terminées, il voyagea, tantôt parcourant vallées et montagnes, tantôt assistant aux cours des Universités. En 1839, de retour en Franche-Comté, il publia, à Besançon, un petit recueil de poèmes intitulé *Essais poétiques*, que Courbet illustra de quatre lithographies[2]. Ce fut un assez médiocre début. Cinq ans plus tard, en 1844, il donna à Arbois un second volume de vers, où il se révéla cette fois comme un bon chantre du terroir. Epris non seulement de lyrisme, mais impatient de jouer un rôle dans la mêlée sociale, il collabora la même année aux feuilles libérales du Jura. Gagné aux idées nouvelles, de libéral qu'il était vers 1846, il se fit républicain. En 1848, il rédigea le *Démocrate salinois*, puis écrivit au *Peuple* de Proudhon. Poursuivi, au lendemain du coup d'Etat, par la police et la servile magistrature de l'Empire, il fut condamné, pour délit de presse, à trois mois de prison. Afin d'éviter les rigueurs de la geôle, il s'enfuit en Suisse et se réfugia à Berne dans une petite maison de campagne, au milieu des bois. Trop fier pour faire sa soumission, il attendit des jours meilleurs et, plein de foi en l'avenir, se livra plus que jamais aux douceurs des lettres. Les années d'exil exercèrent une grande influence sur sa destinée d'écrivain. Quand il rentra en France, en 1856, il comptait déjà un bagage respectable. Il avait successivement donné au public une traduction de quelques poésies de Hebel, puis des pièces de Kœrner, de Uhland et de Heine, un texte français des *Scènes villageoises d'Auerbach* et des récits bernois de Gothelf.

En 1854, la *Revue des Deux Mondes* avait, grâce à Champ-

1. Jules Troubat donne cette autre date : 15 avril 1818.
2. Voy. *Les Gaudes*, 1er sept, 1906.

fleury, accueilli deux de ses nouvelles composées à Berne : *Le Matachin* et *Le Gouffre gourmand,* productions d'une vérité saisissante qui devaient, par la suite, faire la matière d'un volume publié en 1858 chez l'éditeur Michel Lévy. Lié avec tous les artistes de son temps et surtout avec les précurseurs du « réalisme littéraire », Max Buchon ne quitta plus sa province, et c'est au lieu même où il vit le jour, et qu'il ne cessa de glorifier, qu'il fut enlevé, le 17 décembre 1869, dans toute la force de l'âge, à ses plus chères affections. Encouragé par ses amis et surtout par Champfleury, qui le tenait en profonde estime, Max Buchon avait donné successivement une troisième nouvelle : *Le Fils de l'ex-maire* (1857), des *Poésies franc-comtoises* (Paris, M. Lévy, 1862); *Salins-les-Bains et ses Eaux* (1862); *Noëls et Chants popul. de la Franche-Comte* (1863); de *Nouvelles Poésies comtoises* (1868), diverses lettres et brochures de circonstance relatives à des questions locales ou politiques. Entre temps, il avait collaboré à la *Revue littéraire de Franche-Comté* et au *Jura*, journal dirigé par Jules Grévy. Il laissait, en outre, une traduction des *Contes populaires* des frères Grimm (1869).

Depuis 1848, il était connu du grand public et apprécié de ses plus illustres confrères. George Sand en 1857, Sainte-Beuve en 1862, Victor Hugo en 1863, plus tard Monselet et Banville, saluèrent de quelques lignes flatteuses le sincère écrivain comtois. Le meilleur de ses œuvres a été réuni en 1878 (Paris, Sandoz et Fischbacher) et forme trois volumes où se trouvent, avec ses poésies et ses traductions, quelques-unes de ses nouvelles et les *Chants populaires de la Franche-Comté.*

Ce n'est point en vain qu'on a écrit que Max Buchon s'est appliqué à imprimer à ses poèmes le caractère franc-comtois. Il n'a pas seulement décrit les plus beaux paysages de sa province, il s'est fait l'interprète des vieux usages et a restitué jusqu'aux anciennes chansons du terroir...

Champfleury a donné de lui ce portrait vigoureux : « Fils d'un ancien militaire, Max Buchon en avait gardé l'empreinte héréditaire; une sorte d'estafilade qui, sillonnant l'une de ses joues, semblait une ancienne cicatrice de coup de sabre, et la physionomie résolue de l'homme faisait penser à quelque capitaine d'infanterie retiré dans ses foyers avant l'âge. Mais cette impression ne venait que d'un premier aspect. Ses yeux, qui étaient bons, purs, bien regardants et, malgré tout, songeurs conservaient trace des mélancolies d'un enfant dont la jeunesse a été douloureusement comprimée... »

Bibliographie. — Ch. Baille, *Max Buchon,* Le Doubs, 18 déc. 1869. — Champfleury, Préface aux *Œuvres de Buchon,* édit. de 1878, t. Ier. — A. Mandrillon, *Causeries franc-comtoises,* Besançon, Ch. Marion, Morel et Cie, 1882, in-8°. — Jules Troubat

Une Amitié à la d'Arthez : Champfleury, Courbet, Max Buchon, Paris, Duc, 1900, in-18. — Voir aussi dans le journal *Les Gaudes : Un Poète franc-comtois, Max Buchon*, 1er sept. 1906.

LE COCHON

Tiens, mange, gros goulu ; tiens, mange, insatiable ;
Peut-être oublieras-tu de crier comme un diable,
Quand ta gueule sera garnie, et, Dieu merci !
Dans un mois nous pourrons, nous, te manger aussi.

Car n'imagine point que ce soit pour ta laine
Qu'ainsi trois fois le jour on te sert auge pleine,
Et que longtemps gratis tu feras ce métier
De fainéant, de coq en pâte, de rentier.

Tu ne sais pas, vraiment, quelle épargne première
Il me fallut, à moi, pauvre maigre fermière,
Pour aller te payer, en beaux écus glissants,
Tout petit, sur la foire, aux maquignons bressans.

Vous étiez là des tas, parqués dans quelques planches ;
Dès l'abord je pris goût pour tes épaules blanches
Et pour ton ventre creux, par où, quoique petit,
Je vis que tu serais d'assez bon appétit.

Sans faire attention à tes cris de détresse,
Je te mis à la patte un fort lien de tresse,
Et marche... Te voilà, des pieds et des genoux,
Comme un vrai chien d'aveugle, en route pour chez nous.

Ici, chacun pour toi d'éloges fut prodigue ;
Mes deux derniers marmots, en voyant ta fatigue,
S'émurent même, au point qu'ils voulaient bravement
Faire écuelle commune avec toi constamment.

Le fait est qu'il n'est pas rare qu'on les surprenne,
Les deux, sur ta pâtée, à lever leur étrenne ;
Ce qui, bien calculé, n'empêche pourtant point
Que vous n'ayiez tous trois bien assez d'embonpoint.

Après tout, plus d'un pauvre envierait ta pitance.
Ici, chacun te traite en oiseau d'importance ;

A midi, c'est toujours toi qu'on sert le premier;
De la ferme on pourrait te croire le fermier.

Pour dormir n'as-tu pas des flots de paille tendre
Où tu peux à plaisir béatement t'étendre,
Tandis qu'avec nos bœufs, nos gens et nos chevaux,
Nous suons tout l'été, nous, par monts et par vaux?

Et quand on rafraîchit tes draps de la huitaine,
Tous les samedis soirs, Dieu sait, vers la fontaine,
Si j'use sur ton dos des torchons dans ma main,
Pour que tu sois aussi tout beau le lendemain!

Sur ton derrière, alors, si peu que tu t'assoies,
L'eau d'une perle ornant chacune de tes soies,
Ne trônes-tu pas, dis, en de pareils moments,
Comme un roi tout couvert d'or et de diamants?

Mais à force de glands, d'avoine et de laitage,
Te voilà gras à fendre l'ongle; un triple étage
De plis cercle déjà chacun de tes jambons,
Et prouve qu'à saler ils seraient déjà bons.

Vienne la Chandeleur, ou bien la mi-carême,
Et pour notre boudin j'apprêterai ma crème;
Et nous te coucherons sur le fatal cuveau,
Où nos gens par les pieds te tiendront comme un veau

C'est moi qui recevrai, dans une seille blanche,
Ton sang, après avoir bien retroussé ma manche,
Et plus sous le couteau ta gueule hurlera,
Et meilleur, c'est connu, notre boudin sera.

Le boudin! Ah! c'est là que mon adresse brille,
Pour gonfler ce boyau, qui fond quand on le grille,
Et mettre juste à point, dedans, tout ce qu'il faut,
Pour que les plus gourmands le trouvent sans défaut!

Sitôt qu'auront fini tes hurlements féroces,
Afin d'avoir du poil pour en faire des brosses,
Dans de l'eau bien bouillante, on te mettra tout rond;
Et, quand tu seras cuit, nos gens t'épileront.

Puis, pour mieux te prouver combien on t'apprécie,
Nos enfants se battront pour avoir ta vessie,
Sauf à la mériter, dès qu'on le leur dira,
En t'embrassant, ma foi!... partout où l'on voudra!

J'ai, depuis l'an dernier, un reste de potasse
Et du fenouil aussi dans une vieille tasse,
Du santal, des hauts-goûts, tout ce qu'il faut enfin
Pour obtenir un lard du fumet le plus fin.

Sans compter l'odorant genévrier sauvage,
Dont nos gens auront fait depuis longtemps ravage,
Sûrs et certains que rien ne peut équivaloir
Pour fumer la dépouille au sortir du saloir.

Un grand morceau de lard, bien ferme et bien rougeâtre,
D'andouilles encadré, comme un saint près de l'âtre,
Il n'est pas de tableaux, d'or fin tout reluisants,
Qui nous allèchent plus, nous autres paysans.

Du lard avec des choux bien cuits à l'étouffée,
C'est le plat dont je suis, pour moi, le plus coiffée,
Sans compter les parents, les amis qui viendront
Au gala du boudin, et qui nous le rendront.

Mais je dis là, vraiment, des choses, des folies.
Courons laver un peu mes mains toutes salies,
Et mettre le couvert, car voici nos garçons
Qui de leur soupe ont plus besoin que de chansons.

(*Poésies franc-comtoises*, Paris, Michel Lévy, 1862.)

POUPET

Comme ils sont beaux à voir, groupés à l'aventure,
Les effets contrastés de splendide nature,
Que déroule partout, au regard enchanté,
Comme un royal écrin, notre Franche-Comté!

Pays des grands rochers, pays des grandes plaines
Et des sources coulant d'emblée à rives pleines;
Pays des vrais savants, des nobles songe-creux,
Des robustes soldats et des vins généreux.

A nous tous ces vallons, brillants palais de fées,
Où le vent libre et frais souffle à grandes bouffées
A nous tous ces coteaux tendus de verts tapis,
Moelleux velours formé de pampres accroupis...

A nous tous ces torrents dont d'abord on s'effraie,
Puis, qui vont s'endormir derrière une oseraie;

A nous ces vieux sapins, famille de géants,
Pleins d'herbes, de murmure et d'oiseaux fainéants.

Et les Alpes, toujours, comme des nonnes blanches,
Drapant au loin, là-bas, leur manteau d'avalanches!
Et les chalets au bord des glaciers suspendus,
Et les sentiers étroits dans les neiges perdus.

Et le pâtre qui vient, sans qu'on la lui demande,
Egrainer à vos pieds sa roulade allemande,
Les Alpes! Et, plus près, dans les cieux bleuissants,
Le Jura bigarré de troupeaux mugissants.

Et notre vieux Poupet, tel qu'un pâtre de Brie,
Sur son coude appuyé près de sa bergerie,
Recomptant, aussitôt qu'un peu de jour a lui,
Son Salins qui, là-bas, s'allonge devant lui,

A travers vignes, champs, ravines convulsées,
Que l'on prendrait, en mer, pour des vagues glacées
Par l'hiver, sous le coup d'horribles ouragans;
Chaos d'où nos deux forts surgissent arrogants...

Poupet qui, par-dessus les collines, renvoie
Ses salutations au Mont-Blanc de Savoie,
Sans trop s'inquiéter de monticules nains,
Car il est aussi, lui, frère des Apennins.

Poupet, oui, c'est à lui qu'au loin tout se rallie...
Tenez, voilà Cicon, Haute-Pierre et la Flie,
Puis Mont-Mahoux couvant du regard Fons-Lizon.
Les Vosges sont là-bas, derrière l'horizon.

Là-bas c'est la Bourgogne et le clocher de Dôle.
Là-bas c'est Nozeroy, le Mont-Dore et la Dôle;
Le Larmont, le Suchet, le Rizoux; tous grands mont
Qui se passent entre eux, pendant que nous dormon

Leur qui vive sacré, comme des sentinelles,
Et dressent au matin leurs cimes éternelles
En échangeant sous cape un clin d'œil souriant,
Sitôt qu'une lueur pointille à l'Orient.

(*Œuvres complètes*, 1878.)

ÉDOUARD GRENIER

(1819-1901)

Edouard Grenier naquit le 20 juin 1819 et mourut le 5 décem-
e 1901, à Baume-les-Dames, dans une vieille maison où il a
ccédé à trois générations des siens. Sa vie fut accidentée ainsi
e celle de ses compatriotes qui apprécièrent l'indépendance et
rent le culte des arts. Apparenté par sa mère aux meilleures
nilles de Besançon, il abandonna ses études de droit pour
trer dans la carrière diplomatique. Nommé secrétaire d'am-
ssade à Berne, après la révolution de Février, il se démit de
s fonctions lors du coup d'Etat, ne voulant pas servir un ré-
me méprisé. A-t-on remarqué déjà que la plupart des poètes
nc-comtois se refusèrent à accepter l'Empire? Comme
dier, et plus tard Max Buchon, Edouard Grenier connut les
gueurs de l'exil. Il voyagea, visita tour à tour l'Allemagne,
utriche, la Turquie et la Roumanie. C'est pendant son séjour
'étranger qu'il prit le goût des lettres. Nostalgique, pressé
revoir les lieux où s'était écoulée son enfance, il revint en
ance. Les épreuves de 1870, la mort de sa mère et celle de
n frère, le peintre Jules Grenier, ne lui laissèrent pas de répit
changèrent en amertume les joies du retour. Les ans le trou-
rent résigné. Résidant l'hiver à Paris, l'été à Baume-les-Dames,
ns sa vieille demeure hospitalière qu'il a décrite amoureuse-
ent, « le doux vieillard partagea la fin de son existence, si
uellement éprouvée, entre les devoirs de l'amitié, le culte
sté vivant en lui de la belle poésie et la pratique d'une lucide
enfaisance ».

Il donna successivement des poèmes où perce son goût du ter-
ir : *Primavera* (Paris, 1843, in-18); *Iambes* (Paris, 1852, in-18);
Mort du Juif errant (Paris, Hachette, 1857, in-12); *Petits Poè-
es* (Paris, Charpentier, 1859, in-18); *Poèmes dramatiques* (Paris,
Lévy, 1861, in-18); *La Mort du président Lincoln,* Paris, 1867,
-18); *Amicis* (Paris, Lemerre, 1868, in-18); *Séméia* (ibid., 1870,
-18); *Marcel* (Paris, Sandoz et Fischbacher, 1874, in-18); *Hel-
tia,* etc. (ibid., 1877, in-18); *Jacqueline Bonhomme* (Paris,
achette, 1878, in-18); *Francine* (Paris, Lemerre, 1884, in-18);
ayons d'hiver (Besançon, P. Jacquin, 1886, in-18); *Penseroso*

(ibid., 1886, in-18); *Poèmes épars* (ibid., 1889, in-18), etc.; p
un volume de *Théâtre inédit* (Paris, Lemerre, 1889, in-18) et
Souvenirs littéraires (ibid., 1894, in-18).

Ses *Poésies complètes,* publiées d'abord par l'éditeur Charp
tier en 1882 et en 1891, ont été réimprimées définitivement
M. Alphonse Lemerre de 1895 à 1902 (Voy. *Œuvres d'Edou
Grenier,* 3 vol. in-12). Là se trouvent de nobles pages rap
lant, selon Jules Lemaître, les pures beautés d'André Chén
et aussi de Lamartine, dont il fut dans sa jeunesse l'admirat
et l'ami. Le doux souvenir du pays franc-comtois s'y affi
vigoureusement; dans l'une de ses meilleures productio
Marcel, le poète place une fraîche et gracieuse idylle aux bo
du Doubs; ailleurs il dit en termes élégants, faciles et tend
son impérissable amour pour sa chère province... Au lendem
de sa mort, on a tracé ce portrait vivant d'Edouard Greni
« Personne ne sut moins s'aider que lui; personne ne fut mo
courtisan et moins intrigant. Il avait l'âme singulièrement fi
L'habitude de vivre sur les sommets de la pensée l'éloig
des petitesses et des combinaisons vulgaires. Il aurait eu h
reur de la réclame, de tout ce qui ressemble à la manière a
ricaine de faire fortune... »

BIBLIOGRAPHIE. — Jules Lemaître, *Les Contemporains,* I,
ris, Lecène et Oudin, 1885, in-18. — Gaston Deschamps, *La
et les Livres,* V, Paris, Colin, 1900, in-18. — Charles Baille
Poète E. Grenier, Paris, typogr. Plon, 1902, in-8°.

LES GAUDES[1]

Les Gaudes! à ce mot tout le passé se lève;
L'essaim des souvenirs m'emporte comme un rêve;
Je retrouve mes jours d'enfance et mon pays
Avec ses bois de chêne et ses champs de maïs.
J'ai sept ans; je revois la maison paternelle,
Et ma mère, et les jours écoulés sous son aile,
Ces jours de liberté, d'amour, sitôt taris,
Avant les ans d'étude et de geôle à Paris.

1. « Plusieurs des cantons sablonneux de la vallée de la Saône
du Doubs, a écrit M. Ch. Grimaud, connaissent les beaux cha
de maïs qui en sont une des richesses. On y apprécie les *gaudes*
savoureuse bouillie de farine de maïs, dont la *rasure,* la croûte ja
et brune collée au fond des marmites, faisait à la fois les délices
petits paysans du Doubs, du Jura, de Saône-et-Loire et de l'A
C'est ce souvenir qu'a retracé le poète avec un charme si attendr

revois tous les coins de la vieille demeure;
jardin où j'allais marauder à toute heure,
le blé de Turquie, aux pieds souvent pillés,
offrait des rôts laiteux que je mangeais grillés;
surtout la cuisine antique avec son âtre,
le grillon chantait dans la cendre grisâtre;
haut bahut rempli de linge jusqu'au fond;
s épis de maïs suspendus au plafond,
l'on égrenait le soir en les frottant ensemble
ur livrer les grains mûrs à la meule qui tremble;
vaste cheminée en manteau surplombant
la table de chêne avec son double banc,
ı toute la famille, au grand complet encore,
ıîment et sans façon s'asseyait dès l'aurore
our prendre le premier déjeuner du matin.
ı! comme je revois ce rustique festin!
aïeule même, au front orné d'une fontange,
ıns sa robe de chambre au grand ramage étrange,
ıissant les plus petits grimper sur ses genoux,
escendait pour manger sa panade avec nous.
ıx enfants on donnait des gaudes; la marmite
ı gré de nos désirs n'allait pas assez vite.
ıfin l'instant venait, qu'on attendait debout,
ı la farine d'or du maïs chante et bout.
ors chacun tendait son assiette à mesure;
ı se disputait bien le fond et la *rasure*,
ais chacun contenait son envie et sa faim,
t c'étaient des chansons et des rires sans fin;
ans doute au cher pays on mange encor des gaudes;
'été, j'y trouve encor des amitiés bien chaudes;
a maison est toujours debout, mais j'y suis seul,
t, quoique sans enfants, c'est moi qui suis l'aïeul...
- O maïs aux fruits d'or, à la tige élancée,
hamps du pays natal si chers à ma pensée,
uand pourrai-je revoir votre ombrage léger?
i, dans mon exil, où fleurit l'oranger,
'hiver n'est qu'un printemps qu'un air plus doux embaume,
ais j'aime mieux encor les bords du Doubs et Baume
ue l'azur provençal, la mer et les palmiers:
ar nos vrais et nos seuls amours sont les premiers.

(*Fleurs de Givre.*)

HENRI BOUCHOT

(1849-1906)

Henri Bouchot naquit à Beure (Doubs) en 1849. Ancien él de l'Ecole des chartes, conservateur des estampes à la Bibl théque nationale et membre de l'Institut, il mourut en 1906

On lui doit une foule d'ouvrages d'érudition, des con d'expression populaire et des poésies comtoises parmi lesq nous citerons : *Lettre sur l'hist. du Perthois,* Vitry-le-Franç imprim. de Pessez, 1880, in-18; *Les Gaudes,* poésies patoi Besançon, C. Marion, 1883, in-16; *Contes franc-comtois,* D Vernier-Arcelin, 1887, in-18; *Hist. anecd. des métiers av. 17* Paris, Lecène et Oudin, 1887, in-18; *Jean Callot,* etc., Pa Hachette, 1889, in-16; *La Franche-Comté,* Paris, Plon, 1890, in *Le Cabinet des Estampes,* Paris, Dentu, 1895, in-18, etc., et

Henri Bouchot organisa en 1904 la fameuse exposition Primitifs français.

BIBLIOGRAPHIE. — *Le Monument H. Bouchot au cimet Montparnasse; Discours,* Les Gaudes, 16 uin 1908.

AUX GENS DE BESANÇON

Le papier se laisse écrire.

Vous croyez que c'est là une vie, — Vous croyez nous rigolons, — Que nous mangeons des ortolans,

---

AS GENS DE BESANÇON

O fortunatos nimium sua si bona no
Agricolas!
Lou païpie se lasse écrire.

Vous cràites que ç'ost qui ne vie,
Vous craites que nous rigoulans,
Que nous migeans das outhoulans,

: nous avons la table servie, — Et que nous faisons
: comme vous — Sauter comme cela la carambole. —
is avons un franc moins dix-neuf sous... — C'est
ı le diable qui s'en mêle!

n hiver la pluie tombe à flots, — La neige entre dans
greniers, — Et quelquefois, la nuit, dans nos lits, —
vent de Pirey nous traverse; — Et quand nous allons
esançon — Vous porter du lait qui gèle, — Nous som-
; raides comme un glaçon... — C'est bien le diable
s'en mêle!

.e printemps souffle en sifflant sur la vigne — Et fait
ısser tous les boutons, — Les feuilles aux quilleri-
ıtons (rosiers sauvages). — Il tonne en avril, c'est
ı signe, — Nous aurons du pain dans le pétrin, — Nous
ırrons boire à la régalade... — Mais voici les gelées
mai — C'est bien le diable qui s'en mêle!

)ès les premiers jours, les chenilles, — Les hannetons
:c leurs vers blancs, —

Que nous ans lai table sarvie,
Et que nous fans tout coument vous
Sautâ dinlai lai cairambôle,
Nous ans in franc moins dix nû sous...
Ç'ost bîn lou diâle que s'en môle!

En hivâ lai plleuge renvache,
Lai noige entre dans las soulés,
Et das fois, lai neû dans nous lés,
Lou vent de Pirey nous traivache;
Et quand nous vans ai Besançon
Vous pouthâ di laissé que geôle,
Nous sans roidhis coume in glliaiçon..
Ç'ost bîn lou diâle que s'en môle!

Lou printemps fllonte sû lai vigne
Et fâ tresi tous las boutons
Lai fûlle as quilleriboutons,
Il toune en aivri, ç'ost bon signe,
Nous arans di pain dans lai met,
Nous pourrans boire ai lai rigôle...
Main voiqui las geolâs de mai,
Ç'ost bîn lou diâle que s'en môle!

Deu las premés jons las chenilles,
Las cancoînes d'aivou lleus cots,

Les soucis, puis les raboudots (loirs), — Les limaces, l
escargots ,— Ont bientôt fait de nettoyer — Les pois, l
choux, et les haricots. — Allez-vous-en voir les cueillir
— C'est bien le diable qui s'en mêle!

Il n'est pas tombé la moindre petite goutte — Depu
février jusqu'en juillet; — Notre pauvre jardin qui bâi
lait — Est creusé comme une foussotte (nuque). — To
pour le coup, c'est saint Médard — Qui nous verse de
mois sa fiole. — Pour moissonner, c'est un peu tard :
C'est bien le diable qui s'en mêle!

Tant pis, tant mieux, comme dit l'autre, — Il fa
prendre le temps comme il vient, — Et puis il y a e
core un peu de vin — Malgré Dieu et son bon apôtre
— Mais, hélas! voici qu'un beau jour — Le tonnerre,
vent, la grêle — Raflent l'espoir... le vin aussi... — C'e
bien le diable qui s'en mêle!

A cette heure-ci les nuits sont fraîches, — Et plus
farine au grenier; —

Las raites peu las raiboudots,
Las limaices, la coquerilles
Ant bin tôt fâ de nantogi
Lou poi, las chous et lai faiviôle...
Ollâs vous en vâ las cuillî...
Ç'ost bin lou diâle que s'en môle!

N'ait pas chu lai moinre gouttote
Deu feuvrii jusqu'en juillet,
Nout poure couthi que baillait
Ost creuilli coument ne foussotte;
Tout pou lou côp ç'ost saint Médâ
Que nous vâche doux moi sai fiôle...
Pou moissenâ, ç'ost in poutâ,
Ç'ost bin lou diâle que s'en môle!

Tant pés, tant mû, coume dit l'autre,
Faut prenre lou temps comme vint,
Et peu y'ait coûe in pou de vin
Maugrâ Due et sen bon aipôtre...
Maiu lâs moi! voiqui qu'lu bé jou
Lou tounère, lou vent, lai grôle,
Raiflant l'aispoir... lou vin itou...
Ç'ost bin le diâle que s'en môle!

A c't'heure iqui las neûs sant fraîches
Et pus de fairenne ou soulî;

Non plus de vin dans le cellier; — Plus de foin à donner aux vaches, — Point de paille pour leur litière (faire du fumier). — L'as te fiche (le diable soit) de la bricole!... — Nous sommes, ma foi, dans de beaux draps... — C'est bien le diable qui s'en mêle!

Et dites que c'est ici ma vie! — Dites voir que nous rigolons, — Que nous mangeons des ortolans, — Que nous avons la table servie, — Que nous faisons tout comme vous — Sauter comme cela la carambole... — Il faut encore que nous vous donnions des sous... — C'est bien le diable qui s'en mêle!

(*Les Gaudes*, 1883.)

Nisque de vin dans lou celli;
Plus de foin ai baillie as vaîches,
Point de peille pou lou matras,
L'as te fiche de lai bricôle!...
Nous sans, mai fi, dans das bés draps...
Ç'ost bîn lou diâle que s'en môle!

Et dites que ç'ost qui ne vie,
Dites vâ que nous rigoulans,
Que nous migeans das outhoulans,
Que nous ans lai tâble sarvie,
Que nous fesans tout coument vous
Sautâ dinlai lai cairambôle...
Faut coû que vous baillin das sous...
Ç'ost bîn lou diâle que s'en môle!...

CHARLES GRANDMOUGIN

(1850)

M. Charles Grandmougin est né le 17 janvier 1850 à Vesoul, où son père, bâtonnier de l'ordre des avocats, a laissé le souvenir d'un juriste de talent et d'un homme de bien. Il appartient à une lignée de Franc-Comtois qui a donné quelques hommes notoires. Son grand-père maternel, J.-B. Bizard, était commandant d'artillerie de la première garde impériale et baron de l'Empire; son aïeul paternel, ancien officier de la Révolution, puis magistrat à Lure, a laissé de curieux mémoires littéraires (1792-1797) qui ont paru dans la *Revue franc-comtoise*. M. Charles Grandmougin se destinait au barreau, quand la guerre éclata. Il fit campagne, et par la suite vint se fixer à Paris, où il débuta dans les lettres. Il a collaboré jusqu'ici à de nombreux journaux et périodiques, en particulier au *Parnasse* et à la *Nouvelle Revue*, et s'est fait une place parmi les écrivains de sa génération en donnant plusieurs recueils de poèmes. On lui doit *Les Siestes* (Paris, Lemerre, 1874, in-18); *Nouvelles Poésies* (Paris, Calmann-Lévy, 1880, in-18); *Poèmes d'amour* (Paris, ibid. 1883, in-8°); *La Vouivre*, poème franc-comtois (Paris, Ghio 1884, in-18); *Rimes de Combat* (Paris, Lemerre, 1886, in-18) *A pleines voiles* (ibid., 1888, in-18); *Le Naufrage de l'Amour* (Paris, Ollendorff, 1889, in-18); *Les Chansons du village* (Paris Lemerre, 1890, in-18); *Les Heures divines* (Paris, Chamuel, 1894 in-18); *Terre de France* (Paris, Baudoin, 1895, in-18); *De la Terre aux étoiles* (Paris, Rouam, 1896, in-18); *Choix de poésie* (Paris, Fasquelle, 1900, in-18); *Promenades* (Paris, Emile Paul 1904, in-4°), etc. M. Charles Grandmougin a de plus fait représenter avec succès quelques drames en vers : *L'Enfant Jésus* mystère en cinq parties (Paris, Rouam, 1892, in-8°); *Le Christ* drame sacré (ibid., in-8°); *Le Réveillon* (ibid., 1893, in-12); *L'Empereur* (ibid., 1893, in-8°); et publié des romans, des contes et des études d'esthétique.

« Poète coloré, M. Charles Grandmougin — a-t-on écrit — est à la Franche-Comté ce que Brizeux fut à la Bretagne, ce que sont Aicard à la Provence, Vicaire à la Bresse, Theuriet à la Lorraine. Il a chanté tour à tour la calme majesté de se

montagnes, le pittoresque de ses sites, le charme grandiose de les forêts de sapins, les parfums et les reflets de ses vins capieux, son amour du pays et de la liberté[1]... »

BIBLIOGRAPHIE. — Jules Mazé, *Ch. Grandmougin*, Paris, Rouam, 1897, in-18.

LOINTAINS SOUVENIRS

Le vieux chemin du nord, derrière la colline,
Serpente au bord du bois, abrité du soleil :
C'est un endroit désert d'où le regard domine
Un horizon bleuâtre et vaste, aux mers pareil.

Là-bas... là-bas... ce sont les Vosges solennelles;
Plus loin encor, les monts d'Alsace, vaporeux :
Pour aller vers la plaine, on prend des sentiers creux
Où la mûre noircit à côté des prunelles.

Ah! que de fois, tout seul, sur le chemin du nord,
Dans des terrains marneux, mordus par les ornières,
Je rêvais, à cette heure où le soleil s'endort,
Baignant le ciel brouillé de ses pourpres dernières!...

L'obscurité paisible emplissait les forêts.
Les oiseaux se taisaient déjà dans l'ombre grise,
Et, frileux, je tremblais par moment sous la brise,
Haleine de l'automne aux soirs brumeux et frais.

Sur les routes, parmi d'anciennes fondrières,
Des chariots grinçaient, cahotants et lointains,
Et de lents *Angelus*, aux tintements éteints,
Vibraient, mystérieux ainsi que des prières;

Les pieds trempés de boue et les yeux attentifs,
Je m'arrêtais, dompté par le calme des choses,
Trouvant un charme exquis dans ces brouillards moroses
Et des rêves de paix dans ces clochers plaintifs.

Et quand, sur ce pays divinement sauvage,
La nuit s'épaississait, absorbant les contours,
Je reprenais pensif le sentier du village,
Entre les bois obscurs et de vagues labours.

1. Ernest Figurey, *Charles Grandmougin*, Rouen-Artiste, 1896.

Après la libre course en pleins champs, en plein rêve,
Qu'il est doux de rentrer en automne, le soir!...
Les vitres des maisons luisent, Vénus se lève,
Et les bœufs, en meuglant, marchent vers l'abreuvoir.

Des claquements de fouets, des grincements de roue
Se mêlent sur la route à des jurons patois,
Et là-haut la fumée, où la brise se joue,
Tord ses moutonnements au-dessus des vieux toits;

Pour la soupe du soir on allume les poêles :
Leurs gueules, scintillants points d'or, charment les yeux
A travers les carreaux leurs rougeoiments joyeux
Naissent comme un essaim de terrestres étoiles!

L'air est plein de l'odeur des vaches et des bœufs,
La nuit prête un mystère et des formes lointaines
Aux groupes ébauchés dans les chemins bourbeux...
Et l'on entend chanter d'invisibles fontaines!...

(*Choix de poésies*, 1900.)

FRÉDÉRIC BATAILLE

(1850)

« Fils de paysans, M. Frédéric Bataille est né à Mandeure, bourg de l'ancien comté de Montbéliard, sur le Doubs, le 17 juillet 1850. Après avoir exercé, de 1870 à 1884, les fonctions d'instituteur dans sa province, il fut nommé professeur au lycée Michelet, à Vanves (Seine). Retraité depuis peu, il s'est fixé à Besançon. Ses premiers essais littéraires, qui lui avaient valu en 1881 son admission à la Société des gens de lettres, le signalèrent à l'attention des maîtres de la poésie et du public. Il s'honora des suffrages de Victor Hugo, Leconte de Lisle, Joséphin Soulary, Edouard Grenier, Sully Prudhomme, etc., et connut des succès de bon aloi. Son bagage est considérable. On lui doit tout à la fois des livres d'enseignement et des recueils de vers, parmi lesquels nous citerons : *Délassements*, etc. (Paris, Sandoz et Fischbacher, 1873, in-18); *Le Pinson de la mansarde*, sonnets (ibid., 1874, in-18); *Premières Rimes* (ibid., 1875, in-18); *Le Carquois*, sonnets (Besançon, Bodivers, 1880, in-18); *Une Lyre* (Paris, Lemerre, 1883, in-18); *Le Clavier d'Or*, préface de J. Soulary (ibid., 1884, in-16); *La Veille du péché* (ibid., 1886, in-18); *Le Vieux miroir* (ibid., 1887, in-18); *Rédemption* (ibid., 1889, in-18); *Poèmes du soir* (ibid., 1889, in-18); *Les Chansons de l'école et de la famille*, préface de Michel Bréal (Paris, Belin, 1890, in-18); *Choix de poésies*, préface d'Eugène Manuel (Paris, P. Dupont, 1892, et Juven, 1895, in-12); *Les Fables de l'Ecole et de la Jeunesse*, préface d'O. Gréard (Paris, Dupont, 1893, in-12); *Nouvelles Poésies* (Paris, Dupont, 1900, in-18); *Les Trois Foyers*, préface de Ferd. Buisson (Paris, Juven, 1905, in-18), etc. Il a de plus collaboré à bon nombre de périodiques, et en particulier aux journaux et revues de sa province, tels : *La Revue de Franche-Comté, Les Gaudes, Le Petit Comtois, Le Pays de Montbéliard*, etc.

Les poésies de M. Bataille lui ont valu deux fois le prix Alfred de Musset et un prix Chauchard à la Société des gens de Lettres. Ses fables ont été couronnées par l'Académie française et par la Société d'encouragement au bien. La Société d'instruction et d'éducation populaires a couronné ses *Chansons de l'école et de la famille*.

« M. Frédéric Bataille, observe M. L. Quénéhen, est un poet plein de cœur. On sent qu'il éprouve ce qu'il chante. Quand parle de la nature et des bêtes, il y met une délicatesse extrêm de forme et de pensée... Il célèbre aussi les joies du foyer, le charmes de l'amitié... Il peint les paysans comme ils sont... dit encore ce qu'est le rêve, et, volontiers, philosophe sur l mort. C'est un optimiste doublé d'un stoïcien... »

BIBLIOGRAPHIE. — Anonyme, *Fréd. Bataille*, Le Pays Comtois 10 mai 1901. — L. Quénéhen, *Etudes biogr. : Frédéric Bataille* Revue de Franche-Comté, juin-juillet 1907. — Eugène Manuel *Préface* au *Choix de poésies* de Fréd. Bataille, 1892.

AUX FILLES DE MON PAYS

Filles de mon pays, du cher pays comtois,
Je me souviens encor de vos yeux pleins de rêve,
Où les miens à vingt ans trouvaient l'heure trop brève
Quand ils s'y reposaient comme à l'ombre d'un bois.

Filles de mon pays, du beau pays comtois,
Je revois dans sa fleur votre grâce si fière,
Candide ainsi qu'un lis ouvert à la lumière,
Sous le joli bonnet qu'on portait autrefois.

Filles de mon pays, du doux pays comtois,
J'ai rappris les refrains de vos chansons naïves,
Dont la musique lente et les notes plaintives
Bercèrent ma jeunesse à l'abri de vos toits.

Filles de mon pays, du franc pays comtois,
Je n'ai pas oublié le parler de vos mères,
Et toujours, dans mon deuil et mes peines amères,
La voix des morts aimés me console en patois.

Filles de mon pays, du bon pays comtois,
Puissé-je vous revoir au village que j'aime,
Et, pour mieux m'endormir à mon heure suprême,
Vous entendre chanter une dernière fois !

(*Les Trois Foyers.*)

FÉLIX JEANTET

(1855)

« M. Félix Jeantet, écrit M. René-Marc Ferry, est un Comtois e pure race. Il est né en 1855 à Saint-Claude-sur-Bienne, dans : Jura. Ses études, commencées dans sa ville natale, se sont ontinuées à Lyon et à Dijon. Son enfance et sa jeunesse n'ont onc pas eu à subir les altérations que l'instruction reçue dans es lycées et les écoles de Paris pouvait produire dans les maières de sentir que lui imposaient sa race et son pays. A Paris même, il resta fidèle à sa petite patrie. Il fut des familiers u peintre Jean Gigoux et du poète Louis de Ronchaud, son oisin de campagne à Saint-Lupicin, dans le haut Jura; il est 'ami de M. Auguste Pointelin, le peintre des solitudes de la nontagne. » M. Félix Jeantet a collaboré, comme poète et comme ritique, à la *Nouvelle Revue* (1886), au *Monde poétique* (1887-1888), la *Revue illustrée*, à *L'Artiste*, à *L'Ermitage*, à *L'Indépendance musicale*, à *Minerva*, etc.; il a fondé en 1892 *La Revue hebdomadaire* (qu'il dirigea jusqu'en 1901) et il a fait paraître un volume le vers, *Les Plastiques* (Paris, Charpentier, 1887, in-18).

POINTELIN

Pointelin, magnanime image de la terre,
Où vivent de grands ciels sur de grands horizons.
Paysage où le temps, le jour et les saisons
Célèbrent gravement leur magique mystère!

Tu fuis l'homme; à l'écart tu laisses ses maisons :
Tu recherches la paix, la solitude austère,
L'arbre battu des vents et les maigres gazons,
L'espace nu tout palpitant sous la lumière.

Pour susciter l'ampleur du monde à notre esprit,
A l'heure qui t'agrée un buisson te suffit
Auprès de quelque chêne héroïque et superbe :

L'ombre croît, tout se tait, le soir vient à son tour,
Et, comme un doux miroir qu'il oublierait dans l'herbe,
Un peu d'eau garde encor le souvenir du jour.

MADAME MARIE DAUGUET

Mme Marie Dauguet est née à la Chaudeau, vieille forge blot tie dans une étroite vallée des Vosges, au nord de la Comté où son père transporta et fit progresser une branche de l'in dustrie métallurgique. Elle appartient tout à la fois à deu souches, l'une lorraine, l'autre bisontine : toutes deux d'es sence paysanne et de culture bourgeoise. Elevée « à la Rous seau », avec cette indépendance qui fait le fond du caractèr comtois, elle s'est rappelé les beaux jours de sa jeunesse et décrit complaisamment les lieux où se forma sa personnalité Voici le paysage pittoresque des confins de la Franche-Comté voici la Chaudeau déjà chantée par Xavier Marmier, contré sauvage et fruste; une rivière serpente au fond de la vallée roule sur les cailloux, bondit sur les roches; des sapinières des hêtraies, dégringolent les pentes. De tous côtés se dressent chargés de forêts, des sites aux noms émouvants : là c'est l Poirmont, plus loin le Noirmont, ailleurs s'avancent les premiers contreforts des Vosges. « Ces bois, dit-elle, ont berc mon enfance. J'ai eu pour amis leurs plus rudes hôtes, dont mon oncle, propriétaire et chasseur, s'entourait volontiers. Je me souviens d'une délicieuse famille de petits sangliers qui si drôlement accourait à mon appel; d'une portée de louveteaux, pansus et dodus, dont il me plaisait de palper les corps souples et tièdes, et surtout d'une grande louve, excellente gardienne, affectueuse et intelligente comme un chien, à laquell ma mère nous confiait, ma sœur et moi, pour nos courses en forêt. J'aime à évoquer tous ces braves gens : ouvriers, bûcherons, charbonniers, notre unique voisinage ; les hommes solides sous leur blouse courte et le grand feutre noir, et surtout les bonnes vieilles filant leurs fuseaux, disant des histoires et chantant des complaintes... Avec tout ce monde, se parlait le plus pur patois, le patois de chez nous, qui n'est, en somme, qu'un beau français archaïque. Auprès du feu, à la veillée, la servante activait son rouet, et nous l'écoutions raconter les *flauves* du bon vieux temps. Puis ma mère faisait de la musique pour reposer mon père... »

Ailleurs, elle notera ses souvenirs du Beuchot, ancien domaine de l'abbaye de Luxeuil, acquis par les siens en 1875, où

elle s'est établie, où elle a épousé en 1880 un ami d'enfance et un compagnon de jeunesse, M. Dauguet. C'est là qu'elle a tracé ses premières impressions poétiques et composé ces recueils intenses : *A travers le voile* (Paris, Messein, 1902, in-18) ; *Par l'Amour* (Paris, Mercure de France, 1904) ; *Les Pastorales* (Paris, Sansot, 1908, in-18). Elle a donné de plus un volume de prose, *Clartés* (Paris, Sansot, 1907, in-18), et elle prépare une série de poèmes conçus au cours d'un voyage à Naples, où chantera « son cœur ivre de la lumière du pays des Dieux ».

« Mme Dauguet — a écrit M. Remy de Gourmont, dans la préface à son second volume, *Par l'Amour* (une page qu'il faut lire), — répond admirablement à l'idée que l'on se fait d'un poète de la nature, chez qui toute pensée, avant de se particulariser, a besoin de s'aller tremper dans les ombres forestières ou dans les herbes ensoleillées, parmi les feuilles vertes et les feuilles mortes. D'instinct, elle fraternise avec la vie végétale, et c'est là qu'elle prend ses rimes et ses métaphores, sa philosophie et sa mélancolie. Et tout cela est simple : en somme, accepter la vie, puisque tout est vie ; la mort, puisque tout est mort ; cela se résume en un mot : communier avec la nature, ce qui est la manière la plus profonde de l'aimer. »

Qu'ajouter à ce jugement? Et pourtant tout n'a pas été dit sur cette œuvre sincère, si mal connue. Ce qui nous frappe le plus, dirons-nous, chez Mme Marie Dauguet, ce n'est pas seulement le sens réel, précis, de son inspiration, ni cette sensibilité particulière et troublante qui lui fait rechercher et définir la valeur musicale, la coloration et « l'odeur » des choses ; c'est quelque chose de mieux encore, quelque chose de plus large, quelque chose d'indéfinissable qu'elle doit à sa dualité d'origine et de milieu, et qui a contribué plus qu'aucune culture à lui donner une variété d'expression unique chez un poète, et en particulier chez un écrivain de terroir...

Mme Dauguet a collaboré au *Mercure de France*, à la *Plume*, à *L'Ermitage*, à *La Fronde*, à *Poesia*, à *La Lorraine artiste*, à *La Revue latine*, à *La Revue hebdomadaire*, au *Journal d'Alsace*, aux *Lettres*, à *Minerva*, etc.

Bibliographie. — Remy de Gourmont, *Promenades littéraires*, 2e *série*, Paris, Mercure de France, 1906, in-18. — G. Casella et E. Gaubert, *La Nouvelle Littérature*, Paris, Sansot, 1906.

S'ASSEOIR SUR UN MURGER...

S'asseoir sur un murger, les pieds dans les broussailles,
Et les doigts enlacés aux rugueuses pierrailles,

Seule avec les lointains où le soleil se meurt,
Seule avec sa pensée et seule avec son cœur.

Respirer le parfum des herbes attiédies,
Ecouter la cigale aux lentes psalmodies,
Vibrer parmi les brins séchés des serpolets,
Voir s'embrumer du soir le vitrail violet.

Voir s'élever du creux des placides jachères,
En arceaux imprécis, l'encens crépusculaire,
Et l'orchis opalin de la lune, aux prés bleus
Du ciel, éparpiller son pollen nébuleux.

Savourer cette odeur de la lande que baigne
Quelque ruisseau muet et filtrant sous les sphaignes,
Savourer cette odeur enivrante qui sort
Mystérieusement de la glèbe qui dort.

Goûter le souffle obscur de la forêt prochaine
Dont le frisson murmure au feuillage des chênes,
La fauve et l'âcre odeur qui vient comme un baiser
De faune, sur la bouche ardemment se poser.

Et n'être que la nuit, le parfum, la bruyère,
Le tourbillon léger des derniers éphémères,
Etre le serpolet bruissant sous ma main,
Fuir hors de ce cachot qu'on nomme corps humain.

Mais dans l'humilité douce des moindres choses,
Devenir l'herbe morte où le grillon repose,
Ou bien le roitelet lassé de pépier
Qui perche sommeilleux aux branches des ronciers.

(*Par l'Amour.*)

LA MARE

C'est l'heure où l'on mène boire les vaches rousses,
Qui s'en vont en rêvant et foulent la nuit douce.
La mare muettement songe,
Où l'ombre du troupeau s'allonge,
Sous la lune si calme et quand vaches et veaux,
Flairant la vase, enfoncent leurs sabots dans l'eau.

Dans l'eau couleur des joncs et de la terre rousse
La lune, oiseau tremblant, baigne son aile douce

Et le vent balance insensible,
Au-dessus du miroir qu'il ride,
A peine, avec des mots sourdement chuchotés,
Tout endormis, deux vieux peupliers étêtés.

La mare à travers champs est poétique et douce,
Qu'abrite un cercle descellé de pierres rousses,
Et l'eau captive est toujours pleine,
Jusqu'aux rives, de clartés vaines,
Tantôt louches lueurs et tantôt rayons vifs,
Des matins s'effeuillant ou des couchants furtifs.

A l'entour, c'est l'afflux houleux des tiges rousses :
Seigles, blés, sainfoin rose emmêlant des fleurs douces,
Puis, des navettes et des raves,
Dont se pénètrent les enclaves ;
Et plus près, s'étalant, des touffes de plantains
Et des serpolets gris aux feuillages déteints.

A l'entour, c'est l'odeur du pain qu'on désenfourne,
Inépuisable et lente et qui vogue et séjourne,
Suave autant qu'une prière,
Parmi l'heure crépusculaire ;
C'est un flot déroulé de bien-être profond,
Où l'écho du jour faux s'efface et se confond.

Et parfois, sous les pieds fangeux des vaches rousses,
La chanson des crapauds surgit pure et très douce,
De l'argent flou des clairs de lune,
Semant ses notes une à une,
Dont flageolent, discords, les tons irrésolus,
Par les champs sommeilleux que berce un angélus.

LES PURINS NOIRS CHAMARRÉS D'OR

Les purins noirs chamarrés d'or
Cernent de somptueux reflets
La ferme trapue et qui dort
Sous ses lourds tilleuls violets.

La porte entr'ouverte, l'étable
Ardente pesamment parfume

L'air du soir. Un lis adorable,
Un grand lis élancé consume

Son cœur, au bord de la croisée,
Près du fumier évaporant
Sa buée... La vitre irisée
Chatoie, teintée d'un bleu mourant.

L'anis, le souci, les troènes
Embaument l'âme de la nuit,
Et la lune baigne incertaine
Ses pieds frileux à l'eau du puits.

LE CIEL EST DE CRISTAL DE ROCHE

Le ciel est de cristal de roche,
Sur le mur bleu
Tremblent un peu
Les feuilles des aristoloches.

Et quelque part un loriot chante.
Dans l'air qui dort
Sa flûte d'or
Se mélange au parfum des menthes.

On entend sa flûte très loin
Qui s'énamoure,
Et l'on savoure
Dans le vent l'haleine des foins.

Ensuite, c'est un grand silence
D'isolement
Où seulement
Jusqu'au cœur attendri s'élance,

Parmi l'heure sentimentale,
L'odeur des rosiers du Bengale.

(*Les Pastorales.*)

LOUIS DUPLAIN

(1860)

Fils et petit-fils d'ouvriers horlogers, M. Louis Duplain, horloger lui-même, est né à Besançon en 1860. Du côté maternel il descend d'une famille de bonnetiers et compte parmi ses ancêtres Grosley, « l'illustre Troyen ». Il sortit de l'école primaire à douze ans et fut placé comme apprenti chez un oncle. Depuis, il n'a cessé de réparer ou d'achever des montres, occupant les rares loisirs que lui laisse son état à la lecture des grands poètes et à l'exercice de la versification. Aussi ne faut-il point s'étonner qu'il ait débuté tardivement. Ses premiers essais parurent dans une feuille locale, *Les Gaudes*. Par la suite, il collabora à diverses revues et fit paraître successivement, en 1892 et en 1895, deux plaquettes : *La Loue* et *Glanes de maïs*, où il célébra les sites et les coutumes de la Comté. Ces deux petits ouvrages lui valurent de précieux encouragements. Enfin, en 1906, sur l'initiative d'un groupe d'admirateurs, en tête desquels s'inscrivait M. Edouard Droz, professeur à la Faculté des lettres de Besançon, parut sous ce titre : *Autour du Clocher*[1], un recueil complet de ses poèmes. Ce livre, publié avec soin et par souscription, le classe parmi les bons poètes du terroir. M. Louis Duplain a chanté les divers aspects de sa province, il en a décrit les paysages, les rivières, les habitants, les mœurs, avec un rare talent d'évocation et une saine et originale éloquence. On peut dire, avec un critique récent, que c'est l'âme moyenne du pays qu'il s'est plu à exalter en ses vers. Chantre réaliste, mais plus soucieux de la forme qu'un tel art ne le demande, il est de cette école qui eut pour représentants Max Buchon et Bouchot en littérature et Courbet en peinture. M. Louis Duplain incarne dans son œuvre le vrai caractère franc-comtois.

Bibliographie. — Daniel Halévy, *Louis Duplain ou le poète jugé*, Pages libres, 8 juin 1907.

1. *Autour du Clocher*, poésies comtoises et bisontines avec des compositions de Giacomotti, Isenbart, A. Spitz ; Besançon, imprim. Bossanne, 1906, in-16.

BALLADE DES MANGEURS DE GAUDES

Il est un pays où la Loue
Hurle comme un troupeau de loups,
Où le rude Jura dénoue
Sa haute chaine aux bords du Doubs,
Où dans les prés, cloches au cou,
Paissent les génisses rougeaudes.
Eh bien, ce pays, c'est chez nous. —
Nous sommes les mangeurs de gaudes!

Il est un pays dont on loue
Le clairet pétillant et doux,
Où les filles ont sur la joue
Le hâle d'or des soleils roux;
Où les donneurs de rendez-vous
Ne connaissent ni biais, ni fraudes.
Eh bien, ce pays, c'est chez nous. —
Nous sommes les mangeurs de gaudes!

Il est un pays où la roue
Du char de l'ennemi jaloux
Ne passe pas sans que la houe,
La faux et les épieux de houx
Ne frappent de terribles coups,
Où les gars sont fiers sous leurs blaudes.
Eh bien, ce pays, c'est chez nous. —
Nous sommes les mangeurs de gaudes!

ENVOI

Tyrans, craignez notre courroux;
Car nous comptons des têtes chaudes
Dans le beau pays de chez nous. —
Nous sommes les mangeurs de gaudes!

(*Autour du Clocher.*)

CHARLES DORNIER

(1873)

M. Charles Dornier est né à Liesles (Doubs) le 20 janvier 1873. l appartient à une vieille famille comtoise issue de la haute montagne. Le village d'Arçon, près Pontarlier, patrie du maréchal d'Arçon, est presque uniquement peuplé de paysans qui portent le nom de Dornier. Un Dornier fut conventionnel. Le père de notre poète était forgeron. L'enfance de M. Charles Dornier se passa alternativement à Liesle, décor pittoresque où serpente la Loue, et qu'une vieille légende a fait appeler le Val l'Amour, et à Saint-Juan, près de l'abbaye et de la glacière de a Grâce-Dieu, chez des grands-parents, en pleine montagne, dans un pays de fortes traditions. Après son service militaire, ayant pris ses grades à l'Université de Besançon, il entra dans l'enseignement, séjourna successivement à Meaux, à Chartres, à Versailles, et vint enfin se fixer à Paris. Il a publié deux recueils de poèmes, *La Chaîne du Rêve* (Paris, Société de libr. et l'impr., 1905, in-18), et *L'Ombre de l'Homme* (ibid., 1908, in-18).

M. Charles Dornier est un de nos meilleurs poètes régionaux. Son vers souple et d'une facture originale rappelle parfois les premières productions du maître Emile Verhaeren. Il a décrit avec bonheur quelques-uns des sites pittoresques du pays comtois.

Bibliographie. — G. Zidler, *M. Charles Dornier*, Revue des Poètes, 10 juin 1905.

TOILE D'HIVER

L'hiver tisse à travers la plaine
Les flocons neigeux de sa laine.
    En artiste savant
Il roule de blanches fourrures
Aux membres grêles des ramures
    Tout tordus par le vent.

De ses invisibles aiguilles
Il tresse de fines résilles
Aux cheveux des buissons,
Et met des édredons de plume
Aux coteaux lointains que la brume
Pénètre de frissons.

Il tend un linceul sur les landes,
Revêt les toits de houppelandes,
Les maisons de manteaux.
Comme autour de fuseaux, en boule
Autour des arbres il enroule
Ses milliers d'écheveaux.

Et de plus en plus, par la plaine,
Se dévide la blanche laine,
Que file au ciel muet
Un soleil aux lueurs cuivrées,
Tournant lentement dans les nuées
Son paisible rouet.

(*La Chaîne du Rêve.*)

FERME COMTOISE

Loin du chemin étroit, en retrait du verger,
La maison, basse et longue, au ras du pré posée,
Avec sa grange haute où grimpe la levée
Du remous des noyers touffus, semble émerger.

La barrière du seuil est en osier léger.
Grande porte, murs lourds, et petite croisée.
Elle éclaire de sa géante cheminée
Le fusil du chasseur, la trompe du berger.

Les draps gardent l'odeur subtile des lavandes
Des combes où les bœufs roux-mouchetés, par bande
Font tintinnabuler les cloches de leur cou.

Le plafond de sapin sent toujours la résine,
Et dans son nid de bois de la chambre voisine
A chaque heure on entend le chant clair d'un couco

(*L'Ombre de l'homme.*)

GASCOGNE ET GUYENNE

BORDELAIS, ENTRE-DEUX-MERS, LANDES, PÉRIGORD, BAZADAIS, ALBRET, AGENAIS, QUERCY, ROUERGUE, LABOURD, MARENSIN, PAYS BASQUE, BASSE-NAVARRE, CHALOSSE, MARSAN, LES LANNES, TURSAN, RUSTAN, ARMAGNAC, FÉZENSAC, GABARDAN, CONDOMOIS, LOMAGNE, PARDIAC, ASTARAC, NEBOUZAN, COMMINGES, COUSERANS, LAVEDAN, BIGORRE, QUATRE-VALLÉES, ETC.

Ces deux provinces, qu'une similitude de mœurs et de langage nous a permis de rapprocher ici, ne forment pas, en réalité, une unité géographique, mais un assemblage de terroirs distincts. On l'a observé déjà, bien que bornée au nord par la Guyenne, à l'ouest par l'Océan, à l'est par le Languedoc et au midi par les Pyrénées, la Gascogne a été sans cesse confondue avec les pays voisins. Peu aisée à délimiter, en raison de son histoire, cette terre, que les auteurs latins avaient surnommée Vasconia, est en somme la Novempopulanie des anciens. On affirme qu'elle prit son nom de certains peuples d'Espagne appelés Vascons, lesquels, ayant abandonné la région qu'ils habitaient sur les confins de la Cantabrie où est aujourd'hui la Biscaye et la Navarre, au pied des Pyrénées, vinrent s'y établir dans le VIe siècle[1]. Ces peuples, par leur barbarie, n'avaient cessé de se rendre redoutables. Pillards et mercenaires, ils se réfugiaient avec leurs butins dans les montagnes. Ils furent longtemps intraitables sous les premiers rois francs, jusqu'au jour où, las de leurs excès, les Aquitains proprement dits firent alliance avec eux. Ils avaient, à la fin du VIIIe siècle, un duc surnommé Loup qui se signala par son intrépidité. Lorsque Charlemagne revint d'Espagne, ils attaquèrent son arrière-garde, lui tuèrent un grand nombre de gens et se saisirent de ses bagages. C'est le tragique épisode de Roland à Roncevaux, tant célébré depuis. Par la suite, Louis, le futur Débonnaire, les

1. En 580 exactement, observe J.-F. Bladé dans sa *Géographie historique de l'Aquitaine autonome*, 1893.

soumit et les châtia rudement. La Gascogne eut enfin la mê destinée que le reste de l'Aquitaine.

Tout autre apparaît la Guyenne, le plus grand gouvernem de France, a-t-on dit, car il comprenait à la fois le Bordela le Médoc, l'Entre-deux-Mers, les Landes, le Bazadais, l'Agena le Quercy, le Périgord et le Rouergue. Le nom de cette provi est une corruption de celui que portait, aux premiers siècles, territoire compris entre l'Atlantique et la Narbonnaise. « Qu que les bornes de ce gouvernement soient fort différentes celles d'Aquitaine, tant sous Jules César que sous Augus a écrit l'abbé de Longuerue (*Description de la France,* I, p. 16 cela n'empêche pas que le nom dont on l'a sans cesse désig ne tire son origine de celui d'Aquitaine. On ne voit pas que nom ait été en usage avant le commencement du XIVe siéc car, dans ce temps-là, Guillaume de Guyart, qui a compo vers l'an 1306 une histoire de France intitulée *La Branche a royaux lignages,* ne se sert que du mot d'Aquitaine; mais p après le roi d'Angleterre Edouard, dans ses lettres de 13 données pour la paix, se sert indifféremment des mots Guyen et Aquitaine, désignant tout à la fois la France du Sud-Ouest, Poitou et les pays circonvoisins. » Les Visigoths avaient p cette terre aux Romains. Clovis s'en empara à son tour. Guyenne eut des ducs particuliers. Ils descendaient des comt de Poitou. Très combatifs, ils se croisèrent, puis firent en E pagne la guerre aux Sarrasins. La Guyenne, retranchée de pr de moitié au XIIIe siècle, fut laissée à Henri III, roi d'Angl terre, à la condition que lui et ses successeurs seraient va saux du royaume de France. Par la suite, Edouard, qui ten prisonnier le roi Jean, le contraignit de lui céder la souver neté de ce duché, que Louis IX s'était réservée. La Guyen resta près de trois siècles aux mains de l'étranger. Elle no revint lorsque l'ennemi héréditaire eut son armée détruite pr de Castillon, en Périgord, et fut ignominieusement chassé notre sol. Louis XI, après la mort de son frère Charles, la ré nit à la couronne.

Avant de définir les ressources littéraires de ces deux pr vinces, il convient de chercher les rapports qui peuvent ex ter entre la nature du sol, le climat et le génie des races q ont évolué en Gascogne et en Guyenne, depuis plus de dix si cles. Tâche ingrate, dont l'utilité n'est pas apparente. No avons évoqué quelques-uns des souvenirs historiques du Su Ouest. Qui peut nous assurer que nous ne chercherons point vain ce que l'habitant doit ici au terroir? A proprement parl l'éloquence gasconne, malgré de séduisantes qualités, marq une décadence dans l'évolution de l'art méridional. N'antic pons pas. Avant de résumer nos impressions, un court voya s'impose. Nous ne saurions mieux faire que d'emprunter l'it

aire tracé jadis par Michelet. La vie de province ne s'est pas nsformée à ce point que les observations de l'historien ro- ntique aient perdu toute signification. Les contrées les plus erses vont défiler sous nos yeux ; il ne nous restera qu'à ostituer aux noms de clochers des noms de poètes, pour erminer ce que la langue et l'inspiration ont produit de plus r sur cette terre.

« On peut pénétrer par le Rouergue dans la grande vallée du di. Cette contrée en marque le coin d'un accident bien rude. » est-elle pas elle-même, sous ses sombres châtaigniers, un orme morceau de houille ? « Cette terre maltraitée et du froid du chaud, dans la variété de ses expositions et de ses cli- ats, germée de précipices, tranchée par deux torrents, le arn et l'Aveyron, a peu à envier à l'âpreté des Cévennes. Il ut mieux, ajoute Michelet[1], entrer par Cahors, quoiqu'il en oûte à surmonter cette rude échine de la France : *Dorsum im- ane mari summo*. C'est bien, en effet, une mer figée que pré- nte le Quercy au midi de la Dordogne. Terre médiocre et che, des mamelons dépouillés s'abaissant pour se relever et emblotant avec une mollesse que dément singulièrement cette idité. La Dordogne, après avoir contourné ces rudes mame- ons au pied desquels se cachent de petites cultures intelli- entes, a laissé lestement tout cela, comme un cadet de Gasco- ne laisse la maison paternelle. » Elle s'en est allée faire fortune Bordeaux, tandis que nous nous attardons dans la région des ausses. Un matin nous tombons à Cahors, vieille petite ville ntre trois montagnes. « Le Lot coule au pied. Là, tout se revêt e vignes. Les mûriers commencent à Montauban, mais l'oli- ier n'apparaît pas encore, ni même à Toulouse ; il demande ne température plus méridionale. En revanche, la belle, la rande, la riche plaine est couverte d'une culture infiniment ariée. On ne voit nulle part ailleurs un si étonnant mélange de productions, blé, vignes, maïs, chanvrières, pâturages, arbres ruitiers chargés à rompre le long des routes. Et cette richesse lu sol reproduite à l'infini ; un paysage de trente ou quarante ieues s'ouvre devant vous, vaste océan d'agriculture, masse nimée, confuse, qui se perd au loin dans l'obscur ; mais par- lessus s'élève la forme fantastique des Pyrénées aux têtes l'argent. Le bœuf attelé par les cornes laboure la fertile val- ée, la vigne puissante monte à l'orme. Généralement les figu- es, ici, sont fortes, surtout celles des filles du peuple. C'est

1. *Notre France*. Les paragraphes qui suivent, placés entre guil- emets, ne sont qu'un résumé ou plutôt une paraphrase du texte de et éminent écrivain. Après Michelet, il nous a paru qu'il n'y avait lus rien à écrire sur la géographie pittoresque de la France du Sud- Ouest.

sans doute la race primitive, Galls, Tectosages. Cette popu tion, placée dans une position unique, a dû donner de gra avantages à ce pays. On sent partout l'aisance. Montaubai découvre en un bel amphithéâtre. Bien assis sur son plat bien défendu, en bas, par ses fossés profonds, il arrêta co Louis XIII, lorsqu'il vint s'y heurter étourdiment, en essa le siège... »

Ne descendons pas plus bas; au contraire, éloignons-nous voisinage de Toulouse, point central du bassin méridio frontière naturelle séparant la Guyenne et le Languedoc, « deux contrées si différentes sous la même latitude ». N sommes en Périgord. Terre pauvre où le fer affleure sous bruyères et les châtaigniers. Horizons restreints, mais p assez pittoresque. Sur la route, Brantôme, l'abbaye du sire Bourdeilles, « cloître sombre, chargé d'élégantes végétation puis Périgueux, curieuse ville. « Déjà le pays s'est boisé légè ment; de petites vignes, non soutenues, descendent vers petites prairies. C'est encore la pauvreté, mais non pas tris plutôt souriante.

« Nous avons vu la Dordogne, partie des monts, tourner rudes mamelons du Quercy pour descendre au midi à la re contre de la Garonne. Ici nous suivons le cours de l'Isle, jo rivière qui vient du Limousin. De grosses fermes commence à paraître, la route peu à peu se peuple de gens de campag figures fines et maigres, le teint bilieux. Le mouchoir grise des Bordelaises remplace le respectable bonnet de nos aïeul Vous le rencontrez dès Mareuil. Entre Montpont et Libourn d'où l'on découvre, à droite, la plaine de Coutras, commence richesse du pays, les vastes champs, les vignes fortes festo nées d'abord en arcades. Elles montent sur les petites collin qui séparent le bassin de la Dordogne du bassin de la Garonn A mesure qu'on avance, tout prend un air de richesse anglai ou coloniale. Enfin l'immense fleuve et la ville, sous la forn d'un croissant. Bordeaux peu à peu se découvre. Bordeau longtemps capitale de la France anglaise, plus longtemps an glaise de cœur, est tournée par l'intérêt de son commerce ve l'Océan, vers l'Amérique. La Garonne, disons maintenant Gironde, y est deux fois plus large que la Tamise à Londre Lorsqu'elle passe entre les vignobles du Médoc et les moisso de Saintonge, dans une largeur de trois lieues, ce n'est pl un fleuve, c'est une aimable souveraine qui vient s'offrir à so gigantesque époux, le vieil Océan... Les Anglais, en perdant Guyenne, perdirent leur paradis de France, toutes les bénédic tions du Midi, l'olivier, le vin, le soleil.

« La légèreté spirituelle de la Guyenne n'a pas été assez dis tinguée du fort et dur génie du Languedoc. Il y a pourtant entr ces deux pays la même différence qu'entre les Montagnards

SAINTONGE
ANGOUMOIS
LIMOUSIN
CHARENTE
CHARENTE
Nontronais
Nontron
Vézère
Jonzac
Barbezieux
Lesparre
Ribérac
Dronne
Isle
CORRÈZE
Périgueux
Médocain
Blaye
INF
Tulle
Corrèze
AUVERGNE
CANTAL
Périgord
Brive
Dordogne
Aurillac
DORDOGNE
Sarlat
Cère
Truyère
Libourne
Dordogne
Bordelais
Entre Deux Mers
BORDEAUX
Bergerac
Gourdon
LOZÈRE
GIRONDE
Garonne
la Réole
LOT
Figeac
Marvejols
Lèze
Marmande
Cahors
Espallion
Bazas
Villeneuve-s.-L.
Lot
Rouergue
Villefranche
LOT ET
Bazadais
Boussères (Clairac)
Agenais
La Muraque (Floressas)
Rodez
Aveyron
Méjalanou (St Salvadou)
Agen
Labarthe
Prades
GARONNE
AVEYRON
le Bort
Gironde
GARONNE
Nérac
Moissac
Albefeuille
Millau
Sos
Montauban
Tarnon
Tarn
St Affrique
Mont-de-Marsan
Condom
Condomois
Albi
Lodève
LANDES
Midouze
Gers
TARN
Dax
Adour
Lot
Gimone
Agout
HTE GARONNE
HÉRAULT
LANGUEDOC
de Département.
Lieu de naissance des Poètes.

LA GUYENNE

les Girondins, entre Fabre et Barnave, entre le vin fumeux de Lunel et le vin de Bordeaux. La conviction est forte, intolérante en Languedoc, souvent atroce, et l'incrédulité aussi. La Guyenne, au contraire, a de bonne heure affecté l'indifférence religieuse... Le pays de Montaigne et de Montesquieu est celui des croyances flottantes; Fénelon, l'homme le plus religieux qu'ils aient eu, est presque un hérétique. C'est bien pis en avançant vers la Gascogne, pays de pauvres diables, très nobles et très gueux, de drôles de corps qui auraient tous dit, comme leur Henri IV : *Paris vaut bien une messe...*

« Quelque belle et riche que soit cette vallée de la Garonne, on ne peut s'y arrêter; les lointains sommets des Pyrénées ont un trop puissant attrait. Mais le chemin est sérieux. Soit que vous preniez par Nérac, triste seigneurie des Albret où Marguerite de Navarre et son petit-fils Henri IV, roi sans royaume, tinrent souvent leur cour, soit que vous cheminiez le long de la côte, vous ne voyez qu'un océan de landes; tout au plus des arbres à liège, de vastes *pinadas,* route sombre et solitaire, sans autre compagnie que les troupeaux de moutons noirs qui suivent leur éternel voyage des Pyrénées aux Landes et vont des montagnes à la plaine chercher la chaleur au nord, sous la conduite du pasteur landais. Naguère — car le caractère des Landes s'est modifié depuis peu — le voyageur qui avait traîné, ou plutôt navigué péniblement, tristement, sur la mer grise des sables mouvants, s'étonnait, au matin, de trouver, au bout du désert morne, une grande ville riche et vivante, toute moderne, Mont-de-Marsan. »

Cette cité n'est point digne de nous arrêter. Fondée par Charlemagne, détruite plus tard par les Normands, voilà tout son passé. L'intérêt est plus bas, au fond du golfe de Gascogne, entre Cordouan et Biarritz, au lieu même où le flot, s'échappant d'un gigantesque entonnoir, dans une pression épouvantable, remonte à une hauteur dont nos mers ne donnent aucun autre exemple. L'Océan et la montagne ont ici toutes leurs illusions.

« Rien de plus imaginatif que les hommes de ce rivage, amants de l'impossible, chercheurs acharnés du péril aux abîmes, aux sombres mers des pôles. » Ce sont les Basques, types immuables des races d'Occident, dont les origines ne se comptent plus. Serrés longtemps dans leurs roches, ces géants descendirent peu à peu parmi les Béarnais et, suivant le chemin des Landes, réclamèrent à leur tour leur part des belles provinces sur tant d'usurpateurs qui s'étaient succédé. Au VIIe siècle, dans la dissolution de l'empire neustrien, ils tentèrent de renouveler l'Aquitaine, et un moment la possédèrent. »

Sur la droite nous aurons soudain l'éblouissante vision des Pyrénées. Nous connaissons déjà le Béarn; nous n'aurions rien à en dire, si le caractère du Gascon-Béarnais ne venait solliciter

notre attention. En fait, ces « petits hommes noirs et brûlés, à méchante mine », pleins de feu, d'esprit et de courage, synthétisent ce qu'il y a peut-être de meilleur, de plus personnel au fond des populations du Sud-Ouest. « Il fallut qu'ils fussent gens de ressources, ayant à courir le monde. Le droit d'aînesse régnait en Gascogne. L'aîné restait fièrement au castel, sur sa roche, sans vassal que lui-même et se servant par simplicité. Les cadets s'en allaient gaiement devant eux, tant que la terre

LA GASCOGNE

s'étendait, bons piétons, comme on sait, allant à pied par goût tant qu'ils ne trouvaient pas un cheval, riches d'une épée de famille, d'un nom sonore et d'une cape percée ; du reste, nobles comme le roi, c'est-à-dire sans fief... » Les siècles ont changé leur costume et leur destinée, mais n'ont point modifié leur goût. Ce n'est pas que tous les Gascons du Midi ressemblent à ce portrait déjà ancien. Il en est d'autres non moins caractéristiques. Aussi bien la terre qui les abrite est-elle presque un royaume pour l'étendue.

« Tout près d'Auch, ancienne capitale de la Gascogne, vous trouverez des Gascons d'une autre race. Si vous descendez du

Nord, vous rencontrerez, par delà Bordeaux et Toulouse, au coin de l'Aquitaine, en face du Rouergue, un petit pays dont le nom a résumé toutes les haines du Midi et du Nord. Ce nom tragique est celui d'Armagnac. Rude pays, vineux il est vrai, mais, sous les grêles de la montagne, souvent fertile, souvent frappé. Ces gens d'Armagnac, de Fézensac, pourtant moins pauvres que ceux des Landes, furent pourtant plus inquiets. Persécuteurs assidus des églises surtout pour les piller, excommuniés de génération en génération, ce qui ne les troublait guère, ils vécurent la plupart en vrais fils du diable. Saint Louis leur donna plus d'une leçon sévère; ils finirent par comprendre qu'ils gagneraient plus à servir les rois de France, et devinrent les capitaines du Midi au service de la royauté. »

Battant, battus, toujours en armes, poussant la guerre avec une violence inconnue jusque-là, ils furent comblés. Nos rois les firent généraux, connétables et presque rois. Ils connurent, sous les premières dynasties, gloire et honneurs, mais leur triomphe ne dura qu'autant que leur région ne fut pas réunie à la couronne. Leur histoire se confondit ensuite avec celle de la nation. Alors tous ces Gascons de la plaine et de la montagne, de même que ceux du nord au midi, depuis les limites de la Saintonge, de l'Angoumois et du Limousin jusqu'aux confins des Pyrénées, formèrent un peuple presque homogène, respectueux des traditions et des coutumes locales, mais plus attaché à son accent qu'à ses dialectes. Lorsqu'on étudie les principaux monuments littéraires de la Gascogne et de la Guyenne, on demeure surpris de constater combien s'exerça, dans les trois siècles qui nous précédèrent, l'influence des races du Nord. Le « gentil parler français » fit plus peut-être pour l'unification du Midi que nos succès politiques. Cela s'explique aisément. Les langues ont pris sans cesse la route des armées. Or, tandis que le Limousin, éloigné des grandes voies de communication, a gardé sa langue d'oc à peine entamée au nord vers les Marches, la langue d'oïl s'est avancée jusqu'à la Dordogne, à Coutras, et jusqu'à la Gironde, à Blaye, traçant une limite linguiste parallèle à la frontière historique. Elle a pris simplement la route que suivirent longtemps les pèlerins se rendant à Saint-Jacques-de-Compostelle : la grande voie où planent encore jusqu'aux Pyrénées, selon l'expression de M. Vidal de la Blache[1], les souvenirs de Charlemagne et de Roland.

« Une chaîne de populations et de dialectes s'étend par le Berry, le Poitou et la Saintonge. Les « Gavaches », ainsi que les appellent les Gascons, pénétrèrent comme un coin en plein Sud-Ouest. » C'est la destinée des peuples soumis d'accepter la loi du nouveau maître. Le Gascon, bien que dans une situation

1. *Tableau géographique de la France*, Paris, Hachette, 1903.

particulièrement favorable, n'échappa pas à la règle commune. La poésie dite « occitane », celle des langues romanes qui continua le latin après la conquête romaine, possède encore aujourd'hui, dit-on, les mêmes limites qu'au moyen âge[1], mais pendant longtemps elle a cessé d'apporter son tribut de beauté. Elle a cédé la place aux témoignages de la langue officielle. Ses meilleurs représentants ne furent trop souvent que des patoisants; les vrais lyriques s'exprimèrent en français. Nous savons ce qu'on nous objectera. La langue d'oc connut en Gascogne l'instant d'une renaissance. Elle eut même l'honneur de prêter le jour au premier poète qui, dans le Midi, longtemps avant Belland de la Bellaudière, « envisagea la nécessité d'élever à la dignité littéraire son idiome envahi par les gallicismes ». En 1565, elle donna, par la voix éloquente de Pey de Garros, les *Psaumes de David virés en langage gascon*[2]. La tentative

1. Cf. Paul Mariéton, *Les Précurseurs du Félibrige*, Revue Félibréenne, 1900. « L'ancienne province de Gascogne, — écrit encore cet auteur, dans son remarquable essai de Géographie littéraire de la Gascogne (Revue Félibréenne, juill.-sept., 1893), — formée d'un grand nombre de petits pays ou Etats admettait, à côté de son idiome propre, quelques variétés du languedocien et la langue basque. Nous ne parlons ici que du dialecte gascon. Il a une physionomie à part dans la langue d'oc. Les transformations d'*f* en *h* et d'*l* en *r*, sans parler du changement de *v* en *b* d'ailleurs commun avec les régions aquitano-languedociennes, — caractères qui frappent à première vue, lui donnent une sorte d'autonomie. Il se répartit en six principaux sous-dialectes : le *béarnais*, le *landais*, le *bigourdan*, l'*armaganais*, le *commingeois*, et le *girondin* qui s'étend jusqu'à l'Agenais. Les différences de ces parlers sont légères de l'un à l'autre. Un seul et même idiome, vraiment, règne sur l'Aquitaine de César. Ce dialecte gascon de la grande langue provençale a un ensemble de traits phonétiques en effet si personnels, qu'à la suite de maints auteurs anciens, plusieurs romanistes modernes persistent à la considérer comme une langue proprement dite... Le gascon est parlé par plus de deux millions d'hommes. *Dialecte* unique de trois départements : le *Gers* (Condomois, Astarac, Armagnac et Lomagne occidentale), dont le chef-lieu Auch fut la capitale de l'ancienne Gascogne ; les *Landes* (l'Albret, la Chalosse, les pays de Born, de Lannes et de Marennes) et les *Hautes-Pyrénées* (comté de Bigorre), il règne en partie sur six autres. Sont pays de parler gascon : dans l'*Ariège*, le Couserans ; dans la *Haute-Garonne*, le Comminges et le pays de Rivière (Gascogne toulousaine); *Tarn-et-Garonne*, le Gimoes et la Limagne orientale; dans le *Lot-et-Garonne*, le Condomois et l'Agenais méridional ; dans la *Gironde*, le Bordelais, l'Entre-deux-Mers et le Bazadais ; enfin dans les *Basses-Pyrénées*, le Béarn, la Navarre septentrionale et le Labourd... »

2. On sait que Pierre de Garros est encore l'auteur d'un vif éloge de la langue gasconne, que les romanisants ont considéré jusqu'à ce jour comme le premier manifeste de la langue d'oc dans les temps modernes. On trouve cette pièce dans ses *Poesias* (Toulouse, 1567,

était intéressante. Elle eut un grand retentissement, grâce non point à son originalité, mais à l'esprit de réforme qui l'animait. Pierre de Garros était calviniste; son œuvre venait à point pour répandre dans le peuple des idées qui étaient chères à ceux de son parti.

Son exemple fut-il suivi? C'est ce que nous ne saurions établir clairement, quoique la Gascogne et la Guyenne aient eu au XVIe et au XVIIe siècle — voire même au XIXe — quelques autres poètes en langue vulgaire.

Le plus grand fut, sans nul doute, ce Cortète de Prades qui, en dialecte de l'Agenais, fit vibrer la lyre des vieux troubadours pour exprimer harmonieusement la courtoisie, la grâce aimable de ses compatriotes. Ses pastorales sont trop célèbres pour que nous nous attachions à les commenter ici. Après lui, — avant lui, devrait-on dire, — les rimeurs ne manquent pas. Chaque région tient à cœur de fournir ses disciples des Muses. Un jour Toulouse, capitale du Languedoc, connut une étoile de première grandeur, Goudouli. On s'en souvint longtemps. Goudouli fut un admirable lyrique, auquel les imitateurs ne manquèrent point en terre gasconne.

L'Armagnac, à lui seul, eût suffi à donner des poètes à tout le Midi. Aussi bien est-ce le pays le plus caractéristique que nous ayons rencontré dans cette partie de la France. Il s'enorgueillit justement de Pierre de Garros, de Jean de Garros[1], de Guillaume Ader, du joyeux Géraud d'Astros, enfin de Saluste du Bartas. Du Bartas, ne l'oublions pas, fut le plus grand homme de son époque, dans sa petite patrie. Il employa avec une égale force les deux langues. Il eut une place digne d'envie près des maîtres de la Pléiade; il fut inimitable dans sa langue maternelle. On ne possède que deux poèmes où s'est exercée sa verve

in-8°). Après lui, un autre Gascon, d'Astros, a préconisé l'emploi du dialecte local. Il l'a fait en ces termes :

« Crois-moi, Gascon, ne rougis pas d'entendre notre langue, ou de la parler comme à Lectoure ou à Saint-Clar. Certes elle est la seule correcte, la fleur, la perle du gascon pur et sans mélange, *mais seulement dans un rayon de sept lieues*. Ses voisines, en vraies sottes, se mêlent à l'astaracais, toulousain, garonnais, espagnol, landais, à toutes les confusions, d'où résulte un idiome rapetassé, décrépit, et qui broncho à chaque pas. »

D'Astros, a-t-on écrit, a singulièrement rétréci les limites de son idiome. C'est un poète de transition, plus attaché, semble-t-il, à son clocher que sensible à la gloire de toute la « Gascogne ».

1. Frère du précédent, il fut pourvu du siège de conseiller au sénéchal d'Armagnac en 1576. Il est l'auteur d'une pastorale sur la mort de Henri IV, *Pastoura de Gascone sur la mort deu magnific... Anric Quart deu nom*, Toulouse, J. Boude, 1611, in-8°, réimprimé avec une traduction française, en 1896, par Alcée Durrieux (Auch, impr. Gaston Foix, in-12).

gasconne; mais ces textes sont devenus presque classiques. Sur du Bartas nous clorons le XVIe siècle. Le XVIIe siècle, à son tour, apporta en Armagnac et en Condomois son contingent de poètes. Citons parmi les plus notoires : Louis Baron, Géraud Bédout, Gautier, de Lombez[1], Nicolas Monestier, Jean Trébos, Sébastien de Pagos, Dominique Duguay, de Lavardens[2]. Enfin le XIXe siècle nous a donné les noms de l'abbé Jean-Baptiste Laffargue[3], de Jean-Baptiste Cassaignau[4] et même de Joseph Noulens, etc. L'effort ne devait d'ailleurs pas être propre à une seule région.

De toutes parts, à tous les siècles, des voix ont surgi pour célébrer dans la langue des aïeux l'amour du berceau, la douceur de la vie rustique. Nous avons déjà nommé l'Agenais et son chantre le plus illustre; nous n'avons pas dit combien ce terroir fut favorable à l'inspiration populaire. L'Agenais ne se contenta pas des accents du passé et de ces aimables chantres, Guillaume Delprat (né en 1655), traducteur de Virgile en langage du cru, J. Patrice Grabières (1746-1817); X.-L. Champmas (1764-1832), etc.; au XIXe siècle il produisit encore Jasmin, puis ré-

1. On sait peu de chose sur ce poète. On ignore même ses prénoms et la date de sa naissance. Il vivait encore en 1770. Une partie de ses compositions ont été imprimées à la suite des poésies de Goudouli. On distingue parmi ces dernières des odes, des chansons, des stances, et même un sonnet. Gautier, qui écrivait en dialecte du haut Languedoc, fut un poète joyeux, plaisant, érotique parfois. Chez lui, a-t-on écrit, l'expression est toujours propre, mais la pensée se ressent trop du voisinage de l'Espagne et de la recherche du faux esprit à la mode. On lui prête des strophes célébrant le vin et une pièce sur la montre de sa maîtresse qui est un modèle de grâce amoureuse.

2. Il naquit à Lavardens en 1643 et mourut, croit-on, en 1735. Il a écrit de charmants vers patois. Il obtint aux jeux Floraux la Violette et l'Eglantine pour des compositions françaises. Ses œuvres consistent en trois recueils : *Recueil de toutes les pièces gasconnes et françaises qui ont été récitées à l'Ac. des jeux Floraux*, etc., par Me Dom. Duguay; Toulouse, A. Colomiez, 1642, in-8°; *Le Triomphe de l'Eglantine*, etc., ibid., 1643, in-8°; *La Muse gasconne ou le Triomphe de la Violette*, ibid., 1690, in-4°.

3. Né le 6 septembre 1797, à Vic-Fézensac, il fut curé à Crastes, dans le diocèse d'Auch, et mourut le 13 novembre 1866. Ses poésies fort plaisantes ont été publiées récemment par M. J. Michelet dans son beau livre, *Poètes gascons du Gers* (Auch, impr. Bouquet, 1904), in-8°.

4. Né à Lamothe-Cumont, canton de Beaumont-de-Lomagne, le 27 mai 1821, il exerça la médecine dans son pays et fit des vers gascons. Il a laissé deux recueils : *Fantesios* et *Loisirs d'un médecin de la Lomagne*, Toulouse, Gary, 1881, in-8°; *Mas darrèros fantesios*, Toulouse, Fournier, s. d., in-8°. M. Jules Michelet a réimprimé, dans ses *Poètes gascons du Gers*, un grand nombre de pièces de ce recueil.

5. Né à Condom le 29 oct. 1828. Il a fait paraître *La Flahuto gascouno*, Paris, Bouillon, 1897, in-8°.

cemment Charles Ratier[1], André Sourreilh, Charles Derennes, d'autres plus modestes.

En même temps, le Bordelais et le Périgord mirent en lumière Pierre Rousset, l'abbé Girardeau[2], le plaisant auteur des *Macariennes*, Maître Verdié[3], P. Margontier[4], Aug. Chastanet[5],

1. Né à Agen, proclamé majoral du Félibrige, en remplacement de Tamizey de Larroque (1898). On lui doit quelques poésies : *Las Dos Ensourcilhairos*, Agen, Quillot, 1883, in-8° ; *Septen par la Faidito* (poésies agenaises dédiées à Philadelphie), Agen, Lamy, 1896, in-8°, et des travaux d'histoire littéraire locale.

2. Girardeau naquit le 1er septembre 1700, à Pian, paroisse dépendant du prieuré de Saint-Macaire ; il en fut curé depuis mai 1769 jusqu'en mars 1771 et y mourut le 20 août 1774, laissant la réputation d'un esprit généreux, indépendant et narquois. On lui attribue cette plaisante satire contre les Jésuites, *Les Macariennes*, poème en vers gascons (A Nankin, chez Romain Macarony, 1763, in-12 ; et ensuite Paris, Aubry, 1862, in-12.

3. Verdié était de Bordeaux. Il vit le jour le 11 déc. 1779, dans l'ancienne paroisse Saint-Remy, et mourut le 26 juillet 1820, laissant une réputation dans le peuple. Ses compositions patoises, *Abanture comique de Meste Bernat ou Guillaoumet de retour dèns sous fouyes, Bertoumieu à Bourdeu, Arribade de Guillaoumet dèns lous enfers*, etc., d'une expression triviale et médiocre, ont été maintes fois réimprimées. Voyez *Œuvres complètes de Meste Verdié*, 16e éd. corr. et augm., avec une notice sur la vie de l'auteur par Ch. Bal, Bordeaux, C. Lacoste, s. d., in-12.

4. Il naquit à Terrasson, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Sarlat (Dordogne), le 8 janvier 1791, et mourut dans sa ville natale, le 14 juin 1875. Ancien chirurgien de l'armée, il exerça la médecine jusqu'à sa fin. Ses poésies, parmi lesquelles on remarque plusieurs pièces célébrant les sites du Périgord et les rives de la Vézère, publiées primitivement dans des revues, ont été réunies par les soins de son compatriote M. Gabriel Lafon, avec la collaboration de Mlle Marguerite Genès. Voyez l'ouvrage suivant : *Pierre Margontier, 1791-1875, notice biographique suivie des Œuvres du poète terrassonnais* (Brive, impr. Roche, 1902, in-16).

5. Né à Mussidan (Dordogne) le 7 septembre 1825, mort le 6 mai 1902, il fut élu majoral du Félibrige en 1876. Il a donné plusieurs recueils de prose et de vers : *Lous Bouqueis de la Jano* (Périgueux, Dupont, 1875, in-8°) ; *Counties et Viorlas* (Ribérac, Delacroix, 1877, in-8°) ; *Per tua lou temps* (Périgueux, Delage et Joucla, 1890, in-8°). Auguste Chastanet a été considéré, à juste titre, comme le meilleur poète du Périgord. « Heureux champion du *troubar clar* préconisé par Giraut de Borneil, a-t-on dit, il a écrit dans une langue claire et pure, mais simple. Imprégné jusqu'à la moelle de l'atmosphère du pays natal dont il ne voulut pas se déraciner, peintre habile des mœurs de la campagne, interprète de l'esprit du paysan, passionné pour notre vieil idiome, dont le culte se confondait chez lui avec le culte du terroir, il a créé un genre dans lequel il ne sera jamais surpassé. » On consultera sur ce poète A. Dujarric-Descombes, *Aug. Chastanet*, Lou Bournat dou Perigord, juill. 1902 ; *Le Félibrige en Limousin*, Grande Revue, 1er févr. 1907.

obert Benoît[1]. Les Landes ont eu : Isidore Salles et l'abbé édegert[2]; le Rouergue : Peyrot de Pradinas, Dom Guérin de ant[3], puis l'abbé Bessou; le Comminges et la Bigorre : Berand de Larade, Philadelphe de Gerde et Camélat; le pays basie : Oihenart; le Beaumontois : Bernard de Saint-Salvy, auteur es *Berses beumonteses;* le Labourd : Justin Larrébat; enfin le uercy : l'Anonyme de Cahors[4], Valès de Montech[5], Daubasse, ntoine Brugié[6], Jean Castélat, meunier de Loubéjac, Augus-

1. Tout à la fois mainteneur de l'école félibréenne et coiffeur à érigueux, M. Robert Benoît est né à Mussidan (Dordogne) le 7 mars 862. Il a publié *Les Bigoudis* et *D'Autres Bigoudis,* deux recueils e vers patois qui ont fait sa réputation et lui ont valu le surnom de asmin du Périgord. Des qualités de grâce, une aimable franchise, de gaieté, font pardonner a ce modeste rimeur la timidité d'une muse ans cesse troublée par l'exemple glorieux de l'auteur des *Papillotes.* . Robert Benoît a publié, en outre, des vers de circonstance et un ème, *Servilhoto,* pour lequel il est fier d'avoir obtenu une primevère ux jeux Floraux.

2. Né à Pontoux, dans les Landes, en 1809, mort chanoine de la cathérale d'Aire, en 1889, l'abbé Pédegert a laissé ce charmant recueil : *ous Bers gascouns,* Bourdéou, Féret et Hill, 1892, in-12.

3. Voyez de cet auteur : *Le Testament de Couchart,* publié et notté par MM. Mazel et Vigouroux (Montpellier, Impr. centrale du idi, 1882, in-8°).

4. C'est ainsi que l'on désigne l'auteur d'une poésie lyrique, *L'Aoureux transi,* qui nous a été conservée par l'érudit Pierre Borel, de astres, dans son ouvrage : *Trésor des recherches et antiquitez gauoises et françoises,* imprimé en 1655. Nous regrettons beaucoup de e pouvoir insérer ici ce petit poème, l'un des plus parfaits qu'aient mais produits les littératures méridionales. Borel, qui l'a fait suivre une bonne traduction, affirme que *L'Amoureux transi* lui fut communiqué par Paul Pellisson, l'ami de Fouquet.

5. Jean Valès, « doyen des aumôniers de l'armée française », naquit Montech (Tarn-et-Garonne) en 1595 et mourut dans cette ville au ilieu du XVIIe siècle. Il a traduit en vers burlesques ou héroïques es *Satires* de Perse, les *Bucoliques,* les *Géorgiques* et l'*Enéide,* ainsi ue des textes sacrés. Voyez : *Virgilio deguisat o l'Eneido burlesco el S. de Valès de Mountech,* Toulouso, impr. F. Boudes, 1648, in-4°; *ous Set Salmes penitencials de Dabid,* etc., Montalba, 1652, in-4°. a plupart de ses ouvrages sont rarissimes. « Il faudrait un volume, elon Mary-Lafon, pour analyser les œuvres de Valès. Bien supérieur Gautier et à d'Astros, le joyeux vicaire de Saint-Clair-de-Lomagne e rapproche beaucoup de Goudouli par le talent et la pureté de as angue... Le mérite vrai, réel et remarquable de Valès éclate, non dans es traductions des Eglogues, des Géorgiques et des Satires de Perse, u'il fallait laisser dans leur texte, mais dans les productions qui lui ont personnelles; là il a droit à l'attention et à l'estime des lettrés. » On lui doit une pastorale qui à elle seule lui assure le premier rang les poètes de sa province. Le docteur Noulet, dans son remarquable ouvrage, *Essai sur l'histoire littéraire des patois du midi de la France, eizième siècle,* a donné de nombreux extraits des poèmes de Valès.

6. Né à Salviac (Lot) le 27 décembre 1735. Voyez de cet auteur

tin Quercy, de Montauban, Léon Cladel, Paul Froument, Antonin Perbosc[1], etc.

Jusqu'ici nous n'avons pas fait la part des écrivains français. Ils furent si nombreux que nous aurions quelque peine à les signaler tous. Bien que nous leur donnions rang après les poètes de langue d'oc, ils mériteraient la première place. Leur influence a été si forte que nous ne pouvons guère leur opposer que deux ou trois chanteurs d'expression populaire. Encore ces derniers ne s'imposent-ils que comme représentants du terroir. Qui osera jamais comparer à l'œuvre d'un Clément Marot, d'un Olivier de Magny, d'un Théophile, les pâles productions de Guillaume Ader, de Bédout et de Peyrot de Pradinas?

Répétons-le pour finir, l'infiltration de la langue d'oïl s'est faite si profondément en Gascogne et en Guyenne, que ce n'est point trop dire que l'habitant a oublié la tradition des troubadours et que les poètes du cru ne se sont jamais si bien exprimés que lorsqu'ils ont traduit, « paraphrasé » les conceptions des Septentrionaux. La tentative récente du Félibrige n'a pas donné là ce qu'on était en droit d'attendre.

La littérature dite classique en Bordelais, en Périgord, en Rouergue, dans le Quercy, l'Armagnac, les Landes, l'Agenais, la Bigorre, etc., pour ne citer que ces régions, nous offre cent noms dignes d'être retenus. On ne trouvera ici que les plus notoires, sinon les plus caractéristiques. Ce sont, pour les XVIe et XVIIe siècles, Saluste du Bartas, Pierre de Brach, Jean-Léon de Métivier, Jean Rus, Jean du Vignau, Pierre de Bourdeilles, seigneur de Brantôme, Etienne de la Boétie, Pierre de Laval, Clément Marot, Olivier de Magny, Jean Fornier[2], Guillaume du Buys, Jean du Pré, Gérard-Marie Imbert[3], le sieur de Caillavet, Le Poulchre de la Motte-Messemé, Guillaume du Sable[4],

Bouno Gorjo e Gulo Fresco, ou lou Gourmon motat, poème patois, etc., Paris, Techener, 1841, in-8°.

1. S'il nous fallait faire ici la part des publications anonymes, nous ne manquerions pas de citer des « Fables choisies de La Fontaine » agréablement interprétées en langue gasconne (*Fables causidos de La Fontaine en bers gascouns*. Bayonne, impr. P. Fauvet-Duhard, 1776, in-8°, et Dax, Labèque, 1891, in-8°), petits chefs-d'œuvre de verve et d'observation, et un long poème, *Le Miral Moundi* (Le Miroir toulousain), Toulouse, Desclassan, 1781, in-12; ce dernier attribué à Hillet ou au P. Napian.

2. On lui donne ce petit ouvrage rarissime, *L'Affliction de Montauban*, poème, 1564.

3. Tamizey de Larroque a donné une savante réimpression des poésies de Gérard-Marie Imbert. Voyez : *Première partie des sonnets exotiques*, etc., Bordeaux, Gounouilhou, 1872, in-8°. Imbert a célébré parfois son pays. (Voyez : Léonce Couture, *G.-M. Imbert*, Revue de Gascogne, 1876, XVII, p. 494 et 534.)

4. Ce poète véhément et d'humeur satirique a laissé un recueil fort

La Pujade[1], Jean de Sponde, Hugues Salel, Jean de la Jessée[2], Joseph du Chesne, F. de Belleforest, Marc de Mailliet[3], Lalanne, H. de la Mesnardière, Théophile de Viau, etc.; enfin, pour les XVIIIe et XIXe siècles et jusqu'à nos jours : Lefranc de Pompignan[4], La Grange-Chancel, Théophile Gautier, Mary-Lafon[5],

intéressant, *La Muse chasseresse, dédié à la Royne mere regente*, A Paris, aux frais et despens de l'autheur, 1611, in-12 (réimprimé partiellement par la Libr. des Bibliophiles, avec une notice de Paul Lacroix, en 1884, in-12). Guillaume du Sable n'est pas, à proprement parler, un poète du terroir. Il ne s'est souvenu de son pays et de ses compatriotes que pour les railler amèrement. On lira avec intérêt ses sonnets sur les Gascons, et en particulier ceux qui débutent par ces vers :

Gascons, accordez-vous, n'entrez plus en reproches, etc.
J'ai juste occasion de quitter la Gascogne, etc.

1. Il était d'Agen et du XVIe siècle. Dans ses poésies commentées par Tamizey de Larroque (Voyez G. Colletet, *Vies des poètes agenais*), on trouve des stances sur « la recherche et inventaire des archives de la maison de ville d'Agen en l'année 1601, adressée à MM. les Consuls et jurats de ladite cité ».

2. Il était né à Mauvaisin vers 1550. On lui doit une foule d'ouvrages en prose et en vers, inspirés par des événements contemporains. Ses poésies diverses, qui ont fait l'objet de nombreux commentaires, ont été imprimées par Christophe Plantin en 1583, 4 fort vol. in-4°. Jean de la Jessée est l'auteur de la jolie chanson qui commence par ces vers :

Ce temps comblé d'un verd honneur,
Couvre la terre de son heur,
Les boys de cheveleure :
On voit rives, plaines et prez,
De gaye couleur diaprez :
Las ! tout rid, et je pleure.

L'artisan dedans sa cité,
Le pasteur aux champs habité
Chantant, ses soings enchante;
Mesme on oyt jaser les oiseaux
Bruire l'air, et courir les eaux :
Je me plains, et tout chante.

Il s'est fait, à l'occasion, l'apologiste de sa province. Voyez, à ce propos, son poème intitulé : *Temple de Navarre*, où se trouvent décrits ses souvenirs d'enfance.

3. Né à Bordeaux vers 1568, mort vers 1628. C'est le type du bohème, du poète crotté, tourné en raillerie par Saint-Amant. Ses *Poésies* ont paru à Bordeaux, chez S. Millanges, en 1616, in-8°, et à Paris en 1620. Maillet n'a guère chanté son pays.

4. Jean-Jacques le Franc marquis de Pompignan, poète lyrique et dramatique, né à Montauban en 1709, mort en 1784. Il a donné un texte en prose mêlé de vers intitulé *Voyage de Languedoc et de Provence*. Ses œuvres ont été recueillies en 1784; elles forment 6 vol. in-8°.

5. Jean-Bernard Lafon, dit Mary-Lafon, né à la Française, en Caorsin, le 26 mai 1810, mort à Aussonnes, près Montauban, le 24 juillet 1884. Il a été considéré, justement, comme l'un des précurseurs du mouvement qui aboutit au Félibrige. Sa production est considérable. Il a abordé tous les genres. On lui doit un grand nombre d'ouvrages d'histoire, de critique, de littérature, fort inégaux, mais des romans et quelques poésies assez faibles. Historien, critique, traducteur, phi-

Catulle Mendès, Camille Delthil, Georges Leygues, Charles de Pomairols, François Fabié, Boyer d'Agen, Laurent Tailhade, Francis Maratuech[1], Gaston Garrisson, Emile Goudeau, Jean Rameau, Emmanuel Auréjac, Emmanuel Delbousquet, Raymond de la Tailhède, Francis Jammes, Paul Maryllis, Elie Fourès, Arthur Poydenot, Charles Derennes (poète bilingue déjà nommé), Marc Varenne, Valmy-Baisse, Emile Despax, Roger Frène, etc.[2].

A connaître par le menu la production de tant d'auteurs divers, les uns originaux, les autres médiocres, mais tous également pénétrés du sentiment de la race, on se rendra compte de ce que l'esprit gascon a réalisé de meilleur ou de pire en contribuant à l'évolution du génie national.

Bibliographie. — Bruzen de la Martinière, *Grand Dictionnaire de Géographie historique*, etc., t. III, Paris, P.-G. Le Mercier, 1728, in-fol. — Grateloup, *Grammaire gasconne*, etc., 1737. (Voy. surtout l'éd. donnée récemment.) — Expilly, *Dictionnaire géographique, histor. et politique de la France*, Amsterdam et Paris, Desaint et Saillant, III, 1762, etc. — Vidaillet, *Biographie des hommes célèbres du départem. du Lot*, etc., Gourdon, impr. de Lescure, 1826, in-8°. — A. Mazure, *Histoire du Béarn et du pays basque*, Pau, Vignancour, 1839, in-8°. — P.-G. Brunet, *Notices et extr. de quelques ouvrages écrits en patois du Midi de la France*, etc., Paris, Leleu, 1840, in-12. — Lamarque de Plaisance, *Usages et Chansons populaires de l'ancien Bazadais*, Bordeaux, 1845, in-8°. — Aristide Guilbert, *Histoire des Villes de France*, Paris, Furne et Cie, 1848, t. II, gr. in-8°. — Cénac-Moncaut, *Voyage archéologique et historique dans les anciens comtés d'Astarac et de Pardiac, suivi d'un Essai sur la*

lologue, romancier, poète lyrique et satirique, Mary-Lafon fut un fervent patriote; on l'avait surnommé *le Midi fait homme*.

1. Né dans la seconde moitié du XIXe siècle, à Ferrières (Lot), mort le 14 mai 1908, Francis Maratuech a dirigé des revues et des journaux de province et s'est fait une place parmi les chantres quercynois, en donnant un recueil, *Rocailles, choses de mon pays*, Paris, Lemerre, 1882, in-12. Il est en outre l'auteur d'une sorte d'épopée régionale, *Les Kadourques*. « Rêveur avec délices, a-t-on dit, cet *entêté campagnard*, comme il se qualifie lui-même, a toujours préféré les grands et lumineux horizons de Ferrières aux villes, où il n'a fait que de courts séjours; sa plume est élégante et fine, parfois un peu caustique, avec un grand sentiment poétique qu'il dut à sa vie de contemplatif. »

2. Signalons enfin, pour mémoire, dans le Quercy, la publication d'un recueil collectif, *La Guirlande des Marguerites*, sonnets dédiés *à la ville de Nérac* (Nérac, Ludovic Durey, 1876, in-8°), qui à lui seul peut nous fournir encore la matière d'une autre série de poètes, la plupart inconnus et dignes de l'être. Néanmoins l'objet de ce livre est curieux et méritait de n'être point oublié.

langue et la littérature gasconnes, Paris, Didier, 1856, in-8°; *Grammaire gasconne,* Paris, 1863, in-16; *Littérature populaire de la Gascogne,* Paris, Dentu, 1868, in-18. (Voy. en outre son *Dictionn. gascon-français,* etc.) — B. Rey, *Galerie biographique des personnages célèbres de Tarn-et-Garonne,* Montauban, Forestié, 1857, in-8°. — Francisque Michel, *Le Pays basque,* Paris, Firmin Didot, 1857, in-8°; *Le Romancero du pays basque,* ibid., 1859, in-12. — [Louis de Lamothe], *Notes pour servir à la biographie des grands hommes de la ville de Bordeaux,* Bordeaux, impr. de Gounouilhou, 1858, in-8°; *Le même, augmenté,* Paris, Derache, 1863; Genève, 1869, et Amsterdam, 1873, in-8°. — Dr J.-B. Noulet, *Essai sur l'histoire littéraire des patois du Midi de la France aux seizième et dix-septième siècles,* Paris, Techener, 1859, gr. in-8° (ouvrage très important): *Essai sur l'hist. littér. des patois du Midi,* etc., *dix-huitième s.,* Paris, Maisonneuve, 1877, in-8°. — E. Forestié neveu, *Biographie de Tarn-et-Garonne,* etc., Montauban, impr. Forestié, 1860, in-8°. — F.-J. Bourdeau, *Manuel de Géographie historique ancienne, Gascogne et Béarn,* etc., Paris, 1861, in-8°. — F. Couarraze de Laa, *Les Chants du Béarn et de la Bigorre,* Tarbes, Th. Telmon, 1861, in-8°. — Guillaume Colletet, *Vies des poètes gascons,* publié par Tamizey de Larroque, Paris, Aubry, 1866, in-8°; *Vies des poètes agenais,* etc., Agen, impr. Noubel, 1868, in-8°; *Vies des poètes bordelais et périgourdins,* etc., Paris, Claudin, 1873, in-8°. — Pascal Lamazou, *Chants pyrénéens,* Pau, Gachau, 1869, in-4°. — J.-D. Sallabery, *Chants populaires du pays basque,* Bayonne, veuve Lamaiguère, 1870, in-8°. — Jean-François Bladé, *Géographie historique de la Gascogne,* Revue de Gascogne, 1864 (V. p. 555-567); *Chansons populaires en langue française recueillies dans l'Armagnac et dans l'Agenais,* Paris, Champion, 1879, in-8°; *Poésies populaires de la Gascogne,* Paris, Maisonneuve, 1881-1882, 3 vol. in-8°. — *Catatogue de la Biblioth. patoise de Bourgaud des Marets,* Paris, Maisonneuve, 1873-1874, 2 vol. in-8°. — Baron Ch. de Tourtoulon, *Etude sur la limite géographique de la langue d'oc et de la langue d'oïl, avec une carte* (en collab. avec O. Bringuier), Paris, Impr. Nationale, 1876, in-8°; *Des Dialectes, de leur classification et de leur délimitation géographique,* Paris, Maisonneuve, 1890, in-8°. — R. Reboul, *Bibliographie des ouvrages écrits en patois du Midi,* Paris, Techener, 1877, in-8°. — Abbé Beaurredon, *Etudes landaises,* etc., Pau, Ménetière, 1877, in-8°. — Achille Luchaire, *Etude sur les idiomes pyrénéens,* Paris, Maisonneuve, 1879, in-8°; *Rec. de textes de l'anc. dialecte gascon,* ibid., 1881, in-8°. — V. Lespy, *Grammaire béarnaise,* etc., Paris, Maisonneuve, 1880, in-8°; V. Lespy et Raymond, *Dictionnaire béarnais anc. et mod.,* Montpellier, Impr. Centr., 1886, 2 vol. in-8°. — H. Affre, *Biographie aveyronnaise,* Rodez, impr. de Broca, 1881, in-8°. — A. de Roumejoux, *Essai de*

Bibliographie périgourdine, Sauveterre, J. Chollet, 1882, in-8°. — Abbé Léonce Couture, *Le Génie gascon*, discours, Toulouse, Ed. Privat, 1882, in-8°; *Trois Poètes condomois du seizième siècle*, Toulouse, Privat, s. d., in-8°. (Voir du même : *Esquisse d'une hist. littér. de la Gascogne pend. la Renaissance*, Bull. du Com. d'histoire et d'archéol. de la prov. d'Auch, 1861, t. II, p. 507-565.) — Paul Perret, *Les Pyrénées françaises*, Paris, Oudin, 1881 1882, 2 vol. in-8°. — Ed. Bourcier, *La Conjugaison gasc.*, Bordeaux, 1881, in-8°; *La Langue gasc. à Bordeaux*, Bordeaux, 1893, in-8°. — Mary-Lafon, *Hist. littér. du Midi de la France*, Paris, Reinwald, 1882, in-8°. Voir encore, du même auteur, *Tableau histor. et comparatif de la langue parlée dans le Midi de la France*, in-12; *Histoire du Midi de la France*, etc., 4 vol. in-8°. — Julien Vinson, *Le Folklore du pays basque*, Paris, Maisonneuve, 1883, in-8°; *Essai d'une bibliographie de la langue basque*, Paris, Maisonneuve, 1891, in-8°. — J. Andrieu, *Bibliographie génér. de l'Agenais et des parties du Condomois et du Bazadais incorporées dans le départ. de Lot-et-Gar.*, Paris, Picard, 1886, 3 vol. in-8°. — Frédéric Mistral, *Le Trésor du Félibrige*, Paris, Champion, 1886, in-4°. — F. Arnaudin, *Contes pop. rec. dans la Grande-Lande, le Béarn, les Petites-Landes et le Marensin*, Paris, Lechevalier, 1887, in-12. — A. Lavergne, *Les Chemins de Saint-Jacques en Gascogne*, Bordeaux, P. Chollet, 1887, in-8°. — J. de Laporterie, *Les Vieilles Coutumes de la Chalosse, Les Chants populaires;* Saint-Sever, 1887, in-8°; *Les Traditions en Chalosse*, Caen, H. Delesques, 1890, in-8°; voir aussi *Une Noce de Paysans*, Saint-Sever, 1885, in-8°. — Emmanuel Soleville, *Chants popul. du bas Quercy*, Paris, Champion, 1889, in-8°. — Joseph Daymard, *Vieux Chants popul. recueillis en Quercy*, etc., Cahors, J. Girma, 1889, in-18. — Fr. Daleau, *Notes pour servir à l'étude des traditions... de la Gironde*, Bordeaux, Bellier, 1889, in-8°. — Norbert Rosapelly, *Au pays de Bigorre*, etc., Tarbes, Croharé, 1891, in-8°. — [V. Foix], *Poésie popul. landaise*, Dax, impr. Hazael-Labèque, 1890, in-12. — L. Dardy, *Anthologie populaire de l'Albret*, Agen, Michel et Médan, 1891, 2 vol. in-18. — Froment de Beaurepaire, *Chansons popul. du Quercy*, La Tradition, V-VIII, 1891-1895. — Michel Camélat, *Le Patois d'Arrens*, Paris, Picard, 1891, in-8°. — D. Behrens, *Bibliographie des patois gallo-romans*, 2e éd., trad. par E. Rabiet, Berlin, W. Gronau, 1893, in-8°. — Maxime Lanusse, *De l'influence du dialecte gasc. sur la langue franç.*, Paris, Maisonneuve, 1893, in-8°. — G. Bastit, *La Gascogne littéraire*, etc., Bordeaux, Féret, 1894, in-12. — J.-I. de Iztueta, *Textes des anciennes danses basques chantées*, Bordeaux, Destouesse, 1894, in-8° (réimpr. du recueil de Don Juan Ignacio de Iztueta donné primitivement en 1824). — G. Jourdanne, *Hist. du Félibrige, 1854-1896*, Avignon, Roumanille, 1897, in-16. — Dr Collignon, A. Planté, L. Etcheverry,

Wentworth Webster, J. D. Sallaberry, Ch. Bordes, J. de Jaurgain, A. Campion, etc., *La Tradition au pays basque*, Paris, aux bureaux de la Tradition nationale, 1899, in-8°. — J. Forestier, *Curiosités patoises recueillies dans un coin du Rouergue*, Paris, J. Mersch, 1900, in-18. — Paul Mariéton, *Les Précurseurs du Félibrige, 1550-1848*, Revue félibréenne, 1900. Voir surtout *L'Evolution félibréenne*, Revue félibréenne, 1892-1895, t. VIII, IX et XI (étude très importante sur l'histoire littéraire du Midi). — Ed. Lefèvre, *Catalogue félibréen et du Midi de la France*, Marseille, Ruat, 1901, in-8°; *Années félibréennes 1903 et 1904*, suppl. au précédent ouvrage, ibid., 2 fasc. in-8°. — Paul Duffard, *L'Armagnac noir*, Auch, 1902, in-8°. — Abbé Casse et abbé Chaminade, *Vieilles Chansons patoises du Périgord*, Périgueux, Cassard, 1902, in-8°; *Chansons patoises du Périgord*, Paris, Champion, 1905, in-8°. — Albert Grimaud, *La Race et le Terroir*, Cahors, Petite Biblioth. provinciale, 1903, in-8°. — J. Michelet, *Poètes gascons du Gers depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours*, Auch, imprim. Th. Bouquet, 1904, gr. in-8°. — J. Michelet, *Notre France*, 9e édit., Paris, Colin, 1907, in-12. — Vidal de la Blache, *Tableau de la Géographie de la France* (*Histoire de France* de E. Lavisse, t. I), 3e éd., Paris, Hachette, 1908, in-4°. — Pierre Lhande, *Autour d'un foyer basque*, Paris, Nouv. Libr. nationale, 1908, in-12. — Ant. Perbosc, *Anthologie d'un centenaire, Pages choisies des écrivains tarn-et-garonnais, 1808-1908, Prosateurs*, Montauban, P. Masson, 1908, in-8°. — A. Praviel, *L'Empire du Soleil*, Paris, Nouv. Libr. nationale, 1908, in-12. — E. Gaubert et J. Véran, *Anthologie de l'amour provençal*, Paris, Mercure de France, 1909, in-18, etc. On consultera en outre le *Catalogue de la Biblioth. du Dr J.-B. Noulet*, 1893; l'Introd. à l'édit. du *Parterre gascon*, de Bédout (1850), par Ph. Abadie; *La Grande Revue*, fasc. consacrés au Périgord, 16 janv.-1er févr. 1907; la *Revue de Gascogne* (Cf. *Table générale des XLI premiers vol.*, Auch, impr. G. Foix, 1900, in-8°); l'*Armana gascoun* (1873-1874); l'*Armana garounenc* (Villeneuve-sur-Lot et Agen, 1891, 1892 et 1894); l'*Armanac patouès de la Bigorro* (1893), l'*Armana gascou* (1894), l'*Armanac quercinouès* (1893), la Collection de la *Revue félibréenne* (1885-1900), et les collections des périodiques suivants : *La Terre d'oc* (Toulouse), *Revue des Pyrénées, Les Annales du Midi, Revue des langues romanes, Revue Méridionale, Bull. de la Soc. des études du Lot, Bull. de la Soc. istor. du Périgord, Lou Bournat dou Perigord, Reclams de Biarn Gascounhe, Revue du Tarn, Le Félibrige latin*, etc.

CHANSONS POPULAIRES

CHANSON BASQUE[1]

(TEXTE SOULETIN)

Le chemin des étoiles du ciel — Si je savais, — Là ma jeune bien-aimée — (*Tout*) droit je la trouverais; — Mais à partir de ce soir — Plus ne la verrai!

A un jeune chêne par la cognée — Abattu — Est pareil mon cœur — Blessé : — Ses racines périront — Desséchées.

S'il se pouvait que mon œil — Se ferme (*à jamais*), — Pour que celui de ma jeune bien-aimée — Brille (*de nouveau*) — Je mettrais mon sang — Versé!!

Parce qu'elle était de toutes les fleurs — La plus jolie, — Et de mon cœur — La plus aimée, — Pour elle sera mon dernier — Soupir!

ZELUKO IZARREN BIDIA

(ZIBERUTARREX)

Zelûko izarren bidia
Nik bancki,
Han niro ene maite gaztia
Chûchen khausi;
Bena gaur jagoiti nik hura
Ez ikhusi!

Haritch gazte bat nik aihotzaz
Trenkatûrik
Udûri zait ene bihotza
Kolpatûrik :
Errnak eroriko zaitzola
Eihartûrik!

Ahal baliz ene begia
Zerratûrik
Ene maite gaztiarena
Argitûrik,
Ezar niro ene odola
Ichuririk!

Zeren beitzen lili ororen
Eijerrena,
Bai eta ene bihotzeko
Maitenena,
Haren izanen da ene azken
Hasperena!

1. *Chansons populaires du pays basque, rec. par J.-D. Sallabery* (Bayonne, impr. veuve Lamaiguière, 1870, in-4°).

KALLA KANTUZ[1]

La caille chante sous les blés en juillet et août ; — Je l'ai entendue maintes fois en revenant de chez ma mie ; — Car l'amour souvent me menait à sa porte ou à sa fenêtre.

De l'amour peut prendre celui qui en veut. — Moi, j'en ai pour une et jamais je ne la laisserai, — Non, jamais jusqu'à la mort.

Le coucou met ses petits dans un petit trou sur la cime d'un chêne; — Mère, moi, je voudrais me marier lorsque je serai en âge : — Il y a déjà longtemps que mes compagnes le sont.

Que la fleur de la violette est belle au printemps! — Il y a longtemps que je n'ai vu l'œil de ma mie; — Peut-être la pauvrette se souvient-elle de la foi qu'elle m'a jurée.

Je m'en souviens, je m'en souviens, je ne l'ai point oubliée;

KALLA KANTUZ

Kalla kantuz ogi petitk uztaril agorri letan;
Maitea ganik etchera koan entzun izandut bortzetan
Amodioak bainera bilkan haren athe lei hoetan.

Amodioa, amodio nahi duenak har diro.
Nik batenzat hartu dut eta sekula ez utziko
Ez sekula, tonbaren barnen sarthu artino.

Kukuiak umeak chilho ttipian haritz gainean;
Ama, ni ere nahi niz ezkondu adinak ditudanian;
Ene lagunak eginak dire juan den aspaldi handian.

Primaderan zoinen eder brioletaren loria!
Aspaldian nit ezdut ikhusi, neure maitiaren begia;
Balinba gaichoak eztu ahantze niri eman fedia.

— Orhoitzen nuzu orhoitzen, ez zautazu ahantzten;

1. Chanson publiée par M. Charles Bordes dans le recueil *La Tradition au pays basque* (Voy. *La Musique popul. des Basques*, etc.), Paris, aux bureaux de la Tradition nationale, 1899, in-8°.

— Je souffre dans ce monde autant qu'une Madeleine; — Et j'arrose de mes larmes le pain que je mange.

La nuit est sombre, longue la route, n'est-ce pas grande peine? — Nous venons vous voir, étoile enchanteresse; — Ouvrez-nous la porte, vous qui êtes pleine de tendresse,

Quoiqu'il fasse nuit noire, nous ne manquons point de lumière; — Cette étoile charmante se tient à la fenêtre. — Elle nous éclairera durant le temps que nous rentrerons à la maison.

CRIBETE[1]

(CHANSON RECUEILLIE A PANASSAC, GERS)

Cribete, on l'a mariée, — La fille de Cormesin. — Elle est si petite, — Elle ne sait pas se vêtir. — L'amour la tient, l'amour qui ne la tient — Voudrait la tenir.

Son mari va à la guerre — Pour la laisser grandir. — Quand la guerre est finie, — Il retourne dans son pays.

Il s'en va frapper à la porte. — « Cribete, viens ouvrir. »

Madalena batek bezanbat munduian dut sofritzen.
Jaten dudan ogia ere nigarrez dut trenpatzen.

Gaua ilhun, bidia luze, ezdea phena handia?
Zure ikhoustera jiten gira, izar charmagarria;
Bortha irek'aguzu, zuk, tendreziaz bethia.

Gaua luze izanagatik, argi mentsik ez dugu
Izar charmagarri hura leihoan omen dagozu:
Gu etchian sarthu artino, harek argituren derauku.

CRIBETO

Cribeto, l'an casado,
Hillo de Cormesi,
Ero n'es tant petito,
Nou se sab pas besti.
L'amour la teng,
L'amour qui nous la teng,
Boudrio la teni.
} *bis.*

Soun marit bat à la guerro
Per la dècha grandi.
Quant la guerro es finido,
Que tourno au soun pais.

S'en ba tusta a la porto.
« Cribeto, sai oubri. »

1. Les deux pièces qui suivent sont extraites du recueil de Jean-François Bladé, *Poésies populaires de la Gascogne*, Paris, Maisonneuve, 1882, 3 vol. in-12.

— Sa mère, toute pleurante : — « Cribete n'est pas ici.

« Le roi Maure l'a prise, — Menée dans son pays. — Donnez-moi la cape rouge, — Le bâton de sapin. »

Il va demander l'aumône — Dans le pays Maure. — Du balcon du roi Maure — Cribete l'a vu.

Elle peigne sa chevelure — Avec un peigne d'or fin. — « Fais charité, señora, — Au pauvre pèlerin.

— Je ne puis pas, señor, — Je ne suis pas d'ici. » — Le roi Maure l'écoutait — Du fond du grand jardin.

« Fais charité, señora, — Au pauvre pèlerin. — Si tu n'es pas ma femme à présent, — Tu le seras demain matin.

— Va à l'écurie, — Prends le meilleur roussin. » — Le roi Maure les poursuit : — « Cribete, viens ici. »

Quand ils sont au pont d'Oviedo — Le pont vient à partir. — « Vierge je te l'avais prise, — Et vierge tu l'as ici. » — L'amour la tient, l'amour qui ne la tient — Voudrait la tenir.

Sa mai, touto plourouso :
« Cribeto n'es aci.

« Lou rèi Maurou l'a preso,
Miado en soun pais.
— Dounatz-me la capo roujo,
Lou bastoun de sapin. »

Ba demanda l'aumoino,
Dens lou pais Mauri.
Dou balcoun dou rèi Maurou.
Cribeto que l'a bist.

Pintuo *cabellino*
Dab un pintou d'or fin.
« Hè caritat, *senora,*
Au praube pelegrin.

— Nau podi pas, *senor,*
Jou nou soui pas d'aci. »

Rèi Maurou l'escoutauo,
Dou houn dou gran jardin.

« Hè caritat, *senora,*
Au praube pelegrin.
Si n'ès ma henno adaro,
Seras douman maitin.

Bei a l'escuderio :
Preng lou millou roussin. »
Rèi Maurou lous acasso :
« Cribeto, sai aci. »

Quant soun au pount d'Obiedo } *bis.*
Lou pount beng à parti.
« Bierge te l'aui preso,
E bierge l'as aci. »
L'amour la teng,
L'amour qui nous la teng[1]
Boudrio la teni.

1. Dans le texte ces deux vers n'en font qu'un seul.

LA FILLE ENJOUÉE[1]

Quand j'étais *petiote*, — Lanla, — *Petiote* à la maison, — Sous l'olivier d'olive, — Sous l'olivier d'amour,

Nul ne venait me voir, — Sauf un joli garçon.

Maintenant que je suis grandelette, — Tous viennent en foule.

L'un me prend la menotte, — Et l'autre le menton.

L'autre me dit : « Petite, — Marie-toi avec moi. »

Je ne sais que leur dire, — Leur dirai-je oui ou non?

« Galants, revenez dimanche, — Je vous contenterai tous.

« Au jardin de mon père, — Je vous fleurirai de fleurs.

« Celui qui aura rose sans épines, — Lanla, — Celui-là aura mes amours. » — Sous l'olivier d'olive, — Sous l'olivier d'amour.

LA FIANCÉE DU BARON

Mon père, mariez-moi donc,
Ture luraine,

LA HILLO ESBERIDO

Quant jou n'èri petiteto,
Lanla,
Petiteto à la maisoun,
Debat l'ouliuè d'ouliuo, } *bis.*
Debat l'ouliuè d'amou, }

Nat nou me benguèuo bese,
Sounco un poulit garçoun.

Aro que soui granoto,
Toutz bengoun a deroun.

L'un me pren la maneto,
E l'aute lou mentoun.

L'aute me ditz : « Petito,
Marido-te dab jou. »

Sabi pas que lous dise.
Lous dirèi o ou uou?

« Galantz, tournatz dimeche.
Bous countenterèi toutz.

Au casau de moun *paire*,
Bous flourirèi de flous.

Qui auro roso sens hurpios.
Laula.
Et aura mas amous. »
Debat l'ouliuè d'ouliuo. } *bis.*
Debat l'ouliuè d'amou. }

1. Recueilli à Panassac (Gers).

Court et bon,
Ture luron.

— Vous aurez le fils du baron,
Ture luraine, etc.

Vous aurez pour constitution,
Ture luraine, etc.

Une maison et un mouton,
Ture luraine, etc.

Le feu a pris à la maison,
Ture luraine, etc.

Le loup a mangé le mouton,
Ture luraine, etc.

Les cornes restent au baron,
Ture luraine, etc.

Pour les armes de sa maison,
Ture luraine, etc.

J'en connais bien qui sont barons,
Ture luraine, etc.

Sans compter ceux qui le seront,
Ture luraine,
Court et bon,
Ture luron[1].

DÉPART DE MONTAUBAN

Adieu, ville de Montauban,
Adieu, la fleur de ma jeunesse.
Je vous quitte et m'en vais bien loin,
Faut dire adieu à ma maîtresse.

Tout en sortant par le faubourg,
Par le faubourg de cette ville,
J'ai rencontré la jeune fille
Qui m'avait donné son amour.

J'approche tout en badinant,
Si m'a dit tout doux à l'oreille :

1. Cette pièce et la suivante sont extraites d'un recueil de *Poésies populaires en langue française rec. dans l'Armagnac et l'Agenais* et publiées par J.-F. Bladé (Paris, Champion, 1879, in-8°).

— Gentil galant, quoi, tu t'en vas,
Sans que ta main touche la mienne!

Ah! lorsque tu étais blessé,
Tu me faisais mille promesses;
Mais à présent tu es lassé,
Et tu cherches d'autres maîtresses.

— Pas de montagnes sans vallons,
Et pas d'amours sans amourettes,
Belle, garde-toi des Gascons;
Ils trompent tous les Quercynettes[1].

LES JEUNES FILLES[2]

Toute fille aimante — Ne devrait pas mourir.

Comme la couronne de France — Elle devrait porter la fleur de lis;

La fleur de lis, la marjolaine, — La branche frêle du romarin.

Il n'y a aucune fleur de France — Qui surpasse le romarin.

Si ce n'est la gaie passe-rose — Qui surpasse le romarin.

La tendre rosée la tient fraîche, — Le soleil la fait transir.

Ainsi, ainsi font les jeunes filles — Quand elles passent saison de mari.

LAS HILLÈTOS

Touto hilléto amourouséto
Nou diouré pas jamais mouri.
Coumo la courouno dé Françoo,
Diouré pourta la flou dé lys;
La flou dés lys, la majouraine,
La branquéto dou roumanin.
Nou gn'a pas nâdo flou dé Françoo

Qué surpassé lou roumanin :
Sounco la gayo passo-roso
Qué surpasso lou roumanin.
La rousadéto la tént frésco,
Lou souréilloun la hè transi.
Ataôu, ataôu hènt las hillétos
Quand passon saisoun dé marit.

1. Filles du Quercy. Montauban était la capitale du bas Quercy.
2. Les deux pièces qui suivent sont extraites de l'ouvrage de Léopold Dardy : *Anthologie popul. de l'Albret (Sud-Ouest de l'Agenais ou Gascogne landaise)*, Agen, J. Michel et Médan, 1891, 2 vol. in-8°.

PETITE MARION

Quand j'étais petite, lanla, — Quand j'étais petite, — Petite Marion,

O que lanla que dondène, — Petite Maria, — O que lanla que dondon.

On me faisait garder les brebis, lanla, — Les petits agneaux.

Par là passèrent en chasse, lanla; — Trois chevaliers barons.

Ils m'ont dit : Bonjour, petite, lanla, — A qui sont ces moutons ?

Les moutons de mon père, lanla, — La bergère est à vous.

O page, mon beau page, lanla, — Montez-la derrière moi.

Monsieur, si j'y monte, lanla, — Je ne l'y monte pas pour vous.

Je l'y monte pour un autre, lanla, — Qui vaut bien plus que vous.

PETITE MARIOUN

Quand jou n'èri pétito,
lanla,
Quand jou n'èri pétito,
Pétito Marioun,

O qué lanla qué doundèno,
Pétito Marioun,
O qué lanla qué doundoun.

Mahzént gouarda las ouillos,
lanla,
Lous pétits agnérous.

Praqui passènt én casso,
lanla,
Trois chibaliès barons;

M'an dit : Bonjour, maynâdo,
lanla,
A qui sont ces moutons?

Lous moutous dé moun péro,
lanla,
La bergèro és a bous.

O page, mon beau page,
lanla,
Mountats-la darrè jou;

Moussu, sé jou l'y mounti,
lanla,
L'y mounti pas per bous;

L'y mounti pér un aouté,
lanla,
Qué bâou bien mèy qué bous.

CHANSON[1]

Toutes les chèvres de la lande — Ne sont pas au même berger; — Tous les châteaux qui sont en France — Ne sont pas au même seigneur.

Mon Dieu! que la nuit est longue, — Auprès de ce vieillard jaloux! — Toute la nuit il me demande : — « Jeanne, où avez-vous vos amours?

— Je n'en ai pas, ni n'en veux; — Je n'en ai pas d'autres que vous. — Quel était donc celui-là, la Jeanne, — Qui parlait hier au soir avec vous?

— C'était un de mes beaux-frères — Qui parlait de mes neveux. — Palsambleu! si je l'attrape, — Je le tuerai et vous battrai!

— Vous ne le ferez pas, mon ami Pierre, — La malice vous passera;

CANSOU

Toutes les crabes de la lane
Ne soun pas aou même pastou;
Tous lous castets doun soun en France
Ne soun pas aou même seignou.

Mon Diou! la neyt que tant es loungue,
Aouprès d'aquet bieillart jalous!
Toute la neyt que m'y damande :
Jeanne, oun te n'ats bostes amous?

— Jou ne n'ey pas, ni mey n'en boli;
Jou ne n'ey pas d'aoutes que bous.
— Qui n'ère d'oun aquet, la Jeanne,
Que parléou assey dan bous?

— Aco qu'es un de mous beaux-frères
Que parléou de mous nebouts.
— Perlasemblu! si jou l'attrapi,
Lou tuerey mey battrey bous!

— Nec arats pas, moun amic Pierre,
La malice bous passera;

1. Cf. Lamarque de Plaisance, *Usages et Chansons populaires de l'ancien Bazadais*, Bordeaux, Balarac jeune, 1845, in-8°.

— Elle a bien passé à d'autres — Qui l'avaient aussi forte que vous. »

Toutes les chèvres de la lande — Ne sont pas au même berger; — Tous les châteaux qui sont en France — Ne sont pas au même seigneur.

DE BON MATIN JE ME SUIS LEVÉE[1]

De bon matin me suis levée; — C'est pour cueillir rose dorée; — J'appointe, j'aiguise, je couds et je file, — Je tourne et retourne, — Je fais les boutons; — Je file ma quenouillette, — Et garde mes moutons et garde mes moutons.

De mes ciseaux je l'ai coupée, — A mon côté je l'ai placée.

Elle était fleur si parfumée, — Que j'en étais tout embaumée.

Que n'a bien passat en d'aoutes
Que l'aouen ta forte que bous.

Toutes les crabes de la lane
Ne soun pas aou même pastou;
Touts lous castets doun soun en France
Ne soun pas aou même seignou.

DE BOUN MOTI ME CHEY LEVADO

De boun moti me chey levado :
Coy per culi rojo muscado,
You poundzi, you guli, you fiali, you couji,
You torni, you viri,
You fôu luy boutou,
You fiali ma counoulheto
May gardi mou moutoù, mai gardi mou moutoù

En mouy chijèu you lay coupado,
O moun coustà you lay boutado.

Obio n'ôudoùr to porfumado,
Ke you n'éri tout enbòumado.

1. Cf. *Chansons patoises du Périgord*, avec adaptation en vers blancs au rythme musical, trad. littérale par E. Chaminade et E. Casse (Paris, Champion, s. d., in-8°).

Notre meunier fait sa tournée, — Il a senti rose dorée.

Par mon bras droit il m'a saisie : « Donne-la-moi, ta fleur dorée.

— Oh! cette fleur est bien placée, — A mon côté je l'ai fixée. »

Tant que j'ai pu je l'ai cachée; — Mais le coquin l'a bien trouvée.

Il me tenait les mains serrées! — Et ce fripon me l'a volée.

« Belle, tu n'es point mariée, — Veux-tu devenir ma fiancée?

« Je te rendrai rose dorée — Si mes amours, bien sûr, te plaisent.

— Meunier, va faire ta tournée : — A un berger suis fiancée. »

De l'écouter suis agacée : — J'ai fait un tour, m'en suis allée.

Un moulinié fay cho tournado,
El m'o chenti rojo muscado.

Per moun bra dre del m'otropado :
« Dono-lo-me to flour dòurado?...

— Okelo flour ey bien plochado,
O mon cousta n'es estocado. »

Tant cay pescù you l'ay codzado;
Me lou couki l'o be trouvado,

El ne tenio moy mo chorrado!
Okél fripoùn me l'o voulado.

« Bèlo, nou chè pa moridado;
Voléy-tu n'estre mo fionchado?

« Te tournorày rojo muscado
Chi moun omoùr, chegùr, t'ograd. »

— Moulinié, vay fa to tournado :
O d'un berdzié you chey fionchado. »

De l'escoutà chey eynoudzado :
N'ay fa mè tour, me chey nonado.

Et j'ai pleuré rose dorée. — Pour mon berger l'avais coupée!

LES FILLES DE RABASTENS[1]

A Rabastens, il y a trois fillettes; — Chacune fait sa lessive, — Rossignolet d'un bois joli; — Avec une tige de marjolaine, nous passerons l'eau, bel ami.

L'une lave, l'autre éclaircit, — Et l'autre étend (le linge) sur l'herbe fraîche, — Rossignolet, etc.

Le fils du roi vient à passer; — Il leur demande une serviette, — Rossignolet, etc.

— Que voulez-vous faire de la serviette? — Je veux prendre une alouette, — Rossignolet, etc.

E n'ay purà rojo muscado,
Per moun berdziè l'obîo coupado!

Bellesève, près du Bugue.

LAS FILHOS DE RABASTENS

A Rabastens, i a tres filhetos (*bis*
Caduno fa sa bugado,
Rossignolet d'un bois joli;
Amb' un branc de majoureleto,
Passaren l'aygo, (*bis*)
Bel ami.

L'uno labo, l'autro refesco, (*bis*)
E l'autro estend sur l'herbe fresco,
Rossignolet, etc.

Lou fil del rei ben a passa; (*bis*)
Lour demando une serbieto,
Rossignolet, etc.

— Que boules fa de la serbieto? (*bis*)
— Ne boli prendre uno lauseto,
Rossignolet, etc.

1. Les trois pièces qui suivent sont extraites du très remarquable recueil d'Emmanuel Sôleville, *Chants populaires du bas Quercy rec. et notés,* Paris, Champion, 1889, in-8°.

— Que voulez-vous faire de l'alouette? — Je veux lui prendre une plume, — Rossignolet, etc.

— Que voulez-vous faire de la plume? — Je veux en écrire une lettre, — Rossignolet, etc.

— Pour qui sera votre lettre? — Pour mon amie, ma petite Marthe, — Rossignolet, etc.

— Elle n'a pas besoin d'une lettre; — Elle aime mieux une petite embrassade, — Rossignolet, etc.

LA VIEILLE

A Monclar, il y a une vieille — Qui a plus de quatre-vingts ans; — Elle court toutes les veillées — Pour se chercher un galant. — Ho! la vieille! — Elle se croit à vingt ans.

Elle se mêle à la danse, — Dans la ronde des fringants; — Et choisit pour la contredanse — Le goujat le plus charmant. — Ho! la vieille! etc.

— Que boules fa de la lauseto? (*bis*)
— I boli prendre uno plumeto,
Rossignolet, etc.

— Que boules fa de la plumeto? (*bis*)
— Ne boli escriure uno letreto.
Rossignolet, etc.

— Per qual sera bostro letreto? (*bis*)
— Per la mio mio, ma Maltreto,
Rossignolet, etc.

— N'a pas besoun d'uno letreto;
Aimo mai uno embrassadeto,
Rossignolet, etc.

LA BIELHO

A Mounclar, i a uno bielho
Qu'a mai de quatre-bins ans;
Ba dins toutos la belhados
Per se cerca un galant.
Ho! la bielho! (*bis*)
Cresio n'abe que bint ans.

Elo n'es dintrado en danso
Dins la roundo des fringants;
Causis, per la countrodanso,
Lou goujat lou pu charmant
Ho! la bielho! etc.

— Pierre, lui dit-elle à l'oreille, — Écoute-moi, mon enfant, — Je veux te payer bouteille, — Si tu te maries dans l'année. — Ho! la vieille! etc.

— Pas avec toi, pauvre vieille, — Aurais-tu vingt mille francs. — J'en ai cent mille dans ma bourse, — Dans mon coffre j'en ai autant! — Ho! la vieille! etc.

— Puisque ta bourse est si pleine, — Nous pourrions voir dans un an. — Dans un an, s'écrie la vieille, — Nous nous marierons demain. — Ho! la vieille! etc.

— Donc, elle mande au notaire — De porter du papier blanc. — Le lundi, on l'a fiancée; — Le mardi, nous la marions. — Ho! la vieille! etc.

Le mercredi son mari l'a battue; — Le jeudi elle s'en va pleurant; — Le vendredi, elle était morte; — Le samedi, nous l'enterrons. — Ho! la vieille! etc.

Le dimanche, on fit la neuvaine; — Le lundi, le bout de l'an. — Quand on ouvrit la cassette, — On trouva... trois cheveux blancs. — Ho! la vieille! etc.

— Pierres, i dis dins l'aureilho,
Escouto-me, moun efant,
Io, te pagarei boutelho,
Se te maridos d'oungan.
Ho! la bielho! etc.

— Pas ambe tu, pauro bielho,
Quant aurios bint milo fraus,
—N'ei cent milo dins ma bourso,
Dins moun cofre n'ei autant.
Ho! la bielho! etc.

—Se n'as tant dins ta bourseto,
Pourian beire dins un an.
— Dins un an! ça dis la bielho,
Nous maridaren douman.
Ho! la bielho! etc.

Adounc, al noutari manda
De pourta dé papié blanc.
Lou dilus, l'an fiançado;
Lou dimas, la maridan.
Ho! la bielho! etc.

Lou dimècres, l'a batudo;
Lou dijos, s'en ba plouran;
Lou dibendres èro morto;
Lou dissate, l'enterran.
Ho! la bielho! etc.

Lou dimentje, es la naubèno;
Lou dilus, lou cap de l'an.
Quand dierberoun la cassèto,
I trouberoun... tres piels blanc.
Ho! la bielho! etc.

LA CONFESSION

Je me confesse, père, — Mon cœur va se briser, — D'avoir sur la fougère — Laissé prendre un baiser. — D'abord je fus sévère, — Prompte à me dégager... — Mais que peut la colère — Contre un tendre berger?

Je vous blâme, fillette, — Et ne sais que penser, — De vous voir en cachette — Accepter ce baiser. — Allons, plus de faiblesse, — Et pour fuir le danger, — Faites-moi la promesse — D'éviter le berger.

— Père, je vous écoute, — Confuse, à deux genoux, — Mais, hélas! qu'il m'en coûte — De fuir son œil si doux! — Pierre m'attend, je pense, — Et pour tout arranger, — Doublez la pénitence... — Laissez-moi le berger.

LES DEUX AMOUREUX

Garçons, qui êtes à marier, — N'allez pas à Villeneuve.

LA CONFESSIOU

Iou me confessi, pèro,
Lou cor ple de doulou,
D'abé sur la fougèro
Laissat prendre un poutou.
D'abord iou me facheri,
I resisteri prou...
Mès que pod la coulèro (*bis*)
Countro un tendre pastou?

— Abès pecat, filheto,
D'escouta lou pastou;
Proumetès-me, paureto,
D'abandonna Pierrou;
Plus de Pierrou, ma filho,
Aro lou cal quitta,
E me fa la proumesso (*bis*)
De nou plus i parla.

— Iou besi be, moun pèro,
Que bous abès rasou,
Mès que m'en cousto enquèro
D'oublida moun Pierrou.
Es abal que m'espèro;
Ailas! bous pregui iou,
Doublas la penitenço (*bis*)
Laissas-me lou pastou[1].

LES DEUX AMOUREUX

Goujats, qué sès a marida,
Nou n'anguez pas à Billonébo.

1. On observera sans doute que ce texte est différent de la traduction publiée ci-dessus. Nous n'avons pas cru devoir modifier l'une ou l'autre des deux charmantes versions fournies par Soleville.

L'autre jour, moi, j'y étais allé, — J'y étais allé en voir une.

Je l'ai trouvée sur son lit, — Sur son lit fort malade.

Je lui ai dit : Jeanne, m'amour, — Jeanne m'amour, as-tu courage ?

— Pour du courage, j'en ai assez, — Mais pour des forces, je n'en ai guère.

La belle est morte à minuit, — Et le galant au point du jour.

On enterre la belle sous la lavande, — Et le galant au pied de l'arbre.

Quand ils furent au bout de l'an, — La lavande et l'arbre s'embrassèrent[1].

L'aoutré tsour, you y éri anat,
Y éri anat né béré uno.

You l'ey troubéio sur son lit,
Dé sur son lit en fort malaoudo.

Sé you y ey dit : — Tsano, m'amour,
Tsano, m'amour, aourios couratsé ?

— Per dé couratsé, n'ey bé prou,
Mais, per dé forço, nou n'ey gayro.

La bello és morto a metso net,
Et lou galant a punto d'albo.

N'enterrount la bello sous l'espit,
Et lou galant al pé dé l'arbre.

Quand né sièrount al cat dé l'an,
L'espit et l'arbré s'embrassèrount.

1. Chanson extraite du recueil de *Vieux Chants populaires du Quercy*, publiés en français et en patois, avec traduction, notes et références, par Joseph Daymard (Cahors, J. Girma, 1889, in-18).

CLÉMENT MAROT

(1495-1544)

Fils unique de Jean Marot, qui fut Normand et bon poète, il naquit à Cahors en 1495. Son père l'amena à Paris dès l'âge de dix ans et prit soin de cultiver son goût pour les lettres. Ses études furent néanmoins médiocres, mais il faut en rejeter la faute sur quelques mauvais maîtres auxquels on l'avait confié. D'abord clerc chez un praticien, puis page de Nicolas de Neufville, sieur de Villeroy, il passa en 1513, en qualité de valet de chambre, au service de Marguerite de Valois, duchesse d'Angoulême. Il suivit cette princesse lorsqu'elle épousa en secondes noces Henri d'Albret, roi de Navarre, et se fit remarquer de toutes les personnes de sa cour. Sa facilité à rimer de petites pièces galantes, la politesse de ses manières et l'enjouement de sa conversation contribuaient beaucoup, selon notre vénérable ami H. La Maynardière, à le faire rechercher. Malgré le crédit qu'il obtint, il prit du service aux armées, et, après avoir été à Reims, à Ardres et dans le Hainaut, on le vit à la funeste bataille de Pavie, où il fut blessé et fait prisonnier (24 février 1525). De plus grandes infortunes l'attendaient à son retour. Accusé de partager les nouvelles opinions religieuses, il fut enfermé dans les prisons du Châtelet, puis à Chartres, et n'en sortit qu'en 1526, lorsque François 1er recouvra lui-même la liberté. Mais bientôt ses sentiments sur la croyance luthérienne lui suscitèrent, malgré ses désaveux, de nouvelles persécutions. D'ailleurs, les réflexions qu'il avait pu faire sur son état, pendant sa captivité, ne l'avaient pas rendu plus prévoyant, et les avis qu'on trouve tout au long de son poème *L'Enfer,* composé alors, ne le servirent guère dans la pratique.

En 1530, ayant tiré des mains des archers un homme qu'on menait au cachot, il y fut lui-même mis à sa place, et il eut besoin de la faveur royale pour en sortir. Un peu plus tard, on se saisit de ses papiers, et il dut s'enfuir à Ferrare, puis à Venise, pour éviter les rigueurs d'une prompte justice. Rappelé en France, quoiqu'il ait fait une abjuration solennelle à Lyon, entre les mains du cardinal de Tournon, il provoqua, par sa traduction des *Psaumes de David,* une nouvelle tempête, et ne put se

sauver qu'en gagnant Genève, puis Turin, où il alla mourir, dans l'indigence, en 1544, abandonné de ses protecteurs et de ses amis.

On a de lui un grand nombre de poésies qui, toutes, ont été rassemblées maintes fois, et dont les meilleures éditions, sinon les plus connues, sont : *L'Adolescence clementine*, etc. (Paris, à l'enseigne du Faulcheur, 1534, in-8°) ; *La Suite de l'Adolescence clementine* (ibid., s. d. [1534], in-8°) ; *L'Adolescence clementine*, etc., Lyon, François Juste, 1535, in-8° ; Paris, Ant. Bonnemère, et Anvers, G. du Mont, 1539, in-16 et in-8° ; *Les Œuvres de Clément Marot* (Lyon, Gryphius, s. d. [1538], in-8° ; Lyon, Estienne Dolet, 1542, 1543, pet. in-8° ; Lyon, à l'enseigne du Rocher, 1544, in-8° ; Lyon, Jean Detournes (*sic*), 1546, in-16 ; Paris, E. Groulleau, 1549, in-12 ; Paris, Oudin, 1551, in-12 ; Lyon, Jean de Tournes, 1549 et 1579, in-16 ; Niort, Thomas Portau, 1596, in-16 ; Rouen, Raph. du Petit Val, 1607, in-12 ; La Haye, Adr. Moetjens, 1700, 2 vol. pet. in-12 ; *Œuvres de Clément Marot avec les ouvr. de Jean Marot son père, ceux de Michel Marot, son fils*, etc. (édit. publ. par les soins de Lenglet du Fresnoy) ; La Haye, Gosse et Neaulme, 1731, 4 vol. in-4° et 6 vol. in-12 ; *Œuvres complètes* (publ. par Paul Lacroix), Paris, Rapilly, 1824, 3 vol. in-8° ; *Œuvres*, etc., Lyon, Scheuring, 1869-1870, 2 vol. in-8° ; *Les Œuvres de Clément Marot...*, soigneusement revues par Georges Guiffrey, Paris, impr. Claye, 1875-1881, 2 vol. in-8° (édit. inachevée). Clément Marot n'a presque jamais rappelé le souvenir du pays natal. Aussi ne faut-il voir dans ses poèmes champêtres qu'une réminiscence atténuée par sa double origine gasconne et normande.

BIBLIOGRAPHIE. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, etc., 1731, t. XVI, p. 108. — Abbé Goujet, *Bibliothèque françoise*, t. XI, p. 37. — Guill. Colletet, *Notice biogr. sur les trois Marot*, publiée par Georges Guiffrey, Paris, Lemerre, 1871, in-18. — O. Douen, *Cl. Marot et le Psautier huguenot*, Paris, 1878-79, 2 vol. in-8°. — Paul Bonnefon, *Le Différend de Marot et de Sagon*, Revue d'hist. littér. de la France 1894, p. 103 et 259.

FRAGMENT DU POÈME INTITULÉ L'ENFER

O Roy heureux, soubz lequel sont entrez
Presque perys, les lettres, et lettrez!
Entens après (quant au point de mon estre)
Que vers midi les haults Dieux m'ont fait naistre,

Où le Soleil non trop excessif est :
Par quoy la terre avec honneur s'y vest
De mille fruitz, de mainte fleur, et plante :
Bacchus aussi sa bonne vigne y plante
Par art subtil sur montaignes pierreuses.
Rendans liqueurs fortes et savoureuses,
Mainte fontaine y murmure, et ondoye.
Et en tous temps le laurier y verdoye
Près de la vigne, ainsi comme dessus
Le double mont des Muses, Parnassus :
Dont s'esbahit la mienne fantaisie,
Que plus d'esprits de noble Poësie
N'en sont yssuz. Au lieu que je declaire,
Le fleuve Lot couve son eau peu claire,
Qui maints rochers traverse et environne,
Pour s'aller joindre au droict fil de Garonne.

A brief parler, c'est Cahors en Quercy,
Que je laissay pour venir querre icy
Mille malheurs, auxquelz ma destinée
M'avoit submis. Car une matinée,
N'ayant dix ans, en France fus mené :
Là où depuis me suis tant pourmené,
Que j'oubliay ma langue maternelle,
Et grossement apprins la paternelle
Langue Françoise, ès grandz Cours estimée,
Laquelle en fin quelque peu s'est limée,
Suyvant le Roy François premier de nom,
Dont le sçavoir excede le renom.

C'est le seul bien que j'ay acquis en France
Depuis vingt ans en labeurs et souffrance...

EGLOGUE AU ROY, SOUBZ LES NOMS DE PAN ET ROBIN[1]

Un Pastoureau qui Robin s'appelloit,
Tout à par soy n'agueres s'en alloit

1. Marot fit cette églogue dans l'automne de sa vie. Il paraît qu ce fut au retour de son premier exil. Il s'aperçut alors qu'il falla dire adieu jeunesse, comme il le marque si agréablement dans se *Adieu à la ville de Lyon* (*Epître* 52).

Parmy fousteaux (arbres qui font umbrage)
Et là tout seul faisoit de grand courage
Haut retentir les boys, et l'air serain,
Chantant ainsi : O Pan, Dieu souverain,
Qui de garder ne fus onc paresseux
Parcs, et brebis, et les maistres d'iceulx,
Et remets sus tous gentils pastoureaulx,
Quant ilz n'ont prez, ne loges, ne taureaulx
Je te supply (si onc en ces bas estres
Daignas ouyr chansonnettes champestres),
Escoute un peu, de ton verd cabinet,
Le chant rural du petit Robinet.

Sur le printemps de ma jeunesse folle,
Je ressembloys l'arondelle qui vole,
Puis çà, puis là; l'aage me conduisoit
Sans peur, ne soing, où le cœur me disoit.
En la forest (sans la crainte des loups)
Je m'en alloys souvent cueillir le houx,
Pour faire gluz à prendre oyseaux ramages
Tous differens de chantz, et de plumages;
Ou me souloys pour les prendre entremettre
A faire brics, ou caiges pour les mettre;
Ou transnouoys les rivières profondes,
Ou renforçoys, sur le genouil les fondes.
Puis d'en tirer droict et loing j'apprenoys
Pour chasser loups, et abbatre des noix.

O quantes fois aux arbres grimpé j'ay
Pour desnicher ou la pie, ou le geay,
Ou pour jetter des fruits jà meurs et beaux
A mes compaings, qui tandoient leurs chappeaulx.

Aucunefoys aux montagnes alloye,
Aucunefoys aux fosses devalloye,
Pour trouver là les gistes des fouynes,
Des herissons, ou des blanches hermines :
Ou pas à pas le long des buyssonnetz
Allois cherchant les nidz des chardonnetz,
Ou des serins, des pinsons, ou lynotes.
Desjà pourtant je faisois quelques notes
De chant rustique, et dessoubz les ormeaux
Quasi enfant sonnoys des chalumeaux.

Si ne sçauroys bien dire ne penser,
Qui m'enseigna si tost d'y commencer,
Ou la nature aux Muses inclinée,
Ou ma fortune, en cela destinée
A te servir : si ce ne fut l'un d'eulx,
Je suis certain que ce furent tous deux.

Ce que voyant le bon Janot, mon pere,
Voulut gaiger à Jacquet, son compere[1].
Contre un veau gras, deux aignelets bessons,
Que quelque jour je ferois des chansons
A ta louange (ô Pan, Dieu très sacré),
Voyre chansons qui te viendroyent à gré.
Et me souvient, que bien souvent aux festes,
En regardant de loin paistre noz bestes,
Il me souloit une leçon donner,
Pour doulcement la musette entonner,
Ou à dicter quelque chanson rurale
Pour la chanter en mode pastourale.
Aussi le soir que les trouppeaux espars
Estoient serrez, et remis en leur parcs,
Le bon vieillard après moy travailloit,
Et à la lampe assez tard me veilloit,
Ainsi que font leurs sansonnetz, ou pyes,
Auprès du feu bergeres accroupies.

Bien est-il vray, que ce luy estoit peine :
Mais de plaisir elle estoit si fort pleine,
Qu'en ce faisant sembloit au bon berger,
Qu'il arrousoit en son petit verger
Quelque jeune ente, ou que teter faisoit
L'aigneau qui plus en son parc luy plaisoit ·
Et le labeur qu'après moy il mit tant,
Certes c'estoit affin qu'en l'imitant,
A l'advenir je chantasse le los
De toy (ô Pan) qui augmentas son clos,
Qui conservas de ses prez la verdure
Et qui gardas son troupeau de froidure.

Pan (disoit-il), c'est le Dieu triumphant
Sur les pasteurs, c'est celuy (mon enfant)

1. *Jacquet*, Jacques Colin.

Qui le premier les roseaux pertuysa,
Et d'en former des flustes s'advisa :
Il daigne bien luy-mesme peine prendre
D'user de l'art que je te veux apprendre.
Appren-le doncq, afin que monts et bois,
Rocs, et estangz, apprennent soubz ta voix
A rechanter le haut nom après toy
De ce grand Dieu que tant je ramentoy :
Car c'est celuy, par qui foisonnera
Ton champ, ta vigne, et qui te donnera
Plaisante loge entre sacrez ruisseaulx.
Là, d'un costé, auras la grand' closture
De faulx espez : où, pour prendre pasture,
Mousches à miel la fleur succer iront,
Et d'un doulx bruyt souvent t'endormiront :
Mesmes alors, que ta fleuste champestre
Par trop chanter lasse sentiras estre.
Puis tost après, sur le prochain bosquet,
T'esveillera la pie en son caquet :
T'esveillera aussi la colombelle,
Pour rechanter encores de plus belle.

Ainsi, soingneux de mon bien, me parloit
Le bon Janot, et il ne m'en chaloit :
Car soucy lors n'avois en mon courage
D'aulcun bestail, ne d'aulcun pasturage.

Quand printemps fault et l'esté comparoist,
Adoncques l'herbe en forme, et force croist.
Aussi quand hors du printemps j'euz esté,
Et que mes jours vindrent en leur esté,
Me creut le sens, mais non pas le soulcy :
Si emploiay l'esprit, le corps aussi
Aux choses plus a tel aage sortables,
A charpenter loges de bois portables :
A les rouler de l'un en l'aultre lieu,
A y semer la jonchée au milieu,
A radouber treilles, buyssons et hayes,
A proprement entrelasser les clayes,
Pour les parquets des ouailles fermer,
Ou à tyssir (pour fromages former)
Panier d'osier et fiscelles de jonc,

Donc je souloys (car je l'aymois adonc)
Faire présent à Heleine la blonde.

J'apprins les noms des quatre pars du monde,
J'apprins les noms des vents qui de là sortent,
Leurs qualitez, et quel temps ilz apportent :
Dont les oiseaux, sages devins des champs,
M'advertissoyent par leurs volz et leurs chants.

J'apprins aussi, allant aux pasturages :
A eviter les dangereux herbages,
Et à cognoistre, et guerir plusieurs maulx,
Qui quelquefois gastoyent les animaulx
De nos pastiz : mais par sus toutes choses,
D'autant que plus plaisent les blanches roses,
Que l'aubespin, plus j'aymois à sonner
De la musette, et la fis resonner
En tous les tons, et chants de Buccoliques,
En chants piteux, en chants melancoliques.
Si qu'à mes plaincts un jour les Oreades,
Faunes, Silvains, Satyres, et Driades,
En m'escoutant jetterent larmes d'yeulx
Si firent bien les plus souverains Dieux,
Si fit Margot bergere, qui tant vaut[1] :
Mais d'un tel pleur esbahyr ne se faut,
Car je faisoys chanter à ma musette
La mort (helas!) la mort de Loysette,
Qui maintenant au ciel prend ses esbats
A veoir encor ses trouppeaux icy bas.
. . . . . .

Ainsi, et donc, en l'esté de mes jours
Plus me plaisoit aux champestres sejours
Avoir fait chose (ô Pan) qui t'aggreast,
Ou qui l'oreille un peu te recreast,
Qu'avoir aultant de moutons, que Tityre :
Et plus (cent fois) me plaisoit d'ouyr dire :
Pan fais bon œil à Robin le berger,
Que veoir chez nous troys cents beufz heberger :
Car soulcy lors n'avoys en mon courage,
D'aucun bestail, ne d'aulcun pasturage.

1. *Margot*, Marguerite de Valois, sœur de François Ier et reine de Navarre.

Mais maintenant, que je suis en l'automne,
Ne sçay quel soing inusité m'estonne :
De tel' façon, que de chanter la veine
Devient en moy (non point lassé, ne vaine)
Ains[1] triste, et lente, et certes bien souvent
Couché sur l'herbe, à la frescheur du vent,
Voy ma musette à un arbre penduë :
Se plaindre à moy, qu'oysive l'ai renduë :
Dont tout à coup mon desir se resveille,
Qui de chanter voulant faire merveille,
Trouve ce soing devant ses yeulx planté,
Lequel le rend morne, et espouvanté :
Car tant est soing basanné, laid, et pasle,
Qu'à son regard la Muse pastoralle,
Voyre la Muse heroïque, et hardie,
En un moment se trouve refroidie,
Et devant luy vont fuyant toutes deux,
Comme brebis devant un loup hydeux.

J'oy, d'autre part, le pivert jargonner,
Siffler l'escouffle, et le butor tonner,
Voy l'estourneau, le heron, et l'aronde
Estrangement voler tout à la ronde,
M'advertissant de la froide venuë
Du triste hyver, qui la terre desnuë.

D'autre costé, j'oy la bise arriver,
Qui en soufflant me prononce l'hyver :
Dont mes trouppeaux cela craignant et pis,
Tout en un tas se tiennent accroupis;
En diroit-on, à les ouyr besler,
Qu'avecques moy te veulent appeller
A leur secours, et qu'ilz ont cognoissance,
Que tu les as nourris dès leur naissance.

Je ne quiers pas (ô bonté souveraine)
Deux mille arpens de pastiz en Touraine,
Ne mille bœufz errants par les herbis
Des monts d'Auvergne, ou aultant de brebis :
Il me suffit que mon troupeau preserves
Des loups, des ours, des lyons, des loucerves,

1. Mais.

Et moy du froid, car l'hyver qui s'appreste,
A commencé à neiger sur ma teste.

Lors à chanter plus soing ne me nuyra,
Ains devant moi plus viste s'enfuyra,
Que devant luy ne vont fuyant les Muses,
Quand il voirra, que de faveur tu m'uses.

Lors ma musette, à un chesne penduë,
Par moi sera promptement descenduë,
Et chanteray l'hyver à seureté
Plus hault (et cler) que ne feiz onc l'esté.

Lors en science, en musique et en son
Un de mes vers vaudra une chanson;
Une chanson, une eglogue rustique;
Et une eglogue, une œuvre bucolique.

Que dyrai plus? vienne ce qui pourra :
Plus tost le Rosne en contremont courra,
Plus tost seront hautes forests sans branches,
Les cygnes noirs et les corneilles blanches,
Que je t'oublie (ô Pan de grand renom)
Ne que je cesse à louer ton haut nom.

Sus mes brebis, trouppeau petit et maigre,
Autour de moi saultez de cœur allaigre,
Car desjà Pan, de sa verte maison,
M'a faict ce bien d'ouyr mon oraison.

(*Œuvres de Clément Marot*,
édit. Guiffrey, t. II.)

PIERRE DE GARROS

(XVIe SIÈCLE)

Ce précurseur incontestable du Félibrige, selon l'expression de M. Paul Mariéton, n'est connu que depuis peu. Ses poésies, réunies en deux volumes, *Psaumes de David viratz en rythme gascoun* (1565) et *Poesias Gasconas* (1567), et rééditées en 1895[1] par son compatriote Alcée Durrieux, constituent le premier monument littéraire du dialecte gascon dans sa forme moderne, laquelle forme, a-t-on observé, n'a pas plus changé que la prononciation elle-même. Protestant zélé et convaincu « comme la plupart des fidèles de cette couronne de Béarn qui avait accueilli Bonaventure des Périers et Clément Marot, sous la première Marguerite », il était originaire de Lectoure. La date de sa naissance a été longtemps controversée, mais l'on sait aujourd'hui qu'il vit le jour au début du XVIe siècle, et qu'il appartenait à une riche maison de Gascogne. Alcée Durrieux a donné des détails intéressants sur la vie de ce poète ; mais comme il a fait plus souvent appel à son imagination qu'aux documents originaux, nous nous garderons de la plupart de ses assertions. Néanmoins on doit le croire lorsqu'il affirme, avec des preuves à l'appui, que Pierre de Garros, étudiant en droit, puis licencié de l'Université de Toulouse, fut successivement conseiller au siège présidial de la sénéchaussée d'Armagnac, lieutenant particulier du sénéchal à Lectoure et avocat général à la cour souveraine de Pau. Distingué et protégé par Jeanne d'Albret, il fut chargé de diverses missions, et en 1571 on le trouve délégué, avec quelques-uns de ses compatriotes, pour aller saluer la reine de Navarre et le prince son fils (le futur roi Henri IV) à Nérac. Il mourut vraisemblablement à Pau, après l'an 1582. On a dit qu'à deux reprises il dut fuir les persécutions exercées contre les calvinistes et gagner même une terre d'exil. Rien

1. *Las Obros de Pey de Garros :* I. *Psaumes de David trad. en vers gascons par Pierre de Garros*, etc. Traduits du gascon en français par Alcée Durrieux. — II. *Poésies Gasconnes de Pierre de Garros*, Auch, imprim. Gaston Foix, 1895, 2 vol. in-18, 100 ex. C'est une édition fort médiocre.

n'est moins certain, mais il est hors de doute que Garros fut un des plus ardents vulgarisateurs de la Réforme. Sa science, son dévouement à une cause chère, ses aptitudes de poète, qui déjà s'étaient manifestées dans sa jeunesse, le désignèrent tout naturellement pour traduire en dialecte du cru les Psaumes de David. Il le fit avec une sincérité, un talent qui lui ont valu de nombreux admirateurs. Ses psaumes, répandus et chantés par le peuple, eurent un retentissement considérable et décidèrent de son génie poétique. Son texte, d'une forme à la fois correcte et élégante, mais qui n'est souvent qu'une ingénieuse paraphrase de l'original, fut en Armagnac l'équivalent de la traduction de Clément Marot dans les pays de langue française, c'est-à-dire un chant sacré que les huguenots adoptèrent et qui guida leur foi. Les *Psaumes de David viratz en rythme gasconn* parurent à Toulouse, chez Jacques Colomès, en 1565 (in-12), précédés d'une dédicace à « Très illustre et très haute princesse la reine de Navarre ». Encouragé par son succès, Garros donna deux ans après, sous le titre *Poesias gasconas* (Toulouse, Colomès, 1567, in-12), un recueil de poésies diverses, où l'on trouve des héroïdes à l'imitation des anciens, huit églogues touchant les mœurs rustiques et une sorte de manifeste en faveur de la langue gasconne. Après avoir fait œuvre de foi religieuse, Pierre de Garros terminait sa carrière par une manifestation de foi littéraire et morale. Ses héroïdes ne sont, à proprement parler, qu'un exercice d'éloquence, mais ses églogues demeurent comme un des plus authentiques et émouvants témoignages d'une époque troublée de notre histoire. Elles renferment des pages qui ont sollicité la verve de ceux qui vinrent après lui, en créant un genre. Telles pièces, *Mauberdot* (Méchant Verdet) et *Herran* (Le Ferrailleur), ne sont pas déplacées près de ce tableautin saisissant de Goudouli, *Lou Croquant*. « Abandonnant les sentiers étroits du sentimentalisme, trop battus jusque-là, écrit M. J. Michelet, Garros osa aborder avec un égal mérite la poésie biblique, héroïque et pastorale. L'arme ne faiblit jamais dans sa main de novateur, et le langage est partout au niveau de la pensée. Son vers est clair, lucide; son style simple, ses tableaux relevés par des remarques toujours empreintes de sagesse, qui font ressortir son esprit observateur, judicieux, indépendant. La rapidité et la facilité de conception sont alliées à une abondance de coloris, d'images qui donnent à son talent un cachet particulier. »

Bibliographie. — J.-C. Brunet, *Manuel du Libraire*. — *Supplément à la Biographie univ. de Michaud*. — Alcée Durrieux, *Notice biogr.*, en tête de la réimpr. des *Psaumes de Pey de Garros*, etc. — J. Michelet, *Poètes gascons du Gers, depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours*, Auch, impr. Th. Bouquet, 1904, in-8°.

Voir en outre *Revue d'Aquitaine*, t. Ier, p. 125-126, t. IX, p. 204, 205 ; *Revue de Gascogne*, t. Ier, p. 355, 405, 468, 499 ; t. II, p. 571 ; t. XIII, p. 537.

CHANT NUPTIAL

Debout, allez, filles de Lectoure, — Faire bon accueil à l'épousée qui vient ; — Revenez de bonne heure, jeunes filles — Qui allez ramasser la jonchée[1] ; — Portez pleines corbeilles — De verdures fraiches, — Et quand vous reviendrez, — Vous tenant la main dans la main, — Gaies et couvertes de fleurs, — Vous chanterez une chanson.

Sortez, donzelles[2] aux cheveux dorés — Qui trop souvent vous faites prier ; — Sortez mignonnes, bien parées, — Et ne vous faites plus tant gourmander. — Qu'elles aillent les plus jolies — Et les plus diligentes — Aux champs en grand nombre ; — Montrez qu'il n'était — Nul besoin — D'aiguillon aigu.

Courez ébrancher la ramée, — Gentils compagnons des bois, — En revenant au long de la prairie — Sautez joyeux et folâtres.

CANT NOBIAU

Svs anatz hilhas de Laytora
La nobia qui ven arcuilhi,
Tornatz gojatas, de bon' hora
Qui lajuncada vatz culei ;
Portatz pleas descas
De verduras phrescas,
E qan' tornaratz,
Man a man juntadas,
Gayas, enphlocadas,
Ua canson diratz.

Sortetz danzeras peu dauradas,
Que ta soen vos hetz convida,
Sortetz mignonas e paradas :
E no m'hassatz plus tant crida.
Angan las mes gentas
E mes diligentas
Aus camps qanteqant,
Mustratz que nobs era,
Degua nessera,
D'agulhon picant.

Corretz desbrancá la ramada,
Gentius compagnos boscasses,
Au torná peu long de la prada
Sautatz gaujos, e solasses.

1. La jonchée consiste en feuilles et fleurs répandues à profusion depuis la maison de la mariée jusqu'a l'église.
2. Filles d'honneur de la mariée.

— Et mes gens d'entendre — Ma parole; Ils ont saisi — La serpe tranchante : — Le vent d'allégresse — Fait hâter leur pas — Vers les bois agréables.

Là, mainte Nymphe belle — Nous verrons prête à embrasser — Sa tant aimée compagne — Qui tant qu'elle peut s'approche en avant; — Et nulle envie, — Tant qu'elle ne nous voit pas, — N'a de se réjouir. — Venez, Nymphe nouvelle, — La première et la dernière — Du bonheur de l'époux.

Soufflez, maitres (elle est entrée), — Tant que vos soufflets pourront donner. — Commencez avec galante aubade — A célébrer l'arrivée : — Vous, soyez la bienvenue, — Joyeusement accueillie, — Fleur supérieure aux fleurs — Avec la gentillesse, — L'honneur et la noblesse — Que vous menez avec vous.

L'époux avec sa longue suite, — A mille plaisisirs disposé, — Pour faire l'accueil espéré, — Est sorti avec solennité. — Là, l'entoure — La grande couronne du menu peuple; — Là de tristesse, — Mère de la vieillesse, — Nul mot n'est entendu.

E mas gens d'entene
Ma paraula, e prene
Lo hausset pruzent :
Lo vent d'alegransa
D'etz lo pas auansa
Ent' au bosc plazent.

Aqi mantuâ Nympha bera
Veyran presta per abrassa
Sa tant amada compagnera
Qui tant que pot s'apropia en ça,
E deguä enueja,
Deqià que nos veja.
N'a de s'argauzi.
Vietz Nympha nauera
Prumera, e darrera,
De l'espos gauzi.

Bohatz mestrés (era es antrada
Tant que us barqis von poyran da

Comensatz de galanta aubada
Las amyansas saludà :
Vos siatz ben venguda,
De gay recebuda,
Phlo dessus las phlos,
Dam la gentilessa,
L'hono, la noblessa
Que myâtz dam vos

L'espos dam sa longa seguens:
En mila plazes convertit,
Per ha la sperada arculhensa
Magniphicament es sortit.
Aqi s'enviroâ
La grana coroâ
Deu pople menut,
Aqi de tristessa
La may de vielhessa
Mot n'es entenut.

Epoux, votre chère moitié, — Que vous voulez unir avec vous, — Dès qu'elle est sortie du lieu où elle était, — Ne peut plus être sans vous. — O couple amoureux, — Soyez aussi heureux — Que jamais on ne vit ; — Que tant d'amour vous lie, — Qu'il ne se délie — De cent ans et plus.

Tant que durera ce long âge, — Que vous soyez en grande prospérité ; — Multipliez votre lignage, — Et que votre postérité — Soit famille qui dure, — Qui craigne et qui aime — Le Dieu suprême ; — Qu'elle chante et glorifie, — Qu'elle loue et magnifie — Son nom Eternel.

(*Traduction d'Alcée Durrieux*, revue et corrigée.)

Espos vosta mieja partida
Que dam vos voletz ajustá
S'es deu loc on era partida
Perqe ses vos no pot está.
O copla amoroza,
Siatz autant vroza
Q'om ne vic james ;
Tant d'amo vos ligue,
Que no se desligue
De Cent ans ou mes.

Mentre que dure aqet long atge,
Vejatz en grand prosperitat,
Multiplicá voste liatge,
E sia vosta posteritat
Ua gent qui réclame,
Qui crenga, qui ame
Lo Diu supernau,
Cante, e gloriphique
Lauze, e magniphique
Son nom Eternau.

(*Poesias gasconas*, etc., Tolosa, J. Colomiès, 1567.)

OLIVIER DE MAGNY

(1529 ?-1560)

Olivier de Magny, comme Clément Marot, naquit à Cahors, en Quercy, vers l'an 1529. Il appartenait à l'une des plus anciennes maisons de sa ville natale. Son père, Michel de Magny, exerçait la charge, héréditaire dans sa famille, de notaire royal ; sa mère se nommait Marguerite de Parra. Il fut envoyé de bonne heure à Paris, où son compatriote Hugues Salel, de Casals, en Quercy, l'accueillit avec bienveillance et le fit son secrétaire. Après la mort de ce dernier, en 1554, il s'attacha à Jean d'Avanson, conseiller d'Etat, et le suivit dans une mission diplomatique auprès du pape Jules II, à Rome. En ce pays, il fit la rencontre de Joachim du Bellay, secrétaire d'ambassade comme lui. Les deux poètes se lièrent. De retour en France, après un séjour de trois années, Olivier de Magny s'arrêta à Lyon et s'éprit de Louise Labé. C'est vraisemblablement à notre poète que la Belle Cordière écrivit les plus passionnés de ses vers d'amour. Devenu secrétaire du roi, il mourut en 1560, à peine âgé de trente ans. Ses œuvres consistent en cinq recueils : *Les Amours* (Paris, Est. Groulleau, 1553, et Lyon, B. Rigaud, 1573, in-8°); *Hymne sur la Naissance de Madame Marguerite de France, avec quelques autres vers Liriques* (Paris, Arn. l'Angelier, 1553, in-8°) ; *Les Gayetez* (Jean Dallier, 1554, in-8°) ; *Les Souspirs* (Paris, Vincent Sertenas, 1557, in-8°) et *Les Odes* (Paris, André Wechel, 1559, in-8°). Rien n'est plus rare que ces livres originaux. Aussi en a-t-on entrepris il y a peu d'années diverses réimpressions. Voyez : *Les Amours, Les Souspirs, Les Gayetez, Les Odes*, etc., publiés par Prosper Blanchemain, Turin, Gay, 1869, 1870, et Lyon, Scheuring, 1876, 4 vol. in-8° ; *Les Œuvres d'Olivier de Magny* (*Gayetez, Soupirs, Odes, Amours, Dernières Poésies*), avec notices et index par E. Courbet, Paris, A. Lemerre, 1871-1881, 6 vol. in-12.

Un érudit de province, Emile Dufour, de Cahors, a publié de curieux renseignements sur la famille du poète et sur les lieux qui sans cesse lui furent chers. Nous en détacherons ce qui suit : « L'habitation de Magny à la ville était encore en 1560 — lorsque fut rédigé le grand cadastre de Cahors — dans la rue de l'Abescat, rue dont l'emplacement, ainsi que celui de plusieurs autres

ruelles adjacentes, fut, bientôt après, absorbé par l'immense palais que les évêques firent construire dans ce quartier, et dont les chassa si vite la Révolution. Sa demeure des champs, comme le poète l'appelle dans l'une de ses odes, composée d'un *petit jardin*, d'un *petit champ*, d'un *petit bois*, d'une *petite fontaine*, était évidemment située dans la vallée accidentée qui se trouve à l'orient et en face de la cité, dont elle n'est séparée que par la rivière et que l'on nomme, je ne sais trop pourquoi, Cabessut, *Camp boussut*, peut-être. Ce devait être la maison aujourd'hui singulièrement délabrée qui, aux pieds du premier coteau, où finit doucement la plaine, se pose entre deux chemins qui ont transformé ses dépendances en triangle, comme une espèce de promontoire à l'extrémité duquel se trouvait [vers 1860] un petit lac qu'on appelait encore le lac de *Magny*. La campagne, aux alentours, presque entièrement dénudée aujourd'hui, à cause des cultures spéciales auxquelles elle est exclusivement consacrée, était alors couverte de magnifiques chênes, de vignes à la végétation luxuriante et de châtaigniers gigantesques. » Poète facile et fécond, Olivier de Magny est un des plus agréables disciples de la Pléiade.

Bibliographie. — Emile Dufour, *Etudes historiques sur le Quercy*, Cahors, Plantade, 1864, in-8°. — J. Favre, *Olivier de Magny, 1529* (?)-*1561. Etude biogr. et littér.*, Paris, Garnier, 1886, in-8°. (Consultez en outre la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1898, p. 167, et 1905, p. 467.)

A SA DEMEURE DES CHAMPS

Petit jardin, petite plaine,
Petit boys, petite fontaine,
Et petits coustaux[1] d'alentour,
Qui voyez mon estre si libre,
Combien serois-je heureux de vivre
Et mourir en vostre sejour!

Bien que vos fleurs, vos bleds, vos arbres,
Et vos eaux ne soyent près des marbres,
Ny des palais audacieux,
Tel plaisir pourtant j'y retire

1. Coteaux.

Que mon heur, si je l'ose dire,
Je ne vouldroy quitter aux Dieux :

Car ou soit qu'un livre je tienne,
Ou qu'en resvant il me souvienne
Des yeux qui m'enflamment le sein,
Ou qu'en chantant je me promeine,
Toute sorte de dure peine
Et d'ennuy me laisse soubdain.

Toutes fois il faut que je parte,
Et fault qu'en partant je m'escarte
De vos solitaires destours,
Pour aller en pays estrange,
Sous l'espoir de quelque louenge
Malement travailler mes jours.

O chaste vierge Delienne,
De ces montagnes gardienne,
Si j'ay tousjours paré ton dos
D'arc, de carquois et de sagettes,
Couronnant ton chef de fleurettes
Et sonnant sans cesse ton los :

Fais que long temps je ne sejourne,
Ainçois[1] que bien tost je retourne,
En ces lieux à toy dediez,
Revoir de tes nymphes la bande,
Afin qu'en ces autels j'appende
Mille autres hymnes à tes pieds.

Mais soit qu'encore je revienne
Ou que bien loing on me retienne,
Il me resouviendra tousjours
De ce jardin, de ceste plaine,
De ce boys, de ceste fontaine,
Et de ces cousteaux d'alentour.

(*Odes.*)

SONNET

Bien heureux est celuy qui, loing de la cité,
Vit librement aux champs dans son propre heritage,

1. Mais plus.

Et qui conduyt en paix le train de son mesnage,
Sans rechercher plus loing autre felicité.

Il ne sçait que veult dire avoir necessité,
Et n'a point d'autre soing que de son labourage,
Et si sa maison n'est pleine de grand ouvrage,
Aussi n'est-il grevé de grand' adversité.

Ores il ante un arbre, et ores il marye
Les vignes aux ormeaux, et ore en la prairie
Il desbonde un ruisseau pour l'herbe en arouzer :

Puis au soir, il retourne et souppe à la chandelle
Avecques ses enfans et sa femme fidelle,
Puis se chauffe et devise et s'en va reposer.

(*Les Soupirs.*)

ESTIENNE DE LA BOÉTIE

(1530-1563)

Le célèbre auteur de *La Servitude volontaire ou le Contr'un* naquit à Sarlat, dans le Périgord, le 1er novembre 1530, soit deux années avant son ami Montaigne. Nommé conseiller au Parlement de Bordeaux, le 13 octobre 1553, et admis dans sa charge le 17 mai 1554, il épousa peu de temps après Marguerite de Carle, sœur du poète Lancelot de Carle, évêque de Riez, et veuve de Jean d'Arsac. Estienne de La Boétie vécut en parfaite communion d'esprit et de sentiment avec cette dernière et mourut le mercredi 18 août 1563. Il laissait avec le fameux ouvrage cité plus haut — objet de polémiques récentes — quelques traductions de Plutarque et de Xénophon et diverses poésies latines et françaises qui furent données au public en 1571, en 1572 et en 1580. Voyez : *Vers françois de feu Estienne de la Boétie, conseiller du Roy en sa cour de Parlement de Bordeaux*, Paris, Frédéric Morel, 1571, in-12; *La Mesnagerie de Xénophon, Les Règles de Mariage de Plutarque*, etc., *Ensemble quelques vers latins et françois de son invention*, Paris, F. Morel, 1572, in-8°; *Vingt-neuf Sonnets d'Estienne de La Boétie*, etc., publiés dans les *Essais de Michel, seigneur de Montaigne...* A Bourdeaus, par S. Millanges, 1580, 2 vol. pet. in-8°. Ces poésies, de même que *La Servitude volontaire*, ont été maintes fois réimprimées. On les trouve dans l'édition des *Œuvres complètes* publiée récemment avec une notice biographique, des variantes, des notes et un index par M. Paul Bonnefon (Bordeaux, Gounouilhou, et Paris, Rouam, 1892, in-4°). Montaigne affectionnait particulièrement les vers d'Estienne de La Boétie. Ses sonnets, et en particulier ceux qu'il a consacrés à son pays, ont de la chaleur, de la force et un tour original.

Bibliographie. — Paul Bonnefon, *E. de La Boétie, sa vie, ses ouvrages et ses relations avec Montaigne*, Bordeaux, 1888, in-8°. — Fr. Habasque, *Un Magistrat au seizième siècle*, Agen, impr. Noubel, 1876, in-8°. — F. Combes, *Les Idées politiques de La Boétie et de Montaigne*, Bordeaux, 1882, in-8°. — A. Armaingaud, *La Boétie, Montaigne et le Contr'un*, Paris, extrait de la Revue

politique et parlementaire, 1906, in-8°. — A. de la Valette-Monbrun, *Autour de Montaigne et de La Boétie*, Paris, Picard, 1908, in-8°. — Voyez en outre les travaux de R. Dezeimeris et L. Feugère.

SONNETS

I

C'estoit alors, quand, les chaleurs passées,
Le sale automne aux cuves va foulant
Le raisin gras dessoubs le pied coulant,
Que mes douleurs furent encommencées.

Le paysan bat ses gerbes amassées,
Et aux caveaux ses bouillants muis roulant,
Et des fruitiers son automne croulant,
Se vange lors des peines advancées.

Seroit ce point un presage donné
Que mon espoir est desjà moissonné?
Non, certes, non. Mais pour certain je pense,

J'auroy, si bien à deviner j'entends,
Si l'on peult rien prognostiquer du temps,
Quelque grand fruict de ma longue esperance.

II

Je veois bien, ma Dourdouigne, encor humble tu vas;
De te monstrer Gasconne en France, tu as honte.
Si du ruisseau de Sorgue on fait ores grand conte,
Si a[-t-]il bien esté quelquefois aussi bas.

Veoy tu le petit Loir comme il haste le pas?
Comme desjà parmy les plus grands il se conte?
Comme il marche haultain d'une course plus prompte,
Tout à costé du Mince, et il ne s'en plainct pas?

Un seul olivier d'Arne, enté au bord de Loire,
Le faict courir plus brave et lui donne sa gloire.
Laisse, laisse moy faire, et un jour, ma Dourdouigne,

Si je devine bien, on te cognoistra mieulx;
Et Garonne, et le Rhone, et ces aultres grands dieux
En auront quelque envie, et possible vergoigne.

DU BARTAS

(1544-1590)

Guillaume de Saluste — seigneur du Bartas — naquit à Montfort, en 1544. Son père, François Saluste, était receveur des dîmes du diocèse de Lombez; il mourut après avoir fait l'acquisition du domaine du Bartas, dont son fils prit le nom. Le château du Bartas, qui existe encore de nos jours, dépend de la commune de Saint-Georges, dans le Fézansaguet; il est situé sur les bords d'un ruisseau, le Sarrampion, entre Mauvezin et Cologne.

Du Bartas, élevé avec le goût des exercices militaires, se distingua tout à la fois comme négociateur, comme capitaine et comme poète. A ses débuts, il fut gentilhomme ordinaire de la chambre du roi de Navarre, depuis Henri IV. Par la suite, il prit le parti des armes. Sa poésie, il faut le dire, se ressentit de ses multiples occupations, à tel point qu'il ne parvint jamais, quoi qu'il fît, à être un écrivain correct et élégant. C'était — sa rudesse et son imperfection en témoignent — une sorte de génie vulgaire et fort confus. Du Bartas servit dans la cavalerie et commanda une compagnie sous le maréchal de Matignon, gouverneur de sa province. Le Béarnais l'employa pour ses affaires près de Jacques VI, et il faillit demeurer en Ecosse, où ce prince tenta de se l'attacher. Il mourut des suites de ses blessures, en 1590, suivant les uns, en 1591, selon les autres. Ses deux ouvrages, *La Semaine ou Création du monde,* et la *Seconde Semaine,* publiés l'un en 1579 et l'autre en 1584, lui ont valu une réputation universelle. Ce n'est pourtant pas sur ces livres que nous le jugerons ici.

On l'a observé déjà, quoiqu'il ait écrit le plus souvent en français, Saluste du Bartas se laissa gagner à rimer en gascon, sa langue maternelle. Il écrivit dans ce dialecte un sonnet qui nous a été conservé par son ami Pierre de Brach, dans son *Voyage en Gascogne,* et il composa, lorsque Marguerite de Valois fit son entrée à Nérac, en 1579, un poème demeuré fameux. C'est une sorte de dialogue où trois Nymphes, représentées par de jeunes et belles filles (les nymphes latine, française et gasconne), se disputent l'honneur de souhaiter la bienvenue de la reine[1]. « Ce jour-là, écrit le docteur Noulet, rien que ce jour-là

1. Ce poème a été réédité en 1902, par MM. H. Guy et A. Jeanroy.

du Bartas se trouva naïvement, c'est-à-dire simplement poète. Ce fut comme une voix humaine qui lui parla au cœur, et l'austère calviniste laissa tomber la Bible et sa cithare d'or pour écouter cette enchanteresse et redire ses accents... »

La mise en scène et le dialogue font de ce poème un petit chef-d'œuvre; la manière surtout en est remarquable : c'est une simplicité relevée qui tranche du tout au tout avec le style ampoulé de ses autres ouvrages. Le dialogue des trois Nymphes se trouve généralement inséré à la suite de la *Semaine* et des productions diverses de du Bartas. Il a fait ainsi l'objet de nombreuses réimpressions. Ce n'est point trop dire qu'avec une série de sonnets intitulés les *Neuf Muses pyrénéennes,* il tient une large place dans le bagage de cet auteur et, depuis plus de trois siècles, s'impose à l'admiration de ses compatriotes.

Nous ne donnerons pas ici une bibliographie de l'œuvre de Saluste du Bartas ; on la trouvera dans le *Manuel du Libraire* de J.-C. Brunet plus complète que nous ne saurions la faire. Rappelons néanmoins qu'on a fait paraître assez récemment une petite édition destinée à populariser quelques-unes des meilleures pages du poète gascon : *Choix de poésies françaises et gasconnes avec une notice biographique et des notes littéraires par Olivier de Gourcuff et Paul Bénétrix* (Auch, impr. J. Capin, 1890, in-18).

Bibliographie. — Abbé Goujet, *Bibliothèque françoise,* XIII, p. 304. — J.-B. Noulet, *Essai sur l'histoire littéraire des patois du Midi de la France,* Paris, Techener, 1859, in-8°. — G. Pellissier, *La Vie et les Œuvres de D. B.,* 1882. — J. Michelet, *Poètes gascons du Gers,* Auch, imprim. Th. Bouquet, 1904, in-8°. — H. Guy, *La Science et la Morale de du Bartas d'après la première Semaine,* Toulouse, Privat, 1902, in-8°.

FRAGMENT DU DIALOGUE DES TROIS NYMPHES LATINE, FRANÇAISE ET GASCONNE

LA NYMPHE GASCONNE

Baïse, enfle ton cours, prépare-toi à surpasser — Le Rhin, le Pô, l'Ebre, le Tanaïs ; —

LA GASCOUNE

Baïse, enfle toun cous : coummence t'hé mès grane
Que lou Rhin, que lou Po, que l'Ebre, que la Tane :

Glorieuse, fais retentir ta joie dans toute la région. — Baïse, enfle ton cours, prépare-toi à te rendre plus grande, — Puisque jamais le Rhin, le Pô, l'Ebre, le Tanaïs — Ne virent sur leur gravier beauté telle que sur le tien.

Grandis, ô petit Nérac! Nérac, développe tes clôtures, — Lève tes tours jusqu'au ciel; ceins de tes murailles — Tout ce que le monde n'a jamais entouré de plus beau. — Claire aube du jour, va te cacher, de grâce, — Fuis loin d'ici, fuis, va montrer sur l'autre monde ta face : — Ici brille une étoile plus éclatante que la tienne.

O merle! ô rossignol! ô mésange! ô linotte! — Chantres du beau jardin que la Baïse engraisse, — Saluez d'un doux chant la plus belle du monde — O Parc, charge de fruits tes arbres les plus sauvages! — Pour accueillir ta Dame rassemble tes ramages! — Parc, on ne vit jamais pareil honneur au tien.

Toi, sois la bienvenue, Etoile qui gouvernes — Notre bonheur menacé d'orages et de tempêtes, — Et d'un regard bienveillant affranchis le monde de nuages. — Esprit angélique, la plus belle d'entre les belles, —

Glourious, hé brouuy toun gay per tout lou moun.
Baïse, enfle toun cous ; comence t'hé mes grane
Puch que jamès lou Rhin, lou Po, l'Ebre, la Tane
Nou bin sur lou graué tau beutat que lou toun.

Creich, ô petit Nerac! Nerac, creich tas barralhes,
Leue tas tous au céu : cinte de tas muralhes
Tout so que de plus bet cintec iamés lou moun.
Clare halbe deu jour, bèt escoune de grassie,
Huch léu, huch, bé mucha sur l'aute moun ta fassie :
Assiu raye un lugran plus lusen que lou toun.

O merle! ô roussignol! ô meillengue! o leuneiche!
Courès dou bèt casau que la Baïse engreiche,
Saludats d'un dous cant la plus bere deu moun,
O parc, cargue de fruts tous arbres plus saubatjes!
Per arcouilhi ta dauue acate tous ramatges :
Parc, nou se bic iamés tant d'aunou que lou toun.

Tu siés la ben bengude, Estele qui goubernes
Nostre macau batut d'auratge é de subernes,
Et d'un espia courtès desencrumes lou moun.
Esperit angelic, la bère de las bères,

Que mon cou vieux de cent hivers et de cent printemps
Ne puisse être pelé que par ton seul joug!

Vois comme ta naissance, honneur évident de notre âge, — A ta venue a fait plus beau son visage. — Il me semble, en t'accueillant, que je conquiers l'univers. — Vois comme cette cour nage toute dans la joie. — Vois comme tout le monde sourit à ton entrée, — Comme le peuple marie sa gaieté avec la tienne.

Surtout, vois ton mari dont la face rayonnante, — La douceur, le grand cœur, la renommée, la grâce, — A cent fois mérité la couronne du monde. — Vois, vois comme son cœur bat de bonheur; — Vois comme, pour satisfaire son amoureuse envie, — Il a toujours son œil fixé sur le tien.

Que Dieu soit ton garde du corps; que Dieu de son doigt trace — Sa loi sur ton corps comme sur du papier indestructible! — Qu'il puisse faire luire ta vertu aux yeux de tout le monde! — Que le fléau du grand Dieu s'éloigne de ta tête! — Qu'un fils jaillisse de tes entrailles au bout de neuf mois, — Qui ressemble au père par le cœur et à toi par le visage.

Moun cot de cent hiuers, é de cent primaueres,
Nou pousque este pelat d'aute jun que deu toun.
Goué coume ta cunhnade, aunou ela de noste atge,
A ta bengude a heit plus bèt soun bèt bisatge.
Eu semble, en t'aquista, conquista tout lou moun!
Goué coume aqueste court en aise toute nade,
Goué coum' tout sa guens arrits à toun entrade,
Coum lou pople soun gay maride dan lou toun.
Sus tout, goué toun marit, de qui l'uberte fassie
La doussou, lou gran co, la memorie, la grassie,
A cent cops meritat la couroue deu moun;
Gou, gouè, coume de gay lou co li pataqueje!
Gouè coum, per sadoura soun amourouse embeje,
Et a toustem hicat soun ouil dessus lou toun!
Diu sie tonn gouarde cos : Diu de soun dit escriue
En papé de toun cos sa lei, qui, toustem biue,
Pousque hè tas bertuts lusi per tou lou moun!
Lou lagèt deu grand Diu de la teste s'absente.
Salhe au cap de nau més un goujoun de toun bente,
Qui semble au pay deu co, de la care sie toun!

Que Dieu protège ton mari à l'ombre de ses ailes, — Que Dieu n'expose jamais ton mari à des malheurs! — Qu'il le fasse le plus grand Roi du monde! — Et puisque votre paix est celle de la France, — Que Dieu vous tienne longtemps en amitié intime, — Que tu sois à Henri et qu'il soit à toi pendant cent ans!

SONNET

Ah! petit dieu malin, ah! traître porteur d'arc, — Pourquoi m'accables-tu si souvent de tes coups — Qui font dans mon cœur brèche sur brèche, — Sans jamais s'égarer?

L'autre jour, ton lacet j'ôtai d'autour de mon cou; — J'enlevai les fers qui retenaient mes pieds, j'apaisai ta colère; — J'émoussai la pointe de ta flèche meurtrière — Et je mis (me semble-t-il) en cent morceaux ton arc.

Hélas! pour une chaîne maintenant j'ai cent chaînes, — Pour une entrave cent entraves, — Et mon sein, au lieu d'un trait, est traversé de cent.

Diu tengue toun marit abricat de sas ales,
Diu nou bate jamès toun marit a-de-males!
Diu hasse toun marit lo mès grand rei deu moun!
E puch que boste pats es la pats de la France,
Diu vous tengue loungtems en pareille amistance :
Cent ans sies-tu d'Henric : cent ans Henric sie toun.

SONNET

Ha! chaton mauhazéc, ha! traidou balesté,
Perqué débarres-tu ta sœu ta pataquere,
Per hé déguens mon co brequere sur brequere,
Et ses he panc ni prou, bac, ni haut, ni cousté?

L'autre jour ton cordet d'autour deu kot jousté;
Jou desherrié mous pes, jou' scanti ta coulere,
La punte, jousmouché, de ta bire murtrére,
Et ton arc en cent tros (samsemble) jou bouté.

Hélas! per ne cadene are joué cent cadenes;
Per un cep joué cent ceps, per ne pene cent penes;
Et au seng per un treit, jou e cent cap-hers hikats.

Mais tes coups, tes tourments, tes entraves et tes chaînes, — Amour, me plaisent tant que je n'ai ni repos ni trêve — Si toujours je ne vis en si douce peine.

LES NEUF MUSES PYRÉNÉES PRÉSENTÉES PAR GUILLAUME DE SALUSTE, SIEUR DU BARTAS, AU ROY DE NAVARRE

I

Mon prince, approche-toy, viens, ô la fleur des Rois.
Bacchus sur nos costaux, Pluton dans nos entrailles,
Cerès par nos vallons, Themis dans nos murailles,
Les Muses dans nos eaux, Pan habite en nos bois.

Ne mesprise ces Rocs, ces Rocs ont autrefois
Nourri ces grands Heros qu'à vaincre tu travailles,
Heros qui par duels, par sieges, par batailles,
Ont poussé jusqu'au seuil l'honneur du sang de Foix.

Hercule ayant vaincu le triple honneur d'Espagne,
Se fit pere du Roy de ce coin de Montagne,
Qui des fils de ses fils a tousjours pris la loy.

Henry, l'unique effroy de la terre Hesperide,
Tu ne pourrois avoir plus grand ayeul qu'Alcide,
Il ne pourroit avoir plus grand neveu que toy.

II

Coupeaux tousjours chenus, miracles qui touchez
Les astres de vos fronts, l'enfer de vos racines,
Espouventaux du ciel, Rochers, qui dans vos mines
Les forcenez desirs de l'avare cachez,

Tressaillez de plaisirs, vos pointes clochez[1],
Faites jaillir partout des sources argentines,

Mans tou treit, ton turmen, ton cep, et ta cadene,
Amou, me plazen tan que jou né paus ni pax,
Si toustem jou nou biui en ue ta douce pene.

1. Pour *ébranlez*.

Ouvrez vos flancs pierreux, descouvrez vos poitrines,
A vos plus chers metaux le triste frein laschez.

Invincible rempart de l'Espagne et des Gaules,
Ainsi que vous voyez blanchir sur vos épaules
Les montagnes qui font plus hautain l'univers,

O sommets escarpez, ainsi ce Roy qui monte
Sur vos dos et de neige et de sapins couvers,
Par ses belles vertus tout autre Roy surmonte.

III

Fleuve d'or et de flot, et de nom et de sable,
Riche en grains, en pastel [1], en fruicts, en vins, en bois,
Auriege au viste cours, clair ornement de Foix,
Qui rends par ton tribut Garone navigable,

Fille de si grand Mont, qui cache, espouvantable,
Son front dedans le ciel, qui chenu tous les mois,
Depuis le bord de Su jusqu'au bord Escossois,
Ne void autre plus grand à sa valeur semblable.

Clair flot, je te feroy, par un discours facond,
Plus riche que Pactol, plus que le Nil fecond,
Plus loin que l'Ocean on orroit tes eaux bruire.

Fier, ont t'esgalleroit aux fleuves les plus grands,
On te verroit au ciel comme le Po reluire,
Si je voyois tes bords repurgez de brigands.

IV

Ce roc cambré par art, par nature, ou par l'aage,
Ce roc de Taracon hebergea quelquefois
Les Geants qui rouloient les montagnes de Foix,
Dont tant d'os excessifs rendent seur temoignage.

Saturne, mange-enfans, Temps constamment volage,
Serrurier fauche-tout, change-mœurs, change-loix,
Non sans cause à deux fronts on t'a peint autrefois :
Car tout change sous toi chaque heure de visage.

Jadis les fiers brigands, du pays plat bannis,

1. Nom de la guède dans le midi de la France. (Hatzfeld, Darmesteter et Thomas, t. II, p. 1691.)

Des bourgades chassez, dans les villes punis,
Avoient tant seulement des grottes pour aziles.

Ores les innocents, paoureux, se vont cacher,
Ou dans un bois espais, ou sous un creux rocher,
Et les plus grands voleurs commandent dans les villes.

PIERRE DE BRACH

(1547-1604)

Pierre de Brach, sieur de la Motte-Montussan, conseiller du Roy, etc., était de Bordeaux. Il naquit le 22 septembre 1547, fit son droit à Toulouse sous le fameux Cujas, et dans cette ville se lia d'amitié avec son compatriote Salluste du Bartas. De retour à Bordeaux, il vécut dans l'intimité de Michel de Montaigne. Après une courte absence, il se maria et se prit à célébrer dans ses vers, sous le nom d'Aymée, la femme qu'il avait élue malgré l'opposition des siens. Il mourut vers 1604. Pierre de Brach a publié successivement trois livres de poèmes et mélanges, *Les Poèmes de P. de Brach,* etc. (Bordeaux, Simon Millanges, 1576, in-4°), un volume d'*Imitations,* dédié à la reine de Navarre : *Aminte, fable bocagere prise de l'italien de Torquato Tasso, plus l'Olimpe, imitation de l'Arioste* (ibid., 1585, in-16), et une traduction partielle de la *Jérusalem délivrée, Quatre Chants de la Hierusalem,* etc. (Paris, Abel l'Angelier, 1596, petit in-8°). Il laissa inédits trois livres des *Amours d'Aymée.*

Les poésies complètes de Pierre de Brach ont été publiées, dans une édition monumentale, par M. Reinold Dezeimeris : *Œuvres poétiques de P. de Brach,* etc. (Paris, Aubry, 1861, 2 vol. in-8°). L'amour ressenti par Pierre de Brach pour sa patrie lui a inspiré un éloge à la fois poétique et historique de son lieu natal, qu'il adressa sous ce titre, *Hymne a Bordeaux,* à Pierre de Ronsard, et le récit d'un voyage fait en Gascogne, avec du Bartas. Le premier de ces ouvrages est un long poème qui ne manque pas d'intérêt sur l'origine de sa ville, ses antiquités et les hommes illustres auxquels elle a donné naissance, et le second une attachante description de sa province. « Pierre de Brach, écrit Viollet-le-Duc, est un écrivain correct, un versificateur élégant et harmonieux, bien supérieur sous ce rapport à tous les poètes ses contemporains. »

Bibliographie. — Abbé Goujet, *Bibliothèque françoise,* XIII, p. 322. — Guillaume Colletet, *Vie de Pierre de Brach,* etc. — Viollet-le-Duc, *Bibliothèque poétique,* Paris, Hachette, 1843, in-8°. — R. Dezeimeris, *P. de Brach,* Paris, 1858, in-8° ; *Recherches sur la Vie de P. de Brach.* (Voyez l'édit. des Œuvres de ce poète, Paris, 1861).

LE PORT DE BOURDEAUX[1]

O heureux Ocean, dont le flot nous apporte
Tant de commodités de differente sorte,
Remonte, redescens, revas, reviens tousjours,
Sans jamais varier ton variable cours?

Car c'est toi seul qui fais au reflet de ton onde,
Que tout ce qui nous manque en nostre port abonde;
Et ce que du levant jusqu'au Soleil couchant,
Avare, va chercher un estrange marchand,
Le nostre, sans se mettre au hasard du naufrage,
Le trouve, bien-heureux, sur son mesme rivage.

Car est-il estranger, pour loin qu'il soit logé,
Qui n'ait en nostre port mille fois voyagé?
Et qui n'ait, hasardeux, une ou deux fois l'année,
Pour aborder à nous la voile au vent donnée?
Jamais à nostre port ne surgissant vaisseau,
Qui n'ait son ventre creux, bas enfoncé soubs l'eau,
Dessoubs le faix pesant d'une charge marchande,
Qui se troque ou se vend, selon qu'on le demande.
Par où double proffit tousjours nous recevons,
Changeant ce qui nous reste à ce que nous n'avons.

N'est-ce pas un plaisir de voir franchir les toiles,
D'une lieuë en la mer, de deux ou trois cents voiles?
Qui s'enflans et bouffans dessoubs un vent de Nord,
La prouë à leurs vaisseaux tournent à nostre bord,
Prenant comme en biais leur route tortueuse,
Pour éviter d'un banc la rade sablonneuse.
Le vent roide les pousse, on voit les uns qui vont
Se suivant queuë à queuë, ores marchant de front,
Ores d'un qui, premier, la flotte avoit passée
Par un meilleur voilier la course est devancée;
Ores l'un va derrière, or l'autre va devant,
Selon qu'il est plus vite ou qu'il prend mieux le vent.
Mais file à file en fin toute la flotte arrive
Esparse en mille endroits sur le front de la rive.

1. Extrait de l'*Hymne de Bourdeaux*.

Ainsi voit-on souvent suite à suite voler
Une troupe d'oiseaux, du vent portés en l'air :
Ceux-ci passent ceux-là de leur aisle esbranlée,
Ceux-là passent ceux-ci de plus roide volée ;
Ores l'un après l'autre, ores tous à la fois,
Jusqu'à ce qu'en volant ils trouvent quelque bois
Où ils fondent ensemble, et pour prendre l'ombrage
L'un ici, l'autre là, se loge en ce boscage...

FRAGMENT DU VOYAGE EN GASCOGNE

LE CHATEAU DE BARTAS

Le Soleil cependant vers l'Occident décline,
Plongeant son chef flambant au sein de la marine,
Et nos chevaux suants, du travail harassés,
En allongeant le col marchoient à pas forcés;
Tellement que l'obscur de la nuit retournée,
Au chasteau du Bartas borna nostre journée,
Bartas où la nature et l'art industrieux
Semblent pour l'embellir avoir mis tout leur mieux.

Car de haute fustaie un bois icy s'esleve,
Dont l'ombre s'allongeant dans les doves s'abreve[1],
Où mille rossignols, branchés en mille lieux,
Degoisent à l'envi leur chant melodieux.
Deçà, le grand vivier, ainsi qu'une riviere,
Leche le pied des murs de son eau poissonniere,
Où le brochet, la carpe et mille autres poissons
Se pendent quand on veut aux croches hamessons.

Laissant là le vivier, un chemin vous amene
Soubs l'ombrage feuillu d'une epesse garene,
Où les clapiers voutés cachent dedans leurs creux,
Serpentés en canaux, mille connins poureux[2].
Là le clos du jardin est joint avec la vigne,
La vigne aux ceps pamprés, qui, plantés à la ligne,
Estendent çà et là, l'un sur l'autre, les bras,
Que la grappe dejà fait recourber en bas;

1. S'abreuve. 2. Peureux.

Et vigne que l'on tient, au goust du bon yvrongne,
Porter le meilleur vin de toute la Gascongne.

Mais que j'ay tort d'avoir, d'un vers mal ordonné,
Parlé premierement de l'enfant cuisse-né
Que de l'eau qui, sortant d'une claire fontaine,
Embrasse en gargouillant le giron de la plaine;
Car d'elle je devois parler premierement,
Pource que je ne bois que de son element.
Pour vous donques, fontaine, en m'excusant, je prie
Que jamais en esté vostre eau ne soit tarie;
Que jamais le pasteur n'ameine son troupeau
Pour l'abrever chés vous, souillant vostre belle eau;
Que des arbres voisins la feuille ne se seche,
Ains[1] qu'à jamais vostre eau par leur ombre soit freche,
Que le bord qui vous ceint se maintienne couvert,
Soit l'hyver, soit l'esté, d'un tapis toujours vert;
Que Salluste[2], approchant de vostre bord humide,
Esprouve en vous l'effet de l'onde Aganippide!...

SONNET

Ny voir à mon retour mes parens contentés,
Ny voir de mes amis une troupe cherie;
Ny voir les champs fertils de ma chere patrie,
D'où je m'estoy bani dejà par trois estés!

Ny voir en nostre port mille nouvelletés,
Qu'apporte l'Ocean alors qu'il se marie
A nos fleuves gascons, desquels le cours varie
Par le regorgement de ses flots irrités;

Ny me voir contenté d'une large abondance,
Me voyant estre exempt de l'estroite indigence
Que le povre escolier a toujours près de soi :

Je n'ay de tout cela reçeu tant de liesse
Que du seul souvenir de ma belle maistresse,
Qui peut-estre a perdu le souvenir de moi!

(*Œuvres de P. de Brach*, édit. de 1862, t. II.)

1. Mais.
2. Guillaume de Saluste, seigneur du Bartas.

BERTRAND DE LARADE

(1581-?)

Nous savons peu de chose sur ce poète. Il naquit en 1581 à Montréjeau et mourut dans la première moitié du XVIIe siècle. Uniquement voué à la poésie vulgaire et se déclarant inapte à tout autre genre littéraire, quoiqu'il obtînt un prix aux jeux Floraux en 1610, Larade chercha ses Mécènes à Toulouse, y contracta d'honorables amitiés et mérita que Goudouli écrivît à sa louange une odelette en patois toulousain et un quatrain en mauvais français. Il se plaint, en quelque endroit de ses œuvres, des fâcheuses affaires que lui suscitèrent ses compatriotes de Montréjeau, mais il paraît s'en consoler par la bonne opinion qu'il avait de sa propre valeur. On lui doit plusieurs recueils, aujourd'hui à peu près introuvables, et qui n'ont pas, que nous sachions, été réimprimés : *La Margalide gascoune de Bertran de Larade de Mourejau d'Arribere* (La Marguerite gasconne), Tolose, Ramon Colomiez, 1604, in-12; *La Muse gascoune de Bertran Larade*, etc. (La Muse gasconne...), Tolose, Vefve de I. Colomiez et Raymond Colomiez, 1607, in-12; *La Muse piranese de Bertran Larade*, etc. (La Muse pyrénéenne), Tolose, Colomiez, 1609, in-12.

Bien que, selon l'expression de J.-B. Noulet, la poésie de Larade n'atteste qu'un esprit de culture médiocre et ne relève d'aucune qualité d'élite, son triomphe est dans la chanson et les pièces de courte haleine. « Les compositions de ce genre que nous fournissent ses recueils sont de véritables *Pastourelles* qui méritent d'être distinguées. Ces petits poèmes, d'une invention peu variée et roulant tous sur les peines de l'amour, ne manquent pas d'un certain charme, qu'ils empruntent surtout à la gracieuse naïveté des tableaux et du langage. Sous ce rapport, Larade est le précurseur en ligne directe de cette pléiade de charmants poètes du Béarn groupés autour de Despourrins. »

BIBLIOGRAPHIE. — J.-B. Noulet, *Essai sur l'histoire littéraire des patois du Midi de la France*, XVIe et XVIIe siècle, Paris, Techener, 1859, in-8°.

CHANSON[1]

Adieu, adieu cent mille fois, — Bois, puits, coteaux et petites montagnes, — Puisque je perds aux meilleurs désirs [ou besoins] — Les pas, le temps, les chansonnettes, — Adieu, adieu, petits monticules fourchus, — Bois, sapins, chênes branchus.

Adieu, canaux de moulin, adieu, rivières, — Adieu, joyeuses saulaies, — Où les demi-morts redevenaient vivants, — Dans les saisons presque plus froides; — Adieu, gais pastoureaux, — Rois de vous autres quand vous le voulez.

Adieu, moutons, brebis, agneaux, — Chèvres, chevreaux, veaux et petites vaches, — Joncs qu'en de si jolis anneaux[2] — Je faisais (tressais) pour de petites bergères, — Quand quelquefois sur la verdeur — Je livrais la franchise de ma candeur.

CANSOU

Adiou, adiou, cent mille copts,
Bosques, tepes et mountaignetes,
Puch que jou perdy aux meillous opts
Lous pas, lous tems, les cansounetes,
Adiou, adiou, tepes hourquts,
Bosques, avetz, quasses bronquts.

Adiou, esgouans, adiou, arious,
Adiou, gaujouses aubaredes,
Ou lous mey morts tournauen bious,
En las sasous presque mes bredes ;
Adiou, gais pastourelets,
Reis de bousautis quan boulets.

Adiou, moutous, oeiles, aignets,
Crabes, crabots, braus et brauetes,
Juncts que t'a poulidets anets
Jou hasey per las bergeretes,
Quan quauque cop sur la berdou
Dauy les franc de ma condou.

1. Traduction de M. Louis Batcave.
2. Allusion évidente à ces brègues de joncs que tressent les enfants.

GUILLAUME ADER

(1578-1638)

A lui seul, grâce à son esprit et à sa faconde, Guillaume Ade suffit à personnifier le génie de sa race. Aussi ne doit-on pa s'étonner qu'il ait fait suivre fréquemment son nom de l'épithète de Gascon, tirant vanité de son origine. Il naquit à Lombez, selon les uns, à Gimont, selon les autres, en 1578, exerç la profession de médecin à Toulouse, puis dans sa ville natale et se rendit célèbre par divers ouvrages scientifiques et littéraires. Il mourut à Gimont, le 23 janvier 1638, laissant deu enfants, un fils et une fille, qu'il avait eus de son mariage ave Magdelaine de Lux. On a observé, non sans justesse, que l légende tient lieu de vérité dans la vie de ce poète obscur. Lui même paraît l'avoir fait naître; de trop zélés admirateurs l'en tretinrent. Ainsi Ader aurait été, dit-on, tenu en particulièr estime par Henri IV et sollicité même de faire figure à la cour Nous ne savons ce qu'il faut retenir de cette information, mai il est hors de doute que si Ader se montra rebelle aux grâce de son maître, il fut le premier Gascon qui refusa les faveur de la fortune. Il se plut à glorifier le Béarnais, mais il le fit au tant en l'honneur de la « nation gasconne » que pour célébre les vertus d'un grand prince. Ce fut son œuvre de début. Ell parut sous ce titre : *Lou Gentilhome Gascoun e lous heits d gouerre deu gran è pouderous Henric Gascoun, Rey de France de Naouarre* [*Le Gentilhomme gascon et les actions de guerre d grand et puissant Henri Gascon, roi de France et de Navarre* Tolose, Ramond Colomiès, 1610, in-8°. C'est un livre rarissim Selon le docteur J.-B. Noulet, « le *Gentilhomme gascon* n'est qu'un suite de récits sans couleur et sans vie, platement versifiés, o où ne se fait jour, même pour un instant, le sentiment poétiqu Par la suite, Ader fit paraître un recueil de sentences morale rimées à la manière des quatrains de Pibrac et de Pierre Ma thieu : *Lou Catounet Gascoun* [*Le Caton Gascon*], Tolose, Boud 1611, petit in-8°. Ce livret, fort goûté en Gascogne, a été mainte fois réimprimé, savoir : *Lou Catounet*, etc., Tolose, Colomiès 1612, in-12; ibid., veuve Colomiès, 1628, in-12; ibid., Toulous Hénault, 1764, in-12; ibid., Limoges, A. Combes fils, 1784, in-12

bid., Bordeaux, Lafargue, 1865, in-12; ibid., Auch, imprim. Cocharaux (pour la Société archéologique du Gers), 1904, in-8°. On doit en outre à Guillaume Ader plusieurs ouvrages savants : *Guillelmi Ader medici Enarrationes de ægrotis et morbis in euangelis*, Tolosæ, typis Ramundi Colomerii, 1620, in-8°; *De pestis cognitione et remediis...* Tolosæ, typis Ramundi Colomerii, 628, in-12; *De la méthode de consulter les maladies chirurgicales... par Guillaume Ader, Corningeois* (sic), Paris, C. Bengne, 1628, in-12 (un exemplaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève).

Les poésies complètes de Guillaume Ader ont fait assez récemment l'objet d'une nouvelle édition publiée avec une notice, une traduction et des notes par A. Vignaux et A. Jeanroy (Toulouse, Ed. Privat, 1904, in-8°).

Ader est loin d'être un grand poète, mais il atteint parfois à une ampleur qui lui fait pardonner la médiocrité et l'incorrection de ses vers.

Bibliographie. — L. Couture, *Revue de Gascogne*, VI, 1865. — J.-B. Noulet, *Essai sur l'Hist. littér. des patois du Midi de la France*, Paris, Techener, 1859, in-8°. — J. Michelet, *Poètes gascons du Gers*, Auch, imprim. Th. Bouquet, 1904, in-8°; — A. Vignaux et A. Jeanroy, *Introduction* aux *Poésies de G. Ader*, etc., 1904, etc.

SENTENCES

N'aime rien que ce qui t'appartienne, — Suis le droit chemin dans toutes tes affaires, — Le bien acquis à tort et à travers — N'existera jamais sans qu'il vienne à mauvaise fin.

Ne prends jamais plus d'affaires que ta peine — Et que tes moyens ne puissent supporter. —

SENTENCES

N'ames arren que nou set apartengue,
Seguich lou dret en toutis tous ahèz,
Ben aquesit de tort ou de traouèz,
Iamès sera qua male fin nou bengue.

Nou prengues pas mes ahèz que ta pene,
E tous mouyens nou pousquen supourta.

Celui qui veut porter une charge trop lourde — S'expose à tomber ou à perdre l'haleine.

Douce est un temps la fréquentation des grands, — Mais elle devient à la fin amère comme fiel, — Car un grand seigneur ne tire son chapeau — Que tant qu'il sait qu'on peut lui rendre service.

En tes affaires ne t'obstine pas trop, — Examine en ce cas ce que feraient les gens de bien, — Car un procès est la ruine d'une maison, — Et l'hôpital attend le procédurier.

Sage est le jeune homme qui s'exerce au travail. — Car celui qui ne prend de la peine quand il est poulain — S'oblige à le faire quand il est vieux cheval. — Le pain des vieux doit se moudre en jeunesse.

Ne sois pas de ceux qui épouseraient une femme noire — Un avorton, pourvu qu'elle ait beaucoup d'argent. — Si tu n'as une femme de quelque bonne famille, — L'argent s'en va, et la bête te reste.

(*Le Catonet Gascon*[1].)

Aquet que bo trop gran hech apourta,
E cau que cage ou que perde l'alène.

Dous ei vn tems deu granis lou seguichi,
Mes à la fin amarejant coum hèu,
Qu'un gran seignou nou tire lou chapèu,
Que tant que sab qu'om lou pot hé serbichi,

En tous ahès nou t'aupiniastres gouaire,
Estan en so quen harau gens de beu,
Que lou proucès, ei la quère d'vn beu
E l'espitau guigne lou plaidejaire.

Sage ei lou jouen qu'a tribailla s'endresse,
Que qui nou pren pene quan ei pourin,
Prene la dèu quan ei bieil arroussin.
Lou pau deus bieils se dèu mole en jouenesse.

Nou sies d'aquets qu'esponsaran ue More,
Un arrebrec, mes qu'age force argent.
Si n'as mouillé de quauque bouue gent,
L'argent s'en ba, è la bestie demore.

(*Lou Catounet Gascoun.*)

1. Trad. de J. Michelet.

THÉOPHILE DE VIAU

(1590-1626)

Théophile de Viau naquit en 1590, à Boussères, dans l'Agenais, village situé sur la rive gauche du Lot, à une demi-lieue de Port-Sainte-Marie, où son père, ancien avocat au parlement de Bordeaux, possédait un petit domaine. « Là, s'est-il écrié quelque part en ses vers,

Se voit un petit château
Joignant le pied d'un grand coteau. »

« Une tourelle bâtie par les ancêtres du poète, écrit Théophile Gautier, fait apercevoir le manoir d'assez loin et dépasse de toute la tête les maisons plus humbles et plus bourgeoises groupées tout à l'entour. L'aspect du paysage est des plus romantiques. Sur la colline, le terroir est assez maigre et coupé de roches, mais il produit d'excellent claret, et l'on peut vivre là très confortablement; en bas, les prairies sont fraîches et plantureuses, les bois feuillus et pleins d'ombrages... » En somme, un vrai paradis terrestre, si l'on ajoute foi aux poétiques descriptions qu'en a faites le pauvre Théophile au fond de son cachot... Sa famille était huguenote. Son aïeul avait été secrétaire de la reine de Navarre, et son oncle gouverneur de Tournon, sous Henri IV. On croit qu'avant d'aller faire sa philosophie à Saumur, où les protestants avaient une Académie, il fréquenta le collège de la Flèche, que dirigeaient les jésuites. Son incrédulité, a-t-on observé, excitée peut-être par cette éducation contradictoire, fut précoce. Théophile vécut et mourut en libertin, selon le sens que l'on donnait autrefois à ce mot. En 1610, il vint à Paris, se lia avec quelques beaux esprits, puis visita la Hollande en compagnie de Balzac. De retour dans la capitale, il fut l'objet d'un ordre d'expulsion pour avoir répandu des vers libertins (1619). Il vécut à Londres, sollicita sa grâce, l'obtint, rentra en France, se convertit, et eût peut-être joui en paix de ses talents et de la faveur que lui valait la protection de Henri II, duc de Montmorency, sans la malheureuse affaire du *Parnasse satyrique* (1622), où il fut compromis avec Guillaume Colletet, Berthelot, Nicolas Freuicle et d'autres écrivains, ses amis. Son

impiété et plus encore ses sarcasmes, le cynisme de ses propos et ses débauches lui avaient valu l'inimitié des jésuites. Il eut beau désavouer l'ouvrage publié sous son nom, les pères Voisin, Garassus, Guérin, Renaud, le firent poursuivre, déclarer coupable de « lèze-majesté divine » et condamner par le Parlement de Paris à être brûlé vif en place de Grève. Le poète n'avait pas attendu l'exécution de cet arrêt pour disparaître. Il s'était réfugié à Chantilly, chez son protecteur, le duc de Montmorency. Craignant d'être découvert, ou bien d'inquiéter son hôte, il s'enfuit, changeant chaque jour de retraite; mais, arrêté au Catelet, en Picardie, le 28 septembre, il fut ramené de brigade en brigade et finalement jeté à la Conciergerie, dans le cachot où avait langui Ravaillac. Il put se croire perdu, abandonné de tous, et il prépara une justification qu'il adressa sous forme d'apologie au roi. Son procès fut revisé, et au bout de deux ans sa peine fut commuée en un bannissement perpétuel avec confiscation de ses biens. Théophile se retira à Chantilly, puis au château de Selles, en Berry, chez le comte de Béthune. C'est de là qu'il revint mourir à Paris, — des suites des privations et des souffrances injustement supportées dans sa prison, — en l'hôtel de Montmorency, le 25 septembre 1626, âgé de trente-six ans. Il fut, dit l'abbé Goujet, inhumé dans le cimetière de Saint-Nicolas des Champs. Nous ne retiendrons rien du libertin, victime du plus sot et du plus misérable des fanatismes, celui-là même qui s'oppose à la liberté des mœurs et à l'indépendance d'esprit. Le poète seul nous occupera. Théophile fut mieux qu'un gentil rimeur de cour. Très doué, plus doué sans doute que la plupart des poètes contemporains, il connut et peignit la nature avec des couleurs qu'on n'avait point employées avant lui. Selon l'expression de La Bruyère, il en fit l'histoire et l'anatomie. Il en fit aussi le roman, et par cela il mérita d'être considéré comme un ancêtre du romantisme rustique. Bien qu'il ait gâté parfois par des touches de préciosité et des exercices de rhétorique ses gracieuses inventions, il n'a pas laissé de faire montre d'une élégante et juste simplicité. Il y a, écrit M. Remy de Gourmont, un Théophile, ivre des beautés champêtres et amoureux de son pays natal. Il se révéla après son procès, lorsqu'il reprit contact par le souvenir avec le ciel et les sites de son pays. On a donné récemment une liste de tous les ouvrages du poète. Nous croyons inutile de la reproduire ici. La première édition des poésies de Théophile est de 1621. Voyez : *Les Œuvres*, etc., Paris, Quesnel, 1621, in-12. Vinrent ensuite : *Les Œuvres*, etc., 1622, in-12; *Les Œuvres...* revues, corrigées et augm., Paris, Billaine, 1623, 1626, in-12; Rouen, Delamasse, 1627, 1628, 1629, in-12; Paris, 1629, in-12; Lyon, Michon, 1630, in-12; Rouen, Delamasse, 1632, in-12 (cette dernière édition a été réimprimée de 1633 à 1677, tant à Paris qu'à Lyon, à

Rouen, à Bordeaux, etc., un grand nombre de fois); *Œuvres complètes*... publiées avec une notice biogr. par M. Alleaume, Paris, 1856, 2 vol. petit in-16; *Collection des plus belles pages, Théophile*, etc., notice de Remy de Gourmont, Paris, Soc. du Mercure de France, 1907, in-18.

Bibliographie. — Abbé Goujet, *Biblioth. françoise*, etc., t. XIV, p. 363. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, etc. — Théophile Gautier, *Les Grotesques*, nouv. éd., Paris, Charpentier, 1897, in-18. — Alleaume, *Notice sur Théophile*, éd. citée. — Dr Kaethe Schirmacher, *Théophile de Viau*, Leipzig, 1897, in-8°. — Ch. Garrisson, *Théoph. et Paul de Viau*, 1897. — Frédéric Lachèvre, *Le Procès de Théophile* (sous presse).

LETTRE DE THÉOPHILE A SON FRÈRE

Mon frère, mon dernier appuy,
Toy seul dont le secours me dure,
Et qui seul trouves aujourd'huy
Mon adversité longue et dure;
Amy ferme, ardent, généreux,
Que mon sort le plus malheureux
Pique d'avantage à le suivre,
Achève de me secourir :
Il faudra qu'on me laisse vivre
Après m'avoir fait tant mourir.

Quand les dangers où Dieu m'a mis
Verront mon espérance morte;
Quand mes juges et mes amis
T'auront tous refusé la porte;
Quand tu seras las de prier,
Quand tu seras las de crier,
Ayant bien balancé ma teste
Entre mon salut et ma mort,
Il faut enfin que la tempeste
M'ouvre le sépulchre ou le port.

Mais l'heure, qui la peut sçavoir?
Nos malheurs ont certaines courses
Et des flots dont on ne peut voir
Ny les limites ny les sources.

Dieu seul cognoist ce changement,
Car l'esprit ni le jugement
Dont nous a pourveus la nature,
Quoi que l'on vueille présumer,
N'entend non plus nostre advanture
Que le secret flux de la mer...

En quelle plage des mortels
Ne peut le vent crever la terre?
En quel palais et quels autels
Ne peut se glisser un tonnerre?
Quels vaisseaux et quels matelots
Sont toujours asseurez des flots?
Quelquefois des villes entières,
Par un horrible changement,
Ont rencontré leurs cimetières
En la place du fondement.

Le sort, qui va tousjours de nuit,
Enyvré d'orgueil et de joye,
Quoyqu'il soit sagement conduit,
Garde malaisément sa voye.
Ha! que les souverains décrets
Ont tousjours demeuré secrets
A la subtilité des hommes!
Dieu seul cognoist l'estat humain;
Il sçait ce qu'aujourd'huy nous sommes
Et ce que nous serons demain.

Or, selon l'ordinaire cours
Qu'il fait observer à nature,
L'astre qui préside à mes jours
S'en va changer mon advanture;
Mes yeux sont espuisez de pleurs;
Mes esprits, usés de malheurs,
Vivent d'un sang gelé de craintes.
La nuit trouve enfin la clarté,
Et l'excez de tant de contraintes
Me présage ma liberté.

Quelque lac qui me soit tendu
Par de si subtils adversaires,
Encore n'ay-je point perdu

L'espérance de voir Boussères :
Encore un coup, le Dieu du jour
Tout devant moy fera sa cour
Aux rives de nostre héritage,
Et je verray ses cheveux blonds
Du mesme or qui luit sur le Tage
Dorer l'argent de nos sablons.

Je verray ces bois verdissans
Où nos isles et l'herbe frèche
Servent aux troupeaux mugissans
Et de promenoir et de crèche.
L'aurore y trouve à son retour
L'herbe qu'ils ont mangé le jour.
Je verray l'eau qui les abreuve,
Et j'oirrai plaindre les graviers
Et repartir l'escho du fleuve
Aux injures des mariniers.

Le pescheur, en se morfondant,
Passe la nuit dans ce rivage,
Qu'il croit estre plus abondant
Que les bords de la mer sauvage.
Il vend si peu ce qu'il a pris
Qu'un teston est souvent le prix
Dont il laisse vuider sa nasse,
Et la quantité du poisson
Deschire parfois la tirasse
Et n'en paye pas la façon.

S'il plaist à la bonté des cieux,
Encore une fois à ma vie
Je paistray ma dent et mes yeux
Du rouge esclat de la pavie ;
Encore ce brignon muscat,
Dont le pourpre est plus délicat
Que le teint uni de Caliste,
Me fera d'un œil mesnager
Estudier dessus la piste
Qui me l'est venu ravager.

Je cueilleray ces abricots,
Ces fraises à couleur de flames.

Dont nos bergers font des escots
Qui seroient icy bons aux dames,
Et ces figues et ces melons
Dont la bouche des aquilons
N'a jamais sçeu baiser l'escorce,
Et ces jaunes muscats si chers,
Que jamais la gresle ne force
Dans l'asile de nos rochers.

Je verray sur nos grenadiers
Leurs rouges pommes entr'ouvertes,
Où le ciel, comme à ses lauriers,
Garde tousjours des fueilles vertes.
Je verray ce touffu jasmin
Qui fait ombre à tout le chemin
D'une assez spacieuse allée,
Et la parfume d'une fleur
Qui conserve dans la gelée
Son odorat et sa couleur.

Je reverray fleurir nos prez;
Je leur verray couper les herbes;
Je verray quelque temps après
Le paysan couché sur les gerbes;
Et, comme ce climat divin
Nous est très libéral de vin,
Après avoir remply la grange,
Je verray du matin au soir,
Comme les flots de la vendange
Escumeront dans le pressoir.

Là, d'un esprit laborieux,
L'infatigable Bellegarde,
De la voix, des mains et des yeux,
A tout le revenu prend garde.
Il cognoist d'un exacte soin
Ce que les prez rendent de foin,
Ce que nos troupeaux ont de laine,
Et sçait mieux que les vieux paysans
Ce que la montagne et la plaine
Nous peuvent donner tous les ans.

Nous cueillerons tout à moitié,
Comme nous avons faict encore,

Ignorants de l'inimitié
Dont une race se dévore;
Et frères, et sœurs, et neveux,
De mesme soin, de mesmes vœux
Flattant une si douce terre,
Nous y trouverons trop de quoy,
Y deust l'orage de la guerre
Ramener le canon du roy.

Si je passois dans ce loisir
Encore autant que j'ay de vie,
Le comble d'un si cher plaisir
Borneroit toute mon envie.
Il faut qu'un jour ma liberté
Se lasche en cette volupté.
Je n'ay plus de regret au Louvre,
Ayant vescu dans ces douceurs;
Que la mesme terre me couvre
Qui couvre mes prédécesseurs.

Ce sont les droicts que mon pays
A méritez de ma naissance,
Et mon sort les auroit trahis
Si la mort m'arrivoit en France.
Non, non, quelque cruel complot
Qui de la Garonne et du Lot
Vueille esloigner ma sépulture,
Je ne dois point en autre lieu
Rendre mon corps à la nature,
Ny résigner mon âme à Dieu...

STANCES[1]

... Que mon sort estoit doux, s'il eust coulé mes ans
Où les bords de Garonne ont les flots si plaisans!

Tenant mes jours cachez dans ce lieu solitaire,
Nul que moy ne m'eust fait ny parler ny me taire :
A ma commodité j'aurois eu le sommeil,
A mon gré j'aurois pris et l'ombre et le soleil.

1. *Plaintes de Théophile à un sien amy.*

Dans ces vallons obscurs, où la mère Nature
A pourveu nos troupeaux d'éternelle pâture,
J'aurois eu le plaisir de boire à petits traits
D'un vin clair, pétillant, et délicat et frais,

Qu'un terroir assez maigre et tout coupé de roches
Produit heureusement sur les montagnes proches.
Là, mes frères et moy pouvions joyeusement,
Sans seigneur ny vassal, vivre assez doucement.

Là tous ces médisans, à qui je suis en proye,
N'eussent point envyé ni censuré ma joye,
J'aurois suivy partout l'objet de mes désirs,
J'aurois pu consacrer ma plume à mes plaisirs.

Là d'une passion, ny ferme ny légère,
J'aurois donné ma flamme aux yeux d'une bergère,
Dont le cœur innocent eust contenté mes vœux
D'un brasselet de chanvre, avecques ses cheveux.

J'aurois dans ce plaisir si bien flatté sa vie,
Que l'orgueil de Caliste en eust crevé d'envie;
J'aurois peint la douceur de nos embrasemens
Par tous les lieux tesmoins de nos embrassemens.

Et, comme ce climat est le plus beau du monde,
Ma veine en eust été mille fois plus féconde :
L'aisle d'un papillon m'eust plus fourni de vers
Qu'aujourd'huy ne feroit le bruit de l'univers...

(*Œuvres complètes*, édit. de 1856.)

ARNAULT D'OIHENART

(1592-1667)

Ce curieux représentant de l'ancienne poésie basque naquit dans la maison de Pey Adam, à Mauléon, le 7 août 1592. Il était le deuxième fils de M. Arnault d'Oihenart, avocat, procureur du roi au pays de Soule, mort peu de temps après, et de Jeanne d'Etchart. Reçu licencié en droit à Bordeaux, le 7 septembre 1612, il se qualifiait avocat à Mauléon, lorsque, le 29 avril 1618, ses compagnons le députèrent avec trois de ses concitoyens vers le gouverneur, Jean de Belsunce, pour lui représenter que l'édit de Nantes ne permettait pas aux protestants de tenir leurs prêches dans les maisons de la ville. Nommé syndic du tiers état de Soule, malgré l'opposition vive du clergé et de la noblesse, le 30 avril 1623, il épousa en 1626 une riche et influente veuve, Jeanne de Erdoy. Il en eut trois fils : Gabriel, dont la postérité s'éteignit en 1792 ; Pierre, qui devint curé de Béguios, et Jacques, qui se fit jésuite. On croit que c'est elle qu'il célébra dans ses vers de jeunesse. Elle mourut en 1653, et il déplora sa mort en une pièce éloquente. Après son mariage, s'étant fait recevoir avocat au Parlement de Navarre, il s'établit à Saint-Palais, devint jurat de cette ville et s'y éteignit en 1667. Son testament porte la date du 8 avril 1667, et il est cité comme défunt dans un acte du 14 janvier 1668. Il laissait divers mémoires historico-juridiques en français et en latin, des proverbes basques et quelques poèmes. Ses vers, d'un charme agreste et parfois remplis d'une douce ferveur amoureuse, sont contenus en un mince recueil conservé à la Bibliothèque nationale sous ce titre : *Les Proverbes basques recueillis par le sieur d'Oihenart, plus les poésies basques du même auteur.* A Paris, s. n., MDCLVII (1657), in-12 (réserve Z 2626). Un autre exemplaire, mais incomplet, de ce livre devenu introuvable figure au catalogue de la bibliothèque de Bayonne. Il fut donné à cette bibliothèque par un collectionneur, M. Balasque, lequel l'avait acquis, pour la somme de vingt-cinq centimes, d'un chiffonnier. Les poésies d'Oihenart ont été publiées de nouveau en 1847, par M. Archu, inspecteur primaire à la Réole : *Proverbes basques recueillis par Arnault Oihenart, suivis de poésies basques*

du même auteur, sec. édition, revue, corrigée, augmentée d'une traduction française des poésies et d'un appendice, et précédée d'une introduction bibliographique [par Francisque Michel), Paris, Jannet, 1847, in-12. Selon M. Vinson, cette jolie réimpression est légèrement défigurée par des corrections que lui a fait subir son publicateur. M. J.-B. de Jaurgain, à qui nous devons la source de nos notes sur le poète, affirme que dans les papiers d'Oihenart, conservés à Saint-Palais, chez Mme de Brancion, se trouve un Dictionnaire basque manuscrit.

BIBLIOGRAPHIE. — J.-B.-E. de Jaurgain, *Arnaud d'Oihenart et sa famille,* Paris, Champion, 1885, in-8° (extr. de la Revue de Basse-Navarre). — G. Brunet, *Notice sur les proverbes basques rec. par A. d'O.,* Paris, Aubry, 1859, in-8°. — Francisque Michel, *Introduction* à l'édit. des *Proverbes basques* de 1847. — Julien Vinson, *Essai d'une bibliographie de la langue basque,* Paris, Maisonneuve, 1891, in-8°.

A LA BRUNETTE

Malgré mes serments, Brunette, te refuseras-tu toujours à croire que je te chéris? Je suis prêt à te prouver que je t'ai dit la vérité; je suis prêt à exécuter tous tes ordres.

Mets-moi à l'épreuve; ordonne ce qu'il te plaira, puisqu'il faut ainsi parler. A quoi te sert la beauté, si ton cœur peut être inaccessible à l'amour?

L'objet de l'amour doit payer l'amour par l'amour. Quoi! aurais-tu donc oublié les lois de Cupidon?

BELXARANARI

Nic hamlatetan erraua,
Nahi estuna finhetfi,
Aisel' onhetsi
Nisas, anhiz, Belxarana!
Bada dela hori eguia
Prest nun eracustera,
Et' eguitera
Mana nesana gusia
Esar nesan porogutan,
Ordea hamhatequi

Es-is irequi,
Har den' estela burutan;
Ser prouexu edertasuna
Da hire gorpuzean,
Tinc bihozean
Badaxen gogortarsuna?
Sor din maitatu isateac
Ordainetan, maitaze
Ser al! ahaze
Sausquin maiteri legueac?

Il est temps, la belle, d'aimer à ton tour celui qui t'aime.

Tu m'as réduit à une position digne de pitié; je suis aux portes du tombeau. Si tu ne viens à mon secours, ton devoir te le commande, mille témoins crieront que tu m'as donné la mort.

(*Proverbes basques, rec. par Arnauld Oihenart*, trad. de M. Archu, sec. éd., 1847.)

Aldis dun maitariaren
Mait' orde hig' Vkena
Eder estena
Hi besalaco ederraren.

Halas gaisquize hunetan
Nen alabain' esarri,
Dolu eguin-garri,
Huna niagon hil minetan
Espanun hant' idokiten,
Sordun isan besala,
Hic hil nunala,
Dinat hil aitorr vziten.

CORTÈTE DE PRADES

(1586?-1667)

François de Cortète, sieur de Cambos et de Prades, du nom de terres seigneuriales qu'il tenait de ses ancêtres, naquit vraisemblablement en Agenais vers l'an 1586. Destiné à la carrière des armes, il entra fort jeune, en qualité de page, au service de François d'Esparbès de Lussan, vicomte d'Aubeterre, alors gouverneur de Blaye, et accompagna son maître à la guerre, lorsque celui-ci devint maréchal de France. Par la suite, il servit, dans les troupes du roi, sous les ordres d'Adrien de Monluc, comte de Carmaing, gouverneur du pays de Foix et des terres de Donnezan et d'Andorre, et assista, en 1639, à la prise de Salces. Le petit-fils de Blaise de Monluc passait à juste titre pour un des esprits les plus cultivés de son temps ; il est peu douteux que Cortète se ressentit du goût de ce grand seigneur, auquel Goudouli avait dédié ses premiers vers, et Mathurin Régnier sa satire des Poètes. En quittant les armées, Cortète se retira dans la petite ville d'Hautefages et y mourut le 3 septembre 1667. Il laissait une pastorale, *La Miramoundo* (La Miramonde), *pastouralo en lantgage d'Agen*, deux comédies, *Ramounet ou lou paisan Agenez tournat de la guèrro* (Ramonet ou le paysan revenu de la guerre), etc., *Sancho Panso al palais del duc* (Sancho Pansa au palais du duc), etc., et plusieurs compositions inédites qui furent en partie publiées, avec des modifications regrettables, par son fils Jean-Jacques, lequel se piquait de littérature gasconne. Ces ouvrages eurent plusieurs éditions, ainsi qu'il suit : *Ramounet*, etc. (Agen, Gayau, 1684, 1692 et 1701, in-8°) ; *Ramounet... aumentado de quantitat de bers qu'éron estats oublidats à la prumère impression, et courrijado de beucops de fautos* (Bordèus, impr. Sejourné, 1740, in-8°). *La Miramoundo*, etc. (Agen, Gayau, 1685) (J.-B. Noulet cite une édition de 1684 qui semble perdue), 1695, 1700 et 1701, in-8°). *Sancho Pança*, comédie découverte dans les papiers de la famille Cortète de Prades, n'a été donnée que fragmentairement par C. Ratier, dans son étude sur le poète agenais.

François de Cortète de Prades s'éleva, dit-on, à une hauteur qui le rapproche de Goudouli. « Depuis Goudelin, s'écriait J.-B. Noulet en 1859, nous n'avions point rencontré de talent aussi

complet, et il nous a semblé, à part le plaisir que nous éprouvions à exprimer nos impressions à ce sujet, que nous accomplissions un devoir en rendant une tardive justice au gentilhomme poète qui, le premier, illustra l'idiome agenais. Sa valeur méconnue jusque dans son pays natal nous a paru un de ces coupables abus qu'il était bon de signaler et de flétrir. Non, ce n'est pas seulement de nos jours que la poésie vulgaire a excité l'admiration chez vous et autour de vous, Agenais peu soucieux de votre passé! Le poète (Jasmin) qui de notre temps, après bien des tâtonnements, semble avoir voulu se renfermer dans les récits empruntés aux mœurs populaires, n'est que l'écho affaibli de cet autre poète qui, au XVIIe siècle, s'inspirait si bien des mœurs villageoises... »

« La langue de Cortête, observe M. Charles Ratier, est une variété du sous-dialecte gascon de l'Agenais; variété différant assez sensiblement de celle qui existe à Agen. Linguistiquement parlant, le Bas-Quercynois est descendu presque jusqu'aux portes de la ville natale de Jasmin et a semé quantité de ses vocables sur les pays de coteaux qui bornent son horizon au nord et à l'est. Quant à la plaine, séparée seulement par la Garonne de la Gascogne proprement dite, sa conjugaison, tant en amont qu'en aval du fleuve, combine les formes de la rive droite avec celles de la rive gauche. A Prades, situé vers l'est d'Agen, dans la plaine, mais au pied même des coteaux et à quelques centaines de mètres de la Garonne, ces deux grands traits de divergence existaient et existent encore. Le parler qu'on y entend aujourd'hui est, à part quelques termes inusités ou perdus et beaucoup d'autres corrompus par le mélange avec le français, le même qu'écrivit Cortète avec tellement de pureté qu'à l'attrait de la poésie ses œuvres joignent la valeur du document linguistique. »

Les félibres et les cigaliers, réunis à Agen le 10 août 1890, ont inauguré sur le grand boulevard de la ville le buste de Cortète de Prades par Amy. Enfin, on prête à M. Charles Ratier l'intention de donner sur les manuscrits de l'auteur une édition des œuvres complètes du meilleur chantre de l'Agenais.

BIBLIOGRAPHIE. — Adrien Donnodevie, *Etude* dans la *Revue des langues romanes*, 1872, t. I, III. — Ern. Labadie, *Etude* dans la *Revue de l'Agenais*, 1906. — P. Lauzun et J. Dubois, *Etude, Revue de l'Agenais*, 1906. — Mary-Lafon, *Histoire littéraire du Midi de la France*, Paris, Reinwald, 1882, in-8°. — J.-B. Noulet, *Essai sur l'histoire littéraire des patois du Midi de la France, seizième et dix-septième siècle*, Paris, J. Techener, 1859, in-8°. — Charles Ratier, *Notice sur François de Cortète*, Agen, veuve Lamy, 1890, grand in-8° (extr. de la *Revue de l'Agenais*). — Paul Roman, *Lou Gai Sabé*, 1907.

LES LARMES DU GRAVIER[1]

Gravier, que ta perte m'oppresse,
Que je plains ton beau tapis vert!...
Dans le carré le mieux couvert,
On voit la terre qui s'abaisse.
Tout s'éboule au reflux du flot :
Le pêcheur a son gabarot
Où les dames d'Agen se sont tant promenées,
Et l'agneau de soif est mourant
Où les plus gros poissons, dans moins de quatre années,
Plongeront en courant.

Depuis l'attaque, la première,
Où le bord fut tout dérangé,
Des ormes, cinquante, ont plongé
Et fait le saut dans la rivière;
Encore le flot arrivant
Va fouillant toujours plus avant;

LAS LERMOS DEL GRABÈ

Grabè, que ta perto m'es aisso,
Que jou planji toun bel tapis!
Al médis loc que se trepis.
Ou bey la terro que s'abaisso.
Tout s'esperrequo al mendre aigat :
Lou pescaire ten lou bergat
Oun las damos d'Agen fasion lours permenados,
Et l'aignel escano de set
Oun lous peichs lous plus grans dins mens de quatre annados
Faran lou capuchet.

Despey l'attaquo las prumèro,
Que lou tap fu demarmaillat,
Cinquante oulmes au capillat,
Et fait lou saut dins la ribèro;
Enqueros l'aigat arriban
Founillo toutjour plus aban,

1. Traduction de Mary-Lafon.

Les arbres les plus forts, il les met en alarmes,
Et chaque fois tout noie ici :
Ce qui fait qu'on dirait que par des flots de larmes
Notre fleuve est grossi.

Montagnes, qui fichez la pointe
Jusqu'en l'azur des cieux là-bas,
Que vous avons-nous fait, hélas!
Que vous nous portiez quelque pointe?
Et pour nous frapper de nouveau,
Et nous mettre tout à vau-l'eau,
Que vous nous envoyez tant de neige fondue;
Quand on te pleure jour et nuit,
Rive que la Garonne avec rage a mordue
Pour y changer son lit?

A force que le flot s'y brise,
Le bord nous fuit incessamment,
Et nous perdons un ornement
Qui vaut le trésor de Venise.
Quand le flot s'y jette au travers,
Mettant le bonnet à l'envers.

E met al tremolis las rasies las plus fermos,
Doun cauque cop tout es negat.
Per l'amo que se fay d'uno pléjo de lermos,
La mitat de l'aigat.

Montagnos que fouignas la punto,
Jusquos dins lous crums lous plus nautz,
Las! quin tort bous fasen nousaus
Que bous nous pourtes cauquo punto,
E trop souben per desturra,
E mettre tout à tinterra.
Nous embiats à trabès la neu touto foundudo :
Tandis que plouran jour et neit,
La ribo que Garonno a touto counfoundudo
Per y muda soun lieit?

A forço que la terro es triso
Lou tap y grello incessomen,
Tan que perden un ornomen,
Que bal lou tresor de Beniso.
Quan l'aigo l'y ben à trabès
La coffo birado al rebès,

Pas un œil qui ne pleure, à voir ce grand ravage ;
Mais, s'il vient un débordement,
Tous les soupirs alors y forment un orage,
Qui fait le mal plus grand.

O vous qui trouvez tant de charmes
(En y jouant au palamal),
Tant de dégâts et tant de mal
Ne vous coûtent donc pas des larmes ?
L'allée à morceaux se détruit,
Chaque an nouveau la rétrécit,
De tous elle est pleurée et de nul secourue,
En sorte que d'heure ou de tard,
Au lieu d'un palamal long à perte de vue,
On n'aura qu'un billard.

Nous n'oyons pas, nous, ce me semble,
Les tristes soupirs des ormeaux,
Qui sentent s'augmenter leurs maux,
Et la terre, à leurs pieds, qui tremble.
L'exemple de leurs compagnons,
Où l'on voyait les maquignons,

N'es pas el que non gloupé à beire lou doumage,
Mès sel arribo un gran aigat
Alabeth lous soupirs y formon un auratgé
Que fay tout lou baguat.

Bousans qu'abès la ma ta fermo,
Quan y jongas al pallamal
Tant de doumage e tant de mal,
Nou bous tiro pas cauquo lermo ?
L'alleyo se per à boucis,
Touts lous ans elo s'accourcis,
Un cadun la regretto e degun nou l'assisto,
De faisson que d'houro ou de tard,
Al loc d'un pallamal loung à perte de bisto
On n'aoura qu'un billard.

N'ausen pas nousaûs, se me semblo,
Lous oulmes que fan de souspis
De beire tout de mal en pis,
E qual pe d'els la terro tremblo.
L'exemple de lours compagnous
Ou l'on besio lous maquignous,

Après quelque ruade, attacher leurs montures,
Du sud leur fait craindre le vent,
Et qu'en fondant la neige, ici comme à Coutures,
Ronge le sol mouvant.

Hélas! il va cesser de plaire :
Où nous venions nous promener,
Dans peu de temps, au pire aller,
On dira : « Vogue la galère! »
Car, éperonnant le courtaud,
L'on y voit courir comme il faut
La bague dont le jeu notre noblesse entraîne;
Mais alors la bague fera
Que vingt seront montés sur un cheval de chêne,
Qui cabriolera.

Cependant, sans buttes ni bosses,
C'est comme un tapis de velours,
Où sur ce qui reste, à pas lourds,
On peut voir rouler les carrosses.
Un goutteux à double bâton
Marche comme sur du coton,

Aprep quauquo piafado estaca lours mounturos,
Lour fai cregnè lou ben del sud,
E que la neu founden el sio coumo à Couturos
Où tout es descousut.

Jamai plus non sara ço quèro :
Oun l'on s'anabo permena,
Din quauques ans al pire ana
On dira : « Boguo la galèro! »
Car se montats sur un roussi
On y pot courre jusqu'aissi,
La baguo on touts lous jouns la noblesso s'ajusto
Alabets la baguo fara
Que bint saran mountats sur un chabal de fusto
Que capioulara.

Entretan sès taps ni sès bossos
Sò que reste n'ès qu'un pelous,
Que semblo un tapis de belous,
A beire rulla lous carossos.
Un goutous à gran sabattou
Marcho coumo sur de coutou

Sur l'herbe et sur les fleurs, qui se flétrissent toutes ;
Mais le dégel, levant son deuil,
Nous montre ses regrets, et l'on compte les gouttes
Qui lui brillent dans l'œil.

Que feront les pauvres *ancelles*
Qui vont chercher l'eau dans les puits?
Du nôtre l'œil se ferme, et puis
Toutes rouges sont ses prunelles.
« Ah! diront-elles, quel malheur
Que celle qui fait ta douleur,
Gravier, perde sa source et meure de misère! »
O filles! qui tant y veniez,
Semble-t-il pas, au prix de ce qu'il fut naguère,
Un pré de sept deniers?

Pauvre pré rasé comme un *monge*,
Gravier, le lieu des passe-temps,
Souviens-toi que dans peu de temps
Tu seras passé comme un songe :
Les premières eaux qui viendront
Assurément t'emporteront,

Su l'herbo e sur las flous que se trepissoun toutos,
Mes aprep se bey lou degel
Del regret qu'el ne sent on bey toutos los goutos
Que li saillon pel l'el.

Las! que faran las pauros goujos
Que ban querre l'aigo à la foun,
La nostro à son el que se foun,
E las prunèlos toutos roujos.
Ah! sa diran quin desaguis,
Grabè, la que te perseguis,
Posque perdre sa douts e peri de sequèro!
Fillos quan bousaûs y benès,
Nou bous semblo pas el al respet de ço qu'èro,
Un prat de sept dinès?

Pauré prat rasat coumo un mounge,
Grabè, lou loc des passotemps,
Souben te que diu pauc de temps,
Tu saras passat coumo un sounge.
Lous prumés aigats que bendrau,
Acos ségu, t'acabaran,

Si contre le courant il n'est point de ressource.
L'on te plaint beaucoup ; mais celui
Qui croit que tu pourras la trouver dans ta bourse
Peut bayer là tout aujourd'huï.

Se costo lou courren tu n'as quauquo ressourso.
L'on te plan be tout mey e mey,
Mas que pensarios tu la trouba dins la bourso,
Ha! bado aqui tout oüey.

JEAN-GÉRAUD D'ASTROS

(1594-1648)

Tous les Méridionaux curieux des meilleurs monuments de la langue d'oc connaissent le bon abbé d'Astros, l'auteur tant de fois célébré d'une *Apologie des Saisons* et de Noëls où perce une humeur quasi rabelaisienne. On affirme qu'il naquit le 1er août 1594, à Saint-Clar-de-Lomagne, ou plus exactement à Jandourdis, lieu situé près du village nommé ci-dessus. Fils d'un modeste artisan, — son père était tailleur, — il eut une jeunesse studieuse et fut l'objet d'une sollicitude toute particulière provoquée par son tempérament chétif, auquel se joignait une infirmité physique : il était bossu. Destiné à l'état ecclésiastique, il entra au séminaire de Toulouse. Ses études terminées, le jeune clerc reçut, dit-on, avec l'ordre de prêtrise la charge de vicaire de Saint-Clar-de-Lomagne, en témoignage de confiance pour ses belles qualités. Il y demeura du 20 mars 1610 jusqu'en avril 1647, signant les registres de baptême, de décès et de mariage de sa paroisse, conjointement avec deux autres prêtres, ses collègues, et avec le curé, qui, le plus souvent, abandonnait cette tâche à ses subordonnés.

Les exigences de sa charge ne l'empêchèrent pas de contracter avec les consuls de Saint-Clar l'engagement d'instruire les enfants de la commune. Il faut croire que ce ne fut point assez pour son activité surprenante, car d'Astros trouva encore des loisirs qu'il consacra à l'entretien des Muses gasconnes. Il débuta par des Noëls dans lesquels il s'attacha à faire ressortir le mérite de son dialecte et qui obtinrent les suffrages de ses compatriotes. On en a signalé une édition qui parut en 164[illegible] sous ce titre : *Lou Trimfe des nouels gascous*[1], etc.

Il publia par la suite d'autres ouvrages qui établirent sa réputation et lui assurèrent une place au premier rang des restaurateurs de la langue romane, soit deux poèmes didactiques réunis sous un même titre : *Lou Trimfe de la lengouo gascouo*

1. L'édition originale de cet ouvrage daterait, paraît-il, de 1630 mais on n'en a trouvé jusqu'ici aucun exemplaire. Les Noëls ont été réimprimés à Toulouse, chez Guillemette, s. d., in-12.

aus playdeiats de las quoñate Sasous et des quoñate Elemens daoñant lou Paston de Loumaigno (Le Triomphe de la langue gasconne, etc.) (Toulouse, J. Boudo, 1642, in-12)[1]; une *Ode à Moussu Goudelin, aboucat à Toulouse* (Cf. *Ramelet Moundi*, de P. Goudelin), et enfin un Catéchisme, mis en rimes, pour en rendre la récitation facile au peuple, *La Scolo deu chrestian idiot, ou Petit Cathachisme gascoun, heit en rithme* (Toulouse, J. Boudo, 1645, in-12).

Quoique très estimé de ses paroissiens et protégé de quelques grands qu'amusait sa verve facile, d'Astros connut une singulière disgrâce. Pour des motifs demeurés inconnus, mais auxquels ne paraît point étrangère la familiarité par trop profane de sa muse souvent bachique et licencieuse, il fut relevé de ses fonctions ecclésiastiques vers la fin de 1647. Il essaya de s'en consoler en gardant sa belle humeur, mais ce fut en vain qu'il fit appel à son insouciance de philosophe chrétien. L'âge était venu, et le poète imprévoyant connut les rigueurs de l'infortune. Il se résigna mal au rôle de quémandeur, et, désabusé, chagrin, il s'éteignit à Saint-Clar, le 9 avril 1648, non sans avoir composé un émouvant adieu à la vie : *Lou Chant deou Cigne* (Le Chant du Cygne), qui est certainement le seul accent austère qu'il ait jamais tiré de sa lyre enguirlandée de pampres. Né des entrailles du peuple, d'Astros est un vigoureux interprète de la vie et des mœurs rustiques de la Lomagne. Sa manière réside, tout entière, dans une sorte de lyrisme trivial qui n'exclut point les grâces naïves du langage populaire. Son vers tient à la fois de la causerie mesurée et de l'évocation sentimentale.

Ce qui paraît irréprochable chez lui, selon J.-B. Noulet, c'est son respect, disons mieux, son amour pour le dialecte de la petite patrie. Au contraire des autres poètes gascons, qui regardent leur propre patois comme la fine fleur du langage de la province entière, d'Astros, lui, n'assigne pas au sien un territoire de plus de sept lieues. Il rétrécit, semble-t-il, afin de le glorifier mieux, le domaine du terroir natal...

Les œuvres complètes de J.-G. d'Astros ont été données à la fin du XIXe siècle. Voyez *Poésies gasconnes recueillies et publiées par F. T.* (Taillade), nouv. édit., Paris, Tross, 1867-1869, 2 vol. in-4°.

BIBLIOGRAPHIE. — Docteur J.-B. Noulet, *Essai sur l'histoire littéraire des patois du Midi de la France, seizième et dix-septième siècle*; Paris, Techener, 1859, in-8°. — J. Michelet, *Poètes gascons*

1. On a, sous le même titre, plusieurs éditions de ce livre : Toulouse, J. Boudo, 1700, in-12; Toulouse, Birosse, 1762; Toulouse, J.-H. Guillemetto, 1763, in-12. Voyez en outre, *Lou Beray e Naturau Gascoun en las quatre sasous de l'An*, etc., Toulouse, Pierre Estey, imprim., 1636, in-12.

du Gers depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours, Auch, impr. Th. Bouquet, 1904, in-8°. — Voyez en outre les études de Léonce Couture et de Cénac-Moncaut (*Revue d'Aquitaine* et *Revue de Gascogne*).

PAYSAGE

Regarde-moi ce petit tertre — Coiffé d'un joli bosquet : — Si ce coteau ne te convient pas, — Tourne tes yeux sur la prairie — Parsemée en haut et en bas — D'ormeaux, de peupliers et de saules.

Quand tu auras assez contemplé la saulaie — Et admiré le froid vallon, — Tes yeux auront vite gravi — La perspective de l'autre vallon.

Là, tu vois plantée, — Au cordeau, la vigne qui verdoie. — Présentant au rayon du soleil — Son fruit coulé du Paradis.

Cela fait, prends la campagne, — Etends ta vue vers la plaine — Et regarde une lieue à l'entour, — En faisant partout un tour avec tes yeux :

PAYSAGE

Espiom' aquet taparrot,
Couhat d'un poulit bouscarrot,
E s'aquet tepé nou t'agrado,
Debaro tous oüeils en la prado
Touto broudado haut é bas
D'oumos, de bioules, é d'aubas.

Quan ajos prou bist l'aubaredo
E remirat la coumo fredo,
Tous oüeils auran léou escalat
Lou filh de l'aute coustalat.

Aquiou tu beses à la ligno
Plantado, berjéda la bigno,
Que présente à l'arrajadis
Soun frut coulat deou Paradis.

Après aquô pren la campaigno,
Esten ta bisto per la plaigno,
Espiom' üo lèguo à l'entour,
Da per tout dab tous oüeils un tour,

Il ne se présentera pas un seul objet — Qui ne te soit bien agréable; — Tu ne sauras où arrêter ton œil — Tant le plaisir sera égal pour tout.

Tu vois un semis qui verdoie, — Un labour qui paraît noir, — Tu vois secouer ce bosquet, — Et puis un autre à côté de celui-là, — Puis un verger le long d'une métairie — Bien arrangé à fil et à corde;

Tu vois le jardin contigu, — Puis la maison et l'enclos; — Puis dirige tes yeux au delà, — Tu verras un autre beau manoir — Assorti de tout ce qui est nécessaire — En bois, verger, vigne et jardin.

Tu vois encore un autre labourage, — Et puis après un village — Environné d'un beau vignoble; — Enfin tu n'apercevras rien — Qui ne réjouisse de sa vue — L'âme la plus triste qui soit...

(Trad. de J. Michelet.)

Causo deou moun nou set' presento
Que nou sio touto plasento;
Tu nou sabes oun hica l'oüéil,
Tant peou plase tout t'es paréil.

Beses un samouat que berdejo,
Beses un baréyt que negrejo,
Beses handouéj' aquet bousquet,
E puch un aute auprès d'aquet,
Puch un bergé lou loung d'uo bordo,
Plan arrenjat à hiou é cordo;

Beses lou casau que s'y teng,
E puch l'ayriau, é lou padouenc;
Puch dab lous oüeils au dela bayne,
E beyras un aute bet mayne
Assourtit de tout sô que cau,
De bosc, bergé, bigno é casau.

Beses un aute labouratge,
E puch tu beses un bilatge
Embirouat d'un bét bignares;
Enfin arre tu nou beyres
Que n'arregausis de sa bisto
L'armo deou mounde la més tristo...

(*Lou Beray e Naturau Gascoun*
en las quate Sasous de l'An; 1636.)

LOUIS BARON

(1612-1663)

Louis Baron naquit à Pouyloubrin, dans l'Astarac, en 1612. Il appartenait à une famille d'honnête aisance. Son père, ancien avocat au Parlement, occupait les fonctions de magistrat dans sa province. Etudiant à Toulouse, ses heureuses dispositions pour les lettres le firent distinguer, et il entra à vingt et un ans, comme professeur-régent, au fameux collège de l'Esquille. Trois fois il remporta des prix aux concours des jeux Floraux, et il eut par la suite le privilège de s'asseoir parmi ses juges.

Après avoir suivi, ainsi que les siens, la carrière du barreau, il se retira dans son village natal, près de son vieux père, et là, grâce à des goûts modestes, mais élevés, il jouit longtemps d'une existence égale de philosophe et de poète. Il mourut à Pouyloubrin en 1663, à l'âge de cinquante et un ans. Baron eut de nobles amitiés. Il conuut l'estime de la noblesse du lieu, fut visité maintes fois dans sa retraite par l'évêque d'Aire et le président Berthier et entretint des relations d'intimité avec Goudouli. Ce dernier corrigea ses premiers vers et encouragea sa muse timide. Lorsque la mort eut éteint l'astre éclatant de l'art méridional, Baron exhala des regrets qui méritèrent d'être entendus de tous ses compatriotes. Les poésies de ce bon génie rustique, qu'on a surnommé « le plus gracieux chantre de la Gascogne », n'ont pas été réunies. Au XVIIIe siècle, le président d'Orbessan se flattait d'en posséder un recueil autographe; il en a inséré un choix dans des *Mémoires manuscrits pour servir à l'histoire et à la description de la ville d'Auch,* qu'on trouvera dans la Bibliothèque de cette ville. Assez récemment, M. J. Michelet a publié ces poèmes, avec d'autres de provenance diverse, en les faisant suivre de commentaires et d'une traduction française, dans son excellent ouvrage sur les *Poètes gascons du Gers.*

Bibliographie. — Marquis d'Aignan d'Orbessan, *Variétés littéraires pour servir de suite aux Mélanges histor., critiques, de physique, de littérature et de poésie,* etc., Auch, J.-P. Duprat, 1778-1779, II, p. 133, in-8°. — Léonce Couture, *Etude sur Louis*

Baron, etc. — Philibert Abadie, édition du *Parterre gascoun* de Bédout, Auch, 1850. — Dr J.-B. Noulet, *Essai sur l'histoire littéraire des patois du Midi de la France, seizième et dix-septième siècle*, Paris, Techener, 1859, in-8°. — J. Michelet, *Poètes gascons du Gers*, etc., Auch, impr. Th. Bouquet, 1904, in-8°.

ODE A POUYLOUBRIN

FRAGMENT

Chantons, gasconnes pastourelles, — Les petites montagnes variées — De la petite montagne de Pouyloubrin, — Et pour sa gloire qui est belle — Faisons résonner le long de la rivière — Les refrains de notre hautbois.

Ce beau lieu de ma naissance — Mérite par reconnaissance — Un concert si bien préparé, — Qu'aux doux accents de notre Muse — L'envie se trouve confuse, — Et met le prix de notre côté...

Au plus haut de cette éminence — Mille petits arbres font la ramée, — Et surtout au sommet d'un tertre —

ODE A POUYLOUBRIN

Cantem, gascounes pastourettes,
Las bigarrades mountagnettes
Deu tucoulet de Pouyloubrin;
Et per sa glorie qu'es ta bere
Hasan tinda per la ribère
Lous fredous de nostre clarin.

Aquet bèt loc de ma nechense
Merite per recounechence
Un councert tà plan aiustat,
Qu'au dous aire de noste muse
L'embeie se trobé camuse,
E lou préts de noste coustat...

Au plus haut d'aquere montade
Mille arberets hèu la ramade
E surtout au soumeit d'un tap

Couvert d'un tapis de verdure — Où tout le jour l'ombre persiste, — Un grand orme lève la tête.

Ses branches si bien ornées — Tout exprès semblent préparées — Pour garantir contre la chaleur — Qui, sitôt qu'il les voit, recule, — Lorsque l'Eté avec la canicule — Fait changer l'herbe de couleur.

Les Nymphes dansent la pavane — Sur la fière barbacane — Où elles tiennent leurs ébats; — Et l'amour qui leur fait des gentillesses, — Pour éprouver si elles ont les chairs dures, — Vient leur y donner quelques pincées.

Un château de pierre carrée — De sa vieillesse tire vanité, — Sur une tour construite en voûte, — Qui a ses titres en lettres rouges, — Où le froid, le vent ni la pluie — N'ont effacé le moindre mot...

Ici qu'un air salutaire — Est médecin et apothicaire,

Cubert d'un tapis de berdure,
Oun tout lou jour l'oumbre dure
Ue grane oume leüe lou cap.

Sas branques ta plan ournades
Tout esprés semblen ajutades
Per tira contre la calou,
Qui, talen que las bé, récule,
Quan l'estiu dab la canicule
Hé cambia l'herbe de coulou.

Las Nymphes dansen la pabane
Sur la poumpouse barbacane
Oun ere teng sas arrasics;
E l'amour quey hé bésiadures,
Per esprouba s'an las cars dures,
Lous y beng da quauques pessics

Un castet de peyre carrade,
De sa bieillesse hé parade,
Sur üe tour bastide en arbot,
Qu'a sous titres en letre rouge,
Doun lou fret, lou bent ni la plouge
N'au destintat lou mendre mot...

Acy qu'un aire salutari
Es médecin é pouticari,

— On ne parle pas d'ordonnances, — Et sans autre mal ni faiblesse, — Les gens meurent de vieillesse, — S'ils ne se détruisent tout exprès...

Nos bosquets, où tous les jours — Tant de petits oiseaux chantent matines, — Sont là où il faut, si bien placés, — Qu'à seule fin tout y soit agréable; — Les petits aux grands font grâce, — Et les grands respectent les petits...

Tous ces monts variés — De mille fleurs parsemés — De Cérès sont les échelons, — Et les mamelles d'où Nature — Retire le lait et l'aliment — Dont se nourrissent les vallons.

Tant de rochers et de friches, — Que beaucoup croient ennemis — Du gain des travailleurs, — Favorisent sous leur maigre apparence — L'ébat des oiseaux de rapine — Et le plaisir des chasseurs...

Nou parle pas de récipès;
E sens autes man ni feblesse,
Las gens mourichen de bieillesse,
Si nou s'aussisen tout esprès...

Nostes bousquets, oun tout lous dies
Tan d'auzerets canten maities
Soun per oun cau ta plan partits
Que per affin que tout y placie
Lous petits aus grans baillen gracie
E lous grans oundren lous petits...

Aquestes bosses bigarrades
De mile flous soun pimparades;
De Cérès soun lous escalous,
E las poupètes d'oun Nature
Tire la leit e la pasture
Doun se nouirichen lou balous.

Tant de rouquets e de bousigues,
Que force cresen enemigues,
Deu proufit deus tribailladous,
Sauben debat lour magre miue
L'esbat deus ausets de rapine
E lou plazé deus cassadous...

A l'entour de la rivière la plus fertile — Un si bon fourrage ne s'amasse — Comme celui qui croît dans nos prairies. — Tant que le Gers nous avoisine, — Il fera sécher de jalousie — Le Sousson, la Lauze et l'Arrats.

Les grappes, les rouges provins, — Vermillonnent à belles masses — Tant dans la plaine que sur le roc; — Et le jus de leur ambroisie, — Plus doux que le miel, rassasie — Les Grands de notre endroit.

Figues blanches, grises et noires, — Coings, noisettes, pommes, poires, — Griottes, cerises, bigarreaux... — Le moindre jardin en produit, — Et chaque vigne qui est travaillée — En orne ses carreaux...

La source de notre fontaine contente — Le plus altéré satisfait, — Avec son cristal qui semble vivant, — Et le Gers, quand il la voit si fraîche, — Dissimulé dans les roseaux, — N'ose se montrer l'été.

En la ribere la mès grasse,
Un ta boun pasteng nou s'amasse
Coum lou qui crech en nostes prats,
Tant que lou Gers mous abesie
E hè seca de ielousie
Lou Sousoun, la Lause et l'Arrats.

Las aragues, las rouges mailloques
Bermillejen à bères troques
Tant sur la plane que suou roc;
E lou jus de lour ambrousie
Més dous que lou mèou rassasie
Lous majouraus deu noste loc.

Higues blanques, grises è nères,
Coudouis, auérats, poumes, pères,
Guindouils, sérides, bigarreus...
Lou mes simple casau ne baille;
E quado bigne quès tribaille
Ne passemente sous carreus...

La douts de noste hount contente,
Lou mes alterat destalente
Dab soun cristail qui semble biu;
Et lou Gers, quan la bé ta fresque,
Tout escounut deguens la cesque
Nou gause pareche l'estiu.

Quand le joyeux printemps — Etale sa robe la plus belle, — Les petits oiseaux ressuscités — Se rassemblent dans les allées — De nos étroites vallées — Et tiennent là leurs Etats.

Par-dessus tous, un chantre sauvage — Que les habitants du village — Nomment le Rossignolet, — D'un gosier qui avec tout s'accorde — Imite sur une unique corde — Luth, épinette et flageolet...

Ici le merle fait son nid, — Là, la tourterelle charrie, — Et sur la fin du mois de mai, — Avec leur famille nouvelle, — Dans les arbres vous trouvez le berceau — Du loriot, du tourd et du geai.

Mais qui pourrait se croire dégagé — En louant le rare mérite — D'un terroir si renommé ? — Sa gloire de tiédeur m'accuse, — Et réclame de quelque autre muse — Un ouvrage mieux limé.

Quan la gaujouse primüaère
Desplegue sa raube mes bère,
Lous auserets resuscitats
S'amasen deguen las alées
De nostes petites balées
E tenguen aquiu lous Estats.

Dessus touts, un couré saubatge
Que lous habitans deu bilatge
Apéreu lou Rouchinoulet,
Dab un bec qui dab tout s'accorde,
Soune sur üe metiche corde
Luth, espinete et flageoulet...

Acy lou merle nisereie,
Acy la tourtere carreie,
E sur la fin deu mes de mai,
Dab lour mainadete nauère,
Peus arbes troubats la cuignère,
De l'aurio, deu tour et deu gay.

Mès qui pouire se rende quiti
En lauza lou rare meriti
D'un terradou ta renoumat ?
Sa balou de peccat m'accuse,
E preteng de quauqu'aute muse,
Un oumbratge millou limat.

Pour n'avoir pas plus de honte — Je mets un terme à ma besogne; — Et je prie que de ce coteau — Toujours le Ciel prenne soin, — Et qu'aucune mauvaise aventure — N'y mette jamais le pied.

Que tout son mal reste dehors, — Qu'aucune tare de Pandore — N'y apporte trace de bruit importun, — Et plaise à Dieu que la commune, — Avec les cartes de Fortune, — N'ait jamais que trente et un.

Que jamais la maladie ni la guerre — Ne viennent sur cette localité — Mettre le repos à l'écart, — Mais pour le moins, tant que je vive, — Le bon temps s'y répartisse si bien — Que j'en aie la meilleure part[1].

Per n'ave pas mes de bergouigne
Jou bouti fin à ma besouigne;
E pregui que d'aquet tepé
Toustem lou ceu prengue la cure
E que nade male abenture
Noui boute jamés lou pé.

Que tout soun mau sorte dehore,
Que nade tare de Pandore,
Noui porte nat brut importun:
E placie à Diu que la coumune
Dab las cartes de la Fourtune,
N'aie jamès que trente-un.

Jamès l'agraüe ny la guerre
Nou benguen en aquere terre
Bouta lou repaus à l'escart;
Mès per lou mens, tant que iou bisque,
Lou boun temps ta plau s'y partisque
Que ioun aie la meillou part.

1. Trad. de M. J. Michelet.

GÉRARD BÉDOUT

(1617-1692)

La ville d'Auch, alors capitale de l'Armagnac, eut, a-t-on écrit, l'honneur de donner le jour à ce poète. Il fut baptisé dans l'église de Saint-Orens, le 19 janvier 1617, sous le nom de Guirault, qui était celui de son parrain et de son aïeul maternel, bien qu'en réalité il s'appelât Gérard. Il prit les leçons des jésuites au collège d'Auch et, son éducation terminée, se rendit à Toulouse pour se livrer successivement à l'étude du droit et de la médecine. A cette époque, observe M. J. Michelet, la capitale du Languedoc était en pleine effervescence littéraire. Goudouli avait remis en tel honneur le culte de la poésie romane, que notre étudiant s'éprit soudain de la passion des vers et ne put résister au désir de détacher un bouquet de la couronne des Muses. Il fut poète et médecin, et il honora cette double carrière en donnant ses soins à ses compatriotes et en charmant leurs loisirs par des chants infiniment plus gracieux que personnels. Gérard Bédout, qui avait épousé, le 18 juillet 1658, une demoiselle Jeanne Lesca, fille de feu Bernard Lesca, ancien receveur des tailles d'Armagnac, mourut le 3 mai 1692, et fut inhumé en l'église des Cordeliers, où reposaient déjà son père et sa femme. Son meilleur ouvrage, celui-là même qui renferme ses vers gascons, parut en 1642, sous ce titre : *Lou Parterre gascoun coumpazat de quouate carreus* (Le Parterre gascon composé de quatre carrés), Bourdeus, P. du Coq, 1642, in-4°. Ce recueil a été réimprimé deux fois, savoir : *Lou Parterre gascoun... précédé d'une introd. et suivi d'un choix de poésies de divers auteurs et d'un Dictionnaire des principaux termes du Dialecte gascon, par A. Philibert Abadie,* Auch, 1850, in-12 ; *Lou Parterre gascoun...*, nouv. éd. publiée par la Société archéologique du Gers, Auch, impr. Léonce Cocharaux, 1908, in-8°. *Le Parterre gascon,* loin d'être un livre original, est plutôt une aimable paraphrase de vers français célèbres. L'amour y occupe la plus grande partie, avec une poésie, *Soulitude amourouse,* imitée de Théophile et de Saint-Amant, et diverses autres pièces, telle *Dourimoun que se plaigna de sa pastoure Jaquete,* que nous réimprimons plus loin. On y trouve encore une foule de petits poèmes

piquants où la fantaisie spirituelle de l'auteur s'est donné libre cours. Bédout a moins de verve que d'Astros et moins de correction que Baron, mais il sait tourner une strophe avec facilité. On lui reproche néanmoins de refléter incomplètement Goudouli et d'avoir dérogé sans cesse à la pureté de l'idiome aquitain. « Si Bédout écrit en patois, — a dit le docteur Noulet, — il pense en français, et dès lors il ne fait qu'un très rare usage du génie particulier au dialecte dont il se sert, renonçant ainsi à la seule pointe d'originalité qui, après tant de concessions faites à la langue d'outre-Loire, restât encore à la littérature méridionale... » On donne à Gérard Bédout deux autres ouvrages de médiocre importance, et en langue française : *Poésie dévote dédiée à MM. les Pénitents bleus d'Auch,* Auch, Arnaud de Sainct-Bonnet imprim., 1649, in-12; *Ouvrages poétiques en l'honneur de saint François Borgia...*, Auch, Pierre François imprim. [1671], in-12.

Bibliographie. — Dr J.-B. Noulet, *Essai sur l'histoire littér. des patois du Midi de la France, seizième et dix-septième siècle,* Paris, Techener, 1859, in-8°. — J. Michelet, *Poètes gascons du Gers depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours,* Auch, impr. Th. Bouquet, 1904, in-8°. — Anonyme, *Gérard Bédout,* etc., introd. à l'édition du *Parterre gascoun,* publiée par la Soc. archéol. du Gers (exemplaire communiqué par M. Louis Batcave).

DORIMONT QUI SE PLAINT
DE SA BERGÈRE JACQUETTE

Doux air de mon Gers, et toi, douce rivière, — Où mes yeux ont versé un ruisseau de pleurs, — Et vous autres, petits arbres qui connaissez ma belle, — Contez-lui mes douleurs.

DORIMOUN QUE SE PLAING DE SA PASTOURE JAQUETE

Dous aire deu men Gers, é tu, donce ribére,
Aun mous ouèils an jetat uè ribére de plous,
E bous avts, arberets, qui couneguéts ma bére,
Coundats-lou mas doulous.

Petits anges des bois qui sur une branchette, — Pour me donner le bonjour, entonnez une chanson, — Si vous voyez par ici ma bergère Jacquette, — Faites-lui la leçon.

Bergers des environs, qui venez sous l'ombrage — Raconter vos amours aux accords de la flûte, — Tandis que l'Espagnol se brûle le béret — Au feu du pistolet;

Et toi, troupeau d'agneaux, qui à travers cette prairie — Reposes agréablement sur l'herbe et les fleurs, — Pendant que *Lidor, Thirsis* et *Filorade* — Vont chercher des grillons;

Secrétaire d'amour, qui connais ma tristesse — Et qui, pour m'écouter, chemines lentement, — Ruisseau, vigne, verger, quand vous verrez ma maitresse, — Dites-lui mon tourment.

Mon mal, depuis le jour où sa beauté perfide — Mit, avec mon repos, ma liberté au crochet, — Trouve moins de pitié auprès de ma bergère — Que près de ce rocher.

Mais pourquoi se plaindre de mille coups de poignards

Petits anjous de bosc, qui. dessus uè branquete,
Per me da lou boun jour entounats uê cansoun,
Si bezéts per aci ma pastoure Jaquete,
Hazéts-lou la lessoun.

Pastourets d'alentour, qui benguéts à l'oumbrete
Counda bostes amous au soun deu flajoulet,
Mentre que l'Espaignol se crame la berrete
Au houèc deu pistoulet;

E tu, troupét d'aignéts qui per acere prade
Repauzes à plaze dessus l'érb' é las flous,
Entretant que Lidor, Thirsis é Filorade
Ban amassa grillous;

Secretari d'amou, qui sabes ma tristesse,
E qui per m'escouta camines lentement,
Arriu, bigne, bergé, quan bejats ma mastresse,
Digats-lou moun turment.

Moun mau, despush lou jour que sa faciè traidoure
Boutét dab moun repaus ma libertat au croc,
Trobe mens de piâtat auprés de ma pastoure
Qu'auprés d'aquet arroc.

Més perque se facha de mile cops de dagues

— Que ses yeux courroucés lancent à tout moment, — Puisque celui qui se plaît à rechercher ses blessures — Les endure justement?

La peine qui est avec moi meurt et ressuscite, — Fait voir que mes maux sont à tort reprochés; — Puisque je veux mourir pour qui fuit ma vie, — Je mérite la mort.

Mais si je ne puis m'entretenir avec ma bergère, — Maintenant que son indifférence m'interdit la guérison, — Je laisse quatre vers pour graver sur cette pierre — Avant que de mourir...

Adieu, Jacquette, adieu; le ciel, le temps, ma douleur, — Feront peut-être qu'un jour tu changeras d'humeur, — Quand tu verras Darimont renaître de ses cendres, — Comme un phénix d'amour[1].

(*Le Parterre gascon*, etc.)

Que sous ouèils courroussats tiren à tout moument,
Push que lou qui se plats à recerca las plagues
Endure justement.

La pene qui dab jou mouris é ressuscite
Hé beze que mous maus soun reprouchats à tort,
Push que jou boi mouri per qui hugis ma bite,
Jou meriti la mort.

E si nou podi pas parla dab ma bergéire,
Are que sa rigou me deffen de gouâri,
Jou léschi quouâte bérs dessus aqueste péire,
Prume que de mouri...

Adiu! Jaquet', adiu! Lou céu, lou tems, ma pene,
Haran deléu qu'un jour tu cambiaras d'umou,
Quan beges Dorimoun renésche de sa cene
Coum' un phœnix d'amou.

(*Lou Parterre gascoun*, etc.)

1. Traduction de M. J. Michelet.

PIERRE ROUSSET

(1626-1684)

Parmi les poètes périgourdins il faut placer au premier rang l'abbé Pierre Rousset. Il naquit à Sarlat, en 1626, de parents pauvres, dans les premières années du XVIIe siècle. Elevé à la maîtrise des enfants de chœur de sa ville natale, il entra dans les ordres et obtint une prébende. Il mourut et fut enseveli à Sarlat le 14 octobre 1684, âgé de cinquante-huit ans. Ses œuvres, publiées pour la première fois en 1676, ont été réimprimées en 1694, en 1751 et en 1839. Voyez *Grizoulet, lou Jolous otropat ou los Omours de Floridor et d'Olympo de Rozilon et d'Omelito et dé lo Morgui, coumedio,* Sorlat, Coulombet, 1676 et 1694, in-8°; *Grizoulet, lou Joloux otropat,* etc., Sorlat, J.-B. Robin, 1751, in-8°; *Œuvres de Pierre Rousset, nouv. éd., revue, corrigée et augm.*, par J.-B. L., avec des notes et éclaircissemens, Sarlat, impr. Ant. Dauriac, 1839, in-8°. Elles consistent en une comédie, *Le Jaloux attrapé, ou les Amours de Floridor et d'Olympe,* etc. (1645), en une élégie, *Lo Solitudo* (La Solitude) et en diverses pièces de poésie légère, telle *Lo Disputo de Baccus et de Priapus* (La Dispute de Bacchus et de Priape), où la verve de Rousset s'est exercée avec une telle indépendance que c'est à peine, selon l'expression de Noulet, si nous pouvons nous faire à la pensée qu'un ecclésiastique en a été l'auteur.

BIBLIOGRAPHIE. — J.-B. Noulet, *Essai sur l'histoire littér. des patois du Midi de la France, seizième et dix-septième siècle,* Paris, Techener, 1859, in-8°.

CHANSON

Philis, si n'avez le cœur — D'une tigresse, — Ecoutez celui qui meurt — Pour vous de tristesse.

CANSOU

Filis, se n'ovèz lou cor
De qualquo tigro,
Escoutaz oquel que mor
Per vous de migro.

Sortez, bel astre d'amour, — Et la nuit sombre, — Plus plaisante que le jour, — Sera sans ombre.

Car tous ces petits flambeaux — Qui sont à l'air — Céderont à votre œil — Tout leur éclair.

Je crois que tout me plaint, — Mais vous, méchante, — L'auteur du jour qui resplendit — N'êtes languissante.

Le ciel n'est pas plus pur — Que l'eau de ma peine — De qui vient l'humidité — De la sereine.

Vous ne pourriez guère dormir — Si dans votre âme — L'amour faisait comme en moi, — Si mauvaise alarme.

Plût à Dieu que votre œil ouvert, — Que le sommeil clôt, — Vît combien mon cœur découvert — Est enflammé.

(*Œuvres de Pierre Rousset*, etc.; 1839.)

Sourtèz, bèl astre d'omour,
Et lo nèch soumbro,
Plus plozento que lou jour,
Sero sans oumbro.

Tuch oquèùs petits flombèls,
Que sount ò l'ayre,
Cedoront ò vostres els
Tout lour esclayre.

Io crezi que tout me plant,
Mas vous, meyssanto,
L'echo d'ol tour, que resplant,
N'es longuisanto.

Lou cèl puro de piotat,
Qu'o de mo peno :
D'oqui vet l'humiditat
De lo sereno.

Vous nou pouyrias gro durmi,
Se dins vostro armo
L'omour fozio coumo o mi
To malo olarmo.

Plèt o Diù, vostre èl dubèrt,
Que lo soun cluquo,
Veguèt moun cor descubèrt
Coumen oluquo!

ARNAUD DAUBASSE

(1657-1720)

Selon un de ses plus anciens biographes, l'abbé Tailhé, Arnaud Daubasse, né à Moissac (Tarn-et-G.) le 2 octobre 1657, était le fils d'un modeste fabricant de peignes, chef d'une nombreuse famille. On sait peu de chose sur sa vie, et moins encore sur sa jeunesse. Il vint habiter Villeneuve-d'Agenais et s'y maria le 20 janvier 1681, avec Jeanne Laboury, ainsi qu'il appert de son contrat de mariage publié récemment par son dernier éditeur, M. A. Claris. Daubasse s'établit comme maître peignier et cabaretier dans la maison de son beau-père, sise rue de Bourgogne, à Moissac, et ne tarda pas à acquérir une réputation de plaisant esprit. Ses premiers vers, qu'il récitait avec verve, lui valurent une clientèle choisie. Le duc de Biron, le comte de Fumel, le marquis de Belzunce, Mme de Rigoulières, etc., se faisaient, dit-on, un honneur de l'attirer dans leurs châteaux et de le recevoir à leur table. Daubasse payait son écot en saillies et en rimes que le populaire se plaisait à colporter ensuite. Il eut dans quelques salons renommés d'Agen, de Montauban, de Toulouse et de Marseille, des succès que lui auraient enviés des écrivains notoires ou, plus que lui, dignes de l'être, et l'on affirme que le maréchal de Montrevel et le duc de Berwick lui témoignèrent quelque amitié. Au contact des grands, sa muse ne perdit rien de sa belle humeur et de sa franchise rustique. Cet artisan avait le verbe haut et le trait piquant. Plus d'un de ses compatriotes éprouva les effets de sa causticité. Il mourut le 6 octobre 1720, laissant un bagage varié de quatrains, d'épigrammes, de chansons et de pièces diverses : impromptus légers où la grâce étincelle. Simplicité, humour, fantaisie, furent ses meilleurs dons. Ses poésies, publiées pour la première fois par l'abbé Tailhé, à Villeneuve-sur-Lot, en 1796 (imprimerie Currius fils, MDCCCLXXXXXVI [*sic*], in-12), furent réimprimées dans la même ville, chez l'imprimeur Glady, en 1839, in-8°. On a donné assez récemment une édition plus correcte et partant conforme à l'esprit de l'auteur : *Œuvres complètes du poète Arnaud Daubasse, maître peignier de Villeneuve-sur-Lot, nouv. éd. avec une notice, de nombreuses notes et la traduction des poésies patoises en vers français par A. Claris,* Villeneuve-sur-Lot, impr. Ed. Chabrié, 1888, in-8°. Bien qu'il se soit exercé dans

tous les genres et qu'il ait même écrit des cantiques, Daubasse excelle dans les petites pièces.

BIBLIOGRAPHIE. — Abbé Tailhé, *Préface* aux *Œuvres d'A. Daubasse*, 1796. — E. Lebroue, *Mémoire sur le poète A. D., sa Vie et ses Œuvres*, 1873, in-8°. — Mary-Lafon, *Histoire littér. du Midi de la France*, 1882. — J.-B. Noulet, *Essai sur l'hist. littér. des patois du Midi de la France, seizième et dix-septième s.*, etc. 1859. — A. Claris, *Préface* à la 3e éd. des *Œuvres complètes* de Daubasse, 1888. — E. Bourciez, *Les Poés. pat. d'A. D.*, Paris, 1888.

A MONSIEUR DE BIRON

POUR LUI DEMANDER LA GRACE D'UN PAYSAN QUI AVAIT VOLÉ DU BOIS

Monseigneur, vous voyez que cet homme, à sa mine,
Annonce sûrement un bien pauvre paysan.
Voyez-le par devant, voyez-le par l'échine,
C'est un vrai malheureux en proie au dénûment.
Plus qu'un ver affamé, la misère le mine,
Et sa tête et ses pieds sont nus également.
Pour cet infortuné je ne veux pas de grâce.
Pour l'exemple de tous, je veux qu'il soit puni,
A condition pourtant que son bois, mis en masse,
Pèsera le laurier que vous avez cueilli.

A MOUSSU DE BIRON

PER Y DAMANDA LA GRAÇO D'UN PAYSAN QU'ABIO PANAT DE BOY

Mounseignur, bous besés qu'aquel home, à sa mino,
Announço, per sigur, un paysan bien paùras.
Gaytas-lou per daban, gaytas-lou per l'esquino,
Nou besés qu'un gipou tapissat de petas.
Soun cap es sans capèl, sas cambos sans debas;
May qu'un berme affamat, la paùrièro lou mino.
Per aquel malurous damandi pas de graço;
Per l'exemple de touts, boli que sio punit :
A counditiù pourtant que soun boy mes en masso
Pesara lou laùrié que bous abès cullhit.

PEYROT DE PRADINAS

(1709-1795)

Jean-Claude Peyrot naquit à Millau en 1709. Elève des jésuites, il devint prébendier de l'abbaye de Saint-Sernin de Toulouse et enfin prieur de Pradinas. Il ajouta à l'exercice de son ministère l'entretien des lettres et la pratique de la musique. Il écrivit d'abord en langue française, puis directement en dialecte rouergat. Peyrot de Pradinas avait des mœurs douces, un caractère naturellement enjoué et beaucoup d'esprit. Il joignait à une foule de connaissances rurales, fort appréciées de ses paroissiens, une réelle culture des poètes anciens et modernes. Couronné dans sa jeunesse par les Académies de Toulouse et de Rodez pour sept opuscules poétiques, il n'en demeura pas moins fort simple et attaché à son humble condition. Il méprisa l'argent à l'égal des honneurs et mourut pauvre, pendant la période révolutionnaire, à Paillas, petit village situé à deux lieues de son clocher natal, en 1795. Nous ne mentionnerons pas ici ses travaux de jeunesse : nous nous contenterons de signaler les éditions complètes de ses œuvres, et en particulier des *Saisons*, le poème qui l'a rendu célèbre : *Poésies diverses patoises et françoises*, par P. A. P. D. P. En Rouergue, s. n., 1774, in-8°; *Les Quatre Saisons ou les Géorgiques patoises*, etc., Villefranche, Vedeilhé, et Millau, demoiselles Rainaldis, 1781, in-8°; *Œuvres patoises et françaises de Claude Peyrot, ancien prieur de Pradinas, contenant deux parties*, 2e éd., Millau, impr. de Chauson, an XI, in-8°; *La même*, 3e éd., soigneusement revue, corrigée et augm., Milhau, impr. de Chauson, 1810, in-8°; *La même*, etc., 4e éd., Millau, Carrère, 1823, in-8°; *Les Saisons*, poème patois, trad. en vers français par A. Peyramale, texte en regard, Paris, Sorbet, 1862, in-16[1]. La muse de Peyrot de Pradinas n'est pas exempte des libres propos qu'on rencontre chez presque tous les patoisants. Elle a même une allure fort indépendante et ne

1. On annonce une sixième édition des œuvres du poète rouergat. Cette dernière, établie sous la direction de M. Léopold Constans, est actuellement sous presse chez MM. Artières et Maury, imprimeurs à Millau. Elle paraîtra, croit-on, avant la fin de cette année.

répugne aux descriptions scatologiques. Les œuvres françaises de cet ecclésiastique sont édifiantes à cet égard.

BIBLIOGRAPHIE. — *Notice sur Peyrot de Pradinas*, au début des *Œuvres patoises*, 1810. — Mary-Lafon, *Histoire littér. du Midi de la France*, Paris, Reinwald, 1882, in-8°. — J.-B. Noulet, *Essai sur l'hist. littér. des patois du Midi, dix-huitième siècle*, Paris, Maisonneuve, 1877, in-8°.

LA MOISSON[1]

Voici par la Saint-Jean la récolte annoncée,
Bientôt du blé nouveau nous ferons la jonchée.
Aiguisez, moissonneurs, ces fers tranchants et longs
Qui vont au point du jour luire sur les sillons.
De la couvée, enfin, meurt la lumière pâle,
Et l'on voit resplendir l'étoile matinale.
Aussitôt le fermier court, au soleil levant,
Au champ où l'orge ondule et se balance au vent.
Après cette moisson au fer abandonnée,
De ce seigle si fier la tige est renversée.
Au lit, avant le jour, pas un chat n'est couché;
On dirait qu'en ce temps dormir est un péché.
Sauf l'enfant qu'au berceau nulle voix ne console,

LA MOISSON

Olerto! oici Sen-Jan qu'onnounço lo recolto,
Din paüc, de blat noubel pourreu faire uno molto.
Segaïres, oculats, ozugats lou bouloun,
Quo lo puncho del joun déma tout prengo boun.
Tout escas de brilla cesso lo poulsinieyro,
Et coumenço o luzi l'estelo motinieyro,
Qu'on bey lou Poges courré ou se colo ol trobal,
E tout premieyromen toumba su l'ordical.
L'ordi n'és pas ol sol, qu'ol ferré obondounado.
Dé lo fiéro séguiol lo tijo és roubersado.
Ol liech obont lou jour troubórias pas un cat;
Semblo qu'en oquel tems dé dourmi sio pécat.
Exceptat lou maïnatgé encaro o lo bressolo,

1. Traduction de Mary-Lafon.

Et qui, seul tout le jour, gémit et se désole,
Tout le monde est aux champs et les toits sont déserts.
Ainsi, quand du tambour le son frappe les airs,
Et vient d'une bataille annoncer les alarmes,
Chacun fuit son logis et veut prendre les armes.
Les petits et les grands courent à l'ennemi;
Du poltron même alors le cœur est raffermi.
Tel le plus paresseux à la tâche s'escrime :
Du bras et de la voix le fermier les anime;
On l'entend, lorsqu'un d'eux semble fléchir tout bas,
Crier comme un aveugle : « Allons! je ne dors pas! »
Sur les riches moissons partout son regard vole,
Et des soins du passé l'espoir seul le console :
Bientôt il doit avoir des gerbes, de l'argent.
Cependant du dîner arrive le moment :
Au pied d'un chêne vert la troupe rassemblée
Mange la soupe à l'ail à pleine cuillerée.
Quelques instants après, ils dorment; mais la voix
De leur chef retentit une seconde fois :
« Alerte! mes enfants! le soleil marche et fuit;
Alerte, levez-vous! nous dormirons la nuit. »

Qué tout lou jour soulet sé plouro, sé désolo,
Tout lou moundé és os comps; lous houstals sou déserts.
Otal quond del tombour lou soun frappo lous airs,
E qué d'uno botaillo onnounço los olarmos,
Cadun quitto so caso é bo prené los armos.
Lous gronds é lous pichous courrou sus l'énémic,
Lou pus poultroun s'opresto o l'y soca soun pic.
Dé mêmés ol trobal lou mens bolent s'escrimo,
Del bras et de lo boix lou Pogés lous onimo;
L'ausissès quond quaouqu'un s'ouso un bricou pausa,
Crida coumo un obuglé : « You bésé cal y fa! »
Soun uel dé cap o founds persec toujour lo colo,
É dé tontes dé soins l'espoir soul lou counsolo :
Sap qu'auro léou per biouré, é dé micho, é d'orgen.
Del dina cépendent orribo lou moumen;
O l'oumbro d'un gorric lo troupo és ossemblado;
Cadun dé soupo o l'ail mongeo uno escudélado,
Au miéjo houréto oprès per faire lo dourmido;
Mais o péno an cutat qué l'ocoulat lour crido :
« Olerto! olerto! éfous! lou soulel fo comi;
Lo nuech, noun pas lou jour, és facho per dourmi. »

Il faut que, vers le soir, chaque gerbe dorée
Soit, de peur de l'orage, en tas amoncelée...
. . . . . .
Mais qu'est ceci, grand Dieu! pleuvrait-il de la flamme?
Le brandon du soleil nous brûle jusqu'à l'âme,
Et ses coursiers fougueux, de fatigue altérés,
Boivent l'onde des champs, l'humidité des prés.
La fleur touche, en tombant, la terre calcinée,
Des ruisseaux les plus vifs la course est enchaînée,
Et de l'astre brûlant la cruelle cuisson
En son humide abri va griller le poisson.
Où se cacher? Ses feux embrasent la nature;
On implore à grands cris la nuit et la verdure;
Mais, à peine la nuit reparaît à son tour,
Que son voile aussitôt est percé par le jour.
Avec son char d'argent humide de rosée,
La femme de Tithon, en faisant sa tournée,
Des larmes, au printemps, rafraîchisssait les fleurs;
Elle fuit aujourd'hui sans répandre des pleurs.
Du Dieu de l'univers la descente trop prompte
La surprend tellement que, soit dépit, soit honte,

Sul ser, tont qué sé pot, lo gobèlo liado
És, dé poou de mal tems, en pilos orrengado.
. . . . . .
Mais qu'és oïço? grond Diou! crésé qué ploou dé flamo;
Lou brondou del soulel nous coy jusquos o l'amo;
Sous fougousés chobals, dé fotigo oltérats,
Bubou l'humou dés comps, poumpou lou sue dés prats,
Los flours penjou lou col sus lour combo sécado,
Del riou lou pus hordit lo courso és orrestado;
É dé l'astré brulent l'insuppourtablo ordou
Dins soun humidé obric bo grilla lou peyssou.
Ount sé téné? Soun fioc oluco lo noturo,
Oben bel dé lo nuech imploura lo frescuro,
Sé mostro pas puléou qu'o despochat soun tour;
Soun crespé entré porétré és perçat per lou jour.
Sus soun carriol d'orgen é trempé de rousado,
Lo mouilho dé Titouu, quond fosio so tournado,
Dé larmos, ol printems, orrousabo los flours;
Huey passo coumo un lious sons répendré de plours.
Del lun dé l'unibers l'orribado trop proumpto
Lo surprend talomen qué, sio despiech, sio hounto,

Après avoir rouvert les barrières du jour,
Elle part : le soleil est déjà de retour.
A peine ses rayons des rocs dorent la cime,
Que le feu de la veille à l'instant se ranime;
Alors, on ne voit plus un seul oiseau voler,
Alors, sous les rameaux, ils restent sans chanter.
Heureux qui, dans les bois, sur un tapis de mousse,
Peut alors du zéphir humer l'haleine douce!
Ou qui pour amortir cette ardeur dans les eaux,
Se plonge tout entier dans l'onde des ruisseaux.
Cependant, sur l'argile avec force battue,
Aux regards du soleil la gerbe est étendue.
Le bataillon s'avance, et bientôt les fléaux,
Retombant en cadence, imitent les marteaux...
(*Les Saisons*, etc.)

Entré oburé onnounçat lo bengudo del jour,
S'estrémo, é lou soulel és d'obord dé rétour.
O péno sous royouns dés puechs daourou lo cimo,
Qué lou fioc dé lo beillo o l'instent sé ronimo.
Olaro on noun bey pus un aussélou boula;
Cadun joust un fuillatgé és topit sons pioula.
Huroux qué dins un bosc, sus un topis de mousso,
Pot aro del zéphir huma l'holéno douço!
Ou qué per omourti lou brosié dé l'estiou,
Sé ploungeo jusqu'ol col dins lou cristal d'un riou.
Sus un sol mosticat d'orgilo pla bottudo,
Os régards del soulel lo garbo és estendudo.
Lo colcado coumenço, é déja lous flogels
Del fabré, sus l'enclumé, imitou lous mortels...

JACQUES JASMIN

(1798-1864)

En réalité il s'appelait Jacques Boé, le nom de Jasmin, qu'on portait dans sa famille depuis deux générations, n'étant qu'un pseudonyme. Il était né à Agen, le 6 mars 1798, de Jean Boé, pauvre et jovial tailleur d'habits, et de Catherine Arrès, son épouse. Il a raconté dans un petit poème, *Mous Soubenis, poèmo en très paousos*, les premiers souvenirs de son enfance et révélé en termes touchants le dénuement des siens. On le fit entrer gratuitement à l'école, et de là il passa quelque temps au séminaire. Ce fut toute son éducation. Placé comme apprenti coiffeur, il s'établit par la suite, pour son propre compte, sur la promenade du Gravier, près la porte Saint-Antoine. Il avait épousé, en 1818, Anne Barrère. Sa boutique — cette boutique où, pendant plus de quarante années, défilèrent des célébrités venues de toutes parts pour rendre visite au poète-artisan — existe encore, face au monument que lui ont dressé ses compatriotes. Jasmin débuta par des vers d'amour et des impromptus folâtres. En 1825, il publia son premier poème important, *Lou Charibari*[1], et le fit suivre d'une foule de chansons, de pièces de circonstance, et voire même d'odes patriotiques. Encouragé par ses concitoyens et, assure-t-on, par le célèbre auteur de *La Fée aux Miettes*, Jasmin cessa brusquement de composer de menus poèmes, dont le caractère ne pouvait guère dépasser le cercle restreint de sa ville natale, écrivit la *Caritat*, le *Tres de may*, le *Maréchal Lânos*, et envoya hardiment son premier recueil à Paris (*Las Papillotos de Jasmin, coiffur*, etc., *1825-1835*, Agen, imprimerie de Prosper Noubel, janvier 1835, in-8°). Le petit livre trembla peut-être de toutes ses feuilles, selon l'expression de M. Boyer d'Agen, lorsqu'il se présenta humblement devant la critique, mais quelle ne fut pas la surprise de l'envoyeur quand il reçut en retour le *Temps* du 10 octobre 1835, avec cette réponse de Nodier :

« ... Voilà qu'il surgit un poète et un grand poète, qui n'a de

1. Il avait donné peu avant cette jolie romance devenue populaire. *Me cal mouri*, Agen, lith. Lapeyre, s. d. [1822], in-12.

commun avec La Bellaudière, Goudouli, d'Astros et tous ses prédécesseurs que le charme piquant d'un idiome plein de nombre et d'harmonie, mais qui les surpasse de toute la portée d'un talent inspiré; un Lamartine, un Victor Hugo, un Béranger gascon. Ce poète-phénomène est un barbier-coiffeur d'Agen, qui ferait aisément la barbe à quelques-uns de nos lauréats et qui s'appelle Jasmin. Il a modestement intitulé son livre *Les Papillotes*, à l'imitation de maître Adam de Nevers qui appelait le sien *Les Chevilles* et qui était aussi un homme de beaucoup d'esprit. Mais que la distance est grande entre maître Adam, qui n'avait que beaucoup d'esprit, et Jasmin, qui a du génie! Qu'elle est grande surtout entre Jasmin et maître André, le seul perruquier-poète dont la littérature française ait conservé jusqu'ici le souvenir! Ce n'est certainement pas à Jasmin que Voltaire aurait dit: « Faites des perruques! » Ou, s'il le lui avait dit, le malin vieillard, c'est parce que son âme jalouse avait encore plus de propension à s'effrayer d'une supériorité qu'à s'égayer d'un ridicule. Quant à moi, je n'ai aucune raison pour ne pas lui adresser cet avis, dans toute la sincérité de mon cœur. Faites des perruques, Jasmin! parce que c'est un métier honnête que de faire des perruques, et une distraction frivole que de faire des vers. Faites des perruques, parce que le travail de la main de l'homme est le seul dont l'homme ait le droit de s'honorer, le seul dont il puisse goûter le fruit sans le trouver amer. Faites des perruques, pour fournir aux besoins de votre digne famille... Faites des perruques, pour entretenir le cours de ce *pitchou riù tan argentat* que la réputation de votre fer à toupet fait couler dans votre boutique. Faites des vers aussi cependant, quand votre journée est pleine et qu'elle a gagné son pain; faites des vers, puisque votre merveilleuse organisation poétique vous a donné ce talent ou imposé cette destinée; faites des vers. Et Dieu me garde que vous n'en fassiez plus, moi qui m'engagerais volontiers à ne plus lire que les vôtres... »

Dès lors ce fut la gloire. Célébré par les maîtres de la critique, Sainte-Beuve, Léonce de Lavergne, Mazade, Armand de Pontmartin, par Lamartine lui-même, reçu aux Tuileries par le roi Louis-Philippe, fêté dans les salons, pensionné et décoré, Jasmin connut tout ce que la fortune littéraire peut prodiguer d'honneurs enviables. En son humble logis d'Agen, qu'il n'abandonna jamais, il recueillit, pendant plus d'un quart de siècle, une abondante moisson de lauriers, mais il n'oublia pas ses origines modestes et, dans ce festin de la renommée, sut prélever la part des pauvres. A l'opposé de ces histrions qui n'exploitèrent jamais la commisération publique qu'à leur profit, Jasmin répandit généreusement son éloquence méridionale au bénéfice de la grande foule anonyme des déshérités. « Les anciens, a-t-on dit, parlaient de ces harmonieuses théories que

leurs aèdes pieux conduisaient autour des villes, Amphions de la flûte relevant des murailles de pierre. Que diront les modernes de ces inoubliables pèlerinages que leur dernier troubadour pratiqua sa vie durant sur toutes les routes de France où il y avait un hospice à construire, un orphelinat à approvisionner, une école à rebâtir... Sur toutes les diligences ce commis-voyageur de la charité eut, quarante années durant, sa place, et quand les chemins de fer commencèrent à fonctionner, il ne fallut pas moins qu'une carte de circulation permanente pour suffire à ses déplacements. De l'innombrable correspondance que Jasmin entretint avec les miséreux on a extrait le chiffre énorme de 1.500.000 francs que sa lyre et son aumônière amassèrent pour eux. Le poète retenait à peine là-dessus ses frais de voyage et de subsistance!

Trois mois avant sa fin, le corps brûlé de fièvre, mais l'esprit étincelant de verve et de bonhomie, il se présentait encore sur le théâtre de Villeneuve-sur-Lot et déchaînait l'enthousiasme. Ce fut sa dernière séance. Il s'éteignit parmi les siens, au fond de son étroite boutique du Gravier, le soir du 5 octobre 1864, laissant, avec le souvenir d'une âme spirituelle et droite, le témoignage d'une inspiration charmante qui avait pris sa source dans l'obscur génie du peuple.

Ses œuvres ont eu un grand nombre d'éditions. Nous citerons, d'après la bibliographie établie par M. Boyer d'Agen :

Las Papillotos, Agen, Noubel, janv. 1835, in-8° (éd. déjà citée, p. 285); il existe des exempl. avec la trad. française; *La même*, ibid., 1838, in-8°; *La même* (1825-1843), ibid., 1843, in-8°; *Las Papillotos*, t. II (1835-1842), ibid., 1842 et 1858, in-8°; *Las Papillotos*, t. III (1843-1851), ibid., 1851, in-8°; *Las Papillotos*, t. IV (1852-1863), ibid., 1863, in-8°; *Las Papillotos,* Paris, F. Didot, 1860, in-12; *Las Papillotos. Œuvres complètes de Jacques Jasmin, avec un essai d'orthographe gasconne d'après les langues romane et d'oc et collation de la trad. littérale, par Boyer d'Agen*, Paris, V. Havard, 1889, 4 vol. in-8°; *La même,* édit. popul. Paris, Garnier, s. d., 2 vol. in-18.

Nous ne nous ferons pas l'interprète de ceux qui lui ont sans cesse reproché d'avoir appauvri et parfois dénaturé les vertus de la langue maternelle. Jasmin, ne l'oublions pas, ne fut qu'un artisan sans culture, doué d'une verve intarissable et d'une réelle faculté d'improvisation. Son bagage ne souffre pas davantage l'appareil imposant de la critique actuelle que son idiome ne supporte le contrôle philologique. C'est un enfant du terroir qui se fait entendre de ceux-là mêmes qu'il a dépeints. On ne saurait lui reprocher ce qui constitue à nos yeux son propre mérite, comme l'on ne saurait reprocher au patois gascon de n'être point la langue des chefs-d'œuvre. Toute confusion vient d'une mauvaise interprétation de ses vers, car il ne faut pas

prendre à la lettre cette critique qu'on lui a faite de penser en français et d'écrire en dialecte. Il eut des détracteurs nombreux.

Mary-Lafon écrivit un jour : « Flatteur universel, sauf à brûler le lendemain ce qu'il avait adoré la veille, et *vice versa*, — comme il fit avec Louis-Philippe, qu'il insultait grossièrement quand il était républicain, et qu'il adula de même lorsqu'il en reçut une montre, — Jasmin fit fumer son encens gascon sous le nez de tous ceux qui pouvaient le sentir. Cette pratique lui réussit, et il conquit, à force de courses, de dédicaces et de récitations deçà, delà, cette sorte de notoriété qu'on prend parfois pour de la gloire... »

Nous ne citerions guère ces phrases outrageantes pour la mémoire du coiffeur agenais si nous n'étions décidé à les relever. Jasmin, on l'éprouve à connaître sa vie, à lire son œuvre, eut exactement des défauts nés de l'excès des qualités de sa race. Ce que l'on a pris chez lui pour de la flatterie et une complaisance intéressée ne fut, presque toujours, que l'effet de son exubérance gasconne. Le verbe était outré, mais le fond de l'homme recélait une abondance de candeur, de naïveté d'esprit qu'on n'aurait point été tenté de découvrir chez ce génie rude et facétieux à la fois. Bien qu'il ne se satisfît pas des éloges qu'on lui décerna et qu'il provoquât sans cesse l'enthousiasme vulgaire, il ne perdit rien des dons que lui avait départis sa nature lyrique et sentimentale jusqu'à la « religiosité ». Ame de comédien autant qu'âme de poète, chez lui l'interprète servit trop éloquemment l'improvisateur, mais il rendit au centuple à la foule les émotions qu'elle lui avait procurées. Pour nous son influence fut salutaire, et nous ne nous résignons pas à censurer celui qui, avant nos poètes-simples, écrivit ces lignes, tout un acte de foi sincère et émouvant :

« La poésie est partout : d'un côté, on la trouve dans les choses les plus ordinaires de la vie, au foyer du travailleur, au chevet du malade, dans une noce qui passe, et, d'un autre côté, elle s'élève au sommet des cieux. Elle foule la terre et elle touche les étoiles. Elle est ordinaire et elle est sublime. Elle est, à la fois, la semaine et le dimanche. Elle est simple et familière, comme lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi et samedi, et solennelle comme Pâques !... Pour moi, j'ai cherché le vrai, le simple, le naturel, le fond du cœur; et c'est par là que j'ai fait éclater tant de rires et couler tant de larmes, même dans les pays où on ne comprenait pas le gascon et où j'étais obligé de me traduire... »

Bibliographie. — Maxime de Montrond, *Jasmin*, Paris et Lille, 1865, in-8°. — L. Rabain, *Jasmin, sa vie et ses œuvres*, Paris, F. Didot, 1867, in-18. — J. Andrieu, *Bibliographie de l'Agenais*, 1886-1887, etc. — Paul Mariéton, *Jasmin, 1798-1864*,

Paris, Flammarion, 1898, in-18. — Bover d'Agen, *Préface aux Œuvres complètes de J.*, Bordeaux, Bellier, et Paris, V. Havard, 1889, etc.

MA VIGNE A PAPILLOTE

A madame Louis Weill, de Paris.

Jolie dame, c'est vrai : le mois dernier, je signai — Un morceau carré — De papier timbré ; — Et je me vis aussitôt maître, — Non pas, comme vous l'avez appris, — D'une métairie à six têtes avec un jardin anglais, — Toute couverte d'épis et de groupes d'arbres; — Mais d'une petite, petite vigne — Que j'ai baptisée : A PAPILLOTE ! — Où pour chambre je n'ai qu'une grotte, — Où les ceps se compteraient aisément. — D'un bout de haie à l'autre bout — Sa longueur guère ne se déploie ; — Cent de mes pareilles ne feraient pas une lieue, — Six linceuls la couvriraient.

Eh bien ! pourtant, telle qu'elle est, vingt ans je l'ai rêvée. — Vous riez, Madame, de mon bonheur ?

MA BINHO A PAPILHOTO

Poulido damo, es bray : lou més darrè, sinnèri
Un brigal carrat
De pape marcat ;
Et taleù mèstre me besquèri,
Nou'n pas, coumo l'abès appres,
D'uno bordo à siès cats damb'un cazal angles,
Claùfido de cabels et de randals espes;
Mais d'uno pitchouno binhòto
Qu'èy batizàdo : A PAPILHÒTO !
Oun, per crambo n'ey qu'uno grôto,
Oun lous bidots se coutayon.
D'un bord de sègo à l'aùtro sègo,
Sa loungou gayre se desplègo ;
Cent atàl fayon pas la lègo,
Siès linçols la capelayon.

Eh-be ! pourtan, coumo es, bint ans l'ey saùnejado.
Rizès, Madamo, al bounhur qu'èy ?

— Vous rirez bien davantage quand je vous dirai — Que, depuis que je l'ai achetée, — Plus riche en fruit — Je n'en vois aucune. — Neuf cerisiers, voilà mon bois; — Dix rangs de vigne font ma promenade. — Des pêchers, ils sont miens; des noisettes, elles sont miennes; — J'ai deux ormeaux; j'ai deux fontaines. — Que je suis riche! — Ma Muse est une métayère. — Oh! je veux vous peindre, pendant que je tiens le pinceau, — Notre pays aimé du ciel.

Ici, nous faisons tout naître, en égratignant la terre. — Qui en possède un lambeau se prélasse chez soi; — Il n'y a pas de petit bien, sous notre soleil.

Vous me direz bien qu'à Paris, dans la serre chaude, — Deux mois avant nous, vous faites tout mûrir. — Qu'est votre fruit? De l'eau claire — Qu'un feu savant fait roussir. — Mais, belle dame, ici, vous ne vivriez que de fruits. — Vous ôteriez votre gant luisant; — Nous vous verrions à chaque minute — Détacher de la branche une belle pêche fondante,

---

Rires be may quan bous diréy
Que, dezumpèy que l'èy croumpado,
May frutado
N'en bezi nâdo.
Naù guindoulès, baqui moun bos;
Dèts cansos fan ma permenado.
De presseguès, sount meùs; d'abelânos, sount miòs;
D'ourmes, n'ey dus; de founs, n'èy diòs.
Que sùy riche! Ma Muzo es uno fazendèro.
Oh! boli bous pintrà, tandis qu'èy lou pincèl,
Nostre païs aymat del cièl.

Aciù fazèn tout nayche, en graùpinhan la tèrro.
Qui ne tend soun brigal se palayzo chez el;
Nh'a pas de pitchou be, debàt nostre sourel.

Dires be qu'à Paris, dins la sèrro caùdetto,
Dus més abàn nous-aù, fan tout amadurà.
Qu'es bostre frut? D'aygo claretto
Qu'un fèt saben fay roussejà.
Mais, bèlo damo, aciù, nou biùyàs que de frûto.
Tirayàs bostre gant luzen,
Bous beyàn à câdo minuto,
Destacà de la brenco un bèl precèt founden,

— Y planter votre blanche dent; — Comme nous, vous la boiriez presque — Sans en ôter la fine peau; — Car, depuis la peau jusqu'au noyau, — Elle fond dans la bouche... C'est du miel!

Madame, dans le Nord, vous avez de grandes choses, — Des églises, des palais qui montent haut, bien haut, — Et le travail de l'homme est plus beau chez vous autres. — Mais venez faire quatre ou cinq pauses — Sur les bords de la Garonne, aux beaux jours d'été; — Vous verrez que le travail de Dieu — Nulle part n'est beau comme ici. — Nous avons des rocs vêtus en velours, qui verdoient; — Des plaines, toujours dorées; — Des vallées, où nous buvons un air sain : — Et, quand nous nous promenons, partout nous foulons des fleurs.

La campagne de Paris a bien fleurs et pelouse; — Mais elle est trop grande dame, elle est triste, dormeuse. — Ici, mille maisonnettes rient au bord d'un ruisseau; — Notre ciel est riant, tout s'amuse, tout vit. — Depuis le mois de mai, quand le beau temps s'équilibre,

---

Y plantà bostro blauco deu;
Coumo nous-aù, lou beùyàs prèsque
Sans n'en tirà la fino pèl;
Car, dumpèy la pèl dinqu'al clèsque,
Found dins la boûco... Acos de mèl!

Madamo, dins lou Nord acos de grandos caùzos,
De glèyzos, de palays, que mounton haù, bièn haù,
Et lou trabal de l'hôme es may bèl chez bous-aù.
Mais benès fà quatre ou cinq paùzos
Sus bors de la Garôno, as bès jours de l'estiù;
Beyres qué lou trabal de Diù
Enlot n'es tan bèl, coumo aciù.
Abèn de rocs bestits en belour, que berdejon;
De plânos, que toutjour daùrejon :
De coumbos, oun bebèn un ayre sanitous;
Et, quan nous passejan, pertout traùlhan de flous.

La campanho, à Paris, a be flous et pelouzo:
Mais es trop grando damo, es tristo, roumilhouzo.
Aci, milo oustalets rizon, al bor d'un riù.
Nostre cièl es rizen, tout s'amuzo, tout biù;
Dumpèy lou més de mây, quan lou bèl temp s'atindo,

— Pendant six mois dans l'air une musique résonne. — A mille rossignols cent pâtres font concurrence; — Et tous chantent l'Amour, l'Amour qui est toujours neuf. — Votre Grand-Opéra, surpris, ferait silence — Quand le jour de la nuit déchire le rideau — Et que, sous un ciel qui s'allume aussitôt, — Ecouté du bon Dieu, notre concert commence. — Quels refrains! Quelle voix! Tenez, ils s'y font, aujourd'hui; — L'un chante sur le coteau, et l'autre dans le guéret.

« Ces montagnes, — Qui sont si hautes, — M'empêchent de voir — Où sont mes amours. — Baissez-vous, montagnes, — Plaines, haussez-vous, — Pour que je puisse voir — Où sont mes amours. »

Et mille voix, aussitôt résonnant dans les airs, vont, à travers les rideaux bleus, — Faire sourire les anges là-haut. — La terre embaume les chanteurs. — Les rossignols, sur l'arbre en fleur, — Chantent plus fort, à qui mieux mieux. — C'est juste, et personne ne bat la mesure.

Penden siés més dins l'ayre uno muzico tindo.
A milo roussinhols cent pastous fan rampeù;
Et touts canton l'Amou, l'Amou qu'es toutjour neù.
Bostre Grau-Opera, surpres, fayo sileuço
Quan lou jour de la ney esquisso lou rideù
Et que, debàt un cièl que s'alùco taleù,
Escoutat del boun Diù, nostre councèr coumenço.
Quas refrins! Quinos bùes! Tene! s'y fan, anèy;
Un canto pe la côsto, et l'aùtre pel barèy :

« Aquelos mountanhos[1]
Que tan haùtos sount,
M'empatchon de beyre
Mas amous oun sount.

Baycha-bous, mountanhos,
Plàuos, haùssa-bous,
Per que posqui beyre
Oun sount mas amous! »

Et milo bùes, atàl brounzinan dins lous ayres,
Ban à trabès lous rideùs blus,
Fà rire lous anges lassùs.
La terro embaùmo lous cantayres.
Lous roussinhols su l'aùre en flou,
Canton mày fort, à qui milhou.
Tout bay juste, et pourtan digun bat la mezuro.

1. Couplet populaire d'une chanson attribuée à Gaston Phébus.

— Et pour tout entendre, tant que le concert dure, — Ma vigne est un siège d'honneur; — Car je plane, du coteau où ma grotte s'élève, — Sur le paradis d'Agen, la vallée de Vérone.

Que je suis bien, dans ma vigne! Oh! je n'y vais jamais assez. — Pour elle, je me suis fait poète-vigneron; — Je délaisse même les chansonnettes. — Je ne rêve qu'échalas, que pampres, que treilles, — Sur le chemin je trouve de petites pierres, — Je les porte dans ma vigne et j'en fais des tas, — J'y aurai une maisonnette et des tonnelles fraîches. — Chaque ami à son tour y sera fêté; — Et, quand viendront les vendanges, mon cellier sera fermé : — Avec tous mes amis, sans paniers, sans corbeilles, — Nous aurons d'avance tout vendangé.

Oh! ma jeune vigne, — Le soleil te regarde chaleureusement. — Porte-moi de tout, — Aussi, quand il bruine, — N'en perds aucune goutte. — Mon feu s'assoupit. — Ma Muse se fatigue; — Mes amis, demain, — Pourraient m'échapper : — Mais toi, jeune amie, — Vigne au fruit savoureux, — Avec ta fleur-figue,

---

Et per entendre tout, tant que lou councer duro,
Ma binho es un siéti d'aùnou;
Car plâni, de sul tap oun ma grôto s'entrouno,
Sul paradis d'Agen, la coumbo de Berouno.

Que sùy biên, dins ma binho! Oh! n'y baù jamày prou.
Per elo, me sùy fèyt poèto binhayrou.
Daychi mèmo las cansounettos.
Nou rèbi que paychels, que flâjos, que bidots.
Pel cami trôbi des peyretos,
Las porti dins ma binho et n'en faù de pilots.
Y'aùrèy un oustalet et de tounèlos frescos.
Câdo amit, à soun tour, y sarà festejat;
Et, quan brenhos bendràn, moun chay sarà barrat :
Dambe touts mous amits, sans pauès et sans descos,
Aùren d'abanço tout brenhat.

Oh! ma jùyno binho,
Lou sourel te guinho.
Porto-me de tout.
Tabe, quan plebinho,
N'en pèrdes nat glout.
Moun fèt s'amatigo,
Ma Muzo fatigo;
Mous amits, douma,
Pùyon m'escâpa;
Mais tu, jùyno amigo,
Binho al frut goustous,
Dambe ta flou-figo,

— Et tes bons raisins, — Attache-les-moi! — Récolte abondante — Ainsi tu me vaudras. — Pour l'âme aimante, — Récolte ne vaut pas — Serrements de mains.

Et tout pousse, tout croît. Et seul je n'y suis guère — A l'heure où je n'ai personne, mes souvenirs fidèles — Me font compagnie, et les plus vieux — Se rajeunissent pour me plaire. — Aujourd'hui une nuée m'en est venue.

Je vois la prairie où je sautillais; — Je vois la petite île où je broussaillais, — Où j'ai pleuré, où j'ai ri.

Je vois plus loin le bois feuillu — Où près de la fontaine je me faisais rêveur, — Depuis que l'on m'avait dit qu'un fameux écrivain — Avait doré le front d'Agen, — En faisant retentir ses vers, dans l'air, — Au bruit de cette onde d'argent.

Mais je veux dire tout. Devant, à gauche, à droite, — Je vois plus d'une haie épaisse, que j'ai trouée;

Et tous durançous
Estaco-me lous!
Recolto aboundouzo
Atàl me baldràs.

Per l'âmo amistouzo,
Recolto bal pas
Sarromens de màs.

Et tout pousso, tout crey. Et soulet n'y sùy gayre :
A l'houro oun n'èy digun, mous soubenis fidèls
Me fan coumpanho, et lous may bièls
Se refan jùynes per me playre.
Anèy un fun m'en es bengut.

Bezi la prâdo oun saùticâbi;
Bezi l'ilhot oun broucalhâbi,
Oun èy plourat, oun èy rigut.

Bezi mày lèn lou bosc fèlhut
Oun, proche de la foun, me fazioy saùnejayre,
Dumpèy que m'abion dit qu'un famus escriben[1]
Abio daùrat lou froun d'Agen,
En fan sounà sous bèrs, dins l'ayre,
Al brut d'aquelo aygo d'argen.

Mais boli dire tout. Dabàn, à gaucho, à dreto,
Bezi mày d'uno sègo espesso, qu'èy traùcat;

1. Scaliger.

— Plus d'un pommier, que j'ai ébranché ; — Plus d'une vieille treille où l'on m'a fait la courte échelle — Pour atteindre le fin muscat.

Madame! vous le voyez, vers mon passé je retourne, — Sans que mon front en ait rougi. — Que voulez-vous! Ce que j'ai dérobé je le rends, — Et je le rends avec usure. — A ma vigne, je n'ai pas de porte; — Deux ronces en barrent le seuil. — Lorsque par une trouée, je vois le nez des maraudeurs, — Au lieu de m'armer d'une gaule, — Je m'en retourne, je m'en vais, pour qu'ils puissent y revenir. — Celui qui jeune vola, vieux se laisse voler.

(*Les Papillotes*, etc., traduction de Boyer d'Agen.)

(Août 1845.)

Mày d'un poumé, qu'èy debrencat;
Mày d'une bièlho trelho oun m'an fèyt esquineto
Per attenge lou fi muscat.

Madamo! zou bezès, à moun passat m'entorni,
Sans que moun froun n'atge rougit.
Que boulès? Ço qu'èy pres zou torni,
Et zou torni dambe proufit.
A ma binho, n'èy pas de porto;
Dios roumèts n'en barron lou pas.
Quan des picoureyurs, pes traùs, bezi lou uas,
Aùlot de m'armà d'uno endorto,
Me rebiri, m'eu baù, per qu'y posquen tournà.
Lou qui jùyne panèt, bièl se daycho pana.

(*Las Papilhôtos*, éd. populaire, t. Ier.)

(Agoûs 1845.)

THÉOPHILE GAUTIER

(1811-1872)

On connait sa vie. Né à Tarbes (Hautes-Pyrénées) le 31 août 1811[1], il vint à Paris dès son jeune âge, fit ses études au lycée Louis-le-Grand, puis au lycée Charlemagne, et se passionna des premiers, avec son camarade Gérard Labrunie, — Gérard de Nerval, — pour les audaces de la nouvelle école. A ses débuts, il voulut être peintre et fréquenta l'atelier de Rioult. La mêlée romantique l'emporta, et le goût des poètes de la Pléiade, récemment vulgarisés par Sainte-Beuve, détermina sa vocation. Il fut de toutes les batailles, et lorsqu'il mourut à Neuilly-sur-Seine, le 22 octobre 1872, laissant un bagage considérable, on put dire qu'il avait été le plus caractéristique représentant des lettres françaises pendant quarante années.

Le romantisme militant l'avait singularisé. Il y apporta sa fougue éloquente et cette exubérance méridionale qu'on retrouve dans les moindres manifestations de son temps. Ses faits et gestes sont devenus légendaires, et son costume même lui valut, il faut bien le dire, une part de sa notoriété. On ne trouvera pas ici la liste de ses ouvrages : ils sont trop et n'ont d'ailleurs qu'un rapport assez lointain avec l'objet du présent livre. Nous nous contenterons d'énumérer brièvement ses recueils de poèmes. On en connait six[2] : *Poésies,* Paris, Rignoux,

1. « Quoique, sauf le temps des voyages, j'aie passé toute ma vie à Paris, — a-t-il écrit, — j'ai gardé un fond méridional. Mon père, du reste, était né dans le Comtat Venaissin, et, malgré une excellente éducation, on pouvait reconnaitre à son accent l'ancien sujet du pape. On doute parfois de la mémoire des enfants. La mienne était telle, et la configuration des lieux s'y était si bien gravée, qu'après plus de quarante ans j'ai pu reconnaitre, dans la rue qui mène au Mercadieu, la maison où je naquis. Le souvenir des silhouettes de montagnes bleues qu'on découvre au bout de chaque ruelle et des ruisseaux d'eaux courantes qui, parmi les verdures, sillonnent la ville en tous sens, ne m'est jamais sorti de la tête et m'a souvent attendri aux heures songeuses... » (*Autobiographie*, 1873.)

2. Nous n'avons pas cru devoir faire figurer ici ce petit livre rare : *Poésies de Th. Gautier qui ne figureront pas dans ses œuvres, précédées d'une autobiographie et ornées d'un portrait singulier.* France, Imprimerie particulière, 1873, in-18. C'est un recueil libre.

1830, in-8°; *Albertus*, etc., Paris, Paulin, 1833, in-12; *La Comédie de la Mort*, Paris, Desessart, 1838, in-12; *Poésies complètes*, Paris, Charpentier, 1845, in-18; *Emaux et Camées*, Paris, Didier, 1852; ibid., Poulet-Malassis, 1859, et Charpentier, 1884, in-12; *Poésies nouvelles*, Paris, Charpentier, 1863, in-12. Les *Poésies complètes* de Théophile Gautier ont été réunies pour la première fois et publiées en 1863, par le même Charpentier. Elles forment deux volumes in-18, et contiennent, avec une suite de vers savoureux et pittoresques, écrits par l'auteur à son retour d'Espagne, quelques rares poèmes célébrant les sites pyrénéens et le pays de Bigorre.

Bibliographie. — Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, éd. définitive, II, p. 203; *Premiers Lundis*, II, p. 339; *Nouveaux Lundis*, I, 290. — Ch. Baudelaire, *Théoph. Gautier*, Paris, Poulet-Malassis, 1859, in-8°. — *Autobiographie*, publiée en tête des *Poésies de T. G. qui ne figureront pas dans ses œuvres*, etc., 1873, in-8°. — Ch. Asselineau, *Bibliogr. romantique*, Paris, Rouquette, 1875, in-8°. — Th. de Banville, *Petites Etudes* et *Mes Souvenirs*, Paris, Charpentier, 1882, 2 vol. in-18. — Maurice Tourneux, *Th. Gautier, sa bibliogr.*, Paris, Baur, 1876, in-18. — E. Bergerat, *Th. Gautier, Entretiens et Souvenirs*, Paris, Charpentier, 1879, in-18. — Maxime Ducamp, *Th. Gautier*, Paris, Hachette, 1898, in-18. — H. Potez, *Th. Gautier*, Paris, Colin, 1903, in-18. — Sp. de Lovenjoul, *Bibliographie et littérature*, Paris, Daragon, 1903, in-18. — Judith Gautier, *Le Collier des Jours*, Paris, Juven, 1902, in-18. — Hugo P. Thieme, *Guide bibliogr. de la littér. française de 1800 à 1906*, Paris, Welter, 1907, in-18, etc.

LE PIN DES LANDES

On ne voit, en passant par les Landes désertes,
Vrai Sahara français, poudré de sable blanc,
Surgir de l'herbe sèche et des flaques d'eaux vertes
D'autre arbre que le pin avec sa plaie au flanc;

Car, pour lui dérober ses larmes de résine,
L'homme, avare bourreau de la création,
Qui ne vit qu'aux dépens de ceux qu'il assassine,
Dans son tronc douloureux ouvre un large sillon!

Sans regretter son sang qui coule goutte à goutte,
Le pin verse son baume et sa sève qui bout,

Et se tient toujours droit sur le bord de la route,
Comme un soldat blessé qui veut mourir debout.

Le poète est ainsi dans les Landes du monde;
Lorsqu'il est sans blessure, il garde son trésor.
Il faut qu'il ait au cœur une entaille profonde
Pour épancher ses vers, divines larmes d'or.

A LA BIDASSOA

A la Bidassoa, près d'entrer en Espagne,
Je descendis, voulant regarder la campagne,
Et l'île des Faisans, et l'étrange horizon,
Pendant qu'on nous timbrait d'un nouvel écusson.
Et je vis, en errant à travers le village,
Un homme qui mettait des balles hors d'usage,
Avec un gros marteau, sur un quartier de grès,
Pour en faire du plomb et le revendre après.
Car la guerre a versé sur ces terres fatales
De son urne d'airain une grêle de balles,
Une grêle de mort qne nul soleil ne fond.
Hélas! ce que Dieu fait, les hommes le défont!
Sur un sol qui n'attend qu'une bonne semaille
De leurs sanglantes mains ils sèment la mitraille!
Aussi les laboureurs vendent, au lieu de blé,
Des boulets recueillis dans leur champ constellé.
Mais du ciel épuré descend la Paix sereine,
Qui répand de sa corne une meilleure graine,
Fait taire les canons à ses pieds accroupis,
Et presse sur son cœur une gerbe d'épis.

(*Poésies complètes.*)

ISIDORE SALLES

(1821-1900)

Isidore Salles naquit en 1821 à Sainte-Marie-de-Gosse (Landes). D'abord commis chez Emile Détroyat, banquier à Bayonne, puis journaliste à Pau, secrétaire d'Achille Fould (1846-1848), sous-préfet de Dax (1848), préfet à Troyes et à Colmar, il devint directeur de la presse au ministère de l'intérieur. Après la chute de l'Empire, quittant les fonctions publiques, il fut nommé successivement administrateur et président de la Banque des Pays-Bas. Il mourut chez sa fille, la comtesse Benedetti, en octobre 1900. Isidore Salles, qui compte parmi les meilleurs poètes gascons du XIXe siècle, a laissé trois recueils de vers patois : *Debis gascouns. Adou, Gabe, Nibe* (Débits gascons, etc.), Paris, imprim. Louis Hugonis, 1885, gr. in-8° ; *Biarnès et Gascoun, Henric IV et Bincens de Paule, 1608* (Béarnais et Gascon, Henri IV et Vincent de Paul), Lagny, impr. Colin, 1892, gr. in-8°; *Gasconnhe, Le Brabe yent de Noste, Nabets Debis* (préface de V. Lespy), Paris, Maisonneuve, 1893, gr. in-8°. On lui doit en outre un livre satirique qui fit grand bruit en son temps : *Histoire naturelle, drolatique et philosophique des professeurs du Jardin des Plantes*, par Isidore S., de Gosse, Paris, 1846, in-12.

Bibliographie. — L. Couture, *I. Salles*, Revue de Gascogne, XXVII, p. 461. — Paul Mariéton, *L'Evolution félibréenne. Les Félibres aquitains*, Revue Félibréenne, juill.-sept. 1893. — Latourette, *I. Salles*, Indépendant des Pyrénées (Pau), 16 novembre 1900. — Jean Rameau, *I. Salles*, Reclam de Biarn, 1902, p. 132.

LE FIGUIER[1]

Suspendue à la mamelle du passé, — En Gosse à la porte, en entrant, — Toute maison, grande ou petite, — A son figuier, petit ou grand.

A sa vertu chacun se fie : — Gens de tout rang, de tout métier, — Aussitôt la maison bâtie, — Aussitôt le figuier planté.

D'heure en heure à la pierre blanche — Monte l'ombre du compagnon, — Et bientôt la pierre et la branche — S'embrassent au bord du pignon.

Si Dieu donne grappe à la vigne, — Maïs au champ, lait au pis, — Des voisins l'envie épie : — « De belles figues au figuier! »

Même vieux, quand la tige ploie, — On commettrait péché mortel

---

LOU HIGUÉ[1]

Dou bielh tems penude à le tite,
En Gosse, à le porte, en entrau,
Toute maysoun, grane ou petite,
Qu'a soun higué, petit ou gran.

A sou' bertut cadun ques'hide :
Yen de tout ren, de tout estat,
Aüta leü le maysoun bastide,
Aüta leü lou higué plantat.

D'ore en ore à le peyre blanque,
Puye l'oumpre dou coumpagnoun
E bet leü, le peyre e le branque
Qu'es baysen aü bord dou pignoun.

Si Diü balhe gaspe à le bigne,
Indoun aü cam, leyt aü bragué,
Dous besins l'embeye que higne :
« Beres higues qu'a lou higué! »

Même bielh e quen lou cap plègue,
Que herem un pecat mourtaü

1. Traduction de Beaurepaire-Froment.

— De porter la hache ou la scie — Sur l'ange gardien de la maison.

Honte à l'homme dont on peut dire : — « Sans pitié pour le père nourricier, — Au lieu de vendre sa chemise, — Il laissa vendre son figuier ! »

Quand la male heure est la plus forte, — Que le sol tremble sous nos pas, — Détachons les gonds de la porte, — Mais au figuier ne touchons pas !

Le cœur aussi porte des figues, — Et, Dieu aidant, heureux ou non, — Jamais le sort n'y déracine — Le figuier qui s'appelle : Honneur !

(*Débits Gascons*).

De pourta le hapche ou le sègue,
Sus l'anyou gardien de l'oustaü !

Hounte à l'omi de quis' pot dise :
« Chens pitat dou pay naürigué,
Aü loc de bène la camise,
Qu'a lachat bène lou higué ! »

Qu'en le malore es le mé horte,
Que lou so broun deban lous pas,
Destacam lous gouns de le porte,
Mes aü higué ne toquim pas !

Lou co tabey que porte higue,
E Diü aydan, urous ou nou,
Yames lou sort n'y desarrigue
Lou higué qui s'apère : aünou !

(*Debis Gascouns.*)

JEAN CASTELA

(1827-1907)

A la fois meunier et poète populaire, Jean Castela naquit à Albefeuille-Lagarde (Tarn-et-Garonne) en 1827 et mourut à Piquecos, près Montauban, le 19 mars 1907. Il a fait paraître successivement : *Mous Farinals, ponesios patonèsos per J. Castèla, moulinié de Sen Peyre* (Mes farines, etc., par J. Castela, meunier de Saint-Pierre), Montauban, impr. Forestié neveu, 1850 et 1873, in-18; *Mous Cinquanto Ans... sieguit d'un autre pugnat de Farinals,* etc. (Mes Cinquante Ans... suivis d'un autre poignée de farines), ibid., 1878, in-18; *Cent Fablos imitados de La Fountèno amb'un pessuc de Farinals,* etc. (Cent Fables imitées de la Fontaine, etc.), Mountalba, Bousquet, 1891, in-18. Castela avait été proclamé majoral du Félibrige en 1881. Ses œuvres posthumes (*Resto de Farinals,* etc.) ont paru chez Forestié à Montauban, en 1908 (1 vol. in-8°).

BIBLIOGRAPHIE. — Ed. Forestié, *Notice* publiée en tête des Œuvres posthumes de J. Castela.

SÉBASTIEN

BALLADE[1]

Enfants, il n'est pas tard encore, — Revenez un peu vous asseoir; — Le temps est doux, la nuit est claire; —

SABASTIAN

BALLADO

Al felibre Mistral.

Maynatges, n'es pas tard encaro,
Tournas un bri bous assiéta,
Lou tems es dous, la nèch es claro...

1. Traduction d'Antonin Perbosc.

Enfants, il n'est pas tard encore, — J'ai autre chose à vous conter.

Sébastien aimait Marthe, — Et Marthe pour Sébastien — Aurait tout fait, tendre fillette! — Sébastien aimait Marthe — Tant qu'il pouvait, le pauvre garçon!

Ils n'avaient jamais, *pecaire!* — Suivi que le bon chemin; — Autant la jeune fille que l'amoureux, — Ils n'avaient jamais, *pecaire!* — Su ce que c'est que le mal.

Et leurs amours pures, — Telle l'eau sortant du rocher — Et baignant les fleurs de la prairie, — Et leurs amours pures — Étaient comme un berceau d'argent.

Aussitôt les semailles faites, — A la Saint-Martin, sans tarder davantage, — Les bans étant *tirés*, — Aussitôt les semailles faites, — Ils devaient se marier.

Mais ce bonheur qu'ils poursuivaient — Était une anguille dans leurs mains...

Maynatges, n'es pas tard encaro,
E quicon-may à bous counta :

Sabastian aymabo Maltreto;
Et Maltreto per Sabastian
Aourio tout fach, tendro filleto!
Sabastian aymabo Maltreto
Tant que poudio, lou paoure efan!

Elis n'abioun jamay, pecayre!
Sieguit que lou boun carretal;
Tant la fillo que lou fringayre,
Elis n'abioun jamay, pecayre!
Sachut qu'es aco que lou mal.

Et lours amours pas treboulados,
Talo l'aygo del roc sourten
Quand bagno las flous de las prados,
Et lours amours pas treboulados
Se fasioun coumo un brès d'argen.

Talèou las curbisous passados,
A Sent-Marti, sans may tarda,
Las anounços èsten tirados,
Talèou las curbisous passados,
Elis dibioun se marida.

Mès aquel bounhur qu'acoussaboun
Ero uno enguilo dins lours mas...

— Ces beaux jours qu'ils attendaient, — Comme le bonheur qu'ils poursuivaient, — O ciel! ils ne devaient pas le voir.

Un jouvent jaloux, un vaurien, — Capable de tout faire, Lucien, — S'était juré depuis peu, — Un jouvent jaloux, un vaurien, — De faire périr Sébastien.

Il savait qu'au fond de la prée, — Entre deux rocs surplombants — Où la rivière était resserrée, — Il savait qu'au fond de la prée — Un aune servait de pont.

A deux ormeaux attachée, — Etait une branchette de saule — De temps en temps renouvelée — Qui, à deux ormeaux attachée, — Guidait la main du passant.

Quand il allait voir Marthe, — La nuit, pour ne pas faire un grand détour, — Sans crainte, sur cette passerelle, — Quand il allait voir Marthe, — Sébastien passait, au retour.

Aques bèlis jouns qu'esperaboun,
Coumo lou bounhur qu'acoussaboun,
Dibioun, ô Cèl! lou beyre pas.

Un droullat jalous, un bal-gayre,
Capable de tout fa, Lucian,
S'èro jurat despèy nagayre,
Un droullat jalous, un bal-gayre,
Que fayo peri Sabastian.

El sabio qu'al founs de la prado,
Entre dous rocs coupats d'aploun,
Oun la ribièro èro sarrado,
El sabio qu'al founs de la prado,
Un bèrgne serbissio de poun.

A dous ourmenats estacado,
Ero uno barreto d'alba
De tems en tems renoubélado,
Qu'à dous ourmenats estacado,
Del passan guidabo la ma.

Quand anabo beyre Maltreto,
La nèch, per fa pas un grandour,
Sans poou, sus aquelo planqueto,
Quand anabo beyre Maltreto,
Sabastian passabo, al retour.

Et Lucien, bouillant de haine, — Voyez comme il tira parti — D'une circonstance telle, — Et Lucien, bouillant de haine, — Possédé de l'esprit mauvais,

Un soir, s'étant mis à l'*espère*, — Profitant d'une obscure nuit, — Avec une légère scie, — Un soir, s'étant mis à l'*espère*, — Scia le bois jusqu'à moitié.

Deux heures après, le galant, — Oh! plaignons ce triste sort — Auquel il ne s'attendait pas, hélas! — Deux heures après, le galant — Dans l'eau trouvait la mort.

Le jour où on l'accompagna à la tombe, — Ce malheureux Sébastien, — Tous ses voisins le pleurèrent; — Le jour où on l'accompagna à la tombe, — Un seul ne le pleura pas : Lucien.

L'année suivante, Marthe, — Qui à vue d'œil dépérissait, — Et ne se plaisait que seulette, — L'année suivante, Marthe — De langueur s'éteignait.

Et Lucian, bullien de bengenço,
Pensas coussi tirèt partit
D'uno pareillo circoustenço,
Et Lucian, bullien de bengenço,
Poussedat del maychant esprit,
Un se, s'ésten mes à l'espèro,
Proufiten d'uno escuro nèch,
Amb'uno ressègo laougèro,
Un se, s'ésten mes à l'espèro,
Coupèt lou bouès dinquios à mèch...
Douos houros aprèp, lou fringayre,
— Oh! planjen aquel triste sort
Alqual s'atendio pas, pecayre!
Douos houros aprèp, lou fringayre —
Dins l'aygo troubabo la mort.
Lou joun qu'al clot l'acoumpagnèroun,
Aquel malhurous Sabastian!
Toutis sous besis lou plourèroun;
Lou joun qu'al clot l'acoumpagnèroun,
Un soul lou plourèt pas : Lucian.
L'annado d'abenen, Maltreto,
Qu'as èls besens deperissio
Et nou se plasio que souleto,
L'annado d'abenen, Maltreto
De languino s'escantissio.

Quant à Lucien, un jour d'orage, — De vent, de pluie, de neige, — Un soir qu'il revenait d'un voyage, — Quant à Lucien, un jour d'orage, — Il voulut, pour arriver plus tôt,

Passer aussi sur la passerelle; — Mais, la peur le dévorant, — Tant il s'appuya sur la branchette — Qu'il tomba de la passerelle — Et se précipita la tête la première dans le courant.

Depuis, quand à la passerelle ils viennent, — Les voisins, avant de passer, — Du double malheur se souviennent; — Depuis, quand à la passerelle ils viennent, — Ils ne manquent pas de se signer...

Enfants, il n'est pas tard encore, — Tranquilles vous pouvez vous en retourner; — Le temps est doux, la nuit est claire; — Enfants, il n'est pas tard encore, — Je n'ai plus rien à vous conter.

(*Mes Cinquante Ans*, etc.)

Quant à Lucian, un joun d'aouratge,
Joun de ben, de plèjo, de nèou,
Un se que benio d'un bouyatge,
Quant à Lucian, un joun d'aouratge,
Boulguèt, per arriba pu lèou,

Passa tabe su la planqueto;
Mès la poou lou debouliguen,
Tant s'apuyèt su la barreto
Que toumbet de su la planqueto
Et capussèt dins lou courren.

Despèy, quand à la planco benoun,
Lous besis, aban de passa,
Del double malhur se soubenoun,
Despèy, quand à la planco benoun,
Nou manquoun pas de se segna...

Maynatges, n'es pas tard encaro,
Tranquilles poudez bou'n tourna;
Lou tems es dous, la nèch es claro;
Maynatges, n'es pas tard encaro,
Et — n'é re plus à bous counta.

(*Mous Cinquanto Ans*, p. 63.)

CAMILLE DELTHIL

(1834-1902)

Camille Delthil naquit à Moissac (Tarn-et-Garonne) le 30 juin 1834. Il appartenait à une vieille famille bourgeoise. Ses études terminées, il vint à Paris, incertain de la carrière qu'il allait suivre. C'était au moment où Baudelaire venait de ressusciter le symbole, où Leconte de Lisle publiait ses poèmes impassibles. Delthil fréquenta peu le cénacle parnassien; il se lia avec Léon Cladel, son compatriote, et fit paraître ses premiers vers d'inspiration sentimentale, *Les Caprices* (Paris, Taride, 1865, in-12). Il donna ensuite *Framés* (Paris, Poupart-Davyl, 1866, in-12), poème de sept à huit cents vers, dont le sujet et la langue évoquent la manière de l'auteur de *Rolla*, et les *Poèmes parisiens*. Rappelé en province, aux derniers jours de l'Empire, il se maria et fut nommé par la République naissante sous-préfet à Castelsarrasin. Camille Delthil garda ces fonctions jusqu'au 24 mai, laissant le souvenir d'un homme accueillant et sincèrement attaché au régime qui venait de le distinguer. Fixé par la suite à Moissac, dans une vieille maison familiale « bâtie entre cour et verger », il consacra les loisirs que lui laissèrent le journalisme local et une vie politique active, à l'entretien de ses goûts littéraires. Alors qu'il dépensait dans un petit journal, *La Feuille villageoise*, son ardeur de polémiste, il publiait volume sur volume, réalisant ainsi le meilleur de son inspiration. Un mince recueil, *Les Rustiques* (Paris, Lemerre, 1875, in-12), le classa parmi les bons poètes du clocher. Les volumes qui suivirent ne firent qu'étendre une réputation qui déjà s'affranchissait du cercle provincial. En quelques années il donna *Les Martyrs de l'Idéal*, poème inspiré par le souvenir de Delescluze (Paris, Lemerre, 1881, in-12); *Les Lambrusques* (ibid., 1884, in-12); *Les Tentations* (ibid., in-12); deux romans de mœurs locales, *Lucile Chabaneau* et *Les Deux Ruffins*, et fit représenter sur la scène de sa ville natale une aimable petite pièce. Il projetait de compléter *Les Rustiques* et d'en faire une édition nouvelle, lorsque ses compatriotes, désireux d'honorer ses vertus civiques, l'envoyèrent siéger au Sénat (1902). Il obéit à leurs vœux, mais à peine arrivé à Paris, selon l'expression d'un de ses admirateurs,

le vieil arbre déraciné se courba. Exemple glorieux et touchant, ce bon républicain s'éteignit le jour du quatorze juillet! Il n'avait été sénateur que vingt-deux jours.

Camille Delthil a laissé des manuscrits, parmi lesquels un poème sur les cloches que son fils publiera.

PAYSAGE

Sur les flancs d'un coteau riant et pittoresque,
Au fond du vieux Quercy, se dresse gigantesque
Un antique manoir par le temps respecté.
Les tours ont conservé leur sombre majesté,
Et jamais du maçon la truelle brutale
Ne racla de ses murs la mousse féodale.
Au loin, l'on aperçoit le miroir transparent
D'un fleuve au sinueux et rapide courant.
De sombres peupliers, bataillons immobiles,
Gardent depuis cent ans ses bords frais et tranquilles,
Exhalant au printemps l'odeur des fenaisons.
Dans un coin du tableau, quelques blanches maisons
Semblent escalader la côte; un presbytère
Sous les treillis en fleur se cache avec mystère.
Parfois le cri d'appel des robustes meuniers,
Les grelots des mulets, le chant des mariniers,
Font retentir l'écho muet de ces rivages,
Et mugir les grands bœufs au fond des pâturages,

(*Framès.*)

MOULIN A VENT

Coiffé de son bonnet pointu,
Déployant sa longue envergure,
Le vieux moulin, comme un augure,
Demande au ciel : Quel temps fais-tu?

Et le meunier, blanc de farine,
Tantôt sifflant, tantôt rêvant,
Semble toujours flairer le vent
Du bout de sa large narine.

Le vent souffle, il s'est levé tard;
Tourne, moulin, de tes bruits d'ailes
Effarouchant les hirondelles
Qui s'assemblent pour le départ...

Tourne, tourne, voici la bise...
Et de loin, le regard surpris
Voit l'énorme chauve-souris
Tournoyer dans la brume grise.

(*Les Rustiques.*)

LES SONNAILLES

Par les soirs fastueux des automnes mourantes,
Quand le long des sentiers étroits je vais rêvant,
J'ai plaisir d'écouter, apporté par le vent,
Le doux tin-tin des clochettes chantantes.

Elles sonnent au cou des bœufs graves et lourds
Qui, le travail fini, reviennent aux étables,
Et leurs clairettes voix se mêlent, agréables,
Aux raucités des mugissements sourds.

Et c'est un charme très pénétrant que d'entendre,
Dans la pâle clarté qui doucement s'éteint,
Les sonnailles de cuivre au carillon lointain
Qui fait rêver de quelque idylle tendre.

Mais aux champs de l'azur, d'une invisible main
La nuit en cheminant sème l'or des étoiles;
L'horizon a couvert son front de légers voiles
Tissés de pourpre et pailletés d'or fin.

Elle se tait, la cloche à la note menue;
Le silence a levé son doigt mystérieux,
Et la lune apparaît lentement dans les cieux :
Un petit cri de grillon la salue.

ABBÉ JUSTIN BESSOU

(1845)

Voici un poète simple dont l'œuvre a eu un juste retentissement, car elle traduit la vie quotidienne d'une population attachée à ses mœurs, à ses coutumes et sensible à la beauté du terroir. Sa vie tient en quelques lignes. « Je suis issu, nous a-t-il dit, à Méjalanou (commune de Saint-Salvadou, arrondissement de Villefranche-d'Aveyron), le 30 octobre 1845, d'une famille de paysans dont un ancêtre, mon bisaïeul, avait été avocat de campagne et qu'on appelait pour cela « aboucat de fariciros » (avocat de fougères). J'ai commencé à faire des chansons patoises, sans rime ni raison, à l'âge de treize ans. Le curé de ma paroisse natale me donna les premières leçons de latin et m'envoya au petit séminaire de Saint-Pierre, en classe de seconde. Après un court séjour au séminaire de la rue des Postes, à Paris (Missions étrangères), j'ai achevé mes études au grand séminaire de Rodez. Ordonné prêtre en 1871, et placé comme missionnaire diocésain à Saint-Affrique, j'ai été par la suite vicaire à Saint-Geniez-d'Olt et à Marcillac, curé de Lebous, près Réquista, et pendant vingt et une années curé de Saint-André-de-Najac, arrondissement de Villefranche. Je vis retiré à Rodez, en qualité de chanoine honoraire, depuis le mois de janvier 1907. »

On doit à M. l'abbé Bessou plusieurs volumes de vers et de prose français et languedociens : *D'Al brès a la toumbo* (Du berceau à la tombe), Rodez, Carrère, 1893 et 1899, in-12; *Lyre et Guitare,* ibid., 1898, in-18; *Bagateletos* (Bagatelles), vers en parler du Rouergue (Rodez, Carrère, 1902, in-18); *Countes de la tata Mannou* (Contes de la tante Mannou) (Rodez, Carrère, 1902, in-18). Ajoutons à cette courte liste une plaquette de début, *Merles et Fauvettes* (1874), que l'auteur publia lorsqu'il était vicaire à Saint-Geniez, mais qu'il se garda de réimprimer, en raison de l'animosité soulevée dans une certaine classe bourgeoise par le côté épigrammatique de ce petit recueil. La poésie de M. l'abbé Justin Bessou, qui atteint son ampleur d'expression dans ce curieux ouvrage *D'Al brès à la toumbo* (Du berceau à la tombe), sorte de roman lyrique divisé en douze

chants, témoigne d'une grâce champêtre où la sincérité s'accommode d'un certain penchant à la finesse, voire même à la raillerie, propre à tout bon Rouergat. C'est un bucolique, a-t-on dit, mais un bucolique d'humeur joyeuse...

M. l'abbé Bessou a collaboré au Journal de l'Aveyron (Voy. *Besucarietos, Debineralos, Besprados de l'ouncle Polito,* etc.).

Bibliographie. — Gaston Jourdanne, *Histoire du Félibrige*. Avignon, Roumanille, 1897, in-18. — F. Mistral, *Dou brès à la Toumbo,* L'Aioli, 7 mars 1892. — Emile Pouvillon, *Countes de la Tata Mannou,* La Dépêche (Toulouse), 7 avril 1892. — Paul Mariéton, *L'Evolution félibréenne,* t. VIII, 1892, et XI, 1895. — Edm. Lefèvre, *L'Année félibréenne,* 1er suppl., Marseille, Ruat, 1904, in-8°, etc.

LES FAUCHEURS

Les faucheurs, là-bas, entament la prairie. — Ils sont trois, renommés dans toute la contrée, — Trois solides de poigne et bien noués des épaules, — Qui enfoncent leurs bras profondément dans l'herbe et couchent des andains — D'une canne de large. Regardez-les : en cadence, — Le corps, légèrement plié, tout entier se balance — Sur les jambes; les pieds glissent doucement. — Et les bras, qui rament l'air en un mouvement de va-et-vient, — Lancent de tout leur élan la faux bruissante — Qui rase au ras du sol l'herbe craquante.

LOUS DALHAIRES

PATOIS ROUERGAT

Lous dalhaires, abal, entemenou la prado.
Lai sou tres renoummats dins touto la countrado,
Tres soulides de pounho et pla nougats des rens,
Qu'abrassou ploun dins l'herbo et dabalou de rencs
D'uno cano de larg. Fintas-lous : en cadanso
Lou corps un pau plegat tout-escas se balanso
Sus las cambos; lous pès lisorou de nouuen,
Et lous brasses que ramou l'aire, bai-et-hen,
Lansou de tout lour ban la dalhe brounjissenco
Que raso à ras de trous la pasturo crouissenco,

— Et tous trois ainsi, d'un mouvement mesuré, — Fauchent du haut au bas une grande étendue de pré. — Mais il faut tenir constamment les faux aiguisées : — Les faucheurs sur les andains s'arrêtent de temps en temps : *Passim-passam-passim, aiguise tant que tu pourras, — Passam-passim-passam, coupe fin, coupe ras.* — De la Planque au Maset, dans les prés du voisinage, — Sur les faux les pierres à aiguiser font retentir ce langage.

(*Du Berceau à la Tombe*, chant VIII.)

Et toutes tres aital, d'un branle mesurat.
Rufou da cimo à founs un espandi de prat.
Mès cal tene souben las dalhes asugados :
Lous dalhaires sus renes s'arrestou dabegados :
Pasim-pasam-pasim, asugo, asugaras,
Pasam-pasim-pasam, coupo-fi, coupo-ras.
Da la Planco al Maset, pes prats del besinage,
Sus las dalhes las couts foù tinda aquel lengage.

(*D'Al Brès à la Toumbo*, can VIII.)

CHARLES DE POMAIROLS

(1843)

Nous avons connu le poète-artisan, puis le « fonctionnaire de l'idéal » ; voici maintenant le chantre de la « propriété rurale ». Nous n'inventons rien. M. Charles de Pomairols revendique volontiers ce titre. Il naquit le 22 janvier 1843 à Villefranche-de-Rouergue (Aveyron). D'une vieille noblesse de robe, il compte parmi ses ancêtres des juges au Présidial du Rouergue et des soldats. Fidèle à la terre natale, il a passé presque entièrement sa vie dans son domaine patrimonial de « la Pèze », sis près de Villefranche. Un court séjour en Allemagne, aux Universités de Berlin et de Gœttingue, en 1867, lui a donné le goût de la poésie et du romantisme allemand, sans lui faire méconnaître cependant les ressources de notre littérature. En 1889, il a donné ce livre, *Lamartine, Etudes de morale et d'esthétique* (Paris, Hachette, in-18), où il a tenté d'exprimer sa propre évolution lyrique. M. Charles de Pomairols, à qui l'on doit plusieurs recueils : *La Vie meilleure* (Paris, Lemerre, 1879, in-18); *Rêves et Pensées* (ibid., 1881, in-18) ; *La Nature et l'Ame* (ibid., 1887, in-18); *Regards intimes* (ibid., 1895, in-18) et *Pour l'enfant* (Paris, Plon, 1904, in-8°), est, semble-t-il, un de ces gentilshommes lettrés qui font des vers comme le marquis de Marnésia et le sieur de La Louptière en savaient faire au XVIIIe siècle, pour exprimer des sentiments directs et peupler d'aimables images leur solitude campagnarde. Il a décrit la nature en maître inquiet et jaloux ; mais là où d'autres n'eussent apporté qu'une modeste énumération, il a dressé un copieux et touchant inventaire de ses biens. L'habitude qu'il prit de célébrer sans cesse ce qui lui est propre a beaucoup nui à cet esprit distingué, jusqu'à faire oublier parfois que le poète a souffert et pleuré sa douleur. On a voulu expliquer autrement une telle manière de sentir, mais nous ne sommes point dupe de la politesse du critique à qui l'on doit ces lignes : « A force de considérer la structure profonde de sa terre, le poète des *Regards intimes* a senti ses propres regards se détacher de lui et lui revenir aussitôt comme des regards étrangers. Les choses d'alentour lui semblent maintenant tenir fixés sur lui des yeux tendres, profonds, dont les

rayons descendent aux entrailles de sa pensée. Ces choses apparaissent pensantes et sentantes. Et leurs pensées règnent sur lui. Elles disposent de tout le plan de sa vie... » (Charles Maurras, *Revue encyclopédique*, 1er juin 1895.) M. Charles de Pomairols ne serait-il pas, simplement, obsédé par un amour immodéré du terroir?...

M. Charles de Pomairols est candidat à l'Académie française.

BIBLIOGRAPHIE. — Paul Bourget, *Œuvres compl.*, *Sociologie et Littérat.*, Paris, Plon, 1906, in-8°. — Fr. Coppée, *Trois Poètes*, Correspondant, 25 oct. 1904. — Ed. Schuré, *Psychologie de l'amour paternel*, La Revue, 1er oct. 1904. — Izoulet, *Un Poète du Sol et du Foyer*, Figaro, 5 juillet 1905.

TON PAYS

Cette contrée intime et claire qui s'enferme
Dans un proche horizon dont l'œil saisit le terme,
Ces aspects familiers, ces pentes de coteau
Venant avec lenteur des sommets du plateau,
Ce sol de fin rocher qui s'élève et se creuse
Dans les souples contours d'une forme onduleuse,
Où tant et tant de fois se sont complu mes yeux,
C'est le pays aimé que jadis nos aïeux
Ont marqué d'un renom qui n'est pas éphémère,
Le pays de ton père et celui de ta mère,
Le pays où ton cœur tenait par un doux lien.
Ce devait être aussi, c'était déjà le tien.
Sachant si bien parler l'humble langue locale
Où sonnait le doux son de ta voix musicale,
Les usages, les mots, dont tu faisais un jeu,
Donnaient à ton esprit leur saveur peu à peu.
Tu devais lentement, dans la joie et la peine,
A ton tour vivre là toute une vie humaine,
Et dans le lot des jours prendre ta juste part
En mêlant à ces lieux ton âme et ton regard.
N'est-ce pas pour fleurir et garder cette place
Qu'un espoir enchanté te donnait à ma race
Comme une pure fleur de ce calme horizon?
Et voilà qu'au matin de ta fraîche saison,
Sur le sol paternel à peine étais-tu née,

Un orage subit t'en a déracinée !
Tu connaissais déjà la grâce de ces lieux :
Puisque tu les aimais, ils semblaient à tes yeux
Les plus beaux que l'on pût contempler sur la terre,
Et tu les as quittés pour l'exil solitaire,
Bien avant que leur charme eût assouvi ton cœur !...
Jadis il arrivait qu'un féroce vainqueur,
Surprenant au réveil un peuple plein de joie,
Dérobait de ses mains comme une douce proie
Des enfants éplorés que le gouffre des eaux
Emportait dans la fuite horrible des vaisseaux :
Ainsi quand tu jouais sur la rive natale,
Soudain mettant sur toi sa dure main fatale,
Fermant au jour aimé tes yeux évanouis,
Un ravisseur cruel t'a prise à ton pays,
Aux lieux où la tendresse abritait ton enfance,
Pour t'emporter au loin, si loin ! et sans défense,
Dans l'obscure terreur du désert inconnu,
Où je ne saurai pas ce qui t'est advenu !

(*Pour l'enfant.*)

FRANÇOIS FABIÉ

(1846)

Issu d'un père bûcheron et d'une mère paysanne, M. François Fabié est né le 3 novembre 1846 à Durenque (Aveyron). Ses origines, ses goûts, ne semblaient pas tout d'abord le prédestiner à une autre carrière que celle de ses ancêtres. Pourtant il fit ses études, entra dans l'enseignement, devint professeur au lycée Charlemagne, puis directeur de l'école Colbert. Retraité, M. François Fabié est depuis peu retourné au pays natal pour finir au milieu des choses et des gens qu'il a décrits sa double existence de laborieux et de rêveur. On a défini son art un peu fruste et dénué de grâce, mais naturel à l'excès; jamais on n'a peint mieux l'homme, le peintre des champs et de la forêt qu'en ces brèves lignes de François Coppée : « Son enfance passée en pleine nature, à dénicher les oiseaux, à courir sous les grands hêtres et parmi les genêts et les bruyères du Ségala, a fait de lui un poète rustique d'un accent un peu âpre, mais très sincère et très pénétrant. Il a notamment fixé son regard sur les animaux sauvages et domestiques, et souvent il a peint leurs mœurs et leur caractère avec une franchise et une vérité qui eussent réjoui le bon La Fontaine... » Aussi bien ne saurait-on lui reprocher qu'un excès de réalisme, une langue peu châtiée et des images désnètes. Sa technique s'apparente à celle du Parnasse, mais il reflète souvent les faiblesses des derniers représentants de cette école.

M. François Fabié a donné successivement : *La Poésie des Bêtes* (Paris, librairie des Bibliophiles, 1879, in-12, et Paris, Lemerre, 1886, in-12); *La Nouvelle Poésie des Bêtes* (Paris, librairie des Bibliophiles, 1881, in-12); *Le Clocher* (Paris, Lemerre, 1887, in-12); *Amende honorable à la terre* (ibid., 1888, in-12); *La Bonne Terre* (ibid., 1889, in-12); *La Poésie dans l'éducation et dans la Vie* (ibid., 1891, in-18); *Les Voix rustiques* (ibid., 1892, in-12); *Vers la Maison* (ibid., 1899, in-18). Ses poésies complètes ont été réunies et publiées par l'éditeur Lemerre, dans la Petite Bibliothèque Elzévirienne. Voyez *Poésies, 1840-1904* (Paris, 1904-1905, 3 volumes petit in-12.)

BIBLIOGRAPHIE. — Ad. Brisson, *Portraits intimes*, I, Paris,

Colin, 1894, in-18. — C. Vergniol, *François Fabié*, La Quinzaine, 16 déc. 1900. — Ch. Fuster, *Les Poètes du Clocher*, Paris, Fischbacher, s. d., in-8°.

ENVOI

A MON PAYS

Rouergue, je t'envoie un lointain souvenir,
— Heureux si tes enfants d'un doux regard l'accueillent!
— Je t'adresse mes vers lorsque tes hêtres feuillent,
Et ma muse à leur ombre accourt se rajeunir.

Reçois-la de ton mieux, la pauvre voyageuse;
C'est ta fille, après tout, elle est née en tes bois;
Les airs de son berceau vibrent seuls dans sa voix,
Et c'est d'être en exil qui la rend si songeuse.

Elle n'a point changé : tu la retrouveras
Amoureuse toujours d'espace et de lumière,
Simple et franche, et vêtue en modeste fermière,
Une gerbe de fleurs agrestes dans les bras.

Elle a soif de revoir, aux campagnes natales,
Les seigles épier et les genêts fleurir,
De chanter, de rêver, de s'asseoir, de courir
Sous les cerisiers blancs d'où neigent des pétales.

Elle a soif de parfums, de souffles, de rayons,
De s'éveiller dès l'aube au chant de l'alouette,
De dormir à midi dans la forêt muette,
Ou dans les grand prés d'or tout vibrants de grillons

De voler d'un vol fou du Tarn à la Truyère,
Des herbages d'Aubrac aux saules de l'Alzou,
Des pentes de la Caune aux flancs du Lévézou,
Et du pâle amandier à la rouge bruyère;

De traverser le Causse et sa mer de froment
Qui palpite et frissonne aux plus douces haleines,
Puis d'aller — dédaignant la richesse des plaines —
Chercher au Ségala le coin pauvre et charmant,

L'humble nid égaré dans les bois et les landes :
Le moulin et l'étang bordé de noisetiers,

Les clairs ruisseaux, les vieux chemins, les frais sentiers
Où les ronces en fleur déroulent leurs guirlandes;

Les fermes que des houx sombres voilent aux yeux,
Les petits clochers bleus annonçant les villages,
Et qui laissent s'enfuir, à travers les feuillages,
Les glas tristes et lents, ou les appels joyeux;

Et l'école où jadis on apprenait ses lettres,
Bourdonnante toujours d'un essaim de marmots,
Qui sur les mêmes bancs braillent les mêmes mots,
Du même ton, parfois avec les mêmes maîtres...

Va revoir tout cela, muse! et revois aussi
Ceux dont le souvenir nous demeure fidèle;
Entre chez eux par la fenêtre, en hirondelle,
Chante-leur ta chanson, — et reviens vite ici:

Car j'ai besoin, pour l'œuvre où tout mon cœur s'épanche,
De sève et de soleil, de force et de couleurs;
Ton retour du pays mettra mon âme en fleurs,
Comme un souffle d'avril le vieux pommier qui penche.

(Le Clocher.)

LAURENT TAILHADE

(1854)

M. Laurent Tailhade (Laurent-Bernard-Paul-Marie) est né à Tarbes le 16 avril 1854. Il descend d'une lignée de notaires royaux du Nebouzan et du Magnoac (Hautes-Pyrénées). Son père était magistrat. A ses débuts, il n'eut d'autre ambition que de faire de la littérature en amateur. Des revers de fortune l'obligèrent par la suite à demander aux lettres des ressources qu'il avait perdues, pareil, dit-il, à ces femmes du monde qui donnent des leçons de piano, après avoir joué pour leur amusement personnel. Il collabora à une foule de journaux et de revues, éparpillant dans les unes et dans les autres la plupart des poèmes qui composèrent ces recueils : *Le Jardin des Rêves* (Paris, Lemerre, 1880, in-18); *Un Dizain de Sonnets* (ibid., 1881, in-18), et *Vitraux* (Paris, Vanier, 1891, in-8°, et Lemerre, 1894, petit in-12). Quelques années après il fit paraître une série de pièces satiriques, *Au Pays du Mufle* (Paris, Vanier, 1891, petit in-12, et Bibliothèque artistique et littér., 1894, in-16), dont le succès fut éclatant et provoqua le scandale. En ce livre qu'on n'a point oublié — mais auquel il fit subir, en le réimprimant, de nombreuses modifications — il se plaisait à railler les travers bourgeois, et en particulier l'outrecuidance d'un bon nombre de ses confrères. Nous ne signalerions pas *Au Pays du Mufle*, si nous ne trouvions là une des plus sûres manifestations de la verve et de la causticité méridionales. On n'a guère défini jusqu'à ce jour le caractère de ce poète à la fois élégiaque et satirique, mais qui doit plus encore, semble-t-il, aux vertus de ses origines qu'à la culture et à l'érudition. Il a fallu la publication, en 1897, de cet éloquent ouvrage, *Terre latine* (Paris, Lemerre, in-18), où il a mis le meilleur de lui-même, pour que l'on daignât lui assigner sa vraie place parmi les représentants de nos provinces.

Aussi bien nul n'a plus que lui le sentiment de la race et du pays. Qu'il écrive des poèmes comme ceux que contient ce plaisant petit livre *A travers les grouins* (Paris, Stock, 1899, petit in-12); des conférences comme *La Pâque socialiste* (Paris, Stock, 1899, in-18); *L'Ennemi du peuple* (Paris, Soc. l. d'éd. des gens de lettres, 1900, in-18); *Discours civiques* (Paris, Stock, 1902,

in-18), etc.; des recueils d'articles comme *Imbéciles et Gredins,* 1895-1900 (Paris, « Maison d'art », 1900, in-16), *La Touffe de sauge* (Paris, « La Plume », 1901, in-18), M. Laurent Tailhade ne cesse pas un instant de faire montre d'une exubérance toute gasconne. C'est un Gascon gasconnant, dont le génie spirituel, tout à l'opposé de la solennelle faconde d'un du Bartas, a eu pour se faire entendre des hardiesses inouïes.

Son éloquence un peu lâche est relevée par une impertinence de mots, un choix de vocables rares et expressifs, une concision digne non seulement de Martial, mais de ces autres Latins, Pétrone et Plaute, qu'il a traduits élégamment pour son plaisir et pour le nôtre.

M. Laurent Tailhade, qui a éprouvé les travers d'une destinée orageuse, mais qui ne saurait se plaindre de l'indifférence des hommes, a renoncé, dit-on, aux polémiques personnelles et a pris le parti de la retraite. Il a mis à profit ce recueillement pour donner de menus ouvrages comme *La Noire Idole; Essai de morphinomanie* (Paris, Messein, 1907, in-12); *La Corne et l'Epée* (ibid., 1908, in-12); *Le Troupeau d'Aristée* (Paris, Sansot, 1908, in-12), et réunir en deux volumes, d'un texte corrigé et définitif, ses meilleures œuvres poétiques : *Poèmes aristophanesques* et *Poèmes élégiaques* (Paris, Soc. du Mercure de France, 1904 et 1907, 2 vol. in-18).

Bibliographie. — Th. de Banville, Préface au *Jardin des Rêves* (réimpr. en appendice aux *Poèmes aristophanesques,* 1904). — J. Bertaut, *Chroniqueurs et Polémistes,* Paris, Sansot, 1906, in-18. — Ad. van Bever et P. Léautaud, *Poètes d'aujourd'hui,* t. II, édit. de 1908.

BAGNÈRES

Comme un cygne qui dort au pied de la montagne,
Avec ses blés mûris, ses prés de velours vert,
Et ses blanches maisons dont le seuil entr'ouvert
Laisse filtrer des chants que l'Adour accompagne,

La ville des baisers, Bagnère, aux vents du soir
Livre sa nudité de nymphe et de baigneuse.
Les paroles d'amour sur sa lèvre rieuse,
Pareilles à de blonds ramiers, viennent s'asseoir.

Tempée et le Lignon n'ont pas d'ombres plus fraîches
Que ses tilleuls fleuris d'où pleuvent des parfums :
Ah! vos rires perdus, filles aux cheveux bruns,
Dont la bouche eut l'odeur enivrante des pêches !

PROSOPOPÉE DE TOULOUSE

C'est moi, la ville du Soleil : je suis Toulouse,
Blanche et rose sous le flot noir de mes cheveux.
Ma Garonne d'azur que l'Univers jalouse
Chante un hymne d'espoir et d'éternels aveux.

Le long des murs de brique, en l'illustre prairie
Où brille encor le temple auguste d'Apollon,
Son onde bienveillante et de roses fleurie
Endort le jeune dieu riant sous ses crins blonds.

Je suis Toulouse chère à Pallas, et je garde,
Loin du troupeau sans âme et des rois odieux,
Comme un lis exalté sur la foule hagarde,
Le culte de la Vie et des antiques Dieux.

J'ai chanté la Jeunesse et la Gloire féconde,
Et, quand le Christ vainqueur eut souffleté l'Amour,
Pour éclairer sa nuit et refleurir le Monde,
J'éveillai doucement le luth des troubadours.

La lumière divine et tutélaire embrase
Mes remparts, et je vais, loin des cloîtres malsains,
Par les sentiers fleuris de treilles, et j'écrase
Sur mon sein marmoral la pourpre des raisins.

Les nocturnes amants, sonneurs de sérénades,
Sous les tilleuls qu'argente une chaude clarté,
Éparpillent, le soir, devers les promenades,
Un cantique d'orgueil, de force et de gaîté.

Toujours, à mon appel, se dressent les poètes.
L'éternelle Beauté qui n'a jamais pâli
D'un rameau fraternel a couronné vos têtes,
Maîtres harmonieux, Silvestre et Goudouli !

Et vous tous, curieux d'art et de poésie,
Toulousains, chers enfants grandis à mes genoux,
Je vous salue, ô foule ingénue et choisie :
Athéniens du Languedoc ! Salut à vous !

(*Poèmes élégiaques.*)

JEAN RAMEAU

(1858)

De son vrai nom Laurent Labaïgt (*Labaïgt*, en vieux patois gascon, signifie *La Vallée*), Jean Rameau est né à Gaas (Landes) le 19 février 1858. Descendant de petits propriétaires habitant et possédant le même domaine depuis le XVIe siècle, M. Jean Rameau acheta un coteau, le plus élevé de la région, et y fit construire. De là, l'été, il domine une grande partie de son département et, quand le temps est propice, trois cents kilomètres de la chaîne des Pyrénées. C'est un terrien dans toute l'acception du terme et qui n'a jamais manqué d'inscrire dans ses livres, soit en prose, soit en vers, son vif amour des choses rustiques. Dans sa jeunesse, M. Jean Rameau vint à Paris et y publia une foule d'ouvrages qui ont fait sa fortune plutôt que sa gloire. Il a donné cinq recueils de poèmes : *Poèmes fantasques* (Paris, Monnier, 1883, in-18); *La Vie et la Mort* (Paris, Giraud, 1886, in-18); *La Chanson des Etoiles* (Paris, Ollendorff, 1888, in-12); *Nature* (Paris, Savine, 1891, in-18); *Les Féeries* (Paris, Ollendorff, 1897, in-18), et des romans dont il est difficile d'évaluer le nombre. La bibliographie de ces derniers tiendra, elle seule, la place que nous avions le dessein de consacrer au poète. Citons : *Fantasmagories* (Paris, Ollendorff, 1887, in-18); *Le Satyre* (ibid., 1887, in-18); *Possédée d'amour* (ibid., 1889, in-18); *La Marguerite de trois cents mètres* (ibid., 1890, in-18); *Moune*, couronné par l'Académie française (Paris, Dentu, 1890, in-18); *Simple* (Paris, Ollendorff, 1891, in-18); *L'Amour d'Annette* (ibid., 1892, in-18); *La Mascarade* (ibid., 1893, in-18); *Mademoiselle Azur* (ibid., 1893, in-18); *La Chevelure de Madeleine* (ibid., 1894, in-18); *La Rose de Grenade* (ibid., 1894, in-18); *Yan* (ibid., 1894, in-18); *L'Amant honoraire* (ibid., 1895, in-18); *Ame fleurie* (ibid., 1896, in-18); *Le Cœur de Régine* (ibid., 1896, in-18); *La Demoiselle à l'ombrelle mauve* (ibid., 1897, in-18); *L'Ensorceleuse* (ibid., 1897, in-18); *Plus que l'amour* (ibid., 1898, in-18); *La Montagne d'Or* (ibid., 1899, in-18); *Christiane* (ibid., 1900, in-18); *Le Dernier Bateau* (ibid., 1900, in-18); *Tendre Folie* (ibid., 1900, in-18); *La Vierge dorée* (ibid., 1901, in-18); *Le Champion* (Paris, Per Lamm, 1901, in-18); *La Blonde Lilian* (Paris, Ollendorff, 1902, in-18);

Le Roman de Marie (ibid., 1903, in-18); *La Belle des belles* (ibid., 1903, in-18); *La Jungle de Paris* (ibid., 1904, in-18); *Zarette* (ibid., 1904, in-18); *Brimborion* (ibid., 1905, in-18); *Les Chevaliers de l'au delà* (ibid., 1905, in-18); *La Bonne Etoile* (ibid., 1906, in-18), etc.

C'est surtout dans les romans que M. Jean Rameau a décrit son pays natal. Plus de vingt de ces précieux ouvrages mettent en scène des habitants des Landes ou des Pyrénées. On lui doit en outre une bonne étude sur la plus pittoresque de nos provinces du Centre : *Le Berry, ses beautés, ses richesses* (Bourges, impr. Tardy-Pigelet, 1903 et 1905, in-8°).

BIBLIOGRAPHIE. — G. Renard, *Critique de Combat*, I, 1894. — L. Labat, *J. Rameau*, Nouvelle Revue, 1890, LXVII, p. 561-572.

SALUT AU PAYS

O plantes, arbres, fleurs, ramures et corolles!
O tous les végétaux puissants ou gracieux!
Marguerites des bois plus tendres que des yeux;
Trembles au gazouillis plus doux que des paroles;

Chênes qui grisonnez comme de vieux parents;
Rosiers qui rougissez comme des jeunes filles;
Liserons amicaux, qui baisez les chevilles
Des laboureurs lassés et des pasteurs errants;

Saules branlant au vent vos têtes chevelues;
Hêtres ombreux, faisant la nuit sur les buissons;
Vous tous dont les rameaux balancent des pinsons,
Comme de grosses mains joyeuses et velues;

Pins tristes qui, saignants, chantez à pleine voix
Des airs graves et fiers, comme de sombres bardes :
Aloès qui semblez pointer les hallebardes
Que nos ancêtres morts brandissaient autrefois;

Platanes au tronc blanc comme un torse d'athlète;
Lierres passionnés comme des bras d'amants;
Coupoles de verdure où l'on voit, par moments,
Passer un oiseau prompt comme un trait d'arbalète;

Et toi, vigne rieuse aux pampres alourdis,
O mère végétale aux mamelles pendantes,
Dont le lait clair infuse, en nos veines ardentes,
La pourpre des couchants, la flamme des midis;

Et vous, herbes sans nom de nos champs magnifiques,
Qu'on lie en croix, tout en faisant des oraisons,
Et qu'au jour de Saint-Jean l'on met sur les maisons
Pour écarter du seuil les esprits maléfiques ;

Châtaigniers roux, figuiers féconds, pommiers bénis,
Vous tous, les nourriciers abondants de la plaine,
Ajoncs où les agneaux laissent un peu de laine
Pour que les oiselets puissent faire leurs nids ;

Et vous que l'enfant cueille et que l'aïeul embrasse,
Plantes de tous parfums et de toutes couleurs,
Sourires de la Terre au Soleil, chères fleurs,
Miracles de lumière et chefs-d'œuvre de grâce ;

Mûriers que les geais vifs pillent en voltigeant ;
Vieux troncs décortiqués qu'un pic brutal martelle ;
Sauges de velours gris, fougères de dentelle
Où l'araignée a mis sa toile en fil d'argent ;

Bruyères aux grelots lilas ; joncs aux frivoles
Panaches, inclinés sur l'oreille ; flots lents
Des ruisselets bavards, pavés de cailloux blancs,
Où vont danser en rond les libellules folles ;

Et vous, prés où galope une pouliche ; et vous,
Champs où paissent des bœufs aux voix retentissantes ;
Et vous, coteaux ; et vous, montagnes bleuissantes
Qui dressez dans l'azur vos pics neigeux et fous ;

Et vous, vous toute enfin, ô Terre originelle
Dont je retrouve un peu la couleur dans ma chair,
Terre de mon pays, dont chaque arbre m'est cher
Comme un ami d'enfance à la voix fraternelle,

Salut !... Pardonnez-moi, bons et doux compagnons,
De vous nommer sans suite en ce pieux poème :
Lorsque après un voyage on revoit ceux qu'on aime,
L'on pleure, et l'on ne sait que murmurer leurs noms.

(*Nature.*)

ANTONIN PERBOSC

(1861)

Ce puissant poète, digne d'être connu de tous les lettrés de France, selon l'expression d'un critique actuel, est né à Labarthe, en Quercy, le 25 octobre 1861. Simple instituteur, il a singulièrement ennobli sa profession en célébrant, avec des accents personnels et une incomparable maîtrise, le terroir que ses ancêtres — d'obscurs laboureurs — ont sans cesse retourné, pendant des siècles[1]. Il a fait paraître successivement plusieurs recueils et il a donné à profusion aux publications félibréennes ou locales, *Revue Félibréenne, Lemouzi, Mont-Segur, Occitania, Revue Méridionale,* etc., des poèmes et des articles en langue d'oc. Son œuvre est celle d'un lyrique sincèrement attaché à la vertu du dialecte. M. Antonin Perbosc ne s'est point, comme tant d'autres, contenté d'exprimer en vers sonores le jeu de son inspiration, il a régénéré un des « parlers » populaires les plus savoureux de nos provinces méridionales. Les principes de son effort linguistique ont été exposés déjà, mais on les lira volontiers ici, ne serait-ce que pour mieux connaître leur auteur. Ils consistent : « 1° à adopter la graphie classique des *trobadors*, en la simplifiant ; 2° à remonter aux vraies sources occitanes, en n'employant, cependant, les vocables anciens que dans le cas où ils ont été maintenus par l'un ou l'autre des parlers actuels, ou dans le cas où les bons vocables modernes font défaut ; 3° à bannir tous les mots français qui ont pris la place de mots occitans disparus dans tel terroir, mais conservés dans un autre ; 4° à créer des mots nouveaux en les tirant autant que possible des parlers populaires et subsidiairement des langues qui sont, dans le passé ou dans le présent, sœurs de la nôtre. »

Ce serait peut-être là, a-t-on observé justement, un simple travail de marqueterie, si M. Antonin Perbosc n'ajoutait à l'application de ses principes rénovateurs l'idée qu'il faut faire « œuvre » avec l'âme du peuple. « M. Antonin Perbosc, écrit

1. Voyez la dédicace de *L'Arada :* « A mes ancêtres les laboureurs qui ont tourné et retourné le terroir que, poète, j'ai chanté et chanterai tant que je vivrai. »

M. Paul Souchon, a donné dans cette langue dite « occitane » en qui revit, telle ou peu s'en faut, « la langue des trobadors » une œuvre superbe, débordante de sève païenne, à la fois bouillonnante d'inspiration et précise de forme : *Lo Got Occitan* (La Coupe Occitane) (Toloza, Biblioteca occitana de Mont-Segur, 1903, in-8°). Jamais, comme dans ce recueil d'odes et de chansons, on n'avait célébré aussi dignement la vigne et le vin. C'est le poème de Bacchus, le chant même des éternelles Dyonisies, la célébration des mystères naturels qui, chaque automne, ressuscitent dans les champs languedociens. »

« Il faut lire, ajouterons-nous, après M. Armand Praviel, relire et méditer ce volume admirable, consacré aux paysans et à leurs nobles tâches, où passe comme un puissant souffle virgilien. Ce n'est pas seulement une suite de poèmes agréablement variés, tour à tour lyriques et élégiaques, descriptifs et rêveurs, émus ou purement plastiques, écrits dans tous les rythmes, réglés sur toutes les cadences, développés dans toutes les formes de strophes, où la jonglerie banvillesque donne la main à la simplicité de la ronde villageoise : c'est encore un livre d'action sociale et de la meilleure, prêchant à tous l'examen du sol natal, le culte des ancêtres et la dévotion passionnée à la petite patrie ! »

M. Antonin Perbosc, dont le bagage se complète par d'autres ouvrages d'expression rustique, *Remembransa* (Toloza, Bibl. occ. de Mont-Segur, 1902, in-8°); *Cansons del Got Occitan* (ibid., 1904, in-8°); *L'Arada*, trad. française d'Arnaud Ferraud (Toloza, J. Marqueste, 1906, in-8°), un poème du genre épique, *Guilhem de Toloza* (Toloza, E. Privat, 1908, in-8°), *Anthologie d'un Centenaire, Pages choisies des Ecrivains Tarn-et-Garonnais, 1808-1908* (Montauban, P. Masson, 1908, in-8°) ; et des *Contes licencieux de l'Aquitaine*, rec. par Galiot et Cercamors (Kleinbronn [Paris, Ficker], 1908, in-12), a été élu majoral du Félibrige en 1892, en remplacement d'Auguste Fourès.

BIBLIOGRAPHIE. — Armand Praviel, *A travers le Félibrige*, Le Mois littér. et pittor., août 1906; *L'Empire du soleil*, Paris, Nouv. Libr. Nationale, 1909, in-17; — A. Praviel et J.-R. de Brousse, *L'Anthologie du Félibrige*, ibid., 1909, in-18. — E. Gaubert et J. Véran, *Anthologie de l'amour provençal*, Paris, Mercure de France, 1909, in-18.

LE PATURAGE

C'est l'heure de larguer le bétail dans les prairies. — Des bordes du coteau je regarde dévaler vers la combe, — Où ils pourront à souhait se repaître, — Poussés par les labris, les creuseurs de sillons.

Les tertres sont ornés d'arbres à ramure ombreuse. — Que les bœufs sont heureux là, sous le ciel clair, — De pouvoir, sans chaîne, brouter et vagabonder, — Dans votre apaisement, ô vesprées d'août!

Je me remémore le temps où, gardeur de taureaux, — Emmi les pacages des berges, des bois et des fraus, — Les pieds dans le serpolet, la sauge, la menthe,

Je regardais au couchant décroître la grande Lumière, — Pendant que s'allongeait, avec mon ombre de pâtre, — L'ombre de mon troupeau pacageant dans l'herbage.

LO PASTENC

Es l'ora d'alargar lo bestial dins las pradas.
De las bordas del pech agachi dabalar
Al combel, ont poiran à plec s'asadolar,
Amodats pels labris, los crozaires d'aradas.

D'arbres à ram ombrese las tapias son ondradas.
Que los bious son astrucs aqui, jos lo cel clar,
De poder, sens estac, paise, rebordelar,
Dins vostre amaizament, agostencas vespradas!

Me remembri lo temps ont, gardaire de braus,
Pels pastencs dels ribals, dels bosques et dels fraus,
Los peds dins lo serpol, la salvia, lo mentastre,

Mirabi al solel colc mermar lo mage Lum,
Mentre que fazia cresc, am mon ombra de pastre,
L'ombra de mon tropel pastencant dins l'erbum.

LE PATRE

Ce pâtre décrépit qu'enveloppe un manteau de bure:
— Ah! si vous l'aviez vu, jadis, labourer, le jarret tendu!
— Toute l'ardeur de sa jeunesse, la vieillesse l'a éteinte;
— Contre les obstacles et les revers il a trop rudement lutté.

Sa main ne tiendra jamais plus le mancheron de l'araire; — Sa tête est blanche, tant d'hivers sur ses cheveux ont neigé; — Mais, comme durant ses étés levé à prime aube, — Il n'en creusera pas moins son sillon jusqu'au bout.

Il chemine à travers champs, en gardant le troupeau, — Songeant qu'il ferait bon descendre dans la tombe — Sans rester trop longtemps gisant dans un lit.

O bonne et douce Mort! le rêve du Pacan, — C'est d'être par ta faux couché sur le sillon — Comme, au temps de la moisson, un palpitant épi.

(*La Charrue.*)

LO PASTRE

Aquel pastre arraulit qu'estropa una manrega,
Se l'abiatz vist, antau, laurar, garron tibat!
Tot son alert jovenc, lo vielhum l'a raubat;
Trabucs e patiments i an fach trop ruda brega.

Am l'esteba sa man jamai plus aura frega;
Es cap blanc, tant d'iberns sus son piel an nevat;
Mas, com à sos estius à prima alba levat,
Obrara saquela duscal cap de sa rega.

Camina pel campestre en gardant lo tropel,
Soscant que faria bon capusar al tombel
Sens s'anar trop bel briu jaire jos la flesada.

O bona e braba Mort! lo raibe del Pacan
Es d'estre per ton dal colcat sus la mosada
Com, quand es segador, un espic bategant.

(*L'Arada.*)

SOLEIL COUCHANT

Le Soleil va mourir à l'horizon qu'il embrase, — De ses derniers rayons daguant les nuages. — Pleine d'une ivresse suprême, la Terre, palpitante, à son amant envoie de toutes ses cimes l'encens de ses serpolets.

Des baisers de la Lumière divinement soûles, — Les Vignes, dans le soir, songent que les rayons puissants dont l'astre souverain a gonflé leurs moelles — Se transmuent en vin où fleuriront — Les audaces des esprits, les vaillances des cœurs.

Et Celui qui s'éteint songe, lui, qu'avec sa vie — Il a engendré de l'amour et de la pensée, il a fait — Toute la splendeur sur le monde épanouie, — Et, dans l'allégresse de son œuvre accomplie, — Il pose sur les sommets son clignotant regard.

C'est là, sur les penchants des collines pierreuses — Que la Vigne, tournant l'échine au vent du nord,

---

SOLEL COLCANT

Lo Solel va morir al orizon qu'abranda,
Ambe sos darriers flans daguejant las nibols.
Comola d'una embriaiguesa subregranda,
La Terra, bateganta, à son aimador manda
De totes sos acrins l'encens de sos serpols.

Dels potets de la Lux diuzencament sadolas,
Las Vinhas, dins lo ser soscan que's raises forts
Dont l'astre sobeiran a gonflat lors mezolas
Se tremudan en vin ont seran floribolas
Las auzors dels esprits, las valensas dels cors.

Et Lo que s'escantis sosca, el, qu'ambe sa vida
A congrelhat d'amor et de pensada, a fach
Tota la resplendor subre l'monde espandida,
E, dins l'allegrament de son obra complida,
Pauza subre's tucols son cluquejant agach.

Es aqui, pels penjals de las serras peirozas,
Que la Vinha, virant l'esquina al ibersenc,

— Etale vers l'autan ses ceps vigoureux, — Dont les mille branches, ardentes amoureuses, — Comme des bouches ont bu son sang divin.

Et tel qu'un roi tombant sur un champ de victoire, — Orgueilleux et joyeux d'avoir sur les terroirs, — Qui aux temps à venir célébreront sa mémoire, — Versé ce sang générateur de courages, — L'Astre triomphalement se couche dans sa gloire.

(*La Coupe Occitane.*)

Estoloira, al autan, sas socas verturozas,
Dont las milauta vits, africas amorozas,
Coma de bocas an popat son sanc diuzenc.

E com un rei tombant sus un camp de victoria,
Orgolhos et gauchos d'aber pels terradors,
Qu'als tempses avenencs lauzaran sa memoria,
Escampat aquel sanc asermaire d'ardors,
L'Astre ufanozament se colca dins sa gloria.

(*Lo Got Occitan.*)

PAUL MARYLLIS

(1867)

Paul Maryllis — de son vrai nom Paul Biers — est né à Villeneuve-sur-Lot le 12 mars 1867. Attaché au Muséum, il apparaît sous le double aspect d'un scientifique et d'un poète. De sa vie nous retiendrons qu'il fut secrétaire particulier du ministre Georges Leygues (mai 1894 à novembre 1895) et qu'il contribua à fonder « La Prune », société amicale des « Lot-et-Garonnais » de Paris. De son œuvre, en prose et en vers, nous citerons : *La Citerne de Magnac*, légende locale, Villeneuve-sur-Lot, imprim. Delbergé, 1894, in-8°; *Fleurs gasconnes*, poésies, Paris, Ollendorff, 1895, in-18; *Les Harmonies naturelles*, Paris, Rudeval, 1899, in-18; *Rives d'Olt*, poésies, Bordeaux, Durand, 1902, in-16; *Le Peceto blanco*, conte, Paris, extr. de *Li Souleiado*, livre d'or des Félibres de Paris, 1903, in-8°; *Les Médecins*, farce moliéresque en un acte, Paris, 1903, in-8°; *Le Vieux Buveur*, poésie, avec une eau-forte d'André Crochepierre, Paris, 1904, in-8°; *La Tour hantée*, légende gasconne, ill. de A. Calbet, Paris, J. Loubat, 1905, in-8°; *La Messe de saint Sécaire*, ill. de G. Barlangue, ibid., 1906, in-8°; *Nos Papillons, nos scarabées, nos insectes*, Paris, Laveur, 1907-1909, in-4°, etc. Le bagage poétique de M. Paul Maryllis, on vient de le voir dans la précédente énumération, est restreint, mais il témoigne d'un talent délicat, pénétré des choses de la terre et attaché à ses origines. Deux plaquettes, *Rives d'Olt* et *Fleurs gasconnes*, ont suffi à cet aimable rimeur pour évoquer les sites et les coutumes de son pays. Que n'a-t-il étendu jusqu'au domaine de la langue d'oc — qu'il parle et qu'il écrit à merveille — ses dons de pur lyrique! Il nous eût permis d'entendre alors un de ces poètes virgiliens que ses premiers vers nous avaient fait espérer et dont la race s'est éteinte en Agenais.

Bibliographie. — Beaurepaire-Froment, *P. Maryllis*, National, sept. 1900. — A. Grimaud, *La Race et le Terroir*, Cahors, 1903, in-8°. — *Anthologie de la Société des Poètes français*, etc., 1907.

CHANSON DE LA VIEILLE FILEUSE

D'APRÈS LE TABLEAU D'ANDRÉ CROCHEPIERRE

Tourne, fuseau.
Ma main est lente et mon œil ne voit guère,
Pourtant s'enroule le cordeau.
Je file le lin le plus beau,
Le plus solide en la matière.
Tourne, fuseau.

Tourne, fuseau.
Je m'étonnais, jadis, de la fileuse
Tout le jour seule à l'écheveau.
Moi, j'avais un fier jouvenceau
Qui me rendait la plus heureuse.
Tourne, fuseau.

Tourne, fuseau.
On me disait, au meilleur de mon âge,
La plus active du hameau.
Je donnais le branle au berceau
En vaquant aux soins du ménage.
Tourne, fuseau.

Tourne, fuseau.
Les tout petits, malins, me font la mine.
Ils sont comme un printemps nouveau.
Mais l'hiver les prendra tantôt;
Où seras-tu, lors, ma « ménine »?
Tourne, fuseau.

(*Fleurs gasconnes.*)

MICHEL CAMÉLAT

(1871)

Michel Camélat, épicier à Arrens-en-Bigorre, est né dans cette ville le 26 janvier 1871. Elu majoral du Félibrige en mai 1902, il a collaboré à *Reclams de Biarn e Gascougne* (Pau), au journal *Prouvençe*, d'Avignon, à *Mélusine* et à diverses publications régionales. Il a publié successivement : *Le Patois d'Arrens*, notes de phonétique, Paris, Picard, 1891, in-8°; *Armana patouès de la Bigorro*, 1re année, Tarbes, impr. de Lescamela, 1893, in-18; *El piu piu dera me laguto* (chansons), ibid., 1895, in-4°; *L'Elément étranger dans le patois d'Arrens*, Tarbes, Croharé, 1896, in-8°; *Beline*, poème gascon, Tarbes, impr. de Lescamela, 1899, in-8°.

Camélat est un délicieux poète du terroir. Il a donné toute sa mesure dans *Beline*, sorte de roman pastoral, en vers, où sont décrits, avec une délicatesse de touche et une pénétration psychologique surprenantes, les caractères et les mœurs de la Bigorre. *Beline*, c'est l'histoire de « la petite montagnole de la vallée d'Azun, sœur cadette de *Mireille*, la magnarelle des plaines de la Crau » ; c'est aussi l'exaltation d'un des plus beaux sites de nos provinces du Sud-Ouest, tout à la fois un fidèle récit didactique et un touchant poème d'amour. C'est en outre le premier essai lyrique de longue haleine tenté en Gascogne depuis Jasmin.

« Avant l'auteur de *Beline*, écrit M. Xavier de Cardaillac, la poésie romane du Sud-Ouest, à l'opposé de la poésie provençale, se confinait dans les petites pièces, dans les morceaux détachés. Avec une inspiration variée et un souffle soutenu, Camélat a conduit jusqu'au dernier vers le récit en trois chants des amours de ses bergers... Miquèu Camélat, à l'exemple du maître de Maillane, a vécu la vie des montagnards du pays des Gaves, et il a pu, en idéalisant ses souvenirs, écrire la plus naïve et la plus sincère des bucoliques. L'écrivain s'est mêlé à ses héros, tout enfant il parla leur idiome; depuis, pour mieux pénétrer leurs pensées, il s'est déshabitué de manier la langue française qu'il avait apprise au collège, et il s'est confiné exclu-

sivement dans l'usage de la langue romane qu'il balbutia dans son berceau. Tout en restant lettré, il est redevenu paysan... »

Camélat, ajouterons-nous avec le même commentateur, écrivit ses premières œuvres en patois de la vallée d'Azun, coloré et rude, mais particulier à ce petit pays. Pour être mieux compris de tous, il adopta ensuite le dialecte béarnais de la plaine de Pau, qui, avec ses finales adoucies, est aussi clair et plus gracieux que le roman gascon, et il réalisa un petit chef-d'œuvre d'harmonie et de grâce poétique. Du parler d'Azun il ne garda que les termes spéciaux à la vie des bergers de la montagne, tels des taches violentes de plein soleil dans un paysage d'aube ou de crépuscule.

Bibliographie. — Paul Mariéton, *En Aquitaine;* Revue Félibréenne, t. XI, 1895. — Edm. Lefevre, *Catalogue Félibréen,* etc. — A. Praviel et J.-R. de Brousse, *L'Anthologie du Félibrige,* Paris, Nouv. Libr. nation., 1909, in-18.

BELINE

FRAGMENT

Quand le vent du sud, ce loup qui dévore la neige, souffle chaud en avril, les oisillons se becquètent de caresses, des ouvriers laborieux s'occupent à vêtir la montagne et à fourrer l'arbuste. L'agneau boit au bord de l'étang, et le brouillard ne ramène pas le mauvais temps en rasant la terre; l'écho de moment en moment nous renvoie quelque sifflement, les amoureux sont d'accord, et les ruisseaux murmurent.

BELINE

Que lou loup de la neu bouharréyé, en abriu
Lous auserots que s'amigalhen,
De balens sartés que tribalhen
A besti la mountagne, à tapi l'arboulet;
Au can dou gourg que béu l'anésque,
La brume bache que nou pésque,
Lou reclam, d'ore en aute es rembie u siulet :
Lous amourous que nou's peléyen.
Lous arriulets que gourgouléyen.

Comme ils sont beaux, ces jours pluvieux du printemps de l'année! La terre égoutte sa meilleure sève, la fleur de la luzule des champs s'épanouit; dans le pré purifié, le regain à racines blanches vient doubler la longue tige de foin; brillants comme l'œil de la poule, les rayons du soleil à la Saint-Jean piquent d'aplomb; alors le bétail n'est pas dispendieux, avec une poignée de sel il se contente de ses pâturages. L'estivandier paresseux s'esquive quand il le peut sous les ormes; le berger-chef roule en boules le beurre jaune et ses petits fromages, et il en garnit ses étagères. Mes amis, est-ce que je ne dis pas la vérité? Non loin d'ici, il y a de beaux coteaux herbeux qui sont déjà dépouillés de neige lorsque chez nous les premiers jours de mai projettent encore leurs flocons dans notre vallée profonde.

Moi, j'ai parcouru ce pays-là en pèlerin : la *Lane mourine,* quel labour chaud et brun! Là, le froment dresse en mars ses tuyaux, et quand il n'est chez nous que gazon, il pousse là-bas ses grains laiteux.

Quins bets dies plouyius à la prime de l'an!
Lou sou bou chuc la tèrre ploure,
Dou cabidet s'ourbech l'esloure;
Au hé lounh, qu'assegounde l'ardalh tout cu-blanc.
Clare, coum l'oelh de la garie
Ta desberia la praderie
Sourelhade, à Sen-Yoan, que hisséyes d'aploum.
Labets, la bèsti chic que goaste,
Dap sau souléte que s'arpaste.
L'estibayre s'arbéye se pot debat l'oum;
Lou mayourau que boute en boles
Lou boudé yauné, é de cusoles
Que garnech la casére. E mentéchi caddets?
Enla d'aci que n'y-a de bères
Et de peludes arribères,
Qui, terrégnes ne soun quoan de May lous cadets,
Flistasseyan la bat prégoune,
Nous arrounsén de neu ardoune.

You la lane mourine ey batude, roumiu,
Quine laurade caute è nére
Oun lou hourmen en mars canére!
Quoan tasquéye per nouste éne lèyt qu'ey aquiu,

Les pâturages s'y garnissent de bonne heure, la plupart des arbres fruitiers y mûrissent en juin. L'Adour farouche, qui aboya à travers les précipices, apaise sa folie, la main de l'homme le conduit, et pour qu'il marche à travers les prés, on fait des saignées à ses bords. L'herbe longue et grasse est fécondée et s'agite au delà des haies. C'est par là qu'on achète nos veaux de lait; à peine dégrossis dans la montagne, en quelques mois leurs qualités s'y affinent. C'est là que les chevaux aux pieds de cerf et au souffle de tempête empruntent au sol herbeux le nerf et l'agilité. Sur ces coteaux le sarment file et tisse ses pampres : il grandit le long des pieux où ses rameaux sont attachés. Nous parlons des travaux des champs; pour que la vigne prospère et que sa grappe se dore, il faut la biner et la labourer avec trois paires de ces bœufs dont l'échine nous rase le menton. Le cou tendu, cherches-tu des épingles, ami vigneron, quand tu déchausses deux pans de terre à chaque coup de bêche? Retourne ton

---

Aquiu, la tasque qu'ey douribe,
La maye rute en yulh qu'arribe.
De l'Adou qui per pénes heroutyé layré
Que s'amatigue la houlie,
La ma de l'omi l'escoulie;
Ta que régué pous prats qu'eu sannèn lou gleré.
Grasse è lounguéte l'èrbe saute
Dera las sègues en susmaute.
Qu'an croumpat per aquiu lou neuris dou bacum
Drin escapiat dens la mountagne;
En chic de mes, de ley que goagne
Qu'ey aquiu que gahèn lous chibaus au pescum
La lestetat è lou bou nèrbi,
Palmou de hayle è pè de cèrbi.
Lou chermen sus las costes qui hiéle è que tech,
E pous pachets s'entourseligue,
Tout en lous hèn la came-ligue.
Que parlam de tribalh, mes la bigne nou crech
E lous gaspilhs nou lou se dauren,
Se nou la caussen ne la lauren
Dap tres pas doun l'esquiau rasaré lou mentou,
Lou cot tenut, sérques esplingues,
Amic bregné, quoan desarringues
Per lou méndré dus pams de terré? Lou coustou

coteau, de croix en pile, et à l'automne le moût coulera dans le pressoir. »

(Adaptation française
de M. Xavier de Cardailhac.)

De crouts-en-pilles que s'aréye,
Ta qu'à l'Abor lou yus chourréye.

PHILADELPHE DE GERDES

(1871)

Celle qu'on pourrait dénommer justement la Muse pyrénéenne, Mme Claude Réquier, — naguère Mlle Duclos, — est née à Gerdes, en Bigorre, le 28 mars 1871. Elle a collaboré à diverses feuilles félibréennes et s'est fait connaître en donnant successivement, sous le pseudonyme de « Philadelphe », quatre recueils de vers gascons : *Posos perdudos, Soubenis, Impressious* (Moments perdus, souvenirs, impressions), Avignon, J. Roumanille, 1892, in-12; *Brumos d'autouno* (Brumes d'automne), ibid., chez le même éditeur, 1894, in-12 ; *Cantos d'azur* (Chansons d'azur), ibid., 1897, in-12; *Cantos d'eisil* (Chansons d'exil), sans indication de lieu et sans nom d'éditeur (Mâcon, impr. Protat fr.), 1902, petit in-18.

La poésie de Philadelphe de Gerdes, d'une grâce presque inimitable et d'un lyrisme ardent, est la plus pure, la plus souriante expression des vertus d'une race attachée au terroir. Aussi ce n'est point par complaisance qu'un critique a dit : « Philadelphe est une femme... une enfant des montagnes de la Bigorre, une Sapho instinctive et rustique, ignorante des trésors de poésie et de sentiment que lui répartit la bonne fée de son berceau. Elle vit, inconsciente fleur des champs, au seuil de cette délicieuse vallée de Campan, la Tempé des Pyrénées. Comme la gentiane des sommets ouvre ses corolles aux purs effluves de la vie, son enfance et sa jeunesse se sont épanouies dans la solitude, loin de l'atmosphère troublante des cités, loin de nos passions, de nos haines, de nos angoisses, tout près du ciel, dans cet azur enivrant où se modulent les accords de l'universelle Harmonie... Ses vers sont l'écho des mélodies champêtres au sein desquelles elle a grandi. On y entend mugir le torrent, chanter la cascade, bruire le ruisseau qui serpente dans les verts pâturages où s'épandent les troupeaux, où se repose, sous le tremble et l'yeuse, la génisse à l'œil doux et rêveur... Philadelphe possède le sentiment profond de la communion des êtres et des choses ; elle peint comme l'oiseau chante, mue par un divin instinct[1]... »

1. Jean-Paul Clarens, Préface aux *Posos Perdudos*, 1892.

Qu'ajouter à ces lignes émues? Pour exprimer la « Sapho bigourdane », rien ne vaut les accents qu'elle-même exhale de sa lyre enguirlandée de pampres, de violettes et de roses...

Philadelphe de Gerdes va faire paraître un nouveau recueil de poèmes : *Cantos de Dol* (Chants de Deuil).

BIBLIOGRAPHIE. — J.-P. Clarens, Préface aux *Posos perdudos*, etc. — E. Portal, *Letteratura provençale*, I, Moderni trovatori. Milano, Ulr. Hoepli, 1907, in-12. — A. Praviel et R. de Brousse, *L'Anthologie du félibrige*, etc., 1909, in-18. — E. Gaubert et J. Véran, *Anthologie de l'amour provençal*, Paris, Mercure de France, 1909, in-18.

LA VEILLÉE

Oh! les veillées de chez nous — Devant la large cheminée — Où flambait la bruyère!

Oh! la marmite des châtaignes — Pendue à la grande crémaillère — Toute fleurie de fils d'araignées!

Oh! la torche grésillant — Qu'on mouchait avec les doigts — Et qui répandait si bonne odeur!

Et ma mère, dans la pénombre, — Filant sa quenouillée de lin... — Oh! comme tout cela me souvient!

Et mon père chantant près d'elle — La douce chanson du fuseau — Qui fut la première que j'appris.

File, file, — Joli fuseau, — Roule, roule — Lestement.

LA BELHADO

FRAGMENT DE « CANTOS D'EISIL »

Oh! ras belhados de nousto
Dabant ed làrie mantèt
Ount eslamabo ra brousto!

Oh! d metau de ras castagnos
Penud en ed cremalh grau
Tout hloucat de hius d'aragnos!

Oh! ra halho escherbitanto
Qu'on moucabo dab eds dits
E qu'audou bouno abè tanto!

E mia mai eno meyo-oumbro
Espelant sué croui de li...
Oh! quin tout aco-m remoumbro

E mié pai, cantant près d'Ero
Ra douço canto ded hus
Qu'aprenoui ra tout permero :

Hielo, hielo,
Beroi hus,
Pelo, pelo
Coumo dus.

— Il faut quatre fuselées — Pour avoir un écheveau ; — D'écheveaux il en faut vingt — Pour faire un drap de lit. — File, file, — Joli fuseau, — Roule, roule — Lestement.

Tourne, tourne, — Fuseau fin, — Tire, tire — Sur le lin. — Tourne, tourne vite, — Et Dieu nous assiste ! — Nous ferons du bon fil, — Avec la grâce de Dieu ! — Tourne, tourne, — Fuseau fin, — Tire, tire — Sur le lin !

Vole, vole, — Petit fuseau. — Coule, coule, — Joli fil. — La fillette grandit, — Le garçon devient fort. — Je serai tôt grand'mère : — Filons le trousseau ! — Vole, vole, — Petit fuseau. — Coule, coule, — Joli fil !

Filez, filez, — Quenouille et fuseau ; — Tirez, tirez, — Petits doigts roses. — La veillée est longue ; — Filons, filons donc, — Et puissions-nous l'an prochain — Être aussi nombreux au foyer ! — Filez, filez, — Quenouille et fuseau ; — Tirez, tirez, — Petits doigts roses !

(*Chansons d'exil.*)

Husats en cau couate
Ent' asso rebate,
En cau bint d'assò
Enta hè liusò.
Hielo, hielo
Beroi hus,
Pelo, pelo
Coumo dus !
Biro, biro,
Huset fi,
Stiro, stiro
Sus ed li.
Biro, biro biste,
E Diuze enz-assiste !
Heram de bou hiu,
Pra gràcio de Diu !
Biro, biro,
Huset fi,
Stiro, stiro
Sus ed li !
Bolo, bolo,
Huset choi ;
Colo, colo,
Hiu beroi.
Ra drotle es hè grano,
Ed drotle es hè bèt.
Serèi lèu mai-grano :
Hielem ed troussèt !
Bolo, bolo,
Huset choi ;
Colo, colo,
Hiu beroi !
Hielo, hielo,
Hus e croui ;
Pelo, pelo,
Dito roui.
Ra belhado ei lounco ;
Hielem, hielem dounco.
E pouscam iaute an
Este à caso autant !
Hielo, hielo,
Hus e croui ;
Pelo, pelo,
Dito roui !

EMMANUEL DELBOUSQUET

(1874-1909)

Ce vigoureux évocateur du sol est né le 27 avril 1874, à Sos (arrondissement de Nérac), en Albret, aux confins des grandes landes de Gascogne. « Mon père, nous écrivait-il en juin 1907, est issu d'une vieille famille du bas Quercy, les Fénelous, dont une branche fut, en 1848, appelée de Fénelous du Bosquet (en dialecte quercinois *del Bousquet*, du nom de sa propriété). Mon grand'père paternel garda ce nom seul, après l'avoir longtemps accolé à celui de Fénelous. Ma mère est de souche mi-paysanne, mi-bourgeoise du pays d'Albret. Ses parents, anciens maîtres de forge ou meuniers, possédaient d'importantes propriétés dans les Landes. Enfant, la région du « Terro-Hort » (le terrain dur) ne m'attira jamais. Face à la colline de Sos, le *Pays du sable* couvert d'immenses *pignadas* (forêts de pins) et de *surrèdes* (forêts de chênes-lièges), s'étend comme une mer bleuâtre jusqu'aux plateaux des landes rases. Dès que je pus tenir en selle sur un vieux poney, je partis à la découverte de cette contrée unique dont la contemplation passionnée forma mon âme. Au cours des déplacements de mon père, alors fonctionnaire en Agenais, en Quercy et dans le haut Languedoc, j'ai ressenti une âpre souffrance à m'éloigner du pays landais. Adolescent, au petit séminaire de Toulouse, je fus en proie à des crises de nostalgie telles que je passais des heures hypnotisé devant une carte de géographie où j'avais dessiné les limites naturelles de ma région... Le seul mot « lande » m'émouvait jusqu'aux larmes. J'étais frêle à l'extrême. Ma sensibilité maladive, quand l'obsession du sol natal devenait intense, me valut deux ou trois crises de fièvre cérébrale. Plus tard, cependant, je revins à Toulouse sans regrets et j'y contractai des relations d'amitié qui durent encore, avec des poètes comme Marc Lafargue, les frères Maurice et André Magre, Jean Viollis, Joseph Bosc. Je fondai successivement avec eux les *Essais de jeunes* (1891), *L'Effort* (1896-1902), le *Midi fédéral* et la *Revue Provinciale*. L'un des premiers, sans avoir lu Mistral, Fourès et les Félibres, j'avais eu conscience d'une renaissance méridionale. Par la suite, dès mon mariage à Toulouse, en 1895, je revins en Albret pour n'en

plus guère sortir et pour y retrouver, grâce au repos, à la pureté de l'atmosphère, aux longues randonnées dans la lande la paix morale et la santé. J'y mène la vie de propriétaire campagnard, m'occupant de mes métairies, élevant du bétail et des chevaux, plantant des bois de pins. Travail et solitude me tiennent lieu de devise. Je parle avec amour mon vieux dialecte gascon, cette langue robuste et pure que Montaigne et du Bartas admiraient. Je jouis le plus possible de la terre, selon les traditions des miens. J'ai pris conscience de moi-même. »

Emmanuel Delbousquet a publié une plaquette de vers : *En les landes* (Toulouse, 1892, in-12), puis quatre romans de mœurs landaises : *Le Mazareilh* (Paris, Ollendorff, 1902, in-18), *Margot* (Toulouse, Soc. provinciale d'édition, 1903, in-18), *L'Ecarteur* (Paris, Ollendorff, 1904, in-18), *Miguette de Cante-Cigale* (Paris, Nouvelle Libr. Nationale, 1908, in-18). On lui doit en outre un recueil de poèmes, *Le Chant de la Race, 1893-1907* (Paris. Messein, 1908, in-18), où s'inscrit magnifiquement, c'est le mot, son amour de la petite patrie.

Emmanuel Delbousquet a collaboré au *Télégramme* (Toulouse), à *L'Almanach du Midi*, à *L'Ermitage*, au *Pays de France*, à la *Revue Périgourdine*, à *L'Ame latine*, à la *Revue Forezienne*, à la *Revue de Paris*, à *L'Occident*, à *La France du Sud-Ouest*, etc. Il est mort le 20 mai 1909, au lieu même de sa naissance, laissant le souvenir d'un artiste noblement inspiré et d'un homme de cœur.

Bibliographie. — A. Grimaud, *La Race et le Terroir*, Cahors, 1903, in-8°. — L. Le Cardonnel et Ch. Vellay, *La Littérature contemporaine*, Paris, Mercure de France, 1905, in-18. — G. Casella et E. Gaubert, *La Nouvelle Littérature*, Paris, Sansot, 1906, in-18. — R. Davray et H. Rigal, *Anth. des poètes du Midi*, Paris, Ollendorff, 1908, in-18. — *L'Ame latine* (Toulouse), juill. 1909.

A LA CITÉ NATALE

Devant les grands plateaux de bruyère et de brande
Et les forêts de pins éternellement verts,
Sur ton rocher abrupt tu domines la Lande,
Et telle que jadis tu dominais la Mer !

O cité ! toi qui fus la Porte Occidentale
Ouverte aux bords de l'Océan, aux temps anciens
Où les galères des rameurs faisaient escale,
Dans ce golfe, parmi les vaisseaux phéniciens ;

De ton enceinte s'en allaient les caravanes
De marchands qu'escortaient tes rudes cavaliers
Vers l'autre mer, à l'orient de la savane,
Pour atteindre en sept jours un port hospitalier[1].

Laissant au nord le fleuve et ses rives peu sûres,
Par les plateaux qui recélaient le cuivre et l'or,
Liant la côte ibère au rivage ligure,
Ils suivaient le chemin que nous suivons encor.

Un jour vint où la mer ne heurta plus tes grèves.
Tu demeuras mille ans debout sur ton ilot,
Regardant s'élargir autour de toi, sans trêve,
La blanche aridité des sables et des flots.

Toi que César nomma la Clef de l'Aquitaine
(O cité dont les eaux ne battent plus les murs),
J'évoquerai ta gloire aux époques lointaines,
Pour que ton souvenir renaisse ardent et pur.

Car, maintenant, déchu à jamais de ta gloire,
Antique Sos qui ne sais plus te souvenir!
Ton nom s'est effacé des pages de l'histoire.
La cendre de l'oubli a bien pu le ternir...

Tes fils ont méprisé la langue de leurs pères,
Et nul ne se souvient d'héroïques aïeux,
Mais dans mon cœur revit, en face de la terre,
Le double culte de sa race et de ses dieux!...

Et je dirai cette conquête sarrasine
Qui mit dans notre chair la flamme et la beauté,
Et le triomphe en nous de la raison latine
Qui remplit notre front d'éternelle clarté.

L'ÉCARTEUR

I

L'ÉCART

Coiffé d'un béret rouge et chaussé de sandales,
En veste courte de velours incarnadin,
Il s'accoude au toril ou salue aux gradins
Quelque éventail dont joue une main fine et pâle.

1. Narbonne.

Un regard. D'un saut souple il a cambré ses reins
Au milieu de l'arène où sa voix gutturale
Fait foncer, par bonds fous, sur le sable en rafale,
La vache agile aux flancs couleur de fauve airain.

Frappant du pied, les bras levés dans le soleil
Brûlant le sable noir et les gradins vermeils,
Il attend que le front l'effleure. Un cri éclate

Et se prolonge, triomphal, dans l'air du soir,
Car la corne a troué la ceinture écarlate
Et taché de sang vif le blanc vol du mouchoir!

II

LE SAUT

Qu'il aille droit vers elle, ou, campé, qu'il s'arrête, —
Les pieds joints et liés par le nœud du mouchoir,
Pour la franchir d'un bond léger, — la fauve bête
Le guette d'un œil fourbe et feint de point ne voir.

Mais, au cri rauque et dur, elle a, baissant la tête,
De son sabot fourchu creusant le sable noir,
Fait tressaillir le peuple et l'arène muette,
En beuglant longuement au ciel pourpre du soir.

Puis, d'un élan farouche, elle fonce... Il rassemble
Son torse, et, d'un seul coup de jarrets, bondissant
Dans le poudroiement d'or qu'ils soulèvent ensemble,

Saute... — et sous ses pieds joints la bête passe encore,
Tandis qu'immense, vers l'azur éblouissant,
Monte, roule et se perd une clameur sonore.

LE CRÉPUSCULE

Le crépuscule. L'odeur fraîche de cette eau.
Le soleil qui bleuit la pente du coteau.
Le chaud silence et la volupté que l'on goûte
A puiser dans ses doigts l'eau pure du bassin ·
C'est le seul bruit léger qu'en mon âme j'écoute,
Tant le soleil tarit le rêve qui s'égoutte,
Comme l'eau de la source au creux tiède des mains.

Dans la pinède en feu, sur la blancheur des sables,
Où crépitent sans fin leurs cris intarissables,
Ivres du lourd soleil et du miel de l'été,
Depuis l'aurore, les cigales ont chanté...
L'odeur des foins coupés, des chênes, des résines,
Dans le vent embaumé de la lande voisine,
Sur les coteaux pierreux et les dunes qui brûlent,
S'exhale enfin dans la flamme du crépuscule.

En face du vallon sauvage où les rochers
Sont pleins de chênes creux et d'antiques ruchers, —
Au bord des vignes où butinent les abeilles
Sur les raisins dorés et les figues vermeilles, —
Immobiles, dressant au ciel torride et bleu
Leurs grands rameaux d'or vert et de bronze écailleux,
Des pins, au bout du roc où leur tronc nu se plante,
Hors du sable stérile aux bruyères sanglantes,
Parmi les lièges argentés aux troncs vermeils,
Gardent à chaque entaille un éclat de soleil,
Tandis que le soir tombe au fond des landes rases,
Par delà les bois noirs que le ciel rouge embrase,
Et, comme notre rêve, en l'ombre chaude encor,
La résine à leur flanc s'écoule en gouttes d'or.

(*Le Chant de la Race.*)

Vallée de la Gueyze.

PAUL FROMENT

(1875-1897)

Ce fut une destinée brièvement tragique que celle de ce « grillon du Quercy », dont l'âme avait éprouvé prématurément les mille vibrations de la terre et qui cadençait ses stances au pas rythmique de ses bœufs. Il était né, ainsi que tous les siens, sur le sol âpre et dur des côtes du Lot, au confin méridional du Causse, à la Muraque, commune de Floressac, canton de Puy-l'Evêque, le 17 janvier 1875. D'une pauvre famille paysanne, il avait quitté l'école primaire pour se louer, comme valet de ferme, près de Villeneuve-sur-Lot (Lot-et-Garonne). Il charmait les instants de son dur labeur en composant des vers imprégnés d'un parfum de terroir et illuminés par un rêve juvénile. Il a raconté comment l'inspiration lui venait en labourant. « Au bout de chaque sillon, disait-il, la strophe s'envole (*fraguolo*) ; à la fin du *journal* (de labour), je tiens mon poème. » L'amour, ou plutôt le pressentiment de l'amour, se mêlait à ses rimes lorsqu'il donnait à une feuille locale, *Lou Calel*, les prémices de sa muse adolescente. La conscription le prit alors qu'il venait de recevoir aux Jeux Floraux une marguerite d'argent pour son manuscrit *Flons de primo* (Fleurs de printemps). Il n'avait publié jusqu'alors qu'une mince plaquette, *A trabès Régos, rimos d'un pition paysan* (A travers les Sillons, rimes d'un petit paysan), Villeneuve-sur-Lot, imprim. Delbergé, 1895, in-8°, tout son avoir poétique. Il partit pour Lyon et fut incorporé, le 16 novembre 1897, au 121e régiment de ligne. Le 15 juin de l'année suivante on retrouvait sous une passerelle, près du grand pont Morand, son ceinturon et son fourreau d'épée-baïonnette. Le lendemain, des pêcheurs arrêtaient à Vienne (Isère) le corps du malheureux soldat filant vers la mer. Crime ou mort volontaire? On a épilogué longuement sur cette fin mystérieuse. Aujourd'hui on peut le dire, — c'est du moins l'opinion des mieux renseignés, — Paul Froment, isolé et pauvre, angoissé par la médiocrité du sort, inquiet de l'avenir, se suicida. Ses amis Francis Maratuech, Victor Delbergé, d'autres encore, ramenèrent son corps au pays natal, et quelques années après firent édifier à l'infortuné poète un modeste monument à Penne (26 juillet 1903).

Quelqu'un l'a écrit[1], « rien n'est touchant et tout ensemble douloureusement fier comme cette brève existence... Enfant du rêve et du devoir que la splendeur de la chimère ne détourna pas de sa tâche, et qui puisait sa beauté dans son labeur même, la main sur la charrue, les yeux pénétrés de la grâce des choses, il avait, dans notre monde grisé d'orgueil et de civilisation, l'âme d'un laboureur antique. Un nouveau recueil publié avant sa mort, *Flous de primo* (Fleurs de printemps) (Villeneuve-sur-Lot, impr. E. Chabrié, 1897, in-8°), était venu s'ajouter au livre de la première heure. Mince bagage, qui suffit à imposer son nom dans nos mémoires. Quelle moisson abondante vaudra jamais ce mince bouquet de fleurs des champs !... »

« La précision et l'originalité de l'image, l'imprévu du rapprochement, tels sont — observait naguère le regretté Francis Maratuech — les charmes principaux de ce talent alerte et primesautier. Froment fut un tendre, qui rougissait de paraître sentimental; tout en finesse et en nuances, sans mièvrerie ni brutalité. Avec cela, franchement moderne, parce qu'il avait l'ironie du moment : incisive et profonde, mais point corrosive, l'ironie innée et narquoise du paysan qui ne s'étonne pas, parce que de longs siècles de résignation et d'expériences, toujours les mêmes, lui ont appris que les saisons et les hommes ne s'améliorent guère sous leur apparente instabilité. »

Bibliographie. — Aristide Salères, *Paul Froument, notice biogr.*, Villeneuve-sur-Lot, impr. Delbergé, 1903, in-8°. — Ernest Lafont, *Paul Froument*, Réveil du Lot-et-Garonne. 25 juin 1903. — Francis Maratuech, *Préface* à *Flous de primo*, 1897. — A. Praviel et J.-R. de Brousse, *L'Anthologie du Félibrige*, etc., 1909.

AUX CURIEUX

Si quelqu'un demande qui je suis, — De quel droit ma plume rimaille, — Vous saurez que c'est Dieu qui m'a fait, — Mais qu'il ne m'a baillé ni sou ni maille!

AS CURIOUS

Se caùqu'un demando cal sei,
Per quin dret ma plumo rimalho,
Saùrès qu'aco Diù que m'a fei,
Mais que m'a bailhat so ni malho!

1. Henry Lapauze.

Et petit valet qui travaille, — Depuis l'aube jusqu'à la nuit, — Si je n'ai pas du foin, je mange de la paille, — Mais je me contente de ce que j'ai.

Sur le chemin du berceau à la tombe — Il y a vingt ans bientôt que de colline en combe, — Avec les sabots, je marche en guenille.

D'argent n'ai point, et d'esprit guère, — Et je mourrai, comme mon père, — Paysan du chef aux talons!

LA LESSIVE

Elles se sont levées de bon matin, — Les lavandières, et, pour partir, — Vite, sans trop se peigner, — Chacune au galop s'est coiffée, — A grands pas le petit troupeau — S'achemine vers le ruisseau : — Les corbeilles sur le tombereau, — Les bœufs vont traînant la lessive.

Sur la charrette est leur repas, — En courant elles mangent une croûte.

E, pitchou bailet que trabalho
Dumpei l'albo dinco à la nei,
S'ei pas de fe, minji de palho,
Mès me countenti de ço qu'ei.

Sul cami del brès à la toumbo
Y a bint ans leù, de pèt en coùmbo,
Amb lous esclots, marchi pelhous;

D'artgen n'ei piel, ni d'esprit gaire,
E mourirei, coumo mon paire,
Païsan del cap dinco as talous!

LA BUGADO

Se soun lebados pla mati,
Las labairos, e, per parti,
Biste, sans se trop escouti,
Caduno al galop s'es coufado;
D'un grand pas lou pitiou troupel
Camino cat al ribatel;
Din de descos, sul toumbarel,
Lous beus ban traina la bugado.

Sus la carreto an lour banquet,
En courren miutjon un croustet.

— Aussi pauvres d'esprit que peu frileuses, — Elles se retroussent sans honte, — Puis, suffoquant de chaleur, — Elles laissent brassières, jupons, — Afin de travailler mieux — Et d'aller plus vite en besogne...

Elles ne ferment pas la bouche... jamais! — Toutes elles disent ce qui leur plaît, — L'une beaucoup, l'autre encore plus... — De chacun elles tirent l'horoscope, — Elles salissent trois fois plus de gens — Qu'elles ne lavent d'habillements : — Elles égratignent tout, plus ou moins, — Mais leur conscience est toujours propre!

Cependant, sur les prés, alentour, — La moins bavarde étend toujours — Le linge, et quand tinte midi — Il est bien temps de boire un peu. — Il y a des oignons cuits au four, — Du pain, du vin, du saucisson. — Sans cesser son vain bavardage — Aussitôt la troupe déjeune.

Ensuite, elles se remettent à la besogne. — Criant fort, chantant haut,

---

Tan pauros d'esprit que de fret,
Soun retroussados sans bergougno,
Pei, debouridos de calou
Quiton brassièros, coutilhou,
Pertan de trabalha millou
Et d'ana pus biste en besougno...

Barron pas la bouco... jamai!
Toutos dison ço que lour plai,
Uno bien, l'autre enquèro mai...
Sus cadun tiron de l'escopo,
Salisson tres cots mai de gens
Que nou labon d'habillomens;
Zou graupignon tout, mai ou mens,
Mais lour counscienço es toujour propo!

Saquela, pel prat, à l'entour
La men babardo esten toutjour
Lou lintge, e quan sonno metjour
Es ten de beure uno brigalho,
Y a d'agnous un four empenat
De pa, de bi, de cerbelat,
Sans quitta de fa soun sabat
Alabets la troupo brespalho.

Apei, se tornon mettre en trin,
A crida fort, à canta prin,

— Elles pouffent de rire et mènent grand tapage. — Cependant le soleil descend, — Avant qu'il se couche elles ont fini. — Qui saurait alors combien de fois elles ont menti? — Qui croirait tout le mal qu'elles ont dit — Sur un tel et sur une telle?

Et quand le linge est rassemblé, — Dans les grandes corbeilles quand il est remis, — Et que sur la charrette il est chargé, — Le bouvier, qu'elles appellent, vient le chercher; — Elles s'en vont en devisant — De ce qu'elles aperçoivent en chemin, — Soit des trèfles chétifs de Jean, — Soit des gros potirons de Pierre...

Enfin, le soir, c'est grand festin. — Dans les casseroles ronflantes — Cuisent poulet ou lapin; — Et la marmite à la crémaillère est pendue; — Chacune tout autour d'un grand feu — Se prélasse comme un préfet! — Elles font bombance, repas complet, — Et puis les crèpes pour la veillée[1].

(*A travers les Sillons.*)

S'esclafan, menon un fol trin :
Entr'estan lou soulel dabalo.
Aban que se coutche an fenit.
Cal saurio tout cot qu'an mentit?
Cal crerio tout lou mal qu'an dit
Sus un tal e sus uno talo?

Lou lintje un cot arremousat,
Dins las grandos descos tournat,
Et sus la carreto cargat,
L'home, qu'an cridat, ben lou querre;
S'en tornon en bargaletjan
De çio que besoun en marchan,
Sus la piètro trèflo del Jan
Ou las brabos coutsos del Pierre...

Enfin, lou sero, grand festin;
Dins las casserolos, brutzin,
Se cosoun poulet ou lapin,
E l'oulo al carmal es penjado;
Caduno a l'entour d'un grand fet
Se palaiso coumo un prefet!
Fan ripalho, soupa coumplet
E las crespos à la belhado.

(*A trabès Régos.*)

1. Traduction de Paul Maryllis.

ROGER FRENE

(1878)

Issu d'une famille de fonctionnaires, M. Roger Frène est né le 18 janvier 1878, à Rodez. Il a vécu jusqu'à ce jour à peu près exclusivement dans son pays natal, collaborant à des revues locales et donnant ses soins à une publication décentralisatrice, *La Revue provinciale,* dont il fut, depuis 1900, le secrétaire de la rédaction. Son bagage est léger, mais plein de promesses. En 1904, il a publié un volume de poèmes où chante l'âme rustique : *Paysages de l'âme et de la terre* (Toulouse, Société provinciale d'édition, in-18), et il vient de donner un nouveau recueil qui le rattache étroitement aux disciples de l'école symboliste : *Les Sèves originaires, suivies de Nocturnes* (Paris, Perrin, 1908, in-18). On lui doit en outre deux actes en vers, écrits en collaboration avec Henry Bourjade, *La Cathédrale* (Rodez, Carrère, 1907, in-12), et représentés au théâtre de la Nature de Rodez, le 11 août 1907. M. Roger Frène, dont l'œuvre témoigne d'une consciente évolution, est un bucolique doublé d'un visionnaire. Les airs qu'il tire de ses pipeaux n'évoquent pas seulement l'horizon étroit de la petite patrie, mais célèbrent le domaine illimité du rêve.

Bibliographie. — Michel Puy, *Roger Frène,* La Revue Provinciale (Toulouse), oct. 1904. — Francis Carco, *Roger Frène,* Le Feu (Marseille), 1er août 1908.

LES PLAINES DE LA PIERRE

Semés de chênes courts, les causses,
Vastes espaces de soleil,
Grincent sous les rayons féroces
Ou bruissent aux champs de méteil.

Les pierres toutes vocifèrent :
Les grillons s'exaltent partout

A crisser au chaud de la terre
Comme une grande scie qui tourne.

Au pur de l'espace tendues,
Les hautes harpes des rayons
Jusqu'aux poussières bleues des nues
S'émeuvent du cri des grillons.

Le feu baigne les jaunes plaines,
Fait crépiter le blé mûri
Et luire les toits noirs des fermes
Comme de lointains incendies.

Pendant que là-bas se dessine,
En larges contours reposés
Cernant la fournaise, la ligne
De l'horizon frais et boisé.

Paix des labours aux causses larges !
A peine s'éteint l'horizon
Par delà les barrières d'arbres
Cuivreuses au soleil qui fond.

Dans le calme du soir austère,
Unanime voix des sillons,
Résonne au ventre de la terre
Le chant dispersé des grillons.

Les feuillages maigres frémissent
Sur la haie où pleure un hibou ;
Peu à peu les ombres se glissent
Parmi les pierres du sol roux.

Les chars détruisent du silence
Et roulent aux chemins rugueux,
Cahotés avec somnolence
Par la lenteur lasse des bœufs.

Un voyageur va vers la combe,
Sans songer, tout passivement.
Au milieu de la nuit qui tombe,
Il s'arrête à voir un moment,

Grêles parmi des cheminées,
Sur la nudité de l'azur,

Voler des ombres de fumées
En traits diaphanes et purs,

Ou les fermes, dont les lumières
Piquent la nuit venue au loin,
Aux sons de cloches en prières
Disparaître vers le couchant.

(*Paysages de l'âme et de la terre.*

ÉMILE DESPAX

(1881)

Petit-fils du médecin Jean Hameau, « qui écrivit un *Traité du Virus* et fut le précurseur de Pasteur », M. Emile Despax est né le 14 septembre 1881, à Dax (Landes). Son père, magistrat colonial, l'emmena très jeune aux îles Comores et à la Réunion. Rentré en France, il fit ses études au lycée de Bordeaux, puis au lycée Henri IV, à Paris. Il était encore lycéen qu'il collaborait au *Mercure de France*, à *La Plume*, à *L'Ermitage*, à *La Renaissance latine*, et réunissait ses premiers vers en une élégante plaquette intitulée : *Au Seuil de la Lande* (Paris, édit. du Mercure de France, 1902, in-8°). Peu après il donnait ce recueil. *La Maison des Glycines* (ibid., 1905, in-18), qui le classait au premier rang des poètes nouveaux et lui valait en 1906 le prix Archon-Despérouses. M. Emile Despax, qui a été successivement secrétaire d'un sénateur des Landes et chef du secrétariat particulier du ministre des colonies (1906-1908), est actuellement attaché au cabinet du gouverneur de l'Indo-Chine.

Poète sincère, au talent doublement caractérisé par la douceur et l'harmonie, M. Emile Despax est un élégiaque d'esprit traditionnel et de goût classique; en un mot, un tendre très épris de nos anciens poètes, mais sensible aux manifestations lyriques des derniers venus. Sapho, Virgile, Léonard, Lamartine, Desbordes-Valmore, l'ont tour à tour ému, mais il n'est point resté indifférent à l'art de Baudelaire, de Verlaine, et de Henri de Régnier. Il doit au romantisme un certain penchant à la rotmance, et au symbolisme le goût des choses fragiles. Son art délicat est plein de nuances, d'impressions où persiste le souvenir du pays natal. Méridional d'un Midi gris et humide, a dit avec justesse je ne sais quel critique, il allie à une grande habileté du vers une rare pénétration psychologique et d'heureux dons de couleurs et d'images.

Bibliographie. — Ad. van Bever et P. Léautaud, *Poètes d'aujourd'hui*, nouv. édit., I, 1908. — Raoul Davray et Henry Rigal, *Anthologie des poètes du Midi*, Paris, Ollendorff, 1908, in-18.

LE RETOUR AUX GLYCINES

Plein de remous, l'Adour allait dans le soir triste.
La cloche du collège a monté dans le soir
Et gravi le coteau pesant des Lazaristes.
Le Boudigau faisait dans le vent un bruit noir.
L'heure où notre âme souffre et pleure est éternelle.
Il a pourtant suffi du passage d'une aile
(Chauve-souris qui va, heurtant la nuit d'été),
De cette cloche au fond de cette obscurité
Et des sifflets enfuis qui, par instants, s'élancent
Des trains fous emportés à travers le silence,
Pour que, se réveillant soudain, mon cœur flottant
Comprît qu'il n'étreignait qu'un atome du temps,
Qu'une heure de douleur n'est rien, dans la durée
Des mondes bleus épris d'une course azurée;
Qu'il valait mieux quitter pour un jour, simplement,
Cet orgueil de poète et ces douleurs d'amant
Dont tour à tour mon cœur s'illumine et se voile,
Pour rêver, ébloui d'immortelles clartés,
Et, loin des bois troués de pas humains, compter
Les pas de Dieu marqués dans le ciel des étoiles.

Le silence se fit plus profond. Et je fus
Tout à coup, de nouveau, par les halliers confus,
Pareil au bois tout plein d'hésitations noires.
Alors, ô mon ami, j'ai béni ta mémoire.
L'eau près de moi brillait, et j'ai revu le puits
Dans la cour, près du puits les portes des trois granges,
La maison, le bureau qu'embaumaient des oranges,
Et le jardin de sable entre des rangs de buis.
Et je m'en suis allé vers l'ombre du village.
On devinait parfois des toits sous le feuillage.
Tous les chiens aboyaient au passage. J'allais.
J'ai passé la prairie aux osiers violets,
J'ai vu, sur le chemin, l'ombre du presbytère
Humblement s'allonger à mes pieds, sur la terre,
Et j'ai marché sur elle et je m'en suis venu.

Maintenant, je suis là. J'ai posé mon front nu
Sur la pierre. Le vent dans mes cheveux ondule.

Rien ne vit plus dans la maison. On n'entend pas
Le moindre bruit. Pas même un chien. Pas même un pas
De servante ou le balancier d'une pendule.
Dors-tu sans un remords dans ta nuit, au tombeau?
Mon ami, qu'as-tu fait? Ta maison était belle.
O souvenir! Il est cruel qu'on se rappelle.
En septembre, le soir, quand le ciel était beau,
Les étoiles pointaient aux grappes de la treille.
Cette maison n'est plus à ta maison pareille.
La pierre reste froide et me glace le front.
Mon ami, qu'as-tu fait? D'autres hommes viendront
Boire et rire à la place où rêvèrent nos âmes.
Qu'as-tu fait? Qu'as-tu fait? La plus belle des femmes
Viendrait dorer ce seuil obscur de sa gaîté,
Que son rire serait misérable, à côté
De la grande douleur qui t'accabla naguère.
Rien, ici, ne vit plus. Et j'ai froid sur la pierre.
La mort ne t'effraya jamais. O souvenir!
Tu disais : Il faudra, puisque tout doit finir,
M'en aller sans fermer moi-même ma demeure.
Mais, avec moi, que rien de ces choses ne meure.
O rêveur!
Quelle nuit! Rien n'y vit-il encor?
Non. Le bourg est baigné par la lune, et tout dort.
Mais, là-bas, loin, le front dressé sur le ciel d'or,
Un homme, en sifflotant, s'éloigne sur la route.
Et moi je me souviens, hélas! et moi j'écoute
L'ami, mort aujourd'hui, me parler de la mort.

(*La Maison des Glycines.*)

CHARLES DERENNES

(1882)

D'origine méridionale par sa mère, M. Charles Derennes est né à Villeneuve-sur-Lot, aux confins de la Gascogne et du Quercy, le 4 août 1882. Son père, Gustave Derennes, un pur Breton, était un poète de talent qui mourut jeune, alors qu'il se proposait de célébrer en un cycle de petites épopées la légende et l'histoire de la Bretagne. On a de lui en ce sens un petit livre, *Guy la Fontenelle,* publié par Lemerre en 1882 (un vol. in-12). Talent divers et fécond, M. Charles Derennes s'est exercé dans tous les genres avec succès. Il a donné des articles, des nouvelles, des vers au *Figaro,* au *Gaulois,* au *Journal,* au *Matin,* au *Soleil,* à *La Vie parisienne,* à *La Grande Revue,* au *Mercure de France,* à la *Revue de Paris,* à *La Plume,* à *L'Ermitage,* à *La Renaissance latine,* etc., et il a fait paraître successivement des romans et des recueils de poèmes : *L'Enivrante Angoisse,* poésies, Paris, Ollendorff, 1904, in-18; *L'Amour fessé,* Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18; *La Tempête,* poésies, Paris, Ollendorff, 1906, in-18; *Le Peuple du pôle,* Paris, Soc. du Mercure de France, 1907, in-18; *La Vie et la Mort de M. de Tournèves,* conte, Paris, Bernard Grasset, 1907, in-18; *La Guenille,* Paris, Louis Michaud, 1908, in-18, etc. Mais il faut le dire, ce n'est pas en sa qualité d'écrivain français que M. Charles Derennes doit avoir sa place ici. Le charmant auteur de *L'Enivrante Angoisse* et de *La Tempête* — tout le monde l'ignore — a écrit en langue d'oc la matière de trois volumes de vers. Il en écrivait déjà à quatorze ans, et Mistral, à cette époque, lui adressait au lycée de Bordeaux ses félicitations et ses encouragements. Ses premiers essais dans un genre où il a acquis une véritable maîtrise ont paru à la *Terre d'oc* (1897-1901) et à la *Revue Félibréenne* de Paul Mariéton (1897).

M. Charles Derennes, ainsi qu'il le donne à entendre, s'est tenu à égale distance des procédés d'archaïsmes des *novels trobadors* (Prosper Estieu, Antonin Perbosc, Joseph Roux) et des simplifications un peu outrées de Mistral et des « Maillanisants ». Il est, croyons-nous, le premier à avoir tenté en langue d'oc des vers autres que des vers syllabiques et rimés. Par son har-

monie et l'intensité de l'accent tonique, cette langue se prête aisément à une versification basée sur l'accentuation ou la quantité, comme les versifications italienne, espagnole, allemande ou anglaise. Félibre absolument indépendant, M. Charles Derennes garde jalousement son œuvre en langue d'oc, d'autant plus jalousement, affirme-t-il, qu'il est à peu près sûr d'avoir mis là le meilleur de lui-même. Les principales séries de ses vers inédits ont pour titre : *Cansous ennivoulidos e soulelhouzos* (chansons de la brume et du soleil), *Verses pagans* (vers païens), *Las Alegourios apassiéunados* (les Allégories passionnées). Il est infiniment peu probable qu'il se hâte de les faire paraître en volumes.

Bibliographie. — Georges Casella et Ernest Gaubert, *La Nouvelle Littérature*, 1895-1905, Paris, Sansot, 1906, in-18. — Raoul Davray et H. Rigal, *Anthologie des poètes du Midi*, Paris, Ollendorff, 1908, in-18.

LANGUEUR

Et le soleil se meurt. Il est mort. — Paix à tes songes, — O pauvre cœur. — Un peu de jour se traîne encore sur les champs blonds. — Un peu de jour ! — Paix à tes songes.

Le vent, on dirait la plainte d'un cerf à l'agonie. — L'odeur des bois monte vers moi. — Je ne sais pas si je suis triste, si je suis gai. — Le vent du soir porte à mon âme —

LANGUINO

E lous soulelh se mor. Es mort.
Patz als téus sounges,
O paure cor!
Un paue de journ
Se traino enquèr' subre's camps bloundes,
– Un paue de journ ! —
Patz als téus sounges!

L'auro, on diriò lon planh d'un cerve que se mor.
L'audou dels bosqs mounto vès iou.
Nou sàbi pas se sei doulent, se sei gaujous;
L'auro del ser' porto a moun amo

Sur ses ailes — Les frêles âmes de tant de fleurs... — Leurs âmes entrent dans mon âme. — Je ne sais pas si je suis gai.

C'est de la paix, mon Dieu ! Et déjà le soir est mort... — Et voici que du haut du ciel — Les étoiles filent de la nuit — Comme des araignées de mystère. — Un ruisseau charrie — au loin — Des chansons, de l'ombre et du vif argent, — au loin... — Je ne sais pas si je suis triste.

Le temps muet s'enfuit de la vie vers la mort. — L'heure glisse. Le vent tombe. — Et dans mon âme... — Là-bas le bois est obscur — Et plein d'un silence divin. — Je ne sais pas si je suis gai, — Si je suis triste...

La lune monte. — Paix à tes songes !

Subre sas alos
Las ametos de tant de flous...
Lhours amos dintroun dins moun amo.
— Nou sàbi pas se sei gaujous.

Acò 's de patz, moun Diéu ! E ja lou sero es mort..
E veici que del naut del cel
Fielon de nech
Las estellos, coumo d'aranhos de mistèri.
Un riéu
Al lenh carejo
De cansous, d'oumbro e d'argent viéu,
— Al lenh...
Nou sàbi pas se sei doulent.

Lou temps mud s'enfuch de la vido a la mort.
L'ouro lizo. Lou vent se calo.
E dins moun amo...
Alai lou bosq es souloumbrous
E ple d'un silènci divenc.
Nou sàbi pas se sei gaujous,
Se sei doulent...

La luno mounto.
Patz als téus sounges !

ILE-DE-FRANCE

PARISIS, HUREPOIX, MANTOIS, VEXIN FRANÇAIS, BRIE FRANÇAISE, GATINAIS, VALOIS, PINSERAIS, ETC.

« Le bassin de la Seine, écrivait en 1848 J. de Gaulle, dans son introduction à l'*Histoire des villes célèbres de l'Ile-de-France,* publiée par Aristide Guilbert, forme une des grandes divisions géographiques de la France. Dufrénoy et Elie de Beaumont[1] le considèrent comme un centre attractif vers lequel tout converge. La nature, prodigue pour cette partie de notre pays, disent-ils, l'a dotée d'un sol fertile et d'excellents matériaux de construction. Environnée de contrées moins favorisées, elle représente au milieu d'elles comme une oasis, et l'instinct qui a dicté à nos ancêtres le nom d'Ile-de-France résume d'une manière heureuse les circonstances géologiques de sa position. Pendant longtemps on désigna sous cette dénomination tantôt la province de ce nom, tantôt un vaste gouvernement militaire qui comprenait, outre l'Ile-de-France, le Laonnais, le Noyonnais, le Soissonnais, le Valois, le Beauvaisis, détachés de la Picardie, et le Thimerais, démembré du Perche. Considéré comme gouvernement, ce pays eut pour limites la Picardie au nord, l'Orléanais au sud, la Champagne à l'est et la Normandie à l'ouest. Sa capitale était Soissons, la ville de Paris ayant un gouvernement particulier depuis 1594. » Les diverses parties du gouvernement de l'Ile-de-France retranchées de la Picardie et du Perche devant figurer dans la description que nous donnerons par la suite de ces provinces, auxquelles elles appartenaient, nous nous occuperons exclusivement ici de la contrée qui en formait le centre et qui lui donna son nom. Le pays appelé Ile-de-France, *Insula Franciæ,* ajoute en substance l'un des auteurs cités plus haut[2], parce qu'autrefois res-

1. *Explication de la carte géologique de la France,* Paris, 1841-1848-1873, 3 vol. in-4°.
2. J. de Gaulle, *Descript. géogr. de l'Ile-de-France,* etc.

serré entre la Seine, la Marne, l'Oise, l'Aisne et l'Ourcq, il formait à peu près une île, avait plus tard étendu ses limites vers l'Ouest et le Midi. Durant les trois derniers siècles de l'ancienne monarchie, il avait renfermé six subdivisions : l'Ile-de-France proprement dite, ou plutôt le pays de France, *Francia,* avec lequel le Parisis et la Goëlle étaient confondus ; la Brie françoise, le Gâtinois françois, le Hurepoix, le Mantois et le Vexin françois[1]. Son étendue était d'environ trente lieues, de l'est à l'ouest, depuis Donnemarie jusqu'à Dreux, et de vingt lieues du nord au sud, depuis Royaumont jusqu'à la Ferté-Alais. Avant la conquête romaine, la presque totalité de ce pays était habitée par un peuple qui, sans égaler en puissance les Sénonais et les Carnutes, ses voisins, méritait d'être compté parmi les plus belliqueux. C'étaient les *Parisii,* dont le territoire était borné au nord par les Sylvanectes et les Bellovaques, au sud et à l'ouest par les Carnutes et les Véliocasses, à l'est par les Sénonais. César les réduisit, non sans peine, après en avoir massacré un grand nombre, parmi lesquels se trouvait leur chef, le vieux Camulogène. Nous ne suivrons pas le récit des événements dont le territoire des Parisii fut le théâtre dans les premiers siècles de son histoire. Ces faits trouveraient naturellement leur place dans une monographie de Paris. Devenue capitale du royaume des Francs sous Chlodwig, cette ville exerça bientôt un irrésistible pouvoir et absorba dans ses destinées, selon l'expression d'un historien, celles de la peuplade gauloise à laquelle elle devait sa fondation. Le duché de France, point central autour duquel la nationalité française vint se reconstituer après le démembrement du royaume carlovingien, fut créé dans la seconde moitié du IXe siècle. Au siècle suivant, Hugues Capet, en fixant la couronne dans sa maison, commença d'établir l'unité monarchique française. Une fois cette œuvre difficile accomplie, il n'y eut plus à proprement parler d'histoire locale en Ile-de-France, mais une succession d'événements intéressant les destinées nationales. Pendant longtemps Paris et les territoires circonvoisins n'auront été que les agents d'un puissant organisme donnant la vie à tout un pays. Il serait à souhaiter qu'il en fût de même aujourd'hui. Disons-le tout d'abord, c'est l'absence de personnalité qui distingue l'Ile-de-France, et en particulier Paris, de toutes nos provinces. Là, rien de précis ni de heurté. Point de race, mais le mélange de cent races les plus opposées ; point de caractère original, mais une fantaisie, une va-

1. Dans cette énumération on fait entrer généralement une faible partie du Valois, le Pinserais, l'Yveline (territoire en partie couvert par la forêt de Rambouillet), la Madrie, le Drugesin ou Drouais, etc., petits pays plus ou moins apocryphes, cités par les anciens géographes.

riété d'expression se substituant au génie local. Seuls, les lieux éloignés des grandes voies de communication gardent encore des types particuliers, mais, à tout prendre, ces types, qui disparaissent peu à peu devant l'uniformité de la vie moderne, ne ont, le plus souvent, que des émigrés des provinces limitro-

ILE-DE-FRANCE

phes, renouant la tradition de leurs ancêtres et des pays dont ils sont originaires. Ceci établi, on peut croire que pour définir les ressources littéraires de l'Ile-de-France, il suffit de rechercher l'apport individuel et de faire la part de ce que l'habitant doit au milieu social, au paysage et au commerce d'une société polie. Il n'en est rien. C'est un fait incontestable, avons-nous dit, que le créateur emprunte au terroir le meilleur de son inspiration; ici, au contraire, le poète d'expression française doit tout aux événements. Il est impulsif, rien de plus. Le flux de

l'actualité le fait naître; le reflux l'emporte et le fait oublier. On ne saurait le contester, l'Ile-de-France n'a presque jamais produit d'écrivains lyriques, sentimentaux, élégiaques, de chantres directement inspirés de la nature. Paris n'a eu que des satiriques, des peintres de mœurs, des chansonniers, des rimeurs de circonstance. Aussi ne faut-il guère s'étonner si le poète n'est point là originaire du lieu où il a conçu et signé son œuvre. On voudra bien admettre quelques exceptions : précisément ces exceptions constituent à elles seules l'histoire littéraire de la plus illustre de nos pr ovinces.

Il y aurait un curieux ouvrage à publier sur Paris où l'historien céderait la place aux poètes; mais Paris n'aurait rien à gagner à être célébré par des voix étrangères[1]. Ce sujet nous tentera peut-être un jour. On en trouvera ici les premiers éléments. Sans remonter jusqu'aux origines, jusqu'à l'empereur Julien, lequel se fit l'apologiste de sa « chère Lutèce[2] », on découvre dans les premiers siècles quelques monuments dignes d'être retenus. Bien qu'ils appartiennent à un tout autre genre que celui qui nous intéresse, ils témoignent d'une sincérité et d'un goût très vif pour la petite patrie. La poésie en Ile-de-France ne fut au début qu'un médiocre passe-temps, un prétexte à réjouissance. Aussi demeure-t-elle confondue avec les premiers balbutiements de notre art théâtral.

Un éloge latin du poète Fortunat, touchant une église épiscopale construite sous Childebert, quelques vers sur une entrée de Philippe-Auguste, après la victoire de Bouvines (1214), le texte pauvrement rimé d'une description des *Rues de Paris*, par Guillot[3], des traits satiriques de Rutebeuf, des mystères figurés lors des réceptions et entrées de l'empereur Charles IV, puis d'Isabeau de Bavière, en janvier 1377 et en juin 1385, représentent à nos yeux les plus antiques objets d'une tradition qui devait se perpétuer. Des spectacles populaires donnés successivement sur l'emplacement de la Porte Saint-Denis, aux Halles et en divers autres lieux, par les Confrères de la Passion, les

1. Il nous fournirait, entre autres noms, ceux de Clément Marot (Voyez son *Epître aux dames de Paris*, écrite en 1529), de Roger de Collerye et de l'abbé de Bois-Robert, ce dernier auteur d'une fort jolie pièce, *L'Hyver à Paris*. On se garderait bien d'y oublier, parmi les apologistes de la grande ville, le fameux Michel de Marolle, abbé de Villeloin, et sa *Description succincte de Paris... par un certain nombre d'épigrammes de quatre vers chacune*, etc. (Paris, 1677, in-4°).

2. Voyez *Misopogon ou l'Ennemi de la Barbe* dans les *Œuvres complètes de l'Empereur Julien*, trad. par Eugène Talbot (Paris, Plon, 1863, in-8°, p. 294-295).

3. Cf. *Les Rues de Paris mises en vers à la fin du treizième siècle*, etc., *d'après un manuscrit du quatorzième siècle*, Paris, Baillieu, 1866, in-8°.

Clercs de la Basoche et les Enfants-Sans-Souci, est sorti un art qui, pendant longtemps, fit honneur au génie national. On ne saura jamais tout ce que Rutebeuf, Villon, et plus tard Gringore, ont dû aux naïves interprétations de la Fable ou de l'histoire de l'Ancien Testament. Malgré leur maîtrise et leur puissante originalité, ils ne se dégagèrent jamais complètement de l'atmosphère créée par les soties, farces, moralités, etc., mises à la mode sous les premiers Valois. Rutebeuf, le plus ancien d'entre ceux qui fixèrent l'éclat de notre poésie parisienne, pauvre écolier de l'Université, précède de deux siècles cet immortel rimeur de la Bohème, François Villon[1]. Il n'a pas écrit une seule chanson d'amour, mais une suite de satires mordantes et vigoureuses, *Contre les Béguines, Contre les Ordres de Paris*, etc. où se trouvent d'amères allusions aux mœurs de ses contemporains. Après lui, après Villon, dont nous aurons loisir de nous occuper au cours du présent ouvrage, il faut citer Martial d'Auvergne, d'origine douteuse, auteur des *Vigilles de Charles VII*, long poème renfermant un tableau émouvant des misères et calamités du royaume[2]; puis Gringore, entrepreneur de spectacles, Gringore, entreparleur de mystères que l'on connaît, Gringore, poète du *Jeu du Prince des Sots et mere Sotte*, représenté aux Halles devant une grande affluence de peuple, le mardi-gras 1511. Il n'était pas de Paris, a-t-on dit, mais vraisemblablement de Lorraine, bien que quelques-uns l'aient cru Normand. La politique l'attacha à la fortune de ses maîtres. L'art et, plus encore, la popularité dont il jouit, le fixèrent dans la capitale. Un jour il se fit l'interprète d'un de ses ouvrages et convoqua le public à sa représentation. Il prononça alors ce

1. Rutebeuf a vécu à Paris, et il ne pouvait être que de Paris. « C'était, a écrit Louis Moland, un simple trouvère de profession, gagnant sa vie à faire des vers, composant des oraisons funèbres aux grands seigneurs qui trépassaient, des fabliaux pour réciter aux noces et aux festins, des vies de saints et de saintes pour les couvents, des facéties pour les charlatans et les bouffons des rues, des pièces d'à-propos à chaque événement qui mettait en émoi l'opinion publique. A ce métier, il ne s'enrichit pas; il vécut misérablement; c'est à lui que remonte, dans notre histoire littéraire, la race illustre des poètes fameliques. »

2. On ignore s'il était de Paris ou bien d'Auvergne. Il naquit vers 1420 et fut inhumé en 1508 au cimetière des Innocents, où l'on pouvait lire encore au XVIIIe siècle son épitaphe. Les *Vigilles* avaient été son premier ouvrage. Ils furent imprimés pour la première fois par l'auteur lui-même, en 1493. Coustelier en a donné une réimpression. Il y a dans cette œuvre des vers d'une saisissante beauté. L'amour de la patrie s'y sent à chaque page, et aussi « la pitié du pauvre populaire », victime de l'occupation anglaise et de la brutalité des gens d'armes.

fameux *Cry du prince des Sots*[1], qu'on nous saura gré de trouver ici :

Sotz lunatiques, sotz estourdis, sotz sages,
Sotz de villes, de chasteaulx, de villages,
Sotz rassotés, sotz nyais, sotz subtilz,
Sotz amoureux, sotz privez, sotz sauvages,
Sotz vieux, nouveaux et sotz de toutes ages,
Sotz barbares, estranges et gentilz,
Sotz raisonnables, sotz pervers, sotz retifz;
Vostre Prince, sans nulles intervalles,
Le Mardy gras jouera ses Jeux aux Halles.

Sottes dames et sottes damoyselles,
Sottes vieilles, sottes jeunes, nouvelles,
Toutes sottes aymant le masculin,
Sottes hardies, couardes, laides, belles,
Sottes frisques, sottes douces, rebelles,
Sottes qui veulent avoir leur picotin,
Sottes trottantes sur pavé, sur chemin,
Sottes rouges, mesgres, grasses et palles;
Le Mardy gras jouera le Prince aux Halles.

Sotz yvrongnes aymans les bons lopins,
Sotz qui crachent au matin jacopins[2],
Sotz qui aiment jeux, tavernes, esbatz,
Tous sotz jaloux, sotz gardans les patins[3],
Sotz qui chassent nuytz et jour aux congnins[4],
Sotz qui aiment à fréquenter le bas,
Sotz qui faictes aux dames les choux gras;
Advenez y, sotz lavez et sotz salles,
Le Mardy gras jouera le Prince aux Halles.

Mere Sotte semont[5] toutes les sottes;
Ne faillez pas à y venir, bigottes,
Car en secret faictes de bonnes chières.
Sottes gayes, delicates, mignottes,
Sottes douces qui rebrassez vos cottes,
Sottes qui estes aux hommes familières,
Sottes nourrices et sottes chamberières,
Monstrer vous fault douces et cordiales.
Le Mardy gras jouera le Prince aux Halles.

Fait et donné, buvant vin à plains potz,
En recordant la naturelle game,
Par le Prince des Sotz et ses suppotz;
Ainsi signé d'un pet de preude femme.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que sur ce *Cry* — si différent

1. Cf. *Œuvres complètes de Gringore, réunies par Ch. d'Héricault et A. de Montaiglon*, Paris, Jannet, 1858, t. Ier, p. 201.
2. Gros et gras crachats.
3. Maris complaisants.
4. Lapins.
5. Convoque.

des fameux *Cris de Paris* publiés en 1584, et maintes fois réimprimés[1] — se clôt la poésie du moyen âge. Avant d'aborder la grande époque de notre littérature, on nous permettra de citer encore un texte curieux de la fin du xve siècle. Il nous est offert par ce livre rarissime, *Le Calendrier des Bergères*, pour l'année 1599, et il contient, sous forme de dialogue, le plus bel éloge qu'on ait écrit du vieux Paris. En voici un fragment. Ce sont des bergères qui parlent :

BIETRIS.

... Par sus Paris, de toute part,
On voit maisons et cheminées,
Eglises haultes fenestrées ;
On voit vignes, on voit prairies,
On voit terres et metairies,
On voit la riviere de Seine,
Et marchandise qu'elle meine,
On voit aux champs plusieurs villages,
Les forests et petis bocages,
Et que plus est entour Paris
On voit quatre lieux de pays.
. . . . . .

SEBILLE.

O Paris noble et souveraine,
Lite de justice, fontaine,
A l'un et à l'autre pour voir
Tu reuz le droit qui doit avoir ;
Le juste est par toy maintenu
En son bon droit et soustenu,
Et l'injuste tu le punis
Selon le cas qu'il a commis.

BIETRIS.

O Paris souveraine et digne,
Source de science divine,
Comme saincte theologie
De reale philosophie,
Et sept ars liberaux ensemble,
Tu as l'honneur, et si me semble

1. Voyez *Les Cris de Paris que l'on crie journellement par les rues de ladicte ville. Avec ce, le contenu de la despence qui se faict par chacun jour. Adjouté de nouveau la despence que chacune personne doit faire par chacun jour, ensemble les rues, églises, chapelles et collèges de la cité, ville et université de Paris.* Paris, Nicolas Bonfons, 1584, in-16. Il existe des éditions différentes de cet ouvrage. L'une d'elles, publiée à Troyes, chez Pierre Garnier, 1714, in-16, a été réimprimée par P.-L. Jacob dans cet ouvrage singulier, *Paris ridicule et burlesque au dix-septième siècle*, Paris, Ad. Delahays, 1859, in-12.

Qui veult ses sciences avoir
En toy les doit venir savoir.

SEBILLE.

De tout pays et toute terre
Viennent à toy Paris acquerre
Honneur et science lointains,
Estrangiers comme tes prouchains,
Tu as en toy, cest verité,
La grant'mère Université,
Pour science et honneur comprendre
Tant que chascun en veult apprendre.

BIETRIS.

Ne t'est il Paris chose noble
Avoir entour toi son vinoble,
Duquel avons oüy par foys
Dire qu'il n'est que vin françoys.
Tu as plaisantes montaignetes
Pour aller joüer bergerettes,
Mener moutons et brebis pestre :
Mieulx assise ne pourroyes estre.

SEBILLE.

O cité noblement nommée,
Paris sus autres renommée
Pour ta haulte preeminence,
N'es tu la fleur de toute France?
N'es tu, diz moy, beaucoup plus fiere
Pour la bonté de ta riviere,
Seine, laquelle te fournit
Des biens dont elle te nourrit?

BIETRIS

Excellente cité heureuse,
Paris de tous biens plantureuse,
N'as-tu tous tes plaisans souhays :
Belles eglises, beau palays,
Saint Innocent et le Grand Pont
Qui de beaulté honneur te font?
Tu as sus tout le noble lieu
Nostre Dame et son Hostel Dieu.

SEBILLE.

Tu as Paris en ton marchié,
De toutes denrées bon marchié,
De pain, de vin et de poisson,
De chair, gibier et venaison,
Abondance de tout fruictage
Selon le temps pour ton usage,
Telz que tu le veulx demander.
Plus ne sauroye que souhaicter.

BIETRIS.

Pres de toy sont les mareschages
Qui te donnent mille bagages;
Le jour fleurettes a planté,
Feves nouvelles en esté,
Raves, lestues, oingnons et aux,
Porée, persis, choux et naveaux,
Que baudet sur son dos te porte
Tous les matins devant ta porte.

SEBILLE.

Paris, diz-moy combien te vault
Une carriere qu'est la-hault,
Aux champs, pres le molin à vent,
Trop plus que d'or mille marchs cent.
C'est ung tresor incomparable
Pour jamais a toy pardurable;
Je te demande respons moy,
Es tu bien contente de toy?

BIETRIS.

A une porte croist le plastre;
De toy, Paris, la pierre à l'autre;
Demandes-tu plus grant noblesse
Ou sais tu quiers[1] autre richesse
Pour edifier ta cité,
Tresor pareil n'est recité
D'autre que toy, ne tel plaisance
Si te fault rien c'est suffisance.

SEBILLE.

N'as tu Paris que Dieu te gard,
En toy l'Hostel de Beauregard,
Que l'on a fait depuis ung an
Pour louger le roy prestre Jehan,
Si d'aventure il avenoit
Et nostre seigneur le vouloit,
Qui vint une foys a Paris,
Beauregard seroit son logis.

. . . . . .

SEBILLE.

Paris, quant bien je te remire,
En toy ne treuve que redire.
Tu es assise plaisamment
Et eslevée très haultement
Par edifices magnifiques
Composés par ars mirifiques.
De toy que veulz-tu qu'on responde?
Tu es non pareille au monde[2]...

1. Querir.

2. *Cy est le compost et kalendrier des bergeres, contenant plusieurs matieres recreatives et de notes, nouvellement composé sans contredire a celluy des bergiers*, etc., etc. *Imprimé à Paris en*

On nous reprochera peut-être de n'avoir pas tenu compte jusqu'ici des différents changements qui se sont produits peu à peu dans la cité. Est-il nécessaire de le redire, l'évolution de Paris nous intéresse moins que celle du pays entier. Au XVIe siècle, plus encore qu'aux époques antérieures, le poète prend son inspiration dans les événements du jour. Il est né partisan, c'est le mot. Il n'a vu la nature qu'à travers les livres. D'où cette poésie de la Renaissance qui, aux bords de la Seine, a pris l'accent italien et emprunté les thèmes lyriques d'outre-Loire. La Réforme, la Ligue, comme plus tard la Fronde, ont eu des versificateurs à gages; des poètes, point. Parmi les disciples de la Pléiade, c'est à peine si nous pouvons retenir quelques noms[1]. Paris les groupa, mais ils n'oublièrent pas, au sein des plaisirs et de la gloire, leurs origines. Les uns étaient du Nord ou du Centre, les autres du Midi. Ils le firent voir à l'occasion. Leurs chants sont pleins de souvenirs du pays natal. Ronsard et ses disciples ne virent tout d'abord dans les sites de l'Ile-de-France que des décors propres à des fêtes païennes. Plus tard, ils recherchèrent à Meudon, à Clamart, à Arcueil, aux lieux où le fleuve de Seine ouvre sa boucle miroitante, des paysages nostalgiques leur rappelant les belles campagnes angevines, vendômoises ou tourangelles, berceaux de leur enfance et de leurs amours. Ils les aimèrent, mais se gardèrent bien de les célébrer.

Les poètes du XVIIe siècle, eux, n'eurent pas même ce scrupule. Ils ne se soucièrent guère de rusticité, et, s'ils recherchèrent la bonne humeur et le pittoresque, il les durent uniquement au spectacle de la rue et au goût du cabaret. Ce fut l'âge d'or de la satire et de la poésie de mœurs. L'habitude de la vie des camps avait créé sous Henri IV le genre soudard; la Fronde autorisa les propos cyniques. De tous côtés surgirent des rimeurs à gages et des chanteurs populaires. Les Mazarinades plurent autour du premier ministre, jonchèrent le trône; l'injure atteignit et souilla la majesté royale. L'esprit de révolte,

lostel de Beauregard en la rue Cloppin a l'enseigne du roy prestre Jehan, ou quel lieu sont à vendre, etc., s. d., in-4°.

1. Seul de la Pléiade, Etienne Jodelle était de la région parisienne. On trouverait dans ses œuvres quelques vers intéressant l'histoire de Paris. Ajoutons que le XVIe siècle nous fournit fort peu de poètes originaires de l'Ile-de-France. Retenons pour mémoire les noms d'Estienne Pasquier, Jean Godard (l'auteur de *La Fontaine de Gentilly*), Heroët, Nicolas Ellain, aimable sonnettiste, Charles Fontaine, Jean du Nesmes, Jacques Gohorry, Antoine de Cotel, Ferrand de Bez, Gilles Corrozet, Isaac Habert, Claude de Morenne, etc.

une certaine tendance au libertinage, une licence fort commune, caractérisent la poésie sous le règne de Louis XIII et pendant les années de la régence d'Anne d'Autriche. Après la mort de Mathurin Régnier[1], auteur de la *Macette* et du *Mauvais Gîte*, ces peintures audacieuses d'une époque prise sur le vif; après l'extinction de son école et le scandaleux procès du *Parnasse Satyrique* en 1623, on avait pu croire que la littérature dite parisienne reviendrait à des sentiments meilleurs. Vain espoir! Il ne fallut rien moins que la fondation de l'Académie française, le faste de la cour de Louis XIV, enfin le triomphe de l'art officiel, pour glacer la verve des écrivains militants et arrêter l'essor d'un lyrisme de mauvais lieu.

Rien, au demeurant, n'est plus confus que la poésie française au milieu du XVIIe siècle. C'est, pour employer une image du temps, une scène assez vaste où viennent tour à tour s'exercer et s'applaudir les amants déçus et les beaux esprits. Tout le monde se presse là comme au cours. Chacun a grande hâte de briller, mais la cohue des gentilshommes en bonne fortune et des galants en mal de sonnet se voit obligée parfois de céder le pas à quelque troupe de débauchés. De même que les émules de Régnier s'étaient réunis naguère pour faire échec à Malherbe, de même les rimeurs du groupe de Saint-Amant[2] s'opposèrent à l'école des Précieuses. Il y eut au début deux clans, mais cette fois si proches, si intimement mêlés, que les muses n'eurent à souffrir d'aucune querelle. Les « goinfres » ne tardèrent pas à s'accommoder de toutes les ressources offertes par le Parnasse et passèrent aisément du cabaret aux ruelles. La poésie de la rue rejoignit les bureaux d'esprit. On vit alors de pauvres « nourrissons des neuf sœurs » s'introduire et briller dans les salons...

Nous voici arrivés à l'instant où la satire va sombrer dans le burlesque italien avec Scarron et périr de consomption sous

1. On sait que Mathurin Régnier était Chartrain. Paris l'inspira. Ses disciples Berthelot, Sygognes, Molin, enfin tous les auteurs du *Cabinet satyrique* et du *Parnasse satyrique*, quoique étrangers à la capitale, ont pris celle-ci pour décor de leurs lubriques fantaisies. C'est dans les recueils de pièces libres — plus tard les Mazarinades — qu'on trouve les meilleurs spécimens de la poésie parisienne du XVIIe siècle. On devinera aisément pourquoi nous avons écarté ces curieux documents.

2. Quoique Normand d'origine et de naissance, Saint-Amant brille au premier rang du Parnasse parisien. Nous lui aurions fait une large place parmi les poètes de cabaret si nous n'avions eu le dessein de le situer dans sa province. Ses poèmes, *Les Cabarets*, *La Chambre du débauché*, *La Gazette du Pont-Neuf*, *Les Goinfres*, sont des chefs-d'œuvre d'originalité burlesque qui nous font oublier tout ce qui a été écrit, avant lui, dans le genre descriptif et pittoresque sur l'ancien Paris.

Boileau. La faconde, la causticité de Furetière ne retarderont pas sa fin. La poésie de cour, les bouquets à Chloris, les menus propos des ruelles, enfin tout l'art des diseurs de riens, remplacera l'œuvre truculente, imagée, des descendants de Villon et de Rabelais. Il faudra l'avènement du XVIIIe siècle pour que se renoue la tradition des anciens maîtres. Encore ceux qui s'y emploieront ne feront-ils qu'en hâter la décadence. Paris s'est renouvelé, il est devenu le rendez-vous de tous les provinciaux de marque, attirés par l'éclat d'une cour illustre et par le désir d'y tenir un rôle. Paris abonde en madrigaliers. Depuis soixante années et plus, les Malleville, les Saint-Pavin, les Cotin, les Benserade[1], les Neufgermain, les Regnier-Desmarets, les Pavillon, pour ne citer que les auteurs parisiens, encombrent les routes du mont sacré. Les sieurs Chapelain, Desmarets de Saint-Sorlin, Gomberville, Nicolas Frenicle, Hedelin d'Aubignac, C. Coypeau d'Assoucy, Philippe et Germain Habert, F. Le Coigneux de Bachaumont, Chapelle[2], Jean Grillet, Gilles Boileau, Le Petit de Beauchâteau, Pierre du Pelletier, Claude de l'Estoile, Gabriel Gilbert, Ph.-Emm. de Coulanges, La Sablière, la comtesse de la Suze, Mme des Houlières, etc., etc., précèdent une génération d'abbés libertins et autres joyeux rimeurs.

Nous allons assister à la fin d'un genre où l'esprit tiendra lieu

1. Isaac de Benserade, né et baptisé à Paris le 5 novembre 1613, — et non à Lyons-la-Forêt, en Normandie, comme on l'a cru pendant longtemps, — mort dans cette ville, le 20 octobre 1691, membre de l'Académie française. Ses œuvres poétiques, publiées à Paris, chez Sercy, en 1697, contiennent une *Description de la Maison de Gentilly* et un sonnet *Sur la ville de Paris*. Voici, à titre de pure curiosité, cette dernière pièce :

Rien n'égale Paris, on le blâme, on le loue,
L'un y suit son plaisir, l'autre son interest ;
Mal ou bien tout s'y fait, vaste et grand comme il est,
On y vole, on y tue, on y pend, on y roue.

On s'y montre, on s'y cache, on y plaide, on y joue,
On y rit, on y pleure, on y meurt, on y naist,
Dans sa diversité, tout amuse, tout plaist,
Jusques à son tumulte et jusques à sa boue.

Mais il a ses défauts, comme il a ses apas,
Fatal au courtisan, le Roy n'y venant pas,
Avecque sûreté nul ne s'y peut conduire,

Trop loin de son saint pour être au rang des Saints,
Par les occasions de pécher et de nuire.
Et pour vivre longtemps trop près des Médecins.

2. Claude-Emmanuel Lhuillier (dit Chapelle, ou la Chapelle), né en 1626, à la Chapelle Saint-Denis, près Paris, mort en septembre 1686. Il a donné une description en vers de l'ancien couvent de Saint-Lazare, actuellement maison de détention, sis au faubourg Saint-Denis.

de mérite. Après l'élégie, le sonnet, le rondeau, etc., d'expression chevaleresque et tendre, nous connaîtrons l'impromptu, l'épigramme, le conte en vers et le couplet gaillard. Jamais on n'aurait cru que trois siècles de littérature dans une province qui produisit Racine et Molière, aboutiraient à d'étroites formules érotiques et que la grâce charmante des adulateurs de la femme céderait la place à je ne sais quelle caustique « rimaille » de petites maisons ou de boudoirs claudestins.

Le peuple, il faut le dire, n'entendit rien à ces fausses élégances. Il se contenta d'un art plus fruste, en rapport avec ses mœurs, sa langue et ses usages. A défaut de poésie, il applaudit les auteurs de la Foire, se pressa autour du tréteau des farceurs et fit le succès du refrain politique. Sa belle humeur et sa franchise se complurent aux fantaisies médiocrement versifiées des Collé[1], des Laujon[2], des Lécluse[3], des Vadé[4], etc. Le genre « poissard » donna naissance à une littérature reflétant les aspirations et la vie des plus basses classes sociales. Les tableaux saisissants de vérité, de couleur et de mouvement des Halles,

1. Poète, auteur comique, mémorialiste et chansonnier, Charles Collé naquit à Paris en 1709, et mourut en 1783. Secrétaire ordinaire et lecteur du duc d'Orléans, il manifesta dès sa jeunesse son goût pour les lettres, se lia avec Gallet, Panard, Piron et plusieurs auteurs de chansons anacréontiques, et contribua à former la société dite du *Caveau*. Ses chansons, parmi lesquelles il en est de fort légères, ont été réimprimées en 1864, par l'éditeur Gay. Nous publierons très prochainement un grand fragment de son *Journal*, pour les années 1761 et 1762, demeuré jusqu'à ce jour inédit.

2. Né à Paris, le 13 janvier 1727, mort le 13 juillet 1811. Fils d'un procureur au Parlement, Pierre Laujon fut destiné au barreau, mais il préféra le théâtre. Il y réussit à merveille, en donnant des parodies, des pastorales et des comédies grivoises. Il fut parfois le collaborateur de Collé. Très courtisan, sachant l'art de flatter et de plaire, il s'attacha successivement au comte de Clermont, au duc de Bourbon et au duc d'Orléans. En 1775, il succéda à Gentil-Bernard comme secrétaire général des Dragons. Il fut tout à la fois du Caveau et de l'Académie française.

3. Acteur de l'Opéra-Comique, puis chirurgien dentiste du roi Stanislas de Pologne, N. Lécluse naquit en 1737 et mourut en 1792, laissant un ouvrage poissard : *Léclusade ou Déjeuner de la Rapée* (Paris, 1748, in-8°), réimprimé plusieurs fois à la suite des *Œuvres de Vadé*.

4. Avec Vadé et Lécluse finit la poésie du XVIIIe siècle. Elle nous a fourni les noms du célèbre Quinault, auteur d'un poème en deux chants intitulé *Sceaux*, de J. Hesnault, du Président de Malézieux, de Regnard, Roy, Houdart de la Motte, Tanevot, l'abbé Mangenot, Moncrif, J.-B. Rousseau, Sedaine, N. de Lisle, Dorat, Alexandre de Ségur, La Harpe, du marquis de Villette, de Dufresny, La Condamine, Voltaire, Mérard de Saint-Just, Rulhières, Piis, et vingt autres qui n'importent guère.

de la Grenouillère et des Porcherons[1] remplacèrent le décor banal des comédies à la mode. Un peu plus tard, la Révolution changea brusquement les paroles des couplets de nos ancêtres, mais elle n'amoindrit pas le goût de la chose chantée. Les survivants du grand drame national et des guerres de l'Empire saluèrent par des chants l'aube d'une ère nouvelle. Le XIXe siècle abusa de la chanson et de la poésie de circonstance. Sans la chanson, l'à-propos, le récit en vers, qu'eût-on retenu du Romantisme et de l'évolution parnassienne? Grâce à la chanson, Béranger demeura longtemps notre premier lyrique[2]. Musset, on s'en souvient, fut le créateur de *Mimi Pinson*. Hugo lui-même, Hugo que Paris revendique comme le plus illustre de ses enfants adoptifs, n'a été, aux yeux du commun, qu'une sorte de grand chanteur s'assimilant les haines et les revendications de la populace. Quelques-uns lui ont donné comme successeur François Coppée, adulateur des « humbles » et des petits bourgeois, François Coppée, poète des faubourgs... Nous osons le demander bien haut, quel écrivain noblement inspiré obtint jamais un succès égal à celui de nos Pindares de carrefour et de nos Aristophanes d'estaminet? A l'art d'Auguste Barbier, de Gérard de Nerval, de Baudelaire, Paris, centre cosmopolite de la beauté et du plaisir, préféra les couplets du Caveau et des chansonniers du Chat noir[3]. En vain dira-t-on que la muse gréco-latine, justement alarmée de notre indigence intellectuelle, a fui la Cité et s'est réfugiée en quelque lieu perdu des rives de la Seine. Ne savons-nous pas que l'Ile-de-France proprement dite n'a presque jamais favorisé le « plaisant jeu de rimes? « En vain objectera-t-on que ces anciennes résidences, Fontainebleau, Versailles, Marly, etc., ont accordé une généreuse hospitalité aux porteurs de lyre; et que le Hurepoix, le Mantois, le Vexin français et la Brie ont donné naissance à des auteurs du cru. Quels furent-ils ceux-là qui se souvinrent de la terre des aïeux? Racine chanta la Grèce; Rotrou, de Dreux, Ducis, de Versailles, travaillèrent pour la scène tragique; Go-

1. Voyez dans le recueil intitulé *Les Fantaisies poétiques ou portefeuille d'un élève de Voltaire* (Paris, Durand, 1780, in-12) le poème des *Porcherons*.

2. Il eut des émules et de trop nombreux imitateurs. On ne s'attend pas à voir leurs noms ici. On n'y trouvera pas davantage celui de l'« immortel » Désaugiers. Il était de Toulon. Il a célébré Paris avec un léger accent provençal!

3. A ceux de nos lecteurs qui nous reprocheraient trop vivement de n'avoir pas fait figurer ici les derniers représentants de notre vieux « génie gaulois », nous ferons observer que la plupart des brillants « humoristes » qui, depuis plus de vingt années, font la célébrité de la butte montmartroise et la gloire de l' « esprit français » ne sont pas originaires de Paris. La province qui les a produits doit, seule, les revendiquer.

deau fit des vers galants et paraphrasa les psaumes; l'abbé de Voisenon écrivit des ballets et des comédies; Nogaret rima des contes galants. Seul, au XVIe siècle, Gauchet, prieur de Dammartin, exalta les plaisirs de la vie rustique. Sa voix un peu rude, son accent de terroir, n'ont pas trouvé d'écho[1].

Une enquête tentée dans le domaine de l'art populaire donnerait un piètre résultat. Le paysan de Seine-et-Oise, de Seine-et-Marne ou d'Eure-et-Loir, ce dernier si fortement caractérisé par Zola, n'a pas de chanson locale. Cela ne surprend guère, car il n'appartient à aucune race nettement déterminée; il se rattache à divers groupes sociaux. Individualiste à l'excès, d'esprit pratique, d'intelligence médiocre et de moralité douteuse, sans autre vertu appréciable qu'une forte résistance au travail des champs, influencé par le mirage trompeur des villes, il ne demande à la terre que ses revenus. Sa langue est une altération du français courant, auquel se mêlent les termes techniques des milieux agricoles et des mots empruntés à divers patois septentrionaux et à l'argot parisien. Il n'a que faire des antiques usages observés jadis sur le sol qu'il exploite. Non seulement il ignore le « lyrisme rural », mais il méconnaît la beauté des choses rustiques. C'est le plus souvent un colon, rarement un autochtone. La poésie célébrant les vertus du sol, la beauté des sites en Ile-de-France, — et ce sera là, si l'on veut, notre manière de conclure, — n'a été depuis plusieurs siècles qu'un hommage rendu par des écrivains de diverses régions au centre de la culture française. En choisissant pour thèmes d'inspiration Paris, Versailles, Fontainebleau, les jolies vallées du Parisis, des poètes comme François de Corsembleu Desmahis[2], Chénier[3], Hugo et plus tard Paul Verlaine[4], Henri de Régnier[5], Albert Sa-

1. Exceptionnellement, des poètes « français » ont chanté la banlieue, ses champs en fleur, ses eaux, ses forêts et ses parcs. Nous leur avons presque toujours accordé la place à laquelle ils ont droit. Nous nous sommes cru autorisé pourtant à exclure l'un d'eux, M. Jacques Madeleine, en raison de sa médiocrité. M. Jacques Madeleine (lisez Jacques Normand) s'est efforcé, bien inutilement, de peindre les paysages émouvants de Fontainebleau.

2. Né à Sully-sur-Loire, le 3 févr. 1722, mort à Paris le 25 févr. 1761. Il écrivit *Le Voyage d'Essones*, récit en prose mêlé de vers.

3. Voyez dans ses *Œuvres* l'ode à *Versailles :*

O Versaille, ô bois, ô portiques
Marbres vivants, berceaux antiques,
Par les dieux et les rois Elysée embelli, etc.

4. On ne lira pas sans agrément la pièce intitulée *Nocturne Parisien*, dans les *Poèmes Saturniens :*

Roule, roule ton flot indolent, morne Seine...

5. *La Cité des Eaux*, poèmes, Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18.

main[1], la gracieuse comtesse de Noailles[2], etc., n'ont pas eu pour objet d'exalter le terroir, mais de fixer des images traditionnelles. Ils ont été, tour à tour, les interprètes de la sensibilité française. Qu'on lise, pour s'en convaincre, cette page lumineuse de Victor Hugo :

AUX RUINES DE MONTFORT-L'AMAURY

I

Je vous aime, ô débris ! et surtout quand l'automne
Prolonge en vos échos sa plainte monotone.
Sous vos abris croulants je voudrais habiter,
Vieilles tours que le temps l'une vers l'autre incline,
Et qui semblez de loin, sur la haute colline,
Deux noirs géants prêts à lutter.

Lorsque d'un pas rêveur foulant les grandes herbes,
Je monte jusqu'à vous, restes forts et superbes !
Je contemple longtemps vos créneaux meurtriers,
Et la tour octogone et ses briques rougies,
Et mon œil, à travers vos brèches élargies,
Voit jouer des enfants où mouraient des guerriers.

Ecartez de vos murs ceux que leur chute amuse !
Laissez le seul poète y conduire sa muse,
Lui qui donne du moins une larme au vieux fort ;
Et si l'air froid des nuits sous vos arceaux murmure,
Croit qu'une ombre a froissé la gigantesque armure
D'Amaury, comte de Montfort !

II

Là, souvent je m'assieds, aux jours passés fidèle,
Sur un débris qui fut un mur de citadelle
Je médite longtemps, en mon cœur replié ;
Et la ville, à mes pieds, d'arbres enveloppée,
Etend ses bras en croix et s'allonge en épée,
Comme le fer d'un preux dans la plaine oublié.

Mes yeux errent, du pied de l'antique demeure,
Sur les bois éclairés ou sombres, suivant l'heure,
Sur l'église gothique, hélas ! prête à crouler,
Et je vois, dans le champ où la mort nous appelle,
Sous l'arcade de pierre et devant la chapelle,
Le sol immobile onduler.

Foulant créneaux, ogive, écussons, astragales,
M'attachant comme un lierre aux pierres inégales,

1. Versailles (*Le Chariot d'or*, Paris, Soc. du Mercure de France, 1901, in-18).

2. *Beauté de la France. Le Poème de l'Ile de France, Versailles, Les bords de la Seine, Soirs d'été dans le parc de Saint-Cloud. La Malmaison*, etc. (*Les Eblouissements*, Paris, Calmann-Lévy, s. d. [1908], in-18).

Au faîte des grands murs je m'élève parfois ;
Là, je mêle des chants au sifflement des brises ;
Et dans les cieux profonds suivant ses ailes grises,
Jusqu'à l'aigle effrayé j'aime à lancer ma voix !

Là quelquefois j'entends le luth doux et sévère
D'un ami qui sait rendre au vieux temps un trouvère.
Nous parlons des héros, du ciel, des chevaliers,
De ces âmes en deuil dans le monde orphelines,
Et le vent qui se brise à l'angle des ruines
Gémit dans les hauts peupliers[1].

BIBLIOGRAPHIE. — H. Sauval, *Histoire et Recherches sur les Antiquités de Paris*, etc., 1724, 3 vol. in-fol. — Dom Félibien, *Histoire de la ville de Paris*, etc., Paris, 1725, 5 vol. in-fol. — Bruzen de la Martinière, *Grand Dictionnaire historique*, etc., III, 1740, in-fol. — Piganiol de la Force, *Descript. de Paris, de Versailles, de Marly, de Meudon, de Saint-Cloud, de Fontainebleau*, etc., Paris, 1742, 8 vol. in-12. — Expilly, *Dictionn. géographique, histor. et politique de la France*, etc., 1762. — Abbé Lebeuf, *Hist. de la Ville et de tout le diocèze de Paris*, 1754-1758, 15 vol. in-12. (Voyez surtout l'édit. publiée par Féchoz et Letouzey, 1883-1893.) — Jaillot, *Les Rues et les Environs de Paris*, Paris, 1757, 2 vol. in-12; *Recherches critiques, histor.*, etc., *sur la ville de Paris*, Paris, Le Boucher, 1782, 8 vol. in-8°. — Mayeur de Saint-Paul, *Le Désœuvré ou l'Espion du boulev. du Temple*, 1782, nouv. éd., Paris, Sansot, 1907, in-12. — Saint-Foix, *Essais historiques sur Paris* (éd. des *Œuvres compl. de Saint-Foix*, Paris, veuve Duchesne, 1778, t. III à VI, in-8°.) — S. Mercier, *Tableau de Paris*, nouv. éd., Amsterdam, 1783-1788, 12 tomes in-8°. — XXX, *Descript. d'une partie de la vallée de Montmorency*, Paris, Moutard, 1784, in-8°. — Nougaret, *Tableau mouvant de Paris*, etc., Londres et Paris, Duchesne, 1787, 3 vol. in-12. — N. F. Restif de la Bretonne, *Le Palais Royal*, Paris, au Palais Royal, 1790, 3 vol. in-12. — J.-B. Pugoulx, *Paris à la fin du dix-huitième siècle*, etc., Paris, 1801, in-8°. — J. Delort, *Mes Voyages aux environs de Paris*, Paris, Picard-Dubois, 1821, 2 vol. in-8°. — J.-A. Dulaure, *Histoire civile, physique et morale de Paris*, 3e édition, Paris, Baudouin fr., 1825-1826, 10 vol. in-12; voir, du même, *Hist. des environs de Paris*, etc. — E. et H. Daniel, *Biographie des hommes remarquables de Seine-et-Oise*, Rambouillet et Versailles, 1832, in-8°; Paris, Angé, 1837, in-8°. — Le Roux de Lincy, *Recueil de chants histor. depuis le douzième siècle jusqu'au dix-huitième*; Paris, Gosselin, 1841-1842, in-12. — Aristide Guilbert, *Histoire des villes de France*, Paris, Furne, 1848, t. VI, in-8°. — Fr. Michel et Ed. Fournier, *Le Livre d'or des métiers, histoire des hôtelle-*

1. *Odes et Ballades*, oct. 1825.

ries, cabarets, etc., Paris, Seré, 1851, 2 vol. in-8°. — Félix et Louis Lazare, *Dictionn. administratif et historique des rues et monuments de Paris,* Paris, Revue municipale, 1855, in-4°. — Emile Agnel, *Observation sur la prononciation et le langage rustique des environs de Paris,* Paris, 1855, in-8°. — Georges Kastner, *Les Voix de Paris : Essai d'une histoire littér. et musicale des cris popul. de la capitale depuis le moyen âge jusqu'à nos jours,* Paris, Renouard, 1857, in-4°. — P.-L. Jacob, *Paris ridicule et burlesque au dix-septième siècle,* Paris, Delahays, 1859, in-12. — A. de la Fizelière, *Vins à la mode et cabarets au dix-septième siècle,* Paris, Pincebourde, 1866, in-12. — Charles Nisard, *Des Chansons populaires chez les anciens et chez les Français,* etc., Paris, Dentu, 1867, 2 vol. in-12; *Etude sur le langage populaire ou patois de Paris et de sa banlieue, précédée d'un coup d'œil sur le commerce de la France au moyen âge, les chemins qu'il suivait,* etc., Paris, libr. Franck, 1872, in-8°. — A. Jal, *Dict. de biogr. et d'histoire,* Paris, Plon, 1867, in-8°. — [Délerot], *Ce que les Poètes ont dit de Versailles,* Versailles, Bernard, 1870, in-12. — A. Franklin, *Les Rues et les Cris de Paris au dix-septième siècle, publ. d'après les mss,* etc., Paris, Willem, 1874, in-16. — C. Lenient, *La Satire en France et la Littérature militante au seizième siècle,* Paris, Hachette, 1877, 2 vol. in-12. — Emile Raunié, *Chansonnier historique du dix-huitième siècle* (*Recueil Clairambault-Maurepas*), Paris, Quantin, 1879-1884, 10 vol. in-18. — Dom Morin, *Histoire du Gâtinais,* Pithiviers, 1883-1889, 3 vol. in-4°. — Paul Lacombe, *Bibliographie parisienne,* etc., *1600-1880,* Paris, Rouquette, 1887, in-8°. — *Catalogue des livres relatifs à l'histoire de la ville de Paris et de ses environs composant la bibliothèque de M. l'abbé Bossuet,* Paris, Morgand, 1888, in-12. — Edouard Fournier, *Chroniques et Légendes des rues de Paris,* nouv. édit., Paris, Dentu, 1893, in-16; voir, du même, *Histoire des enseignes de Paris, Histoire du Pont-Neuf, Paris démoli, Enigme des rues de Paris, Corneille à la butte Saint-Roch,* etc. — *Bibliothèque des Goncourt, Dix-huitième siècle, Livres, Manuscrits, autographes dont la vente aura lieu Hôtel Drouot, 29 mars, 3 avril 1897,* Paris, Morgand, 1897, in-8°. (Très important.) — Jacques Madeleine, *Quelques Poètes français des seizième et dix-septième siècles à Fontainebleau,* Fontainebleau, impr. Bourges, 1900, in-12. — P. Yves Plessis, *Bibliogr. raisonnée de l'argot,* etc., Paris, Daragon, 1901, in-8°. — Ad. Retté, *Les Poètes à Fontainebleau,* Bruxelles, Weissenbruch, 1903, in-8°. — F. Funck-Brentano, *Les Nouvellistes,* Paris, Hachette, 1905, in-18. — Ed. Pilon, *Les Jolies Vallées d'Ile-de-France,* etc., 14 juill., 22 sept. 1906. — Pierre Lelong, *Au Pays des Grenouilles bleues,* Montfort-l'Amaury, Ombredanne, 1906, in-18. — P. Vidal de la Blache, *Tableau de la géographie de la France* (Histoire de France de F. Lavisse, t. Ier, 3e éd., Paris, Hachette, 1908, in-4°). — L. Gal-

lois, *Régions naturelles et Noms de pays. Etude sur la région parisienne,* Paris, Colin, 1908, in-8°. — Henri d'Alméras, *La Vie parisienne sous la Révolution et le Directoire,* Paris. A. Michel, 1908, in-8°. (Voir en outre, du même, l'édition des *Mémoires de Jean Monnet,* directeur du Théâtre de la Foire, Paris, Louis Michaud, s. d. [1908], in-16). — Bertrand Millanvoye, *Anthologie des poètes de Montmartre,* Paris, Ollendorff, 1909, in-18 (ouvrage médiocre). — Emile Michel, *La Forêt de Fontainebleau,* etc., Paris, Laurens, 1909, in-8°, etc.

On consultera en outre les Dictionnaires d'argot de Delvau, d'Aristide Bruand, les *Mémoires-Journaux de Pierre de L'Estoile* (Ed. Brunet, A. Champollion, E. Halphen, etc., Paris, Libr. des Bibliophiles, et A. Lemerre, 12 vol. in-8°); les *Historiettes* de Tallemant des Réaux (3e éd., publ. par MM. de Monmerqué et Paulin Paris, Paris, Techener, 1854, 9 vol. in-8°); la *Bibliographie des Mazarinades* de C. Moreau; *Journal et Mémoires de Collé,* etc., la *Correspondance littér. de Grimm, de Diderot,* etc. (éd. de Maurice Tourneux), les *Mémoires secrets* de Bachaumont, la *Correspondance secrète de Métra,* les *Mémoires de Saint-Simon,* les *Journaux* et *Mémoires,* de Mathieu Marais, du duc de Luynes, du marquis d'Argenson, de Barbier, etc.; enfin la *Revue rétrospective,* 1833-1838; les *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris;* les *Annales du Gâtinais,* la *Revue de l'Histoire de Versailles et de Seine-et-Oise;* les *Bulletins de la Société archéologique de Rambouillet,* de la *Société histor. du sixième arrondissement de Paris;* de la *Société histor. du septième arrondissement,* etc.: *La Cité, bulletin histor. du quatrième arrondissement,* etc., etc.

POÉSIES POPULAIRES

CHANSON NOUVELLE DE TOUS LES CRIS DE PARIS, QUI SE CHANTE SUR LA VOLTE DE PROVENCE[1].

Voulez ouïr chansonnette
De tous les cris de Paris?
L'une crie : Allumette!
L'autre : Fusilz[2], bons fusilz!
Costrets secs, à la masle tache,
Verres jolis!
Qui a de vieux souliés
A vendre en bloc et en tache[3]?
Beaux œufs frais! gelés, choux gelés.

Oranges! citrons! grenades!
Fourmage dur de Milan!
Faut-il point du bon pain, chalans?
Sallade! belle sallade!
A ramonner la cheminée
Hault et bas! Vieux fer, vieux drapeaux!
Beaux choux blancs! ma belle poirée!
Moutarde! Almanacz nouveaux!

Vinaigre bon! bon vinaigre!
Sablon à couvrir les vins!
Charbon de rabais en grève,

1. Cette chanson est extraite de la collection Maurepas. Elle a été publiée dans l'intéressant ouvrage de Georges Kastner : *Les Voix de Paris. Essai d'une histoire littér. et music. des cris popul. de la capitale depuis le moyen âge jusqu'à nos jours.* Paris, Renouard, 1857, in-4°. On en trouve une version modifiée dans le recueil de P.-L. Jacob, *Paris ridicule et burlesque, au dix-septième s.*, 1859.
2. Briquets.
3. En gros, à forfait.

Le minot à neuf douzains!
Du grés, grés, à la fine esguille!
J'ai la mort aux rats et aux souriz!
Entonnois, bon forets et vrilles!
Ça chalants, à curer le puys!

Argent cassé! Vieille monnoye!
Remouleurs, gaigne petit!
Croye de Champagne, croye[1]!
Oublie, oublie, où est-il?
A deux liards des chansons tant belles!
Doulces mesures! gentil fruit nouveau!
A mes beaux cerneaux, noys nouvelles!
Quapendu[2], poires de certiau[3]!

Gros fagots! seiche bourrée!
A mes bons navets! navets!
Chicorée! chicorée!
Argent de mes gros balets!
Noir à noircy! couvercle à lessive,
Peigne de buys, gravele, graveleau!
Beaux marons, a l'escaille vive!
Chaudronnier! Qui est-ce qui veut de l'eau?

A quatre deniers la peinte,
Gentil vin blanc et clairet,
Esguillettes de fil teinte!
Argent du fin trebuchet!
Ver verjus! Ongnons à la botte!
Harans sor! Panés, beaux panés!
Beau cresson! carotte! carotte!
Pois vert! pois! feves de marez!

Prunes de Damas! cerises!
Quonquombre! beaux abricaux!
De bonne encre pour escripre!
Beaux melons! gros artichaux!
Harans frais! Maquereau de chasse!

1. Craie.
2. *Carpendu* ou *court pendu*, sorte de pomme dont l'odeur était appréciée au XVIe siècle.
3. Poires de certeau.
4. Râpe.

A refaire les seaux et soufflets!
Citrouilles! Filace! Filace!
Qui a de vieux chapeaux, vieux bonnets?

Fourmage de cresme! fourmage!
Aux racines de percins!
Rave douce! belle esparge[1]!
Beau houblon! Peau de connin[2]!
Gerbe de froment! Foire! nouveau foire[3]!
Bons rateliers! Chambrière de bois[4]!
Beau may de hou! A la pierre noire,
Ruban blanc! ruban! beaux lacets!

A trente escus l'émeraude
Et l'anneau de grand valleur!
Feves cuites, toutes chaudes!
Pain d'espice pour le cueur!
Beaux chapelets! couronne royale!
De beaux coings! Peches de Corbet[5]!
Beaux poireaux! Gros navets de halle!
Beaux bouquets! Qui veut de bon lait!

Figues de Marseilles! figues!
Beaux merlus! Chervys de Trois[6]!
Carpes vives! carpes vives!
Beaux espinards! lard à pois!
Escargots! trippes de morue!
Beaux raisins! beaux pruneaux de Tours!
Ainsi vont criant par les rues
Leurs estats chascun tous les jours.

CHANSON

Le roi Loys est sur *son pont*
Tenant sa fille en son giron.
Elle lui demande un cavalier...
Qui n'a pas vaillant six deniers!

1. Asperge.
2. Peau de lapin.
3. *Fouerre*, paille.
4. Chandelier.
5. Pêches de Corbeil.
6. Troyes. Espece de panais.

— Oh! oui, mon père, je l'aurai
Malgré ma mère qui m'a porté.
Aussi malgré tous mes parents
Et vous, mon père... que j'aime tant!!

— Ma fille, il faut changer d'amour,
Ou vous entrerez dans la tour...
— J'aime mieux rester dans la tour,
Mon père! que de changer d'amour!

— Vite... où sont mes estafiers,
Aussi bien que mes gens de pied?
Qu'on mène ma fille à la tour,
Elle n'y verra jamais le jour!

Elle y resta sept ans passés
Sans que personne pût la trouver :
Au bout de la septième année
Son père vint la visiter.

— Bonjour, ma fille, comme vous en va?
— Ma foi, mon père... ça va bien mal;
J'ai les pieds pourris dans la terre,
Et les côtés mangés des vers.

— Ma fille, il faut changer d'amour...
Ou vous resterez dans la tour.
— J'aime mieux rester dans la tour,
Mon père, que de changer d'amour[1]!

CHANSON[2]

Y avait dix filles dans un pré,
Toutes les dix à marier.
Y avait Dine,
Y avait Chine,
Y avait Suzette et Martine.
Ah! Ah! Catherinette et Catherina!
Y avait la jeune Lison,

1. Cette chanson du Parisis a été recueillie et publiée par Gérard de Nerval dans son roman *Angélique*.
2. Cette chanson est extraite de *La Bohême galante*, de Gérard de Nerval (Paris, M. Lévy, 1855, in-18).

La comtesse de Montbazon,
Y avait Madeleine
Et puis la Dumaine!

Le fils du roi vint à passer,
Regarda Dine,
Regarda Chine,
Regarda Suzette et Martine.
Ah! Ah! Catherinette et Catherina!
Regarda la jeune Lison,
La comtesse de Montbazon,
Regarda Madeleine,
Sourit à la Dumaine.

Puis il nous a saluées.
Salut, Dine,
Salut, Chine,
Salut à Suzette et Martine.
Ah! Ah! Catherinette et Catherina!
Salut à la jeune Lison,
A la comtesse de Montbazon,
Salut à Madeleine,
Baiser à la Dumaine.

Et puis il nous a donné,
Bague à Dine,
Bague à Chine,
Bague à Suzette et Martine,
Ah! Ah! Catherinette et Catherina!
Bague à la jeune Lison,
A la comtesse de Montbazon,
Bague à Madeleine,
Diamant à la Dumaine.

Puis il nous mena souper.
Pomme à Dine,
Pomme à Chine,
Pomme à Suzette et Martine.
Ah! Ah! Catherinette et Catherina!
Pomme à la jeune Lison,
A la comtesse de Montbazon,
Pomme à Madeleine,
Diamant à la Dumaine.

Puis il nous fallut coucher,
Paille à Dine,
Paille à Chine,
Paille à Suzette et Martine.
Ah! Ah! Catherinette et Catherina!
Paille à la jeune Lison,
A la comtesse de Montbazon,
Paille à Madeleine,
Bon lit à la Dumaine.

Puis il nous a renvoyées,
Renvoie Dine,
Renvoie Chine,
Renvoie Suzette et Martine,
Ah! Ah! Catherinette et Catherine!
Renvoie la jeune Lison,
Et la comtesse de Montbazon,
Renvoie Madeleine,
Garda la Dumaine.

FRANÇOIS VILLON

(1431-?)

La vie de François Villon n'est connue que depuis peu. Ce singulier personnage, qui devait laisser la réputation d'un mauvais garçon et d'un grand poète, naquit en 1431, pendant que Paris demeurait encore sous la domination anglaise. Il était pauvre et de petite naissance et s'appelait de son vrai nom Montcorbier, ou encore des Loges, d'un nom de lieu d'où il tenait peut-être ses origines. François, ayant de bonne heure perdu son père, garda longtemps sa mère, bonne femme pieuse et illettrée, et fut recueilli par maître Guillaume de Villon bachelier en décrets, chapelain de Saint-Benoît-le-Bétourné qui le logea dans sa maison, dite la Porte-Rouge, au cloître Saint-Benoît, près le collège de Sorbonne. Il prit le nom de son bienfaiteur et, destiné à suivre l'état de clerc, fut inscrit sur les registres de l'Université. Villon prit ses grades. Bachelier à dix-huit ans, en 1449, licencié et maître ès arts en 1452, il n'eût rien laissé de son court destin si sa jeunesse n'avait subi le contre-coup d'une époque troublée. Ses années d'études avaient été particulièrement orageuses. « L'Université, écrit M. Anatole France, était alors en querelle avec le Parlement. Les leçons et les prédications avaient même été suspendues pendant quelque temps. Les recteurs réclamaient, les écoliers se mutinaient et apprenaient moins les préceptes des sept arts libéraux que la manière de rosser le guet. » Ce n'était point un mince plaisir pour ces derniers que de voler les crocs à l'étal des bouchers, décrocher les enseignes et scandaliser les marchands, les bourgeois et les hôteliers de Paris par mille extravagances burlesques et cyniques. Une fâcheuse affaire survenue en juin 1455, jour de la Fête-Dieu, et dans laquelle il se rendit coupable d'un homicide sur la personne d'un prêtre, Philippe Sermoise, le fit mettre en prison, juger par la prévôté de Paris et condamner au bannissement. Ici finit la carrière universitaire de Villon. Peu après commença pour lui une existence nouvelle, qui ne fut point bonne et dont les témoignages tiennent lieu et place de fiction dans son œuvre de poète. Sans ressource, sans gîte et sans appui, Villon ne tarda pas à se lier

vec quelques compagnons de hasard et d'infortune, anciens coliers, clercs vagabonds, mendiants et voleurs, qui avaient ris le surnom de coquillarts — synonyme d'audacieux malfaieurs — et terrorisaient la province. Il erra plusieurs mois du Nord au Midi, associé à de nombreux méfaits de tous genres, usqu'au jour où, grâce à d'anciennes amitiés et à la tendre sollitude de son père adoptif, il obtint des lettres de rémission et ut rentrer à Paris. On dit qu'il reprit pendant quelque temps, u cloître Saint-Benoît, la vie insouciante de naguère, et qu'il erait devenu quelque homme sage, quelque vénérable clerc, ans la traverse d'amours malheureuses et un certain penchant la perversité. Aussi bien n'avait-il point oublié ses anciennes réquentations. Il aimait l'argent, le jeu, la bonne chère et les illes et ne répugnait point à la débauche. Il le fit voir en dévaisant de compagnie, aux environs de Noël (1456), la sacristie lu collège de Navarre. La crainte du châtiment l'éloigna encore le Paris, et ce n'est point trop dire qu'il ne gagna pas, à parcourir les routes de France avec des malandrins de son espèce, e goût de la vertu, sinon de la tranquillité. On le rencontre à Angers à la fin de 1456, puis à Blois, où il trouve le moyen de se faire bien voir, grâce à ses talents et son ingénuité de poète, de cet autre gentil rimeur, le duc Charles d'Orléans. Remis peu après en prison, pour on ne sait quel motif, il échappe de nouveau à sa disgrâce, remercie Dieu, prend les jambes à son cou, comme un homme qui n'a pas la conscience nette et craint l'être appréhendé, traverse le Berry, remonte la Loire, parcourt le Bourbonnais, le Forez, gagne le Dauphiné, où il reçoit un cadeau du duc de Bourbon, après quoi il revient dans l'Orléanais et passe l'été à Meung-sur-Loire, dans les prisons de l'évêque d'Orléans, Thibault d'Aussigny. Il a confessé quelque part qu'il y avait, non loin de Meung, un endroit dangereux pour les enfants perdus. C'est Montpipeau, où il avait été pris la main dans le sac. Cette fois il devra la liberté à la clémence royale. Le roi Charles VII venait de terminer dans un château, près de Bourges, sa triste existence (22 juill. 1461). François Villon était « en chartre étroite et dure » quand le roi Louis XI, nouvellement sacré, passant par Meung-sur-Loire, délivra, en don de joyeux avènement, plusieurs prisonniers, parmi lesquels était le poète de la Porte-Rouge. Il allait pouvoir enfin rentrer à Paris et réunir les poèmes qu'il avait composés depuis longtemps. Soudain on perd sa trace ; on sait seulement qu'il revint au cloître Saint-Benoît. Un soir de l'automne 1463, il assiste à une rixe devant la boutique de François Ferrebouc, rue Saint-Jacques. C'est tout. A cette date, Villon n'avait guère plus de trente-deux ans, mais la pauvreté, la maladie, les excès, l'avaient marqué, vieilli. Il est croyable qu'il mourut jeune. Rabelais a écrit sur lui de beaux contes. En fait, a-t-on dit, le poète du *Grant Testament* finit

modestement dans une de ces nombreuses « escriptoires » établies autour de Saint-Jacques-la-Boucherie, sortes d'ateliers de copistes où les clercs trouvaient à s'occuper. « Sa vie s'accorde si bien avec ses œuvres, conclut M. Anatole France, que des psychologues très fins, des connaisseurs très experts, se sont demandé si les ballades de maître François n'auraient pas été composées par un poète de cabinet jaloux de faire parler et vivre un clerc coquillart: « Les larrons qu'on va pendre ne chantent pas si bien, disent-ils, la maraude, la prison et la corde. C'est affaire d'un homme d'esprit qui s'amuse au coin de son feu, d'un magistrat lettré, par exemple. »

Pour nous, Villon est un écrivain populaire d'un génie supérieur et qui ne chanta que pour avoir vécu : tout à la fois un historien de mœurs et un poète du cœur. « On ne dira jamais, observe Anatole de Montaiglon, à quel point, dans son œuvre, le mérite de la pensée et de la forme est estimable. Villon peint presque sans le savoir, et en peignant il ne pallie, il n'excuse rien; il a même des regrets, et ses torts, qu'il reconnaît en se blâmant, mais dont il ne peut se défendre, il ne les montre que pour en détourner. Je connais même peu de leçon plus forte que la ballade *Tout aux Tavernes et aux Filles*. La bouffonnerie, dans ses vers, se mêle à la gravité, l'émotion à la raillerie, la tristesse à la débauche; le trait piquant se termine avec mélancolie, le sentiment du néant des choses et des êtres est mêlé d'un burlesque soudain qui en augmente l'effet. Et tout cela est si naturel, si net, si franc, si spirituel; le style suit la pensée avec une justesse si vive, que vous n'avez pas le temps d'admirer comment le corps qu'il revêt est habillé par le vêtement. C'est bien mieux que l'esprit bourgeois, toujours un peu mesquin, c'est l'esprit populaire que cet enfant des Halles, qui écrivait *Il n'est bon bec que de Paris*, a recueilli dans les rues et qu'il épure en l'aiguisant... Il faut aller jusqu'à Rabelais pour trouver un maître qu'on puisse lui comparer, et qui écrive le français avec la science et l'instinct, avec la pureté et la fantaisie, avec la grâce délicate et la rudesse souveraine que l'on admire dans Villon, et qu'il a seul parmi les gens de son temps. (*F. Villon*, notice insérée dans les *Poètes français*, d'Eug. Crepet, Paris, Hachette, 1863, t. IV, in-8°.) Il existe un grand nombre d'éditions de François Villon. On trouvera ici une liste sommaire des plus rares et des plus intéressantes : *Le Grant Testament Villon et le Petit; son codicille Le Jargon et les Ballades*, A. Paris, 1489 (éd. Pierre Levet), petit in-4° goth., et Paris, G. Bineaut, 1490, in-4°; *Le Grant Testament*, etc., Paris, J. Trperel, 1497, in-12 (réimpr. à Paris par Ballieu, en 1869, in-12); *Le Grant Testament*, etc., Paris, Pierre Caron, s. d., petit in-4; *Le Grant Testament*, etc., à Paris, par Guill. Nyverd, s. d., petit in-8° goth.; à Paris, à l'enseigne Saint-Nicolas, s. d., petit

-8°; *Les Œuvres de Maistre Françoys Villon,* etc., Paris, Galot du Pré ou Ant. Bonnemère, 1532, in-16; *Les Œuvres... reues et remises en leur entier par Clément Marot,* etc., Paris, du Pré, 1533, et Lyon, François Juste, 1537, in-16, et Paris, han Macé, s. d., in-8°; *Les Œuvres de Fr. Villon,* Paris, Les ageliers, 1540, et Paris, Alain Lotrian, 1542, in-16; *Les mêmes,* ec des remarques d'Eusèbe de Laurière et une lettre du du Cerceau, Paris, Coustelier, 1723, in-8°; les mêmes augm. remarques de Le Duchat et de Formey, La Haye, A. Moetjes, 1742, pet. in-8°; *Œuvres de M. Fr. Villon* corrigées et mplétées par J.-H.-R. Prompsault, Paris, Techener, 1832, et aris, Ebrard, 1835, in-8°; *Œuvres complètes,* nouv. éd. avec des otes par P.-L. Jacob, Paris, Jannet, 1854, in-12; *Les Deux Testaments,* etc., avec des notes par le même, Paris, Acad. des Bibliophiles, 1866, in-8°; *Œuvres complètes,* édit. Pierre Jannet, aris, Picard, 1867, in-12 (*La même,* Paris, Charpentier, 1884, -18); *Œuvres de F. Villon,* édit. Lacroix, Paris, Acad. des ibliophiles, 1877, in-18; *Spécimen d'un essai critique sur les uvres de F. V.,* par W. G. C. Bijvanck. *Le Petit Testament,* Leyde, e Breuk et Smits, 1882, in-8°; *Œuvres complètes* publiées d'après les mss et les plus anc. éd. par A. Longnon, Paris, Lemerre, 892, in-8°; *Die Werke Maistre François Villon,* hgg. von Dr. Wolfgang von Wurzbach, Erlangen, 1903, Fr. Junge, in-8°; *e Petit et le Grant Testament,* etc., repr. fac-similé du ms. de tockholm; introd. de Marcel Schwob, Paris, Champion, 1905, n-8°; *Œuvres de Maistre F. Villon,* éd. Ed. Schneegans, Bibliotheca Romanica, nos 35-36, Strasbourg, Heitz, s. d. (1908), 1-16, etc.

Bibliographie. — A. Campaux, *F. Villon,* etc., Paris, 1859, n-8°. — A. Longnon, *F. Villon et ses légataires,* Paris, Lemerre, ai 1873, in-8°; *Etude biogr., d'après les doc. des archives nationales,* Paris, Menu, 1877, in-8°. — José Théry, *Le Procès de . Villon,* Paris, Alcan Lévy (impr. aux frais de l'ordre des avocats), 1899, in-8°. — Gaston Paris, *F. Villon,* Paris, Hachette, 901, in-16. — Marcel Schwob, *Spicilège,* p. 3-93, Paris, Mercure e France, 1896, in-18; *Le Jargon des Coquillarts en 1455,* Mémoires de la Soc. linguist. de Paris, 1890-1891, t. VII, fasc. 2 t 3. — Gaston Paris et M. Schwob, *Villoniana,* Romania, 1901, . 352. — Abbé Reure, *Simples Conjectures sur les orig. paternelles de F. V.,* Paris, Champion, 1902, in-8°.

BALLADE DES FEMMES DE PARIS

Quoy qu'on tient belles langagières,
Florentines, Veniciennes,
Assez pour estre messaigières,
Et mesmement les anciennes;
Mais, soient Lombardes, Rommaines,
Genevoises, à mes perilz,
Piemontoises, Savoysiennes,
Il n'est bon bec que de Paris.

De très beau parler tiennent chayeres,
Ce dit-on, les Neapolitaines,
Et sont très bonnes cacquetieres
Allemandes et Pruciennes;
Soient Grecques, Egyptiennes,
De Hongrie ou d'autre païs,
Espaignolles ou Castellaines,
Il n'est bon bec que de Paris.

Brettes, Suysses, n'y sçavent gueres,
Gasconnes n'aussi Toulouzaines;
Du Petit-Pont deux harangieres
Les concluront, et les Lorraines,
Angloises ou Calaisiennes
(Ay-je beaucoup de lieux compris?),
Picardes de Valenciennes;
Il n'est bon bec que de Paris.

ENVOI

Prince, aux dames Parisiennes
De beau parler donne le prix;
Quoy qu'on die d'Italiennes,
Il n'est bon bec que de Paris.

BALLADE DE BONNE DOCTRINE

A CEUX DE MAUVAISE VIE

Car ou soies porteur de bulles,
Pipeur ou hasardeur de dez,

Tallieur de faulx coings, tu te brusles,
Comme ceulx qui sont eschaudez,
Traistres parjurs, de foy vuydez;
Soies larron, ravis ou pilles :
Où en va l'acquest, que cuydez?
Tout aux tavernes et aux filles.

Ryme, raille, cymballe, luttes,
Comme folz, faintis, eshontez;
Farce, broulle, joue des fleustes;
Fais, ès villes et ès cités,
Farces, jeux et moralitez;
Gaigne au berlanc, au glic, aux quilles :
Aussi bien va? Or escoutez :
Tout aux tavernes et aux filles.

De telz ordures te reculles;
Laboure, fauche champs et prez;
Serz et panse chevaulx et mulles,
S'aucunement tu n'es lettrez;
Assez auras, se prens en grez.
Mais, se chanvre broyes ou tilles,
Où tend ton labour qu'as ouvrez?
Tout aux tavernes et aux filles.

ENVOI

Chausses, pourpoinctz esguilletez,
Robes, et toutes vos drapilles,
Ains que vous fassiez pis, portez
Tout aux tavernes et aux filles.

(*Œuvres complètes*, édit. Aug. Longnon, 1892.)

CLAUDE GAUCHET

(XVIe SIÈCLE)

Claude Gauchet naquit en la petite mais agréable ville de Dampmartin, distante seulement de sept lieues de Paris. Une de ses tantes, dit-on, dont la condition n'était pas alors fort relevée, fut choisie pour être la nourrice de Marguerite, duchesse de Valois, fille de Henri II, et par la suite première femme de Henri IV. Cette faveur donna entrée au Louvre à Claude Gauchet, qui était jeune, mais déjà pourvu d'un esprit agréable et brillant. Il fit sa cour au roi Charles IX, et celui-ci, pour lui témoigner quelque considération, le fit étudier et l'honora d'une charge d'aumônier ordinaire. Il servit par la suite les rois Henri III et IV, devint grand archidiacre de Bayeux, puis, comme on le gratifia d'une prébende de Senlis, il se résolut d'y établir sa demeure, « et ce d'autant plus que c'est dans le voisinage de sa ville natale ». « Il y demeura donc, écrit Guillaume Colletet, et y vécut avec un grand repos et une grande tranquillité d'esprit, ne venant à Paris que pour y rendre les devoirs et les services de sa charge d'aumônier des rois, ses maîtres, quand son quartier de service l'y obligeoit. Mais, en quelque lieu qu'il fît son séjour, son esprit ne demeura jamais inutile. Comme il étoit naturellement enclin au doux exercice des Muses, il composa de temps en temps des vers qui feront éternellement fleurir son nom parmi les hommes. » Il mourut fort âgé, après l'année 1620. On a cinq éditions de ses vers sous ce titre : *Le Plaisir des Champs divisé en quatre parties, selon les quatre saisons de l'année, par Claude Gauchet, Dampmartinois,* etc. A Paris, chez Nicolas Chesneau, 1583, in-4°; *Le Plaisir des Champs,* etc., *revu, corrigé et augmenté d'un devis d'entre le chasseur et le citadin.* Paris, Abel L'Angelier, 1604, in-4°; *Ibid.,* 1621, in-4°; *Le Plaisir des Champs,* etc., éd. revue et annotée par Prosper Blanchemain. Paris, A. Franck, 1869, petit in-12; *Le Plaisir des Champs* etc., *éd. nouv. d'après le texte de 1583,* introd. et notes par E. Jullien, Paris, F. Didot, 1879, 2 vol. in-4°.

« Claude Gauchet, a-t-on observé, n'est certainement pas un de ces personnalités éminentes qui commandent l'admiration de leurs contemporains, et dont au bout de trois siècles la postérité

rité s'enorgueillit encore. Il se contente d'être réputé sans rival dans tous ces exercices auxquels nos voisins les Anglais ont donné le nom de sport. Chasseur habile et acharné, marcheur infatigable, intrépide écuyer, pêcheur, musicien, poète, amateur de bons vins et de longs repas, il se donne sans arrière-pensée à tout et à tous : sans cesse debout, sans cesse en mouvement et toujours heureux, pourvu qu'en se divertissant il amuse les hôtes réunis à son prieuré de Beaujour. Après qu'il a dévotement entendu la messe le matin, rien ne saurait plus l'arrêter; il va, il mange, boit et chasse du matin au soir, et quelquefois du soir au matin... C'est le récit de cette existence mouvementée qui fait le sujet de son poème : *Le Plaisir des Champs*. Le style de Gauchet est peu correct : nullement châtié, souvent trivial et bas, il ne s'élève à une certaine hauteur de parole et de pensée que dans deux ou trois passages, où il trouve des accents émus pour déplorer la misère des campagnes ravagées par la guerre civile. Ses rimes ne sont quelquefois que des assonances, mais c'est là le moindre de ses soucis... Ce n'est pas qu'il soit sans mérite. Ses descriptions sont prises sur nature, et, s'il n'est pas *styliste*, il est peintre. On voit courir l'animal poursuivi; on entend les aboiements de la meute, les cris des veneurs et, au milieu de tout ce brouhaha, on sent la brise qui passe sur les plaines, le parfum des bois, la rosée, la fenaison, les vendanges, le verglas et la neige... » (Prosper Blanchemain, *Introd. au Plaisir des Champs*.) Gauchet a donné encore un autre ouvrage dont un exemplaire existe à la Bibliothèque de l'Arsenal : c'est un assez médiocre recueil de pièces édifiantes intitulé : *Le Livre de l'Ecclésiastique mis par stances françoises*. Paris, J. Mettayer et P. L'Huillier, 1596, in-12.

Bibliographie. — Abbé Goujet, *Bibliothèque françoise*, t. XIV, p. 27. — Guill. Colletet, *Vie de Cl. Gauchet*, publiée en tête de l'avant-dernière édit. du *Plaisir des Champs*, 1869.

LE PRINTEMPS

FRAGMENT

Ja desja froidement perruqué de glaçons,
De neiges et frimats cest hyver nous passons :
Ja le flambeau du ciel quittant le Capricorne,
L'Eschanson, les Poissons, faict que la terre s'orne
De son plus beau tapis, montant vers la maison

Du Mouton estoilé à la blanche toison,
Du Taureau primerain dont la corne feconde
De toutes belles fleurs faict rajeunir le monde :
De là gaignant pays par le vague des cieux
Monte jusqu'aux Jumeaux, signe plus gracieux.
Ja la bise s'appaise, et ja la belle Flore,
Les bois, les champs, les prez de mille fleurs redore :
Ja le mignard zephir amoureux de ses yeux
Porte par les forests, par l'ær, et par les cieux
Son aleine soüesve, et ja voicy l'Hironde
Qui revenant nous voir esloigne un autre monde :
Ja les autres oiseaux, d'une nouvelle voix
Commencent, chiflotans, leurs amours par les bois.
Puis doncq' qu'en ce beau temps toute fleur renouvelle,
Puisque tout s'esjouit d'une amour mutuelle,
Que mille et mille oiseaux d'un chant delicieux
Remplissent l'ær, les bois, et la terre, et les cieux,
Muse, ne veux-tu pas que nous quittions la ville,
Pour aller vivre aux champs une vie gentille?
Que ferions-nous icy malheureux prisonniers,
Où le peuple mocqueur, et les courtisans fiers
Font un second enfer? Sortons, sortons à l'heure,
Afin que nous trouvions plus heureuse demeure...
A trois lieux de Villiers (des Rois dignes séjour)
Est sis un Prioré que je nomme Beaujour,
Basti dessus le bord de l'humide rivage
De Marne, qui foisonne en riche pasturage,
Le lieu (bien que petit) est basti proprement
Dessus un tertre hault, que l'on void aisément
De six grands lieux de là : au pied l'humide source
D'un ruisseau gazouillant dresse sa moite course
A travers un beau pré, qui, de tous les costez
Est bordé de Tillets et d'Ormes bien plantez :
Là coulle à deux cens pas la plaisante riviere
De Marne, qui fuïant d'une course non fiere
Du costé de Midi, ceinct de maint et maint tour
Un parterre plaisant quasi tout alentour,
Où maint compartiment proprement s'entrelasse,
Et d'hysope, et de thim au milieu de la place :
Toute sorte de fruict que l'on peut souhaiter
S'y trouve en sa saison, qu'un Prieur fit planter,

Homme qui, non oiseux, abominant le vice,
Avoit surtout aymé cest honneste exercice.
Là le Cyprès s'esleve, et les beaux Orangez
Plantez dans des vaisseaux par ordre sont rangez :
Tout le long d'un hault mur les Grenadiers verdissent,
Des Citronniers gentils les richesses jaunissent :
D'autre part, par compas, le Sycomore beau
Va s'eslevant au ciel verdissant de nouveau :
L'on voit en sa saison mainte odorante rose
Au soleil du matin nouvellement esclose :
Là l'œuillet s'espanit, et le lis blanchissant
Jette ses belles fleurs au milieu jaunissant :
En longueur on y void mainte plaisante allée
Qu'un Coudrier branchu couvre de sa fueillée :
Le mignard Jassemin, d'une blanche couleur,
Y jette abondamment sa bien flairante fleur :
En long vous y voyez d'une belle verdure
S'eslargir plaisamment mainte riche bordure,
Où l'on peult six vingts pas cheminer à couvert
Entre deux rangs plantez de Laurier toujours verd :
Les oiseaux amoureux, d'un desgoisant ramage,
Y desgorgent sans fin quelque gentil passage...
Fi! fi! la ville pue : les champs, et les fustaies,
Les eaux, et les vallons, et les vertes saulsaies,
Le doux chant des oiseaux ne sont point destinez
Pour ceux qui sont toujours aux villes confinez :
Allons donc, mon Daurat, chasser, voller, et prendre,
Danser, saulter, pescher : il ne fault plus attendre.
Aussi ne veulx-je pas sans toy (ô mon Ronsard)
Prendre plaisir aux champs : je t'en veux faire part.
Je sçay qu'il te desplaist de voir dans une ville
Ennuieuse à chacun ceste tourbe incivile,
D'où l'ær gros et puant te contrainct quelquefois
Sortir, pour t'esgaier par les sauvages bois :
Viens doncq' avecques ceux dont pas un ne desire
(Ayant adoré Dieu) qu'à danser, et à rire.
Viens doncques, mon Ronsard, afin que par les champs,
Par les bois, par les eaux, nous allions retrenchans
Les soucis, les ennuis, et l'humeur inutile
Que cause en nos cerveaux le gros ær de la ville :
Et pourtant si mes vers marchent d'un stile bas,

Je te supply, Ronsard, ne les dedaigne pas.
Desportes, qui des Rois bien-aymé sçais escrire
D'un stile doux coullant ton amoureux martyre,
Qui mollirois un roc, et rendrois à ton vueil,
Tout cœur dur et ingrat, et tout impiteux œil :
Tu ne dedaigneras si bonne compagnie,
Qui de la ville aux champs cerche une heureuse vie :
Et si de bien chasser, et voller as desir,
Soit aux champs, soit aux bois, tu en auras plaisir.
Amour m'a faict chanter quelquefois la tourmente,
Qui m'a presque noyé dans la Scylle beante
De ses flots hazardeux; mais voyant mon bateau
Trop fluet pour voguer sur une si grande eau,
D'un si bon vent que toy, j'ay rabbaissé mes voiles,
Et plié pour jamais leurs trop foiblettes toiles :
Desormais m'amusant d'une rustique voix
A chanter l'ær, les eaux, et les champs, et les bois.

Or s'ainsi comme toy j'avais acquis la grace
(Par nature ou par art) des neuf sœurs de Parnasse,
Je chanterois si haut, que Phebus, et Fouilloux[1],
Viendroient, ressuscitez, chasser avecques nous :
Mais, las, pour bien chanter je suis si mal-habile,
Que je ne doubte pas qu'on ne trouve mon stile
Et rude, et mal plaisant; pour le moins le subject
Fera trouver d'aucuns louable mon project.

Et toy, docte Bryf dont la Muse feconde
En sonnets, en chansons, faict estonner le monde,
Qui as pris le plaisir de chanter quelquefois
Les Bergers amoureux, les Demi-dieux des bois,
Seras-tu dedaigneux d'abattre sur ce livre
Ton œil, pour voir qu'aux champs est heureux qui peut viv
Sans suivre chagriné ces fardez courtisans,
Et ces Palais dorez pleins de soucis cuisans :
Viens voir chasser aux champs, aux bois, et aux campagn
Dedans terre, dans l'ær, aux festes des montagnes,
Voir danser un Pitault, un Berger fredonner,
Vendanger le raisin, et les blez moissonner...

1. Jacques du Fouilloux, gentilhomme poitevin, auteur d'un trait de *La Vénerie*, édit. de 1650, 1844, 1864, etc.

LA HUÉE AUX ALOETTES

Un jour il nous souvient de faire une assemblée
Et d'aller par les champs cercher à la volée
En campagne bien large, où nous pourrons trouver
Quelque place où puissions nostre rests esprouver,
Faicte depuis trois jours, pour dans la nappe grande
D'aloëttes pousser en criant quelque bande.
En un lieu bien choisi par Jacquet, se mect bas
L'attirail de la rets longue de trente pas,
Qui à coup se desplie et de long estendue
Qui droict à vau le vent premierement tendue.
Quatre longs pieux jumeaux d'un maillet rebouché
Dans terre sont cognez; aux deux est attaché
Le cordeau de dessous; puis chascune brochette,
Dans le trou des deux pieux près rangez, s'entrejette
L'autre cordeau, d'un cœur de chanvre non rompant,
D'un droict alignement sur tous les pieux rampant,
S'estend à toute force et loing de là s'arreste
Attaché fort et ferme, afin que la rests, preste
A debander, ne faille, au moyen que le pieu
Pour estre foible, ou court, desloge de son lieu.
Or estant arresté des deux bouts dans la broche,
Par le cran desja faict une guille ou encoche;
En un bout et en l'autre on tire puis après
Le cordeau pour le mettre en un cran fait exprès.
Cela faict, la grand rests, de largeur abattue,
De neuf grands pieds se void de son plat estendue;
Puis, afin qu'au besoin il ne defaille rien,
Le plus fort tire et void si elle revient bien.
Si elle est bien, alors par la campagne grande,
Armez d'os de cheval s'escarte notre bande,
Jettent en l'air leurs voix et leurs gros os aussi
Et meinent un tel bruict par le champ endurcy
Que tous oiseaux, craintifs pour le bruit qu'ils entendent
Pensant mieux s'asseurer par grand's troupes se bandent.
Les voix haussent tousjours, et les os loings jettez
Font baisser les oiseaux du bruict espouvantez,
Cuidant voir dessus eux une bande ennemie

De cruels hobereaux pour massacrer leur vie.
Tousjours à vau le vent nostre bande poursuit
Où qu'aillent les oiseaux et de droict les conduict
Là où s'estend la rests. De là s'ils se destournent
Ils vont les racueillir et font tant qu'ils retournent;
Puis de hautaines voix redoublant leur huée,
Des aloëttes font une grosse nuée,
Rasant ores la terre, ore' en haut se portant
Selon que le bruict croist et qu'on la va battant.
Tant qu'enfin ne sçachant la pauvrette aloëtte
Où tourner pour le bruit et cela qui se jette,
Volant à vau le vent sur ses cerceaux legers,
Rase la neige froide et fuyant les dangers
Des crieurs importuns, de son aisle estendue
Vole droict où la rets cautement abattue
Est jà preste à tirer. Là Thibaut, roide et fort,
Tenant au poind la corde où se cache leur mort,
S'arreste pour tirer; lors double la tempeste,
Et le grand bruict des voix; nul de nous ne s'arreste,
Ains[1] courant de vitesse et tousjours criaillant,
Et des voix et des os les allons assaillant,
Et les menons droict là! Lors Thibaut, qui sent l'heure,
Qu'ils viennent pour passer, guère plus ne demeure
A tirer le cordeau; mais d'un nerf efforcé
Il a sur les oiseaux le filet renversé,
Les surprend dedans l'air, les repousse grand erre,
Et dans les mailles pris, les reconduit à terre.
Dix douzaines et plus dedans la rests surpris
Se trouvent de ce coup aussitost morts que pris.
Lors sans que desirions en prendre davantage,
Alaigres et contents nous tournons au village.

(*Le Plaisir des Champs*, Paris, 1583.)

1. Mais.

GUILLAUME COLLETET

(1598-1659)

Ce fut certes le plus Parisien de nos poètes. Guillaume Colletet naquit à Paris le 12 mars 1598. L'aîné de vingt-quatre enfants, tous viables, « le roseau le plus long de cette flûte de Pan », selon Théophile Gautier, il appartenait à une famille de notaires et de magistrats. Il étudia le droit, se fit recevoir avocat, mais ne plaida guère, préférant, dit-on, « sucer l'âme des pots » en compagnie des meilleurs « biberons » et faire des vers.

Protégé de Richelieu, il fut l'un des premiers membres de l'Académie française. On a de lui plusieurs recueils de poèmes et une foule d'opuscules singuliers : *Les Divertissemens* (Paris, Rob. Estienne, 1631, et Jacques Dugast, 1633, in-8°); *Epigrammes* (Paris, L. Chamhoudry, 1653, in-12); *Poésies diverses* (ibid., 1656, in-12); *Sur la Grotte de Meudon ruinée* (s. l., 1654, in-fol.); *Sur le beau Chasteau de Meudon* (s. l. n. d., in-fol.), etc. Son meilleur ouvrage était sans aucun doute les *Vies* des Poètes français, auxquels il consacra les meilleures heures de son existence et dont le manuscrit original fut brûlé en 1871, dans l'incendie de la Bibliothèque du Louvre[1]. Tallemant des Réaux a laissé de curieuses notes sur ce singulier écrivain du XVIIe siècle qui garda la tradition des vieux maîtres français et le culte de Ronsard. On y lit ces lignes savoureuses : « Guillaume Colletet, l'un des académiciens qu'on appeloit autrefois de la pitié de Bois-Robert, à qui pourtant il est eschappé par endroit de bonnes choses, se maria poetiquement avec la servante de son père [Marie Prunelle], qui estoit un procureur au Chastelet : et ce qui est de plus estrange, c'est que cette fille n'avoit rien de joly, et lui n'estoit pas trop à son aise. Il en a eu un fils qui s'appelle [François] Colletet, digne fils d'un tel père. »

Ajoutons que lorsque celle-ci mourut, il en fut quitte pour épouser une autre servante. On a dit que sa dernière femme se nommait Claudine Le Nain (ou Le Hain). Elle était fort galante, avait de l'esprit et passait pour faire des vers mieux que notre poète. Cette légende a couru longtemps, mais on n'a point laissé de s'en moquer quand la mort du mari rendit l'épouse muette.

1. Nous avons annoncé la restitution de 212 *Vies de Poètes* de Guillaume Colletet. Celles-ci, annotées et mises au point, paraîtront chez l'éditeur Honoré Champion.

Colletet avait, dit-on, maison de ville et maison des champs, cette dernière sise à Rungis, au Val-Joyeux. Sa maison de Paris, tout en haut du faubourg Saint-Marcel (rue Neuve-Saint-Etienne), était l'ancienne habitation de Ronsard. « Nous allions manger bien souvent chez lui, écrit Urbain Chevreau, à condition que chacun y feroit porter son pain, son plat, avec deux bouteilles de vin de Champagne ou de Bourgogne; et par ce moyen nous n'estions point à charge à nostre hôte. Il ne fournissoit qu'une vieille table de pierre sur laquelle Ronsard, Jodelle, Belleau, Baïf, Amadis Jamyn, etc., avoient fait en leur temps d'assez bons repas : et comme le présent nous occupoit seul, l'avenir et le passé n'y entroient jamais en ligne de compte. Claudine avec quelques vers qu'elle chantoit, y choquoit le verre avec le premier qu'elle entreprenoit, et son cher époux M. Colletet nous récitoit, dans les intermèdes du repas, ou quelque sonnet de sa façon ou quelque fragment de nos vieux poètes, que l'on ne trouve point dans leurs livres... » Mais l'on ne tarirait point d'anecdotes sur ce nourrisson des Muses. Les années 1651 et 1652 furent mauvaises pour le poète. La guerre civile l'obligea à déloger de sa maison de ville, son petit château de Rungis fut pillé par les soldats, et, pour comble de disgrâce un jour qu'il passait rue des Carnaux (actuellement rue des Bourdonnais), près des Saints-Innocents, l'entablement d'une vieille maison lui tomba sur la tête. Il fut pendant cinq mois entre la vie et la mort, et n'eut d'autre consolation que de s'écrier :

Maudites soient les avenues
Du cimetière de Paris!
Les grands rois et les grands esprits
En devroient éviter les rües.
O Ferronnerie, ô Carneaux,
Si vous n'en estes les bourreaux,
Vous leur fournissez des retraites.
N'est-ce pas sous vos sombres toits,
Et qu'on assomme les poètes,
Et qu'on assassine les rois?

Sur ses vieux jours, il fut pris d'une plaisante dévotion, composant des poésies pieuses pour des personnes austères; avec l'argent qu'on lui en offrait il allait boire au cabaret de la Pomme de pin. La mort le surprit, dit-on, à table, le 11 février 1659. Il était si dénué de ressources que ses amis se cotisèrent pour le faire enterrer.

Bibliographie. — Abbé Goujet, *Biblioth. françoise*, t. XVI p. 281. — Tallemant des Réaux, *Historiettes*, 3e éd., VII, p. 10 — Pellisson et d'Olivet, Hist. de l'*Académie françoise*, etc. — Th. Gautier, *les Grotesques*, Paris, Charpentier, 1897, in-18. — Fred. Lachèvre, *Bibliogr. des rec. collectifs de poésie, 1597-1700*

. II et III. — Voy. en outre Jal, *Dictionn. critique de biogr. et l'histoire; Chevracana, Carpenteriana, Menagiana* (édit. de 762), etc.

LA MAISON DE RONSARD

Je ne voy rien icy qui ne flatte mes yeux;
Ceste Cour du Ballustre est gaye, et magnifique;
Les superbes Lyons qui gardent ce Portique
Adoucissent pour moy leurs regards furieux.

Le feuillage animé d'un vent délicieux
Joint au chant des oyseaux sa tremblante musique;
Le parterre de fleurs, par un secret magique,
Semble avoir desrobé les Estoiles des Cieux.

L'aimable promenoir de ces doubles Allées,
Qui de profanes pas n'ont point esté foulées,
Garde encore, ô Ronsard, les vestiges des tiens.

Mais Dieux! ce nom m'inspire une sainte manie;
Comme je trouve icy mes pas avec les siens,
Je trouve dans mes vers sa force, et son Génie.

(*Autres Poésies de M. Colletet*, 1642.)

LE DINER DE LA CROIX-DE-FER

De quinze ou seize au moins que nous sommes icy,
Papistes, huguenots, de différent mérite,
L'un fait le libertin, l'autre fait l'hypocrite;
L'un plaide pour Sedan, et l'autre pour Nancy;

L'un raille un nez pointu, l'autre un nez raccourcy,
L'un censure un poulet, l'autre une carpe frite;
L'un entre, l'autre sort; l'un rit, l'autre s'irrite;
L'un réforme l'Estat, l'autre vit sans soucy.

L'un s'entretient d'amour, et l'autre de chicane;
L'un parle de sa bure, et l'autre de sa panne :
Moi je mange en repos, et bois sans dire mot.

Amy, qui les connois d'esprit et de visage,
Vis-tu jamais ailleurs un repas si falot,
Et parmi tant de fous un poëte si sage?

(*Poésies diverses*, Paris, Chamhoudry, 1656.)

CLAUDE LE PETIT

(1638?-1662)

Ce poète appartient à Paris par son œuvre et par sa fin tra-
gique. Edouard Tricotel a écrit l'histoire de sa vie. Aussi bie
n'en dirons-nous que deux mots. Claude Le Petit naquit à Beu-
vron, près de Forges, en Normandie, vers 1638 ou 1639. Il fit s
philosophie chez les jésuites. A sa sortie du collége, il tua d'u
coup de poignard, à la suite d'une querelle, un frère du couven
des Augustins, s'enfuit pour se mettre à l'abri des poursuites
pérégrina à Rome et à Madrid, et revint en France pour mouri
« estranglé et bruslé eu place de Grève » comme blasphémateu
et impie, le premier jour de septembre 1662. Il avait fait paraî-
tre : *L'Escole de l'interest et l'université d'Amour,* traduit d
l'espagnol de Piedrabuena (Paris, Guignard, ou Pepingué, 1662
in-12); *L'Heure du Berger, demy-roman comique ou roman demy
comique* (Paris, A. Robinot, 1662, in-12); *Les plus belles pensée
de saint Augustin en vers françois* (Paris, J.-B. Loyson, 1666
in-12), et enfin ce livre curieux qui a fait sa réputation parm
les lettrés, *La Chronique scandaleuse ou Paris ridicule* (Colo
gne, Pierre de la Place, 1668, in-12; Paris, sans nom de libr.
1672, in-12; Paris, Pierre Marteau, 1693 et 1694, in-12 (à la suit
du *Tableau de la Vie et du gouvernement de MM. les Cardinaux
Richelieu et Mazarin et de M. Colbert,* etc.); à Carthagène « pa
Ignace de Loyola... à l'enseigne de la Madona », 1702, in-12
Paris, Pierre le Grand, 1713, in-12; Amsterdam, Fritsch et Bohm
1714, in-12 (au tome II des *Œuvres diverses du sieur D.*[1]; Paris
Delahays, 1859, in-12 (nouv. éd. revue et corrigée, avec des note
par P.-L. Jacob). « Le *Paris ridicule,* observe Paul Lacroix, f
composé vers l'année 1655 ou 1656; on y remarque plusieur
particularités qui équivalent à des dates certaines. C'est u
poème satirique plein de traits audacieux qui n'épargnaient r
le gouvernement, ni la religion, ni le roi, ni ses ministres, r
Dieu ni diable, selon l'expression de l'auteur, et qui, par cel
présentait un caractère dangereux de rébellion contre tout c

1. Cette édition contient en outre le texte de *Madrid ridicule,* déj
publié en 1713, et qui est vraisemblablement de notre poète.

qui devait être respecté à l'époque où il fut composé... » C'est, ajoutons-nous, le meilleur document poétique que nous possédions sur Paris au XVIIe siècle.

BIBLIOGRAPHIE. — P. Plastelet, *Notice biogr. et bibliogr. sur Cl. Le Petit,* Recueil des trav. de la Soc. d'agricult., sc. et arts d'Agen, 1853, t. VI. — P. Lacroix, *Avertissement* à la réimpr. de *Paris ridicule,* etc., 1859. — Ed. Tricotel, *Cl. Le Petit,* etc., Extr. du Bulletin du Bibliophile, 1863, in-8°. — Fr. Lachèvre, *Bibliogr. des rec. collectifs de poésies,* 1597-1700, t. III, p. 408.

PARIS RIDICULE

FRAGMENT

Le Louvre.

Louvre, couvert moitié d'ardoise,
Et moitié couvert de vieux plomb,
D'où vient qu'on voit ce Pavillon
Plus court que l'autre d'une toise ?
J'admire vos compartimens,
Vos reliefs, vos soubassemens,
Votre Façade et vos Corniches :
Rien n'y manque, hormis de graver
Au-dessus de toutes vos Niches,
MAISON A LOUER POUR L'HYVER.

La Chapelle du Louvre.

Tous les Limousins de Limoges
Ont-ils ici leur rendez-vous ?
Bonté divine, où sommes-nous ?
Me prend-on pour un Alobroge ?
J'enrage tout vif dans ma peau.
Cette Rotonde au plat coupeau,
Est-ce là pour braver Rome ?
Personne ne me répond rien :
J'aimerois autant voir un homme
Dire que Dieu n'est pas Chrétien.

Les Tuileries.

Pour ne point fausser Compagnie
Par un trait trop brusque et soudain,

Allons faire un tour au Jardin,
Dépêchons sans cérémonie :
Qu'il est beau, qu'il est bien œuvré !
Mais d'où vient qu'il est séparé
Par tant de pas du domicile[1] ?
Est-ce la Mode en cette Cour
D'avoir la maison à la Ville,
Et le Jardin dans le Fauxbourg ?

La Place du Carrousel.

Cirque de bois à cinq croisées,
Barbouillé d'Azur et d'orpin,
Amphithéâtre de sapin,
Fantôme entre les Colisées :
Manège de Pantagruel,
Belle place du Carrousel,
Faite en forme d'huitre à l'écaille,
Quoi qu'on en dise, vous voilà.
Un habit de pierre de taille
Vous siéroit mieux que celui-là.

La Grande Écurie.

Grande Ecurie, en ce grimoire
Chacun saura ce que tu vaux,
Tu n'as que cinq ou six chevaux,
Les autres sont-ils allez boire?
Mais taisez-vous, Dame Alizon,
Contre le Prince, sans raison,
Vous tournez tout en raillerie :
Qu'importe à ce grand Potentat
Qu'il en ait dans son Ecurie?
Il en a tant dans son Etat !

Le Palais Cardinal, aujourd'hui Palais Royal.

Ici demeuroit Maître Griffe,
Dit Jean Armand de Richelieu,
En son temps quasi Demi-Dieu,
Demi-Prince et Demi-Pontife :

1. Du Vieux Louvre et du Palais Royal où logeait autrefois la Cour

Vois-tu ce merveilleux Chapeau,
Qui nageoit sur terre et sur eau,
Au frontispice de l'ouvrage?
C'est lui qui fit tous ces travaux;
La belle maison! C'est dommage
Qu'elle n'ait des pots à moineaux.

Les Halles.

Nous ne saurions nous en dédire,
Il faut passer par ce marché,
Et, bien ou mal enharnaché,
Dire en passant le mot pour rire;
Je suis dans la plus belle humeur
Où l'on ait jamais vu Rimeur,
De louer cette Foire immonde :
Mais quand j'en dirois haut ou bas
Les plus belles choses du monde,
Dieu même ne m'entendroit pas.

Fut-il jamais clameurs pareilles[1]?
Si le Ciel n'a pitié de moi,
Je deviendrai sourd, par ma foi,
En dépit de mes deux oreilles :
Chacun parle et nul ne répond,
L'on n'entend rien, l'on se confond,
Tout marche, tout tourne, tout vire.
Après cela, Pere Eternel!
Qui ne croira dans cet Empire
Le mouvement perpétuel?

A la bonne heure pour la France,
A la bonne heure aussi pour nous;
Pourvu que Messieurs les Filoux[2]

1. Vieux chapeaux à vendre! Les vendeuses de ce quartier, sont assez connues sous le nom de « harengères des Halles ».
2. Ce quartier étoit autrefois fort fréquenté par les filous, qui y coupoient bien des bourses.

Ne nous lanternent plus la gance.
Çà, rions-en tout notre sou;
Mais non, ne faisons point le fou,
Retirons-nous, et sans satire
Faisons place à qui veut rester;
On ne vient pas ici pour rire,
On n'y vient que pour acheter.

Le Pilori.

Déchargeons plutôt notre flegme
Sur ce vieux cylindre pourri :
Ce gibet nommé Pilori
Mérite bien un apophthegme :
Quoiqu'il soit en état piteux,
Il fait voir à ce siecle honteux
Qu'on faisoit autrefois Justice;
Et conclut enfin contre lui,
L'ayant privé de son office,
Qu'on ne la fait plus aujourd'hui.

La Friperie.

Tandis que j'ai la verve rogue,
Point de quartier à ces gens-ci;
Voici l'enfer en racourci,
C'est-à-dire la Synagogue :
Eh quoi! Fripiers Rabinisés!
Seigneurs Juifs Christianisés!
Osez-vous bien ici paroître?
Engeance de Mathusalem,
Juifs baptisés, croyez-vous être
Encore dans Jerusalem?

Ne leur donnons point tant d'amorce,
Muse politique partout;
Lorsqu'on pousse les gens à bout,
Leur desespoir se change en force :
Laissons les modernes Hebreux,
Sans aller déclamer contre eux,

Judaïser ainsi qu'à Rome[1] :
N'insultons personne en ce lieu,
Ils pourroient bien tuer un homme,
Ayant pour rien fait pendre un Dieu.

Cimetière des Saints-Innocents.

En passant par ce Cimetière,
Prions Dieu pour les trépassés;
Que d'os l'un sur l'autre entassés!
Que de cendre, et que de poussière!
Quatre mots de Moralité
Sur ce lieu de Mortalité:
Hommes, pour une bagatelle
Qui vous donnez tant de souci,
Toutes les têtes sans cervelle
Ne sont pas dans cet endroit-ci.

Le Pont-Neuf.

Faisons ici renfort de pointes,
Le chemin nous mène au Pont-Neuf;
D'un bon régal de nerf de bœuf
Saluons ces voutes mal jointes!
Vraiment, Pont-Neuf, il fait beau voir
Que vous ne vous daignez mouvoir
Quand les étrangers vous font fête :
Savez-vous bien, nid de Filoux,
Qu'il passe de plus grosses bêtes
Par-dessus vous que par-dessous?

Pourquoi nous faites-vous la morgue
Avecque votre Nouveauté,
Pont en cent endroits rajusté
Tout ainsi qu'un vieux soufflet d'orgue?
Vous qui faites compassion

1. Par l'ordonnance du pape Paul IV, les juifs n'y ont aucun négoce que celui des vieilles hardes, comme les fripiers à Paris. Les uns et les autres sont renfermés dans un certain quartier qu'on appelle à Rome *il Ghetto*, et à Paris *la Friperie*.

A la moindre inondation,
D'où vous vient cette humeur altière?
Est-ce à cause que vous avez
Cent égouts dans votre riviere,
Et plus d'étrons que de pavez?

(*Rome, Paris et Madrid ridicules*, etc.
Paris, P. le Grand, 1713.)

PAUL SCARRON

(1610-1660)

Ce que l'on connaît le mieux de ce poète, c'est son épitaphe composée par lui-même :

Celuy qui cy maintenant dort, etc.

Sa vie a été écrite maintes fois; ses œuvres furent réimprimées sans cesse avec succès. Seul, le XIXe siècle lui a tenu rigueur; on a mal compris, aux époques de romantisme ou d'analyse, ce génie naturel, un peu trivial, qui représente ici le rire de l'ancienne France. Il a dû beaucoup aux Italiens, et sa poésie burlesque n'est à proprement parler que la décadence du genre satirique, si florissant de Clément Marot à Mathurin Régnier. La biographie de Scarron est dans toutes les mémoires; nous n'en donnerons qu'une courte esquisse, simplement pour fixer des dates, sinon des faits intéressant notre thèse. Encore ferons-nous des emprunts à quelques critiques récents. Nous nous réservons pour une étude sur Scarron écrivain de mœurs. Il naquit à Paris le 4 juillet 1610, de Paul Scarron, conseiller au Parlement, — Parisien comme lui, d'une famille originaire du Piémont, — et de Marie Goguet, son épouse, d'extraction poitevine. Il n'avait pas atteint trois ans quand il perdit sa mère. Son père ne tarda pas à se remarier avec Françoise de Plaix, « la plus plaidoyante du monde », laquelle, en vraie marâtre, le rudoya si bien qu'il fut envoyé chez un parent, à Charleville. Deux ans après, il revint à Paris pour achever ses études, prit le petit collet et la tonsure vers l'âge de dix-neuf ans et se fit bien recevoir de la compagnie galante du Marais. A ce moment, il fait figure dans les sociétés littéraires, débite des fadeurs à des Chloris de rencontre et « arrondit la jambe, tout comme un autre, chez Marion Delorme ou chez Ninon ». A vingt-trois ans, il est contraint par les siens d'accepter un modeste emploi près de Charles II de Beaumanoir, évêque du Mans. Admis par la suite comme chanoine du chapitre de Saint-Julien du Mans, il n'a rien perdu de son goût des plaisirs et vit sans souci du lendemain. Le lendemain sera terrible qui fera du jeune et brillant ecclésiastique le malheureux cul-de-jatte paralytique et

goutteux que l'on sait. La légende tient ici lieu de document. On raconte qu'à la suite d'une folie de carnaval, poursuivi par la populace et obligé de chercher un refuge dans les roseaux de l'Huisne, il fut saisi par le froid au point de perdre pour toujours l'usage de ses membres et de devenir, ainsi qu'il le dit lui-même, « un raccourci de la misère humaine ». Avec la santé il perdit une partie de ses ressources. L'exil de son père et un procès qu'il soutint contre sa belle-mère achevèrent sa détresse. Il s'en consola en faisant des comédies burlesques qui obtinrent une grande vogue. Fixé à Paris, il se faisait traiter à la Charité, au faubourg Saint-Germain, où il prenait des bains de tripes. Sa maison, qu'il avait, grâce à la libéralité de quelques seigneurs, transformée en « hôtel de l'impécuniosité », rue Neuve Saint-Louis, près l'hôpital Saint-Gervais, était le rendez-vous de la plus noble et joyeuse compagnie. « Les comtesses de Lude, de La Suze, de Bassompierre ; le prince et la princesse de Guéménée, la duchesse de Rohan, Mme de Mauzeron, le major Aubry, Sarazin, La Mesnardière et d'autres voisins et voisines accouraient, dit-on, à ses fêtes, où le vin coulait comme l'esprit, sans lésiner ; d'ailleurs ses deux sœurs, Anne et Françoise, dont l'une était jolie pour deux, Anne aimant le vin et Françoise les hommes, achalandaient assez bien son logis[1] ». Les bons mots lui valaient chaque jour quelque nouvelle gratification, et l'on n'a pas oublié qu'il sollicita d'Anne d'Autriche la faveur d'être son malade en titre, et fit attacher une pension de cinq cents écus à cette charge, de création nouvelle. Plus tard, ces honoraires lui furent retirés pour avoir écrit *La Mazarinade*, et il se trouva dans la gêne. Il avait épousé, en 1652, Françoise d'Aubigné, la future Mme de Maintenon. Il vécut huit années avec elle, d'une existence heureuse, faisant jouer ses comédies, publiant le *Roman comique*, rimant une quantité extraordinaire de sonnets, épithalames, requêtes, rondeaux, odes, épîtres, étrennes, etc. qui ont constitué depuis son bagage de poète. (Voyez : *Recueil de quelques vers burlesques*, Paris, T. Quinet, 1643, in-4° ; *Suite des Œuvres burlesques*, ibid., 1644 et 1647, in-4° ; *Les Œuvres burlesques*, etc., IIIe partie, ibid., 1671, in-4°.) Il mourut sans avoir rien perdu de sa gaieté, résistant jusqu'à la fin aux plus intolérables douleurs, le 4 octobre 1660, laissant, avec les ouvrages cités plus haut, *Le Virgile travesti*, des comédies, *Jodelet ou le Maistre Valet*, *Jodelet duelliste*, *L'Héritier ridicule*, *Don Japhet d'Arménie*, un long poème, *Typhon ou la Gigantomachie*, des contes, des nouvelles, des lettres et quinze gazettes en vers, les quelles sont réunies avec dix-sept autres de différents auteurs dans le volume suivant : *Recueil des Epistres en vers burlesques*

1. Paul Olivier, *Cent Poètes lyriques, précieux ou burlesques du dix-septième siècle*, Paris, Havard fils, 1898, in-12.

le M. Scarron... sur ce qui s'est passé de remarquable en l'année 1655, Paris, Al. Lesselin, 1656, in-4°. Les œuvres complètes de Scarron ont eu un grand nombre d'éditions; les plus dignes d'être signalées sont celles d'Amsterdam, Ab. Wolfgang, « suivant la copie imprimée à Paris », 1668, 12 parties en 7 vol. petit in-12; Amsterdam, J. Wetstein, 1737, 10 vol. petit in-12; Amsterdam, J. Wetstein, et Paris, David, Durand, Pissot, 1752, 7 et 12 vol. in-12; Paris, Bastien, 1786, 7 vol. in-8°, cette dernière moins rare, mais meilleure que les précédentes.

Bibliographie. — Th. Gautier, *Les Grotesques*, nouv. éd., Paris, Charpentier, 1897, in-18. — Tallemant des Réaux, *Historiettes*, etc. — V. Fournel, *La Littérature indépendante et les écrivains oubliés*, Paris, Didier, 1866, in-12. — Boislile (de), [*Scarron*], Revue des Questions hist., juill.-oct. 1893. — Morillot, *Scarron et le genre burlesque*, Paris, 1888, in-8°. — H. Chardon, *Scarron inconnu*, etc., Paris, Champion, 1904, 2 vol. in-4°. — Emile Magne, *Scarron et son Milieu*, Paris, Mercure de France, 1905, in-18. — Frédéric Lachèvre, *Bibliogr. des rec. collectifs de poésies (1597-1700)*, t. II, III, IV, etc.

SONNET

Un amas confus de maisons,
Des crottes dans toutes les ruës,
Ponts, Eglises, Palais, Prisons,
Boutiques bien ou mal pourvûës.

Force Gens noirs, blancs, roux, grisons,
Des Prudes, des Filles perduës,
Des meurtres et des trahisons,
Des Gens de plume aux mains crochuës.

Maint poudré qui n'a point d'argent,
Maint homme qui craint le Sergent,
Maint fanfaron qui toujours tremble.

Pages, Laquais, Voleurs de nuit,
Carosses, Chevaux, et grand bruit,
C'est là Paris, que vous en semble?

LA FOIRE SAINT-GERMAIN[1]

A Son Altesse Royale.

... Sangle au dos, bâton à la main,
Porte-chaise, que l'on s'ajuste,
C'est pour la Foire Saint-Germain :
Prenez garde à marcher bien juste.
N'oubliez rien, montrez-moi tout,
Je la veux voir de bout en bout,
Car j'ai dessein de la décrire.
Muse au ridicule museau,
De qui si souvent le nazeau
Se fronce à force de trop rire,
Muse qui régit la Satyre,
Viens me réchauffer le cerveau.

Guide de mon esprit follet,
Qui surtout chéris le burlesque,
Soufle-moi par un camouflet
Un stile qui soit bien grotesque :
J'en veux avoir du plaisant,
Et fût-il un peu médisant,
J'y mettrai tout, vaille que vaille :
Mais devant que de rimasser
Bannissons de notre penser
Tout souvenir qui le travaille,
Et commençons par la canaille
Qui nous empêche de passer.

Que ces Badauts sont étonnés
De voir marcher sur des échasses !
Que d'yeux, de bouches et de nez,
Que de différentes grimaces !
Que ce ridicule Arlequin
Est un grand amuse-coquin !
Que l'on achève ici de bottes !

1. Cette pièce a paru pour la première fois, anonyme, à Paris, chez Jonas Brequigny, en 1643 (in-4° de 19 p.).

Que de gens de toutes façons,
Hommes, femmes, filles et garçons,
. . . . . .
Amasseront ici de crottes,
S'ils ne portent des caleçons!

Ces Cochers ont beau se hâter,
Ils ont beau crier gare, gare,
Ils sont contraints de s'arrêter,
Dans la presse rien ne démare.
Le bruit des pénétrans sifflets,
Des flutes et des flageolets,
Des cornets, haubois et musettes,
Des Vendeurs et des Acheteurs,
Se mêle à celui des Sauteurs,
Et des tambourins à sonnettes
Des Jotteurs de marionnettes
Que le peuple croit Enchanteurs.

Mais je commence à me lasser
D'être si longtemps dans la bouë;
Porteurs, laissez un peu passer
Ce carosse qu'il ne vous rouë;
Et puis pour marcher sûrement,
Appliquez-vous soudainement
A son damasquiné derriere;
Moins de monde vous pressera;
Le chemin il vous frayera :
Mais s'il reculoit en arrière,
De peur de briser notre biere,
Faites de même qu'il fera.

Quelqu'un sans doute est attrapé,
J'entens la trompette qui sonne :
Bien souvent pour être dupé
Ici tout son argent on donne.
Ha! je le voi, maître sot,
Qui se gratte sans dire mot,
En recevant la babiole,
Qui de son argent est le prix.
Dieu! de quelle joie est épris
Le maudit Blanqueur qui le vole,

Et que la dupe qu'il console
A peine à ravoir ses esprits!

Mais qu'est-ce que je viens de voir?
Une Dame au milieu des crottes,
Est-ce gageure ou desespoir?
Mais peut-être a-t-elle des bottes.
Ha! vraiment je n'en dis plus rien;
En l'approchant je connois bien
Que c'est une belle homicide,
Au nez de laquelle un beau fard
Composé de craie et de lard
Déguise bien plus d'une ride;
Et que le filou qui la guide
Est son brave ou bien son cornard.

Que de peinturés affiquets,
Dont les meres et les nourrices
Régaleront leurs marmouzets!
Que de gâteaux et pains d'épices!
Ici maint Laquais bigarré,
Maint petit Diable chamarré
Fait au Bourgeois guerre cruelle,
Tandis que son Maître coquet
Pousse maint amoureux boquet
Vis-à-vis de quelque Donzelle
Qui l'amuse de sa prunelle,
Et de son affété caquet.

Que ces soûillons de Gauffriers
Font sentir l'odeur du fromage!
Et que ces noirs Chauderonniers
Font un fâcheux carillonnage!
Mais nous voilà quasi dedans :
Bon-jour, Foire, Dieu soit céans;
Je suis un pauvre cul-de-jatte,
Qui viens tout exprès de chez nous,
Non pour acheter des bijoux,
Mais pour au grand bien de ma rate,
Sur votre los qui tant éclate,
Faire quelques Vers aigres-doux.

Prenez bien garde à ce soldat,
Ou plutôt ce grand As de pique;

De fine peur le cœur me bat,
Que contre nous il ne se pique.
Porteurs, marchez discrettement,
Ne heurtez rien, mais posément
Menez-moi par toute la Foire.
C'est ici, Monsieur mon cerveau,
Qu'on verra si je suis un veau,
Si je mérite quelque gloire,
Et si notre folle écritoire
Fera quelque chose de beau.

Petit rimeur trop éventé,
Gardez-vous bien de rien promettre;
Renguainez votre vanité,
Où diable vous allez-vous mettre?
Hé quoi, ne sçavez-vous pas bien
Qu'un conte ne vaut jamais rien
Quand on dit : Je vous ferai rire?
Je crains pour vous quelques revers;
Je crains que les Marchands divers
Sur lesquels vous allez écrire,
N'habillent, au lieu de les lire,
Leurs marchandises de vos Vers.

Arrêtez : certain Jouvenceau
Chez un Confiturier se glisse;
Son dessein n'est que bon et beau,
Mais j'ai peur qu'il ne réussisse;
Car je remarque à ses côtés
De Pages fort peu dégoûtés
Une troupe bien arrangée,
Et mal-faisant au dernier point.
Que pour eux il sort bien à point,
Tenant à deux mains sa dragée
Qui des Pages sera mangée,
Et dont il ne mangera point!

Il ne sçait pas de quel destin
Sa confiture est menacée,
Et qu'elle sera le festin
De la Gent à gregue troussée.
Ha! le voilà dévalisé.
Dieux! qu'il en est scandalisé!

Que son sucre qui se partage
Parmi tous ces demi-filoux
Lui cause un étrange courroux,
Et qu'à ses yeux remplis de rage
Un Ecuyer foüettant un Page
Serait un spectacle bien doux!

Que ces Gentilhommes à pié
Sont de nature peu courtoise!
Que ces Damoiseaux sans pitié
Pour peu de chose font de noise!
Qu'ils ont de sucre répandu,
Qui pourtant ne sera perdu :
Car de cette Irlandoise bande
Il sera bien-tôt ramassé :
Mais les lieux où l'on est pressé
Ne sont pas ceux que je demande;
Tirons d'une foule si grande
Notre corps demi-fracassé.

Ici le bel art de piper
Très-impunément se pratique;
Ici tel se laisse attraper,
Qui croit faire aux Pipeurs la nique.
Approchons ces gens assemblés,
Hommes parmi femmes mêlés.
Je vois ce me semble une dupe;
Car ce beau porte-point coupé,
D'un toufu panache hupé,
Près de cette brillante jupe
Qui bien plus que son jeu l'occupe,
Qu'est-ce qu'un Damoiseau dupé?

Qu'ils sont d'accord, ces assassins,
Qui de paroles s'entre-mangent,
Et qu'ils font de cruels larcins
De leurs dez qu'à tous coups ils changent!
Que ces deux Démons incarnés
Sont sur ce pauvre homme acharnés
Qui perd tout en gratant sa tête
Et sans dire le moindre mot!
Ha! qu'il a bien trouvé son sot

Celui-là qui jure et tempête :
Et qu'il fait bien la bonne bête
Avec son serment de bigot!

Foire, l'élément des coquets,
Des filoux et des tire-laine;
Foire où l'on vend moins d'affiquets,
Que l'on ne vend de chair humaine;
Sous le prétexte de bijoux,
Que l'on fait de marchez-vous,
Qui ne se font bien qu'à la brune!
Que de gens chez vous sont déçus!
Que chez vous se perdent d'écus!
Que chez vous c'est chose commune
De voir converser sans rancune
Les galans avec les cocus!

Tout ce qui reluit n'est pas or
En ce pays de piperie :
Mais ici la foule est encor
Sans respect de la pierrerie.
Menez-moi chez les Portugais;
Nous y verrons à peu de frais
Des marchandises de la Chine;
Nous y verrons de l'ambre gris,
De beaux ouvrages de vernis,
Et de la porcelaine fine
De cette région divine,
De ce terrestre Paradis.

Nous acheterons des bijoux,
Nous boirons de l'aigre de cèdre;
Mais comment Diable ferons-nous
Pour trouver une rime en èdre!
N'importe, ne radoubons rien,
Edre et cèdre riment fort bien.
N'en déplaise à la Poësie,
La fabrique de tant de Vers
Sur tous ces objets si divers,
Dont j'ai l'âme toute farcie,
M'a fatigué la fantaisie,
Et mis l'esprit tout à l'envers.

Beau Portugais de Portugal,
Qu'un verre net on me délivre;
Si l'aigre de cèdre est loyal,
J'en achete plus d'une livre.
Couvrez donc un peu *vos esté,*
Un peu moins de civilité,
Et bon marché de marmelade.
Sçachez, homme au petit rabat,
Que je suis plus friand qu'un chat,
A cause que je suis malade :
Ne montrez donc rien qui soit fade,
Ou qui ne soit pas délicat.

Il est, ma foi, délicieux,
Il est merveilleux, ce breuvage,
Et n'est Muscat ni Condrieux,
Qui m'en fit mépriser l'usage :
N'en déplaise aux buveurs de vin,
Par mon chef il est tout divin.
Laquais, tiens bien cette bouteille,
Mais garde bien de la casser,
Et tâche aussi de t'en passer,
En ami je te le conseille;
Car je veux bien perdre l'oreille,
Si tu ne te faisois chasser.

Adieu, Seigneur Lopes, bon soir,
Bon soir aussi, Seigneur Rodrigue;
Lorsque je viendrai vous revoir,
Vous me trouverez plus prodigue.
Il est, ce me semble, saison
De retourner à la maison;
Je vois déjà de la chandelle,
Et ne vois plus rien de nouveau
Qui puisse aider à mon cerveau
A faire une Stance nouvelle :
Et puis comment la faire belle,
Si je ne vois plus rien de beau.

Tout beau, petit rimeur, tout beau,
Vous allez apprêter à rire;
Vous ne voyez plus rien de beau?

Certes cela vous plait à dire.
A cette heure de tous côtés
Arrivent ici des beautés
Qui n'y viennent qu'à la nuit sombre.
A cette heure, quand pour Philis
Poudrés, frisés, luisants, polis,
Les appelans Soleils à l'ombre,
Leur disent fleurette sans nombre
Sur leurs Roses et sur leurs Lys.

Voyons un peu ces Epiciers,
Chez lesquels tant de monde achete.
O poivre blanc, que volontiers
Pour vous je vuide ma pochette!
Sçachons si l'on en peut avoir :
Mais je ne vois là que du noir,
Qui fort peu l'appétit réveille;
Au lieu que ce poivre de prix,
Qui peut restaurer les esprits,
Est de l'Orient la merveille,
Préférable à la sans-pareille,
Et comparable à l'ambre gris.

Adieu Peintres, adieu Lingers,
Je laisse votre belle histoire,
Et celle des autres Merciers,
A quelque meilleure écritoire.
Adieu la Foire Saint-Germain.
Je vais, non pas en parchemin,
Mais en papier blanc comme craie
Travailler à votre tableau.
Mais de mon style un peu nouveau
Avecque raison je m'effraie,
Et j'ai bien peur qu'on ne me raye
Comme un malheureux Poëtereau.

Ainsi chantoit un malheureux,
Quoiqu'il n'eût quasi plus d'haleine,
Et que son poulmon catharreux
Ne fit sortir sa voix qu'à peine;
Il le faisoit pourtant beau voir,
Car justaucorps de velour noir
Habilloit sa carcasse tendre,

Sa main un bâton soutenoit,
Qui partout alloit et venoit
Où la main ne pouvoit s'étendre,
Exécutant sans se méprendre
Ce que le malade ordonnoit.

Quoique son chant fût enroüé,
Que ridicule fût sa lyre,
Si crut-il qu'il seroit loüé,
Si Gaston daignoit en sourire :
Car il n'a chanté seulement
Que pour son divertissement,
Tout autre fin il désavouë;
Et quand quelqu'un s'en moquera,
Et son carme méprisera,
Il lui fera, ma foi, la mouë :
Et qu'on le blâme, ou qu'on le louë,
Au Diable s'il s'en soucira.

(*Œuvres de Scarron*, nouv. éd., Paris, David, 1752.)

ANTOINE FURETIÈRE

(1619-1688)

Antoine Furetière naquit à Paris le 28 décembre 1619 et mourut le 14 mars 1688. Reçu avocat au Parlement de Paris, il exerça d'abord la charge de procureur fiscal de l'abbaye de Saint-Germain des Prés, puis embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu des bénéfices des abbayes de Chalivoy, de Chuynes et du prieuré de Saint-Denis-de-la-Chartre. « C'était, écrit Viollet-le-Duc, un esprit ardent, sarcastique, et une très mauvaise tête. » Nommé membre de l'Académie française en 1662, il s'attira bientôt l'inimitié de tous ses collègues. Furetière préparait à lui seul, concurremment à l'illustre compagnie, un dictionnaire. L'Académie l'accusa d'avoir profité de son travail, fit ordonner la suppression du privilège qu'il avait obtenu pour le faire imprimer, et le bannit en 1685. Le procès qu'elle lui intenta dura longtemps et donna lieu à une foule de factums aussi vifs qu'ingénieux de la part de Furetière, auxquels ses confrères répondirent en tenant sur lui d'odieux propos. « Charpentier, l'un des plus animés contre cet auteur, rapporte Louis Lacour, l'accusa d'avoir prostitué sa sœur pour se faire nommer procureur fiscal, de s'être déshonoré dans ce poste en devenant protecteur des filous et des filles publiques et en escroquant le bénéfice d'un jeune abbé. Il lui prodigua les noms de *bélître, maraud, fripon, fourbe, buscon, infâme, fils de laquais, sacrilège, faux monnayeur*, etc. » Furetière riposta par des écrits qui sont des modèles d'éloquence satirique[1], et il ne craignit point de flageller outrageusement et injustement Benserade et La Fontaine, son ancien ami. Le public rit de bon cœur et, chose singulière, prit parti pour l'opprimé. Mais cette malheureuse aventure troubla les dernières années de la vie de Furetière, et l'on peut dire que, malgré l'estime que ne cessèrent de lui témoigner les savants et la plupart des écrivains de son époque, il acheva tristement, désabusé et aigri, une carrière qu'il avait brillamment commencée.

1. Voyez : *Trois factums pour Ant. Furetière, contre quelques-uns de l'Acad. françoise*, Amsterdam, Desbordes, 1684, in-12 (réimpr. en 1859, par Ch. Asselineau, chez Poulet-Malassis).

M. Frédéric Lachèvre a donné une bibliographie de ses ouvra ges ; nous y renvoyons le lecteur. Parmi ces derniers, celui qu eut le plus de vogue fut le *Roman bourgeois* (Paris, 1866, in-8°) livre plaisant dans lequel il a peint au naturel les mœurs de l classe moyenne. On y trouve maintes allusions à des person nages connus alors. Il a de plus écrit quelques vers. Ses *Poé sies diverses,* publiées d'abord chez Guillaume de Luyne (Paris en 1659, un vol. in-12, puis réimprimées en 1664 (sec. éd., Pa ris, G. de Luynes, et Paris, Louis Billaine, in-12), contiennen cinq satires touchant la vie parisienne, qu'il avait composée avant que Boileau publiât les siennes. Bien qu'elles soient lâche ment versifiées, elles offrent, grâce aux sujets traités, un vi intérêt pour l'étude de l'esprit français au XVIIe siècle.

BIBLIOGRAPHIE. — Guy Marais, *Furetieriana ou les bons mot et les remarques,* etc. *de M. Furetière,* Bruxelles, François Fop pens, 1696, in-12. — Tallemant des Réaux, *Historiettes,* etc. — Abbé Goujet, *Biblioth. françoise,* t. XVIII, p. 256. — Jal, *Dic tionnaire crit. de biographie et d'histoire,* 2e édit., 1872. — Ed Fournier, *Préface* à l'éd. elzévirienne du *Roman bourgeois.* — V. Fournel, *La Littérature indépendante et les écriv. oubliés d dix-septième siècle.* — Fr. Lachèvre, *Bibliogr. des rec. collectif de poésies, 1597-1700,* t. II, III et IV, etc., etc.

LE JEU DE BOULE DES PROCUREURS

A Monsieur Mancroix,
Chanoine en l'Église Cathédrale de Reim

... J'allois nonchalamment pour rêver à l'écart,
Après avoir disné vers le Quay Saint-Bernard ;
Là me trouvant oisif, et tout seul de ma bande,
Je tâchois d'achever un sonnet de commande,
Qu'un autheur desireux de se faire estimer,
Au devant de son livre alloit faire imprimer :
Comme on a maintenant cette sotte coutume,
Par des vers mandiez d'augmenter son volume,
De quester la louange à des amis flatteurs,
D'avoir diversité de langues et d'Autheurs,
Et d'en vouloir prétendre une gloire authentique,
Qu'on ne devroit chercher que dans la voix publique

J'avois ce beau dessein, quand je m'arreste au bruit
D'un tas de Procureurs et d'Huissiers qui me suit :
Contre une fausse rime estant lors en colère,
Mon esprit diverty d'abord les considère,
Et quitte son ouvrage, en voyant un objet
Qui luy fournit d'écrire un plus plaisant sujet.
Je voy dans leurs habits, les modes surannées
Qu'ont les capricieux en un siècle amenées :
Tel a le chapeau plat, tel autre l'a trop haut,
Tel a talon de bois, tel souliers de pitaut,
Tel haut de chausse bouffe et tel serre la cuisse,
L'un tient du pantalon, et l'autre tient du suisse,
Tel a petit collet, tel des plus grands rabats,
Tel sur habit de drap, manteau de taffetas.
Ils faisoient tant de bruit que leurs voix confonduës,
Comme en un grand cahos n'estoient point entenduës.
Tant qu'on parla de boule, alors chacun céda,
Et ravy d'y jouër à l'instant s'accorda.

Je voy mon Procureur avec eux qui s'avance,
Me reconnoist, m'aborde et fait la révérence,
En ployant le jaret comme un bon vieux Gaulois,
Et comme un héraut fait aux obsèques des roys.
Pour me bien obliger avec eux il m'empestre,
M'explique la partie, et me somme d'en estre ;
Mais ayant repondu que je n'y sçavois rien,
Il réplique aussi-tost, vous n'estes pas Chrétien.
Je le suis cependant, je fay cérémonie,
Je me tiens honoré d'estre en leur compagnie,
Et comme en mes procès j'ay souvent besoin d'eux,
Je me rends complaisant à perdre une heure ou deux :
Donc en un coin du jeu choisissant une place,
Sans en faire semblant j'observe leurs grimaces.
A peine ils sont entrez, qu'en foule les premiers
Courent choisir leur boule et raillent les derniers :
Ils parent de manteaux toute la gallerie,
Vous diriez à la voir que c'est la friperie.
L'un sur un des tyrans jette son casaquin,
L'Autre y prend pour tretteau le cul d'un mannequin :
L'un accroche un chapeau par le bout de sa coëffe,
L'autre un sac qu'au retour il doit remettre au Greffe ;

L'un enfin plie à part ses petits gands coupez,
Et l'autre pend ses glands qui se sont échappez.

Après quand il s'agit de diviser leur trouppe,
Si l'un prend la parole, un autre la luy couppe,
Et font un bruit si grand, que le moins interdit,
Après bien du discours, ne sçait ce qu'il a dit.

Il faut que le hasard à la fin les assemble
Et les plus près du but doivent jouer ensemble.
De six joueurs qu'ils sont, pour paroistre dispos,
Tel alonge ses nerfs, tel fait claquer ses os.
Tel fait la cabriole, et tel en l'air brandille,
Tel de tout son pouvoir ses jambes écarquille,
Et tel qui de trois jours à ce jeu n'a joüé,
Dit qu'il n'a pas le corps assez bien dénoüé.

Quand ils sont preparez, le plus prompt de la bande
Joue, et leur dit : Voilà mon exploit de demande,
Deffendez-y, Messieurs. Aussi tost son voisin
Lasche un coup qui s'arreste au milieu du chemin,
On en rit, il s'en fâche, et voyant qu'on redouble :
C'est vostre bruit aussi, leur dit-il, qui me trouble.
Tandis que le premier luy reproche tout haut :
O le grand Procureur qui d'abord fait défaut!
Cherchez vostre recours contre une autre partie,
Et faites appeller un tiers en garantie.

A peine a-t'il parlé, qu'un second sur ses pas
Intervenant promet de ne demeurer pas ;
Mais poussant trop aussi, la boule va si viste,
Qu'elle trouve à la fin le noyon pour son giste.
Tous veulent sur ce coup luy faire son procès,
Et vont pour se pourvoir en matière d'excès.

Cependant le vainqueur prétend d'avoir Sentence,
Qui porte pour profit débouté de deffense
Quand un tiers vient, et dit : Je m'y rends opposant,
Et contredis l'exploit du premier produisant :
J'ay, parbleu, piece en main bastante à le débatre,
S'ils ont pris un défaut, je le feray rabatre ;
N'en formez point d'appel, sans lettres de relief,
Je vous auray bien tost réparé ce grief.

Lors il souffle la boule, et dans sa main il crache,
Il retrousse sa manche, et puis il se détache :
Il jette tout son corps sur le pied de devant,
Il tient le droit en l'air, et le fessier au vent :
Il s'alonge d'abord, et puis il se ramasse,
Se tourne à gauche, à droite, quitte, et reprend sa place,
Pendant que tout son corps posé sur un gigot,
Se soustient et se meut, comme sur un pivot.
Il commence à joüer, et de long-temps n'achève,
Assied trois fois la boule, et trois fois la relève;
Il examine en elle et le foible et le fort,
Prend des yeux le niveau de l'un et l'autre bord :
Enfin pour mieux viser, couchant le but en jouë,
Il allonge le cou, cligne l'œil, fait la mouë,
Et lache enfin la boule : Est-elle dans le jeu?
L'un dit : Elle en a trop; l'autre : Elle en a trop peu,
L'un qu'elle va trop haut, l'autre que c'est la bonne.
Le joueur cependant craint, espère, s'estonne,
Son esprit suspendu le succès en attend,
Tantost il s'aplaudit, tantost il se reprend,
Tant que par un chemin douteux et difficile,
Elle va sur le but élire domicile :
Et si tost qu'il se void de son coup asseuré :
N'avois-je pas, dit-il, bien et deuëment juré?
Cet incident a fait production nouvelle;
Fournissez maintenant de contredits contre elle.

Alors celuy qui suit, luy promet à son tour
Qu'il le va débouter, et mettre hors de cour :
Et donnant dans le [dos] de la partie adverse,
Prend sa boule en effet, la tire et la renverse,
Dont luy-mesme il se louë, et frapant dans sa main :
Voilà joüer, dit-il, en empereur Romain.
Ce coup est peremptoire, et propre à les exclure.
Vous, monsieur, qui restez, allez-vous-en conclure.
Pour le gagner en trois, faites tous vos efforts,
Et joignez vos moyens à ceux de vos consorts.
Or ce dernier joüeur estoit ce personnage,
Extravagant en geste, en habits, en visage,
Chez qui j'avois reçeu ce fameux déjeuner,
Qui ne m'empêcha point, par ma foy, de disner.

Pour paroistre dispos en marchant il sautille,
Et ses pieds l'un dans l'autre il croise, il entortille,
Mais n'en pouvant pas bien démesler l'embarras,
Je ne sçay quel malheur le fait tomber à bas :.
Et ce plaisant objet gisant sur la poussière,
D'une longue risée appreste la matière.
Tel pour le relever veut des lettres du sceau,
L'autre vient s'enquerir s'il boit son vin sans eau.
L'autre veut qu'il déjeune, et l'autre qu'on le couche.
La honte cependant luy fait fermer la bouche,
Il marche tout boiteux, il paroist tout froissé,
Et jure cependant qu'il ne s'est point blessé.
Enfin il vient au but, et déjà fait son compte,
Que ce qu'il va joüer réparera sa honte :
Mais c'est un maudit coup qui leur porte guignon,
Il détruit tout le gain qu'a fait son compagnon,
Et donnant dans la boule, il l'éloigne de sorte
Qu'entre les deux partis on ne sçait qui l'emporte.
Un bruit confus s'élève, et chacun dit pour soy :
Je vay gager cinq sous que ce coup est à moy.
Afin que sans éclat leur querelle s'accorde,
L'un cherche une jartière, et l'autre un bout de corde
L'autre coupe un osier, mais ils perdent leurs pas ;
Car ce mesme estourdy, ce faiseur d'entrechats,
Impatient de voir de nouvelles querelles,
Mesure la distance en comptant ses semelles,
Mais estant en malheur, et mesme estropié,
Il démare une boule avec le bout du pied.

Aussi-tost les débats de plus belle s'allument,
Tous ces petits cerveaux de désespoir écument,
Pas un ne veut quitter, et ceux de son costé
L'appellent mal-adroit, lourdaut, yvre, éventé ;
Sur tout certain huissier, qui perd son advantage,
Dit qu'il ne joüra plus s'il ne le dédommage ;
Le Procureur s'en rit, dit qu'il en perd autant,
Et que chacun pour soy joüe ainsi qu'il l'entend.
L'Huissier non satisfait luy dit qu'il est un asne,
Et qu'il n'en sçait pas plus au jeu qu'à la chicane :
Le Procureur se pique, et dit : Parlez de vous,
Qui vous feriez fouetter pour attraper cinq sous :

En devez-vous parler, dit l'autre en repartie,
C'est vous qui colludez avec vostre partie;
Le Procureur reprend : Grand Cornard, vous mentez,
C'est vous qu'on a repris pour trente faussetez.

A ces propos sanglants l'Huissier fâché s'avance,
Luy porte un coup de poing pour deffi dans la panse;
Ils se prennent aux crins, tous deux embarassez,
Non point pour se baiser, se tiennent embrassez.
Dès le premier effort de leurs mains animées,
Que de cheveux tirez, et de barbes plumées!
Les perruques, chapeaux, calottes, vont à bas;
On n'y respecte point manchettes, ny rabats;
La bande d'un pourpoint est d'un bout arrachée,
La terre est de rubans et de basques jonchée.
L'un saigne des nazeaux, l'autre a les yeux pochez,
Et tous deux ont la jouë, et le front écorchez.
L'Huissier comme plus fort prend l'autre, et le collette,
Dont il crève de rage, et rompt son aiguillette.
Son haut-de-chausse tombe, et met la braye au vent;
Mais sans songer qu'il montre et derrière et devant,
Respirant la vengeance, autant que la victoire,
Il tire de sa poche une grosse écritoire,
Dont par un tour de bras, d'un seul coup de cornet,
Il pense de l'Huissier casser le test tout net.
Lors un des assistans dit que par courtoisie
Il faudroit sur son bras faire arrest et saisie :
De fait on les sépare, et chacun à foison
Jure que par justice il en aura raison.
Ils se chantent tous deux mille injures atroces,
Mais on les rend bien-tost amis comme à des noces;
Car ils connoissent bien que ce düel entre eux
Aux bourses seulement deviendroit dangereux,
Et que l'appel naissant de semblable querelle
Au lieu des Prez-aux-Clercs iroit à la Tournelle.
Sans parler dans l'accord de dédit, de pardon,
L'un va se rattacher, puis cherche son cordon;
L'autre torche sa joüe, et pour le coup il prie
Qu'on en laisse juger ceux de la gallerie.
Là, le coup de l'Huissier est jugé le plus près,
Et ce, pour tous dépens, dommages, interests.

Après ce coup jugé, chacun reprend sa place,
Le jeu se continue avec mesme grimace,
Avec mesme discours, mesme ordre, et mesme bruit;
Mais qui pourroit décrire un si plaisant déduit?
Jamais ny l'inventeur des balets de postures,
Ny peintre en dessignant mille et mille figures,
N'ont mis avec leur art l'homme en tant de façons :
Tels joüent ramassez comme des limaçons,
Tel se void, dont toûjours la posture se moule
Selon les divers tours qu'il souhaite à sa boule :
S'il veut qu'elle aille viste, il se penche en avant;
Quand elle va trop fort, il recule souvent,
Et comme il la souhaite éloignée ou prochaine,
De son poulmon il pousse, ou retient son haleine;
Tel à se démener trop ardent et trop pront,
Peut à peine suffire à s'essuyer le front,
Il défait son collet, lâche son aiguillette,
Déboutonne sa gorge, ouvre sa chemisette,
Et met sur ses cheveux son mouchoir à la fin,
De crainte d'engraisser sa coëffe de satin.
Tel suit courant sa boule, et lors qu'il en est proche
Il saute pardessus, comme un fondeur de cloche.
Tel qui la suit de près, la croit faire rouler,
Pour luy dire une injure, ou pour la cajoller :
Il la flatte tantost, tantost il la menace,
Tel a soin d'applanir et nettoyer la place,
Tel prend pour la conduire un patron dans les cieux,
Tel la pense guider par un roulement d'yeux,
Et tel serrant le poing, tire un bras en arrière,
Lorsqu'il veut arrester la boule en sa carrière,
Et qu'il voit que trop tost elle tombe en aval,
Ainsi que s'il tenoit les resnes d'un cheval.

Le plus divertissant, c'est que chacun se pique
De bien dire, en parlant sa langue de pratique :
Quand une boule pousse une autre en son chemin,
Elle a lettres, dit-on, pour la confortemain;
C'est subrogation, quand elle entre en sa place :
Distraction se fait, alors qu'elle la chasse,
Et c'est réintégrande, alors qu'elle revient,
Ayant un peu gauchi du chemin qu'elle tient :

Quand elle tourne ailleurs, c'est un déclinatoire;
Va-t'elle un peu trop doux, c'est lors le pétitoire :
Si quelqu'un met au but, soudain il s'applaudit,
Disant qu'il a fourni pièce sans contredit.
Et si l'un des perdans jouë à l'acquit son homme,
Qui luy gagne ou pareille, ou plus notable somme;
Ils disent au vaincu pour consolation :
Qui gagne au principal, perd en sommation.

Enfin, si je voulois achever ce qui reste,
J'aurois plutost écrit le Code et le Digeste,
Tous les mots du palais soit à droit, soit à tort,
Trouvent avec ce jeu, chez eux, quelque rapport.
Ils se querellent mesme en semblables paroles :
Qui jouë à contre-temps, n'est point au tour des rôles
Qui donne un dementi, dit qu'il s'inscrit en faux;
C'est dol, quand la partie est faite entre inégaux;
Qui vend ses compagnons, est stellionataire;
Qui conteste souvent, un plaideur téméraire;
Et si quelqu'un soutient un mot qui fait affront,
Il dit qu'il va subir le récol et confront.

Quand la nuit fait quitter, chaque perdant conteste,
Et veut qu'on le raquitte, ou qu'on gagne son reste.
Ou si quelqu'un d'entre eux se retire vaincu,
C'est d'un teston qu'il paie au lieu d'un quart d'écu;
Mais celui qui reçoit ne luy fait point de grâce,
Et dit qu'il paira donc les boules pour la passe.
La joye ou la tristesse, emprainte sur leur front,
Fait connoistre le gain ou la perte qu'ils font;
Qui gagne, en s'en allant, dit avec raillerie,
Qu'il a par dessus tout joué la gausserie,
Ces mazettes, dit l'un, croyoient nous attraper.
L'autre rit, et dit : Bon, j'ay gagné mon souper,
Tandis que les perdans à peine en ces atteintes,
Tant leur cœur est serré, peuvent former des plaintes,
Pour dire que quelqu'un leur a porté guignon,
Ou que tout le malheur vient de leur compagnon.

J'estois de telles gens déjà las à merveille,
Lors que mon Procureur me vient dire à l'oreille,
Si je veux du lévraut aller manger ma part.

Moy je l'en remercie, et dis qu'il est trop tard ;
Aussitost il esquive, et la nuit survenue
Luy faisant concevoir que je le perds de veüe,
Il dit à son huissier : Vous plaist-il de ce pas
Vous en venir chez moy prendre un mauvais repas?
On m'a fait un présent d'un lévraut d'importance
Que j'aurois plus gardé n'estoit cette occurence ;
Si je le mangeois seul j'aurois quelque remords.
J'ay dit qu'on luy fist faire un friand juste-au-corps,
Et l'ay fait envoyer exprès à la bazoche.
Il fait plus de profit en paste qu'à la broche :
Quand on le met rostir, il se mange en un soir,
Il faut pour l'achever plus d'une fois nous voir ;
Puis j'en veux envoyer quelques tranches en ville.
Qui mange d'un morceau, c'est autant que de mille.
J'ay regret seulement qu'on me l'ait présenté
Sans qu'on ait eu l'esprit de le mettre en paté.

Alors mes chicaneurs enfilent une route
Que je ne suivis pas, car on ne voyoit goutte,
Et moy qui jusqu'à lors, marchant à pas contez,
Sans en estre apperceu les avois écoutez,
Je cours en mon logis, où par mille pensées
Je tire du profit des sottises passées.

T'ayant fait ce récit, Maucroix, t'étonnes-tu
Qu'aujourd'huy le Palais se trouve sans vertu?
Pourroit-on rencontrer une ombre de justice,
Où règne cette énorme et barbare avarice?
Ceux qui devroient servir de son premier soûtien...
Mais ce que j'en dirois ne serviroit de rien :
Il leur faut des censeurs plus forts que ma Satyre.
Qu'il nous suffise donc, amy, de nous en rire.

(*Poésies diverses*, 1664.)

FRANÇOIS COLLETET

(1628-1680)

La vie de François Colletet repose tout entière sur deux ou trois légendes accréditées par les éditeurs d'anecdotes littéraires et entretenues par de peu scrupuleux biographes. Au demeurant, fils de Guillaume Colletet, il était né à Paris en 1628. Mauvais poète, dit-on, et qui ne fit jamais honneur à son père, lequel l'avait initié à la poésie et aux belles-lettres. « François Colletet, écrit Viollet-le-Duc, paraît avoir été militaire; car, fait prisonnier par les Espagnols en 1651, et conduit en Espagne, il y subit trois ans de captivité. » De retour à Paris, il vécut et mourut fort pauvre en 1672, justifiant ces deux vers de la première satire de Boileau :

> Tandis que Colletet, crotté jusqu'à l'échine,
> S'en va cherchant son pain de cuisine en cuisine...

« Il faisait, dit-on, pour gagner quelques écus, des traductions et des compilations; son goût dominant le portait vers la poésie, mais, alors comme aujourd'hui, la poésie ne nourrissait pas le poète le plus sobre. Il était toujours comme Boileau l'a dépeint, « crotté jusqu'à l'échine », et il ne fréquentait guère que les cabarets, où il se trouvait en compagnie d'autres poètes aussi gueux que lui, tels que Charles Beys, du Pelletier, Loret, etc. » Il prenait gaiement son parti contre la misère, suivant en cela l'exemple de son père, lequel ne lui avait laissé pour tout héritage que des dettes qu'il ne paya d'ailleurs jamais. Il s'est peint d'après nature dans un livre curieux, *Le Tracas de Paris ou la seconde partie de la Ville de Paris*, publié à la suite du poème de Berthod (Paris, Antoine Rafflé, 1666, in-12; 1679, in-12; 1689, in-12, etc.; Paris, J. Musier, 1699, in-12). « Nous le voyons apparaître là, écrit le Bibliophile Jacob, avec toute sa candeur et toute sa bonhomie, mélangée parfois de finesse et de malice. Aussi bien François Colletet connaît-il les bons endroits où l'on boit et où l'on mange, car c'est un épicurien incorrigible, ne regardant pas à la dépense et s'enivrant tant qu'il possède un écu dans sa poche. »

François Colletet est l'auteur d'une foule d'ouvrages en prose

et en vers, parmi lesquels nous signalerons, à titre purement documentaire, *Les Muses illustres* (Paris, P. David et Chamhoudry, 1658, in-12) ; *La Muse coquette* (Paris, J.-B. Loyson, 1665, in-12) ; un *Abrégé des antiquités de la ville de Paris*, etc., Paris, J. Guignard ou Pepingué, 1664, in-12) ; une *Description des rues de Paris avec les quais, ponts*, etc., Paris, A. de Rafflé, 1677, 1679, 1689, et nouv. éd., Paris, veuve Jombert, 1722, in-12 ; *Le Bureau académique des honnestes divertissements de l'esprit* (Paris, 1677, in-4°), et enfin un curieux *Journal des affaires de Paris, contenant ce qui s'y passe tous les jours de plus considérable pour le bien public* (A Paris, « du bureau des Journaux, des Avis et des Affaires publiques, rue du Meurier, proche Saint-Nicolas du Chardonnet »), dont on possède 18 fascicules de format in-4°, publiés du 5 juillet 1676 au 24 novembre de la même année. Cette feuille, qui paraissait le jeudi par cahiers de 8 à 10 pages, a été réimprimée en 1878, par M. Heulhard, sous le titre : *Journal de Colletet, premier petit journal parisien*, in-4° *Le Tracas de Paris* a été inséré par P.-L. Jacob dans son édition de *Paris ridicule et burlesque au dix-septième siècle* (Paris A. Delahays, 1859, in-18).

Bibliographie. — Abbé Goujet, *Biblioth. françoise*, t. XVI p. 281. — Viollet-le-Duc, *Biblioth. poétique*, Paris, Hachette 1853, in-18. — Fr. Lachèvre, *Bibliogr. des rec. collect. de poésie fr., 1597-1700*, t. III et IV.

LA POMME DE PIN SUR LE PONT DE NOSTRE-DAME

N'importe, on ne se peut quitter,
Quand d'ensemble on vient trotter,
Et si tu m'en crois, camarade,
Nous irons faire une algarade
A quelque bouteille de vin,
Droit dedans la Pomme de Pin!
Après cette juste débauche,
Sans balancer, à droit, à gauche
Et sans tomber le nez devant,
Nous ferons comme auparavant ;
J'entens qu'en cette nuit si belle
Nous irons battre la semelle,

Et voir ce qui se fait, sans bruit,
Dedans Paris, toute la nuit.
Tu verras des choses estranges;
Puis, on ne craint gueres les fanges,
Car, en ce temps du mois d'août,
Il fait sec et fort beau partout.
Doublons le pas, je t'en supplie :
Je sens ma gorge si remplie
De la poussiere et du grand air,
Que je ne sçaurois plus parler.
Nous y voilà sans nulle peine;
Je commence à reprendre haleine.
« Du vin, Jacques, mais sans gauchir,
Et de l'eau, pour le rafraischir.
Au bon Trou, si tu m'en veux croire,
Ou bien tu n'auras rien pour boire.
Qu'as-tu que nous puissions manger?
Il n'est pas besoin de songer;
J'ai veu là-bas dessus la table
Un chapon assez raisonnable :
S'il est bon, c'est ce que je veux,
Car nous ne sommes que nous deux.
Es-tu revenu? Marche, vole,
Et me connois à ma parole. »
Amy, ce petit Cabinet,
Pour estre à l'aise, est notre fait,
J'aime ces lieux, où l'on peut estre
Sans se faire si fort connoistre,
Où libre on peut, sans estre veu,
Parler de tout, quand on a beu.
« Bon, voicy ce chapon! Approche;
Va lui donner vingt tours de broche.
Il est bien tendre asseurément;
Est-il lardé tout fraischement?
Que je sente un peu son derrière.
Garçon, accorde à ma prière
D'y mettre du poivre et du sel,
Et tu mériteras le ciel. »
Cependant, Amy, que j'estime,
Je ne crois pas commettre un crime
Si, plus sec qu'un pendu d'Esté,

Je bois d'abord à ta santé.
Tu sçais bien que je te respecte,
Mais c'est qu'il faut que je m'humecte.
Le vin est parfaitement bon :
Il faut la tranche du jambon,
Afin que nous fassions ripaille,
Pendant qu'on cuit nostre volaille.

(*Le Tracas de Paris*, réimpr. de 1859.)

MADAME DESHOULIÈRES

(1633-1694)

Antoinette du Ligier de la Garde naquit à Paris vers l'année 1633 ou 1634, de Melchior du Ligier, seigneur de la Garde, et de Claude Gaultier. Son père, qui jouissait d'une fortune assez considérable, avait la charge de maître d'hôtel de la reine Anne d'Autriche; sa mère était nièce du sieur Videville, premier intendant des finances sous le règne de Henri III, et président de la Chambre des comptes de Paris. Belle, spirituelle et gracieuse, elle épousa, à l'âge de dix-huit ans, Guillaume de la Fon de Boisguérin, seigneur des Houlières, gentilhomme de Poitou, petit-neveu de ce Boisguérin, gouverneur de Loudun, qui refusa, assure-t-on, le bâton de maréchal de France que lui offrait Henri IV, à condition de quitter la religion réformée. Son mari, ayant embrassé le parti des princes, sous la Fronde, fut obligé de sortir de France. Elle le rejoignit à Rocroi, puis à Bruxelles, où le prince de Condé le fit arrêter et enfermer au fort de Vilvorde. Elle le suivit dans sa prison. Ils y restèrent huit mois, du 16 janvier au 31 août 1657, s'en évadèrent avec un autre prisonnier et gagnèrent Paris. Mme des Houlières avait une culture peu commune; elle n'ignorait rien du latin, de l'italien, de l'espagnol, ainsi que de la musique, de la danse, de l'équitation, etc. Le poète Jean d'Hesnaut lui avait enseigné les règles de la prosodie. Elle fut célèbre, mais pauvre, et mourut à Paris le 17 février 1694. Elle était gratifiée depuis peu d'une pension du roi. Ses œuvres, qui consistent en ballades, sonnets, rondeaux, portraits, élégies, etc., ont été publiées d'abord en 1688 et en 1695 (*Poésies de Mme Deshoulières*, Paris, veuve de G. Mabre-Cramoisy, 2 vol. in-8°) et réimprimées ensuite avec quelques poésies de sa fille, Paris, Jean Villette, 1732, 1735, 2 vol. in-8°; Paris, Libr. Associés, 1764, 2 vol. in-12; Paris, Didot, 1795, in-12; Paris, Crapelet, 1799, 2 vol. in-8°; Paris, Touaust, 1882, in-12[1]; Viollet-le-Duc a été sévère pour celle qu'on a surnommée la dixième Muse. « Les œuvres de Mme Des-

1. Voyez de plus : *Les Amours de Grisette, suivies de la mort de Cochon*, avec une notice de l'éditeur, Paris, Sansot, 1906, in-12.

houlières, écrit-il, sont dans toutes les bibliothèques ; son talen a été mille fois apprécié ; je ne saurais en rien dire de nouveau si ce n'est de la féliciter d'être venue dans cette dernière moi tié du XVIIe siècle, où la poésie était en faveur, et les poète recherchés. De nos jours, dix femmes peut-être ont plus d talent poétique que Mme Deshoulières : à peine leur nom est-connu du petit nombre de personnes qui sont encore sensible au charme de la poésie. » (*Biblioth. poétique*, p. 608.) Ces ligne semblent écrites de nos jours. Sans partager les excès de criti que de Viollet-le-Duc, il nous faut bien avouer que les vers d Mme Deshoulières n'ont plus que le charme des choses suran nées. Ses tableaux champêtres offrent l'aspect de ces tapisse ries où des moutons jaunâtres broutent une laine rare et déco lorée.

BIBLIOGRAPHIE. — Anonyme, *Eloge historique de Mme et d Mlle Deshoulières*, édition des *Œuvres*, etc., Paris, 1764. — Ja *Dictionnaire critique de biogr. et d'histoire*, 2e édit., 1872. - L. Galesloot, *Mme D. emprisonnée au château de Vilvorde*, etc Bruxelles, Arnold, 1869, in-12. — A. Fabre, *Correspondance d Fléchier avec Mme D. et sa fille*, Paris, Didier, 1871, in-8°. - F. Lachèvre, *Bibliogr. des rec. collectifs, 1597-1700*, etc., t. I et IV.

VERS ALLÉGORIQUES

A mes enfans.

Dans ces prez fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous meine,
Mes cheres Brebis.
J'ai fait pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre ;
Mais son long couroux
Détruit, empoizonne
Tous mes soins pour vous,
Et vous abandonne
Aux fureurs des Loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau !

Vous de ce Hameau
L'honneur et la joïe ;
Vous qui gras et beau
Me donniez sans cesse
Sur l'herbette épaisse
Un plaisir nouveau.
Que je vous regrette !
Mais il faut céder :
Sans chien, sans houlette
Puis-je vous garder ?
L'injuste fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le Ciel par mes cris ;
Il rit de mes craintes,

Et, sourd à mes plaintes,
Houlette ni chien
Il ne me rend rien.
Puissiez-vous contentes
Et sans mon secours
Passer d'heureux jours,
Brebis innocentes,
Brebis mes amours.
Que Pan vous défende!
Hélas! il le sçait!
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui, Brebis chéries,
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nourries
Je prens à témoin
Ces Bois, ces Prairies,
Que si les faveurs
Du Dieu des Pasteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir
Du matin au soir
De gras pâturages,
J'en conserverai
Tant que je vivrai
La douce mémoire,
Et que mes Chansons
En mille façons
Porteront sa gloire;
Du rivage heureux,
Où vif et pompeux
L'Astre qui mesure
Les nuits et les jours,
Commençant son cours,
Rend à la Nature
Toute sa parure
Jusqu'en ces climats,
Où, sans doute las
D'éclairer le monde,
Il va chez Thetis,
Ralumer dans l'Onde
Ses feux amortis.

(*Poésies*, etc., Paris, J. Villette, 1732.)

Janvier 1693.

NICOLAS BOILEAU

(1636-1711)

On ne s'attend guère à trouver ici une biographie du critique encore moins un éloge du poète. Quelques mots, quelques dates suffiront à notre tâche. Il naquit à Paris, de Gilles Boileau, greffier de la Grand'Chambre du Parlement, et d'Anne de Nielle, le 1er novembre 1636, et mourut dans cette ville, le 13 mars 1711.

Son enfance fut laborieuse, au dire d'un de ses biographes Un coq d'Inde le mutila, si l'on en croit l'auteur de l'*Année littéraire*. A l'âge de huit ans il fallut l'opérer. Sa mère étan morte et son pere absorbé dans ses affaires, il fut abandonné à une vieille servante qui le traita avec dureté. La fortune lu fut néanmoins clémente. Son talent, ce talent spécial qui l porta à se railler d'une foule d'auteurs qu'il connut mal et qu'i morigéna, faute de pouvoir les discipliner, lui valut les suffrages du public et la faveur royale. Les deux Académies, « la française et celle des inscriptions et belles-lettres », lui ouvriren tôt leurs portes, et Louis XIV le gratifia d'une pension d 2,000 livres et du titre d'historiographe, qu'il partagea avec son ami Jean Racine. On a sur lui une foule d'anecdotes plaisantes Les plus curieuses se trouvent dans les *Mémoires sur la Vie d Jean Racine* par son fils et les *Notes manuscrites* de Brossette conservées à la Bibliothèque nationale. Quelques-unes ont trai à son enfance, à ses amitiés et à son séjour à Auteuil, où il possédа pendant longtemps une habitation de campagne. Elle méritent d'être rapportées. Louis Racine l'a fait naître à Crosne près Villeneuve-Saint-Georges. « Son père, dit-il, y avait un maison où il passait tout le temps des vacances du Palais... Pou le distinguer de ses frères on le surnommait *Despréaux*, à caus d'un petit pré qui était au bout du jardin... Il eut à souffrir dans son enfance, l'opération de la taille, qui fut mal faite, e dont il lui resta, pour toute sa vie, une très grande incommodité. On lui donna pour logement dans la maison paternelle un guérite au-dessus du grenier, et quelque temps après on l'e fit descendre parce qu'on trouva le moyen de lui construire u petit cabinet dans ce grenier, ce qui lui faisoit dire qu'il avoi commencé sa fortune par descendre au grenier, et il ajoutoi

dans sa vieillesse qu'il n'accepteroit pas une nouvelle vie, s'il falloit la commencer encore par une jeunesse aussi pénible. La simplicité de sa physionomie et de son caractère faisait dire à son père, en le comparant à ses autres enfants : *Pour Colin, ce sera un bon garçon qui ne dira mal de personne.* Après ses premières études, il voulut s'appliquer à la jurisprudence ; il suivit le barreau, et même plaida une cause dont il se tira fort mal... Il n'eut pas l'ambition d'aller plus loin ; il quitta le Palais et alla en Sorbonne ; mais il la quitta bientôt par le même dégoût. Il crut, comme dit M. de Boze dans son *Eloge historique*, y trouver encore la chicane sous un autre habit. Prenant le parti de dormir chez un greffier la grasse matinée, il se livra tout entier à son génie qui l'emportoit vers la Poésie, et lorsqu'on lui représenta que s'il s'attachoit à la satire il se feroit des ennemis qui auroient toujours les yeux sur lui et ne chercheroient qu'à le décrier : « Eh bien, répondit-il, je serai honnête homme, et je « ne les craindrai point. » Comme il ne vouloit pas faire imprimer ses satires, tout le monde le recherchoit pour les lui entendre réciter. Un autre talent que celui de faire des vers le faisoit encore rechercher ; il sçavoit contrefaire ceux qu'il voïoit jusqu'à rendre parfaitement leur démarche, leurs gestes et leur ton de voix... Il faisoit, ainsi que Molière et Racine, de perpétuelles réprimandes à Chapelle sur sa passion pour le vin. Le rencontrant un jour dans la rue, il lui en voulut parler. Chapelle lui répondit : « J'ai résolu de m'en corriger ; je sens la « vérité de vos raisons ; pour achever de me persuader, rentrons « ici, vous me parlerez plus à votre aise. » Il le fit entrer dans un cabaret et demanda une bouteille, qui fut suivie d'une autre. Boileau, en s'animant dans son discours contre la passion du vin, buvoit avec lui, jusqu'à ce qu'enfin le prédicateur et le nouveau converti s'enyvrérent... »

Après la mort de Racine, Boileau ne vint que rarement à la cour. Il passa le reste de ses jours dans la retraite, tantôt à la ville, tantôt à la campagne. Dégoûté du monde, il ne faisait plus de visites et n'en recevait guère, sinon de ses derniers amis. Il laissa en mourant une partie de ses biens aux pauvres.

Les principales éditions des œuvres de Boileau sont celles de Paris, Barbin, 1674, 2 part. en 1 vol. in-8° ; Paris, Thierry, 1701, 2 vol. in-12 ; Amsterdam, H. Schelte (A la sphère), 1702, 2 vol. pet. in-8° ; Genève, 1716, 2 vol. in-8° (avec des éclaircissements par Brossette) ; La Haye, Gosse et Neaulme, 1718, 2 vol. in-fol. ; La Haye, 1722, 4 vol. in-4° ; Paris, David, 1747, 5 vol. in-8° (avec des remarques par Saint-Marc) ; Paris, Libr. Associez, 1772, 5 vol. in-8° ; Paris, aux dépens de la Compagnie, 1775, in-12 ; Paris, Crapelet, 1798, in-4° ; Paris, Didot, 1819, 2 vol. in-fol. ; Paris, Lefèvre, 1821 et 1824, 4 vol. in-8° ; et celle donnée par Berriat Saint-Prix, en 1830, et qui résumait, en les

complétant, les recherches des annotateurs[1]. Les Satires de Nicolas Boileau ont paru pour la première fois à Paris, chez Billaine, en 1666, in-12. M. Frédéric Lachèvre a publié récemment, d'après un manuscrit en sa possession, des Commentaires de Pierre Le Verrier sur cet ouvrage, avec les corrections autographes de Despréaux. Voyez *Les Satires de Boileau commentées par lui-même*, etc., Le Vésinet (Seine-et-Oise), 1906, in-8°.

Bibliographie. — Des Maizeaux, *La Vie de M. Boileau-Despréaux*, Amsterdam, H. Schelte, 1712, in-12. — Montchesnay *Bolæana*, etc., Amsterdam, L. Honoré, 1742, in-12. — Louis Racine, *Mémoires sur la Vie de Jean Racine*, Lausanne, Bousquet 1747, in-12. — Berriat Saint-Prix, *Essai sur B., suivi de Notices bibliogr.*, éd. des *Œuvres de B.*, Paris, Langlois, 1830, I. — Sainte-Beuve, *Premiers Lundis*, nouv. édit., etc. — G. Lanson, *Boileau* Paris, Hachette, 1892, in-12. — Vicomte de Grouchy, *Testament de N. Boileau*, etc., *Bulletin de la Soc. de l'Hist. de Paris*, 1889. — *Documents relatifs à Boileau et à sa famille*, Bulletin du Bibliophile, 1893. — Revillout, *La Légende de Boileau*, Revue des langues romanes, 1890-1895. — *Correspondance entre Boileau-Despréaux et Brossette*, publ. par A. Laverdet, Paris Techener, 1858, in-8°; — F. Lachèvre, *Bibliogr. des recueils collect. de poésies, 1597-1700*, t. III, etc.

LES EMBARRAS DE PARIS

Qui frappe l'air, bon Dieu! de ces lugubres cris?
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris?
Et quel fâcheux démon, durant les nuits entières,
Rassemble ici les chats de toutes les gouttières?
J'ai beau sauter du lit, plein de trouble et d'effroi,
Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi :
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie,
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'est pas tout encor : les souris et les rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats,
Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure,
Que jamais, en plein jour, ne fut l'abbé de Pure.
Tout conspire à la fois à troubler mon repos,

1. Voyez en outre : *Œuvres poétiques*, publiées par E. Brunetière Paris, Hachette, 1889, in-8°, et 1893, p. in-18.

Et je me plains ici du moindre de mes maux :
Car à peine les coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frappé le voisinage,
Qu'un affreux serrurier, laborieux Vulcain,
Qu'éveillera bientôt l'ardente soif du gain,
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il apprête,
De cent coups de marteaux me va fendre la tête.
J'entends déjà partout les charrettes courir,
Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir :
Tandis que dans les airs mille cloches émues,
D'un funèbre concert font retentir les nues;
Et, se mêlant au bruit de la grêle et des vents,
Pour honorer les morts, font mourir les vivans.
Encor je bénirois la bonté souveraine,
Si le ciel à ces maux avoit borné ma peine;
Mais si seul en mon lit je peste avec raison,
C'est encor pis vingt fois en quittant la maison :
En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la presse
D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse.
L'un me heurte d'un ais dont je suis tout froissé;
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.
Là, d'un enterrement la funèbre ordonnance,
D'un pas lugubre et lent vers l'église s'avance;
Et plus loin des laquais l'un l'autre s'agaçans,
Font aboyer les chiens et jurer les passans.
Des paveurs en ce lieu me bouchent le passage.
Là, je trouve une croix de funeste présage,
Et des couvreurs, grimpés au toit d'une maison,
En font pleuvoir l'ardoise et la tuile à foison.
Là, sur une charrette une poutre branlante
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente;
Six chevaux attelés à ce fardeau pesant
Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant.
D'un carrosse en tournant il accroche une roue,
Et d'un choc le renverse en un grand tas de boue :
Quand un autre à l'instant s'efforçant de passer,
Dans le même embarras se vient embarrasser.
Vingt carrosses bientôt arrivant à la file,
Y sont en moins de rien suivis de plus de mille;
Et pour surcroît de maux, un sort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs.

Chacun prétend passer; l'un mugit, l'autre jure;
Des mulets en sonnant augmentent le murmure.
Aussitôt cent chevaux dans la foule appelés,
De l'embarras qui croît ferment les défilés,
Et par-tout des passans enchaînant les brigades,
Au milieu de la paix font voir les barricades.
On n'entend que des cris poussés confusément :
Dieu, pour s'y faire ouïr, tonneroit vainement.
Moi donc, qui dois souvent en certain lieu me rendre,
Le jour déja baissant, et qui suis las d'attendre,
Ne sachant plus tantôt à quel Saint me vouer,
Je me mets au hasard de me faire rouer.
Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse;
Guénaud sur son cheval en passant m'éclabousse :
Et n'osant plus paroître en l'état où je suis,
Sans songer où je vais, je me sauve où je puis.
Tandis que dans un coin, en grondant je m'essuie,
Souvent pour m'achever, il survient une pluie :
On diroit que le ciel, qui se fond tout en eau,
Veuille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.
Pour traverser la rue au milieu de l'orage,
Un ais sur deux pavés forme un étroit passage;
Le plus hardi laquais n'y marche qu'en tremblant :
Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant;
Et les nombreux torrens qui tombent des gouttieres,
Grossissant les ruisseaux, en ont fait des rivieres.
J'y passe en trébuchant; mais, malgré l'embarras,
La frayeur de la nuit précipite mes pas.
Car si-tôt que du soir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques;
Que, retiré chez lui, le paisible marchand
Va revoir ses billets et compter son argent;
Que dans le Marché-Neuf tout est calme et tranquille,
Les voleurs à l'instant s'emparent de la ville.
Le bois le plus funeste et le moins fréquenté
Est, au prix de Paris, un lieu de sûreté.
Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue
Engage un peu trop tard au détour d'une rue!
Bientôt quatre bandits lui serrant les côtés :
La bourse!... il faut se rendre; ou bien non, résistez,
Afin que votre mort, de tragique mémoire,

Des massacres fameux aille grossir l'histoire.
Pour moi, fermant ma porte, et cédant au sommeil,
Tous les jours je me couche avecque le soleil :
Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumiere
Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupiere.
Des filoux effrontés, d'un coup de pistolet,
Ebranlent ma fenêtre et percent mon volet :
J'entends crier partout : Au meurtre! on m'assassine!
Ou : Le feu vient de prendre à la maison voisine!
Tremblant et demi-mort, je me leve à ce bruit,
Et souvent sans pourpoint je cours toute la nuit.
Car le feu, dont la flamme en ondes se déploie,
Fait de notre quartier une seconde Troie,
Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
Au travers des charbons va piller le Troyen.
Enfin sous mille crocs la maison abimée
Entraîne aussi le feu qui se perd en fumée.
Je me retire donc, encor pâle d'effroi,
Mais le jour est venu quand je rentre chez moi.
Je fais pour reposer un effort inutile :
Ce n'est qu'à prix d'argent qu'on dort en cette ville.
Il faudroit, dans l'enclos d'un vaste logement,
Avoir loin de la rue un autre appartement.
Paris est pour un riche un pays de Cocagne :
Sans sortir de la ville, il trouve la campagne :
Il peut dans son jardin, tout peuplé d'arbres verds,
Recéler le printems au milieu des hivers;
Et, foulant le parfum de ses plantes fleuries,
Aller entretenir ses douces rêveries.
Mais moi, grace au destin, qui n'ai ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis, et comme il plaît à Dieu.

(*Satires de Boileau Despreaux.*)

BERTHOD

(XVIIe SIÈCLE)

Quel est en réalité l'auteur de ce poème singulier, *La Vil de Paris en vers burlesques,* qui fut publié pour la premièr fois en 1652, sous le nom du sieur *Berthod,* et par la suite sou celui de *Berthaud?* Longtemps on put croire, après Viollet-le Duc, que ce fut le neveu du célèbre évêque de Séez (Jean Ber taut), frère puîné de Mme de Motteville), écrivain médiocre plein de vanité, que l'on distinguait à la cour, par le nom d Bertaud l'*incommode,* d'un musicien que Mme de Longueviil avait surnommé Berthaud l'*incommodé.* Fort heureusement Bibliophile Jacob, au début de son plaisant recueil *Paris ridicu et burlesque* (Paris, Ad. Delahays, 1859, in-12), a pris soin d'e claircir cette énigme littéraire.

« Il est assez singulier, écrit-il, que l'auteur d'un poème qui été réimprimé plus de dix fois soit absolument inconnu; les bi graphes l'ont passé sous silence; l'abbé Goujet lui-même, tou jours si bien informé, ne l'a pas même cité dans la *Bibliothèq françoise.* Nous avions cru devoir conclure de cette absen complète de renseignements sur ce poète, que son nom, écr de différentes manières, n'était qu'un pseudonyme. Nous étion même disposé à reconnaître sous ce pseudonyme François Co letet, qui n'a voulu faire que la *Seconde partie de la Ville Paris,* en composant son *Tracas de Paris* dans le même sty et le même goût que le poème burlesque de Berthod... Mais, e dépit des analogies de naïveté ou même de platitude qui exis tent dans la poésie triviale et prosaïque de Berthod et de Col letet, nous avons fini par nous persuader que ces deux noms représentaient bien deux poètes différents et qu'il fallait laiss à Berthod ce que nous voulions donner à Colletet, car Bertho a fait acte d'individualité poétique, en faisant paraître un aut poème que celui de la *Ville de Paris;* ce poème, moins burles que sans doute que le premier, porte pour titre : *Histoire de l Passion de Jésus-Christ,* Paris (J.-B. Loyson, 1655, in-12).

« L'auteur de la *Passion de Jésus-Christ en vers français* es indubitablement l'auteur de la *Ville de Paris en vers burlesques.* On peut donc établir avec certitude que le dernier poème a é rimé, comme le précédent, par le père Berthod, cordelier. »

Ceci établi, donnons ici, en l'empruntant à Paul Lacroix, une ourte bibliographie de ce livre rarissime. « La première édi- ion de la *Ville de Paris,* dont le privilège est délivré au sieur berthod, à la date du 5 août 1650, avait vu le jour chez J.-B. Loy- on et sa mère, veuve de Guillaume Loyson, en 1652 (1 vol. in-4°). Elle fut réimprimée l'année suivante. Ce poème burlesque, out mal écrit qu'il soit, eut un si grand succès, que la veuve t le fils aîné de Guillaume Loyson le réimprimèrent identique- ment encore en 1655, et que les Elzeviers ne dédaignèrent pas e le contrefaire en mettant le nom de l'auteur sur le titre ainsi onçu : *Description de la Ville de Paris en vers burlesques* (jouxte a copie à Paris, 1654, petit in-12). Cet ouvrage, dont il y eut es éditions in-12, publiées par Jean-Baptiste Loyson, en 658, en 1660, et par Antoine Raflé, en 1665, trouva plus de lec- eurs et d'acheteurs que l'*Histoire de la Passion de Jésus-Christ,* ue les Loyson avaient pourtant réimprimée en 1600. » Par la uite, la Bibliothèque Bleue de Troyes s'empara de ce poème, ue nous trouvons dans un catalogue sous la marque de la veuve)udot (Paris [*sic*], 1699, in-12), et en donna un grand nombre d'é- itions populaires.

On a tout lieu de croire que Berthod mourut avant l'année 665. Son ouvrage lui a survécu comme un amusant témoignage es mœurs et des usages d'un temps où l'esprit parisien ne s'é- ait point corrompu.

Le Bibliophile Jacob a réimprimé *La Ville de Paris* dans son ecueil *Paris ridicule et burlesque au dix-septième siècle.*

BIBLIOGRAPHIE. — P.-L. Jacob, *Avertissement* à l'éd. de *Paris idicule et burlesque,* Paris, Delahays, 1859, in-12.

LES FILOUTERIES DU PONT-NEUF

Sois-je pendu cent fois sans corde,
Si jamais plus je vais chez vous,
Maistresse Ville des Filoux,
Et si je me mets plus en peine
D'aller voir la Samaritaine,
Le Pont-Neuf, et ce grand Cheval
De bronze, qui ne fait nul mal,
Tousjours bien net, sans qu'on l'estrille
(Dieu me damne s'il n'est bon drille!) :
Touchez-le tant qu'il vous plaira,
Car jamais il ne vous mordra :

Jamais ce Cheval de parade
N'a fait morsure ny ruade.

Vous, rendez-vous de charlatans,
De filoux, de passe-volans,
Pont-Neuf, ordinaire theatre
De vendeurs d'onguent et d'emplastre,
Sejour des arracheurs de dents,
Des Fripiers, Libraires, Pedans,
Des Chanteurs de chansons nouvelles,
D'entremetteurs de Damoiselles,
De Coupe-bourses, d'Argotiers,
De Maistres de sales mestiers
D'Operateurs et de Chymiques,
Et de Medecins spagiriques,
De fins joüeurs de gobelets,
De ceux qui rendent des poulets.

« J'ay, Monsieu, de fort bon remede,
Vous dit l'un (jamais Dieu ne m'ayde!),
Pour ce mal là que vous sçavez ?
Croyez-moy, Monsieu, vous pouvez
Vous en servir sans tenir chambre,
Voyez, il sent le musc et l'ambre :
C'est du mercure préparé,
Et jamais Ambroise Paré
Ne bailla remède semblable. »
— « Cette chanson est agreable,
Dit l'autre, Monsieu, pour un sou! »
— « La hé! mon manteau, ha, filou!
Au voleur, au tireur de laine! »
— « Hé! mon Dieu, la Samaritaine,
Voyez comme elle verse l'eau,
Et cet Horloge, qu'il est beau!
Escoute, escoute comme il sonne :
Dirois-tu pas qu'on carillonne?
Regarde un peu ce jacquemard :
Teste-bleu, qu'il fait le monard!
Tien, tien, ma foy, aga, regarde,
Il est fait comme la Guimbarde,
Pardy, c'est pour estre estonnez!
Il frappe l'heure avec le nez. »

Voyons ces tireurs à la blanque,
Qui pour ornement de leur banque
Ont quatre ou cinq gros marmousets
Plantez dessus des tourniquets,
Tenans en main une escritoire,
Faite de bois, d'os ou d'yvoire,
Un peigne de plomb, un miroir
Garny de papier jaune et noir,
Des chausse-pieds, des esguillettes,
Des cousteaux pliants, des lunettes,
Un estuy de peigne, un cadran,
Barboüillez avec du saffran;
De vieilles Heures Nostre-Dame
A l'usage d'homme et de femme,
Moitié françois, moitié latin;
De vieilles roses de satin;
Un fusil[1] garny d'allumettes,
Deux ou trois vieilles savonnettes
Une tabaquiere de bois,
Une visse à casser des nois,
Un petit marmouset d'albâstre,
Des gans blanchis avec du plastre,
Un meschant chappeau de castor,
Garny d'un cordon de faux or,
Une fluste, un tambour de Basque,
Un vieux manchon, un meschant masque,
« Çà, messieurs, mettez au hazard!
On tire deux fois pour un liard
(Dit ce coquin, dans sa boutique,
Vestu d'un habit à l'antique,
Qui peste contre les passans
De ce qu'il n'a point de marchans)!
Pour un sou, vous aurez six balles!
Dit ce marchand d'estuis de balles;
A moy, Monsieu! Qui veut tirer,
Avant que de me retirer?
Çà, chalans, hazard à la blanque :
De trois coups personne ne manque! »

(*La Ville de Paris en vers burlesques*
éd. de 1859.)

1. Briquet.

LE SAVOYARD

XVIIe SIÈCLE

Quel était ce chansonnier parisien connu au XVIIe siècle sous le nom du Savoyard? Où était-il né ? Nous l'ignorons. Son père avait été, comme lui, chanteur des rues. On croit qu'il s'appelait *Philippot* et qu'on le surnommait le *Capitaine Savoyard*. L'époque de sa naissance est inconnue, mais il était vivant en 1653, puisqu'il fit la rencontre de Dassoucy sur la Saône et lui dit entre autres choses : « Je m'appelle Philippot, à votre service, autrement le Savoyard, et si vous passez jamais sur le Pont-Neuf, c'est sur les degrés de ce pont que vous verrez mon Parnasse; le cheval de bronze est mon Pégase, et la Samaritaine la fontaine de mon Hélicon. » Après quoi il donna à Dassoucy un recueil de ses chansons. Ce dernier, pour ne pas être en reste de politesse avec lui, s'empressa de lui offrir un écu, qu'il accepta aussitôt avec reconnaissance. Ils se séparèrent peu de temps après. Ce nouvel Orphée, selon sa propre expression, ne demeurait pas toujours au même endroit. Comme son infirmité nécessitait un guide, tantôt on le rencontrait avec un invalide, tantôt avec une femme, ou bien de jeunes garçons qu'il faisait chanter avec lui. On ne sait pas s'il s'accompagnait de quelque instrument; pourtant cela est possible, puisqu'il composait les airs de ses couplets. C'est tout ce qu'on sait de sa personne.

Les chansons du Savoyard, bien que souvent grossières et libres, ne manquent pas d'esprit, tout au moins de ce gros sel qui en tient lieu près des gens du commun. Des contestations se sont élevées au sujet de leur authenticité, mais il est assez peu douteux que bon nombre d'entre elles, et des plus savoureuses, lui appartiennent en propre. Les autres se retrouveraient dans des recueils anonymes, antérieurs à son époque. Nées d'une inspiration populaire, elles ont dû circuler tout d'abord sous forme de feuilles volantes ou de minces cahiers destinés à être vendus dans les rues, et ensuite être réunies en volumes. Il en existe quatre éditions : *Recueil général des Chansons du capitaine Savoyard par lui seul chantées dans Paris*, Paris, Jean Promé, 1645, in-12; *Recueil nouveau des Chansons du Savoyard*, etc., Paris, veuve J. Promé, 1656, in-12; ibid., 1661 et 1665, in-12. Elles ont été réimprimées à cent exemplaires, à Paris, par Jules Gay, en 1862 (un vol. in-12).

BIBLIOGRAPHIE. — Dassoucy, *Aventures burlesques*, Paris, Delahays, 1858, in-12. — A. Percheron, *Avant-Propos* au *Recueil des Chansons du Savoyard*, édit. de 1862.

REMONTRANCE AUX DAMES

DE NOUVELLE IMPRESSION

Tous les maux, compere supplice,
Que l'on voit en ce siecle icy,
Proviennent du peu de soucy
Qu'on a de regler la police
Et les grandes confusions
Qui sont dans les conditions.

Vois-tu pas comme ces bourgeoises
Disputent pour le pas devant,
Dont le cœur tout remply de vent
Leur cause à toute heure des noises?
Il faudroit bien des parlemens
Pour leur faire des reglemens.

Badautes, pites, singesses
Qui voulez imiter les grands,
Et qui voulez prendre des gants;
Comme l'on en demande aux princesses,
Le fouët, le fouët, sottes guenons,
Qui voulez deguiser vos noms.

Souper de jour, c'est chose vile,
Et n'est pas de condition;
De vivre sans affection,
C'est pour les niaises de la ville;
Les gens reglez sont parmy vous
Reputez des sots ou des fous.

Si qualitez de damoiselles
Par noblesse vous peut venir,
Qui sçavez bien vous y tenir,
Sans vous eschapper ainsi d'elle,
Et vous croistre il est superflus,
Car damoiselle est votre plus.

Baste toutesfois qu'on vous dame,
Puis que chacune a son pion,
Mais s'il n'est pas bon champion,
Il n'a qu'à chercher autre dame,
Car qui ne vous dame souvent
A votre esgard est peu sçavant.

Vous faites les Reines Gilettes
Et vous tranchez Dieu sçait comment
Des grand'dames de parlement,
Vous qui n'êtes que des muguettes,
Pour peu qu'on vous regarde au nez
L'on voit le lieu d'où vous venez.

Songez, bien, nouvelles coquettes,
Au petit morceau de velours
Que vous portiez il y a trois jours
Dessus vos testes girouëttes.
Mille gens se sont estonnez,
De le revoir sur vostre nez.

De plus, il vous faut le carosse,
Pour quinze ou seize mille escus,
Qu'on apporte aux pauvres cocus.
Que n'est-il quelqu'un qui vous rosse !
Allez à pied, beaux nez friquets,
Vos peres y vont en laquais.

Que de jeusnes non commandez,
L'on voit chez vous de tous costez
Le cocher fair grise mine,
Et tout un chacun vous rechine.
Les valets de vostre maison
Sont plus secs que n'est un tison.

Si par hazard cecy vous touche,
Discretes, ce n'est pas pour vous,
Ny pour un esprit humble et doux.
Qui se sent morveuse se mouche,
C'est pour celle de qui l'ardeur
Se consomme après la grandeur.

(*Recueil nouveau des Chansons du Savoyard par luy seul chantées dans Paris*, Paris, veuve J. Promé, 1665.)

VION DALIBRAY

(XVIIe SIÈCLE)

Charles de Vion, sieur de Dalibray, naquit vers 1600 et mou-ut peu après 1650. « Ce fut, selon Goujet, un de ces poètes qui loivent presque tout à leur génie. Il étoit Parisien, fils d'un ıuditeur à la Chambre des Comptes et frère de Mme de Saintot qui Voiture a adressé plusieurs de ses lettres. Bruzen de la ıartinière dit qu'il ressembloit à Diogène par bien des en-lroits. »

Il avait, croit-on, porté les armes dans sa première jeunesse, ıon sans quelque dégoût, puisqu'il quitta cet état pour la cul-ıre des Muses, l'entretien des dames galantes et la fréquenta-ion des « goinfres ». Ami de Faret, de Saiut-Amant et de tous es « satyriques » de son temps, c'était un gros homme fort éjoui, débauché et « bon biberon ». La poésie lui fut moins un rétexte de gloire qu'une matière à franche raillerie. Il laissa, n même temps que des pièces de théâtre et des traductions 'auteurs italiens et espagnols, deux recueils de vers : *La Mu-ette, D. S. D.* (Paris, Toussainct Quinet, 1647, in-12); *Les Œuvres oétiques du sieur Dalibray,* etc. (Paris, Ant. de Sommaville ou Jean Guignard], 1653, in-8°). L'un et l'autre de ces ouvrages émoignent d'une même source d'originalité et de bonne humeur. ls renferment tout à la fois des vers bachiques, satiriques, moureux, moraux et chrétiens, soit, pour parler plus claire-ıent, des sonnets, des stances, des épigrammes, où l'ironie, le on sens narquois, ne le cèdent en rien à une sorte d'éloquence oluptueuse...

Nous avons donné récemment une réimpression des meil-eurs vers de Dalibray; voyez : *Poètes d'autrefois. Œuvres poé-iques du sieur de Dalibray, publ. sur les éd. originales, avec une otice, des notes historiques et critiques et des pièces justificatives* 'aris, Sansot, 1906, in-18).

Bibliographie. — Ad. van Bever, *Un Poète de cabaret au dix-eptième siècle,* notice publiée en tête des *Œuvres poétiques,* etc., 'aris, 1906, in-18.

L'AUBERGE

Pailleur[1], est-il honteux de manger et de boire?
Il faut que de mon sort je te conte l'histoire;
Je t'aime, tu le sçais, et j'aime Luxembourg,
Et je n'ay sceu trouver dans tout nostre fauxbourg,
Où je pourrois loger pour un temps ma personne
Que dans un Cabaret; que ce mot ne t'estonne,
Il en a bien le nom, mais non pas tout l'effet :
Ce fut de vray jadis un Cabaret parfait,
Le *Riche Laboureur*[2], nul vivant ne l'ignore,
Et du pain et du vin on y fournit encore
Avec le saucisson et cervelas salé,
Poulains par qui le vin dans nous est avalé;
Mais c'est tout, et cela dans une salle basse
Qui fremit d'un bruit sourd que fait la populace :
Or, dessus cette salle est mon appartement
Où j'entre toutefois assez ouvertement
Par une porte à part et par une montée
Qui de pas un Beuveur n'est jamais frequentée.
Quelquefois dans ma chambre, ou dans mon Cabinet,
Je medite à grands pas ou t'escris un Sonnet,
Quand j'entends tout à coup quelque gueule profane
Qui crie à plein gosier : *A la Nopce de Jeanne,*
Cette Nopce de Chien[3], ou quelque autre chanson
Qui renverse mes vers d'une estrange façon.
Il me semble d'abord que c'est dans ma Cuisine
Qu'on mene tant de bruit, et d'une ame mutine,
Je donne un coup de pied pour faire le hola.
A peine suis-je à moy revenu que voilà
Un valet qui me sers de quoy faire carousse;
Vin blanc ou vin clairet, liqueur piquante ou douce.
Voudrois-je avecques toy trancher icy du fin?
Un Poëte jamais n'est ennemy du vin,

1. Ami de Pascal, de Voiture et de Dalibray.
2. Cabaret situé près de la foire Saint-Germain.
3. Chanson gaillarde du Pont-Neuf. On peut la lire dans le *Recueil nouveau des Chansons du Savoyard, par luy seul chantées dans Paris* (A Paris, chez la veuve Jean Promé, 1665, in-12).

Et je n'habite pas en ce lieu de franchise,
Ainsi qu'un Huguenot pres d'une belle Eglise :
Je m'appaise, je ris, je bois cinq ou six coups
De vin blanc ou clairet, de vin vieux ou vin doux :
Alors il me souvient de ce traîneur d'espée,
Cet heureux Fanfaron que l'on nomma Pompée,
Qui d'un seul coup de pied de cent mille soudars
Devoit faire fremir la campagne de Mars.
Et je tiens ma fortune à la sienne pareille
De faire au moindre bruit paroistre une bouteille,
Car comme on ne void point de mal sans quelque bien
Et comme d'un garçon l'ordinaire n'est rien,
De la Chambre où je suis, j'ay ce grand avantage
Que quand le mauvais temps nous menace d'orage,
Ou que le trop grand froid m'attache auprès du feu,
Je n'ay pour boire un coup qu'à coigner quelque peu :
Ou s'il faut que parfois j'arrive de la ville
Crotté jusques au [dos] (comme il est très facile),
Pour me reconforter je n'ai qu'à dire un mot,
On apporte apres moi pinte, pain et fagot;
Mais quand il fait beau temps, le logis ne m'arreste,
Car boire tousjours seul, ce seroit vivre en beste :
Je quitte donc ma chambre avec intention
D'aller au lieu voisin manger en pension :
Je traverse la rüe et suis à la mesme heure
Où force honnestes gens ont choisi leur demeure.
Là si tost que je suis du bon Maistre apperceu,
Pour ma pièce d'argent, je suis le bien receu;
Non qu'il faille payer à chaque fois qu'on disne,
Cela sentiroit trop son infâme Cuisine;
Il suffit que ce soit quand le mois est passé,
Et du livre de vie on est lors effacé.
J'entre et me mets à table en bonne compagnie
Sans nul bonadiez et sans cérémonie :
Là de maint discours grave et maint joyeux propos
Nous passons doucement une heure entre les pots;
L'un baptise son vin, et l'autre, un peu moins triste,
Jure qu'il auroit peur qu'il fust anabaptiste,
Que le Maistre luy-mesme, au fonds de son caveau,
L'a desja baptisé comme un enfant nouveau;
L'autre, plus amoureux, cajole la servante,

Et lors qu'on boit six coups, de six autres se vante;
Un gros frere frappart paroist au mesme instant,
Qui demeure à la porte et nostre aumosne attend.
On se taist, on se leve, et vers la Cheminée
On songe comme on doibt passer l'apres-disnée...

(*Les Œuvres poëtiques*, 1653.)

JEAN-JOSEPH VADÉ

(1719-1757)

Ce poète médiocre, que nous ne saurions passer sous silence, car il connut au dix-huitième siècle une vogue que n'obtinrent jamais des écrivains d'un tout autre mérite que le sien, n'était pas des provinces « françaises ». Il naquit à Ham, en Picardie, le 18 janvier 1719, vint à Paris dès son jeune âge et s'y fixa jusqu'à la vingtième année. Son père, qui exerçait un commerce lucratif, tenta vainement de le faire instruire et de lui faciliter une honorable carrière; il ne réussit qu'à lui procurer un emploi de « contrôleur du vingtième » à Soissons, puis à Laon. Il quitta cette dernière ville en 1743, passa à Paris, séjourna à Rouen et revint ensuite dans la capitale, pour prendre les fonctions de secrétaire du duc d'Agenois. Ses relations lui valurent de nouveau une place au bureau du « vingtième » de Paris. Joseph Vadé eut une vie peu régulière et une fin tragique. Il mourut à Paris, des suites d'une blessure que lui fit un chirurgien, en l'opérant d'un abcès à la vessie, le 4 juillet 1757. Jean-Joseph Vadé créa le genre « poissard », qui depuis a eu de nombreux imitateurs. Il introduisit en littérature le vocabulaire des Halles, l'assaisonna du sel de sa propre verve et de plaisanteries grossières, et cette nouveauté le mit à la mode. La bonne compagnie prenait, dit-on, un plaisir extrême à retrouver dans ses ouvrages une peinture fidèle des mœurs et du langage de la basse populace. On a reconnu dans ses poissarderies, *La Pipe cassée* et les *Lettres de la Grenouillère* entre autres, les tableaux les plus réalistes de son temps. Vendeuses de marée, débardeurs, piliers de cabarets, déhanchés de guinguettes, familiers des bals de barrière, sont esquissés là avec une franchise, une liberté qui n'exclut jamais le sens du pittoresque. Le goût d'un tel genre a pu passer, à tel point qu'on n'éprouve qu'un médiocre plaisir à connaître les productions de cet auteur, Vadé n'en demeure pas moins un des ancêtres de nos poètes-argotiers, et le précurseur direct d'Aristide Bruant.

Les ouvrages de Vadé ont été recueillis en 1758, et maintes fois réimprimés. Voyez : *Œuvres de M. Vadé ou Recueil des Opéras-comiques, parodies et pièces fugitives,* nouv. éd., Paris, N.-B.

Duchesne, 1758, 4 vol. in-8°; les mêmes, 1769 et 1775; *Œuvres poissardes de J.-J. Vadé et de l'Ecluse,* Paris, imprim. Didot, 1796, in-12; *Œuvres choisies,* Paris, chez les Marchands de Nouveautés, 1834, in-8°; *Œuvres de Vadé,* Paris, Garnier fr., 1875, in-18, etc. Elles consistent en vingt opéras-comiques, vaudevilles, parodies, épîtres, madrigaux, fables, chansons, bouquets poissards et amphigouris. On a donné récemment une réimpression du fameux poème *La Pipe cassée*[1]. C'est la fantaisie la plus mortellement ennuyeuse qui soit jamais sortie d'une plume dite littéraire. Voltaire, qui n'a jamais manqué de sourire à toutes les gloires, même les moins fondées, a publié des contes et plusieurs pamphlets facétieux sous les noms supposés de Guillaume et de Jérôme Vadé (Genève, 1764, in-8°).

Bibliographie. — Fréron, *Année littéraire,* 1757, t. IV. — Charles Nisard, *Etude sur le langage popul. ou patois de Paris,* etc., Paris, Franck, 1872, in-8°. — *Journal et Mémoires de Collé,* etc., éd. de 1868.

BOUQUET POISSARD

J'aime à payer ce que vaut une chose,
Mais je répugne à la payer deux fois :
Je suis piqué, je l'avoue, et je crois
Devoir vous en dire la cause.
Madame, à deux pas du logis
Rencontrant une Bouquetière,
Je l'aborde et lui dis : « La mère,
Faites vite un Bouquet. » Nous convenons de prix
Pour qu'il soit plutôt fait je la paye d'avance.
Elle aussi-tôt détache une botte de Fleurs;
Dieu sçait avec quelle élégance
Elle assortit leurs diverses couleurs!
De feuilles d'Orangers galamment décorées,
Pour en faire un Bouquet il lui manque un lien;
Comme elle l'achevait, ne s'attendant à rien,
Ne voilà-t-il pas les Jurées

1. Cet ouvrage a paru pour la première fois, sans date, à la fin du XVIIIe siècle sous ce titre : *La Pipe cassée, poème épi-tragi-poissardo-héroï-comique.* A la Liberté, chez Pierre Bonne-Humeur, avec permission du public, in-12, figures d'Eisen.

Qui viennent tout à coup saisir son pauvre bien!
Elles sautent sur l'Inventaire (*sic*),
S'emparent des Bouquets sans oublier le mien.
Ma marchande se désespère,
Et ne voyant aucun moyen
Pour accommoder cette affaire,
D'un coup de pied en jette une par terre,
Bat les deux autres comme un chien,
Puis s'enfait, ne pouvant mieux faire.
Quel scandale pour moi! Je crois que la colère
Fait oublier qu'on est Chrétien !
De leur frayeur ces trois Dames remises,
S'en vont pestant d'avoir reçu des coups;
Je les arrête et je leur dis : Tout doux!
Dans les fleurs que vous avez prises
Je réclame un Bouquet que j'ai payé. — *Qui, vous?*
— Oui moi, tâchez de me le rendre.
— *Monsieur l'a dit, on l'y rendra.*
Qu'il est gentil! y s'fache! y rira!
Sa bouche commence à s'fendre;
Ce s'roit ben dommage de l'pendre,
Car il paroît qu'il grandira.
— Vous m'insultez, leur dis-je, et je vais vous apprendre
Qui je suis. — *Ah! comme il nous l'apprendra!*
Mon double cœur! quand tu serois le gendre
Du Diable qui t'emportera;
Pince donc c'Bouquet si tu l'ose...
Donnez-lui du vinaigre, y n'aime pas l'eau rose.
Qui je suis... — *Eh! Qu'es-tu donc avec ton grand Chapiau,*
Ton habit qui se meurt? Et ta fameuse Epée!
— *C'est,* dit l'autre, *un Seigneur, un Cadet du Châtiau*
Qu'est tout vis-à-vis la Rapée.
Il grince des dents! ah! j'ai peur!
Parlez donc, Monsieu la terreur,
Faites donc pas comme ça! ça gâte l'visage,
Jerusalem! saint Jean, mon doux Sauveur!
Qu'il est dégourdi pour son âge!
Trois poulets d'Inde et pis Monsieu
Feroient un fringant attelage!
Elles en auroient dit encore davantage;
Mais la troisième par bonheur

Lui dit : *Finis, tu fais trop de tapage.*
Quand on ne te dit rien, t'es bien fier en caquet.
Qu'est-ce qu'il t'a fait ce jeune homme,
Et pisqu'il l'a payé donne-ly son Bouquet.
Son Bouquet!... crac, il l'aura comme;
Tu m'entends ben? qu'il nous donne dix sous.
Ah! dis-je, les voilà; que ne me disiez-vous?
Lors de ma bonne foi toutes trois interdites,
Me donnent quelques œillets par-dessus le Marché
Parlez donc, mon poulet? Vous n'êtes pas fâché
Contre nous autres? pas vrai, dites!...
— Moi? Point du tout. — *Adieu donc, not' Bourgeois,*
J'l'avons trop ahury, ça me fait de la peine,
Je devrions toutes les trois
Ly faire dire une neuvaine...
Tu gouailles, toi; mais moi, si j'étois Reine,
Il seroit godard dans neuf mois.
Madame, telle est l'aventure
De ce Bouquet si long tems contesté;
Si de vous il est accepté,
Malgré l'argent, le courroux et l'injure,
Il ne sera pas trop cher acheté.

(*Œuvres de M. Vadé*, etc.. nouv. éd., Paris, N.-B. Duchesne, 1758, III.)

PIERRE-JEAN DE BÉRANGER

(1780-1857)

Sa biographie est partout, a-t-on dit; lui-même l'a écrite. Nous n'en donnerons donc qu'un abrégé, en l'empruntant toutefois aux *Souvenirs de l'Ecole romantique* d'Edouard Fournier.

On sait qu'il naquit à Paris en 1780, et que sa première enfance se passa dans la mansarde d'un pauvre vieux tailleur, son grand-père. C'était rue Montorgueil, à l'endroit où se trouve la halle aux huîtres. Après quelque temps passé dans une pension du faubourg Saint-Antoine... après une seconde étape d'éducation à Péronne, où il avait une tante aubergiste, il devint apprenti imprimeur et se mit à rimer. A quatorze ans il avait déjà fait des chansons, que Cousin d'Avallon voulut bien accueillir dans son recueil annuel *La Guirlande*. En 1796, Béranger vint à Paris pour se livrer plus complètement aux lettres. Il était sans ressource; elles ne lui en créèrent pas. Il se désespérait, quand Lucien Bonaparte, à qui on l'avait présenté, lui abandonna pour vivre son traitement de membre de l'Institut. C'était le nécessaire; avec ce qu'il gagna bientôt après, comme collaborateur aux *Annales du musée*, de Landon, et mieux encore avec les appointements d'une place d'expéditionnaire que lui fit obtenir l'académicien Arnault, au secrétariat de l'Université, ce fut la richesse. L'idée lui vint alors de mettre en volume tout ce qu'il avait écrit et de le dédier à son bienfaiteur. On le mit à la censure, et, comme le prince était alors en exil, on fit lire à Béranger que la mise en vente ne serait pas permise avec cette dédicace. Il renonça bravement à son livre, mais n'eut pas de cesse qu'un autre ne fût prêt. La Chanson du *Roi d'Yvetot*, que lui inspira une enseigne de la rue Saint-Honoré, au coin de la rue du Chantre, en fut l'avant-goût. Il la laissa courir, elle fut chantée par tout le monde, et Napoléon lui-même, dont elle était, par contraste, une si amusante satire, ne fut pas le dernier à la fredonner. Le volume parut chez Eymery en 1815. Le titre choisi par Béranger était celui-ci : *Chansons morales et autres*. Or, comme les unes, les morales, s'y trouvaient en plus petit nombre que « les autres », et comme on se trouvait alors sous un régime qui ne plaisantait pas sur la question

des mœurs, il lui fut signifié que son emploi au secrétariat de l'Université courait de grands risques s'il continuait à prendre pour muses Lisette, Frétillon et la Gaudriole. Il obéit, mais en substituant à la gaieté la politique, qui est bien autrement dangereuse. » On connaît la suite. Son recueil, augmenté d'un volume où, sous prétexte de liberté, il chantait la gloire d'un régime qui en avait supprimé jusqu'à l'ombre, fut saisi, supprimé. L'auteur perdit sa place et se trouva un jour sous le coup d'une condamnation à neuf mois de prison et à dix mille francs d'amende. « Ce fut la dernière tribulation de Béranger. Pour ne pas en connaître d'autres il voulut n'être rien, lors même que les gouvernements qui pouvaient le favoriser triomphèrent. Après juillet 1830, il refusa jusqu'à la croix; après février 1848 nommé représentant du peuple, il donna sa démission presque aussitôt; et lorsque revint l'Empire il repoussa les faveurs qu'il l'auraient récompensé de ce qu'il avait fait pour son retour. Il mourut le 17 juillet 1857 et survécut peu à sa gloire, sinon à sa popularité. Rien n'est plus terne, plus médiocre, rien n'apparaît plus neutre aujourd'hui que les chansons de Béranger et nous ne parvenons pas à comprendre comment ce poète, ce chansonnier plutôt, provoqua les haines des partis et la violence d'une certaine critique, qui lui reprocha d'avoir « dégradé la langue, comme l'âme du peuple, en outrageant les sentiments chrétiens et en tournant en ridicule la foi, les sacrements, la pudeur et la mort ». Il est vrai que nous ne comprenons pas davantage qu'on ait pu le comparer à La Fontaine, à Molière et à Voltaire. Il est loin, hélas! d'être un grand écrivain; c'est tout au plus, un Juvénal d'estaminet. « Le génie de Béranger a dit si justement Leconte de Lisle, est à coup sûr la plus complète des illusions innombrables de ce temps-ci, et celle laquelle il tient le plus; aussi ne sera-ce pas un des moindres étonnements de l'avenir, si toutefois l'avenir se préoccupe de questions littéraires, que ce curieux enthousiasme attendri qu'excitent ces odes-chansons qui ne sont ni des odes ni des chansons. L'homme était bon, généreux, honnête. Il est mort plein de jours en possession d'une immense sympathie publique, et je ne veux certes contester aucune de ses vertus domestiques; mais je nie radicalement le poète aux divers points de vue de la puissance intellectuelle, du sentiment de la nature, de la langue du style et de l'entente spéciale du vers, dons précieux, nécessaires, que lui avaient refusés les dieux, y compris le dieu *des bonnes gens,* qui du reste n'est qu'une divinité de cabaret philanthropique. » (*Le Nain Jaune,* 1864.)

Les chansons de Béranger ont été publiées un grand nombre de fois. Les éditions les plus complètes qui ont été données jusqu'à ce jour sont celles de Paris, Perrotin, 1834, 4 vol. in-8°, et 1856, 3 vol. in-8°. Joignons à ces recueils *Ma Biographie* (Paris

57, in-8°); *Œuvres posthumes* (ibid., 1857, in-8°), quatre volu-es de *Correspondance* (ibid., 1860, in-8°) et un volume d'*Œu-es inédites* (Paris, Daragon, 1909, in-8°).

BIBLIOGRAPHIE. — A. Ricard, *La Lisette de Béranger*, etc., aris, Renauld, 1846, in-12; *La Frétillon*, par le même, ibid., 46, in-12. — Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, I, et *useries du lundi*, II, nouv. éd., etc. — Mme L. Colet, *Quarante-nq lettres de Béranger*, etc., Paris, Libr. nouvelle, 1857, in-12. J. Lapointe, *Mémoires sur Béranger*, Paris, Hachette, 1857, -8°. — J. Bernard, *Béranger et ses Chansons*, Paris, Dentu. 58, in-8°. — N. Peyrat, *Béranger et Lamennais*, Paris, 1861, -18. — J. Travers, *Béranger litt. et critique*, Caen, Hardel, 61, in-18. — A. Arnould, *Béranger, ses Amis, ses Ennemis*, etc., aris, 1864, 2 vol. in-18. — Th. Bernard, *La Lisette de B.*, Paris, achelin-Deflorenne, 1864, in-12. — J. Janin, *B. et son temps*, aris, Pincebourde, 1866, 2 vol. in-12. — Brivois, *Bibliographie e l'œuvre de B.*, Paris, Conquet, 1876, in-8°.

LE GRENIER

Je viens revoir l'asile où ma jeunesse
De la misère a subi les leçons.
J'avais vingt ans, une folle maîtresse,
De francs amis, et l'amour des chansons.
Bravant le monde, et les sots, et les sages,
Sans avenir, riche de mon printemps,
Leste et joyeux je montais six étages.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

C'est un grenier, point ne veux qu'on l'ignore.
Là fut mon lit bien chétif et bien dur;
Là fut ma table; et je retrouve encore
Trois pieds d'un vers charbonnés sur le mur.
Apparaissez, plaisirs de mon bel âge,
Que d'un coup d'aile a fustigés le Temps.
Vingt fois pour vous j'ai mis ma montre en gage.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

Lisette ici doit surtout apparaître,
Vive, jolie, avec un frais chapeau;
Déjà sa main à l'étroite fenêtre

Suspend son châle en guise de rideau.
Sa robe aussi va parer ma couchette;
Respecte, Amour, ses plis longs et flottants,
J'ai su depuis qui payait sa toilette.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans :

A table un jour, jour de grande richesse,
De mes amis les voix brillaient en chœur,
Quand jusqu'ici monte un cri d'allégresse :
A Marengo Bonaparte est vainqueur!
Le canon gronde, un autre chant commence;
Nous célébrons tant de faits éclatants.
Les rois jamais n'envahiront la France.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

Quittons ce toit où ma raison s'enivre.
Oh! qu'ils sont loin, ces jours si regrettés!
J'échangerais ce qu'il me reste à vivre
Contre un des mois qu'ici Dieu m'a comptés,
Pour rêver gloire, amour, plaisir, folie,
Pour dépenser sa vie en peu d'instants,
D'un long espoir pour la voir embellie.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

(*Œuvres complètes*, II, 1856.)

AUGUSTE BARBIER

(1805-1882)

Henri-Auguste Barbier naquit à Paris le 29 avril 1805, et mou-ut à Nice le 13 février 1882. Fils d'un avoué, il fut élève du ycée Henri IV, puis suivit les cours de l'Ecole de droit. La ré-volution de 1830 fit de ce Parisien un poète, le poète le plus udacieux, le plus satirique qu'on ait entendu depuis Agrippa l'Aubigné. Il venait d'avoir vingt-cinq ans et n'avait écrit que uelques vers et un médiocre roman, *Les Mauvais Garçons* Paris, Urbain Canel, 1830, 2 vol. in-12), en collaboration avec Alphonse Royer. « Quand il vit, dit-on, après les « Trois glo-ieuses », la bande d'affamés d'honneurs et de places qui se uaient sur les débris du vieux trône, à la suite du nouveau oi, tous plus soucieux de leurs appétits que de la France et le la liberté, sa verve s'alluma. » Il fit paraître dans la *Revue le Paris* son premier ïambe, *La Curée*. Tout à coup son nom levint illustre. Un an après, cet ïambe s'était fait légion; au ieu d'un seul on en avait un volume, dont Sainte-Beuve salua a brûlante éclosion. A *La Curée* succédaient *La Popularité, l'Idole,* virulente apostrophe antinapoléonienne, *Le Dante, Quatre-vingt-treize,* etc., dix véhémentes satires réunies sous e titre générique *Iambes* (Paris, Bonnaire, 1831, et U. Canel et Guyot, 1832, in-8°). Barbier était loin quand parut ce recueil. Il 'en était allé par delà les Alpes, à Florence, à Rome, à Venise, pour renouveler son inspiration. Il revint avec une œuvre déli-ieuse, *Il Pianto,* c'est-à-dire la plainte (Paris, U. Canel, 1833, n-8°), qui, jointe aux pages de la première heure et à *Lazare,* poème réalisé après un séjour en Angleterre, ont formé ce nou-veau livre, *Iambes et Poèmes* (Paris, Masgana, 1833, in-18), tant le fois réimprimé[1]. Pour ce dernier bouquet, écrit Edouard Fournier, la moisson n'était pas épuisée. Elle fut abondante, le poète n'ayant jamais renoncé aux ressources de sa muse; mais elle ne lui valut pas des heures de gloire semblables à celles du début. Auguste Barbier fit montre par la suite d'un talent sincère et d'une rare conscience d'artiste, sans rien de plus. Il

1. Voyez : *Satires et Poèmes,* Paris, Bonnaire, 1837, in-8°, etc.

donna plusieurs volumes de vers : *Nouvelles Satires* (Paris, Masgana, 1840, in-8°) ; *Chants civils et religieux* (ibid., 1841, in-8°) ; *Rimes héroïques* (ibid., 1843, in-18) ; *Rimes légères, chansons et odelettes* (ibid., 1851, in-18) ; *Satire et chants* (Paris, Masgana, 1853, in-18) ; *Silves* (Paris, Dentu, 1865, in-18) ; *Satires* (Paris, Dentu, 1865, in-18) ; *Silves*, rimes légères (ibid., 1872, in-18) ; deux recueils de nouvelles : *Trois Passions* (ibid., 1868, in-18) ; *Contes du soir* (ibid., 1879, in-18) ; des *Histoires de voyage, 1830-1872* (ibid., 1880, in-12) ; des traductions du *Decameron* de Boccacio (Paris, 1840, in-4°) ; de *Jules César* de Shakespeare (ibid., 1848 et 1855, in-18) ; de *La Chanson du vieux marin*, de Coleridge (ibid., 1877, in-folio) ; enfin, en collaboration avec Léon de Wailly, le poème dramatique de *Benvenuto Cellini* (musique de Berlioz), qui fut représenté sur la scène de l'Opéra, le 10 septembre 1878. Divers ouvrages posthumes de Barbier : *Chez les Poètes*, etc. (Paris, Dentu, 1882, in-8°) ; *Souvenirs personnels et silhouettes contemporaines* (ibid., 1883, in-18) ; *Œuvres posthumes*, etc. (ibid., 1883-1889, 4 vol. in-18) ; *Poésies posthumes* (Paris, Lemerre, 1884, in-16), ont été publiés par ses exécuteurs testamentaires, Auguste Lacaussade et Ed. Grenier.

BIBLIOGRAPHIE. — Sainte-Beuve, *Portr. contemporains*, II ; *Souvenirs et indiscrétions*, etc. — Planche, *Portr. littér.*, II. — Baudelaire, *L'Art romantique*. — Th. Gautier, *Portr. contempor.* — R. de Bonnières, *Mémoires d'aujourd'hui*, 1885. — J. Barbey d'Aurevilly, *Les Œuvres et les Hommes, Les Poetes*, XI, Paris, Lemerre, 1889, etc.

LA CUVE

Il est, il est sur terre une infernale cuve,
On la nomme Paris ; c'est une large étuve,
Une fosse de pierre aux immenses contours
Qu'une eau jaune et terreuse enferme à triples tours
C'est un volcan fumeux et toujours en haleine
Qui remue à longs flots de la matière humaine ;
Un précipice ouvert à la corruption
Où la fange descend de toute nation,
Et qui de temps en temps, plein d'une vase immonde
Soulevant ses bouillons, déborde sur le monde.

Là, dans ce trou boueux, le timide soleil
Vient poser rarement un pied blanc et vermeil ;

Là, les bourdonnements nuit et jour dans la brume
Montent sur la cité comme une vaste écume;
Là personne ne dort, là toujours le cerveau
Travaille, et, comme l'arc, tend son rude cordeau.
On y vit un sur trois, on y meurt de débauche;
Jamais, le front huilé, la mort ne vous y fauche,
Car les saints monuments ne restent dans ce lieu
Que pour dire : Autrefois il existait un Dieu.

Là, tant d'autels debout ont roulé de leurs bases,
Tant d'astres ont pâli sans achever leurs phases,
Tant de cultes naissants sont tombés sans mûrir,
Tant de grandes vertus, là, s'en vinrent pourrir,
Tant de chars meurtriers creusèrent leur ornière,
Tant de pouvoirs honteux rougirent la poussière,
De révolutions au vol sombre et puissant
Crevèrent coup sur coup leurs nuages de sang,
Que l'homme, ne sachant où rattacher sa vie,
Au seul amour de l'or se livre avec furie.

Misère! Après mille ans de bouleversements,
De secousses sans nombre et de vains errements,
De cultes abolis et des trônes superbes
Dans les sables perdus, et couchés dans les herbes,
Le Temps, ce vieux coureur, ce vieillard sans pitié,
Qui va par toute terre écrasant sous le pié
Les immenses cités regorgeantes de vices,
Le Temps, qui balaya Rome et ses immondices,
Retrouve encore, après deux mille ans de chemin,
Un abîme aussi noir que le cuvier romain.

Toujours même fracas, toujours même délire,
Même foule de mains à partager l'empire,
Toujours même troupeau de pâles sénateurs,
Même flots d'intrigants et de vils corrupteurs,
Même dérision du prêtre et des oracles,
Même appétit des jeux, même soif des spectacles,
Toujours même impudeur, même luxe effronté,
En chair vive et en os même immoralité;
Mêmes débordements, mêmes crimes énormes,
Moins l'air de l'Italie et la beauté des formes.

La race de Paris, c'est le pâle voyou
Au corps chétif, au teint jaune comme un vieux sou;

C'est cet enfant criard que l'on voit à toute heure
Paresseux et flânant, et loin de sa demeure
Battant les maigres chiens, ou le long des grands murs
Charbonnant en sifflant mille croquis impurs;
Cet enfant ne croit pas, il crache sur sa mère,
Le nom du ciel pour lui n'est qu'une farce amère;
C'est le libertinage enfin en raccourci;
Sur un front de quinze ans c'est le vice endurci.

Et pourtant il est brave, il affronte la foudre,
Comme un vieux grenadier il mange de la poudre,
Il se jette au canon en criant : Liberté!
Sous la balle et le fer il tombe avec beauté.
Mais que l'Emeute aussi passe devant sa porte,
Soudain l'instinct du mal le saisit et l'emporte,
Le voilà grossissant les bandes de vauriens,
Molestant le repos des tremblants citoyens,
Et hurlant, et le front barbouillé de poussière,
Prêt à jeter à Dieu le blasphème et la pierre.

O race de Paris, race au cœur dépravé,
Race ardente à mouvoir du fer ou du pavé!
Mer, dont la grande voix fait trembler sur les trônes
Ainsi que des fiévreux tous les porte-couronnes!
Flot hardi qui trois jours s'en va battre les cieux,
Et qui retombe après, plat et silencieux!
Race unique en ce monde! effrayant assemblage
Des élans du jeune homme et des crimes de l'âge,
Race qui joue avec le mal et le trépas;
Le monde entier t'admire et ne te comprend pas!

Il est, il est sur terre une infernale cuve,
On la nomme Paris; c'est une large étuve,
Une fosse de pierre aux immenses contours
Qu'une eau jaune et terreuse enferme à triples tours;
C'est un volcan fumeux et toujours en haleine
Qui remue à longs flots de la matière humaine;
Un précipice ouvert à la corruption
Où la fange descend de toute nation,
Et qui de temps en temps, plein d'une vase immonde,
Soulevant ses bouillons déborde sur le monde.

(*Iambes et Poèmes*, 3e éd., Paris, Masgana, 1833.)

ALFRED DE MUSSET

(1810-1857)

Tout a été dit sur le chantre des *Nuits* et de *Rolla*, et c'est assez pour qu'on ne cherche point ici une glose sur son œuvre et un commentaire biographique. Ses origines seules nous intéresseront. Alfred de Musset naquit le 11 décembre 1810, au centre du vieux Paris, près de l'hôtel de Cluny, dans une maison qui existait encore il y a quelques années et portait le n° 33 de la rue des Noyers. Il appartenait à une vieille famille du duché de Bar, fixée dans le Blaisois et le Vendômois depuis le XVIe siècle, et comptait parmi ses ancêtres Cassandre Salviati, la « maîtresse » illustre de Ronsard. On assure même que ce ne fut pas le seul lien qui le rattacha à la Pléiade, puisque, en 1707, son arrière-grand-père avait épousé Marguerite-Angélique du Bellay, fille de François du Bellay, gouverneur du roi à Vendôme, lequel, écrit M. Léon Séché, descendait de la branche des du Bellay-Langey, cousins de Joachim, l'auteur des *Regrets*.

Nous laisserons à d'autres le soin de tirer des conclusions de sa généalogie, et nous ne dirons qu'un mot en passant de son goût pour le lieu où il prit naissance. Quoi qu'on ait écrit, Musset se soucia fort peu du terroir; il montra plus que de l'indifférence pour le sol de ses aïeux, et lorsque, à la mort de son père, en 1832, il hérita du manoir de la Bonaventure, près du Gué-sur-Loire, qui avait été le berceau des siens, il s'en défit presque aussitôt, sans égard, ajoute l'un de ses biographes, pour les souvenirs que ce domaine représentait. Ecrivain d'essence aristocratique, né pour vivre et pour mourir dans un milieu de culture, il s'éprit de Paris, non par fierté d'y avoir vu le jour, mais parce que cette capitale synthétisait à ses yeux le centre des élégances et de ce luxe auquel il sacrifia trop souvent la sincérité de son cœur et la pureté de ses conceptions. Sa patrie, il la traîna sans cesse avec lui, et ce n'est point trop dire qu'elle fut le sol où s'abritèrent ses amours romanesques, « terre italienne » inspiratrice de son génie, et « boulevard de Gand » avec ce qu'il offrait d'ivresse éphémère, de tentation et de fragile beauté : domaine idéal pour une âme prise d'immortalité, et décor factice cher à l'agonie du poète. On connaît les vers de *Lucie :*

Mes chers amis, quand je mourrai...

Alfred de Musset s'éteignit le 1er mai 1857, laissant à sa vill natale quelques-uns de ses chants et sa dépouille d'écrivain ly- rique. Dans la belle saison, son tombeau du Père-Lachaise, om- bragé depuis plus de quarante ans par tant de saules éplorés est un lieu de pèlerinage pour les étrangers. Disons plus, c'est avec la tour Eiffel et l'Obélisque de Louqsor, le monument l. plus digne de provoquer l'admiration et l'envie des Américain du Sud et des Anglo-Saxons.

Veut-on, après cela, une courte liste des ouvrages d'Alfre de Musset? La voici, succinctement dressée sur les édition originales : *L'Anglais mangeur d'opium,* trad. de l'anglais, Pa ris, Mame et Delaunay-Vallée, 1828, in-18; *Contes d'Espagne e d'Italie,* Paris, Levasseur et Urb. Canel, 1830, in-8°; *Un Spectacl dans un fauteuil,* 1er livre (*La Coupe et les Lèvres, A quoi rêven les jeunes filles, Namouna*), Paris, Renduel, 1832, in-18; *Un Spec tacle dans un fauteuil,* 2e livre (*Les Caprices de Marianne, Lo renzaccio, André del Sarto, Fantasio, On ne badine pas ave l'amour, La Nuit vénitienne*), Paris, au bureau de la Revue de Deux Mondes, 1834, 2 vol. in-8°; *La Confession d'un enfant d siècle,* Paris, Bonnaire, 1836, 2 vol. in-8°; *Les Deux Maîtresses Frédéric et Bernerette,* etc., Paris, Dumont, 1840, 2 vol. in-8 (réimpr. en 1841, sous ce titre, *Nouvelles*); *Poésies complètes* Paris, Charpentier, 1840, in-18; *Comédies et Proverbes,* ibid 1840, in-18; *Voyage où il vous plaira* (en collab. avec P.-J. Stahl Paris, Hetzel, 1842, in-4°; *Un Caprice,* Paris, Charpentier, 184 in-18; *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée,* ibid., 184 in-18; *Nouvelles,* par Paul et Alfred de Musset, Paris, Magen 1848, in-18; *L'Habit vert* (en collab. avec Em. Augier), Paris M. Lévy, 1849, in-18; *Louison,* comédie, Paris, Charpentier, 184 in-18; *Poésies nouvelles,* ibid., 1850, in-18; *Bettine,* proverb Paris, Charpentier, 1851, in-18; *André del Sarto,* ibid., 185 in-18; *Discours de réception à l'Académie française,* Paris, Di dot, 1852, in-4°; *Mademoiselle Mimi Pinson,* Paris, Hetzel, 185 in-24; *Histoire d'un merle blanc,* Paris, Hetzel, 1853, in-24; *C médies et Proverbes,* Paris, Charpentier, 1853, 2 vol. in-18; *Co tes,* ibid., 1854, in-18; *Œuvres posthumes,* ibid., 1860, in-18; *M langes de littérature et de critique,* ibid., 1860, in-18; *Carmosin* ibid., 1865, in-12; *Fantasio,* ibid., 1866, in-12; *Un Rêve,* Pari Ronquette, 1875, in-8°; *Œuvres inédites,* Paris, 1896, 6 plaq. i 8°; *Correspondance, 1827-1857,* Paris, Mercure de France, 190 in-8°. Il existe une foule d'éditions des *Œuvres complètes;* l. plus connues et les plus appréciables sont celles qui ont é publiées jusqu'ici par les éditeurs Charpentier, Fasquelle Alph. Lemerre.

BIBLIOGRAPHIE. — Paul de Musset, *Biogr. d'Alfred de Musse*

'aris, Charpentier, 1874, in-8°; *Lui et Elle*, ibid., 1860, in-12. — Mme Jaubert, *Souvenirs*, Paris, Hetzel, 1879, in-12. — George Sand, *Elle et Lui*, Paris, Hachette, 1859, in-12. — Louise Colet, *Lui*, Paris, Libr. nouv., 1860, in-12. — Lescure, *Eux et Elles*, etc., Paris, Poulet-Malassis, 1860, in-12. — Paul Mariéton, *Une histoire d'amour*, Paris, Havard, 1897, in-18. — Arvède Barine, *A. de Musset*, Paris, Hachette, 1900, in-18. — *Bibliographie des œuvres d'A. de Musset*, etc., Paris, Rouquette, 1883, in-8°. — Léon Séché, *A. de Musset*, Paris, Mercure de France, 1907, 2 vol. in-8°. — Voyez en outre *Lettres de G. Sand à A. de Musset et C. Sainte-Beuve*, Paris, Calmann-Lévy, 1897, in-18, et *Correspondance de G. Sand et d'A. de Musset*, Doman, Bruxelles, 1904, in-8°.

MIMI PINSON

CHANSON

Mimi Pinson est une blonde,
Une blonde que l'on connaît.
Elle n'a qu'une robe au monde,
Landerirette!
Et qu'un bonnet.
Le Grand Turc en a davantage.
Dieu voulut de cette façon
La rendre sage.
On ne peut la mettre en gage,
La robe de Mimi Pinson.

Mimi Pinson porte une rose,
Une rose blanche au côté.
Cette fleur dans son cœur éclose,
Landerirette!
C'est la gaîté.
Quand un bon souper la réveille,
Elle fait sortir la chanson
De la bouteille.
Parfois il penche sur l'oreille,
Le bonnet de Mimi Pinson.

Elle a les yeux et la main prestes.
Les carabins, matin et soir,
Usent les manches de leurs vestes,

Landerirette!
A son comptoir.
Quoique sans maltraiter personne,
Mimi leur fait mieux la leçon
Qu'à la Sorbonne.
Il ne faut pas qu'on la chiffonne,
La robe de Mimi Pinson.

Mimi Pinson peut rester fille,
Si Dieu le veut, c'est dans son droit.
Elle aura toujours son aiguille,
Landerirette!
Au bout du doigt.
Pour entreprendre sa conquête,
Ce n'est pas tout qu'un beau garçon :
Faut être honnête;
Car il n'est pas loin de sa tête,
Le bonnet de Mimi Pinson.

D'un gros bouquet de fleurs d'orange
Si l'amour veut la couronner,
Elle a quelque chose en échange,
Landerirette!
A lui donner.
Ce n'est pas, on se l'imagine,
Un manteau sur un écusson
Fourré d'hermine;
C'est l'étui d'une perle fine,
La robe de Mimi Pinson.

Mimi n'a pas l'âme vulgaire,
Mais son cœur est républicain :
Aux trois jours elle a fait la guerre,
Landerirette!
En casaquin.
A défaut d'une hallebarde,
On l'a vue avec son poinçon
Monter la garde.
Heureux qui mettra la cocarde
Au bonnet de Mimi Pinson!

(*Mademoiselle Mimi Pinson*
profil de grisette.)

AUGUSTE DE CHATILLON

(1813-?)

Peintre, sculpteur, lithographe et poète, Auguste de Châtillon naquit en 1813. Il fut célèbre sur le boulevard, vers 1860, d'abord comme auteur de *La Levrette en paletot*, fantaisie qu'on trouvera plus loin, ensuite comme victime d'une ladrerie de Victor Hugo qui lui refusa un prêt de cinquante francs, et, à la place, lui adressa des consolations où se trouvait cette phrase : « Chacun gravit son Golgotha. » Alexandre Pothey en fit une chanson dont le refrain était : *Et tout doucement je golgothe.* Elle fit le tour des cafés, et le *Nouveau Parnasse satirique du dix-neuvième siècle* l'a recueillie... Elève de Guillon-Lethière, Châtillon exposa plusieurs fois des peintures et de la sculpture aux Salons. Il obtint des récompenses pour un portrait de Victor Hugo et son fils et diverses figures de femmes. Il partit aux Etats-Unis en 1844, y demeura douze ans et peignit une toile de 40 mètres de superficie, *La Bataille de la Resaca de la Palma*, actuellement conservée à la Maison-Blanche, à Washington. On dit qu'il en tira une lithographie, fort recherchée en Amérique. De retour en France, après avoir publié, assure-t-on, des vers à Londres, il donna plusieurs éditions de ses poèmes : *Chant et Poésie*, etc., Paris, Dentu, 1855, in-18 ; *A la Grand'Pinte*, Paris, Poulet-Malassis, 1860, in-18 ; *Les Poésies d'Auguste de Châtillon*, 3e éd. très augm., Paris, Libr. du Petit Journal, 1866, in-12. On lui doit encore d'autres ouvrages : *Promenades à l'île Saint-Ouen-Saint-Denis* (*partant des Batignolles*), Montmartre, imprim. de Pilloy, 1857, in-8° ; *Frantz Müller* (en collab. avec Louis Enault), Paris, Hachette, 1862, in-16, etc.

On ne le connaît plus guère aujourd'hui, dirons-nous avec M. Jules Claretie, cet Auguste de Châtillon qui s'éprit des moulins de Montmartre, des lilas de Montmorency et des cabots du lac d'Enghien, comme le pauvre Arène des oliviers, des mûriers, des routes blanches et du soleil de son pays. Pourtant il valait mieux que notre mépris ou notre ignorance, et bien des poètes de l'heure présente lui envieraient sa gaieté et ses chansons...

Bibliographie. — Th. Gautier, Préface à *Chant et Poésie*. —

Ch. Asselineau, *Notice* publiée au tome IV des *Poètes français* d'Eugène Crépet, Paris, 1863, in-8°. — Un Bibliomane, *Les Papiers d'A. de Châtillon,* Mercure de France, 1er août 1907.

LA LEVRETTE EN PALETOT

Y-a-t'y rien qui vous agace
Comme un' levrette en pal'tot!
Quand y a tant d'gens su' la place
Qui n'ont rien à s'mett' su' l'dos?

J'ai l'horreur de ces p'tit's bêtes,
J'aim' pas leurs museaux pointus;
J'aim' pas ceux qui font leurs têtes
Pass' qu'iz ont des pardessus.

Ça vous prend un p'tit air rogue!
Ça vous r'garde avec mépris!
Parlez-moi d'un chien boul'dogue,
En v'laz' un qui vaut son prix!

Pas lui qu'on encapitonne!
Il a comm' moi froid partout;
Il combat quand on l'ordonne;
Et l'aut' prop' à rien a tout!

Ça m'fait suer, quand j'ai l'onglée,
D'voir des chiens qu'ont un habit,
Quand, par les temps de gelée,
Moi j'nai rien, pas même un lit.

J'en voudrais bien crever une!
Ça m'ferait plaisir; mais j'n'os' pas;
Leurs mait'es ayant d'la fortune,
Y m'mettraient dans l'embarras.

Ça doit s'manger, la levrette.
Si j'en pince une à huis clos...
J'la f'rai cuire à ma guinguette.
J'ten fich'rai, moi, des pal'tots!

(*Les Poésies d'Auguste de Châtillo*
3e éd., 1866.)

LA GRAND'PINTE

A la Grand'Pinte, quand le vent
Fait grincer l'enseigne en fer-blanc,
Alors qu'il gèle;
Dans la cuisine on voit briller
Toujours un tronc d'arbre au foyer;
Flamme éternelle
Où rôtissent, en chapelets,
Oisons, canards, dindons, poulets,
Au tourne-broche;
Et puis le soleil jaune-d'or
Sur les casseroles encor
Darde et s'accroche.

Tout se fricasse, tout bruït...
Et l'on chante là jour et nuit :
C'est toujours fête!
Quand, sous ce toit hospitalier,
On demande à notre hôtelier
Si tout s'apprête...
Il vous répond avec raison :
On n'a jamais dans ma maison,
Fait une plainte!
On est servi comme il convient,
Et rien n'est meilleur, on sait bien,
Qu'à la Grand'Pinte!

Je salue et monte. Je vois
Un couvert comme pour des rois!
La nappe est mise.
J'attends mes amis. — Au lointain
Tout est gelé sur le chemin,
La plaine est grise.
Pour mieux voir j'ouvre les rideaux.
Le givre met sur les carreaux
Un tain de glace;
Il trace des monts, des forêts,
Des lacs, des fleurs et des cyprès :
Je les efface.

La vie est rude et l'hiver froid;
On devient courbe au lieu de droit,
Quand l'âge pèse.
A la Grand'Pinte on rit de tout;
La gaîté retentit partout :
Là, je suis aise!
Un instant de joie et d'espoir
Me fait voir en rose le noir
Que j'ai dans l'âme...
Du bruit, du vin et des chansons!
C'est en soufflant sur les tisons
Que sort la flamme!

Adieu tristesses et soucis,
Quand avec mes amis, assis,
Joyeux ensemble;
Nous ne buvons pas à moitié
En trinquant à notre amitié
Qui nous rassemble.
Nous sommes quatre compagnons
Qui buvons bien, mais sommes bons;
Dieu nous pardonne!
L'un mort, il en restera trois,
Puis deux, puis un, et puis, je crois,
Après... personne!

(*Chant et Poésie*, 1855.)

CHARLES BAUDELAIRE

(1821-1866)

D'origines champenoises, Charles-Pierre Baudelaire naquit à Paris, dans une vieille maison à tourelle, sise au n° 13 de la rue Hautefeuille, le 9 avril 1821, de Joseph-François Baudelaire, ancien chef de bureau de la Chambre des Pairs, et de Caroline Dufays, son épouse. Il perdit de bonne heure son père, et sa mère épousa en secondes noces le chef de bataillon Aupick, par la suite maréchal de camp, général et ambassadeur de France à Constantinople et à Madrid. Baudelaire fit ses premières études à la pension Delorme et au collège royal de Lyon. Il eût terminé ses humanités à Louis-le-Grand, si une aventure scandaleuse ne l'eût fait chasser de ce collège, au milieu de son année de philosophie, en avril 1839. Rebelle à la volonté de ses parents, lesquels s'opposaient à son désir de suivre la carrière des lettres, il se prit à fréquenter les groupements artistiques de son temps. Il vivait au quartier latin avec des étudiants et des poètes, « capricieux bohèmes qui avaient créé une sorte de phalanstère à la pension Bailly. » Il connut là Le Vavasseur, Ernest Prarond, L. de la Gennevraye, etc. Pour réagir contre ses goûts et sa vie libertine, les siens ne tardèrent pas à l'embarquer sur un navire marchand qui faisait voile pour Calcutta. Il revint en France, après une absence de dix mois, gardant de cette croisière aux pays exotiques une éblouissante vision. Dès son retour, en février 1842, il se mit, dit-on, courageusement à l'œuvre, inaugurant cette période de labeur fécond qui, de la publication de son premier Salon, et de ses articles au *Corsaire-Satan,* aboutit à l'apparition, en 1857, de son unique recueil de poèmes, *Les Fleurs du Mal.* Au mois d'avril 1843, ayant atteint la majorité, il toucha sa part de l'héritage paternel (75.000 francs environ). Il vécut longtemps de ces ressources, converties un jour, grâce à la prévoyance familiale, en une modeste rente, et aussi du mince produit de ses ouvrages. Il s'était meublé tout d'abord un rez-de-chaussée au n° 10, quai de Béthune, dans l'île Saint-Louis. Il s'isolait dans le travail et la méditation. Il s'y ennuya, et quelques mois après alla habiter rue Vaneau. De retour à son ancien quartier, il s'installa cette fois quai d'Anjou,

dans les combles de l'hôtel Pimodan, et lia connaissance avec Théophile Gautier. Ce fut une vie heureuse entre la culture et la flânerie. Il suivit, en élève libre, les cours de l'Ecole des Chartes, reprit ses études interrompues, devint excellent latiniste, se perfectionna dans la langue anglaise et prépara son admirable traduction d'Edgar Poë. Il venait de publier ses deux premiers Salons (*Salon de 1845*, Paris, Labitte, 1845, in-12; *Salon de 1846*, Paris, M. Lévy, 1846, in-12), quand soudain éclata la révolution de 1848. Malgré ses opinions, son penchant au catholicisme et ses goûts d'aristocrate, on le vit se mêler à la foule, marcher aux barricades et fonder ensuite avec Champfleury une petite feuille éphémère, *Le Salut Public*. Nous ne le suivrons pas dans toutes ses étapes, pressé d'en finir avec les notes relevées un peu hâtivement sur les commentaires de ses biographes. Que retenir d'ailleurs des mille incidents de sa vie, de son amertume, de ce perpétuel désenchantement qu'on trouve exprimé dans ses cahiers de notes, dans sa correspondance et même dans ses ouvrages? Pourtant, dira-t-on, rien n'est à dédaigner de ce qui contribua à sa géniale évolution. Ses amours terribles et douloureuses, son imprévoyance, sa gêne, ses disgrâces, tout, jusqu'à ses excès, est également cher à quiconque veut connaître cette âme d'élite et déchiffrer le mystère troublant de son œuvre dantesque. Seule la place nous manque pour en dire plus long...

Ses dettes entraînent un jour après lui la meute des créanciers. En vain s'enfuit-il à tous les coins de Paris : de la rue Pigalle à la rue Mazarine, de la rue Laffitte à la rue de Seine et à l'avenue de la République; il est sans cesse traqué, poursuivi. Il lui faut partir, aller en province. On lui offre de diriger un journal conservateur à Dijon. L'intimité, l'ordonnance de sa vie, sont rompues. C'est l'exil, la halte à l'hôtel. De retour à Paris, un soir, dans un cabaret de la rue Richelieu, il se perce la poitrine d'un coup de couteau. A en croire le récit de Louis Ménard, rapporté par M. Philippe Berthelot, « Baudelaire ne sentit rien. Il fut réveillé par un ronronnement. Il était chez le commissaire de police qui lui disait : Vous avez commis une mauvaise action; vous vous devez à votre patrie, à votre quartier, à votre rue, à votre commissaire de police. » On le porta dans sa famille. Légende que tout cela, a-t-on écrit; légende aussi, peut-être, la condamnation des *Fleurs du Mal* en 1857[1], légende le réquisitoire imbécile et malfaisant du substitut

1. On sait que les *Fleurs du Mal* avaient paru en 1857, en un vol. in-12, chez Poulet-Malassis. L'ouvrage reparut chez le même éditeur, en 1861. Il contenait trente-cinq poèmes nouveaux, mais on n'y trouvait plus six pièces publiées antérieurement, et qui avaient provoqué sa condamnation.

Pinard — retenez ce nom — et la triple amende infligée au poète et à l'éditeur Poulet-Malassis, pour outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs. Un instant Baudelaire songea à protester, mais, sollicité par divers travaux, préoccupé d' « idéale perfection », il se remit à la tâche courageusement, sûr de l'iniquité des juges et d'une réhabilitation prochaine. Au fait, avait-il besoin d'être réhabilité, celui à qui Victor Hugo écrivait de Hauteville House, le 30 août 1857 : « L'art est comme l'azur, c'est le champ infini, vous venez de le prouver. Vos *Fleurs du Mal* rayonnent et éblouissent comme des étoiles... Une des rares décorations que le régime actuel peut accorder, vous venez de la recevoir. Ce qu'il appelle sa justice vous a condamné au nom de ce qu'il appelle sa morale; c'est là une couronne de plus... »

Baudelaire donna coup sur coup : les *Histoires extraordinaires,* traduites d'Edgar Poë (Paris, M. Lévy, 1856, in-18); *Nouvelles Histoires extraordinaires,* etc. (ibid., 1857, in-18); *Aventures d'Arthur Gordon Pym,* etc. (ibid., 1858, in-18); *Théophile Gautier* (Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1858, in-12); le *Salon de 1859* (Revue française, 10 juin-20 juill. 1859); *Les Paradis artificiels, Opium et Haschisch* (Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1860, in-18), et enfin son admirable étude sur *Richard Wagner* (Paris, Dentu, 1861, in-12). En 1862, il posa sa candidature à l'Académie française. On put croire un instant à une de ces mystifications dont il était coutumier; pourtant il n'en fut rien, et il se désista avec des termes dont on apprécia « la modestie et la convenance ». Il n'avait voulu que réagir contre la condamnation des *Fleurs du Mal,* et peut-être, ajouterons-nous, se garder des mauvais offices de la fortune. Aussi bien ce fut l'une des dernières manifestations de sa vie littéraire. Sa fin se précipita. Un séjour à Bruxelles, où il espérait trouver des conférences et un éditeur pour ses œuvres complètes, lui devint funeste. Le climat, l'intempérance, la gêne, des déceptions, exaspérèrent son état nerveux déjà fort ébranlé. Frappé d'hémiplégie et d'aphasie, il fut ramené à Paris, par les soins de sa mère et du peintre Alfred Stevens, et entra, le 4 juillet 1866, dans la maison de santé du docteur Emile Duval, rue du Dôme. Il mourut là, le 31 août de l'année suivante, à l'âge de quarante-six ans.

Outre les livres cités plus haut, outre des notices insérées au tome IV des *Poètes français* d'Eugène Crépet (Paris, Hachette, 1863, in-8°), outre *Histoires grotesques et sérieuses* d'Edgar Poë (Paris, M. Lévy, 1865, in-18) et un recueil de ses poèmes interdits, *Les Epaves,* frontispice de F. Rops (Amsterdam [Bruxelles, à l'enseigne du Coq], 1866, in-12), il laissait de lumineux articles d'art et de critique et des poèmes en prose qui, recueillis peu après sa mort, par les soins pieux de son ami Asselineau,

parurent sous ces titres : *L'Art romantique; Curiosités esthétiques, Petits Poèmes en prose* (Paris, M. Lévy, 1868, 3 vol. in-18).

Ses *Œuvres complètes* ont été données depuis par les éditeurs Michel Lévy (Paris, 1868-1870, 7 vol., petit in-12). Enfin, après Eugène Crépet, lequel avait rassemblé et mis à jour de nouveaux ouvrages du poète (Paris, Quantin, 1887, in-8°), la Société du Mercure de France a donné récemment un volume de *Lettres* et un recueil d'*Œuvres posthumes,* en vers et en prose (Paris, 1906 et 1908, 2 vol. in-8°), parmi lesquels on trouvera les poèmes qui motivèrent sa condamnation en 1857.

On a tout dit sur Charles Baudelaire, et nous n'ajouterions rien à tant d'opinions libéralement émises, si nous n'avions à faire observer ici que le poème des *Fleurs du Mal,* ce livre d'un symbolisme admirable, n'est pas seulement un pur monument du lyrisme contemporain, mais, en sa vibrante et concise originalité, l'ouvrage le plus émouvant qu'on ait écrit sur Paris. Nul autre que Baudelaire n'a montré la beauté artificielle et cynique, les joies, les aspirations et les révoltes de la grande ville; nul n'a exprimé comme lui son atmosphère de passion et de luxure... Poète de l'amour, il n'oublia jamais ce que le sens de l'idéal et les mauvais desseins doivent également au milieu où ils ont pris naissance. Et il écrivit un jour ce vers, recueilli dans ses papiers, et digne de figurer en tête d'une nouvelle édition des *Fleurs du Mal :*

Tu m'as donné ta boue, et j'en ai fait de l'or.

Bibliographie. — Asselineau, *Ch. Baudelaire,* Paris, Lemerre, 1868, in-18. — A. de la Fizelière et G. Decaux, *Essai de bibliogr.* etc., Paris, Académie des bibliophiles, 1868, in-12. — Charles Beaudelaire, *Souvenirs, Correspondance, Bibliogr., suiv. de pièces inédites* (publ. par Ch. Cousin, Asselineau et Poulet-Malassis), Paris, Pincebourde, 1872, in-8°. — Charavey, *Alfred de Vigny et Ch. Baudelaire, candidat a l'Académie française,* Paris, Charavey, 1879, in-16. — Théodore de Banville, *Mes Souvenirs,* Paris, Charpentier, 1882, in-18. — Th. Gautier, *Préface* à l'éd. des *Fleurs du Mal,* éd. Calmann-Lévy. — F. Gautier, *Ch. Baudelaire,* Paris, édit. de La Plume, 1904, in-8°. — E. Crepet, *Ch. Baudelaire,* étude biogr. revue... par J. Crepet, etc., Paris, Messein, 1907, in-18. — *Le Tombeau de Ch. Baudelaire,* Paris, Bibl. art. et littér., 1896, gr. in-8°.

LE CYGNE

A Victor Hugo.

I

Andromaque, je pense à vous! — Ce petit fleuve,
Pauvre et triste miroir où jadis resplendit
L'immense majesté de vos douleurs de veuve,
Ce Simoïs menteur qui par vos pleurs grandit,

A fécondé soudain ma mémoire fertile,
Comme je traversais le nouveau Carrousel.
— Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville
Change plus vite, hélas! que le cœur d'un mortel);

Je ne vois qu'en esprit tout ce camp de baraques,
Ces tas de chapiteaux ébauchés et de fûts;
Les herbes, les gros blocs verdis par l'eau des flaques
Et, brillant aux carreaux, le bric-à-brac confus.

Là s'étalait jadis une ménagerie;
Là je vis un matin, à l'heure où sous les cieux
Clairs et froids le Travail s'éveille, où la voirie
Pousse un sombre ouragan dans l'air silencieux,

Un cygne qui s'était évadé de sa cage
Et, de ses pieds palmés frottant le pavé sec,
Sur le sol raboteux traînait son blanc plumage.
Près d'un ruisseau sans eau la bête ouvrant le bec

Baignait nerveusement ses ailes dans la poudre,
Et disait, le cœur plein de son beau lac natal :
« Eau, quand donc pleuvras-tu? quand tonneras-tu, foudre?
Je vois ce malheureux, mythe étrange et fatal,

Vers le ciel quelquefois, comme l'homme d'Ovide,
Vers le ciel ironique et cruellement bleu,
Sur son cou convulsif tendant sa tête avide,
Comme s'il adressait des reproches à Dieu!

II

Paris change, mais rien dans ma mélancolie
N'a bougé! palais neufs, échafaudages, blocs,

Vieux faubourgs, tout pour moi devient allégorie,
Et mes chers souvenirs sont plus lourds que des rocs.

Aussi devant ce Louvre une image m'opprime,
Je pense à mon grand cygne, avec ses gestes fous,
Comme les exilés, ridicule et sublime,
Et rongé d'un désir sans trêve! et puis à vous,

Andromaque, des bras d'un grand époux tombée,
Vil bétail, sous la main d'un superbe Pyrrhus,
Auprès d'un tombeau vide en extase courbée;
Veuve d'Hector, hélas! et femme d'Hélénus!

Je pense à la négresse, amaigrie et phtisique,
Piétinant dans la boue, et cherchant, l'œil hagard,
Les cocotiers absents de la superbe Afrique
Derrière la muraille immense du brouillard;

A quiconque a perdu ce qui ne se retrouve
Jamais! jamais! à ceux qui s'abreuvent de pleurs,
Et tettent la Douleur comme une bonne louve;
Aux maigres orphelins séchant comme des fleurs!

Ainsi dans la forêt où mon esprit s'exile
Un vieux Souvenir sonne à plein souffle du cor,
Je pense aux matelots oubliés dans une île,
Aux captifs, aux vaincus!... à bien d'autres encor!

LE CRÉPUSCULE DU MATIN

La diane chantait dans les cours des casernes,
Et le vent du matin soufflait sur les lanternes.

C'était l'heure où l'essaim des rêves malfaisants
Tord sur leurs oreillers les bruns adolescents;
Où comme un œil sanglant qui palpite et qui bouge,
La lampe sur le jour fait une tache rouge;
Où l'âme, sous le poids du corps revêche et lourd,
Imite les combats de la lampe et du jour.
Comme un visage en pleurs que les brises essuient,
L'air est plein du frisson des choses qui s'enfuient,
Et l'homme est las d'écrire, et la femme d'aimer.

Les maisons çà et là commençaient à fumer.
Les femmes de plaisir, la paupière livide,

Bouche ouverte, dormaient de leur sommeil stupide;
Les pauvresses, traînant leurs seins maigres et froids,
Soufflaient sur leurs tisons et soufflaient sur leurs doigts.
C'était l'heure où parmi le froid et la lésine
S'aggravent les douleurs des femmes en gésine;
Comme un sanglot coupé par un sang écumeux,
Le chant du coq au loin déchirait l'air brumeux;
Une mer de brouillards baignait les édifices,
Et les agonisants dans le fond des hospices
Poussaient leur dernier râle en hoquets inégaux.
Les débauchés rentraient, brisés par leurs travaux.

L'aurore grelottante en robe rose et verte
S'avançait lentement sur la Seine déserte,
Et le sombre Paris, en se frottant les yeux,
Empoignait ses outils, vieillard laborieux.

(*Les Fleurs du mal*, nouv. éd., Paris, Calmann-Lévy, 1890.)

EMILE BLÉMONT

(1839)

M. Léon-Emile Petitdidier, dit Emile Blémont, naquit à Paris le 17 juillet 1839. D'origine lorraine par son père, François Petitdidier, il appartient par sa mère Françoise-Eliza Jolly, à une vieille famille du Parisis. Son aïeul, Jean Baptiste Jolly, teinturier rue Saint-Martin, s'était acquis, en son temps, une triple popularité « comme habile artisan, républicain sincère et joyeux chansonnier. » Ses parents le vouèrent à une carrière industrielle. Il y renonça après plusieurs années d'études commerciales en Angleterre et en Espagne, devint clerc d'avoué, fit son droit et, reçu avocat au barreau de Paris, plaida, non sans talent, jusqu'à ce qu'une laryngite le contraignit à quitter cette profession. Il se destina alors à la littérature et débuta sous le nom de famille de sa grand'mère paternelle, avec un volume de vers, *Contes et Féerie* (Paris, J. Lemer, 1866, in-12), qui le classa parmi les jeunes parnassiens. Resté à Paris pendant l'hiver du siège, il fut incorporé, comme sergent fourrier, au 116e bataillon de la garde nationale. En 1872, il fonda avec quelques amis *La Renaissance littéraire*, puis il entra par la suite au *Rappel*, où il tint pendant près de dix années la chronique des livres. Enfin, plus tard, il dirigea *La Tradition* et *La Revue du Nord*.

M. Emile Blémont fut l'inséparable compagnon de tous les poètes de son époque. Il connut à la fois Victor Hugo, Théodore de Banville, Albert Mérat, Paul Verlaine, Léon Valade, et jusqu'à cet évadé du Parnasse, Jean-Arthur Rimbaud. Ce n'est point trop dire qu'il fut mêlé à toutes les manifestations littéraires et artistiques de ces quarante dernières années. La liste de ses œuvres est longue qui contient des poèmes, des pièces de théâtre et des études d'art, car M. Emile Blémont ne s'est pas contenté seulement d'exercer « le noble jeu des rimes »; il s'est fait à l'occasion historien de lettres et critique. Il eut, un des premiers, le mérite de faire connaître l'étrange génie d'un Withman, et il consacra quelques belles pages à Longfellow et à Swinburne. Après avoir signalé son premier livre, nous retiendrons ici les titres de quelques-uns de ses meil-

eurs recueils de vers : *Poèmes d'Italie* (Paris, A. Lemerre, 1870, n-18) ; *Portraits sans modèles* (ibid., 1879, in-18) ; *Poèmes de 'hine* (ibid., 1887, in-18) ; *Les Pommiers en fleurs* (Paris, Charpentier, 1891, in-18) ; *La Belle Aventure* (Paris, Lemerre, 1895, n-18), *Beautés étrangères* (ibid., 1904, in-18) ; *L'Ame étoilée* ibid., 1906, in-18), etc.

Bibliographie. — F. Clerget, *Emile Blémont*, Paris, Biblioth. le l'Association, 1906, in-18.

PRINTEMPS PARISIEN

Sous l'azur tendre et l'or du ciel d'avril,
Montmartre au loin s'étage, gris et rose.
Le boulevard, hier soir si morose,
S'éclaire et rit. L'air est tiède et subtil.

Une fillette, un narcisse au corsage,
Semble, en marchant, s'enivrer de soleil;
Son regard brille; un flot de sang vermeil
Lui bat au cœur et lui monte au visage.

Qu'ai-je donc fait de mes sombres douleurs?
Le jour est plein de douceur lumineuse;
On est épris de chaque promeneuse,
On voit passer des voitures de fleurs.

Laissons le feu s'éteindre au fond de l'âtre,
Attardons-nous sous les marronniers verts!
Il faut avoir la cervelle à l'envers
Pour s'enfermer maintenant au théâtre.

Tout est gonflé de sève, jeune encor;
Tout veut aimer, tout semble heureux sans cause.
— Montmartre au loin s'étage, gris et rose,
Sous le baiser du ciel d'azur et d'or.

FILLE A LA MODE

Chez elle, après souper, au printemps, à Paris,
On fumait, on causait, on semblait un peu gris :
La pécheresse était belle à damner un ange;

Souverainement simple et doucement étrange,
Elle offrait l'indicible épanouissement
D'une fleur vive ayant pour âme un diamant.
Brune, avec des yeux bleus pleins d'ombre langoureuse,
Sa bouche, d'un arc fin, pourprée, humide, heureuse,
Sous les ailes du nez gonflant leur pur contour,
Riait, et l'on eût dit l'aurore de l'amour.
Des rondeurs de sa gorge, orgueilleusement blanche,
Rayonnait un vertige. Ainsi qu'une avalanche,
Les désirs fous roulaient du sommet de ses seins.

— Son album était plein de portraits d'assassins.

PAYSAGE PARISIEN

A Arnould Rogier.

Le bleu pur du ciel transparaît
Parmi la fumée et la brume ;
Le soleil se montre : on croirait
Voir un fer rougi sur l'enclume.

De l'Obélisque au Rond-Point,
Portant conjointe et conjoint,
Les carrosses
De vingt noces
Roulent, traînés par des rosses ;
Lents, mornes, sous le ciel bleu
Ils font leur petite lieue,
A la queue
Leuleu.

(*La Belle Aventure*, 1895.)

FRANÇOIS COPPEE

(1842-1908)

François-Joachim-Edouard Coppée naquit à Paris le 26 janvier 1842, au n° 9 de la rue Saint-Maur-Saint-Germain (aujourd'hui rue de l'Abbé-Grégoire). Son aïeul paternel, Jean-Baptiste Coppée, était originaire de Mons. Son grand-père maternel, maître serrurier, se nommait Pierre Baudry, dit Saintongeois; après avoir fait son tour de France et gagné la maîtrise, il épousa à Paris une femme de sa condition et s'établit rue du Mouton, près de l'ancienne place de Grève. C'est là, a-t-on écrit, qu'il forgea, en quatre-vingt-douze, des piques pour les sectionnaires. Le père de François Coppée occupait un modeste emploi au ministère de la guerre. Homme de devoir, il donna à son fils l'exemple d'une vie laborieuse et digne. Le peintre Charlet et un vieux dragon de la garde, le capitaine Blot, qui fréquentaient la maison, déterminèrent chez lui ce goût des choses héroïques et militaires qu'il garda jusqu'à la fin. Ses parents ayant, par la suite, émigré rue Vaneau, il fréquenta en qualité d'externe la pension Hortus, rue du Bac. En 1856, nous trouvons toute la famille rue Monsieur-le-Prince et le futur poète externe au lycée Saint-Louis. Là s'arrête son enfance. On connaît le reste. Obligé d'interrompre ses études, Coppée est successivement commis chez un architecte, puis expéditionnaire au ministère de la guerre. Il habite Montmartre, débute avec des contes en prose au *Causeur,* se lie avec quelques jeunes poètes, Catulle Mendès, J.-M. de Heredia, Léon Dierx, Albert Mérat, Paul Verlaine, etc., contribue à fonder le *Parnasse contemporain,* publie ses deux premiers recueils, *Le Reliquaire* (Paris, Lemerre, 1866, in-18); *Intimités* (ibid., 1868, in-18), et fait représenter par Sarah Bernhardt et Agar, sur la scène de l'Odéon, le 14 janv. 1869, un acte en vers, *Le Passant* (Paris, Lemerre, 1869, in-18). Illustre dès ce soir-là, Coppée obtient, grâce à la protection de la princesse Mathilde, le poste de bibliothécaire adjoint au Sénat (1869), qu'il céderа en 1872 à Leconte de Lisle, pour l'emploi d'archiviste au Théâtre-Français. Il connaît la gloire, mais les revers ne l'épargneront point. La maladie, la guerre, cette guerre pour laquelle le poète

dut céder le pas au garde national, viennent de l'éprouver. Dé missionnaire de son emploi, à la suite d'un incident avec comité des « Français », il est chargé à *La Patrie* du feuillet dramatique. Il y déploie de brillantes qualités, de 1880 à 188 et ne dépose la plume du critique que pour solliciter un siè d'académicien. Elu, le 21 février 1884, en remplacement de Vi tor de Laprade, il occupe le fauteuil d'Alfred de Musset. Lour succession. Désormais l'histoire de sa vie est intimement liée celle de ses livres. La liste de ses œuvres est trop longue po prendre place ici[1]. Qu'il nous suffise de signaler les recuei où vibra son âme de Parisien.

Après *Le Reliquaire* et *Intimités* il donna : *Premières Poési* [*Le Reliquaire, Poèmes divers, Intimités*] (Paris, Lemerre, 186 in-18); *Poèmes modernes* (ibid., 1869, in-18); *Les Humbles* (ibid 1872, in-18); *Le Cahier rouge* (ibid., 1874, in-18); *Olivier* (ibid 1876, in-18); *L'Exilée* (ibid., 1877, in-4°); *Les Mois* (Paris, lib du Moniteur univers., 1877, in-folio); *Les Récits et les Elégi* (Paris, Lemerre, 1878, in-18); *Contes en vers*, etc. (ibid., 188 in-18); *Poèmes et Récits* (ibid., 1886, in-8°); *Le Petit Epicier* (ibid 1886, in-18); *Arrière-Saison* (ibid., 1887, in-18); *Les Paroles sin cères* (ibid., 1891, in-18); *Dans la prière et dans la lutte* (ibid 1901, in-18); *Des Vers français* (ibid., 1906, in-18); *L'Ecu de si livres* (ibid., 1908, in-18); *Un Duel au sabre* (ibid., 1908, in-18 *Lettre du Christmas* (ibid., 1908, in-18), etc.

Chez François Coppée, l'homme apparaît supérieur à l'écrivai au poète même. Son esprit, sa bonhomie, son talent de can seur, qu'on retrouve dans maints articles de journaux (Voyez *Mon franc parler*, Paris, Lemerre, 1894-1896, 4 vol. in-18), o contribué plus sûrement qu'aucun de ses ouvrages à le faire co naître du public. Pendant près de quarante années, il a été mêl à toutes les manifestations de la vie parisienne; il a pris pa à tous les mouvements littéraires : parnassien, naturaliste, sym boliste, etc. Témoin qui a su voir, su entendre, rien n'a échapp à sa curiosité. Epris des mille événements de la rue, de la vi des « Humbles » qu'il a chantée sans effort, mais aussi san grandeur, il a été l'auteur le plus épris de modernité, et pa cela le plus goûté du public. Après Béranger, après Sainte Beuve, et faut-il le dire, après Hugo, mais avec des ressource infiniment restreintes et un idéal moyen, il a tenu la plac d'une sorte de génie national, représentant tout à la fois l poésie intime, familière, héroïque, sociale, la poésie de circon tance. Pendant près de quarante années, il a été l'écrivain pre

1. Nous renvoyons le lecteur à la bibliographie détaillée que nou avons publiée à la suite des ouvrages suivants : Ern. Gaubert, *F. Cop pée*, Paris, Sansot, 1906, in-18; Gauthier-Ferrières, *F. Coppée et so œuvre*, Paris, Mercure de France, 1908, in-16.

ré de toutes les classes, du peuple en particulier, le grand orte-lyre de toutes les fêtes de la rue, de la famille, de l'ate-er, le poète élu pour banquets, noces et festins ! Sa technique u vers, sa maîtrise, son habileté à mettre en rimes les sujets s plus opposés à la poésie, loin de le trahir, aura servi sa médio-rité. Seul, son amour de Paris, ce goût touchant et simple des hoses et des gens de nos faubourgs, de nos mœurs anciennes, ui disparaissent un peu chaque jour, avec nos jardins et nos ieilles maisons, lui vaudra encore quelque réputation près des ettrés.

Gravement malade pendant de longs mois, François Coppée st mort le samedi 23 mai 1908, à une heure de l'après-midi. n assure qu'il n'avait rien perdu de cet esprit où il y avait « du entiment et la blague du gavroche ». Il le fit bien voir quand a sœur Annette mourut, juste six jours avant lui, le 17 mai 908, et qu'il vit partir le convoi que son état de santé l'empê-hait d'accompagner : « C'est une répétition générale, » dit-il vec ironie.

Bibliographie. — De Lescure, *François Coppée, l'homme, a vie et l'œuvre*, etc., Paris, Lemerre, 1889, in-18. — J. Claretie, *Célébrités contemp., F. Coppée*, Paris, Quantin, 1885, in-18; *Coppée aconté par lui-même*, Le Temps, 29 mai 1908. — C. Mendès, *La égende du Parnasse contempor.*, Bruxelles, Brancart, 1884, n-18. — G. Druilhet, *Un Poète français*, Paris, Lemerre, 1902, n-18. — Ern. Gaubert, *Fr. Coppée*, etc., Paris, Sansot, 1906, n-18. — Gauthier-Ferrières, *Fr. Coppée et son œuvre*, Paris, Mercure de France, 1908, in-16.

JE SUIS UN PALE ENFANT DU VIEUX PARIS

Je suis un pâle enfant du vieux Paris, et j'ai
Le regret des rêveurs qui n'ont pas voyagé.
Au pays bleu mon âme en vain se réfugie,
Elle n'a jamais pu perdre la nostalgie
Des verts chemins qui vont là-bas, à l'horizon.
Comme un pauvre captif vieilli dans sa prison
Se cramponne aux barreaux étroits de sa fenêtre
Pour voir mourir le jour et pour le voir renaître,
Ou comme un exilé, promeneur assidu,
Regarde du coteau le pays défendu
Se dérouler au loin sous l'immensité bleue,

Ainsi je fuis la ville et cherche la banlieue.
Avec mon rêve heureux j'aime partir, marcher
Dans la poussière, voir le soleil se coucher
Parmi la brume d'or, derrière les vieux ormes,
Contempler les couleurs splendides et les formes
Des nuages baignés dans l'occident vermeil,
Et, quand l'ombre succède à la mort du soleil,
M'éloigner encor plus par quelque agreste rue
Dont l'ornière rappelle un sillon de charrue,
Gagner les champs pierreux, sans songer au départ,
Et m'asseoir, les cheveux au vent, sur le rempart.

Au loin, dans la lueur blême du crépuscule,
L'amphithéâtre noir des collines recule,
Et, tout au fond du val profond et solennel,
Paris pousse à mes pieds son soupir éternel.
Le sombre azur du ciel s'épaissit. Je commence
A distinguer des bruits dans ce murmure immense,
Et je puis, écoutant, rêveur et plein d'émoi,
Le vent du soir froissant les herbes près de moi,
Et, parmi le chaos des ombres débordantes,
Le sifflet douloureux des machines stridentes,
Ou l'aboiement d'un chien, ou le cri d'un enfant,
Ou le sanglot d'un orgue au lointain s'étouffant,
Ou le tintement clair d'une tardive enclume,
Voir la nuit qui s'étoile et Paris qui s'allume.

(*Intimités.*)

[TABLEAUX PARISIENS]

I

... La pluie, à la fin apaisée,
Semblait avoir lavé le matinal azur,
Des nuages légers passaient dans le ciel pur :
— Oh! quelle bonne odeur a la terre mouillée!
L'averse avait rendu plus fraîche la feuillée,
Plus blanches les maisons et les nids plus bavards.
Olivier habitait un de ces boulevards
Des faubourgs qui s'en vont du côté des banlieues.
Là-bas, vers l'horizon et les collines bleues,

e peuple du quartier populaire et lointain
ornant le Luxembourg et le pays latin
llait aux bois voisins, foule bruyante et gaie,
- Car c'était justement un dimanche de paie —
our revenir le soir, les chapeaux de travers,
es habits sous le bras et les gilets ouverts,
t chantant le vin frais comme on chante victoire.
es marronniers touffus, près de l'Observatoire,
mbaumaient, énervants, et sur les piétons
etaient leurs fleurs avec les premiers hannetons.
n gants blancs et tout fiers de leur grande tenue,
es couples de soldats émaillaient l'avenue;
es amoureux allaient, gais comme une chanson,
aire leur nid d'un jour à Sceaux, à Robinson,
ous les bosquets poudreux où l'on sert des fritures.
es gens à mirlitons surchargeaient les voitures;
ntre les petits ifs, aux portes des cafés,
n buvait; et jetant des rires étouffés,
u-tête et deux par deux, passaient des jeunes filles.
la foule joyeuse ouvrant ses larges grilles,
e Luxembourg, splendide et calme, apparaissait
nondé d'un soleil radieux qui faisait
lus verts les vieux massifs et plus blancs les vieux marbres.
quelques pas, Guignol s'enrouait sous les arbres,
t le chant des oiseaux dominait tous ces cris.
'était bien le printemps, un dimanche, à Paris.

II

à, sous le gaz blafard vainqueur du crépuscule,
e toutes parts, la foule effrayante circule.
'est l'heure redoutable où tout ce peuple a faim.
ur le seuil des traiteurs et des marchands de vin
écaillère, en rubans joyeux, ouvre les huîtres;
t chez les charcutiers, sous leurs remparts de vitres,
es poulardes du Mans gonflent leurs dos truffés.
odeur d'absinthe sort des portes des cafés.
'est l'heure où les heureux trop rares de la vie
'en vont jouir; c'est l'heure où la misère envie!
L'homme qui rit se heurte à l'homme soucieux.
e lourd omnibus passe en roulant ses gros yeux

Sur l'épais macadam qu'en jurant on traverse.
Tous se hâtent, courant dans la boue et l'averse,
Ceux-ci vers leur besoin, ceux-là vers leur plaisir;
Partout on voit le flot de la foule grossir;
Et l'ivrogne trébuche, et la fille publique
Assaille le passant de son œillade oblique.
Le pauvre qui mendie avec un œil haineux
Vous frôle; et sous l'auvent des kiosques lumineux
S'étalent les journaux, frais du dernier scandale.
En un mot, c'est la rue effrayante et brutale!
Du luxe, des haillons, de la clarté, des cris
Et de la fange. C'est le trottoir de Paris!

(*Olivier.*)

ALBERT MÉRAT

(1840-1908)

Quoique d'origines champenoises, Louis-Maximilien-Albert
érat a été considéré, à juste titre, comme l'un de nos poètes
arisiens. Il naquit à Troyes le 23 mars 1840. Fils et petit-fils
avocat, il fit d'abord ses études de droit, puis entra comme
nployé dans les bureaux de la Préfecture de la Seine. Il y
ncontra Paul Verlaine et Léon Valade, et fit paraître, en col-
boration avec ce dernier, son premier recueil de vers, *Avril,*
ai, Juin (Paris, Lévy, 1863, in-18). En 1866, Mérat participa à
publication du *Parnasse contemporain* et se rangea sous le
rapeau de la nouvelle école poétique. Il donna successivement
ne traduction de l'*Intermezzo* de Henri Heine (Paris, Lemerre,
868, in-12); *Les Chimères* (Paris, Faure, 1866, in-12); *L'Idole*
Paris, Lemerre, 1869, in-12); *Les Souvenirs* (ibid., 1872, petit
-12); *Les Villes de marbre* (ibid., 1873, in-12); *L'Adieu* (ibid.,
873, in-12); *Printemps passé* (ibid., 1874, in-12); *Le Petit Salon,*
vers, 1876-1877 (ibid., 1877, in-12); *Au fil de l'eau* (ibid.,
877, in-12); et enfin ce livre savoureux et pittoresque qui lui
aut une place ici, *Les Poèmes de Paris* (ibid., 1880, in-16).
ntre temps, il avait quitté la Préfecture de la Seine pour les
ureaux de la Chambre Haute. Secrétaire de grandes commis-
ions, pendant une dizaine d'années, puis sous-chef de la Pré-
idence, il obtint enfin la charge de bibliothécaire du Sénat.
couronné plusieurs fois par l'Académie française, connu et
pprécié d'une élite, estimé de ses confrères, recherché par ses
mis, mais malgré cela attristé, seul, souffrant, Albert Mérat a
édé à une héréditaire tentation du suicide, et s'est tué, en se
ogeant deux balles de revolver dans la tempe, le 16 janvier
908, en sa maison du 3 de la rue de la Sablière.

Au cours de ses dernières années il avait fait paraître *Vers*
soir (Paris, Lemerre, 1900, in-12); *Triolets des Parisiennes de*
aris (ibid., 1900, in-12); *Les Joies de l'Heure* (ibid., 1902, in-12);
hansons et Madrigaux (ibid., 1902, in-12); *Vers oubliés* (ibid.,
902, in-12); *La Rancc et la Mer* (Paris, chez l'auteur, 1903, in-16);
etit Poème (Paris, Soc. d'impr. et d'éd., 1903, in-12); *Les Trente-*
ix quatrains à Madame (Paris, chez l'auteur, 1903, in-12); *Les*

Trente-six Dédicaces pour les Trente-six quatrains, etc. (ibid 1903, in-12); *Quelques Pages avant le livre* (Paris, Lemerre, 190 in-12); *Petites Pensées d'août* (ibid., 1905, in-12); *Œuvres choi sies, 1863-1904* (ibid., 1906, in-12).

L'œuvre d'Albert Mérat, peu répandue dans le public, n'e est pas moins importante et variée; elle embrasse les genre les plus divers, et atteint parfois une sorte de perfection lyri que. Un seul de ces genres nous retiendra, parce que le poèt y fit montre de belles qualités d'artiste et de curieux. Nous vo lons parler du genre descriptif et familier, auquel se rattache ses poèmes parisiens. Et nous dirons après Jules Tellier : « L recueil qu'il a consacré à Paris même, est celui où on l'aime l mieux. On trouvera là, en une série de pièces exquises, le Pa ris de tous les quartiers, de toutes les heures, de toutes le saisons. Ce promeneur sans parti pris, facilement attendri c amusé, sait dégager à l'occasion la tristesse et la beauté de choses. Ce mot de « beauté », nous n'avons nul embarras à l'ap pliquer aux pièces des *Poèmes de Paris*. C'est une chose bie étrange qu'un livre comme celui-là soit ignoré des Parisiens.

Bibliographie. — Em. Zola, *Documents litt.*, Paris, Charpe tier, 1881, in-18. — J. Tellier, *Nos Poètes*, Paris, Dupret, 188 in-18. — Ernest Prévost, *Introduction* aux « Pages choisies Paris, Lemerre, 1906, in-18. — E. Raynaud, *Albert Mérat*, Me cure de France, 1er février 1909.

LA SEINE

La Seine, qui, l'été, riait dans les roseaux,
Sous la pluie a changé la couleur de ses eaux.
Elle s'enfle et jaunit quand s'effeuillent les roses :
Ainsi l'hiver met fin à la douceur des choses.
Les barques ne font plus, légères, loin d'ici,
De voyage à Cythère aux saules de Croissy.
Les lilas sont coupés; nous n'irons plus aux îles!
Blonde gaîté des ciels indulgents, tu t'exiles;
Tu vas vers les midis que rien ne peut ternir,
Et, prompte à nous quitter, tardes à revenir!

La rivière a monté rapide : elle charrie
Avec les herbes d'eau des herbes de prairie.
Elle va déborder demain dans les lieux bas.

Le ciel garde le bord qui ne se défend pas !
Le marinier, voyant le flot d'un gris livide,
Amarre ses bateaux : le fleuve paraît vide.
Les « mouches » cependant, dans ce triste décor,
Font d'Auteuil à Bercy leurs croisières encor.
Personne sur le pont; seul avec la rivière,
Le pilote en caban, qui gouverne à l'arrière.
Un grand bateau de bains semble, le long du quai,
Un jouet qu'on démonte ou qui s'est détraqué.
Les ormes, qui faisaient des bouquets de verdure,
Subissent la saison inexorable et dure;
Et, rigides et froids, sur leurs branches de fer
Laissant tomber la rouille, ils frissonnent dans l'air.

TERRAIN VAGUE

Hier, près des Champs-Élysées,
En plein Paris, j'ai reconnu
Des fleurs des prés dépaysées
Au bord d'un terrain maigre et nu.

Complice des amours des plantes,
Le vent, baisant les gazons mûrs,
Emporte les graines tremblantes
Dans les crevasses des vieux murs;

Derrière une clôture en planches,
D'un peu de sable soulevé,
Jaillissent des fleurettes blanches
Aux fentes mêmes du pavé.

Il n'est muraille qui s'effrite,
Ni sol pelé, ni coins étroits,
Où, par quelque humble marguerite,
L'été ne reprenne ses droits.

Arrachez-les, mettez des pierres
En tas sur leurs frêles pâleurs,
Elles rouvriront leurs paupières :
On ne supprime pas les fleurs !

(*Poèmes de Paris, Au fil de l'eau*, nouv. éd., Paris, Lemerre, 1897.)

ARISTIDE BRUANT

(1851)

M. Aristide Bruant naquit à Courtenay, le 6 mai 1851. Issu d'une famille de bourgeois, il fut mis au lycée de Sens. En 1870, il fit partie d'une compagnie franche, *les gars de Courtenay*, commandée par un vieux sergent. Après la guerre, il vint à Paris prendre un emploi à la compagnie du Nord. Aux heures de loisir, il apprit la musique et rima ses premiers vers. « Vivant au milieu du peuple, écrit Oscar Méténier, il avait en germe ce talent d'observation qui devait plus tard se développer si merveilleusement. Une sympathie naturelle l'attirait vers les humbles, les opprimés qui souffraient comme lui. » Il résolut de se faire le chantre des misérables, et, après avoir étudié leurs mœurs, s'être assimilé leur langage, il nous a donné l'œuvre pittoresque, humaine, émouvante, que l'on connaît, une œuvre où l'originalité se dégage de la langue prime-sautière de la rue, pour peindre la rue et ses habituels héros.

Il a fait paraître successivement plusieurs recueils de chansons : *Dans la Rue,* dessins de Steinlen, Paris, A. Bruant, 1889-1895, 2 vol. in-12; *Chansons et Monologues,* Paris, E. Geffroy, 1896-1897, 3 vol. gr. in-8°; *Sur la Route,* Château de Courtenay (Loiret), A. Bruant, 1899, in-18. On lui doit en outre : *L'Argot au vingtième siècle. Dictionnaire français-argot,* à Paris, chez l'auteur, 1901, in-8°; *Les Bas-Fonds de Paris,* Paris, J. Rouff, 1897-1899, 3 vol. in-8°, et deux périodiques : *Le Mirliton,* journal illustré (84, boulev. Rochechouart, Paris), 1885-1891, gr. in-8°, et *La Lanterne de Bruant,* Paris, 1897-1899, 3 vol. in-8°.

Bibliographie. — W. G. Byvanck, *Un Hollandais à Paris en 1891,* Paris, Perrin, 1892, in-18. — Oscar Méténier, *Arist. Bruant,* Paris, 1893. — *Les Chansonniers de Montmartre, N° spécial,* Paris, Libr. Univ., 1906, in-8°.

A LA CHAPELLE

Quant les heur' a tomb'nt comm' des glas,
La nuit quand i'fait du verglas,
Ou quand la neige a' s'amoncelle,
A la Chapelle,

On a frio, du haut en bas,
Car on n'a ni chaussett's, ni bas;
On transpir' pas dans d'la flanelle,
A la Chapelle.

On a beau s'payer des souliers,
On a tout d'mêm' frisquet aux pieds,
Car les souliers n'ont pas d'semelle,
A la Chapelle.

Dans l'temps, sous l'abri, tous les soirs,
On allumait trois grands chauffoirs,
Pour empêcher que l'peupe i' gèle,
A la Chapelle.

Alors on s'en f..tait du froid!
Là-d'ssous on était comm' chez soi,
El' gaz i' nous servait d'chandelle,
A la Chapelle.

Mais l'quartier d'venait trop rupin,
Tous les sans-sou, tous les sans-pain
Radinaient tous, mêm' ceux d'Grenelle,
A la Chapelle.

Et v'là porquoi qu'l'hiver suivant,
On n'nous a pus f..tu qu'du vent,
Et l'vent n'est pas chaud, quand i' gèle,
A la Chapelle.

Aussi, maint'nant qu'on n'a pus d'feu.
On n'se chauff' pus, on grinche un peu...
I' fait moins froid à la Nouvelle
Qu'à la Chapelle.

(*Dans la Rue*, I.)

PIERRE GAUTHIEZ

(1862)

Tout à la fois poète, romancier, historien, M. Pierre Gauthiez est né à Fontenay-aux-Roses (Seine) en 1862. Il a fait paraître des recueils de vers, *Les Voix errantes* (Paris, Lemerre, 1886, in-18); *Les Herbes folles* (ibid., 1892, in-18); *Deux Poèmes : Parisienne, Le Sang Maudit* (ibid., 1894, in-18); *Isle de France* (Paris, Maison des Poètes, 1902, in-18); des romans, *La Danaé* (Paris, Libr. de l'Art, 1887, in-18); *L'Age incertain* (Paris, Ollendorff, 1898, in-18); *La Dame du Lac* (ibid., 1899, in-18); *Amours factices* (Paris, Fontemoing, 1902, in-18); des nouvelles, *Ombres d'amour* (Paris, Ollendorff, 1899, in-18), et des ouvrages de critique et d'érudition, *Etude sur P.-P. Prudhon* (Paris, Libr. de l'Art, 1885, in-18); *Etudes sur le seizième siècle, Rabelais, Montaigne, Calvin* (Paris, Ondin, 1893, in-18); *L'Arétin, 1496-1552* (Paris, Hachette, 1896, in-18); *Jean des Bandes Noires, 1498-1526* (Paris, Perrin, 1901, in-8°); *Lorenzaccio (Lorenzino de Médicis), 1514-1548* (Paris, Fontemoing, 1904, in-8°), etc.

On lui doit aussi un acte en vers, *Racine et la Champmeslé*, et une légende lyrique, *Tzemna*.

M. Pierre Gauthiez, qui s'est fait une réputation incontestée de savant et de quattrocentiste, est, aux heures de loisir, un charmant poète des champs, des rues et des bois. Passionné de la nature, épris de couleur, de lumière, de pittoresque et d'harmonie, il se distingue parmi nos meilleurs écrivains de plein air. Sa technique est celle d'un néo-parnassien, libéré de toute contrainte, ne demandant à la Muse que de la grâce, de l'enjouement et de la sincérité. Il a chanté la banlieue, Fontenay, Meudon, Villacoublay, Trivaux, que sais-je encore? Il a célébré Paris, ses promenades, ses faubourgs et jusqu'à ses ruisseaux où se mire un ciel fantasque. C'est un intimiste dans le genre rustique, plein de bonhomie, de malice et de tendresse.

MEUDON

Dans les temps où madame Hélène de Surgères
Tenait en ses filets le poète Ronsard,

Il sonna des sonnets, miracles de son art,
Sous ces chênes hantés des nymphes bocagères.

Elles passent encor, les Dryades légères,
Dans les taillis courus par le coucou bavard.
Des hêtres de Chaville aux bouleaux de Clamart,
Leurs voiles embrumés caressent les fougères.

La subtile douceur des siècles amoureux
Reste en ces lieux anciens; ils donnèrent, pour eux,
Le parfum sans pareil que fait la fleur de France.

Hélène avec Ronsard, Guise avec Rabelais,
Ces bois du Parisis, toute la Renaissance
Y survit, mieux qu'aux mornes salles des palais.

LES QUAIS DE PARIS

L'air des matins est cristallin
Le long des quais bordés de givre,
Où le poète errant va suivre
Ce doux automne à son déclin.

Le ciel a des couleurs de lin
Et, du gouvernail à la guivre,
Les gros chalands semblent revivre
Dans l'écluse du terre-plein.

Le remorqueur siffle et s'ébroue :
Voici là-bas surgir la proue
De la Cité, vieux vaisseau noir,

Où, rose d'un or de coupelle,
S'élève, ainsi qu'un ostensoir,
Sur l'avant, la Sainte-Chapelle.

(*Isle de France,* 1902.)

ROBERT DE MONTESQUIOU

(1855)

M. le comte Robert de Montesquiou-Fézensac est né à Paris le 19 mars 1855; il appartient à une illustre famille qui a produit des hommes de guerre et des hommes d'Etat, au nombre desquels on cite le maréchal de Montluc, le maréchal Gaston de Gassion, Pierre de Montesquiou, l'un des plus fameux maréchaux de Louis XIV, Anne-Pierre de Montesquiou, conquérant de la Savoie, l'abbé de Montesquiou, ministre de Louis XVIII. Il a publié une série de poèmes d'un art précieux : *Les Chauves-Souris* (Paris, Richard, 1892, in-18, et 1907, gr. in-8°); *Le Chef des odeurs suaves* (ibid., 1894, in-18); *Le Parcours du Rêve au Souvenir* (Paris, Fasquelle, 1895, in-18); *Les Hortensias Bleus* (ibid., 1896, in-18, et Paris, Richard, 1906, gr. in-8°); *Les Perles rouges* (Paris, Fasquelle, 1899, in-18); *Les Paons* (ibid., 1901, in-18); *Prières de tous* (Paris, Maison du Livre, 1902, in-18), et quelques recueils de prose : *Roseaux pensants* (Paris, Fasquelle, 1897, in-18); *Autels privilégiés* (ibid., 1899, in-18); *Professionnelles beautés* (Paris, Juven, 1905, in-18); *Altesses Sérénissimes* (ibid., 1907, in-18). On lui doit en outre un petit livre à la gloire de la pauvre Desbordes-Valmore, *Félicité* (Paris, Lemerre, 1894, in-18) et un commentaire descriptif d'une collection d'objets relatifs aux parfums, *Pays des Aromates* (Paris, Floury, 1900, in-18).

M. Robert de Montesquiou n'apparaît pas, au sens étroit du mot, comme un poète du terroir : on comprend même ce qu'une telle épithète, accolée à son nom, offre tout d'abord de singulier et de contradictoire. Cet écrivain, avons-nous observé un jour, est un fruit de culture et le dernier représentant autorisé de la poésie précieuse qui fleurit sous le règne de Louis XIII et connut, avec Malleville, Voiture, Gombauld, Scudéry et vingt autres beaux esprits, des heures de gloire inoubliables. Pourtant l'on nous passera qu'il reflète assez bien une manière de sentir la nature propre à quelques-uns, et qu'il a peint mieux que personne les vieux parcs français et les jardins de royale origine. Les quatre-vingt-treize sonnets qu'il publia sur Versailles, sous ce titre symbolique, *Les Perles rouges*, font revivre, mais sans

lui rien retirer de sa grâce désuète, le plus merveilleux décor du grand siècle. Le Nôtre, Mansart, La Quintinie, ont créé Versailles, M. de Montesquiou en a fait l'apothéose.

BIBLIOGRAPHIE. — Ad. Brisson, *La Comédie littéraire* (Paris, Colin, 1895, in-18). — A. France, *Le Comte R. de Montesquiou*, Le Temps, 13 nov. 1892. — Ad. van Bever et P. Léautaud, *Poètes d'aujourd'hui*, nouv. éd., t. II.

VERSAILLES

SONNETS

I

L'if seul garde encor vert son funéraire cône
Dans ce parc magnifique et mélancholieux;
Un végétal drap d'or s'épand sur ces beaux lieux :
C'est la prise d'habit de la Nature, en jaune.

Le dépérissement des plus immortels dieux
Eclate en ce décor incandescent d'icône;
L'ablation d'un sein a fait une amazone
De cette Nymphe en proie au temps luxurieux.

L'irradiation de leur iconostase
Console de mourir les bustes et les vases,
Théâtres d'eaux, parterres d'eaux, montagnes d'eaux...

Dont la vraie automnale allégorie est celle
Qu'érige une statue entre ces blonds rideaux,
Toute nue, et jouant d'un grand violoncelle.

II

Les feuilles mortes ont posé leur jaune bourre
Sur les chemins dont l'herbe affecte des tons bruns.
Le bosquet, chaque jour, accroît de quelques-uns
Ces plis dont l'eau se voile et dont le sol se fourre.

Quelque chose dans la nature s'énamoure :
Le parterre s'exalte en de derniers parfums;
Et dans le Parc chargé de prestiges défunts
La Diane de marbre écoute un laisser-courre.

Elle entend les soupirs d'une bête aux abois :
Est-ce la royauté qui chasse au fond des bois,
Triomphante parmi les éclats de sa meute ?

Ou bien est-ce elle-même, acculée au défaut,
Qui, parmi les abois inhumains de l'émeute,
Tressaille aux hallalis du sinistre échafaud ?

III

La galerie où sont les glaces au cœur mol,
C'est le Parc, dont l'eau noire a gardé les visages ;
Miroirs de doux portraits et de fières images
Que n'avait point prévus le vieux Piganiol.

Pharaon, lansquenet, reversi, cavagnol,
Se jouent en feuille morte au cœur froid des bocages ;
Parfois du sang imite une rose aux corsages ;
Un collier de rubis coule le long d'un col.

Un nénuphar éclaire un front d'une lunule ;
Et, lorsque le mirage est ressemblant et net,
L'air sur ce pastel glisse un souffle qui l'annule.

Mais un charme en subsiste à ce vert cabinet
Où la Nymphe en prison que le jet d'eau relaxe,
Disperse en ce bosquet l'odeur d'un gant de Saxe.

(*Les Perles rouges*, 1899.)

ADOLPHE RETTÉ

(1863)

M. Adolphe Retté est né à Paris le 25 juillet 1863. Nous l'avons écrit déjà, son père était précepteur des enfants du grand-duc Constantin. Sa mère, d'origine ardennaise, était la fille de l'historien Adolphe Borgnet, cité par Michelet. Après une enfance passée en province (en partie dans un collège franc-comtois), M. Adolphe Retté vint habiter Paris, puis s'engagea à dix-huit ans dans un régiment de cuirassiers. Revenu à Paris en 1886, il débuta l'année suivante par un article où, à propos d'un nouveau livre de Léon Cladel, il attaquait violemment le naturalisme. En 1889, il fondait avec M. Gustave Kahn la deuxième *Vogue* et, dès janvier 1892, secondant les efforts de M. Henri Mazel, dirigeait *L'Ermitage*. « Malgré une vie aventureuse en Belgique, en Hollande, en Angleterre, il ne cessa de prendre une part active au mouvement poétique de ces dernières années, et dans diverses publications, *La Wallonie, La Cravache, Mercure de France, La Plume*, etc., se fit souvent le défenseur du vers libre, et de l'idéalisme. » Nous avons donné déjà une bibliographie de ses ouvrages ; on ne trouvera ici que ses recueils de poèmes : *Cloches dans la nuit* (Paris, Vanier, 1889, in-18) ; *Une belle dame passa* (ibid., 1893, in-18) ; *L'Archipel en fleurs* (Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1895, n-16) ; *La Forêt bruissante* (ibid., 1896, in-18) ; *Campagne première* (ibid., 1897, in-18) ; *Lumières tranquilles* (Paris, La Plume, 1901, in-18) ; *Poésies, 1897-1906. Campagne première, Lumières tranquilles, Poèmes de la Forêt* (Paris, Messein, 1906, in-16). Ajoutons néanmoins à ces derniers quatre ouvrages intéressant le terroir : *Fontainebleau*, Paris, La Plume, 1902, in-16 ; *Dans la Forêt*, vers et prose, Paris, Messein, 1903, in-12 ; *Les Poètes à Fontainebleau*, Bruxelles, P. Weissenbruck (extr. de la *Revue de Belgique*), 1903, in-8° ; *Virgile puni par l'Amour, Contes de la Forêt de Fontainebleau* (Paris, Messein, 1905, in-18). L'œuvre de M. Adolphe Retté présente des aspects infiniment variés. Depuis l'apparition de son premier ouvrage, *Cloches dans la nuit*, jusqu'à la publication de ses derniers vers, il a subi une lente évolution. Cette évolution, qui l'a fait anathématiser des

maîtres qu'il avait naguère défendus, fut produite chez lui par un séjour à Guermantes, en pleine forêt de Fontainebleau. On l'a vu élargir le domaine de son esthétique, accueillir des idées nouvelles, s'éprendre des formes de la nature et réaliser ces poèmes débordants de sève et de grâce sylvestre qu'on trouvera dans ses derniers livres, et en particulier dans *Campagne première*, *Lumières tranquilles* et les *Poèmes de la Forêt*.

Bibliographie. — Ad. van Bever et Paul Léautaud, *Poètes d'aujourd'hui*, nouv. édit. corrigée et augmentée, 1908, t. II.

FONTAINEBLEAU D'AUTOMNE

A Arsène Alexandre.

Ami, loin de la ville aux maisons monotones
Qui hausse ses clameurs vers le ciel offensé,
Tu trouveras le calme et la sérénité
Dans la grave forêt où repose l'automne.

Parmi les genêts bruns et les fougères rousses,
Des rêves fleuriront à chacun de tes pas,
Les chevreuils fraternels te suivront, tu verras
Les rochers onduler sous leur manteau de mousses.

Novembre et ses brouillards où flottent des prestiges
Velouteront pour toi l'or rouge des futaies,
Le genièvre et le houx te donneront leurs baies,
Et le hêtre orgueilleux inclinera sa tige.

Tu goûteras, d'un cœur plein de recueillement,
Le murmure infini des bouleaux et des chênes,
Et tu préféreras aux paroles humaines
Le bruit triste que font les feuilles en tombant.

L'AUBE SOUS BOIS

Le ciel laiteux où tremble une étoile dernière
Se colore au levant d'une vague lumière
Qui se coule et s'étale à travers les taillis;
Le petit jour frileux entr'ouvre ses yeux gris,
S'étire, bâille et souffle des vapeurs
Sur les buissons d'aubépines en fleurs.

Un peu de rose, un peu d'or pâle, un peu de mauve,
Nuancent les volutes de la brume;
Dans le ravin où sont rangés des bois en grume
On entend s'ébrouer des fauves.

Par l'aube qui grandit voici se déplisser
Les collerettes des pervenches,
Mais les pins paresseux ont peine à secouer
Les pans de nuit que retiennent leurs branches.

Enfin, de larges feux embrasent l'horizon,
L'air frais tiédit, les hautes frondaisons
Rient au réveil jaseur des merles;
Et le matin, semant partout d'humides perles,
Pare les toiles d'araignées
D'une résille de rosée.

Premiers rais du soleil parmi la sylve heureuse,
Fourrés vivifiés de parfums véhéments,
Chant des ramiers dans les ramures onduleuses,
Emprise ardente du printemps...

Chère, soyons pareils à la vigne sauvage
Et au lierre amoureux qui la tient en ses bras.
L'herbe jeune frémit où se posent tes pas,
Tes baisers ont le goût des fleurs et des feuillages,
Et la montée impétueuse de la sève
Unit nos cœurs, nos corps, nos regards et nos rêves.

(*Poésies, 1897-1906, Poèmes de la Forêt.*)

Désert d'Apremont (Fontainebleau).

ERNEST RAYNAUD

(1864)

D'origine languedocienne par son père, et ardennaise par sa mère, M. Ernest-Gabriel-Nicolas Raynaud est né à Paris le 22 février 1864. Ses études terminées, il poursuivit parallèlement la carrière administrative et la carrière des lettres. D'abord secrétaire de commissariat à Paris et ensuite officier de paix, il fut nommé commissaire de police successivement aux quartiers Saint-Lambert, Necker et à celui de Plaisance. A ses débuts, il collabora à *Lutèce*, se lia avec Verlaine, dirigea, en compagnie de feu Anatole Baju, le *Décadent*, puis contribua à la fondation du *Mercure de France*. Il a donné à cette dernière publication des pages de critique et une partie des poèmes qui constituèrent ses premiers recueils. Par la suite, il participa, avec Jean Moréas, Maurice du Plessys, Raymond de la Tailhède, aux manifestations de l'école dite « Romane », laquelle, étrange conception, tenta de rénover l'art de la Pléiade. Enfin, il a donné six volumes de poésies : *Le Signe* (Paris, au Décadent, 1887, et Paris, Bibl. art. et littér., 1897, in-18); *Chairs profanes* (Paris, Vanier, 1889, in-18); *Les Cornes du Faune* (Paris, Bibl. art. et littér., 1890, petit in-18); *Le Bocage* (ibid., 1895, in-18); *La Tour d'ivoire* (ibid., 1899, in-18); *La Couronne des jours* (Paris, Mercure de France, 1905, in-18), et en collaboration avec M. Léon Riotor, une comédie en un acte, *Noce bourgeoise*, etc. (Paris, Bibl. artist. et littér., 1892, in-16).

La poésie de M. Ernest Raynaud, d'un archaïsme un peu maniéré, n'est pas dépourvue de grâce rustique. Elle emprunte la voix du souvenir pour célébrer discrètement, mais avec une sincérité touchante et une belle science du rythme, les sites que le poète a connus et aimés.

Bibliographie. — F. Clerget, *E. Raynaud*, Paris, Bibl. de l'Association, 1905, in-18. — Ad. van Bever et P. Léautaud, *Poètes d'aujourd'hui*, nouv. édit., tome II.

VERSAILLES

I

Il pleut très doucement dans le parc au réveil,
Si doucement que rien ne bouge en les feuillées;
Cette pluie, avivant l'odeur des fleurs mouillées,
Rit, traversée au loin d'un rayon de soleil.

Le sable luit, comme il ferait, en plein soleil.
L'eau perle à chaque feuille et goutte des feuillées
Sur le gazon humide avec ses fleurs mouillées;
Dans la haie, un pinson a sonné le réveil!

Voici que les lointains, pleins d'odeurs bocagères,
S'éclaircissent, sous les mousselines légères
Qu'on voit se suspendre au-dessus des pièces d'eau,

Cependant qu'un Hercule antique en pierre blanche,
Vêtu d'un lierre ami, s'amuse d'un oiseau
Qui secoue, en s'y balançant, l'eau d'une branche.

II

A cette heure où le ciel qui va mourir se teinte
D'or léger, le vieux parc aux sièges vermoulus
N'a d'émoi, dans le flux dolent et le reflux
Des choses, que le bruit d'une heure au loin qui tinte.

Au bord du lac tranquille, entouré de jacinthe,
Le temple grec où l'Amour de marbre n'est plus,
S'attriste, lui dont la pure gloire est éteinte,
Que les temps aient été si vite révolus.

Au milieu d'un massif bas qui se décolore,
Un faune enfant tout délabré s'accoude encore,
Baissant la lèvre où fut sa flûte de roseaux.

Et, voyant que le jour tout à fait le délaisse,
Le Temple, avec sa froide image dans les eaux,
S'enfonce plus profondément dans la tristesse.

III

Le pavillon où vit le souvenir des rois
Dresse sa colonnade au détour de l'allée,

Mais la pluie et le vent ont usé ses parois,
Et mainte pierre en gît sur le sable étalée.

Pareil, dans le soir triste, à quelque mausolée
Où ne reviendraient plus les amis d'autrefois,
Il semble, pour gémir, qu'il emprunte la voix
De l'automne par qui sa vitre est ébranlée.

L'eau ruisselle aux degrés de marbre par quartiers
Fendus et que l'ortie a conquis tout entiers,
Et tandis que le bouc, inscrit au front des portes,

Impassible, poursuit son rêve obscur, l'autan
Redouble méchamment de rage, et l'on entend
Sinistrement, partout, craquer les branches mortes.

(*Le Signe*, nouv. éd., 1897.)

(1887.)

BANLIEUE

CIMETIÈRE DU GRAND MONTROUGE

Au ciel froid de novembre une aube pâle a lui;
Une lanterne brûle encore à la barrière,
Et la triste banlieue étale, avec ennui,
Sa route détrempée où courent les ornières.

La bise a dévasté le petit Cimetière,
Le chrysanthème ajoute une amertume au buis.
Le fossoyeur avec sa pelle fait son bruit.
Sous la pluie, Orient! je songe à ta lumière!

Mes pensers, autrefois fougueux adolescents
Qu'enivrait ton azur, ô Méditerranée,
Languissent, attaqués jusqu'à l'âme, et je sens,

Tandis que les tambours s'exercent près du fort,
Pénétrer dans mes os, d'une pointe obstinée,
Ton âcre humidité, Terre où dorment les morts.

(*La Couronne des Jours.*)

MAURICE DU PLESSYS

(1864)

D'origine septentrionale par son père, Picard issu d'une très ancienne famille de Flandre, et méridionale par sa mère, Languedocienne, François-Sylvain-Maurice Flandre-Noblesse, dit du Plessys-Flandre (en littérature Maurice du Plessys), est né à Paris, le 14 octobre 1864. Il débuta en publiant dans des revues, *Le Décadent, La Plume, Mercure de France,* etc., des poèmes lapidaires, et en fondant, avec Jean Moréas, l'école poétique dite école romane française. Esprit orné, de tendance archaïque, se recommandant tout à la fois des derniers descendants de l'art du moyen âge et des disciples de la Pléiade, auxquels il emprunta souvent la strophe solennelle et mesurée, Maurice du Plessys a fait paraître une plaquette, *Dédicace à Apollodore* (Paris, Vanier, 1891, in-18), et deux recueils de vers *Premier Livre pastoral* (ibid., 1892, in-18), et les *Etudes lyriques* (Paris, Biblioth. artist. et litt., 1896, in-16), se complétant l'un l'autre. Ecrivain parisien dans toute la force du terme, il représente ici ce que la tradition, la culture et l'éloquence classique ont produit de plus caractéristique en Ile-de-France pendant ces dernières années.

Bibliographie. — Pierre et Paul (P. Verlaine), *Maurice du Plessys,* « Les Hommes d'aujourd'hui », n° 408, Paris, Vanier, s. d. — A. Baju, *L'Ecole Décadente*, Paris, Vanier, 1887, in-12. — J. Moréas, *Eloge de M. du Plessys,* La Plume, 15 mars 1891.

L'IDÉE AU FRONT DE FER

OU

PARIS CITADELLE

Cité sérénissime et sainte entre tous lieux,
Preuse et Druidesse, enfant de l'antique Mystère,
Paris, Manufacture, Ecole, Phalanstère,
Salut! ville ma mère et la mère des dieux!

Reine-Ouvrière, Esprit et Cœur laborieux,
Ta main tient le contrat de l'homme avec la terre,
Et ton front, couronné du bronze militaire,
Sourit dans un nuage aux promesses des cieux.

Peuples, considérez sous cette tempe ardente
Paris, de vos soupirs l'antique confidente,
Augure et caution du Monde émancipé!

Or, à l'abri d'aucuns qui rêveraient bien d'elle,
Lutèce au front de fer, porte d'un cœur drapé
L'orgueil et la pudeur du nom de Citadelle!

EDMOND PILON

(1874)

M. Edmond Pilon est né le 19 novembre 1874, d'un père normand et d'une mère bourguignonne. « Du côté paternel, nous dit-il, mes ancêtres sont Normands; la plupart exerçaient héréditairement la profession de verriers. Du côté maternel, tous sont Bourguignons; seule ma grand'mère était Lorraine. » Natif de Paris, M. Edmond Pilon a grandi dans cette ville. Le commerce des tableaux, qu'exerçait son père, lui a donné le goût des arts. Il débuta dans les lettres, n'ayant pas atteint sa vingtième année, en publiant des poèmes et des articles au *Mercure de France* et à l'*Echo de Paris*. Il fit ensuite la chronique des vers à *L'Ermitage* et fonda, avec MM. Paul Fort, Charles-Henry Hirsch et le graveur Dumont, un recueil, *Le Livre d'Art*, qui eut une courte mais brillante carrière. Depuis, M. Edmond Pilon a collaboré à tous les périodiques de tendance nouvelle et à bon nombre de journaux. Il a donné des notations personnelles sur tous les événements de la vie contemporaine et de l'art et s'est fait connaître avec une série d'ouvrages en prose et en vers parmi lesquels nous citerons : *Les Poèmes de mes soirs*, Paris, Vanier, 1896, in-18; *La Maison d'Exil*, poésies, Paris, Mercure de France, 1898, in-18; *Octave Mirbeau*, Paris, Sansot, 1903, in-18; *Portraits français*, 1re et 2e séries, ibid., 1904-1906, 2 vol. in-18; *P. et V. Margueritte*, ibid., 1905, in-18; *Le Dernier Jour de Watteau*, ibid., 1907, in-12; *Muses et bourgeoises de jadis*, Paris, Mercure de France, 1908, in-18; *Chardin*, Paris, Plon, 1909, in-16. Esprit curieux et renseigné, servi par une imagination sensible et un talent infiniment souple et divers, M. Edmond Pilon ne s'est pas seulement révélé ingénieux chroniqueur, il a fait œuvre d'écrivain de race, d'évocateur et de poète. Ses travaux, encore inédits, à la louange du « Palais et du jardin du Luxembourg », et ses études sur les « jolies vallées de l'Ile-de-France » qu'il a fait paraître à la *Revue Bleue* (30 avril 1904, 14 juill.-22 sept. 1906) le désignent tout particulièrement à l'attention des lettrés et lui méritent une place bien à part parmi les meilleurs peintres de nos sites et de nos paysages français.

Le jury chargé de l'attribution de la bourse de voyage a désigné, le 15 juin 1909, M. Edmond Pilon comme lauréat du prix national de littérature.

BIBLIOGRAPHIE. — Gaston Deschamps [Ed. Pilon], 19 août 1906. — G. Lenotre, *Ed. Pilon,* Le Temps, 24 mars 1909. — R.-M. Ferry, *Ed. Pilon,* Eclair, 5 mars 1909. — H. de Régnier, *Ed. Pilon,* Gaulois, 6 juillet 1909.

A LA FONTAINE DE MÉDICIS

JARDIN DU LUXEMBOURG

J'écoute la chanson de tes bois, de tes fleurs
Et de tes belles eaux,
O fontaine admirable en qui coulent les pleurs
De la nymphe aux roseaux;

Médicis est ton nom, et la voix éloquente
Des beaux enfants de marbre
Qui rient en se mirant dans tes eaux transparentes,
Le redit aux grands arbres;

Quand le soleil est beau sur la cime des pins
Et que les nids légers
Balancent leurs concerts au-dessus du bassin,
Quand tout est ombragé,

Alors — ô magnifique Fontaine — tu verses
Tes eaux en abondance,
Et tes flots emportés au vent qui les disperse
Retombent en cadence,

Semblables à ces pleurs cristallins que les yeux
Des vierges et des lys
Versaient éloquemment sur le corps délicieux
Du sublime Adonis...

Des poissons éclatants aux écailles nacrées
Scintillent dans tes ondes
Et peuplent de reflets les lueurs ignorées
De tes cités profondes;

Des guirlandes de lierre et de myrte mêlées
Dessinent sur tes eaux
Un éclatant jardin ; des sillages ailés
De feuilles et d'oiseaux

Mêlent leur poids léger à celui que tu portes,
Et lorsque vient l'automne
Tes flots à leur miroir mêlent des feuilles mortes
Et des lys monotones...

Mais le silence est doux qui monte de tes bords,
Et le calme léger
Des vasques, des amants, du bois, des poissons d'or
Qui gardent ta beauté !

Atis et Galatée, près du noir Polyphème,
Tous les deux admirables,
Dessinent sur le beau décor de ta fontaine
Un poème de marbre :

Et rien n'est plus divin sur tes eaux, *Médicis*,
Que ce couple charmant
Que l'amour, le bassin, les ondes et les lys
Défendent du Titan !

Rien n'est plus délicat et rien ne rassérène
Plus le cœur du poète
Que tes pleurs, tes reflets, tes feuilles — ô fontaine !
Et que les belles fêtes

Qu'allume sur tes bords et qu'en riches couleurs
Le souverain Amour
Construit de ses baisers, de son arc, de ses fleurs,
Au fond du *Luxembourg !*

CHANSON D'ILE-DE-FRANCE[1]

Ma sœur mignonne qui filez
De vos minces doigts effilés
De blancs fils de la Vierge,
Filez pour le roi de Thulé,

1. Cette pièce a paru sous le titre : *Chanson du Trouvère*, dans le *Courrier Français* du 8 juillet 1894.

Qui dort entre la mort des cierges,
La blanche étoffe lé par lé;

Ma sœur des roses qui dormez
A l'ombre des bois parfumés,
Vos mains l'une sur l'une,
Filez aussi pour mon ennui
Les rayons pâles de la lune
Et des étoiles de la nuit;

Ma sœur des brises qui riez
Dans le grand vent des peupliers
Et dans le chant des brises,
Filez sur la quenouille d'or
Pour mes vieux rêves de nuits grises
Des berceuses d'enfant qui dort;

Ma sœur aux beaux yeux de douceur,
Aux légers cheveux blonds, ma sœur,
De vos mains bonnes de madone
Filez encore sur mon cœur,
De votre geste qui pardonne,
Une guirlande d'autres fleurs :

Vous savez de ces fleurs d'amour,
Comme il en pousse près la tour,
Sous les fils de la Vierge,
Filez, ma sœur, pour mon sommeil,
En flammes pâles de longs cierges
Violettes et pavots vermeils...

LIMOUSIN ET MARCHE

HAUT ET BAS LIMOUSIN, HAUTE ET BASSE MARCHE, NONTRONNAIS, CONFOLENTAIS, COMBRAILLE, FRANC-ALLEU

« Environ 2000 ans avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire il y a 4.000 ans, écrit M. Johannès Plantadis, un peuple d'origine celtique, les Lémovices ou Lémoviques, partit de l'Est, de la Germanie sans doute, et s'en fut droit vers l'ouest, où se couchait le soleil. Il marcha tant que la terre ferme le porta; mais lorsqu'il aborda aux marécages qui commençaient la contrée connue aujourd'hui sous les noms de Poitou, Angoumois et Périgord, il s'arrêta et s'établit sur le sol granitique dont les immenses étendues s'offraient à son activité. Ce pays prit le nom de son peuple : on l'appela Limousin[1]. »

La Marche (*Marchia Lemovicina*) et le Limousin ou Limosin proprement dit (*Lemovicensis Tractus*) figurent parmi les provinces centrales de la France. Elles se rattachent tout à la fois au nord par le climat, l'aspect du sol, et au midi par le dialecte. La première borne, au sud, la seconde, et confine, par le septentrion, avec le Berry. On lui a donné le nom de *Marche*[2], parce qu'elle servait de frontière au royaume d'Aquitaine. Le Limousin, limité à l'est par l'Auvergne, a pour lisières au sud le Quercy, à l'ouest le Périgord. La Marche a vingt-trois lieues

1. *La Division régionale de la France. Le Limousin;* Action régionaliste, déc. 1907.

2. « La *Marche limousine*, observe encore M. Jean Plantadis, marquisat tout d'abord, puis comté, semble dater de la première moitié du xe siècle... Elle est unie au Limousin par une communauté d'origine, de langue, de tradition et de culture. Elle est encore du diocèse de Limoges et ne dut d'être morcelée et détachée du bloc initial qu'à de très puissants intérêts de familles féodales, dont elle constitua un apport dotal. Elle ne saurait donc former une province propre, avec des caractères distinctifs. Aux confins du Massif central, à la limite des pays de langue d'oc, elle fut une frontière, une *marche*, comme on disait au moyen âge. »

de long sur quinze de large, et elle occupe un espace d'environ deux cents lieues carrées ; le Limousin, dont l'étendue est de vingt lieues en longueur sur autant de largeur, présente à sa surface un développement de trois cent trente lieues : c'est donc, observe un géographe du siècle dernier[1], une superficie totale pour les deux provinces de cinq cent trente lieues carrées.

« Plusieurs chaînes de montagne, ajoute le même auteur, traversent la Marche et y multiplient à l'infini les accidents du terrain : celle du centre, ligne continue, s'étend du nord-ouest au sud-ouest. Une autre, la Gartaupe, point de départ de plusieurs ramifications, pénètre dans le Limousin. Une troisième enfin, commune à la Marche, au Limousin et à l'Auvergne, forme un vaste plateau d'où les eaux se distribuent sur tous les points de l'horizon en un grand nombre de courants qui suivent les diverses pentes du sol. »

Dans son remarquable *Tableau de la géographie de la France*[2], M. P. Vidal de la Blache a parfaitement dégagé la saisissante personnalité du Limousin et de la Marche.

« A l'ouest de la chaîne des puys, qui marque l'extrême limite de cette direction des poussées volcaniques, dit-il, le granit prend possession du sol ; à l'Auvergne succède le Limousin. L'altitude diminue graduellement. Nul point n'y atteint 1,000 mètres, même sur le plateau sauvage de Millevaches, sorte de Highlands de la France centrale, avec leurs franges d'étroites et creuses vallées. L'aspect montagneux s'atténue ; de plus en plus, la contrée se modèle sur un plan où les ondulations et les croupes en alternances régulières atteignent les mêmes niveaux. A partir du méridien de Limoges, le niveau s'abaisse encore davantage. Seules les croupes arrondies de quelques massifs isolés, comme les monts de Blond et le Puy de Chalus, dressent encore quelques saillies au-dessus de 500 mètres. Encore une cinquantaine de kilomètres vers l'ouest, et les roches primitives disparaîtront de la surface ; le Massif semblera terminé, et sa prolongation souterraine vers le Poitou ne se décèlera que par des pointements isolés.

« Le gué ou passage qui a fixé la position de Limoges est un point vers lequel ont convergé naturellement les routes. La voie venant de l'Auvergne y rencontrait celle qui, des centres gaulois de Bourges et d'Argenton, se dirigeait vers Périgueux et les vallées du sud-ouest. Celle-ci était une très ancienne voie de peuples, qui préexistait certainement à la domination romaine. Traversant à son extrémité le Massif central, elle y rencontrait les vieilles exploitations d'étain dont les traces subsistent au sud des monts de Blond (Vaury). Le nombre des

1. Aristide Guilbert, *Histoire des villes de France*, t. VI (*Limousin*).
2. Introduction à l'*Histoire de France*, d'E. Lavisse, t. Ier, p. 302.

monuments mégalithiques atteste dans l'ouest du Limousin une fréquentation très ancienne. Il semble bien aussi que les traînées de population dolichocéphale blonde, que l'anthropologie constate entre Bourges et Limoges, aient suivi la direction de cette route.

« Etape nécessaire au croisement des directions venues de

MARCHE ET LIMOUSIN

l'Est et du Nord, nœud de routes vers Saintes et l'Océan, Limoges dut à sa position d'intermédiaire une importance précoce. Ce fut une ville tournée vers le dehors, foyer de propagande chrétienne avec Saint-Martial, sanctuaire renommé et but de pèlerinages, comme Saint-Léonard, son voisin; ce fut un centre commercial, où des colonies de marchands étrangers s'établirent. Dans l'art original de l'émaillerie qui fit sa gloire, dans les constructions romanes qui s'y élevèrent, dans la littérature des troubadours, on saisit les indices d'une vie très précoce, qui a ses sources propres, et dont l'éclosion n'a rien

de commun avec les influences qui soufflaient alors au nord de la Loire. Elle fleurit plus tôt que la vie du Nord; elle décline quand l'autre commence. »

C'est par sa langue, a-t-on dit, que la race limousine s'est perpétuée historiquement. Rien n'est plus vrai. En effet, tandis que l'esprit de conquête s'avance jusqu'à la Dordogne et à la Gironde, que la langue d'oïl pénètre peu à peu en Poitou et en Guyenne, le Limousin, « à peine entamé au nord, vers les Marches », garde jalousement son dialecte.

Il possède une langue consacrée par les siècles, connue au loin et d'une vivante originalité. Née de l'alliance du celtique et du latin, auxquels se mêlèrent un petit nombre de mots grecs, empruntés à la colonie de Marseille, quelques termes d'origine germanique, dus à la conquête française du ve siècle, d'autres provenant de l'occupation anglaise dans le Midi, des invasions sarrasines et même normandes, cette langue était complètement formée dès les premiers temps du moyen âge. Dans les XIe, XIIe et XIIIe siècles, elle avait ses troubadours comme le provençal, et les œuvres de ses poètes, répandues dans toute la France, y popularisaient la langue romane. On sait que, vers 1212, l'idiome limousin avait pénétré en Catalogne, à Valence, à Majorque, à Minorque, ainsi que dans la Cerdagne et le Roussillon, où on l'appelait encore il y a peu d'années *lingua lemousina*. Les alliances des ducs d'Aquitaine et des vicomtes de Limoges avec les comtes de Barcelone et plusieurs autres puissants seigneurs de l'Espagne; la fréquence des rapports et des visites de part et d'autre, et surtout, dit-on, l'usage qu'avaient les Espagnols de laisser aux émigrants le soin de labourer, d'ensemencer et moissonner leurs champs, tout contribua à répandre la langue limousine au delà des Pyrénées. Elle s'enrichit alors par contre-coup de mots et de formes du terroir qu'il est encore facile de reconnaître aujourd'hui à leur allure castillane. Raymond Lulle écrivit en dialecte limousin sa *Philosophie d'Amour* (1298), et Pierre IV publia dans cette même langue les lois de son royaume d'Aragon (1344)[1].

En terre française rayonnait la gloire des poètes limousins. « Des centres de poésie courtoise s'établissaient à Reims, à Blois, à Paris, et les troubadours de la fin du XIIe au commencement du XIIIe siècle servaient de modèle aux trouvères Conon de Béthune, Gacé Brulé, au sire de Couci, à Thibault de Champagne, etc. » En Bernard de Ventadour, Giraud de Borreilh et Bertrand de Born se résume toute la poésie lyrique et chevaleresque d'une époque. Après une période dite classique, c'est-à-dire à partir de la seconde moitié du XIVe siècle, la littérature

1. Cf. Aristide Guilbert.

limousine, qui a brillé d'un éclat incomparable, cesse de s'exprimer. La Renaissance est proche. Ainsi que l'a très bien observé Camille Chabaneau[1], au xve siècle la langue d'oc touche à son déclin. Les documents limousins de ce temps présentent a trace de plus en plus marquée de l'influence du français. Au moment où le xvie siècle se précise, le bel idiome des troubadours est déjà devenu le patois moderne. Le français domine partout. Le limousin, réservé aux usages vulgaires, est employé dans les relations épistolaires : la littérature l'exclut, et ceux qui composent encore en cette langue sont ou des écrivains populaires ou des lettrés qui ne songent qu'à se distraire de travaux sérieux et à amuser leur lecteur. De 1555 à 1640 environ, en exécution d'une disposition testamentaire d'un avocat au siège royal de Tulle, Jean Teyssier, des prix annuels sont décernés le premier dimanche de mai, par les magistrats de cette ville, aux auteurs des trois meilleures compositions en vers latins, français et limousins traitant de « la louenge et noblesse du sainct mariage ». Le temps n'a pas respecté le souvenir de ces ouvrages vraisemblablement médiocres. Personne ne les regrettera. C'est là d'ailleurs, ajouterons-nous, tout l'apport du xvie siècle. Le xviie, quoique moins ignoré, ne sera pas plus riche. Il nous fournira, comme poésies dialectales, un noël de Bertrand de la Tour, chanoine de Tulle dès 1602[2], un poème de près de neuf cents vers et un cantique sur sainte Valérie, tous deux sans nom d'auteur et composés, sans nul doute, à Limoges en 1641[3]; enfin, une Ode assez remarquable d'un sieur Philippe Le Goust[4], médecin, né à Confolens, et une chanson patoise, qui se chante encore, de Siméon Poylevé, consul de Limoges en 1652[5]. Ajoutons à cela deux pastorales dans le goût du temps, l'une intitulée *Les Amours de Colin et Alyson*, par F. R. (Rempnoux), de Chabanois (1641, in-4°) ; l'autre dénommée *Capiote*[6], d'auteur anonyme, cette dernière remplie d'allusions à des événements intéressant l'histoire de la province.

1. *La Langue et la Littérature du Limousin*, Paris, Maisonneuve, 1882, in-8°.
2. Il mourut en 1648, selon Chabaneau.
3. On les trouvera au tome II du *Bulletin de la Soc. archéologique et historique du Limousin*.
4. Elle parut vers 1650, et fut récemment réimprimée. Guez de Balzac, dans ses *Entretiens*, affirme que Philippe Goust avait traduit l'*Enéide* en limousin et écrit des commentaires sur les *Grenouilles* d'Aristophane.
5. Né en 1620, mort en 1697. (Cf. Chabaneau.) La chanson dont il est question ici a été publiée dans le *Bulletin de la Société archéologique du Limousin*, t. XXXVI, 1889.
6. *Capiote ou Pastorale limousine*, comédie, Bordeaux, Delpech, s. d. (1684), in-8°. On connaît deux réimpressions de cet ouvrage. Beau-

Mathieu Morel, médecin à Limoges, mort en 1704, clôt, avec des noëls et autres poésies[1], la liste succincte des patoisants du XVIIe siècle. Le siècle suivant nous offre, à son tour, quelques honnêtes rimeurs. C'est tout d'abord l'abbé Robby[2], auteur d'une *Enéide travestie;* puis le sieur B**, « bourgeois de la ville d'Excideuil », traducteur en patois périgourdin des *Eglogues* de Virgile[3]; l'abbé Sage et le Père Blan Lacombe, de Tulle, facétieux concepteurs de deux satires en vers médiocres, *Las Ursulinas* et *La Moulinado,* composées vers 1780, « où sont raillés les travers des religieux et religieuses de deux couvents de la province »; Léonard Trompillon (1750-1824), boulanger à Limoges, à qui l'on doit des chansons patoises et une *Henriade* en vers burlesques; l'abbé David, de Lubersac (1740-1830); enfin l'abbé François Richard (1733-1814), le plus remarquable de tous après J.-B. Foucaud, de Limoges, ce précurseur de l'école moderne.

Le XIXe siècle, lui, n'a de longtemps suivi l'exemple modeste des siècles précédents. Il s'enorgueillirait à peine d'Anne

champ, dans ses *Recherches sur les théâtres* (II, p. 459), l'a faussement attribué à Cortète de Prades.

1. On en lira un spécimen à la suite des *Œuvres* de l'abbé Fr. Richard (éd. de 1849, p. 304).

2. Jean-Baptiste Roby, né à Limoges, le 26 mars 1703, prêtre communaliste de Saint-Pierre-du-Queyroix, mort en 1762. On prétend qu'il fut le précepteur du célèbre Vergniaud. Son ouvrage, auquel il travailla près de vingt ans, a été récemment publié avec une notice sur l'auteur, des notes et une traduction par M. Hubert Texier (*Virgilio Limouzi, poème inédit de 1748, en vers limousins burlesques,* etc., Paris, Bouillon, 1899, in-16). Loin d'être une transcription burlesque de Virgile, c'est plutôt une imitation de l'ouvrage de Scarron, à laquelle l'auteur a ajouté une foule de traits touchant ses compatriotes. On y trouve cette allusion au caractère du Limougeaud de son temps. C'est Vénus qui parle :

Au let de fas què lou Nivello
Et te tourmentas lo cervello
D'offas que ne te touchent pas,
Coumo lou Limougeau set fas,
Qu'o dy chas se pesto et fomino
Et per dehors tout examino,
Tu deurias ce qu'ei pus pressa,
Sunnias chas te quls t'as leissa...

Au lieu de faire là le Nivelle
Et de te tourmenter la cervelle
D'affaires qui ne te touchent pas,
Comme le Limougeaud sait faire,
Qui a chez lui peste et famine,
Et par dehors tout examine,
Tu devrais, ce qui est bien plus pressé,
Soigner chez toi ceux que tu as laissés...

3. Vers 1745.

Vialle, l'éditeur du *Dictionnaire des patois bas-limousins;* de Nicolas Béronie, et nous ne connaîtrions rien de l'esprit traditionnel en Limousin, sans la renaissance tentée récemment par l'abbé Joseph Roux. On trouvera plus loin quelques renseignements sur ce poète, digne émule de Mistral, qui non seulement se fit l'interprète de la « Chanson limousine », mais encore le rénovateur de la langue vulgaire et l'émule des anciens troubadours. Autour de Joseph Roux est venue tout naturellement se grouper une phalange d'écrivains soucieux de rappeler les fastes de leur petite patrie. Des écoles se sont formées; des poètes naquirent pour célébrer les vertus du sol et de la race. Le français lui-même eut sa part d'initiative et de gloire dans l'œuvre commune. Il est bon dire que parmi les partisans les plus outranciers de la suprématie des patois, quelques-uns ont vu la nécessité de maintenir, à côté du dialecte, la langue officielle, non pour le dominer, mais pour l'exalter dans ses œuvres. De cette intention est née la revue *Lemouzi*[1], qui non seulement imprima la *Grammaire limousine* de l'abbé Joseph Roux, mais réunit sans distinction d'esprit et de tendance les romanciers, les poètes et les historiens de la province.

Il faut l'observer pour finir, le Limousin a eu de tous temps des poètes d'expression française. N'est-ce point dans la Marche qu'a pris naissance la pensée directrice de la Pléiade? Jean Daurat, on le sait, était Limousin d'origine et de cœur[2]. Il ne fut guère qu'un savant et un helléniste, mais son érudition et son éloquence ont fécondé un mouvement qui devait décider de l'avenir de notre poésie nationale. Au Limousin se rattachent encore, en plein XVIe siècle, Eustorg de Beaulieu, émule de Clément Marot; Joachim Blanchon, disciple de Ronsard; Jean Prévost[3], poète comique et lyrique à la fois; le

1. *Lemouzi, littéraire, artistique, historique et traditionniste,* revue franco-limousine mensuelle, organe de la *Ruche Corrézienne de Paris* et de la *Fédération provinciale de Paris.* Cette publication, qui a pour directeur M. Johannès Plantadis, et qui compte parmi ses principaux collaborateurs : Gust. et Frédéric Clément-Simon, E. Bombal, Mlle Marguerite Genès, A. Jaubert, Alfred Marpillat, Edouard Michaud, H. de Noussanne, Marcelle Tinayre, Edmond Perrier, Verlhac-Monjauze, etc., est entrée récemment dans sa dix-huitième année.

2. Limoges, 1508-Paris, 1588. Il a laissé quelques vers latins sur son pays natal. On les lira dans l'édition de ses œuvres, réimprimée par Marty-Laveaux.

3. Né au Dorat, dans la Marche, vers 1580, mort à Paris, le 31 mars 1662. On lui doit : *Les Tragedies et autres œuvres poëtiques,* etc., Poictiers, J. Thoreau, 1612, in-12; *Les Secondes Œuvres poëtiques et tragiques,* ibid., 1613, in-12. Soleine lui attribue *Les Fanfares et Courvées abbadesques des Roule-bon-temps de la haute et basse Coquaine et dependances,* par J.-A. P. Il n'a presque jamais célébré son pays.

baron de Savignac, auteur de *L'Isle des Hermaphrodites,* pamphlet — en prose — contre la cour des Valois (1605); Jean de Beaubreuil[1]; aux XVIIe et XVIIIe siècles, Jacques de Besse, Salomon de Priézac, Tristan et Jean-Baptiste L'Hermite[2], de Soliers, Pierre de Marin, l'abbé Martial Dourneau, le marquis de Saint-Aulaire[3], Rochon de Chabannes, J.-E. Marmontel, Emile Rondet, etc.[4]; au XIXe siècle et de nos jours, A.-J.-C. Saint-Edme, Octave Lacroix (d'Egleton), Auguste Lestourgie, François Bonnélye[5], Eusèbe Bombal, Gaston David, Henry Surchamp, Edouard Michaud, le docteur Fernand Vialle, Alexis Jaubert[6],

1. Il faut joindre à cette liste Marc-Antoine Muret, né en 1526, mort en 1585, savant humaniste, auteur de *Juvenilia* et de *Commentaires* sur les *Amours,* de Pierre de Ronsard. Joullietton, dans son *Histoire de la Marche et du pays de Combraille,* signale encore François Chopy, auteur d'un poème sur *Le Siège de Chénérailles,* 1595. Jusqu'ici nous n'avons pu nous procurer cet ouvrage.

2. Frère cadet de Tristan. Il a laissé divers ouvrages, entre autres un recueil de vers, *Meslanges de Poësies héroïques et burlesques du chevalier de Lhermite,* Paris, G. et J.-B. Loyson, 1670, in-12, qui contient quelques jolies pièces. L'une d'elles, *Solitude,* serait digne de figurer parmi les œuvres de son aîné.

3. François-Joseph de Beaupoil, marquis de Saint-Aulaire, familier de la duchesse du Maine. Il mourut le 17 décembre 1742, âgé, dit-on, de quatre-vingt-dix-huit ans. On cite de lui quelques vers élégants. Il était de l'Académie française.

4. Cf. G. Clément-Simon, *Curiosités de la bibliographie limousine, par un bibliophile corrézien,* Limoges, Ducourtieux, 1905, in-8°.

5. Il était de Tulle. Professeur au collège, il cultiva la poésie en français et en patois. Une de ses chansons, *A mon clocher,* est restée populaire en Limousin.

6. On lui doit quelques jolis poèmes insérés dans des revues locales. Voici un fragment de l'un d'eux intitulé *Au Limousin.* L'auteur énumère les gloires de sa province :

J'ai promis de tresser des lauriers sur ton front
Et de fleurir ta nudité de roses pâles.
Voici ces chants d'amour où ta splendeur s'étale
Rayonnante d'espoir, vierge de tout affront.
. . . . . .
Beau Limousin ! ô sol natal ! Pour que survivent
Lumineux sur ton front sacré les nimbes d'or,
Je saurai évoquer l'âme de tes fils morts,
Et chanter la clarté de tes fontaines vives.

Tous tes enfants défunts surgiront devant nous,
Plus grands dans les décors fastueux des légendes,
Poètes et guerriers qui coururent tes landes,
Tragiques et rieurs, graves, hautains et doux !

Voici Born, ouragan de haine et d'épouvante,
Tempête hurlant partout l'anathème et la mort,
Effroi des plus puissants et terreur des plus forts ;
Bertrand, roi du carnage et prince des sirventes !

Voici Bernard, le doux Bernard de Ventadour !
Jardins emplis d'oiseaux chanteurs et de corolles,

Louis Guibert, Mlle Marguerite Genès, Mme la baronne de Fauqueux, etc., etc.[1].

L'art français n'a rien à envier au dialecte. Qu'importe l'instrument, pourvu qu'une inspiration commune dirige, exalte le poète et que se perpétue la tradition du clocher.

Bibliographie. — Bruzen de la Martinière, *Grand Dictionnaire géographique*, etc., Paris, P.-G. Le Mercier, 1740, III, in-fol. — Expilly, *Dictionnaire géographique, historique et politique des Gaules*, Amsterdam et Paris, Desaint et Saillant, 1766, t. IV, in-fol. — Joullietton, *Histoire de la Marche et du pays de Combrailles*, Guéret, Betoulle, 1814, 2 vol. in-8°. — Nicolas Béronie, *Dictionnaire du patois du Bas-Limousin (Corrèze), et plus particulièrement des environs de Tulle...*, Tulle, impr. J.-M. Drappeau, s. d. [1820], in-4°. — A. Hugo, *La France pittoresque*, Paris, Delloye, 1825, 3 vol. in-4°. — Schnakenburg, *Tableau synoptique et comparatif des idiomes popul. de la France*, Berlin, A. Foerstner, 1840, in-8°. — Aristide Guilbert, *Histoire des villes de France*, Paris, Furne et Cie, 1848, t. VI, gr. in-8°. — A. du Boys et Arbellot, *Biographie des hommes illustres de l'ancienne prov. de Limousin*, Limoges, impr. Ardillier fils, 1854, in-8°. — Docteur J.-B. Noulet, *Essai sur l'histoire littéraire des patois du Midi de la France aux seizième et dix-septième siècles*, Paris, Techener, 1859, in-8°; *Essai sur l'Histoire littér. des patois du Midi de la France au dix-huitième s.*, Paris, Maisonneuve,

Paradis parfumé où vibrent des citoles,
Bernard, prêtre fervent des courtoises amours !

Et puis voici Marie et Raymond de Turenne !
L'orgueil de leur donjon défiait l'orgueil des cieux,
Mais ennemis du glaive, et de l'art soucieux,
Leurs âmes proclamaient la grâce souveraine.

Mais je veux que tu sois présent à nos regards,
Faidit, toi qui chantas l'Avril fier de ses gloires,
Poète dont les vers fleurissent nos mémoires
Et dont le cœur pleura la mort du roi Richard.

Et vous, troupe brillante ! harmonieux cortège !
Accourez à ma voix, reines des « planhs d'amor »,
Thibour avec Mahcut ! « Alaïs ! » « Aliénor ! »
La magie de vos noms verse des sortilèges !

Pour toi, Terre natale, une aube enfin se lève,
Prometteuse de joie ardente et de beauté !
Tes fils n'ont pas encor désappris à chanter,
Et leurs mains conduiront les Chimères du Rêve...

1. Parmi ces derniers nous n'aurions garde d'oublier Alfred Marpillat, le plaisant conteur populaire, s'il n'avait publié en patois local ses meilleures inventions. Né à Tulle, le 28 mai 1857, percepteur des finances depuis 1898, mainteneur des écoles félibréennes limousines, M. Alfred Marpillat a donné un recueil fort apprécié de ses compatriotes, *Per s'esclaffar* (Pour s'esclaffer), Paris, Duffau, 1897, in-8°. L'exiguïté de notre cadre nous interdit d'en rien publier.

1877, in-8°. — Poyet, *Essai de Bibliographie limousine*, Limoges, impr. Chapoulaud fr., 1862, in-8°. — Emile Ruben, *Etude sur le patois du Haut-Limousin* (publiée en tête des *Poésies en patois limousin de J.-B. Foucaud*), Limoges, veuve Ducourtieux 1865, in-8°. — De Bergues la Garde, *Dictionnaire historique et bibliographique des hommes célèbres... de la Corrèze*, Angers, imprim. Lachèse, Belleuvre et Dolbeau, 1871, gr. in-8°. — *Catalogue de la Bibliothèque patoise de Burgaud des Marets*, Paris, Maisonneuve, 1873-1874, 2 vol. in-8°. — Baron Ch. de Tourtoulon et O. Bringuier, *Etude sur la limite géographique de la langue d'oc et de la langue d'oïl*, Paris, imprim. Nationale, 1876, in-8°; *Des Dialectes, de leur classification et de leur délimitation géographique*, Paris, Maisonneuve, 1890, in-18. — Camille Chabaneau, *Grammaire limousine*, etc., Montpellier, Hamelin, 1876, in-8°; *La Langue et la Littérature limousines*, Paris, Maisonneuve, 1882, in-8°. — C. Leymarie, *Quelques Mots sur les chansons rustiques du Limousin*, Brive, Roche, 1890, in-8°. — Lemovix [Louis de Nussac], *Santo Estello*, etc., Brive, Verlhac, 1890, in-8°; *L'Annada Lemouzina*, Brive, 1895-1901; *Le Coq de Carnaval*, Lemouzi, 1900; *Bibliographie du dialecte limousin depuis 1870*, Brive, Roche, 1903, in-8°. — Ed. Koschwitz, *Grammaire histor. de la langue des Félibres*, Paris, 1894, in-8°. — Abbé M. Gorse, *Au bas pays de Limousin*, Paris, Leroux, 1896, gr. in-8°. — Gaston Jourdanne, *Histoire du Félibrige, 1854-1896*, Avignon, Roumanille, 1897, in-8°. — Johannes Plantadis, *La Chanson populaire en Limousin*, Paris, 1898, in-12; *Chansons populaires du Limousin* (en collaboration avec Léon Branchet), Paris, Champion, 1905, gr. in-8°; *Chants et Chansons populaires du Limousin* (rec. et notés par J.-B. Chèze, L. Branchet et J. Plantadis), en cours de publication. — D. Behrens, *Bibliogr. des patois gallo-romans*, 2e éd., trad. par E. Rabiet, Berlin, W. Gronau, 1893, in-8°. — Ed. Lefèvre, *Catalogue félibréen*, etc., Marseille, Ruat, 1901, in-8°. — Albert Grimaud, *La Race et le Terroir*, Cahors, Petite Bibliothèque provinciale, 1903, in-8°. — François Celor, *Chansons populaires et Bourrées*, Paris, 1904, in-8°. — G. Clément-Simon, *Curiosités de la bibliographie limousine*, Limoges, Ducourtieux, 1905, in-8°. — J. Plantadis, *La Division régionale de la France. Limousin*, L'Action régionaliste, décembre 1907; *Esquisse historique de la littérat. limousine*, Revue de Provence et de Languedoc [Marseille], août-déc. 1909. (On trouvera dans cette importante étude une liste très complète des poètes patoisants du Limousin.) — Vidal de la Blache, *Tableau de la géographie de la France*. (Cf. *Histoire de France*, d'E. Lavisse, 3e éd., Paris, Hachette, 1908, t. I, in-4°.) — Arm. Praviel et J.-R. de Brousse, *L'Anthologie du Félibrige*, Paris, Nouv. Libr. nationale, 1909, in-18.

Voir en outre : Maximin Deloche, *Etudes sur la géographie*

histor. de la Gaule, et spécialement sur les divisions territoriales du Limousin au moyen âge, etc.; A. Leroux, *Géographie et Histoire du Limousin;* le *Dictionnaire de nos locutions vicieuses*, publié par Sanger Préneuf (Limoges, 1825); F. Mistral, *Lou Tresor dou Felibrige*, etc., 1879-1886, 2 vol. in-4°; A. de Roumejoux, *Essai de Bibliographie périgourdine*, Sauveterre, impr. Chollet, 1883, in-8°; *L'Armana Lemouzi*, 1884; le *Dictionnaire des hommes illustres du Limousin*, de l'abbé Legros, et les collections des *Bulletins de la Société du Musée départem. du Bas Limousin*, de *Lemouzi*, de la *Société archéologique et histor. du Limousin*, de *La Brise*, *Limoges illustré*, *Lou Bournat dou Perigord*, *La Revue Félibréenne*, etc., etc.

CHANSONS POPULAIRES[1]

LA ROSE AU BOIS

Mon père z'et ma mère
N'avaient d'enfant que moi.
La destinée, la rose au bois.
N'avaient d'enfant que moi.

On me mit à l'école,
A l'école du Roi.
La destinée, la rose au bois.
A l'école du Roi.

On me fit faire un' robe,
Une robe de soie.
La destinée, la rose au bois.
Une robe de soie.

Le tailleur qui la coupe,
C'est le tailleur du Roi.
La destinée, la rose au bois.
C'est le tailleur du Roi.

A chaque point d'aiguille :
— Nanette, embrasse-moi.
La destinée, la rose au bois.
— Nanette, embrasse-moi.

— Ce n'est pas bien aux filles
D'embrasser les garçons.
La destinée, la rose au bois.
D'embrasser les garçons.

C'est le devoir des filles
D'balayer la maison.

1. Les trois pièces qui suivent sont extraites des fasc. 1 et 2 des *Chants et chansons popul. du Limousin, recueillis et notés par J.-B. Chèze, L. Branchet et J. P. Plantadis* (Paris, Lemouzi, 1908, in-8°).

La destinée, la rose au bois.
D'balayer la maison.

Quand la maison est propre,
Les amoureux y vont.
La destinée, la rose au bois.
Les amoureux y vont.

Quand la maison est sale,
Les amoureux s'en vont.
La destinée, la rose au bois.
Les amoureux s'en vont.

S'en vont de quatre à quatre,
En frappant du talon.
La destinée, la rose au bois.
En frappant du talon.

LA-BAS, LA-BAS, DANS UNE COMBE

Là-bas, là-bas, dans une combe, — On y sème de si beau blé!

Et pendant qu'on le semait, — Vierge Marie vint à passer :

— Dieu te soit en aide, bouvier bonhomme. — Le beau blé que vous semez là!

— Oh! vraiment, ma belle dame, — Le bel enfant que vous portez là!

AVAL, AVAL, DINZ UNA COUMBA

Aval, aval, dinz una coumba,
Lei samenoun de tan bel blad[1].

E del tems que lou samenavoun,
Vierja Maria vet a passar :

— Dieu vous adjueda, bouier boun ome,
Lou bel blad que vous samenatz!

— Oh! vraimen, ma bela dama,
Lou bel efan que vous pourtatz!

1. Bisser chaque distique.

— Oh! dis-moi, bouvier bonhomme, — Si tu pouvais le sauver!

— Oh! vraiment, ma belle dame, — Je le ferais si je le pouvais.

— Enlève-moi de là une motte de gazon, — Afin que je puisse me cacher sous terre.

Mais pendant qu'elle rentrait sous terre, — Le blé fleurit et mûrit.

— Oh! va-t'en chercher tes faucilles, — Tes moissonneurs pour moissonner.

Mais pendant qu'on moissonnait, — Grande troupe vint à passer :

— Dieu te soit en aide, bouvier bonhomme. — Le beau blé que vous moissonnez là!

Oh! vraiment, bouvier bonhomme, — Si tu voulais nous dire la vérité!...

— Oh! disa me, bouier boun ome,
Se tu lou me poudias sauvar!

— Oh! vraimen, ma bela dama,
Ieu zou faria se ieu poudia.

— Leva me d'ati una gliva,
Qu'ieu lei me puescha sousterar,

Mas del tems que la sousterava,
Soun blad flourit, amais granet :

— Oh! vai t'en querre tas faucilhas,
Tous meissouniers per meissounar. —

Mas del tems que lou meissounavoun,
Granda troupa vet a passar :

— Dieu vous adjueda, bouier boun ome,
Lou bel blad que vous meissounatz!

Oh! vraimen, bouier boun ome,
Se tu nous disias la vertat!

— Je vous la dirais, beau capitaine, — Je vous la dirais si je la savais.

— Aurais-tu point vu passer une dame, — Avec un enfant dans les bras ?

— Si fait, si fait, beau capitaine ; — Mon blé était à peine semé.

— Oh ! dis-nous, bouvier bonhomme, — Combien y a-t-il que ton blé est semé ?

— Oh ! vraiment, beau capitaine, — Il y a sept jours qu'il est semé.

— Tu mens, bouvier bonhomme. — Il y a un an qu'il est semé.

— Non pas, non pas, beau capitaine. — Il n'y a que sept jours qu'il est semé.

Quand grande troupe fut éloignée, — Vierge Marie s'est levée :

— Dieu te soit en aide, bouvier bonhomme. — Aussi bien tu as su parler.

— La vous diria, bel capitani,
La vou diria se la sabia.

— Auriatz vous vist passar' na dama
En d'un efan entre sous bras ?

— Sai pla, sai pla, bel capitani,
Moun blad n'era mas samenat.

— Oh ! disatz nous, bouier boun home,
Quan i a que toun blad es samenat ?

— N'i a mas set jours, bel capitani,
N'i a mas set jours qu'es samenat. —

— Tu nous trompas, bouier boun ome,
I a un an que l'as samenat.

— Noun gra, noun gra, bel capitani,
Ni a mas set jours qu'es samenat.

Quan granda troupa fuguet passada,
Vierja Maria s'en es levat :

— Dieu vous adjueda bouier boun ome,
Ta pla tu as saugut parlar !

Prie pour l'âme de ton père, — Mais ne prie pas pour la tienne.

Eusses-tu tué père et mère, — Tout te sera pardonné.

(*Recueillie à Saint-Priest-de-Gimel.*)

SI J'AVAIS UN TAMBOUR

Si j'avais un tambour
Couvert de fleurs autour,
Et de roses d'amour[1],
J'irais tambouriner
A ta porte, la belle;
Je t'y réveillerais.

Bonsoir, mie, bonsoir.
Tu fais de l'endormie
Quand je viens pour te voir.
Je viens te dire aussi :
C'est la dernière fois,
Belle, que je te vois.

— Galant, si tu t'en vas,
Tu t'en repentiras
Le temps que tu vivras.
Tu seras pas au bois,
La frayeur t'y prendra ;
Galant, tu reviendras.

Preija per l'ama de toun paire,
Mas ne prejes pas per la toa;
Quand aguesses tuat paire e maire,
Tout te sera bien perdounat.

1. Bisser les trois premiers vers de chaque couplet.

EUSTORG DE BEAULIEU

(XVIe SIÈCLE)

Il naquit vraisemblablement au début du XVIe siècle, à Beaulieu-sur-Ménoire, petite ville du Bas Limousin, sise à huit lieues de Cahors. Il eut le malheur, dès sa plus tendre enfance, de perdre son père, Raymond de Beaulieu; sa mère, Jeanne de Bosredon, mourut peu de temps après. D'abord musicien, organiste à Lectoure (1522), il vécut successivement à Tulle (1529 et 1534), à Bordeaux (1529, 1537), à Lyon (1535, 1537), devint prêtre catholique, puis, ayant embrassé la Réforme, se fit ministre protestant et séjourna à Genève. Ses meilleurs ouvrages, sinon les plus connus, sont : *Les Divers Rapportz contenant plusieurs Rondeaulx, Huictains, Dizains et Ballades, sur divers propos, Chansons, Epistres*, etc., etc., *le tout composé par M. Eustorg de Beaulieu, natif de la ville de Beaulieu, au bas pays de Lymosin* (imprimé nouvellement à Lyon par Pierre de Saincte Lucie, 1537, petit in-8°; et Paris, Alain Lotrian, 1544, in-12), et *L'Espinglier des filles, composé par Eustorg, aultrement dict : Hector de Beaulieu, ministre evangélique, natif aussi de la ville de Beaulieu*, etc. *Reveu et augm. par luy mesme (depuis sa première impression) comme on verra* (imprimé à Basle, 1550, petit in-12). Beauchamp lui attribue encore deux moralités, *Murmurement et fin de Coré* et *L'Enfant Prodigue*. Eustorg de Beaulieu, que nous considérons comme le meilleur disciple de Clément Marot, mériterait mieux que l'oubli de ses compatriotes et l'indifférence des lettrés. Il a célébré maintes fois le pays limousin dans des pièces qui, sans être des chefs-d'œuvre de grâce et de naïveté, demeurent parmi ce que la poésie « gauloise » a produit de plus naturel, de plus ingénieux, et, faut-il le dire, de plus vif, en un temps où la Pléiade n'avait pas encore fait échec aux derniers survivants de l'art du moyen âge. Nous comptons réimprimer quelque prochain jour un choix de ces pièces savoureuses.

BIBLIOGRAPHIE. — Emile Fage, *Portraits du vieux temps*, Paris, Ollendorff, 1891, in-18. — G. Clément-Simon, *Curiosités de la bibliographie limousine*, Limoges, Ducourtieux, 1905, in-8°.

— Voyez en outre *La France protestante* (article de Henri Bordier) et la Notice de Guillaume Colletet (*Vie des Poètes françois*).

DE LA GRACE ET GESTES DES FILLES DE LA VILLE DE TULLE

Je vous prometz (qui bien calculle)
Qu'il n'est que les filles de Tulle
Pour bien donner les appétits
D'estre amoureux, aux apprentis,
Mais d'en jouyr n'ont pas cédulle.

S'ung homme à elles confabulle,
Soubdain sent d'amour le stimule
Et ses cinq sens tous pervertis,
Je vous prometz.

Leur entretien maint sot maculle,
Qui s'attend bien qui les acculle
Quand des dons leur a départis,
Mais il est payé d'un gratis,
A pied, sans monter sur la mule,
Je vous prometz.

CHANSONS

I

Bon jour, bon an, et bonne estraine,
Et Dieu gard de mal mes mignons.
Dou venez-vous? qui vous amaine?
Bon jour, bon an, et bonne estraine,

Nous venons d'une verte plaine
De dire motetz et chansons.
Bon jour, bon an et bonne estraine,
Et Dieu gard de mal mes mignons.

II

Voicy le bon temps,
Que chascun s'apreste

D'aller sur les champs
Pour luy faire feste!

Sur la gaye herbette,
En nous deduysant,
D'une chansonnette
Faisons luy present.

DE LA CONDITION D'AUCULNES FEMMES DE TULLE

Pour un sot ou quelque marault,
J'entends tant ailleurs comme à Tulle,
Mainte femme et fille s'accule,
Plustost que pour un qui mieux vault.

Si un honneste homme l'assault,
Elle fuit; mais point ne recule
Pour un sot.

L'aulne se vend plus que ne fault.
Et n'en desplaise point à nulle
Qui pour faire cela, anulle
Celuy qui d'esprit n'a deffault
Pour un sot.

(*Les Divers Rapports*, 1544.)

JOACHIM BLANCHON

(XVIe SIÈCLE)

Si son nom n'était aujourd'hui complètement inconnu, Joachim Blanchon demeurerait parmi les élèves de Ronsard. Il y a pourtant mieux qu'une servile imitation dans les quelques feuillets qu'il nous a laissés sous ce titre modeste : *Les Premieres Œuvres poëtiques;* etc. (Paris, pour Thomas Perrier, 1583, petit in-8°). Entre le grand chantre de la *Pléiade* et ce petit poète du Limousin, dont la veine lyrique fut peu féconde, on trouverait bien des points de contact, trahis par une même source d'inspiration. Tels vers qu'il traça un peu fébrilement, comme pour marquer une étape de sa vie sentimentale, valent certes toutes les rimes à l'italienne d'un Pontus de Tyard. Qu'on lise ses stances :

Si vous voulez savoir le loyer que je veux,

et l'on ne tardera pas à s'apercevoir qu'il y a mieux qu'une jonglerie de mots dans son art, mais l'aveu d'une sensibilité rare au XVIe siècle. Sa vie nous est totalement inconnue, et quelque effort qu'on fasse, après l'abbé Gouget, pour la reconstituer, il ne nous en reste que des témoignages fort vagues, épars dans son œuvre de poète : sorte d'annotation aux marges d'une obscure destinée. On sait seulement qu'il était de Limoges. Dorat n'a pas manqué de nous le faire connaitre dans des vers latins consacrés à sa louange.

BIBLIOGRAPHIE. — Gouget, *Biblioth. françoise*, t. XIII, p. 164.

ODE A M. DORAT, POÈTE DU ROY

[SUR LA VILLE DE LIMOGES]

La Destinée fatale
Donne à ta ville natale
Le Prix d'avoir enfanté

Des hommes de qui la Gloire
Durera à la Memoire
De toute Posterité,
Que Phœbus dessus sa Lyre,
Sur tous a voulu eslire
Pour perpetuer leur nom,
Et Calliope, sçavante,
Sur l'antiquité se vante
D'eterniser leur Renom.
Or d'autant que tu les dore,
D'un bel or que l'on adore,
Dorat, je veux faire voir
Que LYMOGES est la Prime
Qui doibt avoir plus d'estime
Comme source du sçavoir.
Ta premiere experience,
En toute belle Science,
Borne la gloire de tous,
Et comme la ville mere,
Se vantoit de son Homere,
Aultant d'honneur avons nous.
Je veux dire l'influence,
Je veux dire l'affluence
Dont elle se peult vanter;
L'honneur de sa nourriture,
Et tout ce que la Nature
Luy a voulu presenter.
Bourdeaux vante son Ausone,
Comme Florence resonne
Son Petrarque bien disant.
Mais ta feconde Nourrice
Te void le premier en Lice
De ceulx que l'on va prisant.
Et pour s'honorer encore
Du lustre qui la decore,
Son Dubois elle faict voir,
Et son Muret qu'une Romme
Dessus toute autre renomme
Pour son eloquent sçavoir.
Mais ne feray-je reluyre
Un qu'entre tous y doibt luyre,

Son lieutenant general,
De Petiot, dont la prudence
Manifeste en evidence
Qu'il ne reçoit point d'esgal;
Et l'excellence d'Athenes,
D'un nombre de Demosthènes
Que j'y vois communement,
Qui d'un bel art Oratoire
Se font oüyr au Pretoire
Et luy servent d'ornement.
Me taireray-je du nombre,
De ceulx qui d'une nuict sombre
Ont faict reluyre un beau jour?
Et qui compagnons d'Ascrée,
Ont beu dans l'onde sacrée
A l'Hippocrene sejour.
Ne suyvray-je la Lumiere,
A la France coustumiere,
De Guery et de Beaubrueil[1]?
Desquelz la memoire sainte
Ne sera jamais esteinte
Par le funebre cercueil.
En son Ode pastoralle
Bastier[2], ce Belleau esgalle,
Qui soubz forme de Berger
Chante les Roys et leur Race,
Et sur le mont de Parnasse
Premier s'est voulu loger.
De marchands elle s'honore
Qui jusqu'au Libicque More
On estendu leur renom;
Et sur les ondes salées
Des mers les plus reculées
Ont faict adverer leur nom.
Là, l'artisan y travaille,
Afin que son gain lui vaille

1. Jean de Beaubreuil, avocat au présidial de Limoges et poète latin du XVIe siècle, dont on a une tragédie, *Atilie* (*Atilius Regulus*), Limoges.
2. Bastier de la Peruse. Il était né, non point au pays limousin, mais en Angoumois.

A augmenter sa maison;
Là les Muses s'y nourrissent,
Et tous les Arts y fleurissent,
En l'une et l'aultre saison.
Tairerai-je soubs silence
La sur-artiste excellence,
De l'estimable Decourt,
Que tout l'Univers appelle
L'admirable esprit d'Appelle,
Veu en la royalle court.
Ne reluyra ta Patrie
De la sçavante industrie
De mille aultres bons Esprits,
D'un Vigier pour l'esmailleure,
Et de la Science meilleure
D'un Corteys des mieux appris.
Dorat, ta ville est dorée
D'une richesse adorée,
Plus que le tresor Indois;
Et de ma Lyre d'ivoyre,
Pour n'estre ingrat à sa gloire,
Je veux animer mes doigts.
La Revolte quadruplée
De la France repeuplée
N'a varié son honneur;
Elle ne fust oncq rebelle,
Sa foy est tousjours plus belle,
Vers son naturel Seigneur;
Et si comme moy tu l'ayme,
Poussé d'un amour extrême,
Tu animeras tes vers
A chanter son excellence
Et ne mettras soubs silence
L'or qui luyt par l'Univers.

(*Premieres Œuvres poëtiques,* 1583.)

TRISTAN L'HERMITE

(V. 1600-1655)

François Tristan l'Hermite vit le jour à la fin de 1599, ou en 1600, au château de Soliers, à cinq kilometres de Janailhat, dans la Haute Marche.

« Parmi quelques fictions dont il peut avoir embelli son *Page disgracié*, ouvrage en prose, qu'il donna en 1643, en deux volumes, on y trouve, dit M. l'abbé d'Olivet (*Hist. de l'Académie françoise*), la véritable histoire de sa jeunesse. On y voit qu'il se disoit issu d'une maison très ancienne, jusqu'à compter parmi ses ancêtres le fameux Pierre l'Hermite, auteur de la première croisade; et Tristan l'Hermite, grand Prévôt sous Louis XI; que dans son enfance il fut amené à la Cour, et mis, en qualité de *gentilhomme d'honneur*, auprès du marquis de Verneuil, fils naturel de Henri IV; qu'à l'âge d'environ treize ans, s'étant battu contre un garde du corps qu'il tua, il prit la fuite et se sauva en Angleterre, d'où, après diverses aventures, il voulut passer à la cour de Castille pour s'y présenter au connétable Jean de Vélasque, son parent; mais qu'en traversant la France *incognito*, lorsqu'il fut en Poitou, il manqua d'argent et de tout secours pour continuer son voyage. Dans cet embarras, il fut assez heureux pour trouver entrée chez l'illustre Scévole de Sainte-Marthe, qui s'étoit retiré à Loudun, sa patrie. Tristan passa dans cette maison quinze ou seize mois. Après quoi, M. de Sainte-Marthe le fit entrer, en qualité de secrétaire, chez le marquis de Villars-Montpezat, qui demeuroit au grand Précigny, en Touraine. A quelque temps de là, ce marquis fut appelé par le duc de Mayenne, à Bordeaux, et y mena son secrétaire; la cour y passa en 1620. Tristan, qui jusqu'alors avoit déguisé à ses maîtres son nom et sa naissance, fut enfin reconnu par M. d'Humières, premier gentilhomme de la chambre, et obtint sa grâce de Louis XIII, qui lui fit même amitié. Voilà par où finissent les deux premiers livres du *Page disgracié*. Ils laissent Tristan à l'âge de dix-huit ans. Il en promettoit deux autres livres qu'il n'a point publiés. Ainsi, sur le reste de sa vie, nul détail. Tout ce qu'on en sait, c'est qu'étant poète, joueur de profession et gentilhomme de Gaston duc d'Orléans, frère unique de Louis XIII,

aucun de ces trois métiers ne l'enrichît. Il avoit quitté le duc d'Orléans plusieurs années avant sa mort, s'étoit attaché au duc de Guise en 1646, et avoit été reçu à l'Académie françoise en 1649. Il mourut pulmonique à l'hôtel de Guise même, le 7 septembre 1655. Il fut enterré à Saint-Jean en Grève, comme on l'apprend de la Gazette de Loret, du 11 septembre de la même année[1]... »

Outre le *Page disgracié*, dont on a vu ci-dessus la date de publication, Tristan l'Hermite a fait paraître quatre recueils de poésies : *Plaintes d'Acante et autres œuvres*, etc. (Anvers, H. Aertissens, 1633, in-4°, et Paris, Billaine, 1634, in-4°); *Les Amours de Tristan*[2] (Paris, Billaine et A. Courbé, 1638, in-4°. Paris, Quinet, 1662, petit in-12); *La Lyre*, etc. (Paris, A. Courbé; 1641, in-4°); *Les Vers héroïques*, etc. (A Paris, chez l'auteur, 1648, in-4°); des *Lettres meslées* (Paris, Courbé, 1642, in-12), des prières et de pieuses méditations, *L'Office de la Sainte Vierge* (Paris, Des-Hayes, 1646, in-12, réimpr. en 1653, 1656 et 1664, in-12); des pièces de théâtre, tragiques ou comiques, *La Mariamne* (Paris, Courbé, 1637, 1639 et 1644, in-4°); *Panthée* (ibid., 1639, in-4°); *La Folie du Sage* (Paris, T. Quinet, 1645, in-4°, 1649, in-12); *La Mort de Sénèque* (ibid., 1645, in-4°, 1646 et 1647, in-8°); *La Mort de Chrispe*, etc. (Paris, C. Besongne, 1645, in-4°). *La Célimène de M. de Rotrou accommodée sous le nom d'Amaryllis*, pastorale (Paris, Sommaville, 1653, in-4°, et Paris, G. de Luynes, 1661, in-12); *Le Parasite* (Paris, Courbé, 1654, in-4°); *Osman* (Paris, G. de Luynes, 1656, in-12); des *Plaidoyers historiques* (Paris, A. de Sommaville, etc., 1643, in-12; Lyon, Cl. de La Rivière, 1649 et 1650, petit in-8°); enfin divers ouvrages en prose et en vers dont on trouvera le détail dans une édition des *Plus belles Pages* du poète, que nous venons de faire paraître à la librairie du Mercure de France (Paris, 1909, un vol. petit in-12).

Ajoutons que le *Théâtre complet de Tristan* a été réimprimé par les soins de M. N.-M. Bernardin « en la Maison des Poètes » (1900-1906, 10 fasc. in-16); et que la Société des Textes français modernes prépare une nouvelle version des poésies lyriques de cet auteur. Cette dernière doit voir le jour sous les auspices d'un sieur Jacques Normand (lisez Jacques Madeleine), assez médiocre compilateur, ce qui nous dispense d'en parler davantage.

« Tristan, avons-nous observé déjà, n'a presque rien de nos vieux auteurs, hormis les images et un choix d'épithètes qui sentent leurs origines. Son éloquence, et plus encore ce mélange de préciosité et de recherche psychique qu'on trouve dans

1. Abbé Goujet, *Bibliothèque françoise*, XVI, p. 203.
2. C'est la réimpression augmentée et modifiée des *Plaintes d'Acante*.

ses moindres productions, le désignent comme un des habiles interprètes de ce XVIIe siècle qui allait ceindre au front de Jean Racine l'auréole de gloire. Quelques-uns ont vu même en Tristan une manière de précurseur du grand tragique. Il nous apparaît tout autre et tel que ses contemporains le connurent, lorsqu'il eut rimé *Les Amours, La Lyre* et les *Vers Héroïques*, c'est-à-dire un lyrique un peu froid et contenu, d'une inspiration et d'une tendresse mesurées, d'un charme discret, sûr de ses moyens, ne laissant rien au hasard, faisant d'une stance ou d'un sonnet une chose délicate et précieuse, comme un objet d'orfèvrerie ou de joaillerie. Sa place dans l'histoire de la poésie française est près de Théophile qu'il continue, mais c'est un esprit original que rien ne saurait contraindre ni arrêter... M. Pierre Quillard a dit que, comme Théophile, comme Saint-Amant, il sut, bien avant Lamartine et Hugo, intéresser le monde extérieur à la mélancolie des hommes. Le bruissement des feuilles, l'éclat du ciel, la voix des eaux, a-t-on écrit encore, se mêlent dans ses vers aux plaintes et aux désirs des âmes en peine.

« Rien n'est plus juste. Ce classique est un romantique à sa manière; c'est, en outre, un « impressionniste » que les manifestations de la nature ne laissèrent jamais indifférent et qui anima humainement les paysages qu'il décrivit... Mais il n'y a pas seulement un précurseur en Tristan l'Hermite; il y a un homme du XVIIe siècle, qui vit sa vie, sans s'inquiéter du jugement de la postérité, et un artiste qui renoue la tradition.

« Il apporte le haut témoignage de ce que la culture et la race ont produit de plus pur sur notre sol[1]... »

BIBLIOGRAPHIE. — N.-M. Bernardin, *Un Précurseur de Racine, F. Tristan l'Hermite*, etc., Paris, Picard, 1895, in-8°; *Postface à l'éd. des Œuvres dramatiques de Tristan*, publ. par la « Maison des Poètes », 1907, fasc. 10. — Ad. van Bever, Notice et Bibliographie, Ed. de *Tristan L'Hermite*, 1909.

LE PROMENOIR DES DEUX AMANTS[2]

Auprès de cette grotte sombre
Où l'on respire un air si doux,
L'onde lutte avec les cailloux,
Et la lumière avecque l'ombre.

1. Notice en tête des *Plus belles Pages de Tristan L'Hermite*, 1909.
2. Fragment.

Ces flots, lassez de l'exercice
Qu'ils ont fait dessus ce gravier,
Se reposent dans ce Vivier
Où mourut autrefois Narcisse.

C'est un des miroirs où le Faune
Vient voir si son teint cramoisy,
Depuis que l'Amour l'a saisy,
Ne seroit point devenu jaune.

L'ombre de cette fleur vermeille,
Et celle de ces joncs pendans
Paroissent estre là dedans
Les songes de l'eau qui sommeille.

Les plus aimables influences
Qui rajeunissent l'Univers,
Ont relevé ces tapis vers
De fleurs de toutes les nuances.

Dans ce bois, ny dans ces montagnes,
Jamais chasseur ne vint encore :
Si quelqu'un y sonne du cor,
C'est Diane avec ses compagnes.

Ce vieux Chesne a des marques saintes ;
Sans doute qui le couperoit,
Le sang chaud en découleroit,
Et l'arbre pousseroit des plaintes.

Ce Rossignol, mélancolique
Du souvenir de son malheur,
Tasche de charmer sa douleur,
Mettant son histoire en musique.

Il reprend sa note première,
Pour chanter d'un art sans pareil
Sous ce rameau que le Soleil
A doré d'un trait de lumière.

Sur ce fresne, deux tourterelles
S'entretiennent de leurs tourmens,
Et font les doux appointemens
De leurs amoureuses querelles.

Un jour Venus avec Anchise
Parmy ses forts s'alloit perdant;

Et deux Amours, en l'attendant,
Disputoient pour une cerise.

Dans toutes ces routes divines,
Les Nymphes dancent aux chansons,
Et donnent la grâce aux buissons
De porter des fleurs sans espines.

Jamais les vents ny le tonnerre
N'ont troublé la paix de ces lieux;
Et la complaisance des Dieux
Y soûrit toujours à la Terre...

(*Les Amours*, 1638.)

ODE A M. DE CHAUDEBONNE

Toy, que d'une voy generale,
Mars et l'amour ont avoüé,
Et que les autres ont doué
D'une humeur franche et libérale,
Chaudebonne, puisque le Ciel
A gardé pour moy tant de fiel,
Ne t'oppose point à sa hayne;
Et ne vas point mal à propos
Te donner tant soit peu de peine
Pour m'acquérir plus de repos.

Laisse faire à la Destinée,
Il ne faut pas s'imaginer
Qu'en l'humeur de m'importuner
Elle soit tousjours obstinée.
Comme on void, après les frimas
Dont l'Hyver glace nos climats,
La douceur du Printemps renaistre,
Mes jours sortiront de leur nuict,
Et mon bonheur touche peut-estre
Au malheur dont je suis destruit.

Si ces Astres, dont l'influence
Préside à mes prospérités,
Roidissent leurs sévéritez
Contre ma petite espérance :

Emportant bien tost loin d'icy
Toutes les pointes du soucy
Que me donne cette avanture,
J'iray perdre dans ma Maison
Les ressentiments d'une injure
Dont je ne sçais pas la raison.

Sous des monts tels que ceux de Thrace,
Où le froid est presque tousjours,
On descouvre de vieilles Tours
Où je puis cacher ma disgrâce.
Tous les ans, près de ce Chasteau,
Le dos d'un assez grand costeau
D'une blonde javelle esclate,
Et si l'air n'est bien en fureur,
Cette terre n'est guère ingrate
A la peine du laboureur.

Elle n'a qu'un défaut insigne,
Qu'on répare chez les voisins :
C'est qu'on y void peu de raisins
Pendre aux bras tortus de la vigne;
Mais lorsque les prez sont fauchez,
Et que les bleds, qu'on a couchez,
Ont été serrés dans la grange,
Bacchus y vient bien tost après,
Dans des chars tout pleins de vendange,
Festoyer avecque Cérès.

Jamais le désir des richesses
Ne troublera mes sentimens;
La Nature et les Elémens
Me feront assez de largesses;
L'Or esclatant dont le Soleil
Vient couronner à son réveil
Le front orgueilleux des Montagnes,
Et l'argent pur qui va coulant
Sur l'esmail fleury des Campagnes,
Me rendent assez opulent.

La nuict, quand mille pierreries
Luy donnent un peu de blancheur,
Quand son silence et sa fraischeur

Flattent mes douces resveries,
L'Aurore avecque ses habits
Dont les Saphirs et les Rubis
Tentèrent l'âme de Céphale,
Et l'Iris offrant à mes yeux
Un Arc des couleurs de l'Opale,
M'offrent tous les thrésors des Cieux.

L'Echo d'un Bois ou d'un Rivage,
Où les Bergers vont s'enquérir
Du Destin qu'ils doivent courir
Vivant sous l'amoureux servage.
La Musique de mille Oyseaux,
Le bruit et la cheute des eaux
Qui se précipitent des roches,
Et l'ombre au fort de la chaleur,
Me feront de justes reproches,
Si je m'y plains de mon malheur.

Puis, quand les procès, ou la guerre,
Que l'on ne sauroit éviter,
Ligués pour me persécuter,
M'auroient désolé cette Terre ;
Quand une ardente exhalaison
Où quelque grande trahison
Auroient mis ma retraite en flamme,
Ces maux sont aisez à guérir,
Puisqu'il me reste encore en l'âme
Des Biens qui ne sçauroient périr...

(*La Lyre*, 1641.)

SALOMON DE PRIÉZAC

(XVIIe SIÈCLE)

Salomon de Priézac, sieur de Saugues, originaire du château dont il portait le nom, était fils de Daniel de Priézac, conseiller d'Etat et membre de l'Académie française. On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort. Indépendamment d'ouvrages latins, dont la liste se trouve au tome XXXIII des *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres,* du P. Nicéron, il a publié : *L'Amant solitaire,* élégie, Paris, J. Dugast, 1641, in-4°; *Paraphrases sur quelques psaumes,* Paris, Sommaville, 1643, in-12; *Les Promenades de Saint-Cloud,* caprice, Paris, Ant. de Sommaville, 1645, in-4°; *Poësies,* Paris, Ch. de Sercy, 1650, in-8°; *L'Histoire des Eléphants,* Paris, Ch. de Sercy, 1650, in-12; *Olynthie,* roman, Paris, Phil. Darbisse, 1655, in-8°; *Le Chemin de la Gloire,* discours moral et allégorique, Paris, 1660, in-8°; *Dissertation sur le Nil,* Paris, Collet, 1664, in-8°; *Vie de sainte Catherine de Sienne,* Paris, Collet, 1665, in-8°.

Les « œuvres poétiques » de Salomon de Priézac, publiées en 1650, renferment des vers religieux, des sonnets galants, des ballets, des élégies, des poèmes de circonstance, etc. On y trouve, tout à la fois, une réimpression des *Promenades de Saint-Cloud,* un poème sur *La Foire Saint-Germain* et d'agréables compositions touchant les divertissements de la campagne et la douceur de vivre, où le lyrisme le plus contenu ne le cède en rien à un goût du pittoresque, fort rare au XVIIe siècle.

BIBLIOGRAPHIE. — Gouget, *Bibliothèque françoise,* t. XVII, p. 64. — *Nouv. Biogr. universelle de Didot.*

ÉPISTRE A UN AMY SUR LA DOUCEUR DE LA VIE

Assis sur un placet, dont la figure antique
Fait voir sur ses pilliers les amours d'Angélique,
Le coude sur la table et le corps de travers,

Du bec d'un pluvier je te trace ces vers.
Ce n'est pas que j'aspire au renom de Poëte,
J'aime moins le laurier que le lierre à ma teste;
Et n'en déplaise au Dieu qui m'échauffe le sein,
Le thyrse me sied mieux que la lyre à la main.
Ce n'est donc pas l'honneur, ny l'amour de la gloire,
Qui me font aujourd'huy servir de l'escritoire,
Non, l'unique désir dont je suis agité
Est de sçavoir au vray l'estat de ta santé,
Cher Amy, c'est à toy d'employer ta science
Pour guerir mon esprit de son impatience;
Tu me dois raconter tes magnanimes faits,
Et tracer le tableau de tout ce que tu fais.
Mais, pendant que ta muse à discourir instruite,
Disposera ta vie, et par ordre et de suite,
Je te feray sçavoir ce que je fais icy,
Et comme j'y bannis le funeste soucy;
Je ne m'amuse pas à vieillir sur un livre,
Il m'est indifférent que le bronze et le cuivre
Rendent mon nom fameux et par tout exalté,
Et le fassent connoistre à la postérité.
Je ne recherche point le titre magnifique
D'éloquent orateur, d'escrivain authentique,
Et tous ces vains honneurs qui flattent bien souvent
Ne sont à mon regard que fumée et que vent.
Ouy, je suis les travaux que peut donner l'estude,
Je cherche le repos, et non l'inquiétude,
Et je ne trouve point de plus digne leçon
Que celle qu'on apprend auprès d'un saucisson.

C'est avec cet esprit que je passe la vie;
C'est dans ces lieux icy que mon âme est ravie;
Et mon œil curieux y voit tant de beauté
Que je crois habiter un palais enchanté.
L'art pour fécond qu'il soit ne sçauroit rien produire
Qui ne soit effacé par ce qu'on voit reluire
Sur ces riches lambris où cent diverses fleurs
Meslent avecque l'or l'esclat de leurs couleurs.
Les murs y sont ornez d'agreables ouvrages,
On n'y voit que combats, que vaisseaux, que naufrages,
Que ruisseaux vagabonds, et que Dieux boccagers,

Qu'embrasemens divers, que troupes de bergers,
Enfin, mille tableaux, par leur vive peinture,
Font qu'on estime l'art bien plus que la nature.
Mais après que nos yeux doucement transportez
Ont assez admiré ces fausses veritez :
Nous armons tous nos mains d'un magnifique verre,
Et commençons à table une innocente guerre.
On n'oyt dans ce moment que rudes chamaillis :
Le bruit de nos couteaux se mesle avec nos cris ;
Chacun dans le combat n'a soin que de sa teste,
Et les belles chansons y servent de trompette.
Je ne te parle point des beautez d'un jardin ;
On n'y voit reverdir que lavande et que thin,
Et si quelques cyprez y paroissent encore,
Ce n'est que pour parer le sepulchre de Flore.
L'Hyver, ce dur tyran, d'un redoutable effort
A peint dans tous ces lieux le portrait de la mort.
Enfin, pour achever de te dire le reste,
Rien n'approche de nous qui puisse estre funeste.
La Joye, aux yeux riants, au visage vermeil,
Bannit loin le chagrin : ainsi que le soleil
Qui, d'un puissant rayon escartant le nuage,
Chasse l'exhalaison et dissipe l'orage.
Mais pour mieux dérober tous les momens du temps,
Et rendre nos esprits et nos yeux plus contens,
Nous observons de près gambader les bergeres,
Qui d'un pied délicat dansant sur les fougères,
Montrent sans artifice un sein plus blanc que laict,
Et compassent leur branle au son du flageolet.

Cher favory du Dieu de la double montagne,
Voilà les doux plaisirs qu'on prend à la campagne :
Voilà les entretiens innocens et permis
Qui flattent bien souvent les fidelles amis.
C'est à toy maintenant de prendre en main la plume ;
Fay que ta veine s'enfle, et que ton feu s'allume,
Et ne diffère point de charmer nos esprits
Par la naïveté qui brille en tes escrits.

(*Les Poësies de Salomon de Priezac, sieur de Saugues,* 1650.)

ABBÉ FRANÇOIS RICHARD

(1733-1814)

François Richard naquit à Limoges le 29 décembre 173 Destiné à l'état ecclésiastique, il entra au grand séminaire d Limoges et fut ordonné prêtre le 20 mai 1758. Il devint ensuit vicaire à Roussac (1759), à Veyrac (1761), à Saint-Jean-Ligour (1775), et enfin principal du collège d'Eymoutiers (1778).

« Les devoirs de sa profession ne purent, dit-on, l'empêche de cultiver les muses. De 1778 à 1790, il se livra au charme en traînant de la poésie, et c'est de cette époque que datent se meilleures pièces. Après les événements qui changèrent l'es prit de la France et ramenèrent l'abbé Richard à Limoges, celu ci laissa encore échapper de sa plume facile quelques pièce légères, entre autres des compliments ; mais ces dernières s ressentent des souffrances endurées par l'auteur pendant l période révolutionnaire. Prêtre insermenté, l'abbé Richard lui-même raconté, dans une de ses pièces intitulée *Refleci*, d quelle manière il vécut au temps de la Terreur. D'abord empri sonné à la Règle, jusqu'en 1795, il ne connut les douceurs de l liberté que pour être incarcéré de nouveau à la Visitation, où i demeura jusqu'en février 1797. Au mois d'octobre suivant, l municipalité consigna dans leurs maisons respectives tous le prêtres âgés ou infirmes. L'abbé Richard donna quelques répé titions de latin, mais, l'âge étant venu et les maux contracté pendant sa prison ne lui permettant plus de travailler, il s trouva bientôt dans un état voisin de la misère. » Il s'éteigni à Limoges, le 14 août 1814. Ses compositions littéraires, réu nies par ses soins et publiées en 1824, sous ce titre : *Recueil d poésies patoises et françaises de F. Richard* (Limoges, F. Chapoulaud, s. d., 2 vol. in-12), ont fait l'objet de deux réimpressions données, l'une en 1849 (*Œuvres complètes de J. Foucau et F. Richard, nouv. éd., revue, corr., augm. de pièces inédite et de notices,...* 2e partie, Limoges, Th. Marmignon et H. Ducourtieux, in-12), et l'autre en 1899 (*Poésies en patois limousi et en français, avec une traduct. littérale par P. Ducourtieux* 3e édit. (Limoges, 1899, in-12).

Les contes, les fables, chansons et autres productions d

l'abbé Richard ne valent pas seulement par la bonhomie, la franchise d'expression, le tour villageois que l'auteur y a imprimés, mais par un sens aigu du pittoresque, une science de l'observation qui en font de véritables documents de mœurs, intéressant l'histoire du vieux Limoges.

BIBLIOGRAPHIE. — A. Lecler, *F. Richard*, Bulletin de la Soc. arch. et histor. du Limousin, t. XLVII. — Paul Ducourtieux, *Préface de la troisième édit. des poésies de l'abbé F. Richard*, 1899.

L'AUTOMNE

Air de la romance de Daphné.

(Je) suis content quand la nature — Redevient habillée de vert, — Et chasse cette froidure — Que nous sentions dans l'hiver; — Quand je vois qu'à droite, à gauche — Nos blés font le cou d'oie, — Je ris encore mieux.

Mais de la saison la plus digne — De bannir tout mon chagrin, — C'est quand je vois notre vigne — Qui plie sous le raisin. — Je trouve l'automne plus beau, — Tout mon sang se renouvelle, — Je saute comme un lapin.

Content comme un rat dans la paille, — Je cours dans mon cellier, — Pour voir si la futaille — A besoin de tonnelier. — Le reste de la journée, — Avec quelque camarade, — Je bois comme un templier (*bis*).

L'OTOUNO

Er de la romanço de Daphné.

Sai counten quan lo noturo
Se tourno obiliâ de ver,
E chasso quelo frejuro
Que noû sentian dì l'iver;
Quan vese qu'à drecho a gaucho
Notrei blâ fan lou cô d'aucho
Io rise d'enguero mier. (*bis*)

Mâ lo sozou lo pû dinio
De boni tou moun chogrin,
Qu'ei quan vese notro vinio
Que plejo soû lou rosin.

Trobe l'otouno pû belo,
Tou moun san se renouvelo,
Io saute coumo un lopin. (*bis*)

Couten coumo un ra en palio,
Io coure dì moun celier,
Per veire si lo futalio
O besonen dô tounelier.

Lou resto de lo journado,
Coumo cauque comorado
Ie beve coumo un templier. (*bis*)

Ma femme, qui devine — Que j'en ai ma pleine peau, — Crie, peste, fait la mine — Jusqu'à me faire du dépit; — Mais je lui dis : « Ma *Péronne,* — (Je) n'en bois que lors que l'automne — M'en promet mon plein tonneau. »

Le lendemain tout se remet, — Je vais gagner ma journée, — Je prends avec mon manœuvre — Un des bouts du champ. — Tout mon monde dans la vigne, — En faisant agir la serpe, — S'amuse d'un air réjoui.

Quand c'est l'heure de dîner, — Les drôles poussent tous des cris de joie. — Notre fille vient chargée — D'une pleine corbeille de galettes. — Chacun emporte sa pièce. — Et le miel dont il la couvre — Rend les morceaux savoureux.

Quand nous avons tous, sans querelle, — Ramassé notre bien de Dieu, — Mathurin, sur sa chabrette, — Joue quelque air gai. — Nous allons en levant l'oreille — Manger d'un gigot de brebis — Et vider notre baril.

Tout de suite après le repas, — Comme disait mon grand-père, — Nous digérons dans la danse — Ce qui a garni l'estomac, — Et l'on fait, quand c'est la veillée, — Un branle de départ. — Ce temps n'ennuie jamais.

(*Poésies en patois limousin*, 3e éd., Limoges, Ducourtieux, 1899, in-18.)

Notro fenno que devino
Que n'en ai mo pleno peu,
Credo, pesto, fai lo mino
Jusqu'anto a me fâ degreu.
Mâ, li dise : « Mo Peirouno,
N'en beve mâ quan l'otouno
M'en proume moun ple touneu. » (*bis*)

L'endemo tou se recobro,
lo vau ganià moun journau,
Prene coumo moun monôbro
Un dô boû do teneirau.
Tou moun mounde, di lo vinio,
En fosen volei lo guinio,
S'amuso d'un er jôviau. (*bis*)

Quan qu'ei l'ouro do dinado,
Loû drolei eilujen toû.
Notro filio ve charjado
D'un ple dei de goletoû.
Chacun empourto so peço,
E lou miau doun ô lo bresso
Ren loû bouci sobouroû. (*bis*)

Quan n'oven toû sei querelo
Mossa notre be de Di,
Motoli, sur so chormelo,
Jugo cauqu'er eiboti.
Noû van en levan l'orelio
Minjâ d'un gigo d'ôvelio
E voueidâ notre bori. (*bis*)

Tou de suito aprei lo panso,
Coumo disio moun gran-pai,
Noû dijeiren di lo danso
Ce qu'o garni lou parpai :
E l'un fai, quan qu'ei veliado
Un branle de retirado.
Quiô tou n'einuyo jomai. (*bis*)

JEAN-BAPTISTE FOUCAUD

(1747-1818)

Jean-Baptiste Foucaud naquit à Limoges le 5 avril 1747, fit es humanités et sa philosophie chez les Jacobins, s'engagea lans leur ordre et y reçut la prêtrise. » Il s'appliqua à l'étude le la théologie, de l'histoire ecclésiastique et profane, et culiva tout à la fois les sciences naturelles, les mathématiques et es belles-lettres. Cédant aux exigences d'une curiosité peu commune et à un certain penchant pour les idées philosophiques en cours à la fin du XVIIIe siècle, il se lia avec l'école voltairienne. « Aussi, a-t-on écrit, la révolution de 1789, qui poussait à l'affranchissement des hommes et des idées, le trouva au premier rang de ses disciples et de ses apôtres. Le 14 juillet 1790, il célébra la messe de la Fédération, sur la place Tourny, à Limoges, au milieu d'un concours immense de ses concitoyens, que grossissaient encore les députations venues d'un grand nombre de départements voisins. Trois ans après, le culte catholique étant aboli par la Convention nationale, Foucaud rentra dans la vie civile, sans renoncer au célibat, et fut successivement payeur aux armées, juge de paix, professeur de belles-lettres à l'Ecole centrale du département de la Haute-Vienne, puis chef d'une institution universitaire. » Il mourut à Limoges le 14 janvier 1818, laissant une foule de compositions patoises très populaires, maintes fois réimprimées depuis. Voici, d'après Emile Ruben, une bibliographie sommaire des différentes éditions de l'œuvre de J.-B. Foucaud : *Quelques Fables choisies de La Fontaine mises en vers patois limousin, dédiées à la Soc. d'agriculture, sciences et arts, établie à Limoges, par J. Foucaud, membre de cette société,* etc., Limoges, J.-B. Bargeas, an 1809, 2 vol. in-12 ; *Fables choisies de La Fontaine,* etc., *nouv. éd. avec le texte français en regard, augmentée de poésies et pièces inédites, et ornée des portraits de La Fontaine et de Foucaud,* Limoges, Bargeas aîné, 1835, in-8° ; *Œuvres complètes de J. Foucaud et F. Richard,* etc., nouv. éd. (1re partie, J. Foucaud), Limoges, Ducourtieux, 1848, I, in-12 ; *Poésies en patois limousin, éd. philologique complètement refondue pour l'orthogr., augm. d'une Vie de Foucaud par M. Othon Péconnet, d'une étude sur le patois*

du Haut-Limousin,... d'une trad. littérale, de notes et d'un glos saire par M. Emile Ruben, Limoges, Vve Ducourtieux, 1865, in-8° *J. Foucaud, Poésies en patois limousin, avec une trad. littér., d'e près l'éd. philologique de M. E. Ruben,* 5e éd. augm., Limoges Vve Ducourtieux, 1895, in-18. Voyez, en outre, un *Choix des plu jolies Fables choisies de J. Foucaud,* publié en 1850, par Ardil lier et suivi d'un « Recueil de chansons en patois limousin, d cantiques et de noëls par l'abbé Richard et autres ».

Bibliographie. — H. Ducourtieux, *Notice* (publiée en tête d l'éd. de 1849). — Othon Péconnet, *Vie de Foucaud* (éd. de 1865 — F. Donnadieu, *Les Précurseurs du Félibrige,* etc. — Schna kenburg, *Tableau synoptique et comparé des idiomes pop. o patois de la France,* Berlin, 1870, in-8°.

LE RENARD ET LES RAISINS

Un renard, — Sur le tard, — Se cantonne — Sous un tonne — De muscat — Délicat, — Bon et beau, — Bie roux, — Bien mûr, — Pour sûr. — Pour en avoir (attra per, — Quel ennui! — La treille est haute. — Mon renar saute, — Et saute, saute, — Sauteras-tu! — Jamais s patte — N'en touche grain. — Ce vantard — Alors s plante — Et dit tout bas : — « Je n'en voulais pas. — C'est bien aussi vert — Que lézard ; — Ce doit être aigr — Comme vinaigre ; —

LOU RENAR E LOU ROZI

Un renar,
Sur lou tar
Se cantouno
Soû no touno
De musca
Delica,
Boun e beu,
Bien rousseu,
Plo modur
De segur.
Per neu vei
Qual cinci!
Lo trelio ei auto,
Moun renar sauto,
E sauto, sauto,
Sautorâ-tu!
Jomai so pauto
N'en maguo gru.
Queu peto-vanto
Olor se planto
E di tou bâ :
N'en voulio pâ.
Qu'ei be tau ver
Coumo luzèr;
Co deu esse âgre
Coumo vinâgre;

Quelque goujat — En eût mangé; — Ce n'est que bon — Pour un paysan. »

Ce conte est vrai — Comme je sus là-bas, — Mais qui en rit — Dit en soi-même : — Un homme d'esprit — Fait bien de même. — Nécessité — Devient vertu — (Par vanité — Bien entendu).

(*Poésies en patois limousin*, 5e éd., Limoges, Ducourtieux, 1895, in-18.)

Cauque gouja
N'ôrio minja;
Co nei mâ bou
Per un jantou.

Queu counte ei vrai
Coumo sai lai;
Mâ qui n'en ri
Dit en se meimo :
'n ome d'espri
Fai plo de meimo.
Necessita —
Fai no vertu
(Per vonita
Bien-entendu)[1].

1. Le lecteur remarquera à chaque instant des voyelles finales en caractères italiques. Dans le corps du vers, ces voyelles ne doivent pas se prononcer, de même que l'*e* muet s'élide devant une voyelle dans le corps du vers français. A la fin du vers, les voyelles en italique indiquent une rime féminine sur laquelle la voix doit s'éteindre. (*Note d'Emile Ruben.*)

ANNE VIALLE

(1762-1833)

De bonne souche bourgeoise, Joseph-Anne Vialle naquit le 20 mai 1762, à Tulle, où son père Jean, avocat au siège sénéchal et présidial, exerçait en même temps la profession de juge de l'évêque. Anne Vialle embrassa le parti de la Révolution, mais sans en tirer honneur ni profit. A trente et un ans, son rôle politique était terminé. Emprisonné après thermidor, il ne dut sa liberté qu'à la complaisance de ceux qui s'étaient servis de lui. Collaborateur de Nicolas Béronie, il s'est fait le publicateur du *Dictionnaire du patois du Bas-Limousin, et plus particulièrement des environs de Tulle,* etc. (Tulle, imprim. J.-M. Drappeau, s. d. [1822], in-4°). On lui doit, de plus, quelques vers en langue vulgaire, entre autres des noëls, des chansons satiriques et le fameux poème intitulé *La Pesta de Tula,* qui a été réimprimé à la suite d'une intéressante notice sur cet auteur, due à G. Clément-Simon. Ce petit ouvrage, que l'on trouvera ci-après, a été attribué souvent à l'abbé Lacombe, l'auteur de *La Moulinado.* Joseph-Anne Vialle est mort le 18 novembre 1833.

Bibliographie. — G. Clément-Simon, *Joseph-Anne Vialle, poète et lexicographe,* Tulle, impr. Crauffon, 1893, in-8°.

LA PESTE DE TULLE

Il y a quelque cinq cents ans qu'une affreuse comète — Sur le pays des Francs brandit sa cadenette. — La Peste, de sa queue, plut sur la France; —

LA PESTA DE TULA

Ia cauques cinc centz ans qu'un' afrousa coumeta
Sus lou païs daus Francs brandit sa cadeneta.
La pesta de sa coua sus la Fransa pléguet;

La Famine, sa sœur, aussitôt la suivit. — Mais de tous les pays que ces deux bourrelles, — De leurs cruelles faulx fauchaient, — Notre pauvre trou (de Tulle) fut le mieux tondu. — Depuis le puy Pinson jusqu'au puy des Echelles, — L'ange exterminateur ouvrait largement ses ailes. — Il couvrait la Fage et le bois Dominger : — Un triste drap de mort pendait lamentablement au clocher. — Les filles, sur les collines, avec leurs maigres brebis, — Ne trouvaient plus personne pour les faire danser; — La mort les y attrapait, et leur triste chien de garde, — A la nuit, reconduisait seul le troupeau à l'étable. — Leurs frères, dans les champs, avec leur pâle visage, — De leurs mains mourantes sentaient la pelle leur échapper, — Et sans aucun ami qui vienne leur fermer l'œil, — L'aire même du champ leur servait de tombeau. — De son petit mourant, la mère désolée, — En pleurant sur le berceau, demeurait pliée en deux. — De son sein desséché, elle pinçait en vain le tétin, — Et la pauvre expirait en embrassant son enfant. — Le père qui venait d'ahanner sa journée, —

La Famina, sa sor, eita leu la seguet.
Mas, de touz lous païs qu'aquelas doas bourelas
Sejavon journ e nueg de lours dalhas crudelas,
Nostre paubre boujal fuguet lou miel toundut :
Tout lou vere dei cial leis s'era reboundut.
Dempeis lou pueg Pinsoun trusqu'ei pueg d'Eschalas
L'antge esterminatour alandava sas alas,
Crubia touta la Faja e tout lou bos Mingier :
Un triste drap de mort pendaulhav'ei cloutchier.
Las dronlas, sus lous puegs, amb lours voulhas pialadas,
Troubavon degun pus per liour far las viradas :
La mort las leis sudava e liour triste chadel.
A l'estable, a la nueg, tournava lou troupel.
Liours fraires, diuz lous chams, amb liour figura pala,
De liours mourentas mas sentian fugir la pala,
E senz degun ami que liour caressa l'uelh,
Lou tal dei bessadis liour servia de toumbel.
De soun petiot mouren, la maira desoulada,
En purant sus lou bres, demourava apautada;
De soun sen dessechat l'istouressia lou pieis
E la paubr' espirava en poutounan soun creis!
Lou paire que venia d'afanar sa journada,

Trouve, roides sur le sol, sa femme, son enfant. — Il se mord les poignets, sur la terre il se tord, — Et lui qui la voudrait, ne trouve pas la mort.

(Traduction de J. P.)

Troba, redes pel sort, sa femna e sa meinada.
S'agafa lous pounhetz, sus la terra se tors,
E el que la voldia, ne troba pas la mort!

EUSÈBE BOMBAL

(1827)

Archéologue, historien, conteur, folkloriste, dramaturge et même poète à ses heures, cet ancêtre de l'école limousine contemporaine est né le 5 mars 1827, de parents sans fortune, à Argentat, dans la maison qu'il n'a cessé d'habiter depuis. Ses premières études terminées, il entra en 1846 comme professeur à l'école primaire de sa ville natale et cumula bientôt les fonctions d'éducateur et de secrétaire de mairie. Intimement lié avec son compatriote Auguste Lestourgie, il réunit les éléments d'un petit musée communal, puis se prit à exalter en maints ouvrages les fastes de sa province. On lui doit : *La Chatellenie de Merle,* Tulle, Crauffon, 1877, et Brive, Roche, 1883, in-8°; *Histoire de la ville d'Argentat et de son hospice,* ibid., 1879, in-8°; *Notes sur Saint-Martial et Malesse, deux cardinaux limousins,* ibid., 1881, in-8°; *Notes et documents pour servir à l'histoire de la maison de Saint-Chamans,* ibid., 1885, in-8°; *Récit généalogique a ses enfants par le marquis A.-M.-H. de Saint-Chamans,* ibid., 1891, in-8°; *Mémoires du marquis A.-M.-H. de Saint-Chamans,* ibid., 1899, in-8°; *Notes sur quelques anciennes familles d'Argentat,* ibid., 1890, in-8°; *Recherches sur la villa gallo-romaine de Longour,* ibid., 1897, in-8°; *La Haute Dordogne et ses gabariers,* ibid., 1903, in-8°; *Rapport sur les fouilles opérées au puy du Tour,* ibid., 1907, in-8°; *Les Cahiers de Paul Meilhac* (Lemouzi, 1902, 1903 et 1904), etc., etc.

Mais ce ne fut pas seulement en consacrant ses meilleurs instants de loisir à étudier l'histoire de sa province qu'Eusèbe Bombal acquit des droits à la gratitude de ses compatriotes. Suivant l'exemple du fameux chanoine Joseph Roux, il participa à la renaissance du beau parler limousin. Empruntant, dit-on, avec autant d'intelligence que d'amour juvénile et de confiance, la graphie adoptée par les félibres, il se fit l'interprète de toutes les traditions locales et composa une foule d'ouvrages, articles, nouvelles, contes, pièces de théâtre, fabliaux et chansons destinés à fixer les principes de la nouvelle école. Il donna successivement : *Le Conte limousin de Champalimau,* Tulle, Crauffon, 1893, in-8°; *Lou Darrier Archipestre d'a Brivazac, curat*

d'a Mounceu, Brive, Roche, 1894, in-8°; *La Nueg de las Paus,* pièce comique, en un acte, représentée à Brive, le 22 juin 1895, et à Argentat, le 3 sept. 1905 (Lemouzi, 1895); *Lou Drac,* pièce fantastique, en trois actes mêlés de chants (Brive, Roche, 1900, in-8°); *Verhoulet,* un acte (Lemouzi, 1903); *Viva Tourena,* un acte (Lemouzi, 1903); *La Bujada,* piécette en un acte, en collab. avec Marguerite Genès (Lemouzi, 1904), etc.

M. Eusèbe Bombal a, de plus, donné à la scène française une pièce en trois actes, écrite en collaboration avec Auguste Lestourgie, *Bernard Palissy* (Tulle, veuve Drappeau, 1858, in-8°), laquelle a été représentée à Saintes, le 30 juillet 1864, au profit de l'érection de la statue du célèbre céramiste.

BIBLIOGRAPHIE. — Louis de Nussac, *Les Enfants du Pays, E. Bombal;* Lemouzi, nov. 1901.

LE PONTONNIER

Jean-Joli visait deux filles, — De cela il ne faut pas vous scandaliser, — L'une avait chariots et charrettes, — L'autre était gentille à faire rêver.

Et toutes deux voulaient Jean-Joli. — Jean n'était pas joli pour rien. — Il se fait deux parts d'un setier d'huile, — Mais d'un garçon... combien en ferez-vous?

Laquelle des deux l'aura et quelle est celle — Que va choisir le pontonnier? — La Seurette tient son cœur, mais elle, — La pauvre, n'a pas un denier!...

LOU POUNTOUNIER

Jan-Joli guinhava doas filhas.
— D'aco vous chal pas soullevar. —
L'un' avia charilhs e charilhas,
L'autr' era genta a far raivar.

Es toutas doas voulioun Jan-Joli.
— Jan n'era pas joli per res.
Se fai doas partz d'un sestier d'oli,
Mès d'un garsou... quan n'en faretz?

Quanha l'aura e ques aquela
Que vai chausir lou pountounier?
La Sourou te soun cor, mes ela,
La paubra, n'a pas un denier!

Ce qu'elle a : l'œil doux comme une ânesse, — Un petit air d'angelet... — Chaque fois que Jean s'en approcher — Il sent son cœur comme un brandon!

La Lison aura pour chevance — Un bon domaine et des écus. — Elle bégaye; elle est pataude à la danse; — Elle est âpre comme verjus!

Notre Dordogne est large et profonde; — Pour lancer une pierre d'un bord à l'autre, — Au meilleur bras il faut une fronde. — Là, Jean-Joli va et vient.

Le batelet pour les personnes, — La barque pour charrettes et bœufs. — A Jean, les années sont bonnes — Quand l'hiver ne fait pas de ponts-neufs[1].

Un beau matin qu'il levait — Un filet au milieu du gourg, — Et qu'outre cela il rêvait — D'un beau domaine et puis d'amour,

---

So qu'a : l'uelh dous coum'una sauma,
Un petiot aire d'angelou...
Toutz lous cops que Jan s'en aprauma,
Sent dinz soun cor coum'un blandou!

La Lizoun aura, per sa chansa,
Un boun doumaine e deus escutz.
Beguetja, es patauda can dansa;
Es agra couma dal verjus!

Nostra Dourdounha es larja e priounda.
Et per sacar un roc de lai,
Al melhour bratz chal una frounda.
Ati Jan-Joli ve e vai.

Lou batelou per las persounas,
La nau per charilhas e beus.
A Jan, las annadas soun bounas
Can l'ivern fai pas de pouns-neus.

Un brave mati que levava
Un fialat al mitan dal gourc
E qu'estiers aco, elh, rai vava
D'un bel doumaine emais d'amour

1. Ponts de glace.

De l'un et de l'autre rivage — On l'appelle à double carillon, — Et, d'un côté, il voit un bleu corsage, — De l'autre, un rouge cotillon.

— La Seurette!... La Lison!... Eh! pauvre!... — Hâtez-vous! hâtez-vous! Je veux passer! — Hé!... Jean-Joli, vous ne tarderez guère? — Et Jean ne sait de quel côté se tourner...

— Je suis la première arrivée! — Moi, il me faut soigner mon bétail! — Vous voulez que je couche dans le chemin! — Mais il ne bouge pas du tout!...

Le pauvre Jean baisse la tête... — L'amour le tire d'un côté, — L'argent de l'autre, par la veste... — Entre les deux, il est empêtré. .

Dans l'eau bleue où se dentelle — Un clair mirage d'ombrage et d'or, — Le'gouvernail qu'il tient sous l'aisselle — Marque les battements de son cœur.

Jean tout à coup prend la cheville — Des deux mains. Tout enfiévré, —

De l'un e de l'autre ribatge,
L'om souna a double carilhou;
E, d'un pan, vei un blev coursatge,
De l'autr' un rouge coutilhou.

— La Sourou!... La Lisoun!... Pecaire!...
— Couchatz, couchatz! Vole passar!
— Hé!... Jan-Joli!... Tardaretz gaire?
E Jan sab pus per ount virar...

— Ieu, sui la premieira arribada!
— Ieu, me chal sounhar moun bestial.
— Vouletz que jase per l'estrada?
Mes se boulega cap de pial!

Lou paubre Jan baissa la testa...
L'amour lou tira d'un coustat,
L'argen de l'autre per la vesta...
Entre lous dous es empeitat...

Dinz l'aigua bleva oun se dentela
Un clar rebat d'oumbratge e d'or,
Lou gubern que te jous l'aissela,
Marca lous tremols de son cor.

Jan, tout d'un cop, pren la chabilha
De las doas mas. Tout enfeurat,

Il godille, godille... et le bateau sille — Vers la Lison l'avant tourné.

Quand la Lison fut passée : — Tenez, Jean, prenez votre sou! — Moi, je prends plus que cela, l'aînée!... — Il me faut un baiser sur le cou!

Vous vendez cher!... Plus que la denrée, — Le prix vaut!... Allons... payez-vous! — La Lison saute sur la grève; — Ses yeux jaloux lancent des éclairs...

Le bateau de Jean-Joli emporte, — Assise sur le *museau*[1], — La pauvre Seurette à demi morte — Qui cache son deuil dans son jupon...

Et quand ils ont touché le rivage, — La Seurette tend son sou à Jean, — Seurette!... Me veux-tu en mariage?... — Ils furent mariés dans l'année.

Couatja, couatja... e lou bateu silha
Devers Lizoun, lou naz virat.

Can la Lizoun fuguet passada :
— Tenetz, Jan, prenetz vostre sol!
— Ieu prene mai qu'aco, l'ainada!...
Me chal un poutou sus lou col!

— Setz be charen!... Mais que la caira,
Lou pretz val!... Anem... pagatz-vous!
La Lizoun sauta sus la glaira;
Fai arluciar sous uelhs jalous...

Lou bateu de Jan-Joli emporta,
Assitada sus lou muzel,
La paubra Sourou meitat morta,
Qu'escound soun dol dinz soun gounel...

E cant an toucat lou ribatge,
La Sourou tend soun sol a Jan.
— Sourou!... Me vos en maridatge?...
Fugueron maridatz dinz l'an.

(*Armada Lemouzina*, 1905.)

1. Nom que l'on donne, dans certaines provinces, à l'avant d'un bateau.

AUGUSTE LESTOURGIE

(1833-1885)

Auguste Lestourgie naquit à Argentat, le 12 novembre 1833, d'un père limousin de race et d'une mère parisienne. Il a écrit deux recueils de poèmes : *Près du clocher* (Paris, Plon, 1858, in-18), et les *Rimes Limousines* (Limoges, Dilhan-Vivès, 1863, in-18), pénétrés d'un exquis parfum de terroir. C'est, a-t-on dit, le poète « des vignes limousines, des plaines, des coteaux ; son inspiration est prise à la source même, qui semble sourdre, fraîche et abondante, parmi les bruyères carminées, ou à l'ombre des grands châtaigniers. » Quelques-uns l'ont surnommé un peu emphatiquement le « Brizeux du Limousin ». Il est mort en 1885.

Bibliographie. — Bergues la Garde, *Dictionnaire histor. et bibliogr. des hommes célèbres... de la Corrèze,* Angers, Lachèse, Belleuvre et Dolbeau, 1871, in-8°. — Docteur L. Morelly, *Eloge d'A. Lestourgie,* Tulle, Crauffon, 1905, in-8°. — Raymond Laborde, *Un Brizeux limousin,* Lemouzi, 1906.

MUSETTE

Ma muse est toute Limousine :
Elle aime la senteur des pins,
La fleur blanche de l'aubépine
Et celle des bruns sarrasins.

Elle est, dit-on (je le soupçonne),
Fort peu parente des neuf sœurs,
Qui, sur un ton très monotone,
Ont débité tant de fadeurs.

C'est une franche paysanne,
Sans corset et sans brodequin,
Qu'on voit dans les prés quand on fane,
Aux vignes quand on fait le vin.

Sur son front, qu'a bruni le hâle,
Tombent de noirs et longs cheveux ;
Sa lèvre est comme le pétale
Du rosier le plus orgueilleux.

Il faut voir quand elle chemine,
Le matin, dans les verts sentiers,
Son pied leste, sa main mutine
Cueillant la fleur des églantiers.

Je m'en affolai, si je compte,
Voici bientôt deux ans, je crois,
Pour une ballade, un vieux conte,
Quelque légende d'autrefois.

Qu'elle en sait de vieilles histoires!
— A l'écouter passe le jour, —
Des plus douces et des plus noires!
Qu'elle en sait des chansons d'amour!

Des pâtres elle dit la peine,
Des bergères le cher secret,
Comment le cœur d'une inhumaine
Se livre pour un frais bouquet.

Mais elle déteste... devine?
Ton Paris si grand et si vain.
Ma muse est toute Limousine :
Je veux être tout Limousin!

(*Rimes Limousines.*)

JOSEPH ROUX

(1834-1905)

Le véritable rénovateur de la poésie limousine et l'un des plus illustres représentants du Midi littéraire contemporain, l'abbé Joseph Roux, eut des origines modestes. Venu au monde à Tulle, le 19 avril 1834, dans la vieille rue de la Barrière, il était le dernier-né d'une ancienne famille tulloise d'artisans honnêtes et laborieux, « qui était aussi fortement enracinée au sol que le châtaignier dont sa mère, Marguerite Chastang, portait le nom ». Son père, Léonard, exerçait la profession de maître bottier.

« Dans ce premier milieu, très imprégné de l'air du passé, écrit M. J. Nouaillac [1], chez des gens qui savaient par cœur les choses d'antan, l'enfant apprit, avec le patois, les traditions du pays. Le savant qui, plus tard, restaura laborieusement la langue et le passé limousins, ne fit point œuvre artificielle d'érudit. Tout un monde de souvenirs familiers fut la source profonde de son inspiration. Mais cette action ne s'exerça que vers la quarantaine sur le génie de Joseph Roux, pour déterminer sa vraie vocation. En attendant, d'autres influences agirent sur lui. Il fut destiné de bonne heure au sacerdoce, comme il advient souvent encore au Benjamin dans les vieilles familles limousines », fit ses classes au collège municipal de Tulle, à Servieres et à Brive, puis entra au grand séminaire. Ordonné prêtre, le 22 mai 1855, il fut nommé professeur au petit séminaire de Brive, vicaire à Varetz, curé à Saint-Sylvain (1864) et à Saint-Hilaire-Peyrou (1876), et finalement chanoine de la cathédrale de Tulle (1er janvier 1886). C'est là que la mort vint le prendre, victime d'une influenza qui dégénéra en broncho-pneumonie, le 4 février 1905.

L'œuvre de l'abbé Joseph Roux a eu, jusqu'ici, un retentissement considérable. Il débuta en composant de médiocres *Hymnes et Poèmes en l'honneur de la Vierge* (Tulle, Bossontrot, 1865,

1. *Joseph Roux et la Renaissance limousine*, conférence faite le 12 mars 1905 au Muséum d'histoire naturelle, sous les auspices du « Groupe d'études limousines » et de la « Ruche corrézienne de Paris »; Lemouzi, avril 1905.

in-18), des pièces de circonstance et un sonnet en patois, à Pétrarque, qui fut lu à la fontaine de Vaucluse. A partir de ce jour, il entra en relations avec Mistral, Roumanille, Aubanel, etc., étudia la langue limousine et envoya aux Jeux Floraux des poésies qui furent maintes fois couronnées. En 1878, aux fêtes latines de Montpellier, il parut au côté de ses amis les Félibres, prêcha en patois dans l'église Saint-Mathieu et improvisa un « brinde » célèbre. « En cette journée ensoleillée et bruyante, a-t-on écrit, on but à l'alliance de la pervenche provençale et de l'églantine limousine, et ce fut la consécration définitive de l'entrée du Limousin dans le mouvement de la Renaissance félibréenne. » Mais Joseph Roux devait connaître une gloire plus forte et plus durable que la réputation qu'il acquit un jour de réjouissance populaire. Chose singulière, ce fut en français que ce nouveau « troubadour » conquit tout d'abord une renommée presque universelle.

Sous les auspices de M. Paul Mariéton, parut en 1885 le premier volume des *Pensées de l'abbé Roux* (Paris, Lemerre, in-12). Une explosion d'enthousiasme accueillit ce livre et prépara le public à de nouveaux ouvrages. Quand, en 1886, l'enfant de Tulle revint, avec le titre de chanoine, dans sa ville natale, il s'était déjà acquis des titres inoubliables à la reconnaissance de ses compatriotes, en donnant les meilleures pages de sa *Chanson limousine*. *La Chansou Lemouzina* (texte, traduction et notes, Paris, A. Picard, 1889, in-8°), on l'a fort bien dit, fut l'expression la plus chère, la plus intime du chanoine Roux. « Il avait conçu, depuis la première initiation au Félibrige, le projet d'être le chanteur, le « trouveur » de la Légende et de l'Histoire limousines, et il avait composé des morceaux de cette épopée au hasard de l'inspiration. Il les publia tout d'abord au nombre de vingt-quatre. Ce sont des récits épiques ou lyriques, entremêlés de quelques anecdotes familières, mettant en action les principaux personnages de la Légende des siècles limousine.

« C'est saint Martial à Tulle convertissant les habitants par son miracle du gouffre de Belle-Fille; saint Dumine, l'ermite, installant sa demeure de pénitence sur le roc au-dessous duquel la Montane *redola amb un fort brudimen;* puis, c'est Gondebaud, Gaïfre, des invasions, des sièges, des incendies, toutes les horreurs du haut moyen âge. C'est Charlemagne se reposant dans sa villa de Longour, fatigué de sa gloire, en écoutant des hymnes de guerre et de mort... C'est saint Etienne d'Obazine, le fondateur de ce vieux moustier que, du fond de la vallée de la Corrèze, on voit au coucher du soleil étinceler là-haut, à mi-côte, « comme un feu d'herbes sèches qui brûle », saint Etienne fendant la roche qui livra passage aux eaux bienfaisantes qui fertiliseront ce désert. C'est la bataille de Malemort,

où Girard, évêque de Limoges, combat le bon combat contre Guillaume le Clerc et ses routiers, un ramassis de malandrins, de *badras,* de *pantras,* de *buhr d'afars,* d'*emarioulatz* parmi lesquels le chanoine se donne le malin plaisir de stigmatiser ses détracteurs, comme le Dante qui plaça ses ennemis privés au fond des cercles infernaux. C'est le petit Amanieu grimpant tout en haut du clocher en construction pour poser la croix sur la *mola,* et chantant, avec le peuple qui lui répond de la place, la légende de saint Martin... C'est la marquise de Pompadour, qui ne resta qu'une journée dans son domaine et y eut une horrible nuit de visions sanglantes, etc., etc. C'est cela et cent autres tableaux évocateurs d'un passé tragique : tout le Limousin ressuscité, magnifié, en récits vifs, colorés, pittoresques, souvent familiers, souvent épiques, d'une belle langue sonore et rythmée... »

Comme s'il n'avait pas assez exalté les vertus de sa petite patrie, Joseph Roux voulut un jour faire œuvre de grammairien et enseigner à ses compatriotes la théorie de cette langue qu'il avait rénovée. Le poète devint philologue pour écrire des préceptes qui, de 1893 à 1895, parurent dans *Lemouzi* et, réunis, formèrent *La Grammaire Limousine,* cette grammaire sans pédanterie qu'on a surnommée depuis une « grammaire bon enfant ».

Telle est l'œuvre du maître limousin. Joseph Roux publia encore un second recueil de *Pensées* (Paris, Lemerre, 1887, in-12), des *Proverbes Bas-Limousin* (Halle, Karras, 1883, in-18), quelques plaquettes, parmi lesquelles les amateurs retiennent les plus rares, celles du début[1]; il laissa en mourant un Dictionnaire en plusieurs tomes (*La lengua d'aur*), un livre de poèmes, des Mémoires, un recueil de récits rustiques, etc., soit près de dix volumes manuscrits; mais rien, de ces ouvrages, semble-t-il, n'ajoutera à la gloire qu'il eut d'être le meilleur artisan d'une renaissance d'art provincial. Nous connaissons la physionomie morale du poète; à défaut d'anecdotes que sa distinction ecclésiastique, sa fin récente, ne permettent pas de

1. Voyez entre autres : *Souvenirs de Lourdes,* Paris, Putois-Creté, 1873, in-8°; *A Henri V,* Tulle, Bossoutrot, 1873, in-8°; *Pey cinquieme centinare di Pétrarco,* ibid., 1875, in-8°; *Enigmes limousines* Montpellier, Soc. des Langues romanes, 1877, in-8°; *Goulfier de Lastours e Gondoval,* Tulle, Crauffon, 1879, in-8°; *Cesaren, cansou limousino,* ibid., in-8°; *Lou Mounge de Glandier e Santo Esteve d'Obazuna,* Aix, impr. Provençale, 1879-1880, 2 plaq. in-8°; *Sen Marsal à Tula,* Montpellier, impr. Centrale, 1880, in-8°; *Peire Rogier,* ibid., 1881, in-8°; *Bernat de Ventadourn,* Montpellier, Hamelin, 1882, in-8°. (Ces sept dernières pièces réimpr. dans la *Chansou Lemouzina*); *L'Inscription de Saint-Viance,* Tulle, Mazeyrie, 1882, in-12; *L'Inscript. du Chateau de Montal,* ibid., etc.

recueillir ici, nous emprunterons à l'un de ses plus sûrs admirateurs son portrait physique.

« C'était un homme, et, sans connaître son œuvre ni son caractère, sa seule personne donnait l'impression d'une race étonnamment puissante. Il avait une très haute stature, de robustes épaules; un menton carré, de grands yeux clairs au-dessous d'un grand front de penseur, une figure ordinairement sévère et réservée, mais qui savait joliment s'éclairer dans l'intimité; une forte voix de basse que, tout petit, je me plaisais à entendre avec les autres enfants de la ville, quand nous écoutions chanter matines au chœur canonical, sans me douter de l'impression profonde et noble qu'elle produirait sur mon esprit le jour où je serais devenu capable d'admirer les vers sonores qu'elle savait faire résonner et les pensées graves qu'elle savait frapper. « Il m'apparut semblable au géant limousin de sa geste de « *Charlemagne,* » a dit Paul Mariéton après sa visite au curé de Saint-Hilaire, et, dans une récente lettre de condoléances, Edmond Perrier saluait « le géant attaché au granit de notre cathé« drale ». Cette expression m'a fait rêver aux statues colossales des rois de France qu'on voit aux tours de Reims, à une hauteur vertigineuse, et il m'a semblé voir la grande figure du chanoine Roux dressée entre les tourelles de notre clocher, très haut, très haut au-dessus des toitures de tuiles de la Barrière et du Trech, ses grands yeux clairs éternellement fixés sur son rêve... » (Cf. J. Nouaillac, *J. Roux,* etc.)

Bibliographie. — P. Mariéton, *Un Félibre Limousin, J. Roux*, Lyon, imprim. Pitrat, 1883, in-8°. — *Lemouzi,* numéro consacré à la mémoire de Joseph Roux, avril 1895. — A. Praviel, *L'Empire du Soleil,* Paris, Nouv. Librairie Nationale, 1909, in-18. — Ed. Lefèvre, *Catalogue Félibréen*, etc., 1901.

BERNARD DE VENTADOUR

— 1200? —

Au moutier de Dalon pourquoi sonne-t-on le glas ? — O collines, il vient de mourir, il vient de mourir, ô vallées,

---

BERNAT DE VENTADOURN

A Miss Isabel Hapgood.

Al moustier de Daloun perque sonon las laissas ?
Oh puegs, vè de mourir, vè de mourir, oh baissas,

— L'heureux favori des rois et des reines, — Bernard de Ventadour, aujourd'hui Frère Bernard!...

A le regarder ainsi dans sa robe de bure, — La tête rasée, et les pieds déchaussés, — Qui reconnaîtrait le galant chanteur — Qui allait, au temps jadis, tel qu'un troubadour, — La cigale au chapeau, le manteau sur l'épaule, — Une harpe sous le bras, qui bruit et s'agite, — Le cœur tout débordant d'amour et d'orgueil, — Brûlant Midi et Nord au feu de son regard?

Au moutier de Dalon pourquoi sonne-t-on le glas? — O collines, il vient de mourir, il vient de mourir, ô vallées, — L'heureux favori des rois et des reines, — Bernard de Ventadour, aujourd'hui Frère Bernard!

L'homme à la langue d'or, aussi renommé — Qu'Anacréon de Grèce et Virgile de Rome, — Mûr d'âge et de sens, a compris enfin — Qu'à moins d'aimer Dieu seul, aimer n'est rien; — Que suivre le plaisir est faiblesse coupable; — Que maintenir son âme, c'est devoir de noblesse; —

Lou que reinas et reis avian afourtunat,
Bernat de Ventadourn, abaura Frai Bernat!...

De l'avisar aqui dins sa rauba de bura
Et la testa pielada, et lous peds sens chaussura,
Qui reconnessaria lou galan chantadour
Qu'anava passat-temps, tal coum' un troubadour,
La cigala al chapel, lou mantel sus l'espalla,
Un' arpa jous soun bratz, qui brudis e qui bralla,
Lou cor tout sobroundan de gei emais d'ergueih,
Bourlan Mietjourn et Nort a l'arour de soun uelh?

Al moustier de Daloun, perque sonon las laissas?
Oh puegs, vè de mourir, vè de mourir, oh baissas,
Lou que reinas e reis avian afourtunat,
Bernat de Ventadourn, abaura Frai Bernat!...

L'ome a la lengua d'aur, aitant renoumat couma
Anacrèo de Grecia et Vergeli de Rouma,
Madur d'atge e de sen, a finalmen comprez
Qu'a mens d'amar Dieu soul, amar aco n'es res;
Que segre lou plazer es coupabla feblessa,
Que mantener soun ama es dever de noublessa,

Et que le génie fait mal quand il manque à faire bien ; — Et que le monde passe, et sa gloire aussi;

Au moutier de Dalon, pourquoi sonne-t-on le glas ? etc.

« Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, — Seule fidèle, seule vraie, — Et que je t'ai méconnue, ô Beauté, ô mon Dieu, — pour une beauté passagère comme moi! » — Ainsi disait Bernard sur sa couette de cendre ; — Et sa voix moribonde avait quelque chose de tendre — Comme quand il soupirait une de ses « Plaintes d'amour » — A la douce Alaïs, à la fière Aliénor[1].

Au moutier de Dalon, pourquoi sonne-t-on le glas ? etc.

Comme Dalon voisine avec maint couvent, — Les moines affluent de partout : d'Obazine, du Châlard, de Glény, de Cadouin, de Beaulieu; — Il en viendra de Citeaux, ou il n'en viendrait d'aucune part; — Et de femmes, y en a-t-il!... Comtesses et baronnes — Se hâtent tant qu'elles peuvent, avec une charge de couronnes —

Et que l'engenh fai mal quan fauta de far be,
Et que lou mounde passa, é sa gloria aitabe!

Al moustier de Daloun, perque sonon las laissas? etc.

« Beutat toutjourn anciana emais toutjourn nouvela,
La soula vertadieira e la soula fedela,
Que t'ai mescouneguda, oh Beutat, oh moun Dieu,
Per un' autra beutat passagiera coum' ieu!... »
Aital dizia Bernat sus sa coustia de cendre;
E sa voutz mourivousa avia quicom de tendre,
Couma can souspirava un de sous Planhs d'amor
A la douss' Alaïs, a la fier' Alienor!

Al moustier de Daloun, perque sonon las laissas? etc.

Am maut e maut couma Daloun vezira,
Lous mounges de pertout abaston : d'Obazina,
Del Chaslart, de Glenic, de Caduin, de Belluec;
N'en vendra de Cistels, ou n'en vendia d'enlueg;
E de femnas, n'ia bé!.. Coumtessas e barounas
Cochon que coucharan, amb' un fais de courounas

1. Alaïs de Montpellier, femme d'Elbes III, vicomte de Ventadour. Bernard aima, après la vicomtesse de Ventadour, Aliénor, duchesse d'Aquitaine et de Normandie, reine d'Angleterre ; puis il se retira auprès du comte de Toulouse.

Pour le mort, qu'on a déposé dans l'église, au milieu ; — Pour le mort, qu'il faut veiller en pleurant, en psalmodiant.

Au moutier de Dalon, pourquoi sonne-t-on le glas ? etc.

Et tous devant Bernard, avec de l'eau bénite — Qu'on jette sur le corps, passent tour à tour... Dans un coin, — A part, une femme en grand deuil, — Enveloppée dans son voile comme dans un suaire, — S'approche tout à coup ; et, muette, tremblante, — Bernard, sur ton cœur froid pose sa brûlante main ! — Mais toi, comme un serpent, de te contracter, — Et d'écarquiller les yeux, et de vouloir crier !

Au moutier de Dalon, pourquoi sonne-t-on le glas ? etc.

Hélas ! cet attouchement qui faisait son délice, — Il n'en veut plus ; il n'en veut plus, il ferait son tourment ! — Il regimbe donc, il regimbe ; et puis, sans se tourner, — Il lève ses mains au ciel, comme pour le montrer, — Il les lève lentement, et lentement les baisse ; — Puis, comme dans un lit, s'arrange dans sa bière, — Afin de continuer son beau sommeil éternel, — Dont l'a distrait un souci terrestre.

Pel mort qu'an depauzat dins l'egleija, al mitan ;
Pel mort que chal velhar en puran, en chantan !
Al moustier de Daloun, perque sonon las laissas ? etc.
E toutz devans Bernat, am de l'aigua senhada
Que gieton sus lou cors, passons d'a-renc, Counhada
Dins un carre, a despart, una femna, en gran dol,
Plejada dins soun vel couma dins un linsol,
S'aprauma tout d'un cop ; e muda, tremoulanta,
Bernat, sus toun cor freg pauza sa ma bourlanta.
Mas tu, coum'una serp, de te recauquilhar,
E d'alandar lous uelhs, e de vouler braulhar.
Al moustier de Daloun, perque sonon las laissas ? etc.
Ailas ! aquel supar qui fazia soun delici,
N'en vol pus, n'en vol pus, que faria soun suplici !
Reguinha dounc, reguinha ; e pueis, sens se virar,
Leva sas mas è'l cial couma per lei moustrar,
Las leva lentamen, e lentamen las baissa ;
Pueis, couma dins un liet s'adoba dins la caissa,
Per' mor de countuniar soun bel som eternal
Doun l'a desterroumput un soucilh terrenal.

Au moutier de Dalon, pourquoi sonne-t-on le glas? etc.

Et le peuple à l'instant de crier : « Miracle!... — Quelle est, quelle est celle-là qui réveille ainsi, — Qui ainsi ranime? Aliénor? Alaïs?... » — Mais elle, avant la nuit, avait couru du pays, — Remerciant du regard ceux qui l'avaient suivie. — A galop de cheval tout comme elle est venue, — Elle court, et gagne Coyroux, où elle trouvera, bien sûr, — Ce qui est d'un meilleur prix, la paix et le bonheur!

Au moutier de Dalon, pourquoi sonne-t-on le glas? — O collines, il vient de mourir, il vient de mourir, ô vallées, — L'heureux favori des rois et des reines, — Bernard de Ventadour, aujourd'hui Frère Bernard!

(*L'Épopée Limousine.*)

Al moustier de Daloun, perque sonon las laissas? etc.

Et lou pople copsec de cridar : « Meravilha!
Qual' es, qual' es aco, la qu'aital derevilha?
La qu'aital reviscola?... Alienor? Alaïs?... »
Mas ela, avans la nueg, avia fach del païs.
Remercian del reguart lous qui l'avian seguda,
D'a galop de chaval, tal coum' era venguda,
Landa, e ganha En-Couirous, oun troubara segur
So qu'es de melhour pretz, la patz e lou bounur!

Al moustier de Daloun, perque sonon las laissas?
Oh puegs, vé de mourir, vé de mourir, oh baissas,
Lou que reinas e reis avian afourtunat,
Bernat de Ventadourn, abaura Frai Bernat!

(*La Chansou Lemouzina.*)

GASTON DAVID

(1845)

M. Gaston David est né à Limoges le 11 juin 1845. Fils de Frédéric David, conseiller à la Cour, et de Guillemine de Malgane, il appartient, par son père, à une lignée de magistrats limousins, et par sa mère, à une ancienne famille de la Creuse. Après avoir fait de brillantes études et terminé son droit à Paris, il épousa, à Fontainebleau, Mlle Jeanne Dupont-White, sœur cadette de Mme Sadi Carnot, puis vint se fixer à Limoges, où il exerça la profession d'avocat de 1869 à 1875. Il vécut ensuite à Bordeaux, prit l'initiative d'un mouvement social, fonda et présida le Groupe des Unions de la paix sociale (1885), le Comité de la ligue pour le Repos du dimanche (1891), la Ligue populaire pour la revendication des libertés politiques (1892) et enfin débuta dans les lettres en publiant trois recueils de vers : *Le Poème de la Vie, chants intimes* (Paris, Didier, 1876, in-18); *Jours d'Eté*[1] (ibid., 1878, in-18); *Les Verges*, satires contemporaines (Paris, Perrin, 1884, in-18). On lui doit en outre des études morales et philosophiques et des travaux se rattachant au domaine de la sociologie, *L'Idée chrétienne dans l'éducation* (Paris, Perrin, 1886, in-8°); *Etude sur les travaux du moraliste J. Joubert* (ibid., 1887, in-8°); *La Philosophie chrétienne et le Pessimisme contemporain* (ibid., 1888, in-8°); *Notice sur les Unions de la Paix sociale* (Bordeaux, Bellier, 1889, in-18), etc. Membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, lauréat des Jeux Floraux de Toulouse, président de la Société d'économie sociale, etc., M. Gaston David, après un long séjour à Paris, s'est retiré, en 1901, au château des Biards, près Saint-Yrieix, en plein pays limousin. C'est là qu'il a fait paraître récemment un dernier recueil de vers : *Bonheur enfui* (Paris, Lahure, 1908, in-8°), où il a exprimé, en termes émus, ses regrets et sa résignation, après la perte d'une compagne chère.

Bibliographie. — A. de Latour [*G. David*]. Revue Britannique, janvier 1877. — V. Fournel, ibid., Gazette de France, 18 mars 1876.

1. C'est de ce recueil qu'est extrait le poème que nous donnons plus loin.

LES CHATAIGNIERS

Grands bois de châtaigniers, bois au profond murmure,
Honneur de mon pays, bois doux et bienfaisants;
Grands bois, présents sacrés de la mère nature,
Qui donnes l'ombre fraîche et les fruits nourrissants,

O vous les premiers-nés de nos belles collines,
Vous qu'un nœud invincible à leur sein réunit,
Qui toujours plus avant enfoncez vos racines
Pour plonger jusqu'au cœur du vieux sol de granit;

Arbres mystérieux, sous votre voûte sombre
On sent courir encor les souffles d'autrefois;
Vos troncs majestueux qui se dressent dans l'ombre
Nous font ressouvenir des antiques Gaulois.

Car plus d'un parmi vous, colosse séculaire,
Semble contemporain des Celtes nos aïeux;
Et peut-être a-t-il vu, frémissant de colère,
Passer dans nos vallons César victorieux?

Peut-être est-ce à ses pieds qu'oublieux des idoles,
Le peuple s'assemblait ardent et généreux,
Quand les saints messagers des divines paroles
Annonçaient de Jésus le règne bienheureux.

O vieux arbres muets, témoins des anciens âges,
Combien avez-vous vu de révolutions,
De choses et de faits, et de fous et de sages,
Entraînés par le flot des générations?

Combien de souvenirs s'éveillent dans notre âme,
Lorsque nous vous voyons mutilés par les ans,
Par la hache de l'homme et souvent par la flamme
Des feux que les bergers allument dans vos flancs!...

Des orages passés vous effacez les traces
Sous le voile abondant des feuillages nouveaux :
Le temps ne peut vous vaincre, et, toujours plus vivaces,
Vous dressez dans l'air pur vos vigoureux rameaux.

Et vous nous survivrez, vieux arbres centenaires!
Et vous reverdirez aux rayons du soleil,
Et vous verrez nos fils, vous qui vîtes nos pères,
Lorsque nous dormirons notre dernier sommeil!

ÉDOUARD MICHAUD

(1876)

M. Edouard Michaud est né à Limoges, le 8 janvier 1876, d'une famille de modestes artisans, originaires du Périgord. Il a publié deux recueils de nouvelles, *En Limousin*, Limoges, Jouannem et Mège, 1904, in-8°; *Margari, précédé et suivi de nouvelles du terroir*, Limoges, Ducourtieux, 1909, gr. in-8°, et fait représenter un drame, *La Passion* (Limoges, Ducourtieux, 1906, in-8°), à la salle Humbert de Romans, et ensuite au théâtre de la Porte Saint-Martin (13 et 14 avril 1906). Il a donné, en outre, des articles et des vers à *La Revue moderne*, à *La Revue de l'Est*, à *L'Art et la Scène*, à *La Plume*, à *Limoges Illustré*, à *Lemouzi*, à *La Guêpe corrézienne*, au *Limousin de Paris*, etc. Quelques-uns de ses poèmes, qu'il se propose de réunir un jour sous ce titre : *Le Chalel d'or*, témoignent d'un goût averti pour les choses du terroir et nous révèlent un écrivain épris de pittoresque...

ABBESSAILLE

(LIMOGES)

C'est une pauvre vieille, au soleil accroupie.
Devant sa Vienne lente où sonnent les battoirs,
Parmi ses huis cloués de primitifs heurtoirs
Et ses petits jardins où quelque chatte épie...
Au bruit des ans qui vont elle s'est assoupie.

Bonne Abbessaille ! Coin bien intact d'autrefois,
Quartier moyen-âgeux promis au pic moderne,
Où la Vierge en sa niche a toujours sa lanterne,
Si le destin moqueur nous permettait le choix,
J'aurais hanté tes cours et parlé ton patois.

Car ton âme d'exil convient à l'esprit triste.
Quand le ciel gris d'hiver s'étale, un coup de vent

Fait pleurer à tes seuils des cloches de couvent,
Et l'automne aux cils bas, qu'un ange en deuil assiste,
T'offre un linceul le soir de pourpre et d'améthyste.

Comme un pasteur géant, la cathédrale mit
Un haut clocher roman pour veiller tes murs gauches,
(Chef-d'œuvre fruste, éclos de ton amas d'ébauches);
Son bourdon jeune encor, quand l'angélus frémit,
S'attendrit à te voir et chante un chant d'ami.

Chaque maison, au trou de sa basse croisée,
Encadre le métier d'un tisserand obscur.
On l'aperçoit, cassé, guider d'un geste sûr,
Dans le soir éternel dont sa forme est baisée,
La navette qui court d'un rayon bref croisée.

De tes greniers la perche sort son maigre bras.
C'est là qu'on fait sécher le linge aux brises molles.
Pour des processions, roses et banderoles,
Autour d'ostensoirs purs qu'exaltent des clercs gras,
Il semble, sont tendus ces nappes et ces draps.

Et l'on souffre à penser que la pioche et la pelle
Rompront le charme ancien de ce lieu primitif,
Et que nos fils bientôt n'y verront plus, actif,
Le métier sec répondre au battoir qui l'appelle,
Et les draps transformer une rue en chapelle.

JEAN NESMY

(1876)

M. Jean Nesmy, — de son vrai nom Henry Surchamp, — inspecteur-adjoint des eaux et forêts, est né à Marc-la-Tour (Corrèze), le 11 juillet 1876. Il débuta en 1901, avec des poèmes et des nouvelles insérées dans une petite revue, *La Brise* (Brive), dont il fut un des fondateurs. Il a donné deux plaquettes de vers, *Têtes pondrées*, dialogue (Paris, Soc. franç. d'imprimerie et de libr., 1903, in-8°); *Le Charme des saisons* (Troyes, imprim. P. Nouel, 1905, in-8°), des romans de mœurs limousines, *L'Ivraie* (Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18); *Les Egarés* (ibid., 1906, in-18), et un recueil de nouvelles, *L'Ame limousine, Au pays de la Chabrette* (Paris, Librairie nationale, 1907, in-18). On lui doit, en outre, un grand nombre de poésies d'expression locale, publiées çà et là dans des revues, et en particulier *La Revue Hebdomadaire, La Revue des Poètes, Lemouzi, La Guêpe corrézienne, Limoges Illustré, La Petite Revue Méridionale*, etc. Après s'être montré exclusivement poète, M. Jean Nesmy s'est consacré uniquement à la littérature d'imagination. Il excelle à peindre et à animer, soit en prose, soit en vers, avec une pointe d'émotion, les paysages de sa petite patrie.

Bibliographie. — Emile Faguet, *L'Ivraie*, Rev. Latine, 25 janv. 1906. — B. de Noussanne, *Les Egarés*, Echo de Paris, 18 juill. 1906.

CRÉPUSCULE

Sous la voûte des bois, voici le jour qui meurt;
Jusqu'au bord du vallon la dernière rumeur
Monte comme l'écho d'une chanson lointaine.
L'ombre de velours bleu marque la nuit prochaine;

Les clairs reflets de l'eau commencent de mourir;
Des étoiles d'or fin s'en vont bientôt fleurir

Aux jardins de la nuit, clos ainsi que des tombes.
Dans les ombres du soir, comme un vol de colombes,
Passent, avec douceur, de fuyantes clartés :
Les vergnes, un instant, semblent tout argentés.

Le bûcheron joyeux, la cognée à l'épaule,
A la brise du soir qui fait pleurer le saule,
Le long du sentier vert laisse fuir sa chanson.
Tout le jour, de grand air il a fait sa moisson;
Tout le jour, respiré les senteurs bocagères
Qu'avec amour le vent, sur son aile légère,

Porte de feuille en feuille, ainsi qu'un doux fardeau.
Vers le couchant de feu, la cime d'un bouleau
Chuchote, en se berçant, une chanson plaintive;
Et notre bûcheron, que le doux soir captive,
D'un refrain de romance endort sa pauvreté.
Le soleil fait flotter sa dernière clarté;

Un rire frais, parti du grelot d'une mule,
Monte seul du moulin dans l'or du crépuscule...
L'ombre dans les vallons tombe par flocons bleus..
Et dans le jour pâli, qui s'éteint peu à peu,
Quelque pâtre lointain, d'une main familière,
Berce avec son pipeau l'âme d'une bergère.

TABLE

DAUPHINÉ

Viennois, Valentinois, Tricastin, Diois, Gapençois, Grésivaudan, etc.

Pages.

Notice..... 1
Chansons populaires..... 9
Laurent de Briançon (XVIe s.) . 12
Claude d'Expilly (1561-1636).... 17
David Rigaud (?-1659)..... 19
Jean Millet (?-v. 1675)..... 24
Blanc la Goutte (XVIIIe s.)..... 26
François Ponsard (1814-1867).. 33
Maurice Faure (1850)..... 36
Emile Trolliet (1856-1905)..... 38
Pierre Dèvoluy (1862)..... 41

FLANDRE

Flandre wallonne, Flandre flamingante, Hainaut, Cambrésis.

Notice..... 45
Chansons populaires 52
Brûle-Maison (1678-1740)..... 59
Mme Desb.-Valmore (1786-1859). 68
A. Desrousseaux (1820-1892) ... 75
Gustave Nadaud (1820-1893).... 80
Jules Watteeuw (1849)..... 82
A. de Guerne (1853)..... 85
Auguste Dorchain (1857)..... 88
Albert Samain (1858-1900)..... 91
Jules Mousseron (1868)..... 95
Léon Boequet (1876)..... 99
Amédée Prouvost (1877-1909).. 103
A.-M. Gossez (1878) 107

FRANCHE-COMTÉ

Anciens bailliages d'amont et d'aval, de Besançon et de Dôle, Jura et pays de Montbéliard.

Notice 111
Chansons populaires 121
J.-Louis Bizot (1702-1781) 125
A. de Lezay-Marnesia (1730-1800) 130
Ch. Nodier (1780-1844)..... 134
Aimé de Loy (1798-1834)..... 138
Max Buchon (1818-1869)..... 141
Edouard Grenier (1819-1901) ... 147
Henri Bouchot (1849-1906)..... 150
Charles Grandmougin (1850)... 154
Frédéric Bataille (1850) 157
Félix Jeantet (1855)..... 159
Madame Marie Dauguet (?) 160
Louis Duplain (1860) 165
Charles Dornier (1873)..... 167

GASCOGNE ET GUYENNE

Bordelais, Entre-Deux-Mers, Landes, Périgord, Bazadais, Albret, Agenais, Quercy, Rouergue, Labourd, Marensin, Pays basque, Basse-Navarre, Chalosse, Marsan, les Lannes, Tursan, Rustan, Armagnac, Fézensac, Gabardan, Condomois, Lomagne, Pardiac, Astarac, Nebouzan, Comminges, Couserans, Lavedan, Bigorre, Quatre-Vallées, etc.

Notice 169
Chansons populaires 188
Clément Marot (1495-1544) 204
Pierre de Garros (XVIe s.) 213
Olivier de Magny (1529 ?-1560) . 218
Est. de la Boétie (1530-1563) ... 222
Du Bartas (1544-1590) 224
Pierre de Brach (1547-1604) 232
Bertrand de Larade (1581-?) ... 236
Guillaume Ader (1578-1638) 238
Théophile de Viau (1590-1626) . 241
Arnault d'Oihenart (1592-1667). 249
Cortète de Prades (1586 ?-1667). 252
J.-Géraud d'Astros (1594-1648). 260
Louis Baron (1612-1663) 264
Gérard Dédout (1617-1692) 271
Pierre Rousset (1626-1684) 275
Arnaud Daubasse (1657-1720) .. 277
Peyrot de Pradinas (1709-1735) . 279
Jacques Jasmin (1798-1864) 284
Théophile Gautier (1811-1872) . 295
Isidore Salles (1821-1900) 298
Jean Castéla (1827-1907) 301
Camille Delthil (1834-1902) 306
Abbé J. Bessou (1845) 309
Charles de Pomairols (1843) ... 312
François Fabié (1846) 315
Laurent Tailhade (1854) 318
Jean Rameau (1858) 321
Antonin Perbose (1861) 324
Paul Maryllis (1867) 330
Michel Camélat (1871) 332
Philadelphe de Gerde (1871) ... 337
Emm. Delbousquet (1874-1909) . 340
Paul Froment (1875-1897) 345
Roger Frène (1878) 350
Emile Despax (1881) 353
Charles Derennes (1882) 356

ILE-DE-FRANCE

Parisis, Hurepoix, Mantois, Vexin français, Brie française, Gâtinais, Valois, Pinserais, etc.

Notice 359
Poesies populaires 378
François Villon (1431-?) 384
Claude Gauchet (XVIe s.) 390
Guillaume Colletet (1598-1659). 397
Claude Le Petit (1638 ?-1662 ... 400
Paul Scarron (1610-1660) 407
Antoine Furetière (1619-1688) .. 419
François Colletet (1628-1680 .. 429
Mme Deshoulières (1633-1694) ... 433
Nicolas Boileau (1636-1711) 436
Berthod (XVIIe s.) 442
Le Savoyard (XVIIe s.) 446
Vion Dalibray (XVIIe s.) 449
J.-J. Vadé (1719-1757) 453
P.-Jean de Béranger (1780-1857). 457
Auguste Barbier (1805-1882) ... 461
Alfred de Musset (1810-1857 ... 465
Auguste de Châtillon (1843-?) .. 469
Charles Baudelaire (1821-1866) . 473
Emile Blémont (1839) 480
François Coppée (1842-1908) ... 483
Albert Mérat (1840-1908) 489
Aristide Bruant (1851) 492
Pierre Gauthiez (1862) 494
R. de Montesquiou (1855) 496
Adolphe Retté (1863) 499
Ernest Raynaud (1864) 502
Maurice du Plessys (1865) 505
Edmond Pilon (1874) 507

LIMOUSIN ET MARCHE[1]

Haut et Bas Limousin, Haute et Basse Marche, Nontronnais, Confolentais, Combraille, Franc-Alleu, etc.

Notice 511
Chansons populaires 512
E. de Beaulieu (XVIe s.) 527
Joachim Blanchon (XVIe s.) ... 530
Tristan L'Hermite (v. 1600-1655). 534
Salomon de Priézac (XVIIe s.) ... 541
Abbé F. Richard (1733-1814) ... 544
J.-B. Foucaud (1747-1818) 547
Anne Vialle (1762-1833) 550
Eusèbe Bombal (1827) 553
Auguste Lestourgie (1833-1885). 558
Joseph Roux (1834-1905) 560
Gaston David (1845) 568
Edonard Michaud (1876) 570
Jean Nesmy (1876) 572

CARTES

Dauphiné 3
Flandre 49
Franche-Comté 113
Guyenne 173
Gascogne 175
Ile-de-France 360
Limousin et Marche 512

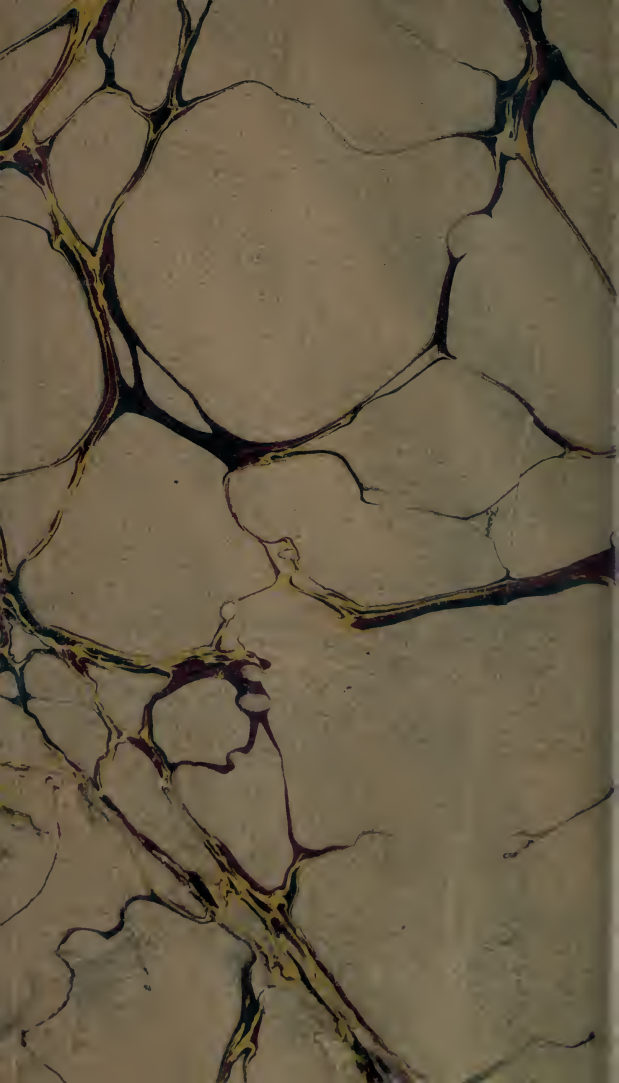
1. L'abondance des matières recueillies sous la rubrique : *Languedoc et Comté de Foix*, nous a contraint de faire passer ces deux provinces au début du tome III. Nous leur substituons ici le *Limousin et* la *Marche*.

ERRATA

Page 337. Lisez : PHILADELPHE DE GERDE.

10-09

SOCIÉTÉ ANON. D'IMPRIM. DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE



PQ
1165
B48
t.2

Bever, Adolphe van
Les poètes du terroir

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY